

U d'/ of Ottawa
39003010269412

Ernest Muret.
Stud. litt.
I Gymn.
[illegible] !

ES AMÉRICAINS CHEZ EUX

1229. — ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. GUSTAVE RETAUX.

DAVID MACRAE

LES

AMÉRICAINS CHEZ EUX

D'APRÈS L'ANGLAIS

Par le traducteur de

LA GRANDE ARMÉE DES MISÉRABLES





PARIS
J. BONHOURE ET Cie
48, RUE DE LILLE, 48

LAUSANNE
IMER ET PAYOT
1, RUE DE BOURG, 1

1880

L'ouvrage que nous présentons au public français a ce mérite et cette originalité, outre son incontestable valeur intrinsèque, de nous faire voir — l'auteur voyageait en 1867 et 1868 — embrasés encore des ardeurs du combat, noircis de la poudre des batailles, saignant par toutes leurs blessures, ce Sud et ce Nord qui, naguères aux prises, allaient entrer en fusion pour former la grande Unité américaine : le grand peuple qui s'est relevé.

TRADUCTEUR.

INTRODUCTION

Un homme pantalonné de nankin, le *bowie Knife* (1) en poche, assis dans un fauteuil branloire, les pieds tantôt sur la tablette de la cheminée, tantôt sur l'appui de la fenêtre, aspergeant le parquet du jus abondant de son tabac..... tel était l'Américain, comme on se le représentait jadis !

Quelques *Cockneys* (2) peut-être aiment encore à se figurer frère Jonathan sous ce grotesque profil, tout comme ils s'imaginent que chaque Écossais porte un *kilt*, se nourrit de gruau, boit exclusivement du wisky, et se gratte avec délices, à ses heures de loisir, contre les poteaux que Sa Grâce, le philanthropique duc d'Argyll, a disposés pour cet effet dans ses prés !

Des notions plus justes, reconnaissons-le, tendent à dissiper l'ignorance générale ; les quinze dernières années nous en ont plus appris sur l'Amérique et les Américains que ne l'avait fait le demi-siècle précédent. La guerre est venue éclairer le public anglais. Nos journalistes accordent maintenant aux États-Unis une étendue supérieure à celle de la Grande-Bretagne ; ils ont renoncé à placer la Louisiane sur le bord oriental du Mississipi, et le Blue Ridge à cinq milles de Richmond. Ils ne font plus remonter les rivières vers leur source, ils ne les font plus *guéer* — dix mètres de profondeur — par les troupes, sous un feu violent ! De nombreux ouvrages, signés de noms autorisés, rectifiant bien des idées erronées, réforment bien des jugements faux. Et malgré tout, les deux

1. Coutelas. — 2. Badauds de Londres.

peuples en sont encore à s'étudier : ils ne se connaissent pas.

Disons-le ; tout, dans tous les domaines, se métamorphose de l'autre côté de l'Atlantique avec une si prodigieuse rapidité que Russel, Dixon, Dilke, Trollope, Mackay, Sala, Zincke, pourraient recommencer leurs livres à nouveau, sans se répéter une seule fois. Des hommes marquants paraissent, disparaissent ; de gigantesques expériences s'accomplissent ; des problèmes sociaux se posent, se résolvent ; et le plus étonnant de tous, n'est-ce pas l'Amérique elle-même ? — Un peuple armé d'autorité, qui se gouverne, qui se passe de l'élément aristocratique, qui regarderait un roi comme le pire des embarras, qui applique son système énergiquement républicain aux moindres relations de l'existence privée ; n'y a-t-il pas là de quoi tenir la curiosité en éveil ? Se lassera-t-on jamais de contempler ce vaste laboratoire où se préparent incessamment des transformations d'une importance vitale, non-seulement pour la nation américaine, mais pour toutes les nations ?

L'Amérique, la première, a confié aux citoyens le souci, l'entretien, les responsabilités de l'éducation religieuse du pays entier : 30 ou 40 millions d'âmes !

Au Canada, dans les États du Nord, le système volontaire a créé des écoles libres, ouvertes à tous. Dans tel État, une loi, provoquée par le peuple, sévit contre l'ivrognerie en prohibant la vente des liqueurs. Dans tel autre, un essai contraire, le *décret de tolérance*, vise au même but. Partout fidèle à son principe : accorder l'égalité des droits politiques aux hommes de toutes races, l'Amérique enseigne à ses magistrats ce que Wendell Phillips appelle : « — la cécité par rapport aux couleurs — » l'incapacité de distinguer un noir d'un blanc !

Dans le Wyoning, l'Amérique confère aux femmes le droit de suffrage ; à Berlin, elle réunit jeunes gens et jeunes filles sur les mêmes bancs d'université.

Parmi tant d'essais, s'étonnera-t-on si quelques-uns ne sont pas heureux ? Voyez la judicature, les charges de juges soumises à l'élection populaire : cette innovation du Mississipi, reproduite dans

une heure fatale par le Iowa et par d'autres États! En Angleterre, les juges, nommés à vie, sont des hommes que leur position, que leur réputation, que leur caractère garantissent contre toute tentative d'intimidation ou de corruption. Dans les États qui ont suivi l'exemple du Mississipi, les juges élus par le peuple pour quatre ans, misérablement payés, appuyés par la coterie politique dont ils tiennent leur place, ne sauraient oublier un instant que le parti qui la leur a donnée peut, d'une heure à l'autre, la leur enlever. Jadis, là même où les charges étaient électives, comme dans la Caroline du Nord, les juges conservaient leur office jusqu'à fin de vie; dans l'Iowa, dans les autres États de formation récente, le pouvoir législatif se nommait pour sept ans. Maintenant, le peuple procède tous les trois ans aux élections. Les juges de district sont choisis par leurs districts respectifs — réunion de comtés. — L'État entier élit les juges de la Cour suprême — correspondant aux juges de la Cour royale en Angleterre. — Qu'un juge porte quelque arrêt contraire à l'opinion publique, il perdra sa place, infailliblement, aux élections prochaines. En voulez-vous un exemple? En 1858, monsieur X***, professeur à Oberlin, fut, avec quelques-uns de ses collègues, jeté en prison pour avoir favorisé l'évasion d'un esclave fugitif. — Les *coupables*, invoquant un article de l'*Habeas Corpus*, déclarèrent inconstitutionnelle la loi sur les esclaves fugitifs. L'État et le *Chief Justice* pensaient comme eux; mais cette loi étant *la loi*, le *Chief Justice* refusa l'appel. Une telle décision devait lui coûter cher, il le savait, et perdit sa position. — Des faits pareils n'engagent que trop souvent les juges à sacrifier l'intégrité judiciaire aux influences politiques dont ils connaissent le poids. Plus d'un homme de bon sens déplore cet état de choses, qu'on parviendra difficilement à changer. Une fois en possession du pouvoir, le peuple ne s'en dessaisit pas aisément.

— Cette organisation fait un mal énorme! me disait M. N***, homme haut placé de l'Iowa : Et pourtant, rebrousser chemin, la supprimer, ce serait notre mort!

Autre fait désastreux. — Le Président distribue toutes les charges gouvernementales, qui deviennent ainsi la récompense de ses électeurs. Autrefois, un président, lorsqu'il arrivait au pouvoir, *n'exécutait* guère plus d'une douzaine d'employés, et jamais pour motifs politiques. Maintenant — ce procédé date de Jackson — le premier soin d'un nouveau président consiste à déblayer toutes les administrations, jusqu'au dernier bureau de poste, afin d'y installer ses partisans. Or, qu'arrive-t-il ? L'incertitude qui plane sur les carrières gouvernementales en écarte les classes supérieures, peu disposées à laisser un avenir certain pour d'éphémères emplois. Les charges publiques deviennent donc la proie de chasseurs de places attitrés, qui, sachant bien que le râtelier national ne leur fournira pas longtemps la pâture, s'y engraissent au plus vite et au mieux. La vénalité de tels hommes ne saurait être égalée que par leur incapacité. Qu'attendre de ces fonctionnaires improvisés, de ces ignorants, portés par un coup du hasard à l'emploi qu'ils ne garderont, selon toute apparence, pas plus de quatre ans ? Sont-ils, par extraordinaire, consciencieux ? désirent-ils sérieusement servir l'État ? il leur faut un certain temps pour se mettre au courant des affaires. Sitôt que les y voilà parvenus, l'élection présidentielle les fait déguerpir, pour leur donner des remplaçants aussi novices qu'ils l'étaient eux-mêmes le jour de leur début. Gouverner, dans des conditions pareilles, deviendrait chose impossible, avec un peuple moins vigoureux que le peuple américain.

J'insiste exprès sur ces détails. Il nous importe d'étudier soigneusement l'Amérique, non-seulement pour imiter ce qu'elle fait de bien, mais pour éviter ce qu'elle fait de mal. L'Amérique, souvenons-nous en, exerce sur nous une influence incomparable. Nos deux pays sont liés comme le sont les différentes parties d'un même corps. Ce qui affecte l'un, affecte l'autre (1). Ce qui est un désastre pour l'Amérique est un désastre pour l'Angleterre, quoi

1. L'auteur est anglais. — TRAD.

qu'en puissent dire certaines gens, qui s'imaginent voir dans ce désastre même un avantage à notre profit. Les progrès de l'Amérique sont nos progrès, quoi qu'en puissent penser certains esprits superficiels, qui ne discernent dans ce pas en avant qu'un changement regrettable au point de vue de nos intérêts sociaux.

Voilà pourquoi le conflit américain a passionné l'Angleterre. *Nord* et *Sud* n'étaient que les noms de deux grands principes, en guerre chez nous, aussi bien qu'aux Etats-Unis.

Sur les champs de bataille américains, le conservatisme et le libéralisme anglais luttaient par procuration. Les baïonnettes du Nord ont emporté le *Reforme Bill* de M. Gladstone, avant qu'il le fût par le vote de notre parlement. Le triomphe du Nord, c'était pour nous la réforme anglaise : John Bright au cabinet, les écoles libres, justice rendue à l'Irlande ! — Regardons tout cela ; regardons-le par les yeux les plus divers ; écoutons les opinions les plus opposées ; ainsi, nous arriverons au vrai.

Je viens donc apporter mon tribut à la grande œuvre générale.

Décrire l'activité, la vie américaines, telles que je les ai vues ; présenter au lecteur certains types nationaux, tels que je les ai rencontrés : c'est le but de mon travail.

Frère Jonathan passe pour vantard ; de là certaines préventions que ses façons d'agir ne démentent pas toujours, convenons-en. Chaque Etat, chaque ville, chaque bourg, chaque hameau, se vante de quelque chose ; le Massachussets, de ses fortes cervelles ; la Pensylvanie, de ses puits d'huile minérale ; la Virginie, de ses hommes illustres ; l'Alabama, de son coton ; la Louisiane, de son sucre ; la Californie, de ses gigantesques arbres ; le Missouri, de ses montagnes ferrugineuses ; l'Illinois, de ses vastes fermes ; le Kentucky, de ses chevaux incomparables ; le Canada, de son blé à nul autre pareil ! — Parcourez-vous les Etats ? Chacun d'eux se prétendra supérieur aux autres en tout et pour tout. Ce sont ses soldats, les plus braves, les plus vigoureux de l'armée, qui ont remporté le plus de victoires, qui ont jonché de plus de morts le champ d'honneur ! — Visitez-vous les villes ? Philadelphie revendique les

rues les plus longues, les plus droites, le plus grandiose orphelinat du continent américain ; la Nouvelle-Orléans possède les plus beaux sites, le plus large fleuve navigable et commerçant ; Milwankee, les meilleures briques ; New-York, la plus nombreuse population et le plus beau parc ; Boston, les écoles les plus distinguées, l'orgue le plus prodigieux; Chicago, les plus grands saints, les plus grands pécheurs, et les plus immenses abattoirs à cochons du monde entier.

— Oui, Monsieur ! s'écriait avec enthousiasme un citoyen de Chicago : Les plus vastes abattoirs de porcs, de toute la création de Dieu !

Que l'objet dont il se glorifie soit mauvais ou bon, peu importe à frère Jonathan, pourvu qu'en fait d'amplitude — au positif et au figuré — cet objet dépasse toutes les proportions connues. Si l'habitant de l'Arkansas ne peut se vanter d'avoir reçu l'éducation distinguée du natif de Boston, il possède, lui aussi, son titre de gloire : il chique plus abondamment, il crache plus loin et plus droit que qui que ce soit sous le ciel ! Si les vapeurs du Mississipi le cèdent en magnificence à ceux de l'Hudson, ils sautent plus souvent, et lancent leurs gens plus haut qu'aucun vapeur d'aucun pays connu ! Et n'est-ce rien, pour le Tennessee, que de revendiquer les boues les plus profondes ; pour le Missouri, que de posséder les plus vastes marais ; pour la Géorgie, que de trembler la fièvre sous les miasmes les plus pestilentiels ? — L'*énormité* est la passion des Américains. Si jamais commerçant de New-York parvenait à faire faillite pour un million de dollars, ses concitoyens l'adoreraient comme un dieu !

Voulez-vous exciter l'intérêt américain ? montrez-lui du grand, du gros, de l'immense : enflez, enflez encore et toujours.

Boston se dit un matin :

— Ayons le plus bruyant concert du monde ! Aussitôt, multitudes d'accourir. Cinq mille artistes se rassemblent, les chœurs sont *frappés* sur une centaine *d'enclumes harmoniques* et *tonnés* par une centaine de canons !

— Ah ! c'est ainsi ! s'écrie New-York. Eh bien ! organisons le plus gigantesque bazar de charité qui se soit jamais tenu ! — En un instant, 1,000,000 de dollars sont réalisés.

Chicago ne se tient pas pour battu. Il lui faut le plus nombreux pique-nique qui, depuis que le soleil rayonne, se soit étalé au soleil. Il l'aura ! Vingt-deux mille convives se rencontrent, et festinent au jour fixé.

Les Américains ont si bien la bosse du grand, que c'est une consolation, même pour les gens du Sud entièrement ruinés par la guerre, de pouvoir dire : — Une guerre monstre, Monsieur ! une interminable guerre, Monsieur ! la désolation des désolations !

Les Américains rient les premiers de ce travers. — N'ont-ils pas inventé ces arbres si hauts, si hauts, qu'il faut, pour en apercevoir le faîte, deux hommes et un enfant : le premier regardant à perte de vue, le second reprenant au point où s'est arrêté le regard de son camarade ; ainsi de suite, jusqu'au sommet ! — Le terrible ronfleur, qui devait mettre deux chambres entre lui et son lit, afin de n'être pas réveillé par les symphonies nocturnes de son nez ; le pionnier qui s'enfonça dans les profondeurs de l'Ouest, parce qu'un quidam, arrivé à 50 mille de là, gênait ses mouvements ; le « Rénovateur patenté de la chevelure », dont une goutte versée sur le seuil de la porte, suffit à faire pousser une si épaisse crinière, qu'elle remplace avantageusement la natte ; le cheval qui court si vite, que son ombre ne parvient pas à le suivre ; les chaloupes canonières si légères, qu'elles flottent partout où le sol renferme un brin d'humidité : tout cela, c'est le sourire américain.

Revenons au sérieux, et disons-le, si les Américains se vantent, c'est qu'ils en ont sujet, plus qu'aucune autre nation. La grandeur de leurs œuvres, la rapidité de leurs progrès, l'éclat, la puissance de leur pays, et jusqu'à cette provoquante ignorance de leur mérite, que naguère encore ils rencontraient chez nous : n'y a-t-il pas là de quoi les excuser ? D'ailleurs, cette faiblesse des exagérations nationales s'efface chaque jour ; les hautes classes américaines la jugent vulgaire et ne la supportent plus. Elles se contentent de

voir le pays prouver sa supériorité par ses actes, sans attirer sur lui, à grand renfort de grosse caisse, l'attention du monde entier.

Les États-Unis n'ont pas de *tendre* pour l'Angleterre, chacun l'affirme.

Le lendemain de mon arrivée à New-York, je me rendis, muni d'une lettre d'introduction, chez monsieur X***, homme d'affaires.

— Que pensez-vous de notre guerre, Monsieur ? — Telle fut la première question de monsieur X***.

Sur ma réponse :

— L'Angleterre, Monsieur, reprit vivement mon interlocuteur, devrait prendre le sac et la cendre ! Oui, Monsieur, elle devrait, pour expier sa conduite envers nous pendant la guerre, porter le sac, jusqu'à ce qu'il tombât en pourriture !

Et monsieur X***, de malmener notre presse, en particulier le *Times*, dont l'éditeur, s'écria-t-il, serait mieux traité qu'il ne le mérite, si on le pendait haut et court ! — Cette exécution faite, le bouillant américain s'en prit aux divers correspondants de nos journaux.

— Russel, Monsieur, au moins était honnête. Quant à cet infâme calomniateur : Georges-Auguste Sala, quant à votre poétique Mackay, quant à cette autre tête de singe... comment l'appelez-vous ?... grâce à Dieu, son nom ne salit plus ma mémoire... Il faudrait, — indiquant un poêle chauffé à blanc au milieu du bureau — les fourrer tous là-dedans, la tête la première, Monsieur !

Un individu de petite taille était entré; il écoutait, cigare aux lèvres, ce véhément discours, l'appuyant de termes plus vifs encore, tout en se chauffant contre le poêle en question. Le sujet une fois épuisé :

— Eh bien ! Monsieur, me demanda le nouveau venu : Que pensez-vous de notre pays ? Vous ne vous attendiez à rien de pareil, j'en ferais le pari !

Un peu vexé :

— Mais oui ! répondis-je d'un ton railleur : Le pays semble pas mal grand.

— Pas mal grand, Monsieur ! Votre mince tartelette d'Angleterre ne couvrirait pas même l'État de New-York ! Personne, Monsieur, après avoir habité l'Amérique, ne saurait vivre dans votre *Grande-*Bretagne ! J'en ai essayé, moi, Monsieur ; impossible d'y tenir ! Tout y est étroit, tout y est mesquin. Jamais je n'ai vu de gens aussi sales, aussi rapaces, aussi gueux que vos Écossais ! Jamais, dans toute ma vie, je ne me suis senti si heureux que le jour où j'ai quitté votre triste pays, pour revenir, Monsieur !

Qui était ce fougueux Américain ? Je vous le donne en mille. Un Écossais, pur sang, de même que le sanguinaire monsieur X***, dont le patriotisme *américain* ne pouvait se contenter à moins que de *fourrer* dans le poêle Sala et Mackay, ces odieux Anglais !

Plus d'une fois, j'ai entendu les citoyens des États-Unis se glorifier de leur *grande* patrie, déplorer l'attitude de l'Angleterre pendant le dernier conflit ; exprimer le douloureux étonnement que leur cause notre ignorance à l'endroit de l'Amérique ; mais chez tous, du plus au moins,qu'ils appartinssent au Nord ou au Sud, j'ai rencontré des sentiments d'amour et de respect pour le vieux berceau anglais. Partout, depuis la ferme de la Nouvelle-Angleterre jusqu'à la plantation de Géorgie, partout, ma qualité seule d'Écossais m'assurait un cordial accueil. J'en étais touché pour moi, j'en étais heureux pour les deux peuples. Oui, les cœurs américains nous gardent une sympathie qui, de jour en jour, resserrera les puissants liens par lesquels nous sommes unis.

S'il reste quelques préventions contre nous de l'autre côté de l'Atlantique, c'est aux renégats écossais ou anglais, c'est aux Irlandais surtout, qu'il faut les attribuer (1).

Reste le 4 juillet ! Ah ! c'est là une question brûlante ! Gardons-nous néanmoins de juger des sentiments américains par les discours qui se tiennent ce jour-là. Les patriotes auxquels on doit les

1. L'antipathie des Irlandais pour l'Angleterre disparaîtra, lorsque des procédés plus libéraux viendront apaiser les griefs de la verte Erin. Alors, aux Etats-Unis où ils forment une puissance chaque jour plus importante, comme dans le Royaume-Uni, les Irlandais prendront à notre égard des sentiments fraternels.

plus violentes diatribes contre « la tyrannie anglaise » ; ceux qui parlent de « démolir les trônes, d'anéantir les monarchies » ; ceux qui nous montrent l'aigle américaine, les serres plantées aux flancs du lion vaincu ; ceux-là même, ces incendiaires orateurs—au fond les meilleurs amis de l'Angleterre—riraient de bon cœur si on prenait au sérieux leurs féroces hostilités. Le 4 juillet, date sacrée pour les États-Unis, fait monter à son apogée et l'enthousiasme et l'orgueil américains : véritable ivresse qui verse par-dessus bord en mots passionnés. Mais on commence à s'en apercevoir là-bas ; pour ce qui nous concerne, cet anniversaire perd sa signification ; chez nous aussi, l'opinion rend hommage aux patriotes qui secouèrent jadis le despotisme royal ; chez nous aussi, on apprend aux jeunes gens à regarder Washington comme un héros, à l'admirer, à le respecter. Lorsqu'ils auront bien compris cela, les Américains feront ce que nous avons fait pour Waterloo : ils cesseront de raviver des sentiments d'animosité nationale, qu'il est dans l'intérêt général d'oublier.

En attendant, les Américains du Nord ont eu le bon goût et la sagesse de ne célébrer par aucun anniversaire leurs victoires sur la Confédération du Sud.

La même sagesse, enlevant au 4 juillet sa couleur anti-anglaise, convertira en une glorieuse journée la fête sous les rayons de laquelle Américains et Anglais célébreront d'un même cœur le triomphe de la liberté !

LES AMÉRICAINS CHEZ EUX

I

CANADA.

Ma première impression, lors de mon arrivée en Amérique, fut, il faut l'avouer, passablement étrange. Nous avions, durant la nuit, franchi le détroit de Belle-Isle, qui sépare Terre-Neuve du Labrador. A l'aube, mon compagnon de cabine s'écrie :

— Nous voilà dans le Nouveau-Monde !

Sauter hors de mon hamac, passer le premier vêtement venu, courir sur le pont, c'est l'affaire d'un instant. J'ouvre les yeux tout grands, je regarde au nord, au sud, à l'est à l'ouest ! Rien, pas apparence de monde, ni vieux, ni nouveau !

Et cependant, nous étions en Amérique, nous remontions le golfe du Saint-Laurent, si incommensurablement large que, pendant toute cette longue journée, nous voguâmes entre le ciel et l'eau sans plus apercevoir de continent que si nous eussions été en pleine mer. — Le lendemain, dans l'après-midi seulement, Anticosta parut à l'horizon, comme un lointain brouillard.

« Colomb, a dit quelqu'un, n'eut pas grand mérite à découvrir l'Amérique : elle était trop vaste pour qu'il pût la manquer ! » — Je pensais tout juste le contraire sur ce fleuve sans limites. Colomb, selon moi, aurait fort bien pu ne pas voir l'Amérique, même en naviguant dans ses eaux.

La nature fait largement les choses chez frère Jonathan : les rivières y deviennent des lacs démesurément allongés ; les lacs y prennent des proportions avec des courroux de haute mer. S'agit-il de descendre ou de remonter ses fleuves ? il faut à l'Américain autant de jours et de nuits que nous en demande la traversée de l'Océan. Aussi, les distances ne comptent-elles pas ; et, pour aller jouir de ses vacances sur les bords du Pacifique, frère Jonathan

fera sans hésiter quatre mille milles en chemin de fer ! — Je ne tardai pas à comprendre cet homme du Far West, qui, lors de son séjour en Angleterre, n'osait sortir la nuit, de peur de *piquer une tête* par dessus les bords de notre pauvre petite île.

Débarqué à Québec, la ville de glorieuse mémoire, je parcourus, avant de me rendre aux Etats-Unis, le *Haut* et *le Bas Canada*, fertile et beau pays peuplé de nationalités différentes, bien moins séparées par les distances, l'idiome, les croyances ou la tradition, que par le sang. Une communauté parle français, l'autre anglais, l'autre allemand, l'autre quelque dialecte indien, l'autre notre gaëlic, si bien que l'on se croirait au fond du *Mull* ou du *Ross-shire*. Le gouvernement anglais étend son drapeau — plus pour la forme que pour le fond — sur ces éléments hétérogènes, et leur donne des apparences d'unité fort peu réalisées en fait.

Traverser successivement, sans quitter la même contrée, des peuples si divers, est bien la chose la plus bizarre qui se puisse imaginer. Dans le district de Glengarry, par exemple, sur les frontières des *Upperprovinces*, je tombai en pleine colonie d'Highlanders — vingt mille environ — tous des *Mac*, et la plupart des *Mac Donald*. Un de leurs jurys, formé de douze membres, comptait neuf Mac Donald, et sur les neuf, six Donald Mac Donald ! Distinguer ces braves gens les uns des autres n'est pas aisé. Pour y parvenir, tous les moyens sont bons : il y a de *gros Donald*, de *petits Donald*, des Donald *rouges, noirs, blancs, jaunes, gris !*

Un village du Pentland Firth renfermait tant de *Pierre Sainclair*, qu'après avoir épuisé le vaste répertoire des épithètes caractéristiques, on se servit du nom des femmes pour discerner les maris. Il y eut donc des *Pierre à Flora*, *Pierre à Peggy*, *Pierre à Polly*, *Pierre à Sally*, *Pierre à Mary*,... et l'on ne s'arrêta pas de sitôt !

En redescendant le Saint-Laurent, j'atteignis un établissement de Peaux-Rouges, dont la tribu appartient aux Iroquois, si redoutables et si puissants jadis. Ces Peaux-Rouges parlent encore leur dialecte ; mais le *noble sauvage* a disparu. Le *noble sauvage* porte des pantalons ! Le *noble sauvage*, au fait, est maintenant à cheval sur deux races : la blanche et la rouge.

Un des chefs, tout en me montrant son village de Caughnawaga (1), s'informait de l'Ecosse.

1. Les Iroquois de Caughnawaga, *river-men*, montés sur leurs canots, s'élancent au-devant des radeaux pour aider ceux-ci à franchir les rapides.

— Vous savez ! s'écria-t-il soudain : j'ai du sang écossais dans les veines !

Surpris, je me taisais.

— Ma mère, continua le chef, était une *Mac !* Mais les races se mêlent si étrangement en moi, que je ne sais trop laquelle a droit de me réclamer. Je suis aux trois huitièmes écossais, à moitié français,... le reste est indien !

On en aurait pu dire autant des enfants de la tribu, à voir leur teint, plus européen qu'iroquois. La tribu, toutefois, continue à parler l'idiome mohawk.

D'autres districts du Bas-Canada emploient exclusivement le français. Il est tel quartier de Montréal, où nul ne répondrait à une question posée en anglais. Je visitai, à l'Hôtel-Dieu, l'école des garçons dirigée par un *Frère*.

— Que leur enseignez-vous ? lui demandai-je.

— Le latin et le français.

— Et l'anglais ?

— Non.

— Quoi ! vos élèves comprendront le latin, et ne sauront pas un mot d'anglais !

— Non, Monsieur.

Le *Frère* lui-même ignorait l'anglais. Or, le fait se passait, qu'on ne l'oublie pas, dans une école appartenant au centre commercial de l'Amérique anglaise.

Annonces et publications se font dans les deux langues. Les écriteaux placardés au coin des rues portent double inscription : *Saint-Peter, Saint-Pierre; Fish Market, Marché au poisson.* Chaque *Notice* se présente dans les colonnes de journaux, flanquée d'un *Avis*. S'agit-il des Conseils, les membres — même ceux du parlement d'Ottawa — répondent en français à des discours anglais, et la discussion poursuit son cours dans les deux idiomes, sans que nul paraisse en éprouver le moindre embarras. Avec ce principe poussé jusqu'au bout, on aurait des allocutions en gaëlic, en allemand, en mohawk, et Babel — pour me servir d'une tournure yankee — ne serait rien à côté !

Dans le Canada supérieur, comme dans l'autre (1), Anglais, Irlandais et Allemands forment des communautés distinctes. La persistante séparation de ces masses hétérogènes, s'oppose au développement des sentiments fraternels qui, effaçant peu à peu tout

1. L'élément écossais et presbytérien y domine, de même que l'élément français et catholique dans les provinces inférieures.

antagonisme, finissent par faire une seule nation des peuples les plus divers.

Malgré tout, Écossais et Anglais restent attachés à leur ancienne patrie. Ils en sont fiers. La *old Country* leur tient au cœur.

Aussi peu démonstratif que son frère de Piccadilly, l'Anglais du Canada regarde comme indiscutable ce fait : que l'Angleterre excite l'envie de l'univers, que tout individu de bon sens doit en demeurer convaincu, et que, par conséquent, il est parfaitement inutile de perdre son temps et ses paroles à discuter un axiome aussi clair que le jour ! L'impopularité des Anglais en Amérique vient aux trois quarts de la raideur hautaine avec laquelle ils maintiennent cette assertion. Les Écossais, tout en se montrant plus démonstratifs, y mettent moins de morgue. Le jour de la Saint-André, il leur faut des drapeaux, des processions; des rameaux de bruyère crue et fleurie sur les collines d'Écosse, à passer dans la boutonnière ; il leur faut des allocutions qui, du haut même de la chaire chrétienne, portent l'Écosse plus haut que les nues. Mais leur patriotique enthousiasme n'a rien d'offensant ou d'agressif.

Un vieil Ecossais de Belleville exprimait le sien à sa façon. Le jour de la Saint-André,il étendait sur le parquet un journal écossais, le couvrait de terre apportée de *Bannockburn*, plantait une chaise au milieu de cette patrie improvisée, s'y asseyait triomphalement, et entonnait à pleine voix un hymne écossais, tout en buvant à plein verre du wisky... écossais aussi! Le brave homme qui, émigré tout jeune, n'était jamais retourné dans son pays, pouvait ainsi se vanter de poser chaque année le pied sur terre écossaise, et d'y boire le wisky national.

Une sourde irritation, je ne sais quelle amertume envers les États-Unis, marchent de pair, malheureusement, avec le touchant amour que nourrissent les Canadiens pour la mère patrie (1). Toutefois, n'allons pas nous figurer que le Canada soit hostile aux institutions républicaines. A cette heure et en fait,le Canada est bien plus une république qu'une vice-royauté. Il tient à ses rapports avec la couronne anglaise, parce que ces relations l'associent aux splendeurs de la monarchie, sans lui en attirer les embarras. Que

1. Ce mécontentement tient, en partie, à l'apparente insouciance avec laquelle le gouvernement des États-Unis, après avoir laissé les Fénians s'organiser, en vue même de la frontière canadienne, leur a, sitôt la révolte apaisée, rendu leurs armes. Depuis lors, le pouvoir qui siège à Washington s'est réveillé; il a sévèrement réprimé les Fénians. Cette conduite énergique dissipera, nous n'en saurions douter, les préventions canadiennes.

le gouvernement essayât de lui imposer quelqu'une de nos institutions : l'Eglise établie ou l'aristocratie héréditaire, on verrait aussitôt les tendances républicaines du Canada s'affirmer avec un irrésistible élan. Le Canada finira — j'emporte cette conviction — ou par se déclarer république indépendante, ou, ce qui est plus probable encore, par se réunir aux États-Unis.

Je m'entretenais un jour de cette éventualité avec le général Wyndham, commandant en chef au Canada. Il prévoyait, dans les temps futurs, une séparation définitive entre les États du Nord et ceux du Sud. Le Canada, pensait-il, se joindrait alors au Nord, spontanément, librement. De leur côté, les hommes du Nord ne mettent pas un instant en doute cette future et pacifique union :

— Vous ne commencerez point par un coup d'État ! disait Emerson, l'apôtre de la république, dans une séance à laquelle j'assistais (1). — Vous ne débuterez point par un coup d'État pour avoir à payer après ! mais, à l'exemple de Penn, vous commencerez par payer. Attendons quelque mille ans encore, avant de songer à nous emparer violemment du Mexique et du Canada !

Emerson parlait avec sagesse. Toute tentative de pression, exercée sur le Canada, à cet effet de l'incorporer dans l'Union, produirait un résultat contraire. Le Canada tout entier résisterait : Français, Allemands, Anglais, oubliant les hostilités réciproques, courraient aux armes pour défendre leur liberté. Voulez-vous une preuve de ce que j'avance ? regardez la tentative des Fénians, 1866 ! Au lieu de pousser à l'annexion, elle a produit la levée en masse du Canada, et laissé les Canadiens moins entraînés que jamais vers les États-Unis.

1. A Roxbury, près de Boston.

II

SOEUR GAUDRY.

Le catholicisme romain domine dans le bas Canada. Les protestants y forment une petite minorité ; minorité active, qui arrête tout progrès de la papauté. Un sur six, en certains territoires un sur trois : telle est la proportion.

L'instruction, presque exclusivement aux mains du clergé (1), occupe un niveau très-inférieur.

Cette règle, cependant, souffre plus d'une exception. Un orphelinat, dirigé à Montréal par des sœurs, excita particulièrement mon intérêt. Pourvu, grâce à l'obligeance du docteur X***, catholique romain, d'une lettre d'introduction auprès de la Rév. sœur Gaudry — au dévouement de laquelle, me dit le docteur, cet orphelinat devait son succès, — je me rendis à l'orphelinat. Sœur Gaudry parut bientôt.

Sœur Gaudry est une petite personne maigre, à l'air paisible et sérieux. La bonté, la douceur qui éclairent sa physionomie, font vite comprendre l'influence qu'elle exerce sur les enfants. Sœur Gaudry m'accueillit avec cordialité. On allait commencer les leçons de l'après-midi. Sœur Gaudry me conduisit dans un grand vestibule qu'elle nommait : Salle de récréation. Là, une centaine de petits garçons — français-canadiens — étaient rangés d'un côté, tandis que de l'autre s'alignait un nombre égal de fillettes. Au signal donné par la maîtresse, tous se levèrent et nous saluèrent ; à un second signal, ils firent demi-tour, se mirent en marche avec précision, et, traversant le vestibule pour entrer, toujours au pas militaire, dans la salle d'école qui s'ouvrait vis-à-vis, s'y assirent sur des bancs disposés en gradins contre le mur. Une barrière peu élevée séparait les fillettes des garçons.

1. L'impôt pour l'instruction sert en grande partie à soutenir les écoles catholiques.

J'aperçus deux petits lits, placés l'un à côté de l'autre sur le plancher.

— Qu'est-ce donc que ceci ? demandai-je à sœur Gaudry.

— Oh ! me répondit-elle, c'est pour les enfants qui s'endorment pendant la leçon.

Heureux petits êtres ! Ils étaient en compatissantes mains !

Sœur Gaudry secoua une sorte de *claquet* en bois ; les enfants, s'agenouillant aussitôt et joignant les mains, récitèrent d'une seule voix leur courte prière en français.

Puis, vinrent les leçons. Sœur Gaudry, armée de sa longue baguette, se tourna vers un grand alphabet illustré, suspendu à la paroi. La lettre *a* était accompagnée d'un beau profil de chat. Sitôt la baguette arrêtée sur cette voyelle, les deux cents petites voix s'écrièrent en chœur :

— Voici la voyelle *a*, que nous trouvons dans chat !

L'alphabet entier fut chanté de la sorte. Cette espèce de cantilène aide, paraît-il, la mémoire, et soutient l'attention. Après la lecture, vint une leçon d'arithmétique. La leçon terminée, sœur Gaudry s'établit derrière un pupitre incliné du côté des enfants, pourvu par-devant d'une latte destinée à retenir les objets qu'on y plaçait. Sœur Gaudry, prenant de grosses lettres imprimées, les rangeait sur des morceaux de carton ; à mesure qu'elle les y déposait, les enfants nommaient la lettre tous ensemble, puis les mots formés par les lettres. Sœur Gaudry appela une fillette ; l'enfant descendit les degrés avec la calme dignité d'une petite femme, fit la révérence à droite, à gauche, et regarda la maîtresse. Celle-ci posa une carte sur le pupitre.

— Quelle est cette lettre ?

— V.

— Et celle-ci ?

— I.

Ainsi de suite, jusqu'à l'entière formation du mot *Vivent* ! qui faisait partie d'une phrase en l'honneur de quelques dames présentes, et de moi-même.

Sœur Gaudry étala une gravure sur le pupitre.

— Que représente cette image ?

— David tuant Goliath ! répondirent deux cents petites voix.

— Racontez l'histoire ! fit la sœur.

L'école entière, avec des physionomies qui s'animaient à mesure que se poursuivait le récit, répéta l'épisode, l'accompagnant de gestes en rapport avec ses diverses phases. — Quand les enfants dirent comment David, après avoir mis un caillou dans sa fronde,

la fit tournoyer, deux cents petits bras décrivirent un cercle en l'air. Lorsqu'ils racontèrent comment la pierre frappa le géant au milieu du front, deux cents mains frappèrent les deux cents fronts ; et lorsqu'enfin, ils rapportèrent comment David, courant au géant abattu, lui coupa la tête, les deux cents petits bras simulèrent un coup décisif ! L'entrain avec lequel se faisait cet exercice disait assez quel intérêt il excitait chez les enfants.

Vinrent les leçons de grammaire et de géométrie. Un petit garçon, en culottes courtes qui le faisaient paraître plus petit encore, descendit d'un banc reculé, exécuta son salut avec une politesse toute française, croisa les bras, et, dans cette attitude napoléonienne, attendit les questions que sœur Gaudry se préparait à lui poser. — Elle lui fit démontrer la pyramide, le cône, le carré. Nulle hésitation dans les réponses du gamin : *parallélogramme, triangle équilatéral*, pas un de ces mots barbares n'arrêtait sa petite langue française, qui les articulait avec une incroyable rapidité. Cela fait, notre petit bonhomme, après s'être gravement incliné, grimpa en trois sauts à son banc.

C'était le tour des exercices gymnastiques. L'un d'entr'eux consiste à imiter différents métiers (1). Les garçons, chantant quelques couplets sur l'art du charpentier, équarrissaient des pièces de bois imaginaires, tandis que les fillettes, célébrant à leur tour les travaux de la couturière, cousaient activement avec des aiguilles et du fil, tout aussi fictifs que les soliveaux de leurs camarades.

L'exercice achevé, les enfants se levèrent, se formèrent en colonne, sortirent de la salle comme ils y étaient entrés, et se rendirent dans la salle de récréation, où, sur de longues tables, les attendaient leurs dîners respectifs.

— Chacun apporte son repas, me dit sœur Gaudry. Nous sommes pauvres, nous ne pouvons nourrir que les plus misérables.

Les enfants s'agitaient tumultueusement autour des tables.

— Voulez-vous savoir la raison de ce tapage ? reprit sœur Gaudry. Chaque jour nous disposons leurs provisions d'une manière différente, afin de les habituer à se tirer eux-mêmes d'embarras. Ne faut-il pas appliquer les moindres détails de la vie à l'éducation ? Tenez, parmi nos enfants, quelques-uns n'ont rien ou presque rien dans leurs paniers, tandis que les riches reçoivent de leurs parents surabondante pitance ; eh bien ! ceux-ci apprennent à partager avec ceux-là.

1. Jeu très connu des enfants de nos campagnes. — TRAD.

Les enfants s'étaient assis, les mains sur leurs genoux, attendant le signal.

— Nous désirons, reprit sœur Gaudry, qu'ils s'accoutument, dominant leurs instincts, à ne pas se jeter sur la nourriture en loups affamés.

Sœur Gaudry fit un signe, les enfants, debout, chantèrent en français une invocation commençant par ces mots : — « O Dieu ! bénis le pain de tes enfants ! » — Un instant après, chacun attaquait vigoureusement ses provisions.

— Quel est le prix de l'écolage ? demandai-je.

— Vingt-cinq sous par mois, me répondit la sœur. Mais la plupart des enfants ne paient pas. Nos registres portent en hiver jusqu'à cinq cents enfants inscrits ; sur ce nombre, cent à peine s'acquittent envers nous.

— Qui donc soutient l'école ?

— La charité publique. Sans la charité, notre maison ne marcherait pas. Le Seigneur y pourvoit ! ajouta doucement sœur Gaudry.

Elle me présenta à la Supérieure. Tous trois nous nous dirigeâmes vers le corps de logis destiné aux aveugles. Je vis là une jeune fille, pauvre orpheline, dont les yeux éteints roulaient incessamment dans l'orbite, en un effort désespéré pour saisir quelque rayon de lumière. Elle lisait seule; ses longs doigts amaigris se promenaient avec rapidité sur les caractères en relief. Une autre, le front orné de la plus splendide chevelure, se tenait assise non loin de là.

— Sa mère est Irlandaise, me dit la Supérieure. Son père est Ecossais.

— Voyons, fillette ! lui demandai-je : Qu'es-tu ? Écossaise ou Irlandaise ?

— Irlandaise, répondit la jeune fille sans hésiter.

— Monsieur est Écossais, observa la Supérieure, il aurait aimé à t'entendre choisir sa nationalité.

L'enfant sourit et secoua la tête.

— Tiens ! reprit la Supérieure, en lui remettant un morceau de papier : Écris le nom de Monsieur.

Ce fut vite fait. L'autre jeune fille, l'orpheline, reçut alors le papier qui portait mon nom, et lentement, avec une prononciation fortement étrangère — elle ignorait l'anglais — déchiffra ce qu'avait écrit sa compagne.

Cette pâle figure aux yeux errants portait une telle expression de désespoir, que mon cœur en saignait ! Sœur Gaudry, debout

près de la jeune fille, avait passé un bras autour d'elle; ce mouvement affectueux, sa voix sympathique, tout disait qu'elle aimait l'infortunée, et j'entendais résonner ces mots :

— « En tant que vous avez fait ces choses à l'un de ces petits, vous me les avez faites à moi-même! »

III

PREMIÈRES IMPRESSIONS.

Dès l'instant où je posai le pied sur le sol de l'Union, je me sentis chez un peuple nouveau.

De profondes différences, il est vrai, distinguent l'homme du Nord et l'homme du Sud, l'habitant de l'Ouest et celui de l'Est; mais une nationalité commune à tous, les a tous marqué du même sceau. Où qu'on le rencontre, l'Américain se trahit par son langage, par ses allures, par un certain air de grandeur — mettons d'importance — que lui inspire et l'immensité de sa patrie, et l'action personnelle qu'il exerce sur les destinées du pays.

Un visage maigre et long, un regard d'aigle, un menton anguleux, voilà pour les traits. L'élément étranger, qui chaque année se déverse sur les États-Unis, ne tarde pas à recevoir cette même empreinte. Les profils irlandais, écossais, suisses, allemands, s'*américanisent* avec une surprenante rapidité. A New-York — le grand abordage où affluent tant d'émigrants — toutes les figures, s'écriait quelqu'un, semblent avoir passé sur la meule à aiguiser les couteaux!

La vertigineuse activité de l'existence, voilà ma seconde impression. Passer du Canada aux États-Unis, c'est quitter une baie endormie pour se lancer dans le tourbillon du courant. Cette activité dévorante qui, sitôt arrivé, s'empare de vous et vous entraîne avec elle, prend dans les grands centres, surtout à New-York, quelque chose d'effrayant. On se lève de meilleure heure, les magasins s'ouvrent plus tôt; il s'est déjà conclu de grosses affaires, avant que nos commerçants d'Angleterre aient songé à quitter leur lit. Les rues fourmillent; les omnibus et les bacs sont assiégés dès l'aube; les écoles semblent toujours à la veille de leurs examens; la population entière travaille, on le dirait, sous haute pression.

Il en va de même pour les transactions commerciales, exécutées

à la vapeur. D'importants marchés qui, en Angleterre, exigeraient temps et réflexion, sont conclus en quelques secondes au *Corn-Echange* de Buffalo ou de Chicago. Un négociant, mêlé à la foule des vendeurs et des acheteurs demandait, tout en examinant différentes espèces de céréales, le prix de certain blé indien. On le lui dit :

— Est-ce votre dernier mot ?

— Oui.

— J'arrête.

Pas une syllabe de plus, l'affaire était bâclée. Or, il s'agissait d'une emplette de 200,000 boisseaux.

En Amérique le capital, quoique utile, n'est point indispensable comme en Europe. Tel individu entreprend des opérations gigantesques et trouve crédit, auquel on ne confierait pas cent francs de marchandises à Liverpool ou à Glasgow. — Le Nouveau Monde brasse les spéculations : un homme fait aujourd'hui sa fortune, demain la perd, après-demain se retrouve sur ses pieds, plus fort, plus actif, plus entreprenant que jamais ! Une faillite n'est une honte pour personne. A moins cependant qu'on ne se permette de *sauter* pour une bagatelle.

Tout marche train express. Faire vite, comme faire grand, semble la règle générale. Les repas, au lieu d'être un temps de repos, sont une course au clocher. On ne cause pas, on ne mange pas, on engloutit. J'ai vu des hommes d'affaires expédier leur dîner et retourner à leur bureau, en moins de temps que n'en prendrait un Anglais pour aiguiser le couteau à découper, et décider par quel côté il est préférable d'attaquer le rôti. — Quelques négociants fréquentaient le même restaurant que moi à Chicago ; trois minutes, quatre au plus, leur suffisaient pour dépêcher leur repas. Dans ce restaurant, celui de l'Opéra, point de sièges. Chaque arrivant marchait droit au comptoir, commandait un potage qu'il avalait bouillant, du poulet et du jambon que d'un coup de dent il faisait disparaître, dévorait une tarte aux fruits, payait, partait, tout était dit ! Chicago, ajoutons-le, l'emporte en fiévreuse activité sur tous les autres États — qui cependant vont le galop, comparés à l'Europe.

Le climat américain y est bien pour quelque chose ; l'étranger s'en aperçoit vite. A peine a-t-il, durant quelques semaines, respiré cet air excitant, tout s'embrase en lui : les facultés s'aiguisent, les sensations se font plus intenses, plus promptes, le sang court plus rapide, on vit plus en moins de temps, et l'on comprend que, dans ce pays, l'enfant passe à l'état d'homme fait, presque sans transition.

Mais le climat n'explique pas tout. La vastitude des terres inoc-

cupées, prêtes à récompenser le cultivateur par d'inouïes richesses, stimule puissamment l'activité des travailleurs.—Une année, l'Illinois offre ses plaines vierges, illimitées, aux émigrants. Une autre année, la Californie les invite à exploiter ses mines d'or et son sol plus productif encore, dont chaque acre rapporte de vingt à quarante boisseaux soit d'orge, soit de blé, où chaque semaille donne deux ou trois moissons. Voici le Kansas, le Minnesota, l'Iowa, qui non-seulement attirent à eux un flot d'émigrants, mais appellent par milliers les habitants des États plus anciens, de telle sorte que ceux-ci, momentanément désertés, voient hausser chez eux le prix de la main-d'œuvre, et que quiconque n'est pas entraîné par le torrent, réalise en restant sur place d'énormes profits.

Les institutions républicaines viennent surexciter l'esprit d'entreprise et l'ardeur aux affaires. Tous peuvent arriver à tout. Les carrières libérales sont ouvertes au fils de ce décrotteur du coin, comme au fils du millionnaire ou du sénateur. Cet apprenti savetier, un jour peut-être gouvernera l'Etat. Ce petit commissionnaire, qui court les rues en 1874, se verra peut-être, en l'an de grâce 1894, président de l'Union, entouré des représentants titrés de toutes les puissances étrangères, en relation directe avec les couronnes du monde entier! Grant était pelletier, Johnson tailleur, Lincoln fabriquait des palissades. — Pas de jeune américain dont ces perspectives n'aiguillonnent l'ambition. Dans la position la plus obscure, l'enfant sait que le pouvoir et les honneurs appartiennent à qui les conquiert; il le sait, il travaille en conséquence, et ses parents, qui le savent aussi, mettent tout en œuvre, quelque pauvres qu'ils soient, pour lui procurer une bonne éducation: c'est-à-dire le moyen d'arriver.

L'inouïe facilité avec laquelle l'argent se gagne — et se perd — achève d'embraser l'activité américaine. Mais quoiqu'il en soit des causes, un fait demeure certain: c'est que le peuple des États-Unis est le peuple le plus vif, le plus hardi, le plus entreprenant qui existe sous la voûte des cieux.

Battre monnaie, voilà encore un besoin universel. Les jeunes Américaines spéculent dans leur salon; les mioches en robe trafiquent dans la nursery; le gamin se livre à des opérations commerciales dans son école; et vous pourriez voir telle fillette de jsix ans, proposer gravement à sa compagne l'achat d'un de ses ouets. Laisser échapper une occasion de faire des affaires, cela, non! L'américain sait en découvrir, là où vous n'en apercevez point. Sur les bacs à vapeur qui, en quelques instants, vous

transportent de Brooklyn à New-York, s'abat une nuée de gamins chargés de journaux illustrés. Quatre minutes, et ces gamins, rapides comme l'éclair, ont couvert vos genoux de leurs feuilles, effectué les recouvrements, repris les marchandises dont on ne veut pas.

Les gens du Sud rient de ce travers. Ils prétendent que si l'âme d'un Yankee traversait le Styx, elle aurait bientôt métamorphosé en cure-dents et en noix de muscade, prêts à être vendus sur l'autre bord, les rames du vieux Caron ! Le Yankee ne tire-t-il pas parti de tout ? On assure que les Shakers, gens peu sentimentaux, fabriquent avec leurs morts un engrais supérieur !

Rarement l'Américain se contente d'une seule spéculation. Il lui en faut trois ou quatre à la fois, menées de front. Des avocats tenant boutique, des éditeurs de journaux vendant du bric-à-brac, la chose se voit chaque jour ; sans compter M. X***, honnête homme de mes relations : coutelier, agent d'assurances, marchand de céréales, chef d'un bureau postal, et médecin !

Quel que soit le métier du Yankee, il l'abandonne sans hésitation, dès qu'il en rencontre un plus lucratif.

Monsieur N***, jeune commerçant de New-York, trônait perché sur le siège d'un omnibus ; il entre en conversation avec le cocher, le trouve intelligent ; son bureau a besoin d'un commis, cet homme lui va ; en un instant, l'affaire est bâclée, et dès le lendemain notre cocher, vendant ses chevaux, liquidant son entreprise, prenait place derrière le comptoir.

A Des Moines — Iowa — le directeur d'un institut nous promenait au travers de ses classes, l'air d'un homme dont l'âme, absorbée par sa vocation, ne voit rien au delà. Au moment où nous le quittions :

— J'ai inventé un nouveau pupitre ! s'écrie tout à coup le directeur : J'ai ma patente en poche. On m'en a offert..... je ne sais plus combien de mille dollars ! mais je ne suis pas assez niais pour la vendre. Je quitte l'école, et je vais fabriquer, sur une immense échelle, mon pupitre patenté !

On a dit de lord John Russel, qu'il avait le don de tout faire ou de tout oser ; que si le commandement de la flotte lui était offert, il l'accepterait sur le champ. Cette audace-là semble venir d'Amérique.

Me trouvant dans le bureau de mon ami M. M*** — Chicago — je vis entrer un jeune homme. Il demandait à remplir quelqu'emploi ; M. M*** n'en avait pas à lui donner. Le jeune homme allait sortir, lorsque mon ami se ravisant :

— Au fait, s'écrie-t-il, vous pourriez vendre des chaussures en commission !

— Monsieur, répond le jeune homme, je n'entends absolument rien à ce commerce.

— Bah! Vous distinguez, je pense, une botte d'un soulier? C'est tout ce qu'il faut. Si vous *valez* quelque chose, vous aurez bientôt appris le reste.

Le jeune homme saisit la balle au bond.

Selon toute probabilité, il est aujourd'hui capitaine d'un vapeur, éditeur d'un journal, ou membre du Congrès.

IV

FEMMES AMÉRICAINES.

Il faut le confesser à ma honte; avant d'arriver dans le Nouveau-Monde, je ne me représentais guère la femme américaine que sèche, raide, anguleuse, cassante : esprit indépendant, facultés viriles, quelque chose de parfaitement déplaisant. Je fus bientôt détrompé. Ce que je croyais un portrait, n'était qu'une caricature; l'original me le prouva.

Il y a bien par-ci par-là en Amérique, quelques échantillons de la *femme-homme.* Il y a des femmes docteurs, des femmes orateurs, des femmes pasteurs, des femmes avocats ; mais, en fin de compte, la femme américaine reste femme, et je l'en félicite de tout mon cœur.

Dans le New-Jersey, madame *la docteur* Fowler, médecin de haute réputation, a conquis la plus nombreuse et la meilleure clientèle du district. L'envie de consulter ce célèbre docteur en jupons me hantait. N'ayant, hélas! pas le moindre petit accès de névralgie, de fièvre ou d'humeur noire à mon service, il fallut m'en passer.

Les cours publics donnés par des femmes abondent aux Etats-Unis. On cite miss Anna Dickinson parmi les orateurs favoris du public. Dans le Massachussetts, la *révérende* Olympia Brown, *pasteur*, à la tête d'une congrégation nombreuse, baptise, marie. célèbre les services funèbres, remplit en un mot toutes les fonctions d'un clergyman régulier. Ailleurs, dans le nord-ouest, la *révérende* miss Clapin, pasteur de la *société Milvankee*, reçoit un traitement de 22,000 dollars. A Albany, visitant l'école normale du Gouvernement, je me trouvai en présence d'une belle jeune fille, vingt ans à peine, yeux noirs, gravement assise dans la chaire qu'elle occupait en qualité de professeur de mathématiques. Devant elle, un étudiant, orné de la plus formidable paire de favoris, faisait quelque démonstration sur le tableau noir. Miss *** imperturbable, relevait

ses erreurs ; et le disciple écoutait *son maître* sans perdre un instant le sérieux. A Chicago, le *Legal News* avait une dame pour rédacteur en chef, tandis qu'une autre dame siégeait dans le conseil d'examen de la *Chicago-High-School.*

Ces cas, plus fréquents dans le Nouveau-Monde que dans l'Ancien, ne forment encore, disons-le, que l'exception — *rari nantes in gurgite vasto.*

Règle générale, les femmes américaines se montrent aussi douces, aussi gracieuses, aussi bonnes, aussi dévouées, aussi *féminines* en un mot, que leurs sœurs d'Albion. — Et qu'elles ont de charme, ces pâles divinités éthérées ! La beauté d'une jeune fille américaine ou canadienne fait penser à la beauté des anges. Des traits exquis, un teint pur, des yeux qui rayonnent d'intelligence, la taille svelte, légère, presque aérienne : telles on les rencontre à chaque pas, et pour ma part, je n'aurais pas été surpris de voir ces ravissantes créatures, déployant tout à coup de blanches ailes, prendre leur vol vers les royaumes sidéraux.

Mais cette beauté même devient monotone à la longue. Les jeunes filles américaines sont *trop généralement* pâles et minces. Chose plus grave, elles sont *généralement trop* pâles et trop minces. Une sur trois, au moins, semble atteinte de dyspepsie. Il faut un effort, on en conviendra, pour se représenter un ange dyspeptique ! Les jeunes américaines, au reste, se préoccupent vivement de cette maigreur ; elles se font régulièrement peser, et chaque gramme de plus est accueilli avec une joie qu'elles expriment sans le moindre embarras.

Rencontrant dans le Connecticut une gracieuse jeune fille dont j'avais fait la connaissance en Pensylvanie, je lui demandai si le changement d'air lui convenait.

— A merveille ! Je pèse 18 onces de plus qu'au mois d'avril.

Pas une dame américaine qui ne sache, à une once près, son poids, et qui n'en parle avec la plus parfaite candeur. — Cette question du poids est une grosse question. Quelque baby fait-il son apparition dans le monde, vite on le met sur le plateau d'une balance, on enregistre les grammes et centigrammes que signale l'indicateur, et l'opération se répète à de courts intervalles, jusqu'au moment où maître Baby, devenu un grand et fort garçon, prend sur lui-même la grave responsabilité de son propre poids.

Revenons au teint des dames américaines. Comme je l'ai dit, cette universelle pâleur, attrayante au début, lasse vite. Le

regard — des étrangers tout au moins — ne tarde pas à chercher des joues plus roses. Lowell, à qui je disais mon impression, affirmait que la couleur est affaire de climat, et que, dans les montagnes du Maine, je rencontrerais des carnations plus vives. Y a-t-il là quelque vérité ? je ne sais. Mes souvenirs, s'ils me servent bien, ne me rappellent nulle part, ni dans les vallées, ni sur les sommets de la Nouvelle-Angleterre, d'autres images que ces beaux visages de vingt ans aux blancheurs de lis ; et sans nier l'action du climat, je mets hardiment la pâleur des jeunes américaines au compte de l'abus des mathématiques, du pain frais, et du pâté !

Comment les Américains parviennent-ils à concilier leurs connaissances des lois de la nature, avec la quantité de pâté qu'ils avalent et la rapidité qu'ils mettent à l'expédier ? c'est ce que je ne comprendrai jamais.

Pas un dîner sans pâté, même chez telle famille dont la position est gênée. Pas un membre de la famille, y compris le baby, qui n'emmagasine de prodigieuses portions du dit pâté, sans compter les gâteaux de toutes sortes dont il est accompagné d'ordinaire. Otez ce que vous voudrez aux Américains, mais laissez-leur le pâté ! Les Américains supporteront la prohibition du brandy, du wisky, de tout ce qu'il vous plaira, mais la suppression du pâté !... il y aurait une révolution.

Et les sciences abstraites ! Dans une famille du Connecticut, deux des filles de la maison, non-seulement plongeaient de leur plein gré, pour leur plaisir, au fin fond des mathématiques transcendantes, mais elles s'enfermaient trois heures par jour avec Colenso, Sir William Hamilton et Kant.

Des visages incessamment penchés sur Kant, sur Hegel, sur le latin et sur le grec, peuvent-ils fleurir comme la rose ?

La difficulté, avec les jeunes américaines, n'est pas de les stimuler, mais de les retenir. Dans une école de ma connaissance, les professeurs avaient, pour satisfaire cette soif d'instruction, tout simplement ajouté aux branches ordinaires d'enseignement les petites études que voici : Virgile et Horace ; anatomie et hygiène ; philosophie morale ; philosophie mentale ; équation du carré. — Ajoutez à un tel programme le pâté avec le pain frais, et dites si, au plus haut des montagnes du Maine, un visage de dix-huit ans gardera ses couleurs !

Toute cette science n'empêche les jeunes américaines, ni d'être charmantes, ni de dépasser en fait d'amabilité nos anglaises, trop étrangères aux questions d'un intérêt général. Se trouver en face

d'une jeune personne qui ne sait rien, quand on n'a pas à sa portée le secours d'un piano, la position est gênante.

En Amérique, cette situation-là ne se présente jamais. L'admirable système d'éducation qui enveloppe les États-Unis, dote jusqu'aux plus pauvres jeunes filles d'un capital de notions justes, étendues, en même temps qu'il éveille chez presque toutes le désir d'en savoir davantage. Une jeune américaine ne reste jamais court ; vous pouvez lui parler de tout, car elle sait un peu de tout, s'intéresse — ou semble s'intéresser — à tout, et répond à tout avec une promptitude d'esprit qui rend son entretien des plus piquants (1).

Je ne tardai pas à laisser dans mes bagages un autre préjugé soigneusement apporté d'Europe.

Les femmes américaines, avais-je longtemps pensé, ne peuvent mener à bonne fin leurs savantes études qu'en négligeant les devoirs d'intérieur. Il n'en est rien. Dans toutes les classes de la société, j'ai rencontré d'aussi bonnes ménagères qu'ailleurs. Ces vertus domestiques, au surplus, qui partout forment une des premières obligations, et, disons-le bien haut, une des grâces les plus attrayantes de la femme, sont, en Amérique, une nécessité. Les serviteurs y deviennent si rares, que dans l'intérieur du pays par exemple, des familles de condition moyenne s'en passent absolument. Les jeunes filles apprennent à balayer, en même temps qu'à démontrer des problèmes d'algèbre, et jamais la philosophie, à quelque hauteur qu'elle les enlève, ne nuit à la confection des pâtés.

L'important pour un mari, disait Samuel Johnson, n'est pas que sa femme sache le grec, mais qu'elle sache faire cuire le dîner ! Johnson ne prévoyait pas que le temps allait venir où une femme mènerait de front le dîner et le grec.

1. Je mentionnais ce trait du caractère américain à monsieur X*** de Boston : — « Moi, répliqua-t-il, je suis ravi, en revanche, du silence que gardent chez vous les gens qui n'ont rien, ou qui croient n'avoir rien à dire. » — Voyageant un jour avec Lord X, je lui demandai quelle était son opinion sur le scrutin. — « Je n'y ai pas encore réfléchi ! » — telle fut sa réponse. — Vous traverseriez l'Amérique de l'est à l'ouest et du nord au midi, que vous n'entendriez ni homme, ni femme, ni jeune fille, faire pareil aveu !

V

L'AMÉRIQUE EN HERBE.

Et maintenant, quelques lignes sur les enfants.

Les enfants ! A ce mot, les plus beaux rayons de soleil m'éclairent le cœur. Quelles douces petites voix, quel joyeux babil, quels frais éclats de rire, rompant le silence du passé, viennent résonner à mon oreille ! Que de chères petites figures épanouies, radieuses, se groupent devant moi ! Si je pouvais vous les faire voir, ces enfants auxquels je dois mes meilleurs instants en Amérique, si je vous racontais nos plaisanteries, nos jeux, et les gambades, et les cris d'enthousiasme, et les câlineries, et tous les naïfs bonheurs que nous goûtions ensemble, vous sentiriez vite qu'après tout, en dépit de tout ce qu'on a publié sur ou contre la précocité de l'enfance américaine, les enfants sont encore là-bas ce qu'ils sont chez nous : des enfants ! le soleil et la joie du foyer !

Ceci constaté, force m'est de signaler quelques-uns des traits par où cette jeune génération se distingue de la nôtre.

Mon éternel sujet d'étonnement, de stupéfaction, faut-il dire, c'est l'énorme quantité de nourriture qu'absorbent les futurs citoyens du Nouveau-Monde. Ils ont droit de prise sur tout ce qui paraît sur la table. — Un bambin de quatre ans, à côté duquel je dînais un jour, fit successivement disparaître une assiettée de potage, un quartier de poulet farci, une grosse pomme de terre, un respectable morceau de pouding, et une grappe de muscats. Or, ce petit Gargantua était incapable encore de manier son couteau.

Madame X*** de Washington, parlant de son baby de deux ans, disait avec le plus grand sérieux :

— Impossible de l'envoyer au lit sans qu'il ait expédié sa cuisse de dindon ; il ne dormirait pas à moins !

Une famille se trouvait réunie — hôtel de la *Cataracte, Niagara*, — autour de la table du déjeuner. Elle comptait parmi ses mem-

bres Charley, mioche de trois ans, élégamment vêtu, servi par un gigantesque noir. Le jeune gentleman fut d'abord pourvu, abondamment, de biscuit et de lait ; ceci absorbé, on lui présenta dans un verre deux œufs battus qu'accompagnait un gâteau indien; l'enfant y goûta, puis commanda du poisson ; au poisson succéda le beafsteak ; au beafsteak du lard et du biscuit. Je ne sais trop ce que Monsieur se serait fait donner encore, s'il n'eût renversé le tout sur sa robe et sur celle de sa mère, heureux exploit qui le fit emporter, à sa grande humiliation, et à notre parfait contentement.

Quant à la précocité des enfants américains, elle est prodigieuse. Sans parler de l'influence du climat, je l'attribue en grande partie à l'habitude généralement répandue d'admettre, dès leurs premières années, les enfants à la table des parents. — Une dame, heureuse mère de onze enfants, me disait que dès l'âge de huit mois, tous prenaient place au repas de famille, et savaient à quatorze manier couteau et fourchette, aussi proprement que papa et maman.

Introduits de si bonne heure dans la société des grandes personnes, les enfants prennent vite intérêt à ce qui se dit autour d'eux, même aux affaires publiques, et vite aussi, adoptent les idées avec le langage de ceux qu'ils entendent discourir. — Monsieur B***, docteur en théologie, faisait visite à un ami ; celui-ci se trouvant absent, Madame, qui achevait sa toilette, envoya sa fillette tenir compagnie au visiteur. La fillette, gracieuse, nullement embarrassée, ne laissa pas chômer l'entretien ; elle raconta au docteur comme quoi, ayant écrit une parodie du chant de Kingsley : *les trois pêcheurs*, et voulant sécher sa feuille au brasier, la feuille était tombée dans le feu, qui avait brûlé son travail.

— Brûlé ! s'écria le galant docteur : Quel dommage ! Si j'eusse été le feu, je me serais arrêté pour vous laisser le temps de sauver ce précieux feuillet.

— Oh ! non, docteur ! répondit gravement la fillette. Vous n'auriez pu vous arrêter : la nature est la nature, et ses lois sont inviolables, vous savez.

Le docteur faillit tomber à la renverse.

La part que prennent les enfants à la politique, me surprit d'autant plus que chez nous, la politique n'existe pas pour les enfants. Rien de plus commun, en Amérique, que d'entendre quelque gamin de neuf ans vous demander :

— Hé bien ! Monsieur, que pensez-vous de l'état actuel du pays ?

Je me rappelle un jeune garçon qui, à Brooklyn, pendant la campagne électorale, se prit à gourmander vigoureusement son père, lequel s'était permis de soutenir André Johnson. — Un soir, je jouais sur le tapis avec Harriett, petite miss pas plus haute que mon genou. Tout à coup, Harriett se relevant, me demanda, le plus gravement du monde, de quelle façon l'Angleterre envisageait l'acquisition de l'Amérique russe. La question me parut si burlesque dans cette bouche enfantine, que j'éclatai de rire ; mais voyant Harriett, muette de surprise, fixer sur moi un regard mécontent, je réprimai vite mon intempestive gaîté, et m'efforçant d'en racheter l'inconvenance, je répondis que l'affaire pourrait bien amener quelques batailles à boules de neige ! Ma petite politique ne l'entendait pas ainsi ; plaisanter sur un tel sujet lui parut fort déplacé ; elle fronça le sourcil et ne prononça plus un mot.

N'allez pas vous imaginer l'Amérique peuplée de petits pédants. Les propos des babys y gardent, à peu d'exceptions près, toute la naïveté de leur âge.

L'un d'eux, splendide garçonnet de trois ans, voulait, disait-il, donner un grand dîner.

— Bien ! fit la mère : Qui inviterez-vous ?

— D'abord, oncle William, et madame M***, et puis Dieu !

— Dieu ! s'écria la mère : Mon enfant, vous ne pouvez inviter Dieu !

— Pourquoi pas ? reprit tout étonné le petit homme : Dieu ne va-t-il jamais à de grands dîners ?

Si la précocité américaine développe l'esprit sans nuire à la candeur, elle a ce mauvais côté, convenons-en, de provoquer trop souvent l'impertinence, en supprimant du même coup le respect envers les parents.

— Papa, ne faites pas le bouffon ! disait une fillette à son père, en l'entendant raconter les bons mots d'un acteur comique, dont il essayait de reproduire l'accent.

Les lèvres les plus fraîches et les plus roses adressent fréquemment, à père ou à mère, des phrases telles que celles-ci : — Allez-vous en ! Ne venez pas me déranger ! — sans que père ou que mère en prenne le moindre ombrage.

Un père apportait une grappe de raisin à son mioche.

— Eh bien ! s'écrie le petit bout d'homme : Après tout, vous êtes bon garçon !

Le père parut ravi.

Un autre personnage de quatre ans, avec lequel j'avais l'honneur

de dîner, essuyant sa bouche après le premier service, commandait ainsi la manœuvre :

— Maman, du pouding! Maman, sonnez Emma, je veux de l'eau!

On comprend dès lors le propos de cette dame : Je m'efforce de devenir une *mère docile.*

« Parents obéissez à vos enfants! » tel est le nouveau commandement donné, paraît-il, au Nouveau-Monde! Bientôt nous lirons sur quelque enseigne américaine, non plus : John Smith et *fils*, mais John Smith et *père.*

Je déjeunais chez un ami. Près de moi, au bout de la table, perché sur sa chaise haut montée, siégeait un baby qui chez nous se serait vu, en sa qualité de mioche en bas âge, relégué dans la nursery. Celui-ci, muni des mêmes ustensiles que les autres convives, tout en se régalant de chaque mets, suivait gravement la conversation. Le repas achevé :

— Essuyez-vous, mon chéri, fait la mère.

Le jeune *Précoce* la regarde fixement :

— Dites : *s'il vous plaît!*

— S'il vous plaît, mon chéri!

Précoce passe la serviette sur ses lèvres avec le sérieux d'un homme qui vient de donner quelque leçon de haute morale, puis se fait descendre sur le tapis où il se roule à plaisir.

Le Sud garde en quelque mesure nos vieux préjugés de soumission, nos vieilles habitudes de respect ; le vent d'indépendance qui souffle du Nord, ne les a pas encore balayés. Mais au Nord, la *réciprocité* règne en souveraine absolue ; l'antique défroque des distinctions naturelles disparaît devant l'égalité démocratique et : Traitez-moi comme vous voulez que je vous traite! semble être, depuis les enfants à la mamelle jusqu'aux vieillards, la devise de chacun.

N'allez pas, encore un coup, vous représenter de petits êtres grossiers, mal élevés, insupportables. Non : règle générale, les enfants américains se montrent plus polis et plus prévenants que les nôtres ; seulement, il faut les traiter en gens qui, possèdant une volonté à eux, se sentent le droit de l'exercer ; il faut s'adresser à leur raison, à leur bon sens, et se garder, par dessus tout, d'invoquer l'autorité.

— Rappelez-vous à qui vous parlez! disait un père à son fils en révolte : Je suis *votre père*, Monsieur!

— A qui la faute s'il vous plaît? répliqua le jeune impertinent. A coup sûr, pas à moi!

Le bambin dont nous parlions tout à l'heure — celui qui ordon-

nait à sa mère de sonner Emma — accompagnait Mme H*** dans une visite qu'elle rendait à des amis. Monsieur sut se rendre s parfaitement désagréable, que sa mère l'emmenant dans une autre pièce lui dit net :

— Georges, si cela continue, je vous mettrai dans le cabineti noir.

— Dans le cabinet noir ! vous savez bien qu'il n'y en a pas ici !

— S'il n'y en a pas, il y a cette armoire, et je vous y enfermerai.

— Vous ne le ferez pas !

— Je le ferai.

— Essayez, et nous verrons !

La mère saisit l'enfant, le pousse dans l'armoire et en tourne la clef. Bourrasque effroyable. Notre jeune citoyen de cogner la porte à coups de poing, à coups de pied, si bien qu'elle ou lui vont se briser. La mère effrayée ouvre au garnement.

— Georges ! je ne sais plus que faire de vous !

— Bien vrai ? demande l'enfant qui regarde sa mère en face.

— Oui, très vrai.

— Alors, puisqu'il en est ainsi, je vais être sage ! — Et sage il fut, se conduisant durant tout le reste de la visite en parfait gentleman. Où l'autorité avait échoué, la responsabilité triomphait.

Autre exemple. M. B***, chez qui j'ai passé une semaine délicieuse à Northampton, possède un petit garçon. Longtemps — je tiens le fait de lui—M. B*** avait, sans obtenir aucun bon résultat, employé la verge pour réprimer certaines sottises.

John, un matin, est surpris en flagrant délit de récidive. M. B*** conduit le coupable dans son cabinet de travail, lui adresse une verte semonce, lui rappelle, fort inutilement sans doute, en combien d'occasions sa désobéissance lui a valu le fouet, et termine en s'écriant :

— Je suis profondément découragé, Monsieur ! j'ai tout essayé, il n'y a plus de remède !

L'enfant relève le front, une lumière jaillit de ses yeux :

— Père, si vous essayiez de prier !

Le père, vrai chrétien, est ému ; mais le passé est là ; mais M. B*** sait les rubriques de Master John ; et soupçonnant fort le rusé matois d'avoir suggéré la prière pour échapper au fouet, M. B*** commence par l'une, et finit... par l'autre.

Ce fut encore en vain, et M. B*** n'eut raiso de son fils, il me

l'avoua, que lorsque, abandonnant le fouet pour jamais, il fit appel au sentiment du devoir.

Cette même expérience se répète d'un bout à l'autre des États-Unis. La plupart des écoles américaines ont renoncé aux châtiments corporels : la loi les interdit ; or, je le déclare, la discipline qui règne dans ces établissements est bien supérieure à celle que nous obtenons chez nous.

Pour résumer, trois causes, à mon avis, produisent l'indépendance avec la précocité de l'enfant américain : Ni les parents, ni les institutions, n'exigent de lui ce respect absolu de l'autorité que nous imposons à nos fils. Parents et instituteurs enseignent l'obéissance aux *principes*, plutôt que la soumission aux personnes. Les idées démocratiques se respirent avec l'air.

Il résulte de là que le jeune américain, n'admettant aucune autocratie,reconnaissant à l'idée seule le droit de le gouverner, agissant en homme dès ses premiers pas, devient homme pour tout de bon, avant même de quitter la nursery.

VI

SERVITEURS.

Le service est, en Amérique, dans la plus pitoyable condition.

Entendons-nous. Pour la cuisinière, pour la bonne ou la femme de chambre, point d'Eldorado comparable à New-York! — Chacune de ces dames gagne ses dix ou vingt dollars par mois, règne en souveraine sur le garde-manger, se fait donner une *aide*, prend quand il lui plaît un jour de vacances, possède son *parloir*, y reçoit et y régale ses galants, ne cire point de bottes, ne répond pas à la porte, fait ce qu'elle veut, comme elle veut, et, au moindre différend avec sa maîtresse, quitte la maison, certaine de trouver dix places pour une le lendemain.

S'agit-il des maîtres ? La question se présente sous un jour moins lumineux.

Vivre sur pied de neutralité armée avec Betsy, Molly, Mary, laquelle tient salon dans sa cuisine, fait disparaître vos provisions, refuse de répondre à la sonnette, laisse bottes et souliers dans l'état où la boue les a mis, dès la première observation secoue la tête et vous répond que vous pouvez chercher ailleurs — c'est-à-dire tomber de Charybde en Scylla — la chose n'est pas gaie, on en conviendra, pour une maîtresse de maison. Or, cette misère, une des pires de la vie américaine, a pris des proportions telles, que mainte famille qui chez nous, Européens, emploierait trois ou quatre domestiques, n'en prend ni deux ni un, s'en passe absolument, préfère la fatigue des travaux intérieurs au train de guerre à domicile, ou bien, renonçant à son foyer, va percher dans un hôtel. — Pas un hôtel de l'Union, où l'on ne rencontre en foule des ménages ainsi campés.

Novice encore et trouvant, peu de temps après mon arrivée en Amérique, un de mes amis établi à l'hôtel avec femme et enfants, je lui demandai naïvement s'il n'avait pas de chez lui?

— Un *chez moi!* j'en ai eu un, s'écria-t-il; ma propre maison, dans

laquelle j'ai longtemps vécu ! Mais depuis deux ans, l'impossibilité de m'y faire servir m'en a chassé. Allumer les feux, cirer mes bottes, frotter les meubles, tel était mon service journalier. Messieurs mes domestiques se croisaient les bras. J'essayai du support, jusqu'au jour où, ramenant quelques amis à dîner, je trouvai ma femme seule, son baby sur les genoux, la table vide, et les domestiques, qu'avait froissé je ne sais quelle observation, décampés ! Cette fois, la mesure débordait ; je fermai mon logis, et me mis à l'hôtel. Point de *home !* c'est clair ; mais, que voulez-vous ? Au moins nous sommes servis, et nous avons la paix.

Les cas pareils abondent en Amérique. On ne recule devant un parti aussi extrême qu'à la condition de recourir aux plus étranges expédients. En voici un exemple : Au lieu de cheminées et de poêles, que chaque ménage chauffe à son gré pour soi, la plupart des maisons jouissent d'une fournaise centrale, si bien perfectionnée par le pratique Yankee, qu'elle s'alimente et se règle toute seule, sans que personne ait à s'en mêler.

Du train dont vont les choses, je ne désespère pas de voir bientôt apparaître des cuisinières, bonnes, femmes de chambre patentées, à mouvement d'horlogerie, se remontant toutes les vingt-quatre heures, cirant bottes et parquets, soignant les babys, habillant Madame et faisant le dîner !

Le désordre du service, aux Etats-Unis, explique en partie les caractères qu'y a revêtus la vie sociale. Les *thés* y remplacent les dîners ; des réunions de diverses natures, désignées sous le nom générique de *socials*, simplifient encore les choses. Là, rien à boire, ni à manger : fêtes purement intellectuelles, où les jouissances esthétiques servent de rafraîchissements. — Vous arrivez chez un ami ; celui-ci vous propose obligeamment de vous introduire dans le monde ; vous acceptez ; aussitôt sa femme monte en voiture, fait le tour des relations de la famille, et, annonçant qu'il y aura le soir chez elle un *social*, convie à l'honneur d'y assister quiconque lui revient en mémoire. Après le thé, pris entre soi, les invités arrivent de toutes parts : ceux-ci en grande toilette du soir, ceux-là en costume de jour. Sauf quelques cercles extra-élégants, les toilettes aux Etats-Unis ne reconnaissent d'autre règle que la liberté. Chacun se met comme il veut ; mais chacun se met si bien, que tous ont toujours l'air en gala. Quelques dames apportent leur ouvrage, quelques jeunes filles leur musique. On lit à haute voix, on organise des charades, on joue, on chante, suivant l'inspiration du moment ; la conversation, cependant, garde le beau

rôle ; les Américains y excellent et lui donnent le pas sur leurs autres plaisirs.

Les *socials* réunissent toutes les classes et toutes les carrières. Sénateurs, commerçants, avocats, docteurs, officiers de l'armée et de la marine, hommes d'affaires, professeurs, agents de mainte espèce, s'y rencontrent sur un pied de parfaite égalité.

Que d'heures intéressantes n'ai-je point passées dans ces *socials*, qui offrent à l'étranger la meilleure occasion de recueillir les plus précieux renseignements sur les caractères et sur les mœurs !

Si l'imperfection du service aux Etats-Unis n'avait fait que remplacer les dîners de cérémonie par les *socials*, on lui en saurait gré ; mais comment lui savoir gré de vous laisser morfondu, après cinq ou six coups de sonnette, devant une porte qui ne s'ouvre pas, ou qui ne s'ouvre que lorsque le maître, la maîtresse de la maison, quelqu'un des membres de la famille, saisi de pitié, vient en tirer les verroux ! Dans quelques maisons, le cordon fait vibrer deux cloches, l'une à la cuisine, l'autre à l'étage supérieur. Molly, Betsy, ne se dérangeront, soyez-en certain, que si personne, ni en haut, ni en bas, ne consent à les suppléer.

Dans une pension de ma connaissance, théâtre habituel d'interminables luttes entre les droits respectifs de la maîtresse et des serviteurs, force était de sonner pour le moins trois fois : la première annonçait l'arrivée de l'importun qui prétendait entrer ; la seconde prévenait Betsy ou Molly que sa maîtresse n'avait pas ouvert, et la maîtresse que Molly ou Betsy faisait la sourde oreille ; la troisième enfin, prouvait que l'importun s'entêtant, force était, bon gré, mal gré, d'obéir à ses injonctions. Donc, la porte s'ouvrait. Mais, servante ou maîtresse vexée de se voir, soit par la mauvaise grâce l'une de l'autre, soit par la ténacité de l'importun, contrainte à céder, tournait immédiatement les talons, laissant l'intrus s'en tirer comme il pouvait.

Faire cirer ses bottes : autre affaire ! — Dans les grands hôtels, l'individu chargé de ce soin spécial s'en acquitte avec régularité. Vous n'avez qu'à mettre chaque soir votre chaussure derrière la porte, vous retrouverez chaque matin bottes et souliers brillant du plus beau noir. Aussi, quiconque ne connaît des Etats-Unis que les hôtels, ne saura jamais quelles angoisses endure l'infortuné qui a le bonheur d'être reçu chez des amis. J'en parle par expérience. Que de fois, séjournant dans une maison pourvue de nombreux serviteurs, ne m'est-il point arrivé, après avoir dévotement

posé mes bottes en plein corridor, de les retrouver le lendemain dans l'état, exactement, où je les avais laissées la veille !

Un jour — c'était chez M. X***, riche habitant du Nord, — ma chaussure, grâce à de longues courses par les rues fangeuses, était devenue imprésentable. A l'heure du déjeuner, j'ouvre ma porte et je vois..... mes malheureux brodequins, recouverts de la carapace de boue qui les ornait la veille ! Poussant la charité du désespoir jusqu'à supposer que le domestique ne les avait pas aperçus, je les place au milieu du passage, et je descends en pantoufles dans la salle à manger. Lorsque, le repas fait, je remonte quatre à quatre, un poids énorme m'est enlevé : les bottes ont disparu. Court espoir ! La première chose qui me saute aux yeux en rentrant dans ma chambre, ce sont mes bottes, vierges de tout cirage, là, et qui semblent me narguer. Que devenir ? Je devais accompagner les dames de la maison dans leurs courses du matin ; impossible de paraître ainsi équipé, ni devant elles ni devant qui que ce soit. Je regarde autour de moi, cherchant quelque moyen de salut : rien ! J'ouvre ma valise, elle contenait un journal écossais, le seul qui me fût parvenu depuis un mois ; je m'assieds, j'en dévore les articles les plus importants, puis, de ce précieux papier je fais une brosse, je frotte, je racle, je polis de mon mieux, et je parais enfin, dans la gloire d'une chaussure immaculée.

Le mois suivant me retrouvait dans la même situation. Cette fois, je voyageais avec le Révérend X***.Tenant à la main mes malheureuses bottes crottées, je vais lui demander aide et conseil. Ce respectable ecclésiastique, assis près de sa valise ouverte, boîte de cirage à ses côtés, promenait vigoureusement la brosse sur sa chaussure. Cirage et brosse — je l'ai découvert depuis — font invariablement partie de tout *nécessaire* américain : les voyageuses ne s'en passent pas plus que les voyageurs.

Une famille de X***, belle cité de la Nouvelle-Angleterre, réunissait un soir quelques savants et quelques littérateurs. Qu'aperçois-je au vestiaire où chacun venait, avant d'entrer dans le salon, déposer son pardessus et rajuster sa toilette ? M. X***, professeur de grec, frottant à tour de bras ses brodequins, au vernis desquels, en praticien émérite, il donnait le dernier lustre et le suprême éclat ! — Un mauvais plaisant a défini ainsi l'indépendance américaine : liberté pour chaque citoyen de cirer ses bottes et ses souliers.

Qu'on me pardonne de m'arrêter sur ces détails, puérils en apparence; ils se relient à la question du service,question très-grave aux

États-Unis. Ne l'est-elle qu'aux États-Unis ? L'espèce d'antagonisme qui, de l'autre côté de l'Atlantique, se manifeste entre maîtres et serviteurs, ne commence-t-il point à se produire chez nous ? En tous cas, là-bas comme ici, les difficultés proviennent de la guerre acharnée que se livrent, dans les deux mondes, l'esprit républicain et l'esprit féodal. L'idée républicaine moderne établit pour tous l'égalité politique et sociale, dans son caractère le plus absolu : ni la naissance, ni la vocation, ni le métier ne font d'un homme l'inférieur d'un autre homme. — L'idée féodale maintient, au moyen des circonstances diverses de la naissance ou de l'emploi, les vieilles classifications : supériorité, infériorité du rang, différence fondamentale — j'allais dire diversité d'espèces — entre maîtres et serviteurs, prêtres et laïques, hommes de peine et hommes de loisir, travailleurs et *Messieurs*. — L'idée féodale bat en retraite devant l'idée républicaine, qui lui enlève successivement ses positions, dans la politique, dans l'Église, dans les mille ramifications de la vie sociale. Comparez la condition actuelle de la noblesse avec ce qu'elle était il y a un siècle ! Le servage a disparu, l'esclavage achève de mourir ; les relations entre ouvriers et consommateurs, entre chefs et employés, entre serviteurs et maîtres, ont déjà subi, subiront de plus en plus ces modifications égalitaires dont le véritable créateur est l'esprit chrétien : un bien autre réformateur que l'esprit républicain !

Si, aux États-Unis, les domestiques refusent de cirer vos bottes, ce n'est pas que cirer des bottes leur semble un travail dégradant — ils cirent les leurs—c'est parce que cirer des bottes *pour vous*, leur paraît humiliant *pour eux*. Que le préjugé s'efface, l'ouvrage se fera. A chaque coin de rue, un jeune citoyen pur sang se tient prêt, brosse en main, à frotter les bottes des passants ; il ne croit pas déroger pour cela ; ni le décrottoir ni le cirage, ne compromettent un instant sa dignité. Pourquoi ? parce que le jeune citoyen exerce librement le métier de son choix : parce qu'il agit, non en homme qui assujettit son indépendance, mais en homme qui ne dédaigne pas les petits commencements. Entre vous et lui, il y a contrat : vous donnez votre argent, il donne son travail.

Quoi qu'il en soit des principes, le fait constitue une perpétuelle vexation pour le simple mortel qui, sans trop se soucier des causes premières, demande tout bonnement qu'on lui ouvre la porte et qu'on lui nettoye ses souliers.

Autre signe des temps. Plus question, aux États-Unis, d'appeler qui que ce soit domestique ou serviteur. *Employé, aide,* sont les seuls termes reçus. Une négresse blanchisseuse s'annoncera

dans les journaux en qualité de *dame de couleur*, qui désire *un emploi* de lavandière !

Dans les États de l'Ouest, j'ai vu plus d'une fois les serviteurs s'asseoir à la table de leurs patrons. J'ai vu, dans une auberge de village, les garçons souper en bras de chemise à la même table que nous (1). Leurs manières, il faut le dire, étaient si convenables, que ce costume un peu sans gêne les distinguait seul du reste des convives.

Dans les grands centres, très-civilisés et très-raffinés, où les domestiques ne mangent pas avec les maîtres, ils prennent, sitôt le repas achevé, la place que viennent de quitter ceux-ci, et se régalent des mêmes mets (2). Lorsque la salle à manger n'est séparée du salon que par une porte, ce qui arrive parfois, le salon bénéficie de causeries et de rires dont ses hôtes se passeraient à la rigueur.

Les modifications de position amènent vite la modification de l'individu. Aux États-Unis, les domestiques ayant reçu, pour la plupart, ce que nous appellerions une éducation distinguée, leurs manières, leur extérieur sont aussi comme il faut, leurs habitudes aussi élégantes, leurs mains aussi blanches que celles du maître ou de la maîtresse de la maison. —La femme de chambre d'une famille de ma connaissance savait le latin et jouait du piano en virtuose. — Miss M***, après avoir occupé une position analogue, dirigeait une académie. Américaines, elles avaient l'une et l'autre, reçu l'éducation américaine.

Disons-le au surplus, les jeunes filles, en Amérique, se résignent mal volontiers au service de maison. Elles préfèrent la coûture, l'imprimerie, le télégraphe, le comptoir ; autant de carrières qui, tout en sauvegardant l'indépendance, leur fournissent, pour peu qu'elles aient quelque capacité, plus de dollars par semaine que le service d'intérieur n'en produit par mois. Il ressort de là que ce service devient presque exclusivement le lot des Écossaises, des Allemandes — très-recherchées — et des Ir-

1. Ceci est très-féodal. Au moyen âge, on n'en usait pas autrement dans les châteaux des hauts barons ; il y a un siècle, on n'en usait pas autrement dans les maisons de la haute bourgeoisie ; à cette heure encore, les grands fermiers n'en usent pas autrement. — TRAD.

2. Ce fait, *manger les mêmes mets* — disons, *achever les plats* — qui semble étonner l'auteur, est depuis longtemps entré dans la pratique des bons et larges intérieurs où l'on regarde, à juste titre, les serviteurs comme faisant partie de la famille, et où se réserver exclusivement la jouissance de friandises dont les serviteurs respirent l'arôme sans y pouvoir toucher, froisserait tous les sentiments de délicatesse que Dieu nous a mis au cœur. — TRAD

landaises, inépuisable pépinière d'*aides*, surtout à New-York et dans les villes importantes. Pauvres *aides* maladroites, ignorantes, possédant juste autant de notions égalitaires qu'il en faut pour être aussi parfaitement désagréables que peut le devenir un être humain !

Newark voyait fleurir, lorsque j'y passai, une association de femmes de chambres et de cuisinières, lesquelles s'engageaient réciproquement à ne pas servir — mérites ou défauts sous-entendus — à moins de 10 dollars par mois. Force fut aux maîtresses de capituler. Durant l'espace de quelques semaines, M. H*** avait successivement engagé trois irlandaises qui ne savaient qu'une chose : exiger leurs 10 dollars.

Ces exigences, d'ordinaire, sont en raison inverse des capacités. M. G***, savant professeur, entendait un matin les pourparlers de sa femme avec miss Rosa, femme de chambre qui venait s'offrir. Miss Rosa, demandait un parloir qui lui fût exclusivement réservé, déclarait qu'elle ne se chargerait ni de cet ouvrage, ni de cet autre, et finit par faire subir à Mme G*** un interrogatoire en règle sur les us et coutumes de chacun des habitants de la maison.

Impatienté, M. G*** entre au salon.

— Vous venez vous présenter comme aide ?

— Oui.

— Savez-vous peindre à l'huile ?

— Non.

— Savez-vous le grec ?

— Non.

— Faites-vous des logarithmes ?

— Non.

— Calculez-vous les éclipses ?

— Non.

— Dans ce cas, vous ne pouvez nous convenir. Adieu !

Rendons, après tout, justice aux servantes irlandaises. A côté de leurs défauts, incontestables, elles ont d'inappréciables qualités. Affectueuses, gardant au cœur les tendresses de famille, elles repoussent les tentations de toilette, envoient mois après mois leur salaire aux parents âgés ou l'amassent avec soin, jusqu'à l'heure où, possédant quelque somme ronde, elles appellent le vieux père, la vieille mère, parfois les frères et les sœurs dans la riche Amérique, paient le voyage, et fournissent les premiers frais d'installation. Ce fait, qui se présente chaque jour, ne suffit-il pas à couvrir une légion de peccadilles ?

Dans leur humble position, les Irlandaises se transforment rapidement. L'esprit éveillé, elles acquièrent vite l'exactitude, ne tardent pas à copier les manières élégantes de leur maîtresse, ont les mains soignées, et se mettent avec goût. Une dame de Brooklyn se trouvait un jour fort embarrassée : sa modiste ne lui envoyait pas le chapeau qu'elle avait commandé. Aussitôt Molly, la femme de chambre, de lui offrir le sien, assurant que ses précédentes maîtresses faisaient à sa garde-robe de fréquents emprunts. — Il n'y a qu'à voir, le dimanche, mesdemoiselles les *aides* en gala, pour se convaincre de l'authenticité du trait.

Mais qu'arrive-t-il ? A peine dressées au service, voilà nos Irlandaises mariées ! Il faut les remplacer par de nouvelles venues, grossièrement équarries, sourdes à la sonnette, maladroites partout ; d'où il résulte pour les maîtres un état de perpétuel agacement.

Les nègres font d'excellents serviteurs. Désireux d'accomplir leur devoir, ils apprennent promptement et bien. Quant aux vices contractés par le fait de l'esclavage, quant à la répulsion que les noirs inspirent aux gens du Nord : conséquences du crime antérieur, chaque jour les voit diminuer. Encore quelque temps, ils auront disparu.

Chose étrange, l'Irlandais, si facile et si cordial, déteste parfaitement le nègre. Réunir en même cuisine deux individus appartenant à ces deux races, c'est condamner le pauvre noir à une vie d'enfer. — Dans une maison où je passais quelques jours, les domestiques irlandais ne permettaient pas au nègre de manger avec eux !

Quoiqu'il en soit, le Nord, tout comme le Sud, s'habitue au service des hommes de couleur. La plupart des hôtels n'en emploient pas d'autres ; dans peu d'années, on les verra partout.

VII

HENRY WARD BEECHER.

Un proverbe de Boston divise l'humanité en trois classes : les bons, les mauvais, et les *Beecher* !

L'individualité exceptionnelle d'Henry Ward Beecher semble justifier le dicton. Beecher, qu'entraîne sa nature originale, dit et fait parfois des choses étranges ; en dépit de tout, on sent battre dans sa poitrine un cœur généreux et chrétien.

Beecher, traversait un jour la rue Bowery. Son attention fut attirée par un malheureux petit déguenillé qui, assis sur le bord du trottoir, offrait des allumettes aux passants. Beecher s'arrête, interroge l'enfant, apprend qu'il est seul au monde, sans ressources, par conséquent destiné à périr de misère ou à devenir un vaurien. Beecher réfléchit quelques instants.

— Sais-tu chanter ? demande-t-il au petit garçon.

— Oui, un peu.

— Chante !

L'enfant obéit. Beecher écoute, bras croisés ; les curieux se rassemblent.

— Bien ! fait Beecher après les premiers couplets : Continue !

A peine le second chant laissait-il échapper ses dernières notes, que l'auditoire avait doublé. Beecher se baisse, saisit le petit chanteur, le place sur son épaule, et faisant face à la foule amassée :

— Maintenant, dit-il, mon brave homme, tu as de vrais auditeurs ; chante pour eux, cette fois !

L'enfant, perché sur l'épaule du célèbre orateur, répète ses chansons. Le répertoire épuisé, Beecher prend la casquette de son protégé, fait la quête, recueille quelque chose comme 200 dollars, habille de pied en cap le pauvre petit, assure son éducation : l'enfant est sauvé. — Vous avez là tout l'homme.

Aux États-Unis, Beecher fait autorité. Qu'il prêche ou qu'il

donne des conférences, des milliers d'auditeurs se pressent autour de lui ; ses discours, aussitôt reproduits par les grands journaux, pénètrent jusqu'au fond de la Californie. — Les démocrates le détestent ; les débitants de liqueurs le redoutent ; les théologiens de Princeton secouent doctement la tête à l'endroit de sa théologie ; mais partout, aimé ou craint, le nom de Beecher est connu, et son pouvoir incontesté.

Les Suddistes, qui tiennent Beecher en parfaite horreur, ne voient chez lui qu'un antagoniste à outrance de l'esclavage : l'institution sacrée ! qu'un apôtre de tous les *ismes* : cette perdition de l'Amérique ! Il fut même un temps où Beecher aurait couru grand risque à franchir la ligne d'intersection tracée par Mason et Dixon.

Une dame du Sud, Mme W***, se trouvant à Brooklyn — c'était avant la guerre — fut entendre Beecher, tout comme on va voir un monstre. Le sermon de Beecher, très évangélique, l'étonna fort. Mme W*** répéta l'expérience. Nouveau discours, plus remarquable encore par la doctrine et le sérieux. Captivée, Mme W*** ne manqua pas une prédication du fougueux ennemi de l'esclavage, si bien que, finissant par l'aborder tout droit :

— Monsieur Beecher, lui dit-elle, le Sud vous méconnaît, vous méconnaissez le Sud ! Venez, voyez, jugez par vous-même. Faites-vous entendre aux Suddistes ; écoutez-les !

— Madame, répondit gravement Beecher, mon cou n'est pas beau ; même il est trop court ; mais c'est le seul que Dieu m'ait donné. J'aime mieux le conserver tel quel, que de me le voir allonger par des moyens extraordinaires.

On sait l'exaspération du Sud contre les abolitionnistes du Nord. Je me suis parfois demandé si le Sud ne croit point aux peines éternelles, uniquement parce qu'il lui faut à tout prix un lieu de tourment où envoyer Wendell Phillips, Lloyd Garrison, et la famille des Beecher, *in globo !* Je n'ai pas rencontré de Suddiste qui admît le salut personnel de Mme Beecher Stowe. La *Case de l'Oncle Tom* ne suffisait-elle point, sans parler du reste, à plonger les Etats-Unis tout entiers dans la perdition !

Quant à Henry Ward Beecher, quelques esprits généreux hésitaient à se prononcer. Après son adresse au sujet du collège dirigé par le général Lee, certains Suddistes s'enhardirent même jusqu'à ne pas désespérer de voir Beecher, au bout de milliers et de milliers d'années en purgatoire, obtenir, mains jointes et sur les

deux genoux, la grâce d'admission dans le ciel des planteurs bienheureux !

Les Suddistes, hâtons-nous de le dire, à mesure qu'ils connaissent mieux Beecher, modifient leurs arrêts. Le pasteur Brownlow, ancien partisan de l'esclavage, écrivait naguère à ses amis du Tennessee — il sortait de la chapelle où prêche Henry Ward — : « Si l'un de vous parvient au ciel, ne vous étonnez pas d'y rencontrer Beecher ! »

Beecher est à New-York ce qu'est Spurgeon à Londres, ce qu'était Guthrie à Edimbourg. Quiconque visite la grande cité *doit* l'entendre. Son église s'élève dans Brooklyn, ville immense étalée de l'autre côté du détroit, en face de New-York, comme Brokenhead en face de Liverpool.

Voulez-vous arriver à la chapelle d'Henry Ward ? Rendez-vous à Brooklyn, prenez les voitures de Fulton Avenue ; lorsque vous en verrez descendre des flots humains, suivez le courant ; il vous portera vers la nef que font vibrer les accents de l'orateur. Nous y voici. Une foule compacte se masse devant les portes de l'édifice. Chacun espère, une fois la congrégation régulière installée, trouver quelque recoin où se caser. Mais vous et moi, qui sommes étrangers, nous risquerions fort de rester hors du temple, si un des diacres en office, nous introduisant par cette porte dérobée, ne nous établissait dans une place excellente, non loin de la chaire où va paraître l'orateur.

J'ai prononcé le mot *chapelle* ; c'est cathédrale qu'il faudrait dire. Galeries sur galeries s'étagent jusqu'au toit. Les fidèles assis là-haut parviendront-ils à saisir un mot ? J'en doute.

Nous avons plus d'une demi-heure à attendre ; regardons autour de nous. Le stuc blanc, relevé d'encadrements bruns qui décore la salle, lui prête de l'élégance et de la gaîté. La chaire... au fait, il n'y a pas de chaire ; il y a une estrade : *plateform* ! Beecher déteste les « *sacred mahogany tubs* », ces saintes caisses d'acajou, comme il les appelle. Il ne peut souffrir de se sentir pris dans ces boîtes, aplati contre le mur, suspendu entre ciel et terre, loin de sa congrégation.

De là ont jailli ces philippiques contre l'esclavage, qui, frémissantes, bouillonnantes, descendaient comme un torrent de lave, embrasaient le Nord, et qui ont, pour leur large part, provoqué le conflit définitif.

Là, sur cette même plate-forme, Beecher — l'esclavage florissait alors — tire une lettre de son portefeuille, et la déploie devant l'assemblée : — Cette lettre, dit-il, m'est adressée par un ami de

Washington. Voici ce qu'il m'écrit: « Nancy, jeune femme de couleur, esclave, sera, si elle ne se rachète pas, vendue samedi ; douze cents dollars est le prix fixé. Son maître l'autorise à faire circuler des souscriptions ; lui-même s'est inscrit en tête pour cent dollars. L'infortunée n'a pu, dans tout Washington, en réunir plus de six cents, y compris ceux-là. » — « A moins que cette femme ne vienne à Brooklyn, ai-je répondu à mon ami, nous n'obtiendrons rien pour elle. » Or, telle est la confiance du maître en son esclave, qu'il lui a permis de venir. Elle est ici.

L'auditoire palpitait. Beecher se tourne vers la porte de la sacristie : — Entrez ! fait-il. — La jeune négresse paraît ; elle s'assied timidement près d'Henry Ward. — Bien ! poursuit l'orateur. Si nous ne trouvons pas six cents dollars, cette femme, que vous voyez là, sera vendue après-demain au plus offrant.

Aussitôt les diacres se lèvent, la quête s'organise. Un planteur du Sud donne cinquante dollars ; les femmes déposent leurs bijoux sur les plateaux. Deux auditeurs font savoir à Beecher que, quel que soit le produit de la collecte, ils se portent garants pour six cents dollars. De frénétiques applaudissements éclatent, la femme est libre ! Impossible de contenir l'enthousiasme : on frappe des mains, on crie « *en sainte joie* » comme dit Beecher. Non-seulement la quête suffit à racheter l'esclave, mais encore à libérer son enfant, son fils, son trésor.

Voilà une des illustrations de la plate-forme.

Encore trois minutes d'attente. Beecher ne peut tarder. L'église est comble, on entre toujours.

Soudain, un mouvement se produit dans l'assemblée, tous les regards se tournent vers l'estrade. C'est lui ! C'est Beecher, avec son fin sourire, avec son expression de virile hardiesse ! Il entre simplement, bonnement, comme s'il venait là pour écouter. Point de costume officiel, nulle cérémonie ; nous sommes dans le pays de l'égalité et de la liberté.

Beecher se dépouille tranquillement de son par-dessus, dépose son chapeau dans un coin, ôte ses galoches, prend sur la petite table à côté de lui un livre d'hymnes, et se met à le feuilleter. A dix heures et demie l'orgue fait éclater ses accords. En face de l'orgue, sur la galerie, derrière Beecher, le chœur, composé de chanteurs volontaires — vingt ou trente jeunes filles et jeunes hommes, dont les têtes seules dépassent la draperie pourpre — entonne un cantique. Lorsque le cantique est achevé, Beecher se lève, s'avance, dit : « Invoquons la bénédiction de Dieu ! » et pro-

nonce quelques paroles solennelles qu'il termine par ces mots : « En Jésus-Christ, notre Rédempteur, Amen ! »

Beecher se tient droit, ferme, les pieds bien plantés, l'un des deux projeté en avant. Ses longs cheveux qui commencent à blanchir, sont rejetés en arrière. Ses grands yeux gris brillent d'intelligence. Ce je ne sais quel sourire de fierté, de bonne humeur, j'allais dire de défi, trait caractéristique de son individualité, éclaire la figure et se joue autour des lèvres. Beecher a conscience de sa force, on le sent. On sent en lui l'homme toujours prêt à combattre, certain qu'il est de vaincre. On sent aussi le soldat généreux qui n'écrasera pas le vaincu.

La foule continue d'affluer par toutes les portes, de s'entasser dans tous les couloirs.

Encore un hymne. Puis la prière. Il se fait un silence absolu : la voix de Beecher remplit l'édifice, monte suppliante au trône de l'Éternel. Henry Ward prie pour les indigents, pour les ignorants, pour les écoles du dimanche, pour les collèges, pour les universités.

— Oh ! s'écrie-t-il avec émotion, si tu voulais, Seigneur, lever en faveur de la vérité, une armée d'hommes résolus ! Si tu voulais rendre les chrétiens plus héroïques pour Dieu ! Toi qui vois les écrasés, les asservis, ne viendras-tu pas mettre ton peuple en liberté ?

Après une pause : — Les ténèbres sont épaisses ! reprend Ward d'une voix brisée : La vie marche à pas fatigués et lourds !

Rien ne rendra la profondeur de sentiment qui vibre dans les accents de Beecher, alors que déborde son cœur.

Un hymne succède à la prière. Différentes communications sont lues du haut de l'estrade : — Miss Lucy Stone fera quelque part une conférence sur cette question : *Les femmes doivent-elles voter ?* — La réunion de prière aura lieu cette semaine samedi au lieu de vendredi, jour choisi pour le concert d'enfants dans lequel, dit Beecher, se fera entendre l'*éminente artiste Pareppa Rosa*, à moins que Dieu ne l'en empêche ! — Le capitaine B***, membre de cette église, répétera tel soir sa conférence sur l'Est. — Beecher parcourt une seconde fois l'avis qu'il vient de lire, puis ajoute, avec une étincelle de malice dans les yeux : Sa GRANDE conférence ! — Là-dessus, les physionomies se dilatent aux dépens du pauvre capitaine, assis en face de l'auditoire. Ne craignez rien : à voir l'expression de son visage — le capitaine et Beecher sont en perpétuelles et fraternelles agaceries — notre capitaine-conférencier se promet bien de rendre au pasteur la monnaie de sa pièce, et cela sous le plus bref délai.

Enfin, Beecher prononce les paroles de son texte : « *Servant avec affection le Seigneur et non pas seulement les hommes.* » (1)

Beecher s'arrête quelques instants, promène son regard sur les galeries, sourit de son brave sourire, comme s'il sentait là quelqu'adversaire de la vérité. — Après avoir signalé en quelques mots incisifs les diverses obligations du chrétien, tout à coup éclate la trompette de bataille : *Esclavage !*

— On a prétendu, s'écrie le prédicateur, que mon texte justifiait le crime de l'esclavage ! C'est le contraire qui est vrai. — Tandis que le Saint-Esprit dit aux enfants : « Obéissez à vos parents *selon le Seigneur, parce que cela est juste ;* » il dit aux esclaves : Servez vos maîtres. » Non pas : vos maîtres *dans le Seigneur*, remarquez cela ; mais : vos maîtres *selon la chair ;* ceux que le monde a faits vos maîtres, par ses lois, à lui ! Servez-les, non *parce que cela est juste*, — car cela ne l'est pas — ; mais *comme pour le Seigneur !*

Nous ne suivrons pas Beecher dans les développements de son discours. Beecher ne s'en tient pas à la question brûlante des maîtres et des esclaves, il applique son texte à toutes les situations; il en fait le mobile puissant, ennoblissant, de toutes les vocations. Il montre le Dieu paternel, personnel, qui agit directement dans nos vies ; qui règne, gouverne, et qui veut nos cœurs.

Beecher parle-t-il d'inspiration ou lit-il ? L'un et l'autre. Son manuscrit est sur le pupitre, devant lui. Parfois, Henry Ward lit quelques phrases, puis, sitôt qu'une idée lui vient, se recule, commence de s'agiter, de gesticuler, de parcourir la plateforme ; pareil au guerrier qui saisissant javelot après javelot, les brandit, les lance contre l'adversaire, encore, encore, sans jamais rester désarmé ! — Beecher illustre sa prédication, comme le faisait Guthrie, de tout ce qui peut lui prêter attrait et vigueur. Guthrie empruntait ses couleurs à la nature, Beecher tire ses images de la vie humaine. Scrutant d'un regard la physionomie de ses divers auditeurs, il sait d'emblée à quelle espèce d'hommes il a à faire, quelles préoccupations les dominent, quels arguments les atteindront. Beecher va droit au but, sans circonlocution, sans compromis. Il parle simplement. Ce n'est pas lui qui appellera une bêche : « *un instrument aratoire* » ou la femme d'un homme : « *la compagne de ses joies et de ses douleurs.* »

Le jour où je l'entendis, Beecher toucha le sujet de la corruption politique. Que dis-je, *toucha !* il cassa les vitres d'un grand coup

1. Ephésiens VI, 7.

de poing ! Il déclara les offices *vendus*, d'un bout à l'autre de l'Union, vendus *comme la viande sur les étals du boucher !*

— New-York ! s'écria-t-il, je ne vous en parlerai pas : C'est Sodome et Gomorrhe ! Albany, je n'en dirai rien : Albany est devenue la risée des nations !

Une émotion se fit dans l'assemblée. Mais déjà Beecher a ressaisi son texte : Servir Christ ! — Il esquisse à traits puissants tel épisode de la vie du Sauveur ; puis, le voilà reparti sur les traces d'une idée nouvelle, toujours en rapport avec son verset, jusqu'à ce qu'épuisé il s'arrête, le front illuminé d'enthousiasme, tandis que l'auditoire écoute encore.

Quelques chants terminèrent le culte ; la congrégation se dispersa lentement.

L'originalité de Beecher tient en grande partie à la vie qu'il a menée dans sa jeunesse. A peine sorti de collège, Henry Ward s'en fut, avec deux amis, défricher, chasser, pêcher, aussi loin que possible de la maison paternelle et des humains. — Un prédicateur méthodiste pénétra dans ces lieux sauvages ; Beecher l'entendit, et comme Saul frappé sur le chemin de Damas, il s'écria : « Seigneur, que veux-tu que je fasse ? » — L'âme droite et passionnée d'Henry Ward ne connaissait pas les demi-mesures. Il vendit ses armes, acheta un cheval, et passant de lieu en lieu, prêcha l'Évangile aux pionniers et aux bûcherons. — Durant ce ministère spontané, Beecher essaya d'écrire ses sermons, comme il l'avait vu faire à son père. Mais, réduit en guise de table à quelque billot ou à ses genoux, n'ayant d'autre cabinet d'étude que quelque hutte remplie de fumée et d'enfants, il rompit avec l'encre, les plumes, le papier, et prépara ses discours tout en chevauchant par monts et par vaux. Après trois années de prédication itinérante, Beecher prit des fonctions régulières.

Ces trois années n'ont pas été perdues. Sans parler du bien accompli, Beecher leur doit cette promptitude à saisir au vol les moindres incidents, cette vigueur d'esprit, cette indépendance d'allures qui font la vie, l'actualité et la puissance de sa parole.

On cite les mots de Beecher, comme on citait les mots de Spurgeon ; ce sont les flocons d'étincelante écume qu'emmène un fleuve profond, et qui en marquent le cours. Vous pouvez rire à l'apparition de telle idée bizarre, de telle expression burlesque, mais vous avez reçu le choc de la vérité. Après tout, qu'est-ce qui vaut le mieux ? dormir gravement et demeurer tel qu'on était ; ou sourire, même rire, et devenir meilleur ?

— « Certaines personnes se travaillent à propos de l'origine du mal ! disait Beecher dans un de ses discours. Elles commencent par la fin. Que penseriez-vous de ce brave homme, qui, voyant un porc dans son courtil, se creuserait la tête — tandis que la bête se régale de pommes de terre, de salades et de choux, — pour savoir par où l'animal est entré ? – Hé ! misérable, chasse le porc, tu raisonneras après ! Chassons le péché de notre cœur, c'est notre tâche d'ici-bas. Nous aurons l'éternité tout entière pour apprendre comment le mal s'est introduit chez nous ».

Prenant à partie les gens qui font grand étalage de christianisme : — Ces gens-là, s'écriait Beecher, parlent *crème*, et vivent *petit-lait!*

Quant aux mondains de cœur, pieux d'apparence :

— « Regardez leurs maisons à trois, à quatre, à cinq étages, disait-il. Où loge leur religion ? Au rez-de-chaussée, à l'entre-sol, au premier, au second, au troisième étage ? Non ! sur le toit. Ils l'y ont plantée en manière de paratonnerre, pour détourner les foudres de Dieu ! »

Beecher reprochait un jour à ses auditeurs la mesquinerie de leurs charités :

— « Je vois ici des gens, par centaines, qui devraient avoir honte de donner autre chose que de l'or, ou tout au moins un dollar. Hé bien ! savez-vous de quoi ces gens-là rougiraient ? Ils rougiraient de donner l'or, ou le dollar. — Leur présente-t-on le plateau ? discrètement ils glissent la main dans leur poche, en tirent un *quarter* et le faufilent avec une si merveilleuse dextérité sous le tas, que nul ne se doute de ce qu'ils y ont mis. Ames pieuses, elles veulent que leur gauche ignore ce que fait leur droite ! Aussi, leur gauche tient-elle par hasard deux billets de banque, l'un bon, l'autre faux ; la droite, sans doute à l'insu de la gauche, s'empresse de déposer le faux billet dans la caisse du Seigneur. »

Un parti puissant réclamait, en 1865, l'exécution de Jefferson Davis. Beecher intervint avec toute son originalité :

— « La guerre, dit-il, est le plus terrible des avertissements divins ; or, tenter d'en accroître l'éloquence en dressant une potence au bout de laquelle se balancera le corps d'un homme, c'est, pour ajouter à la splendeur de l'orage, allumer des chandelles quand les éclairs de Dieu illuminent le ciel ! »

Beecher avait eu d'immenses succès parmi les bûcherons. Indiana fut son premier poste fixe. Aidé de quelques fermiers, il y construisit une petite chapelle. Rude entreprise ! Henry Ward de-

vait mettre la main à tout, et même balayer son église, chaque dimanche matin.

— J'aurais bien, par-dessus le marché, sonné la cloche, s'écriait-il gaîment, s'il y avait eu une cloche à sonner !

Appelé plus tard à Brooklyn, il lui fallut subir l'interrogatoire du comité examinateur. Quelques-uns des doctes Révérends frissonnèrent d'horreur, à l'apparente ignorance théologique du candidat : un fils de Lynan Beecher ! Horace Bushnell l'appuya de toutes ses forces, soutenant que l'homme, tel quel, était animé de l'esprit de vérité, et que son éducation théologique se ferait d'elle-même, par la pratique. M. X*** ministre de la Nouvelle-Angleterre, très-étroit, lui demanda s'il croyait à la persévérance finale des saints?

— J'y croyais, répondit Beecher ; mais force m'a été de n'y plus croire, lorsque j'ai vu, là-bas, dans le Far-West, comment se conduisent les saints de la Nouvelle-Angleterre.

On jugea prudent de ne pas presser le candidat sur ce point.

M. N***, président, avertit Beecher du danger qu'il y a à faire de l'esprit en chaire.

— Ah ! Docteur, s'écria Beecher, si vous saviez comme je réprime le mien! Supposons que Dieu vous eût accordé le don des saillies, refuseriez-vous de l'employer à la gloire de Dieu ?

Ce besoin de liberté, qui a brisé les chaires encagées pour leur substituer les plateformes ouvertes et larges, a fait sauter, du même coup, les vieilles formes de la prédication. Il faut à Beecher espace et latitude dans toutes les sphères. Que ses auditeurs approuvent, blâment, rient ou pleurent, il leur dira ce qu'il pense, sans ambage et sans détour. Esprit, logique, sarcasme, passion, humour ; pour transpercer Satan, toutes flèches lui sont bonnes. Dieu les a mises dans son carquois, cela suffit. La question, pour Beecher, n'est pas de savoir quel dard est le mieux astiqué, mais quel dard s'enfoncera le mieux.

Henry Ward ne répudie aucun des grands intérêts de son pays. On se rappelle comment, lors de la crise de 1864, Beecher déclara qu'il prêcherait *Abraham Lincoln* jusqu'à l'élection.

Débitants de liqueurs, membres tarés du gouvernement, juges corrompus, Beecher, sitôt qu'il voit le diable à l'œuvre, attaque tous et chacun.

— « Maints incrédules, s'écriait-il naguère, mènent extérieurement une vie si honorable, que lorsqu'ils se convertissent, le monde ne s'en aperçoit pas, tant ils glissent doucement de leur ancienne existence dans la nouvelle. Mais qu'un juge de New-York vienne à

e repentir, quel saut ! Un juge corrompu ! Nulle parole n'est trop ure, nul coup trop violent, nul éclair trop foudroyant pour flé-'ir, pour écraser, pour anéantir cet homme ! Un juge corrompu ! h ! certes, s'il veut entrer dans le royaume des cieux, il aura esoin, celui-là, de « *naître de nouveau !* » Et même alors, trou-era-t-on dans toute sa personne de quoi faire un baby de noyenne grosseur ? je n'en répondrais pas. »

Terreur de ceux qui font le mal, Henry Ward est le défenseur es gens de bien. Il a le cœur généreux et large. Au premier rang, orsqu'il s'agissait de provoquer l'indignation du Nord contre l'es-lavage, il a, le premier aussi, prêché la magnanimité envers le ud vaincu.

A l'heure même où le Nord s'enorgueillissait de ses triomphes, l'heure où le *New-York Herald* annonçait qu'un demi-million e troupes aguerries seraient prêtes, sous peu, à châtier les mau-ais procédés de l'Angleterre en lui prenant le Canada, voici ce u'Henry Ward disait à ses concitoyens :

— « Je veux pour ma patrie l'influence, non la domination. Je eux l'autorité provenant du respect des lois, non l'éclat des con-uêtes ! Que les États-Unis présentent au monde l'exemple de la ichesse obtenue par l'économie ; l'exemple de l'ordre, de la paix, le la vertu, des progrès, du bien-être général. Cette suprématie l'une nation honnête et heureuse, est la seule que je désire à mon pays. — Eh ! que m'importe sa supériorité militaire, sa prédomi-nance commerciale ? J'ai de plus hautes ambitions. Soyons probes, oyons intelligents, soyons chrétiens : soyons un *pays chrétien !* L'Éternel ne nous a pas donné de mandat incendiaire. Nous avons pour mission de prêcher l'Évangile, non de guerroyer en libustiers. Frères, oui, prenons nos revanches : prenons-les no-blement ! Si, à peine sortis du baptême de sang, pleurant notre premier-né, nous nous détournons des tombes fraîchement recou-vertes, pour lever un bras menaçant contre ceux qui ont refusé eur sympathie à nos douleurs ; si nous en sommes là, frères, c'est que le piège du diable nous tient encore prisonniers ! Si, après avoir tant souffert, nous ne possédons, ni assez de courage viril, ni assez de générosité chrétienne pour pardonner les offenses ; si nous nous vengeons au lieu d'oublier, c'est que la leçon de Dieu ne nous a pas appris ce qu'elle avait à nous ap-prendre. — Maudit le jour qui creusera un abîme entre les chré-tiens d'Angleterre et les chrétiens d'Amérique ! »

L'influence de Beecher sur la chaire américaine se résume en

deux mots : il en a peut-être abaissé le niveau, il en a certainenement agrandi le pouvoir.

Beecher a foi dans l'avenir de son pays :

— L'immigration ne saurait nous nuire, me disait-il un jour. L'Europe entière se déverserait sur nous, qu'il nous resterait encore d'immenses territoires inoccupés. La racine du patriotisme, c'est la propriété territoriale.

Beecher a foi dans l'excellence des institutions américaines : gouvernement d'un peuple bien élevé ! comme ils les nomme.

— Et le mauvais gouvernement de New-York, qu'en faites-vous ? m'écriai-je.

— New-York est une exception. Son mauvais gouvernement provient de la masse d'ignorance et de vices étrangers qui s'y est accumulée. Le vote des Allemands et des Irlandais l'emporte aux élections. Mais le jour vient, où l'élément étranger étant *américanisé*, votera comme il faut.

— Pensez-vous, demandais-je un jour à Beecher, qu'on garde rancune chez vous à l'auteur des *American Notes* et de *Martin Chuzzlewit* (1) ?

— Non, me répondit-il ; les impressions se sont adoucies. Lorsque ces livres ont paru, le portrait était ressemblant... plus ou moins. Entre l'Amérique d'alors et l'Amérique d'aujourd'hui, il y a la même différence qu'entre le jeune homme de seize ans et l'homme de quarante. Le jeune homme de seize ans attache une très grande importance à l'opinion d'autrui sur son compte : il ne sait pas au juste s'il est réellement homme ou non. Nous avons traversé ce moment, nous savons ce que nous sommes.

1. Dickens.

VIII

NEW-YORK.

New-York, cette ville démesurée, ce Maelstrom du commerce, grandit chaque jour.

Déjà, New-York s'avoisine de New-Harlem, qu'elle engloutira bientôt pour ne plus former qu'une seule ruche, centre prodigieux d'industrie et d'activité ! — Ce n'est pas tout. New-York, jetant des deux côtés ses bras par delà le fleuve, a bâti deux autres villes : Jersey à l'ouest, Brooklyn à l'est, afin d'y déverser le trop plein de sa population. Brooklyn, à l'heure où j'écris, compte plus de 300,000 habitants.

Ce qu'il y a de meilleur, ce qu'il y a de pis en Amérique, New-York vous le fera voir. Mettez Tyr avec Sidon, la nouvelle Jérusalem avec Sodome, ajoutez un peu de ciel, beaucoup d'enfer, vous aurez New-York : la Babylone du Nouveau-Monde. C'est la ville des richesses colossales et des plus effroyables misères ; la ville des vertus transcendantes et des monstruosités sans nom (1) ; la ville aux cent églises, aux *Bible-houses*, aux écoles, aux asiles, aux orphelinats, la ville aux gigantesques entreprises chrétiennes, et au vice effronté.

New-York est-elle, à tout prendre, une ville américaine ? J'oserais à peine l'affirmer, tant y monte la marée des émigrants européens. Quatre cent mille Allemands vivent à New-York (2). L'idiome allemand retentit dans les rues, dans les marchés, dans les théâtres, dans les omnibus, dans les bacs, partout ! Les Allemands ont leurs églises, leurs écoles et leurs journaux. Toutefois, l'anglais demeure langue officielle et langue nationale. Ainsi l'a

1. L'*Abortionist* occupe une résidence princière dans la troisième avenue.

2. Chiffre plus élevé que dans aucune ville allemande, sauf Vienne et Berlin.

décidé l'Amérique, et l'Amérique a bien fait : il y va de son unité.

Sur une population de deux millions d'âmes — Brooklyn y compris — on ne compte que 20,000 Écossais. Doués de grandes aptitudes industrielles, l'esprit hardi, le caractère entreprenant, riches pour la plupart, occupant en général des positions élevées, les Écossais restent attachés de cœur à la mère-patrie, se considèrent toujours comme sujets anglais, et ne s'occupent que fort peu, ou point, de la politique américaine. — Les Allemands et les Irlandais, au contraire, forment des partis, se concertent, s'organisent, exercent leur action. Les Irlandais, en particulier, se lancent dans l'arène politique avec toute la passion qui caractérise leur race. Ils monopolisent à leur profit la plus grande partie des charges publiques. New-York est gouverné par l'élément irlandais. Le résultat, convenons-en, ne fait pas honneur à cet élément-là. Y a-t-il, dans le monde entier, une ville où règne pareille corruption officielle, où s'exécutent de si audacieux tours de bâton ? j'en doute fort (1). — Beecher appelait New-York la cité du diable ! Plus on pénètre dans les arcanes gouvernementaux, mieux on reconnaît la vérité de cette énergique définition.

Un exemple entre mille. L'impôt sur le whisky ne rapporte rien, ou presque rien à New-York. Or, chacun le sait, les droits, intégralement perçus, produiraient des millions de dollars. D'où vient cela ? Vous allez voir. Les employés chargés de surveiller la fabrication du whisky et de faire rentrer l'impôt, reçoivent 2,000 dollars par an de l'État. Mais les distilleries sont toujours prêtes à leur en offrir 2,000 par semaine, pourvu qu'ils ferment les yeux. Les ferment-ils ? Un fait répondra. L'impôt sur le whisky est de *deux* dollars par gallon. Eh bien ! venez avec moi. Je vous en ferai acheter autant de gallons qu'il vous plaira, à 1 dollar 90 cents. *Dix cents au-dessous* du chiffre de l'impôt !

Un seul jour de pluie à New-York, en dit long sur les défectuosités de l'administration municipale. Les rues les plus fangeuses de Londres et de Glasgow sont de vrais parquets, comparées aux plus belles *avenues* de New-York sitôt que fondent les neiges ou que tombent les averses. Après un dégel, je vous défie de traverser Broadway autrement qu'en relevant votre pantalon et qu'en *guéant* le torrent. Les citoyens de New-York portent tous des

1. Les choses se sont quelque peu améliorées depuis la chute du *Tammany-Ring*.

galoches : des *chaloupes*, comme ils les appellent. Si les choses ne s'améliorent pas, il faudra bientôt de vraies barques pour franchir rues, places et carrefours. — Notez que nulle part l'entretien des voies publiques ne coûte aussi cher.

Ne jugeons pas, néanmoins, les municipalités américaines d'après New-York. Ne nous montrons pas trop sévères pour cette administration, toute mauvaise qu'elle soit. Si nous considérons le pouvoir envahissant de l'élément étranger, si nous nous rappelons que depuis plus d'un siècle, New-York est le réceptacle de l'ignorance, des vices, des crimes de l'Europe entière ; si nous réfléchissons à ce fait, que les meilleurs des émigrants traversent New-York sans s'y arrêter, tandis que la lie y reste et s'y accumule ; si nous tenons compte de cet autre fait, que la masse d'ineptie, d'inintelligence, de corruption déversée de partout sur New-York, y reçoit aussitôt droit de bourgeoisie ; que les émigrants les plus tarés aujourd'hui se verront demain, par un facile procédé de faux serments, métamorphosés en électeurs ; nous nous étonnerons, non de ce que New-York ait un détestable gouvernement, mais de ce qu'elle ait un gouvernement quelconque !

Au bout du compte, et en dépit des circonstances défavorables où elle se trouve, New-York voit l'ordre et la loi prévaloir chez elle, son commerce grandir, sa condition sociale progresser de jour en jour, et New-York, par le fait seul qu'elle existe et qu'elle prospère, prouve la merveilleuse puissance du principe républicain.

La vie est coûteuse à New-York. Depuis la guerre, tout s'y paie plus cher. Pour *un cent*, vous n'auriez pas même un cent d'allumettes. Une pomme se vend 5 cents ; un crayon, 15 cents au lieu de 6 ; un cigare Havane, 35 cents au lieu de 8 ou 10. Avant la guerre, les meilleures pièces de bœuf se débitaient au prix de 8 cents la livre ; maintenant, vous n'obtiendrez pas la livre à moins de 35 cents. Un impôt — 20 cents par livre — est venu frapper le thé.

Les loyers ont subi la hausse générale.

— Que coûterait à Glasgow le loyer de cette maison ? — me demandait M. X***, après m'avoir fait parcourir sa demeure.

— Cent cinquante, ou cent livres sterling, au plus.

— Hé bien ! je paie ici 3,000 dollars (environ 500 liv. st.) et je m'estime heureux d'être logé à ce prix.

Une maison, même fort ordinaire, se loue 2,000 dollars. — Ces habitations, il faut le dire, sont plus grandes, plus commodes,

plus élégantes que les nôtres, quoiqu'inférieures peut-être en solidité. Ajoutons ceci, que la *maison* constitue le grand luxe en Amérique. Un américain consacrera fort bien le tiers ou la moitié de son revenu à son loyer.

La question du logement se pose, pour les classes inférieures, d'une manière inquiétante, à New-York comme ailleurs. Deux chambres dans un grenier s'y paient 10 et 12 dollars par mois. Mais les salaires sont élevés en proportion, et l'ouvrier qui obtient un emploi régulier fait rapidement ses affaires.

Les maçons gagnaient, lorsque je me trouvais à New-York, jusqu'à 6 dollars par jour. Le taux ordinaire pour eux, pour les briquetiers, peintres, plâtriers, charpentiers et autres artisans, est de 5 dollars. Avant la guerre, il était de 2 dollars.

Les laboureurs, les faucheurs, les moissonneurs, qu'on payait alors un dollar par jour, en reçoivent 2 à 3 maintenant. — Entendons-nous : il s'agit de dollars *papier*, et 3 dollars papier valent à peine 2 dollars *or*. Quoiqu'il en soit, la condition de l'ouvrier à New-York — ne gagna-t-il que son entretien — est infiniment préférable à la condition de l'ouvrier en Europe. L'ouvrier américain est beaucoup mieux nourri ; s'il a de l'ordre, il mettra facilement de côté la moitié de son salaire. Les artisans, je m'en suis assuré, possèdent à New-York 80,000,000 dollars dans la *Savings Bank* ; 15,000,000, dans la *Bowery Savings Bank* ; 14,000,000, dans la *Savings Bank de Blecker Street*; 8,000,000, dans la *Seaman's Bank*. — Les Allemands placent à peu près tout leur gain ; les Irlandais envoient une forte proportion du leur aux vieux parents, dans la mère patrie, et mangent le reste.

— Lorsque nous inscrivons une famille allemande sur notre liste de secours, me disait M. X***, philanthrope expérimenté nous savons que l'année suivante elle n'y figurera plus. S'agit-il d'une famille irlandaise ? nous savons qu'elle y demeurera, et l'année suivante, et la prochaine, et l'autre, et tant que nous aurons 2 cents à donner. Qu'un Allemand gagne 20 cents par jour, il vivra de 13 ; qu'un Irlandais en gagne 25, il en dépensera 30.

IX

LA CHRISTIAN COMMISSION ET SON CHEF.

Les *Annals of the Christian Commission,* publiés par Lippincott de Philadelphie ; le *Report of the U. S. Sanitary Commission*, transmettront aux générations futures le souvenir des deux plus grandes œuvres de charité pratique, ingénieuse, persévérante, qu'ait enfantées, durant la guerre, le christianisme américain.

C'est à son président, Georges H. Stuart ; c'est au zèle chrétien, aux facultés organisatrices, à la promptitude exécutive de cet homme éminent, que la *Christian Commission* doit la majeure partie de ses succès.

J'étais désireux, on le concevra sans peine, de rencontrer Georges Stuart, créateur de cette vaste organisation chrétienne : la *United States Christian Commission* qui, durant la guerre, avait enveloppé les armées tout entières du Nord d'un vaste réseau de dévouement, de sollicitudes et de soins intelligents.

Les délégués de la *Christian Commission* se trouvaient sur tous les champs de bataille, dans tous les camps, dans tous les hôpitaux ; aidant les aumôniers, les médecins, les infirmiers ; fournissant aux soldats mille de ces conforts qui font plus qu'atténuer les souffrances corporelles, qui relèvent l'âme et réjouissent le cœur. A peine le combat terminé, on voyait les délégués accourir auprès des blessés, ennemis ou amis, humecter ces lèvres desséchées, diriger ces regards mourants vers Jésus, recueillir les derniers messages pour le *home* lointain.

Afin de ne pas perdre un instant, j'expédiai de New-York mes lettres d'introduction à M. Stuart — il habite Philadelphie — et lui demandai de m'accorder quelques moments d'audience, lorsque mon voyage m'amènerait en son pays.

Deux jours après — j'étais dans le bureau d'un ami — la porte

s'ouvre, une voix prononce mon nom. Je me lève, et je me trouve en face d'un homme, vêtu du court paletot que depuis la guerre portent en général les travailleurs, l'air actif et bienveillant, le front illuminé de cette joie qui provient moins des circonstances extérieures que de l'aise du cœur.

— Georges Stuart ! dit-il.

Etait-ce réellement là Georges Stuart de Philadelphie ? Quoi ! si jeune encore, sans une de ces rides qu'auraient dû creuser sur ses traits tant de soucis, de fatigues et de douleurs ! — La première émotion passée, j'exprimai mon étonnement au vaillant chef de la *Christian Commission.*

— Oh ! s'écria Stuart : travailler pour le Seigneur rajeunit, même les vieux !

Il s'assit, entama la conversation, m'adressa sur ses amis d'Ecosse mille questions auxquelles il ne me laissait pas le temps de répondre, me pria, sitôt que j'arriverais à Philadelphie, de me rendre chez lui avec armes et bagages, de m'y considérer comme chez moi, et prit congé, aussi cordialement que si nous eussions été d'anciens amis.

Quelque courte qu'elle fût, cette première entrevue me révéla Georges Stuart. Sa bonté débordante, sa vigueur, son entrain, l'enthousiasme chrétien qui faisait resplendir son visage, l'intelligence qui étincelait dans ses yeux, tout expliquait les triomphes de la *Christian Commission.*

Il était déjà tard lorsque, au travers d'interminables rues, j'atteignis à Philadelphie la maison de M. Stuart. Le thé m'attendait, la famille aussi. Quelques amis : le professeur Stœver de Gettysbourg, M. X***, missionnaire en route pour les Indes, se trouvaient réunis autour du foyer. On se sentait enveloppé d'affection.

Je m'entretins longtemps avec le professeur Stœver de la bataille de Gettysbourg : cette bataille qui avait fait tourner les chances de la guerre. Elle s'était livrée sous les yeux même de Stœver.

— Stuart y travaillait ferme ! dit le professeur. Les soldats le chérissaient. Un de nos pauvres enfants de Gettysbourg souleva une dernière fois sa tête sanglante : — Voulez-vous me permettre, demanda-t-il à M. Stuart, de vous embrasser avant de mourir ?

Tandis que parlait le professeur, je parcourais les albums photographiques empilés sur la table. Spurgeon, Guthrie, Arnot, Newman Hall et Nelson d'Edimbourg, Grant, Lincoln, Howard, Gough, anglais et américains s'y pressaient côte à côte. Une figure arrêta mes regards : celle d'un homme de haute taille, à l'œil franc, à la lèvre décidée, à la chevelure épaisse, à la barbe forte et blanche,

les mains dans les poches, les coudes bien effacés, viril et résolu. Au-dessous, on lisait ces mots : *Votre ami, John Brown.* — C'était donc là John Brown de Harper's Ferry, le martyr qui a donné à la grande guerre son vrai caractère, son véritable sens !

La *Christian Commission* remplit le cœur et la tête de M. Stuart. Bientôt il me conduisit dans son cabinet de travail. Souvenirs, lettres et papiers, Bibles et Nouveaux-Testaments recueillis sur les champs de bataille, la plupart contenant des textes soulignés, y sont classés en un ordre parfait. Le verset suivant avait été marqué, la veille de l'action du 29 août 1862, dans un Nouveau-Testament portant le nom de *Fred von Slumbach:* « Ne craignez pas celui qui ne peut tuer que le corps. Je vous montrerai qui vous devez craindre: Craignez celui qui, après avoir tué le corps, peut envoyer votre âme dans la géhenne. » — La main qui a souligné ces lignes est glacée ; le trait de crayon reste vivant ; n'ira-t-il pas émouvoir quelque cœur endurci ?

Une autre Bible, ou plutôt un fragment de Bible, était couvert de sang.

— Quand vous irez à Gettysbourg, s'écria Monsieur Stuart, faites-vous montrer *Round Top,* l'endroit le plus chaud du combat. Les morts s'y entassaient sur trois mètres de hauteur ! Lee avait dit à Barksdale(1) : « Enlevez cette position ! dussent tous vos hommes y rester ! » — Barksdale y marcha, et y resta avec tous ses hommes. Ce fragment de Bible vient de là.

— Cet autre, reprit Stuart, appartenait à un de nos jeunes soldats. Il le portait constamment sur lui. Une balle l'atteint, frappe le livre, le perce de part en part, s'arrête ici, voyez, et notre jeune homme a la vie sauve. Des centaines de volumes pareils sont soigneusement conservés dans les États-Unis (2).

Passant à la *Christian Commission :*

— C'était une œuvre glorieuse ! s'écria Stuart. La nation entière l'avait adoptée. Nos délégués — ils s'appelaient légion — n'acceptaient aucun salaire. Les chemins de fer ne nous demandaient rien; le gouvernement nous donnait les tentes et les ambu-

1. Du Mississipi.

2. Une balle s'était fixée, dans le Nouveau-Testament de J. X***., à côté d'un texte qui frappa si vivement l'attention du soldat, que celui-ci donna son cœur à Dieu. Tué plus tard, son Nouveau-Testament fut remis à la veuve : — Consentiriez-vous à me le vendre ? lui demanda Stuart.

— Oh ! monsieur Stuart ! les États-Unis n'ont pas assez d'or pour le payer ce qu'il vaut pour moi !

lances ; l'*American Bible Society* nous fournissait les Bibles et les Nouveaux-Testaments : 490,000 pendant les dix-huit premiers mois! Les colis allaient et venaient gratis; nos messages, portés à travers le feu, ne nous coûtaient pas un cent. Voulez-vous voir un des télégrammes que je recevais par milliers ? — Tenez : D. H. — Ces deux lettres signifient *dead head*. — C. C. C., *Chairman Christian Commission*. J'étais alors connu sous le nom de : *Trois C.*

Les contributions volontaires du peuple abondaient. Après Gettysburg, nous avions plus de dix mille blessés et mourants sur les bras. Je télégraphie à Boston : « Puis-je tirer sur vous 10,000 dollars à vue ? » — Le message est affiché à l'*Exchange;* une demi-heure après, je reçois cette réponse : « Tirez sur nous 60,000 dollars (1). »

1. Pendant les 16 premiers mois de son existence, c'est-à-dire de mai 1862 à octobre 1863, la *Christian commission* envoya 1154 délégués *non payés* sur les champs de bataille. Elle distribua 10,000 ballots de marchandises et de publications religieuses — ces dernières comprenant 496,000 Bibles et Nouveaux-Testaments, 400,000 livres de cantiques, 1,300,000 journaux, et 18,000,000 traités. L'année suivante, en 1864, pendant les mois de mai, juin et juillet, outre les Bibles et les traités, les délégués distribuèrent aux soldats nécessiteux 14,500 chemises ; 11,500 paires de chaussons ; 23,000 livres de viande ; 28,290 pots de lait ; 35,000 rouleaux de bandages; 1,252 paires de béquilles ; 61,701 pots de conserves et de gelées de fruits ; 1,800 livres de thé ; 300 tonneaux de glace ; plus 24,000 mains de papier à lettres et d'enveloppes. — Les chirurgiens le déclarent : les soins donnés, les secours distribués par les délégués de la *Christian Commission* après la bataille de Gettysbourg, ont sauvé la vie à plus de 1,000 soldats. Voilà l'œuvre d'un seul jour. Qui dira celle de la campagne entière ? qui dira le nombre des âmes amenées à Jésus ? qui dira la joie causée dans le ciel par ces conversions? A chaque station de la *Christian Commission*, se voyaient affichés de grands placards portant ces mots :

BUREAU POUR LES SOLDATS

Papiers et enveloppes gratis.

Entrez, écrivez aux vôtres ; ils désirent recevoir de vos nouvelles. Si vous n'avez point de timbres-poste, mettez votre lettre dans la boîte, nous l'affranchirons et la ferons partir.

Les délégués étaient spécialement chargés de correspondre avec les parents ou les amis des malades et des blessés. A peine un combat terminé, ils recueillaient toutes les informations possibles, les transmettaient promptement à ceux qui, le cœur torturé par l'inquiétude, attendaient au foyer. Ils engageaient les soldats sortis sains et saufs de la bataille, à rassurer leurs parents par quelques mots tracés sur les feuilles de papier préparées à cet effet. Après la bataille de

— Les enfants nous aidaient puissamment, continua M. Stuart. Ils fabriquaient par milliers de petits sacs — *comfort-bags* — contenant boutons, aiguilles, fil, peigne, savon, et un Nouveau-Testament. Les fillettes cousaient ces *comfort-bags*. Une école d'Albany à elle seule nous en envoya 1,800, tous bien garnis. Souvent, les petites ouvrières joignaient une lettre au *comfort-bag* : — « Nous pensons à vous, nous prions pour vous chaque soir ! » voilà ce que disaient ces lettres. Aussi, lorsque se faisait la distribution des *comfort-bags*, voyait-on quelque pauvre soldat s'avancer, et d'une voix timide : — Ne pourrais-je pas en avoir un qui renferme une lettre, Monsieur ? Je n'ai personne qui m'écrive ! — Combien de ces lettres, soigneusement pliées, n'avons-nous pas retrouvées sur les morts !

Les enfants, suivant notre conseil, ajoutaient parfois à leur lettre une enveloppe, portant l'adresse du donateur. Le soldat qui la recevait s'empressait d'y répondre, et de la sorte s'établissait un vaste courant de sympathie : nos hommes se sentaient aimés.

Et quelle reconnaissance, quel empressement à seconder nos gens ! En une semaine, nous avons construit cinquante églises de campagne. Un régiment de 1,000 hommes se mettait à l'œuvre, abattait le bois, préparait les matériaux, l'affaire était enlevée. Il nous est arrivé de jeter le matin les fondements d'une chapelle et d'y célébrer notre culte le soir !

Nos délégués, au nombre de cinq mille, pasteurs pour la plupart, se divisaient en trois classes : la première, vouée au service des camps ; la deuxième, à celui des hôpitaux ; la troisième, consacrée aux champs de bataille. Les hommes qui composaient celle-ci : *minute-men* — hommes à la minute — appartenaient à des professions diverses. Partir cinq minutes après avoir reçu l'appel, telle était la consigne. L'un d'eux prêchait-il lorsque lui arrivait le télégramme ? il descendait de la chaire, et se mettait immédiatement en route pour la localité d'où émanait le signal.

Voici notre insigne ! — poursuivit monsieur Stuart, en me montrant une petite banderole d'argent, sur laquelle se lisaient ces mots : *Christian Commission*. — Tous nos agents la portaient. Plus d'un blessé, péniblement soulevé sur son coude, promenait de vagues regards autour de lui, et, sitôt qu'il apercevait la banderole, faisait signe au délégué. Pauvres enfants ! Ils mouraient plus tranquilles, lorsqu'ils avaient l'un de nous auprès d'eux. Ils nous chargeaient fréquemment de leur bourse; un soldat aurait remis

Nashville — elle dura deux jours entiers — les délégués écrivirent, en sus de leur travail, plus de 1,000 lettres ! Pendant l'année 1864, 100,000 lettres furent affranchies et expédiées par les soins de la *Christian Commission*.

sans hésiter 500 dollars et plus, à quiconque portait la banderole, ne l'eût-il jamais rencontré auparavant.

Georges Stuart me fit voir ce qu'il appelait : un *identificateur* ; morceau de parchemin mesurant dix centimètres de long sur sept de large, rayé de lignes noires sur lesquelles le soldat écrivait son nom, le numéro de sa compagnie, de son régiment, de sa brigade, de sa division, de son corps, plus l'adresse de quelque parent ou ami. En cas de décès, l'*identificateur* faisait reconnaître l'homme. Chaque soldat recevait un de ces parchemins, au verso duquel on lisait la recommandation suivante : « Suspendez-le à votre cou ; portez-le *sur* la chemise ; pendant la bataille, *dessous*.»

— Lorsque nous relevions nos morts, reprit Stuart, nous savions de suite à qui transmettre la triste nouvelle ; à qui renvoyer les effets du défunt (1). Les rebelles, prisonniers ou blessés, qui tombaient entre nos mains, étaient l'objet des mêmes sollicitudes. Nous nous chargions de leurs messages, nous écrivions à leurs familles. Pauvres gens! ils fondaient souvent en larmes, s'écriant : Vous vous battez comme des diables,mais vous nous soignez comme des anges ! — Un de nos agents faisait sa tournée de l'après-midi dans l'ambulance. Il arrive auprès d'un soldat mourant, et lui adresse quelques consolations. Le moribond essaie de répondre ; sa langue, desséchée par la fièvre, refuse de se mouvoir. Le délégué court vers l'infirmière : — Ce blessé ne peut articuler une syllabe! dit-il. Un citron lui rafraîchirait la bouche ; puis-je en essayer ? — L'infirmière transmet la requête au chirurgien : — Faites ce que vous voudrez ! répond celui-ci : il n'a pas deux heures à vivre. — Le délégué saisit un citron, en exprime doucement le jus entre les lèvres du blessé, qui recouvre bientôt l'usage de la parole :

— Avez-vous une famille ? lui demande notre agent.

— Non, Monsieur.

— Avez-vous suivi l'école du dimanche?

— Oui, Monsieur.

— Vous rappelez-vous l'histoire de Jésus crucifié pour les pécheurs ?

— Oui.

— Vous rappelez-vous celle du malfaiteur cloué sur la croix ?

1. L'un des identificateurs que me montra Georges Stuart portait ce texte . — « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » — L'identificateur avait été trouvé sur le corps d'un soldat tué dans la bataille.

L'homme réfléchit. Au bout d'un instant : — Oui ! fait-il.

— Vous rappelez-vous sa prière ? — Nouvelle pause.

— Sa prière, reprend le délégué, la voici : « Seigneur, souviens-toi de moi quand tu seras entré dans ton règne ! »

Un rayon d'espérance brille dans les yeux du mourant :

— Oui, Monsieur, je m'en souviens.

Le délégué s'agenouille et prie. Le moribond aurait voulu le garder toute la nuit auprès de lui, mais d'autres agonisaient ; l'agent poursuit sa tournée. Le lendemain, quand il revint, la place était vide: — A quatre heures et demie, lui dit l'infirmière, les dernières angoisses ont commencé. Le soldat priait. A six heures, ses paupières se sont soulevées ; il demandait avec instances : « le Monsieur qui lui avait parlé de Jésus ». On lui a fait comprendre qu'il était impossible de trouver ce Monsieur, dont on ignorait la demeure et le nom. — Le mourant alors a supplié ses camarades d'implorer Jésus pour lui ; ceux-ci gardaient le silence. Il s'est calmé; ses lèvres seules remuaient. A huit heures, il s'est écrié d'une voix forte « Amen ! Tout est bien, me voici prêt à mourir ! » —Dix minutes après, l'esprit de John B. Mitchell prenait son vol.

Que ne puis-je reproduire le regard sérieux, la voix émue, l'éloquence de Stuart !

L'Esprit de Dieu, on le sentait, pénétrait les membres de la *Christian Commission*, comme il en avait inspiré les travaux.

— Jamais, s'écria Georges Stuart, je ne me suis trouvé dans un lieu quelconque où je n'aie pu prier. Lorsque la Commission s'est dissoute, plus de cent d'entre nous se sont rendus, après avoir remercié Dieu tous ensemble, chez Johnson, chez Stanton, chez Grant, chez les chefs de département : Nous avons prié avec chacun d'eux. Comme nous arrivions à la Maison-Blanche : — Rappelez-vous, fit quelqu'un, que Johnson est un tout autre homme que Lincoln.

— Je le sais, répondis-je. Avant de quitter le président : — Monsieur Johnson, m'écriai-je, la nation vous a placé a sa tête dans une heure difficile !

— En effet.

— Personne plus que vous n'a besoin du secours d'en haut.

— Vous dites vrai.

— C'est pourquoi, le docteur X*** voudra peut-être, avant de nous séparer, invoquer sur vous la bénédiction avec l'assistance de Dieu. Et tous nous nous mîmes à genoux.

— Mais, reprit Stuart, lorsque nous dirigeâmes vers Culpepper afin

d'y voir B***; le docteur Kirk et les autres assurèrent que là, il n'y avait rien à faire. B*** était un homme d'État éminent; il avait énergiquement combattu les démocrates du Sud; toutefois, les noirs ne lui inspiraient aucune sympathie; il passait en outre pour un franc sceptique. Raison de plus, à mes yeux, pour le recommander au Seigneur.

B*** nous reçut fort bien. Au moment de prendre congé :

— Vous avez vu ici bon nombre de combats ! lui dis-je.

— Moi ! de cette fenêtre j'ai assisté à quinze batailles.

— Vous avez couru de grands dangers.

— De très-grands.

— Hé bien ! Messieurs, fis-je en me tournant vers mes compagnons : M. B*** s'est imposé d'immenses sacrifices pour sa patrie, il a beaucoup souffert, il souffrira peut-être beaucoup encore. Docteur Kirk, avant de nous retirer, remerciez Dieu en notre nom à tous, d'avoir préservé M. B*** ! Demandez au Seigneur de le conserver, jusqu'à ce qu'il ait vu son pays paisible et heureux !

B***, jusque-là plein de verve et d'entrain, parut embarrassé. Nous fléchîmes les genoux. B*** regarda autour de lui, perplexe, hésitant, mal à l'aise; puis, nous voyant tous agenouillés, il sentit l'impossibilité de faire autrement que nous, et s'agenouilla. Quand nous fûmes sortis :

— Jamais, dit le docteur Kirk, je n'ai prié dans d'aussi étranges conditions.

—Et jamais,lui répondis-je, vous n'avez prié avec plus de ferveur.

C'était vrai. Quelques-uns prétendaient même que B***, en se relevant, avait les yeux pleins de larmes.

Je demandai à Georges Stuart si Grant, avec lequel il entretient d'intimes relations, est aussi taciturne qu'on le dit.

— Oui. Grant restera fort bien toute une soirée silencieux, dans son propre salon. Mais il pense d'autant plus qu'il parle moins. Son jugement est prompt; ses idées sont nettes; ses questions précises; ses réponses brèves; ses actes décisifs. Nul homme n'a, comme lui, l'à-propos de l'action. Quant à le faire parler, vous n'y réussirez pas. Une grande fête se donnait à Washington. On prie Grant de s'adresser à la foule : il refuse. On présente la même requête à Sherman : même refus. On revient à Grant, on le presse d'user de son autorité sur Sherman, pour lui *ordonner* de parler. Grant fait un signe négatif : — « Je ne commande jamais à mes officiers ce que je ne ferais pas moi-même. »

Les heures s'écoulaient rapidement. Après le culte de famille, qui nous réunit autour de la parole de Dieu, nous nous séparâmes pour la nuit. Georges Stuart accompagna chacun de nous dans la chambre qui lui était destinée, afin de s'assurer que rien ne manquait au confort de ses hôtes. Il me semble encore l'entendre demander, de sa voix cordiale, à M. X***, mon voisin :

— Tout est-il en règle, frère X*** ?

— Oui.

— Vous avez tout ce qu'il vous faut ?

— Oui.

— Sûr ?

— Très-sûr !

Bon, sympathique, préoccupé du bien-être de tous, tel vous trouverez le chef de la *Christian Commission*, chez lui comme dans les camps.

Stuart est un des *selfmade men* d'Amérique. — Né en Irlande, il partit de Belfast pour New-York, très-jeune et sans le sou. A Liverpool, la petite malle qui contenait tout son avoir tombe entre le steamer et l'embarcadère ; elle s'écrase si bien, que sauf une chemise, on n'en put rien tirer. Assis sur le pont du bâtiment, le pauvre garçon pleurait ses billes, ses jouets, ses souvenirs de famille, l'humble bagage qu'il était parvenu à se procurer. Un calme plat allongea démesurément la traversée, il fallut demander un complément de provisions à d'autres vaisseaux. Le 1er septembre 1831, Stuart débarquait à New-York, avec les habits qu'il avait sur le corps, pour tout bien.

Aujourd'hui, Stuart est un des hommes les mieux placés, un des citoyens les plus considérés des États-Unis.

X

PHILADELPHIE, WASHINGTON.

La grandeur de Philadelphie, sa régularité mathématique, son opulence, sa prospérité solidement établie, ses longues artères droites et parallèles (1), l'admirable réseau de voies ferrées qui l'enserre, ses interminables rangées d'entrepôts et de magasins d'une propreté scrupuleuse, ses perspectives de maisons simples mais riches, avec leurs volets blancs, leurs seuils d'un marbre si pur et si poli qu'ils semblent vous supplier de ne pas poser sur eux vos pieds fangeux, la monotonie de cet alignement sans fin que ne rompt pas même — si l'on en excepte quelque raide balustrade perdue dans l'immensité — le moindre balcon, la moindre saillie, le plus léger vestige de capricieuse élégance ; tout révèle ici l'origine *quaker* ; tout porte le cachet de cet esprit méthodique, sage, sobre, pondéré, qui caractérise les *Amis*. A peine entré dans Philadelphie, on se sent enveloppé d'une atmosphère de paix. Il n'est plus question de cette fiévreuse activité, de cette vie à haute pression qui dévore New-York, Chicago, les grandes cités américaines. Une sorte de modestie générale bannit les couleurs éclatantes et les toilettes tapageuses ; la sourdine semble mise partout (2).

Bien que nombreux, bien que formant la classe la plus intelligente, la plus morale, la mieux élevée, les Quakers ne se recrutent pas; ils ne font point de prosélytes. Lorsqu'un quaker se marie hors de sa secte, il est à jamais perdu pour elle.

Patrick (3), à Philadelphie comme à New-York, met sa main dans les affaires publiques ; or Patrick aura vite raison des rectangles, de la sobriété, de la modestie et de la paix !

Asiles, *homes*, établissements charitables de tous genres abondent

1. 1re *Street*, 2e *street*, 3e *street*, ainsi de suite.
2. Lors de mon voyage, du moins, il en allait ainsi.
3. Surnom des Irlandais.

ici. Trois mille indigents, irlandais pour la plupart, sont hébergés dans le palais des pauvres : *City Almhouse*. Les Américains ne représentaient guère, lors de mon passage à Philadelphie, qu'un cinquième de ce total. Le citoyen des États-Unis, justement fier de son indépendance, n'entre dans un *palais des pauvres*, que réduit à la dernière extrémité.

Girard College — un orphelinat — magnifique construction de marbre blanc, a des dimensions telles, que vingt mille personnes peuvent se tenir debout sur son toit. Les orphelins, outre les sciences élémentaires, apprennent chacun quelque métier, et sortent à dix-huit ans. Girard, le fondateur, n'aimait point le *froc*. Il stipula donc que ni prêtre ni ministre ne se mêlerait de la direction du collège, et que pas un *clerc* n'en franchirait le seuil (1). La clause ne gêne guère les pasteurs américains, qui, vêtus comme tout le monde, visitent inofficiellement l'orphelinat. Certains Révérends anglais, n'ont pu y pénétrer qu'après s'être dépouillés de leur cravate blanche.

Albert Barnes, le célèbre commentateur — j'eus la joie de le rencontrer à Philadelphie — goûte maintenant, après d'immenses travaux, un repos bien mérité. Il vit dans une maison des faubourgs, loin du bruit, entouré de ses livres et de ses fleurs. Sa fille lui fait la lecture. Lorsqu'il écrit — car malgré l'affaiblissement de sa vue, le commentateur a l'esprit trop actif pour supporter l'oisiveté — Barnes se sert de la même machine, *writing-case*, à l'aide de laquelle Prescott, l'historien aveugle, écrivait ses derniers volumes.

Barnes, la taille haute, les cheveux blancs retombant en boucles sur ses épaules, toujours vêtu de noir, a l'air plus clérical que ses confrères américains. Ses lèvres sont minces et fermes ; ses yeux vifs, bien qu'il n'y voie presque plus. Je me rappelle l'étrange impression que ce fait produisit sur moi lorsque, pour la première fois, je rencontrai Barnes. Il s'avançait lentement de mon côté; ses regards, rivés sur les miens, n'avaient aucune expression. Il s'approchait, on l'eût dit, comme le ferait quelque apparition. Le fait est qu'à deux ou trois pas, il ne discernait rien. Tout à coup, arrivé au point où je devenais visible pour lui, Barnes me reconnut, et sa figure s'éclaira.

La voix de Barnes, dénuée de modulations, devient presque dure

1. L'administration de l'orphelinat est entre les mains d'hommes capables.

par moments. Comme prédicateur, il était empesé, froid, manquait d'élan, et débitait ses discours d'une façon monotone, sans gestes, les mains croisées derrière le dos.

Je lui demandai son opinion sur Henry Ward Beecher :

— Fort brillant, me répondit-il.

La doctrine de Beecher inspirait quelque défiance au commentateur.

— Bushnell (1), poursuivit-il, profond et pratique, sort aussi du droit chemin ; mais pour son propre compte, sans jamais prêter l'autorité de la chaire à ses idées particulières.

Barnes, qui, appartenant lui-même à la nouvelle école presbytérienne, s'était vu accuser de pélagianisme par l'assemblée de l'ancienne école, déplorait l'étroitesse de certaines communautés. — M. N***, ministre presbytérien devait, en je ne sais quelle occasion, remplacer Barnes ; M. N*** demanda au docteur si sa congrégation chantait les Psaumes d'après la version de *Rouse*. Sur la réponse négative de Barnes, le pasteur refusa net de prêcher (2) !

De Philadelphie je me dirigeai vers le Sud par Baltimore, en traversant le Delaware et le Maryland, où l'esclavage s'est maintenu jusqu'au moment du conflit.

On sent vite la transition : les nègres se font plus nombreux, les blancs plus indolents ; autour des débits de liqueur, se pressent des individus au teint plus foncé, à l'expression plus rude. Ils appartiennent à cette classe ignorante et paresseuse, connue jadis sous le nom de *mean-whites, white trash* — drogue blanche ! — (3)

Le pays se transforme, lui aussi ; les habitations et les fermes prennent des aspects négligés et misérables. Vainement l'œil cherche au loin dans la campagne ces métairies coquettes, disséminées au milieu des prairies, qui égaient les districts de la Nouvelle-Angleterre.

Et maintenant, voici Washington. Voici son Capitole, baigné de

1. Autre orateur américain.

2. Cette même congrégation a récemment suspendu Georges H. Stuart de ses fonctions d'ancien et de membre de l'Eglise, parce que Georges H. Stuart chante des *hymnes !*

Barnes est mort en décembre 1870, au retour d'une visite qu'il venait de faire, avec sa fille, à des amis affligés.

3. Résultat bizarre de l'esclavage : les noirs eux-mêmes méprisaient profondément tout blanc qui ne pouvait se donner au moins un nègre !

clartés lunaires ; pâle, colossal, enveloppé des sérénités du ciel. Voici cette ville en formation, composée de rues en projet : ville aux distances énormes, aux gigantesques bâtiments, aux avenues larges comme des carrefours, où s'agite une population de fourmis !

J'étais arrivé tard. Le matin me trouva dans ces vastitudes plus ou moins habitées. Au quartier général du *Freedman's bureau* (1), je rencontrai le général Howard, chef de ce département, brillant orateur, grand ami des esclaves libérés, apôtre de la tempérance, vaillant soldat.

Le général Howard eut ce terrible honneur, de soutenir la dernière et rude charge de Stonewall Jackson à Chancellorsville. Ce fut Howard qui, saisissant l'importance stratégique de Gettysburg, assura la victoire du Nord. Plus tard, dans la « grande marche vers la mer », Howard commandait l'aile droite de l'armée de Sherman (2).

Lorsque je le vis au quartier général du *Bureau*, Howard portait son uniforme : drap bleu foncé, boutons d'or, avec les insignes de son rang. L'extrémité de la manche droite, vide — un boulet avait emporté le bras à la bataille de *Fair Oaks* — se rattachait sur la poitrine. Howard vint à moi, me tendit la seule main que lui eussent laissée les Confédérés, et me souhaita la bienvenue aux États-Unis. L'expression gracieuse de sa physionomie, son doux regard, le faisaient bien plus ressembler à un ministre de paix qu'à un foudre de guerre.

Nous nous entretînmes quelques instants de l'œuvre missionnaire parmi les affranchis. Howard signa de la main gauche une lettre d'introduction qu'il avait fait préparer pour moi. Il me conseilla de visiter quelques-unes des écoles nègres de Washington, me présenta au révérend Kimball, inspecteur scolaire en chef pour le district de Columbia, et bientôt nous nous rendions à cheval, M. Kimball et moi, dans le faubourg de Georgetown, où se trouvent situées les écoles noires.

Le même toit en abrite huit ; ou pour mieux dire, il n'y a là qu'un seul collège gradué. Les classes séparées, formées d'élèves du même âge arrivés au même point d'instruction, ont chacune son

1. Société pour les esclaves affranchis.

2. Entre autres reliques intéressantes, je possède l'habit d'Howard et la capote de Jackson, portés tous deux dans cette bataille de Chancellorsville. La capote de Jackson est transpercée par les balles qui abattirent le héros sudiste. Habit et capote ne s'étaient jamais rencontrés qu'en adversaires, sur le champ de carnage, sous le tonnerre du canon : les voilà paisiblement réunis. Puissent le Sud et le Nord réaliser cet emblème de réconciliation !

local et son institutrice. Une fois le programme d'enseignement parcouru dans une classe, les élèves passent en masse dans la classe supérieure ; une nouvelle escouade leur succède, et reçoit les mêmes leçons. Cette marche ascendante bien ordonnée, facilite singulièrement la tâche des professeurs.

Les bâtiments scolaires de Georgetown, blanchis à la chaux, bâtis en bois à peine équarri, ressemblent plus à des hangars qu'à un édifice public. On s'occupe, paraît-il, de loger l'œuvre d'une manière digne d'elle ; mais il s'agissait, avant tout, d'instruire les nègres; on a couru au plus pressé, et l'on a bien fait.

Nous visitâmes une des classes supérieures, mieux aménagée que je ne m'y serais attendu. La salle, garnie d'enfants noirs, filles et garçons, absorbés dans leurs études, présentait un aspect qui m'était entièrement nouveau. Pour la première fois, je me trouvais au milieu d'une foule de petits négrillons aux têtes crépues, vrai congrès de diablotins !

Miss N***, l'institutrice — elle appartient à notre race — nous offrit des sièges sur son estrade. Tandis qu'elle échangeait quelques mots avec monsieur Kimball, mes regards se promenaient dans la salle ; des cartes de géographie, des gravures coloriées, des tableaux chronologiques en ornaient les murs, alternant avec ces légendes que de gros caractères signalaient à l'attention des élèves : — « Chose bien commencée est à moitié faite.—Un point fait à temps en épargne cent. »

Il pouvait y avoir là de cinquante à soixante élèves. Dans un coin, quatre petits garçons, coiffés du bonnet d'âne traditionnel, baissaient la tête, confus de paraître sous ces glorieux insignes devant le visiteur étranger. J'étais, pour les négrillons, un objet aussi curieux qu'ils l'étaient pour moi. La mine éveillée de l'un d'eux amena je ne sais quel sourire sur mes lèvres; aussitôt, le drôle riposta par une grimace de plaisir, pendant qu'une demi-douzaine de paire d'yeux se fixaient sur les miens, prêts à témoigner de la même entente cordiale, au plus léger encouragement de ma part.

Miss N*** reprit la leçon interrompue. Se tournant vers les élèves:

— Dites à ces Messieurs quel livre vous lisez.

— Les *Secondes lectures !* s'écrièrent plusieurs voix.

— Où en êtes-vous ?

— Au petit garçon perdu dans les neiges.

— Va, Suzanne !

La fillette dont c'était le tour, commença de lire aussi couramment, et, à ma grande surprise, d'une manière plus expressive que

ne l'eût fait quelque enfant anglais du même âge. Plusieurs élèves lurent après elle ; les uns mieux encore, d'autres aussi bien. Leur exactitude à séparer les phrases, la pureté de leur élocution, montrent que l'éducation réussit parfaitement à corriger les défauts de prononciation communs à tous les nègres.

L'exercice de lecture achevé, miss N*** secoua sa clochette ; les enfants fermèrent leurs livres, se levèrent, et, les bras croisés, se tinrent prêts aux exercices d'orthographe.

— Épelez *your* — votre — dit la maîtresse au premier garçon.

— Y-o-u-r — your ! cria l'enfant.

— Y-o-u-r — your ! répéta la classe entière.

Lorsqu'il s'agit du mot *exactly* — exactement — miss K*** leva un doigt :

— Qui a dit *'zackly ?*

Une fillette baissa la tête, en jetant à la dérobée sur miss N*** un regard de malicieuse culpabilité.

— Épelez ce mot, Julia.

Julia commença : — E-x—ex ; a-c-t—act ;—puis s'arrêta incertaine, secoua sa petite tête noire, sourit, et tout à coup s'écria triomphante : — l-y, ly — exactly !

Le garçonnet auquel ce mot : *paling* — palissade — échut en partage, l'épela ainsi : p-a-i-l, pail. — Aussitôt, un gamin placé plus bas, étendit vivement la main vers miss N***, regardant avec anxiété cette petite noiraude qui, elle aussi, venait de lever sa main, prête comme lui à corriger la faute et à exhiber son savoir.

— Voyons, Georges !

— P-a-l—pal, i-n-g, paling ! — cria Georges d'une voix plus éclatante que s'il se fût adressé à deux mille auditeurs ; puis Georges se rassit, dans la gloire de son succès.

— Qu'est-ce qu'un *pail,* ainsi que vous l'aviez épelé ? demanda M. Kimball, en se tournant vers le garçon qui avait mal dit :

— Un seau de cuir.

— Et pensez-vous que les palissades soient faites de seaux en cuir ?

L'enfant pouffa de rire, la classe entière fit chorus ; rien de gai comme les nègres, petits et grands.

Vint le tour de l'arithmétique. Cette leçon m'intéressait d'autant plus, que l'incapacité totale de la race nègre en matière de chiffres, passe généralement pour chose établie.

Miss N*** en était à la multiplication ; elle me pria d'indiquer les chiffres :

— Multipliez 987 par 654 ! — m'écriai-je.

Douze secondes à peine écoulées, un garçon, Charley, se lève et crie:— Premier ! — Immédiatement après, un autre : Second ! — Une fillette : Troisième ! — En *vingt secondes*, la classe entière était sur pied. Les deux premiers avaient trouvé juste. Charley appartenait à la plus pure race nègre: si noir, aurait dit Lowell, que le charbon même laisserait une trace blanche sur sa peau !

Nous essayâmes du calcul mental : — 11 et 2, et 8, et 7, et 7. — Les réponses suivaient immédiatement, presque toujours exactes. Une de nos écoles anglaises n'eût pas fait mieux.

La plupart des élèves avaient quelques gouttes de sang pâle dans les veines ; deux ou trois d'entre eux, presque blancs, ne m'en parurent pas plus avancés pour cela. Je fis remarquer à M. Kimball une gracieuse fillette de 11 à 12 ans, qui se distinguait du reste de la classe par ses yeux bleus, ses cheveux blonds, son teint aussi clair que celui d'une Écossaise.

— A coup sûr, dis-je, celle-ci n'est pas une enfant de couleur !

— Vous vous trompez. Elle a du sang bleu dans les veines ; si elle n'en avait pas, elle ne serait pas ici. La fillette est ce que nous nommons : *nègre blanc.*

— Quoi ! elle aurait été vendue comme *négresse ?*

— Certainement, et même plus cher, vu la beauté de sa carnation. A 15 ans, elle aurait valu 1500 dollars.

Après quelques paroles adressées aux enfants — tout visiteur en Amérique est tenu de faire un discours — nous parcourûmes les sept autres classes. — Dans toutes, l'Amérique, ses institutions, sa géographie, ses produits, forment le premier et principal objet de l'enseignement ; les autres pays viennent après.

— Où est l'Ecosse ? demandai-je aux écoliers d'une des salles.

Point de réponse. Une belle fillette noire avance la main, comme si quelque vague notion de l'Ecosse traversait son esprit, puis la retire aussitôt.

— L'un de vous saura peut-être mieux où est l'Angleterre ? — Deux mains se lèvent.

— Où la placez-vous ?

— En Europe.

— Pouvez-vous me la faire voir sur cette carte ?

Un des deux garçonnets, du bout de sa baguette, montre la Grande-Bretagne.

— Je regrette, s'écria miss N***, que vous ne soyez pas venu nous voir avant la promotion de ma précédente classe ; les enfants vous en auraient dit plus long sur l'Écosse. Toutefois, essayez

de poser à ceux-ci quelques questions sur l'Amérique, peut-être les trouverez-vous moins ignorants.

J'appelai un petit garçon, noir de jais, du type africain le plus marqué.

— Désigne l'État de Pensylvanie.

Cette fois, nulle hésitation.

— Quel est le siège de son gouvernement ?

— Harrisburg, sur la Susquehanna. — L'enfant pose le bout de sa baguette au point précis.

Une suite d'interrogations pareilles, obtint de la baguette les mêmes réponses, exactes et promptes. Tandis qu'elle montrait successivement le Delaware, le Minnesota, le Connecticut, l'enfant nommait les villes qui appartiennent à ces États, et ne se trompa qu'une seule fois.

— Quelle forme de gouvernement a votre pays ?

— La République.

— Quelle forme de gouvernement a l'Angleterre ?

Pas de réponse.

— N'avez-vous jamais entendu parler de la reine Victoria ?

Pas de réponse.

— Qui est maintenant à la tête de votre pays ?

— Le président Johnson.

M. Kimball appela l'attention des élèves sur un portrait de Lincoln.

— Comment s'appelle cet homme ?

— Le président Lincoln ! — s'écria l'école tout d'une voix.

— Était-il bon ?

— Oui ! oui !

— Quelle bonne action a-t-il faite ?

— Il a affranchi les gens de couleur !

Le travail du matin était terminé ; miss N*** secoua de nouveau sa clochette ; une fillette et un jeune garçon passèrent entre les bancs, donnant à chacun châle, casquette ou chapeau. Nouveau coup de sonnette ! tous défilèrent en belle ordonnance, marchant deux par deux sur la pointe des pieds, afin d'éviter le bruit.

Quelques instants après, gamins et gamines croquaient à qui mieux mieux le déjeuner apporté dans leurs sacs.

Nos chevaux piaffaient dehors ; un temps de galop nous mena devant les *Barrack's Schools*, autres collèges d'enfants noirs, dirigés par des institutrices de race nègre.

Nous tombions en pleine récréation. Certain nombre d'élèves, cependant, préférant l'étude aux jeux, n'avaient pas déserté la classe. A notre arrivée, tout un essaim de joyeuses figures se réunit autour de nous. Mrs H*** — l'enseignement, on le voit, est exclusivement confié aux femmes — Mrs H***, jeune dame d'un noir d'ébène, grande, svelte, aux lèvres fines, au visage régulier, aurait partout attiré les regards par sa beauté rare et sa distinction.

— Cette noblesse de traits, me dit plus tard M. Kimball, se rencontre fréquemment chez les nègres pur sang de haute caste. Ceux même qui occupent les derniers degrés de l'échelle sociale, n'échappent pas à l'influence qu'exerce sur leurs personnes la civilisation et l'éducation. A mesure que se développent les facultés intellectuelles et que s'aiguise l'esprit du nègre, son visage se modifie : il finit par se rapprocher du type européen.

Nelville Bell, le fameux *élocutioniste*, avançait la même opinion devant moi. Les exercices — articulation des mots — qu'il faisait exécuter aux personnes d'intelligence bornée dont la prononciation est en général défectueuse, ne tardaient pas, disait-il, à dégager les traits, à relever les lèvres, à raffermir les chairs, à rallumer le regard, à rendre, en un mot, au visage, son caractère humain.

Lecture, orthographe, arithmétique, se succèdent. Une fillette, noire s'il en fut, montre sur la carte, non-seulement les États américains, mais encore l'Angleterre, l'Écosse, Londres, Édimbourg et Glasgow.

Ici, comme dans toutes les écoles américaines, les mouvements s'exécutent avec une précision militaire. Lorsque, par exemple, on en vient à l'arithmétique, le groupe appelé se lève, se dirige d'un pas mesuré vers le tableau noir, se forme en demi-cercle et reste immobile, attendant le signal : — Un ! — fait Mrs H***. Les écoliers saisissent un morceau de craie dans la provision que contient une rainure pratiquée sur le devant du tableau : — Deux ! — Toutes les mains appuient le bout de la craie sur le tableau, prêtes à résoudre la question que va poser Mrs H***.

La leçon achevée : — Quel message, demandai-je aux écoliers, porterai-je de votre part à vos amis d'Europe ?

Les écoliers se regardent, échangeant maintes grimaces d'intelligence.

— N'avez-vous rien à faire dire là-bas ? demande Mrs H***.

Un garçon se décide : — Dites-leur que nous avons une bonne école !

— Que nous voulons devenir de bons citoyens! crie l'autre.

— Dites aux Écossais, fait un troisième, que nous voulons leur ressembler !

— Et dites-leur, s'écrie un petit garçon aux yeux brillants, à la mine réfléchie, aux pieds nus, aux pantalons en guenilles; dites-leur que je veux être maître d'école!

A quelques jours de là, je prenais le thé chez M. Williamson du département des finances (1). Des relations très-intimes unissaient M. Wiliamson à la famille Lincoln; il me fit voir, entr'autres souvenirs intéressants, la robe de chambre et les pantoufles que portait Lincoln le soir de son assassinat.

— Ce soir là, dit M. Williamson, Lincoln s'était rendu au théâtre. Je me retirai chez moi vers dix heures. Vingt minutes à peine écoulées, un coup violent retentit à la porte; ma femme et moi, pensant qu'il s'agit d'un incendie, courons ouvrir. C'était notre fils, employé au télégraphe militaire; il nous apportait l'affreuse nouvelle du meurtre de Lincoln. Mon fils se trouvait au *Ford theatre;* il avait vu Booth, l'assassin, bondir sur la scène, une fois le coup fait, et se frayer passage en brandissant un formidable *bowie knife.* Je m'habille à la hâte, je me précipite chez le Président. Sur l'escalier, je rencontre Thaddeus, son second fils: *petit Tad*, comme aimait à l'appeler son père. Le pauvre enfant se jette dans mes bras: — Oh! Mister Wi! Mister Wi! s'écrie-t-il, papa est mort! — Robert, fils aîné de Lincoln, le major Hay, accourus au théâtre, n'y avaient plus trouvé Lincoln, qu'on venait de transporter dans une maison voisine. Les docteurs Barnes, Stone et Crane, lui donnaient leurs soins; ils nous ôtèrent d'emblée tout espoir, et le matin, à sept heures, Lincoln expirait!

M. Williamson me montra l'*Impending Crisis*, de Helpers. Ce livre, un des plus remarquables qui aient été écrits contre l'esclavage, figurait dans la bibliothèque du Président. Lincoln en avait souligné plusieurs passages. Les deux suivants, entr'autres, étaient marqués d'un fort trait au crayon: — « Celui qui ferme « son oreille aux cris des opprimés, criera à son tour, mais il ne « sera point entendu! » — « Proclamez la liberté à tous les « hommes! délivrez les opprimés en tous pays! »

— Lincoln, me dit M. Wiliamson, avait un profond respect pour les Écritures; il relisait sans cesse les versets qui nous pro-

1. M, Williamson est Ecossais.

mettent lumière et secours, aux heures difficiles. Plus d'une fois, il a intercalé des textes bibliques dans ses messages au Congrès. Un jour, je lisais dans la bibliothèque du Président. Lincoln entre une bougie à la main — le temps était fort sombre — et la promène devant les rayons chargés de livres.

— Tad est un terrible gamin! s'écrie le Président : il bouleverse tout!

— Que cherchez-vous, Président?

— Je cherche un volume que j'ai vu, très-certainement, ici même : La Concordance des Écritures par *Crude* ou *Crode*. — Il voulait parler de la *Concordance* de Truden. Je savais où la prendre, et je la lui tendis : — En Écosse, fis-je, vous trouveriez Truden sur toutes les tables.

— Ah! me répondit Lincoln : Vous autres Écossais, vous connaissez votre Bible bien mieux que nous.... malheureusement pour nous!

Lincoln, qui avait une vive sympathie pour l'Écosse, nomma son fils cadet William *Wallace* Lincoln. Pauvre Willy! En 1862, il mourut du typhus.

— La réponse des Églises presbytériennes d'Écosse aux Églises esclavagistes du Sud, poursuivit M. Williamson, pénétra de joie le cœur du Président. Les presbytériens esclavagistes en avaient appelé à leurs frères d'Écosse. Ils comptaient d'autant mieux sur l'appui moral de ceux-ci, que maints propriétaires d'esclaves avaient, au début, envoyé des sommes considérables à votre Église presbytérienne, pour le soutien de ses œuvres. — Lincoln s'entretenait avec Newton, *Commissionner of Agriculture*, lorsqu'on lui remit un exemplaire de la réponse écossaise, courte et péremptoire. Il la parcourut du regard, puis, se tournant vers Newton : — Écoutez ceci, Newton! Voilà qui est d'une haute valeur! — Lincoln lut à haute voix ; les larmes lui montaient aux yeux ; ce qui le touchait, c'était de voir que l'Écosse, malgré son apparente sympathie pour le Sud, demeurait ferme sur la grande question : la question de l'esclavage. L'opuscule fut placé par Lincoln dans ses papiers, sous la rubrique : *à conserver*.

M. Williamson n'a jamais vu faire à Lincoln ni une bassesse, ni une injustice. Bienveillant envers tous, secourable aux malheureux, jamais Lincoln ne s'est montré ni partial, ni courtisan. M. Williamson n'est pas seul à lui rendre ce témoignage. Un jeune soldat pensylvanien — je tiens le fait du soldat lui-même — avait encouru la sentence de mort pour s'être endormi en faction.

Sa mère, veuve, clouée au lit par la maladie, reçoit l'effroyable nouvelle. Vainement elle essaie de se lever : — Le Président! le

Président! s'écrie-t-elle avec désespoir : *Lui*, ne laisserait pas périr mon fils !

Mary, seule enfant qui reste à l'infortunée, n'entend pas plutôt ces paroles que sa résolution est prise. Elle court à la gare, saute dans le train pour Washington. Le conducteur, auquel Mary dit son histoire, lui accorde place gratuite, et, sitôt arrivé, la fait conduire à la Maison-Blanche. L'enfant, perdue au milieu des vastes antichambres, voit le temps s'écouler ; chaque minute lui semble une heure ; son courage l'abandonne, elle perd l'espoir et se met à pleurer. Lincoln, engagé dans une grave affaire, entend ces pleurs d'enfant ; il envoie aux informations. L'officier revient, raconte qu'une fillette dont le frère doit être fusillé, désire voir le Président : — Qu'elle entre ! fait vivement Lincoln. La fillette arrive en larmes ; elle regarde le grand personnage qui tient la vie de son frère entre ses mains ; l'expression de bonté répandue sur ce visage vieilli avant le temps rassure l'enfant ; elle se jette au cou de Lincoln ; elle implore le pardon de son frère. Lincoln, profondément ému, pose doucement sa large main sur la tête de la fillette suppliante ; lui-même pleurait. Il appelle un secrétaire, s'informe de l'affaire, questionne Mary sur la position de sa mère, prend la plume, signe la grâce du soldat, donne des ordres pour qu'il soit immédiatement amené à Washington, et le renvoie à la veuve.

Autre trait. Lincoln traversait en voiture un village. La population, tout entière accourue sur son passage, poussait des cris d'enthousiasme. Un forgeron, stature colossale, debout sur le seuil de son atelier, tête et poitrine nues, dominait les clameurs par la puissance de sa voix. Cette taille herculéenne, ces formidables hourras attirent l'attention du Président.

— Arrêtez ! crie-t-il au cocher, arrêtez ! Il faut que j'aille serrer la main de cet homme : ce sont de braves compagnons comme lui, qui font la force et la gloire du pays ! — Le forgeron, qui a rencontré le regard du Président, qui l'a vu descendre de voiture, se tait, un peu confus. Mais quand Lincoln se dirige droit vers la forge, notre homme, alarmé pour tout de bon, bat en retraite, d'autant plus vite que Lincoln l'appelle plus fort, et va se réfugier derrière son enclume. Lincoln l'y a suivi : — Une poignée de main camarade ! voilà ce que je veux de vous ! — La vaillante main du forgeron étreint la main vaillante du Président, et de frénétiques applaudissements éclatent de toutes parts.

— Un régiment de Highlanders (1), qui se distingua pendant la guerre, reprit M. Williamson après quelques instants de silence, avait Washington pour destination. Nous autres Ecossais, nous l'attendions avec impatience. Chargés d'occuper Baltimore, dont la populace esclavagiste avait tiré sur le 6e Massachussets, les nôtres pensaient recevoir même accueil. Ils s'y préparaient fusils chargés, les officiers revolver au poing. A mesure que ce régiment prenait possession d'un poste, l'avant-garde passait plus loin pour reconnaître. Nulle provocation, nulle hostilité. La foule amassée sur leur passage se contentait de dire : — Ce sont des Écossais: ce ne sont pas ces d...... Yankees ! — Je me rappelle leur entrée à Washington. C'était un dimanche, à deux heures du matin. Ils traversèrent Pennsylvania Avenue. Leurs cornemuses et leurs fifres jouaient: *Hey, Johnny Cope, are you waukin yet?* — Hé ! Johnny Cope, ne marchez-vous pas ? — En approchant de la demeure du Président, tous entonnèrent : *The Campbell are coming.* — Voici les Campbell. — *Old Abe* (2) avait le sommeil léger ; il s'éveille aux sons lointains de cette mélodie connue, s'élance hors du lit, passe une robe de chambre, descend sous le porche : le régiment y arrivait ; un immense hourrah part des rangs. Lincoln y répond par une de ces adresses improvisées qui lui jaillissaient du cœur; la musique fait entendre le *Hail to the Chief* — Salut au Chef — et le régiment poursuit sa marche sur Georgetown.

— Le 79e, continua M. Williamson, comptait onze cents hommes, huit cent cinquante écossais — cinq cent portaient le kilt — deux cent cinquante irlandais du Nord de l'Irlande, *écossais-irlandais*, comme on les nomme ici. Les officiers étaient pour la plupart ouvriers, artisans ; les soldats, marchands et employés, avaient quitté, pour se battre, New-York, où ils gagnaient de 70 à 100 dollars par mois. Ma maison — le passage dura quelque temps — devint leur quartier général. Washington regorgeait de sécessionnistes; aussi, soldats et officiers highlanders étaient-ils heureux de rencontrer un compatriote, qui sympathisât avec la bonne cause et avec eux. J'assistai à leur départ définitif. L'un des hommes, Gourlay d'Édimbourg, bon chanteur, debout sur une meule de foin, entonna, par ordre de son capitaine, la : *Marsch of the Cameron Men* — la marche des Cameron — le régiment tout entier en répétait les refrains. A Bull Run, nos écossais essuyèrent de

1. Le 79e New-York.
2. Nom populaire, abréviation d'Abraham, donné au Président Lincoln.

fortes pertes. Le colonel Cameron fut tué, le capitaine Laing blessé. Laing était un ancien apprenti de W. H. Lizars, fameux graveur d'Edimbourg. Une première balle l'atteint près de la trachée-artère, traverse le cou à fleur de peau et ressort par derrière. Au même instant, une bombe éclate près de lui. Grièvement blessé par un des fragments, il se retire, appuyé sur son sergent Campbell. A peine avaient-ils fait quelques pas, un cavalier l'ajuste, lui casse le poignet, et se préparait à lui briser le crâne, lorsque Campbell fait feu et tue l'agresseur. Laing et Campbell poursuivent leur retraite; ils sont attaqués par un nouveau rebelle que le brave sergent, baïonnette au poing, étend sur le sol, et tous deux enfin arrivent à l'ambulance.—Washington, après la bataille, présentait un aspect lugubre. La panique avait saisi le peuple; tout ce qui pouvait partir fuyait. Les plus braves s'apprêtaient à recevoir les blessés. On dressait pour les soldats harassés, des échopes pourvues de café chaud, de thé, de pain et de cordiaux. Tandis que s'établissaient les ambulances, notre artillerie traversait les rues au grand galop, des ordonnances se croisaient en tous sens, les clairons sonnaient le boute-selle, et les volontaires du district, misérablement équipés mais le cœur ferme, se préparaient à faire leur devoir.— Posté à la jonction de Pennsylvania-Avenue et de la 14e rue, d'où je surveillais l'arrivée des blessés, je vis Burnside, parti quelques jours auparavant brillant et fier, à la tête de ses troupes, sous une pluie de bouquets, au bruit des acclamations, revenir sur une Rossinante éclopée, coiffé d'une méchante casquette, la boutonnière veuve de fleur! —Rien de plus heureux pour le Nord que cette défaite. La nation comprit qu'il s'agissait, non d'un jeu, mais d'une sérieuse besogne, et qu'on n'en viendrait à bout que par de sérieux efforts. Les troupes, confiantes, présomptueuses, ne se doutant guère de ce qui les attendait, étaient sorties le rire aux lèvres, accompagnées d'une foule joyeuse qui s'en allait gaîment assister *au châtiment des rebelles :* vrai départ de carnaval! Bull Run dessilla les yeux. En rentrant chez moi, je trouvai bon nombre d'officiers et de soldats du 79e, la plupart blessés. — Notre régiment Highlander donna dans vingt-sept actions, y compris la terrible bataille de Spothsylvania Court House, sous le général Grant.

— Washington a cruellement souffert, reprit M. Willamson. Pendant la guerre, troupes régulières et vagabonds l'envahissaient à la fois. Des femmes irlandaises de mauvaise vie emplissaient les faubourgs où de pires vauriens, débitant leur whisky frelaté, à 4 ou 5 dollars la bouteille, fournissaient aux déserteurs des vête-

ments bourgeois ! — La police avait beau opérer des descentes journalières dans ces repaires, confisquer les spiritueux; ces misérables femmes trouvaient moyen de rôder sans cesse autour des soldats, et de leur vendre les flacons de whisky qu'elles portaient suspendus sous leurs crinolines (1). Chaque nuit, le *Prevost Guard*, nettoyant quelques-uns de ces bouges, y exécutait des razzias de soldats; les tavernes étaient fermées d'office ; les tonneaux de rhum et d'eau-de-vie vidés dans les égouts ; les détenteurs de ces établissements, coffrés ! Peine perdue, tout recommençait le lendemain. Plus de dimanches; presque plus de culte ; les églises, converties en hôpitaux, abritaient les blessés et les mourants. Nuit et jour retentissait un effroyable tumulte. — Convois de mules du Kentucky destinées au transport des vivres ; chevaux pour la cavalerie et autres services militaires, acheminés vers les haras de l'État ; troupeaux de bétail conduits par des hommes armés de longs fouets dont les claquements retentissaient mêlés aux mugissements des bœufs ; blessés et moribonds arrivés par eau dans notre port ; longues files d'ambulances ; foules agitées courant de tous côtés afin d'apprendre les nouvelles et de savoir si quelqu'un des leurs se trouvait parmi les blessés; colonnes de rebelles prisonniers, amenées sous fortes escortes au quartier général ; compagnies d'officiers suddistes gardées par des soldats noirs; régiments sur régiments rejoignant le corps d'armée; tout cela se croisait sans cesse, dans un indescriptible pêle-mêle ! — Lorsque Burnside, se rendant auprès de Grant, en Virginie, traversa Washington, il fallut deux jours entiers à ses 45,000 hommes pour défiler devant le Président et le Cabinet. Dans ce corps, figuraient trois ou quatre régiments noirs. En passant devant *Old Abe*, ils entonnèrent d'une seule voix : *John Browns body lies a mouldering in the grave.* — Le corps de John Brown pourrit dans le tombeau. — Pauvres enfants ! Ils ne savaient pas qu'ils allaient s'engouffrer dans le cratère de Petersburg.

Tout étranger en séjour à Washington, est tenu de présenter ses hommages au Président. Je me rendis donc une après-midi à la Maison Blanche. L'agitation politique gagnait de proche en proche. Du haut en bas, la société fermentait. Intérêts publics, intérêts

1. Le nombre de ces malheureuses s'éleva pendant la guerre jusqu'à vingt mille. Cinq mille environ appartenaient à la race noire.

privés, ambition, dévouement, on sentait bouillonner et monter ce flot, qui envahissait les appartements de Johnson !

Chasseurs de places, hommes politiques, officiers de terre et de mer ; citoyens aux longues jambes du Far West, vêtus avec le sans-façon républicain, coiffés de chapeaux de tous les styles, depuis le pochard au monumental *tuyau de poêle*, tous se pressaient, s'entassaient ; foule plus bigarrée encore de caractères que d'aspect.

Les salles de réception, vastes, richement ornées, avaient pour meubles, outre quelques chaises légères – juste ce qu'il en fallait pour permettre à une personne sur dix de s'asseoir — deux énormes *crachoirs*, plantés au beau milieu du tapis, que des carrés de toile cirée protégeaient tant bien que mal. Un salon plus élégant réunissait les dames, envers lesquelles s'exerce partout en Amérique, une courtoisie et un respect qui nous couvrent de confusion, nous autres grossiers personnages, vieux civilisés de la chevaleresque Europe.

Quelques-uns des citoyens les moins raffinés — ils attendaient depuis longtemps sans doute – allant et venant, brusques, impatients, parlaient à voix éclatante, regardaient par la fenêtre, lançaient dans le précieux réceptacle du milieu, tantôt un jet couleur d'ambre, tantôt quelque monstrueuse chique de tabac ; tandis que d'autres, appartenant à un ordre plus élevé, se groupaient vers la porte du cabinet présidentiel et causaient bas entre eux. Chaque fois qu'elle s'ouvrait, cette bienheureuse porte, un mouvement se produisait dans la foule: tous les regards se fixaient sur les battants, chacun croyait être appelé !

Il s'agit d'audience, en effet. Un officier d'ordonnance remet au Président les cartes des visiteurs, et selon que celui-ci les désigne, introduit les élus. Pauvre officier ! parcourant incessamment les salons, tiré de çà, tiré de là, partout arrêté, bourré de ceux qui croient à quelque maligne intervention de sa part, il me rappelait ces malheureuses mouches fourvoyées dans une toile d'araignée, dont elles ne parviennent pas à franchir les défilés visqueux.

Rien d'assommant comme l'attente dans cette étouffante cohue ! Mais lorsque quelque sénateur ou quelque haut personnage militaire, arrivant soudain pour affaires importantes, entrait tout droit, qu'il demeurait enfermé avec le Président durant un temps illimité, lorsque nous songions, nous infortunés mortels privés d'air, de siéges, de tout confort, qu'à chaque instant d'autres sénateurs, d'autres officiers pouvaient survenir pour affaires non moins pressantes, la détresse nous prenait !

Ne croyant plus à la possibilité d'une entrevue, piteusement appuyé contre le mur, j'aurais lâché pied, si la pensée de perdre ainsi mes trois heures de patience..... ou d'impatience, ne m'eût retenu quelques instants encore. Juste à ce moment, mon nom retentit. J'entrai chez le Président.

Johnson se tenait debout vers une table chargée de livres et de papiers. Homme de haute stature, droit encore, il a le teint brun, les épaules larges, et de la dignité.

Johnson me tendit la main. Les premières civilités échangées, le Président m'adressa les questions d'usage : — Etes-vous depuis longtemps dans notre pays, Monsieur ? Comment vous plaît notre pays, Monsieur ?

L'audience — elle n'a point influé sur les destinées du monde — ne dura guère ; je pris congé.

Johnson, que j'ai revu lors de mon second passage à Washington, habile, ambitieux, présente un singulier mélange d'assurance et de timidité. Il y a du *bull dog* dans cette figure carrée.

La ténacité quand même, se lit sur le front ; les lèvres sont fortement serrées, comme d'un homme décidé à résister jusqu'au bout ; les yeux petits, vifs, toujours en mouvement, étincellent sous d'épais sourcils ; la profondeur, la vigilance, la finesse, tout cela se lit tour à tour dans les regards perçants et inquiets.

Le Président semble agité ; mais je n'ai surpris, ni dans son aspect, ni dans l'expression de sa pensée, aucune trace de ce trouble que les journaux du parti opposé attribuent à de trop fréquentes libations. Les arrêts de la presse américaine demandent, plus que d'autres, à être sérieusement révisés.

Johnson, presbytérien, suit à Washington l'église du docteur Gurley. Je l'y ai fréquemment rencontré, alors que bouillonnaient toutes les passions, et que les feuilles radicales déclaraient le Président à moitié empoisonné, par l'abus des spiritueux.

Johnson, nul ne l'ignore, travaillait en qualité d'apprenti chez un tailleur (1). Si le bruit public dit vrai, Johnson, avant de se marier, n'aurait pas même su signer son nom. Sa femme fut son professeur. — Johnson a ce mérite incontestable de s'être, par son énergie et par ses facultés, élevé jusqu'à la vice-présidence d'une grande république.

Ce qui le fit président, ce fut la balle de Wilkes Booth.

1. Caroline du Nord.

XI

GRANT.

Lors de ma première visite à Washington, Grant était secrétaire de la guerre par intérim. De sérieuses difficultés s'élevaient entre Johnson et le Congrès ; on allait, selon toutes probabilités, porter Grant à la présidence (1). Je pris les lettres d'introduction que m'avaient remises Ward Beecher, Georges H. Stuart, et je me rendis chez Grant.

Assis à sa table de travail, dans une petite pièce dépourvue de toute prétention à l'élégance — quelques estampes révolutionnaires en ornaient les murs, un sombre portrait de Lincoln se dressait sur la cheminée — mémoires, lettres et journaux empilés devant lui, un cigare à moitié consumé à portée de sa main, l'inévitable crachoir à ses pieds, Grant me fit le meilleur accueil.

Le général n'est pas de taille élevée ; une moustache rougeâtre, coupée en brosse, recouvre sa lèvre supérieure ; son expression austère ne manque point de charme.

Connaissant le mutisme invétéré du Général, je n'espérais pas tirer grand chose de lui. Mais, pensai-je, cette excessive réserve ne viendrait-elle point de ce que, fréquemment abordé par des indiscrets désireux de lui arracher sa pensée, Grant veut les tenir à distance ? Je laissai donc toute question politique de côté, pour parler au Général de l'Écosse, et des rapports qui existent entre ce pays et la famille Grant. Dès qu'il fut bien assuré que je ne cherchais nullement à pénétrer les secrets de l'État, Grant devint communicatif.

— Oui, me dit-il, je suis réellement écossais. Ma mère était une

1. L'autorité de Johnson, homme du Sud — Tennessee ou Kentucky — fut toujours contrecarrée par les gens du Nord, qui l'accusaient de favoriser les rebelles. De là, des tentatives d'*empeachment* devant le Congrès. Elles n'aboutirent pas. Johnson acheva les quatre ans de sa présidence. Grant lui succéda régulièrement le 4 mars 1869, et fut réélu le 4 mars 1873.

Simpson, elle appartenait à l'Écosse, et quoique mon père et mon grand-père soient nés en Amérique, tous deux se réclamaient de leur origine Highlander !

Ce fut le commencement d'un cordial entretien, totalement dépourvu de cette raideur hautaine qu'on reproche au Général.

Tout, les manières, le langage, les sympathies, indique chez Grant, le franc républicain. Lors des troubles du Mexique, il pressa vivement le Congrès de soutenir Juarez, déclarant que l'intrusion d'une monarchie en Amérique, par les baïonnettes étrangères, était un acte de flagrante hostilité contre les États-Unis.

— Comment, lui demanda-t-on, accordez-vous ce principe avec le fait de la domination anglaise au Canada ?

— La Grande Bretagne, répondit Grant, occupait avant nous le Canada. D'ailleurs, elle laisse peu à peu flotter les rênes de son autorité, tandis que la France s'efforce d'établir la sienne où elle n'a que faire. C'est très-différent.

En cette question, comme en d'autres, l'opinion de ses concitoyens pèse d'un poids considérable sur les déterminations de Grant. Il le dit lui-même : — Je n'ai pas le droit de m'opposer à la volonté du peuple !

Partout, du reste, j'ai rencontré chez les Américains, un désir profond de paix et de bon accord entre les États-Unis et l'Angleterre. Les sentiments anti-anglais qui éclatent en certaines occasions, sont le fait, j'en ai la conviction intime, non de la population américaine native, mais d'émigrés Anglais, Écossais, Irlandais, indifférents ou mécontents, pleins de haine envers le pays qu'ils ont abandonné, jaloux de sa grandeur. Les vrais américains, surtout ceux qui portent Grant à la présidence, n'ont pour nous que bienveillance et cordialité.

La réserve de Grant, fait de lui le plus embarrassant des personnages politiques. Lorsqu'il fut question de la présidence pour Grant, nul ne savait au juste s'il était radical, démocrate, ou simplement républicain. J'ai entendu Wendell Phillips s'exprimer ainsi au sujet de Lincoln et de ses successeurs : — Nous avons débuté par un homme dont les regards étaient tournés vers le ciel ; un autre est venu qui regardait l'enfer ; maintenant, on nous en propose un, dont nul ne peut dire autre chose, sinon qu'on ne sait de quel côté il regarde (1).

Ben Wade n'était pas plus avancé : — J'ai vainement essayé,

1. Lorsque le général Grant rendit visite à Burnside — à Providence — une sérénade lui fut donnée. Grant parut àl a fenêtre et s'inclina silencieusement Mais la foule ne se tenait pas pour satisfaite, il lui fallait un discours. Grant,

disait-il, de sonder les opinions politiques de Grant. Quand je vis le courant des sympathies populaires se précipiter de son côté : Tenez-vous pour Johnson, lui demandai-je, ou pour le Congrès ? pour qui, enfin ? — Impossible de rien tirer du général. Dès que j'abordais la politique, Grant m'offrait un cigare et me parlait chevaux.

Grant, toutefois, en a fait assez pour qu'on sache et ce qu'il est, et ce qu'on peut attendre de lui

En 1861, Grant reprit du service dans l'armée de l'Union : — Parce que, disait-il, la patrie est en danger, et que je me sens tenu de lui offrir mon dévouement. Elle m'emploiera comme bon lui semblera. J'aimerais à commander un régiment, mais peu d'hommes en sont capables. Suis-je un de ceux-là ? J'en doute.

Trois ans après, il commandait non pas un régiment, mais toute une armée, et se montrait le plus capable des généraux du nord.

En 1863, Grant, avec son corps, se trouvait dans l'ouest. Une maison de commerce, aux opérations de laquelle était intéressé le père du général, s'adresse à Grant, pour en obtenir un permis spécial de trafic sur le fleuve. M. M***, délégué spécial des commanditaires, se rend au quartier, obtient une audience de Grant, et lui présente sa requête, qu'appuie une lettre de M. Grant père.

— Monsieur, répond le général, j'aide volontiers mes amis toutes les fois que je le peux. Cette fois, je ne le peux pas. Je suis au service des États-Unis; par conséquent, je ne dois pas favoriser un citoyen plus que l'autre.

— Mais ces nouveaux règlements, reprend M. M*** : N'y aurait-il pas moyen de les éluder ?

— Non, Monsieur. Prenez un permis comme les autres, trafiquez sur la rivière comme les autres, et ne me demandez pas un privilège que je refuse à d'autres.

Sans aucune indulgence pour ceux qui prétendent aiguiser leurs couteaux sur la meule de l'État, Grant proposa pendant la guerre, une loi en vertu de laquelle tout fournisseur du gouvernement, convaincu d'avoir livré des marchandises avariées ou frelatées, serait immédiatement incorporé dans un régiment : — Ou mieux encore, disait Grant, consigné à bord de quelque vaisseau de guerre, qui ne le lâchera pas.

Grant — il le doit peut-être à son silence — est fin observateur.

toujours muet, s'incline de nouveau, et se retirait bouche close, quand une voix de stentor s'écrie : — Seulement deux mots, général ! — *Non, Monsieur !* répond courtoisement Grant. Les reporters qui avaient suivi Grant pas à pas, en furent réduits à ce discours de deux mots.

Il occupait le fort Donelson; quelques ennemis tombent entre les mains de ses patrouilles; on vient le dire au général.

— Leurs hâvres-sacs sont-ils garnis ? demande Grant.

On les examine, ils contenaient des vivres pour trois jours.

— Donc, fait le général, l'ennemi ne songe pas à livrer bataille, il compte nous gagner de vitesse : Qui attaquera vaincra ! Souvenez-vous de cela !

— Les Suddistes, disait Grant à propos du combat qu'il soutint à Wilderness contre les confédérés : les Suddistes commencent par se battre en désespérés ; mais si, pendant un jour ou deux, nous restons pendus à leurs flancs, — *hang on them* — nous finissons par les rosser !

Cette appréciation de la valeur suddiste est-elle juste ? Je ne sais. Une chose demeure certaine, c'est que la ténacité : le *hang on*, forme un des traits caractéristiques de Grant. Lent à s'ébranler, lent à entreprendre une œuvre, Grant, sitôt qu'il l'a *empoignée*, ne la lâche plus qu'il ne l'ait, avec une inflexible résolution, menée à bonne fin.

Dans sa jeunesse, le taciturne Grant montrait même persévérance et même valeur. Collégien à l'Académie de West-Point, son humeur peu sociable lui attirait maints quolibets de la part de ses camarades. Grant les supporta longtemps, sans mot dire. Une après-midi — les écoliers jouaient aux soldats — le capitaine lui adresse une remarque impertinente. Grant sort des rangs, jette bas sa jaquette, et devant la compagnie entière, défie le capitaine, au grand étonnement de *l'armée !* Les deux champions se mesurent. Ils n'avaient pas lutté trois minutes que, terrassé, le pauvre capitaine demandait quartier.

— Maintenant, à vous, lieutenant ! — fait Grant, se tournant imperturbable, vers un autre officier qui l'avait précédemment offensé.

Le lieutenant aurait infiniment préféré décliner l'honneur, mais sa réputation était en jeu, il se résigne. Grant l'étend sur le sol.

— A présent ! dit Grant, retroussant ses manches comme si la bataille ne faisait que commencer: Qui en veut encore? Je ne demande pas mieux que de vivre en paix ; mais s'il le faut, je passerai toute la compagnie en revue, un par un !

On se le tint pour dit. Les camarades, ravis de son courage, s'assemblèrent tumultueusement autour de Grant ; c'était à qui lui donnerait une poignée de main. Dès lors, il fut surnommé *Company Grant,* nom qu'il conserva jusqu'au moment où, en 1862, sa

correspondance avec le général confédéré Buckner — Fort Donelson — lui valut cette autre appellation bizarre, mais caractéristique : *Inconditionnal surrender Grant.* — Reddition sans condition Grant (1) !

Pendant la terrible bataille de Pittsburg — 6 avril 1862 — lorsque tout semblait perdu, Buell dit à Grant :

— Avez-vous pourvu à notre retraite, Général ?

— Non, Monsieur. Nous ne battrons pas en retraite.

— Mais nous pourrions y être contraints. Il faut nous tenir prêts à toutes les éventualités.

— Eh bien ! il y a les barques.

— Les barques ! Elles ne contiendraient pas 10,000 hommes, et nous sommes 30,000 !

— Elles contiendront toujours plus de soldats qu'il n'en battra en retraite.

L'année suivante, lors des opérations contre Vicksburg, Sherman trouvait nécessaire de déplacer le centre d'action et d'approcher Vicksburg par le Nord.

— Il nous faudrait pour cela retourner à Memphis ! dit le général Grant.

— Sans doute.

— Monsieur, je ne ferai pas un pas en arrière ; cela ressemblerait à une retraite, le pays en perdrait courage. Non, Monsieur : j'ai étudié notre plan primitif, je le poursuivrai jusqu'au bout.

A quelques jours de là, Grant s'arrête, pour faire boire son cheval, près d'une maison en ruines. La propriétaire — une rebelle — lui demande s'il compte prendre Vicksburg ?

— Certainement.

— Et quand cela ? fait la dame avec un rire moqueur.

— Je l'ignore. Mais je prendrai Vicksburg, dussé-je rester ici trente ans.

Tant que dura la guerre, cette indomptable résolution fit face à tous les événements. Après qu'on eut vainement tenté d'enlever à Lee ses positions dans la Wilderness, quelques officiers proposèrent d'avancer sur Richmond par un autre côté.

1. Le lendemain de la bataille — 16 février 1862, — Buckner, se voyant perdu, écrivit à Grant : « Je propose une réunion de commissaires chargés de rédiger les termes de la capitulation. » A quoi Grant répondit : « Je n'accepte d'autres termes que celui-ci : *Reddition sans condition.* » Buckner était pris. Dévorant sa rage : « Les circonstances me contraignent, répliqua-t-il, d'accepter vos conditions peu généreuses et encore moins chevaleresques. » — Le Fort Donelson fut la première grande victoire du Nord.

— Non, dit Grant, j'y arriverai par cette ligne-ci. Je me battrai pour cela, tout l'été s'il le faut.

Grant ne recule devant aucune mesure—pas même devant celles dont la sévérité semble dépasser les limites ordinaires — si par ce moyen il atteint plus vite et mieux son but. Lorsque Sherman remontait la ravissante vallée de la Shenandoah où les confédérés avaient tant opéré de razzias, Grant donna des ordres plus stricts et plus durs que jamais ne le furent ceux du Sud, au temps de ses plus brillants succès.

— Arrachez ce qui peut être arraché ; brûlez ce qui peut être brûlé ; démollissez, détruisez, ne laissez quoi que ce soit debout ! Que rien ne puisse engager l'ennemi à y revenir ! Que les corbeaux eux-mêmes, pour traverser la vallée, soient obligés d'emporter leurs provisions avec eux !

Pauvre fertile vallée ! Elle se vit pour un temps transformée en désert.

Grant ne ménageait guère plus la vie humaine. Des officiers suddistes m'ont affirmé — et ceux du Nord ne contredisent pas l'assertion — que Grant, dans ses combats contre Lee, entre Wilderness et Petersburg, a sacrifié plus d'hommes que Lee n'en comptait sous ses ordres au début. Grant avait accompli ses desseins. Le Nord essuya des pertes considérables, mais le Sud était vaincu.

Aussi généreux dans la victoire qu'inflexible dans la guerre, Grant, lorsque Lee se rendit — Appomatox — permit aux officiers confédérés de conserver leurs armes, fit distribuer des vivres aux troupes affamées, et renvoya l'armée vaincue dans ses foyers. Les suddistes n'ont pas oublié ce fait ; ils parlent avec admiration de la conduite de Grant à Appomatox. Quant au général ennemi : « Accorder à Lee le bénéfice d'une amnistie, écrivit Grant au Président, ce serait exciter sans doute une violente opposition dans le Nord ; mais ce serait pacifier le Sud. » — Et Grant terminait son rapport officiel par ces mots, qui lui font d'autant plus d'honneur qu'ils rendent mieux justice à la bravoure du Sud : « Puissions-nous vivre en bon accord avec cet ennemi dont la valeur, bien que consacrée à une mauvaise cause, vient d'accomplir tant d'héroïques actions ! »

Grant, qui agit plus qu'il ne parle, ne s'est jamais expliqué sur la question d'égalité entre la race noire et la race blanche. En 1863, toutefois, il organisa des régiments de couleur, enjoignit à ses officiers de faire, autant qu'il leur serait possible, disparaître tout préjugé contre les soldats noirs, et dans ses transactions

avec l'ennemi, assimila constamment ses troupes noires aux troupes blanches.

— Avez-vous toujours été abolitionniste ? lui demandait-on un jour.

— Non, répondit Grant.

— Mais vous désiriez l'émancipation graduelle ?

— Non, pas dès l'abord. L'esclavage avait fait son temps ; j'ai compris cela. Je voulais la paix : il ne fallait pas songer à l'obtenir, aussi longtemps que l'esclavage serait maintenu par le Sud.

— Vous aviez bon nombre de soldats de couleur ?

— Oui.

— Se battaient-ils bien ?

— Très-bien.

— Les noirs seront-ils capables de défendre leurs droits dans le Sud ?

— Je le crois ; l'avenir le montrera.

— A-t-on bien fait d'accorder le suffrage aux nègres ?

— Oui. Jadis, je m'y serais opposé. Aujourd'hui, non. Nul autre moyen de sortir d'embarras. Nécessité commande. Le Sud fera sagement de s'y soumettre : plus vite et mieux. Il ne retrouvera le calme qu'à ce prix.

XII

LA GUERRE.

Le Sud, provocateur de la guerre, s'est-il jamais rendu compte du sérieux avec lequel le Nord, tout entier debout, se préparait à châtier la rébellion ? je ne le crois pas. Le Nord, au commencement du conflit, n'a-t-il eu d'autre but que l'émancipation des esclaves ? je ne le crois pas davantage. La question noire néanmoins, palpitait au cœur même du débat, et lorsque le premier coup de canon fit retentir le continent américain, Wendell Phillips dans le Nord, Alexandre Stephens dans le Sud, purent s'écrier : C'est le glas funèbre de l'*institution* !

Le Nord, par où j'entends les masses, vit surtout le fait de la révolte, le mépris de l'autorité nationale, l'atteinte portée au principe fondamental de la Constitution.

Ce principe répudié, la Constitution devenait un chiffon de papier sans valeur, et l'Union, cette glorieuse Union dont s'enorgueillissait l'Amérique ; cette Union, l'étonnement et l'espoir du monde, cette Union n'était plus qu'une mauvaise plaisanterie, et la vieille Europe allait s'en gausser.

Sauver l'Unité : telle fut la pensée générale. Voilà pourquoi les enfants du Nord, ceux qui méprisaient le nègre et le damnaient sans pitié, tout comme ceux qui prenaient son parti et défendaient ses droits, répondirent au défi par le canon. L'Unité, cependant, ne pouvait être sauvée qu'au prix de l'esclavage ; la nation le comprit, prononça la sentence : l'esclavage avait vécu (1) !

1. Nous ne saurions partager les vues de l'auteur. Le Nord n'avait pas attendu le défi du Sud pour condamner à mort l'esclavage. Le Nord avait prononcé la sentence de l'esclavage, le jour où il avait élu Lincoln. Lincoln, c'était l'émancipation. C'est parce que Lincoln était l'émancipation, que le Nord nomma Lincoln. C'est parce que le Nord nomma Lincoln, que le Sud, déchirant la Constitution, se sépara. La question de l'esclavage, question gigantesque, question vitale, la question « d'être ou n'être pas, » cette question prima tout, domina tout, embrasa tout. — Trad.

Le Nord, on l'a osé prétendre, ne dut son triomphe qu'à l'élément étranger, habilement introduit dans ses armées ! Ce ne seraient pas les soldats américains qui auraient vaincu, ce seraient des mercenaires empruntés à toutes les nationalités ! Rien de plus faux. Traversez l'Amérique, les vêtements de deuil répondront. Du Maine au Mississipi, je n'ai pas rencontré une famille qui n'eût envoyé un ou plusieurs de ses membres à l'armée. Pas une carrière qui n'y eût son représentant. Juges, négociants, pasteurs, étudiants, ouvriers, avocats, moniteurs des écoles du dimanche, banquiers, artistes : tous s'étaient battus. Plusieurs avaient conquis, à la pointe des baïonnettes, au prix du sang, les grades militaires dont le brevet reposait paisiblement dans un tiroir de leur bureau.

Les académies fourmillent de *capitaines* et de *majors*. J'ai vu, dans le collège de X***, un jeune colonel — s'il a contribué à réprimer la révolte, il devait connaître mieux l'art militaire que le grec — debout devant son professeur, reconstruire péniblement une phrase de Xénophon.

Les licenciés à destination du Kansas, sortis de l'*Union Theological Seminary* — New-York — possédaient, lors de ma dernière visite, des titres militaires gagnés sur le champ de bataille, dans la proportion d'un sur neuf. L'un d'eux, le colonel Lewis, avait eu son père et trois frères dans l'armée. M. N***, officier, entrant un jour sous la tente de W***, frère du colonel Lewis, s'écrie en regardant la sentinelle :

— Capitaine ! comme ce soldat vous ressemble !

— Je le crois bien ! répond le capitaine : C'est mon père.

Le père, plutôt que de ne rien faire pour la *cause*, avait pris du service en qualité de simple soldat, dans le régiment de son fils.

Toutes les dénominations religieuses s'unissaient dans un commun effort. Les églises équipaient des compagnies, les pasteurs partaient avec leur troupeau. Un régiment de l'Illinois était presque en entier composé de ministres et de théologiens. Les membres de ces associations évangéliques, dont le réseau couvre les États-Unis, couraient s'enrôler dans l'armée; les Unions chrétiennes de jeunes gens en remplissaient les rangs (1). — Si, pour de futiles motifs, bien des individus se dispensèrent de partir au début, d'autres, incapables en réalité de porter les armes, exemptés par

1. L'armée avait accepté les services des nationaux étrangers, sans doute ; mais les Américains y figuraient dans la proportion de soixante-dix sur cent pour les troupes de l'Est, de quatre-vingt-dix sur cent pour celles de l'Ouest !

cela même du service militaire, fournirent volontairement des *recrues représentatives*. Un plus grand nombre encore, non contents de s'enrôler eux-mêmes, engageaient des hommes dont ils payaient la solde, et les envoyaient renforcer l'armée. Un millionnaire de Rhode Island, qui d'un trait de plume se fût procuré vingt remplaçants, partit en qualité de simple soldat, après avoir équipé un régiment à ses frais.

Les citoyens retenus chez eux, répondant largement aux appels du cabinet, témoignaient leur sympathie par des élans généreux et spontanés. Une pauvre ouvrière de New-York confectionna soixante chemises et les offrit à un régiment. Un fondeur d'étain fournit gratuitement à toute une compagnie des plats et des ustensiles en métal. Ce sont deux exemples pris sur des milliers. Les commerçants qui avaient leurs employés à l'armée, maintenaient le traitement de ceux-ci, ni plus ni moins que s'ils eussent travaillé derrière le comptoir ou dans le magasin. M. X***, patriote de New-York, passablement original, envoya au Fort Monroe une tonne de dragées, avec ordre de les distribuer par cuillerées aux soldats. Les employés de la police de New-York, ne pouvant abandonner leur poste, fournirent chacun sa recrue, et payèrent en outre 50 dollars par mois à chaque famille de remplaçant. M. Aspinwall, chargé par l'État d'acheter des armes, présenta au secrétaire de la guerre la note des fusils Enfield qu'il avait livrés au Gouvernement, sous forme d'un chèque de 25,000 dollars, à tirer sur son banquier !

Les femmes ne restaient pas inactives; partout elles s'organisaient en *Soldiers aid Societies* — société de secours pour les soldats. — D'un bout à l'autre du pays, des millions de doigts agiles, mus par la sollicitude et l'amour, faisaient de la charpie, préparaient des bandages, cousaient des vêtements, confectionnaient des gelées, des conserves, des boissons rafraîchissantes ou restaurantes: tout ce qui pouvait procurer quelque soulagement aux blessés, quelque confort aux soldats.

La guerre s'étendait, les besoins se multipliaient; il devenait urgent de centraliser les efforts individuels. On se souvint de l'œuvre accomplie en Crimée, soit par le gouvernement de la Grande-Bretagne, soit par le dévouement des femmes anglaises. Le génie pratique de l'Amérique s'empara de l'idée, la développa, l'amplifia, lui donna des proportions aussi vastes que les gigantesques horizons du continent américain.

C'est ainsi que naquirent en 1862, les *Sanitary and Christian Commissions*.

La *Christian Commission*, nous l'avons vu, pourvoyait au bien temporel et spirituel des soldats. La *Sanitary Commission* s'appliqua aux soins que réclamait la santé de l'armée, à l'amélioration de tous les aménagements matériels. Ses agents, ses chirurgiens, ses médecins, surveillaient les campements, les hôpitaux, les ambulances, la nourriture avec l'équipement des hommes, et fournissaient les objets qu'on ne pouvait demander au gouvernement. Sous la tente comme sur les champs de bataille, le soldat n'avait pas de meilleurs amis.

Lorsque le général Gilmore attaqua le Fort Wagner, les agents de la *Sanitary Commission* marchaient avec les colonnes, et sous le feu des batteries emportaient les morts, relevaient les blessés : noirs, blancs; les confiant aux ambulances, qui les envoyaient dans les hôpitaux admirablement organisés par leur intelligente sympathie.

Avertie par dépêche du combat sanglant qui venait de se livrer devant Élisabeth — Kentucky — la *Sanitary Commission* se hâta d'y expédier ses délégués. Parmi les blessés qui se débattaient dans d'indicibles souffrances, se trouvait un jeune homme, presque un enfant, qu'on emporta évanoui. Le lendemain dès l'aube, M. X***, chirurgien, fait sa tournée. Notre jeune homme, assis sur son lit, promenait autour de lui des regards étonnés. Il avait fermé les yeux étendu dans la boue sanglante, au milieu des cris de la bataille, entouré de morts et d'agonisants ; or, en soulevant ses paupières, il se voyait couché dans un bon lit ; des visages paisibles et doux lui souriaient.

— Eh bien ! fit gaîment le chirurgien, sommes-nous mieux ?

— Oh ! oui ! répond faiblement le pauvre enfant, beaucoup mieux ! C'est, poursuivit-il en regardant autour de lui ; c'est comme si ma mère avait passé par là !

Rendre au soldat, partout où le promenaient les vicissitudes de la guerre, les maternelles tendresses du home, voilà ce que voulait, voilà ce que faisait la *Sanitary Commission*.

On se battit trois jours autour de Gettysburg ; nous savons quelle œuvre magnifique y accomplirent les délégués de la *Christian Commission*. Les officiers médicaux de la *Sanitary* n'en réalisèrent pas une moins belle : ils soignèrent 13,000 fédéraux, 7,000 confédérés ; distribuèrent aux soldats indigents 1,000 couvertures, 10,000 chemises, 11,000 livres de mouton et de volailles, 600 boisseaux de légumes et 12,000 pains. Pour agir dans ces proportions, il fallait des sommes énormes; cette dernière distribution avait coûté 72,000 dollars. Tout d'un élan, la nation se mit à la hauteur

des circonstances : la *Sanitary Commission* et la *Christian Commission* ne restèrent pas un seul instant les mains vides.

Avait-on besoin d'infirmières ? mille femmes dévouées se tenaient prêtes à partir. Fallait-il des mûres sauvages pour sirops ou gelées ? le télégraphe parlait, des milliers d'enfants allaient dépouiller les ronces, des caisses de mûres arrivaient au camp. Réclamait-on des oignons ? — antiscorbutique — les légumes frais et les fruits, venant de toutes parts, emplissaient les dépôts. La *Sanitary*, aussi habile organisatrice qu'elle était dévouée, avait établi dans chaque ville et dans chaque village, des bureaux pour recevoir les dons, qui, promptement dirigés sur les centres : New-York, Philadelphie, Washington, Saint-Louis, Chicago, en étaient sans cesse expédiés aux différentes armées qu'accompagnaient toujours les agents du *Flying-depot* — dépôt volant — créé par la *Sanitary*.

L'argent affluait comme affluaient les offrandes en nature. Quelque prodigieuse que fût l'œuvre, ses revenus, tous frais payés, excédaient ses dépenses de trois pour cent. Le patriotisme battait monnaie ; l'enthousiasme général s'ingéniait à remplir la caisse des *Commissions*. Un sac de farine, entre autres, leur rapporta 15,000 liv. st. ! Voici comment : le fait caractérise trop bien nos frères d'Amérique, pour que nous le passions sous silence.

Au mois d'avril 1864, M. Gridley — Nevada — et son ami, M. X***, firent je ne sais quel pari, à propos de je ne sais quelle élection municipale. Le perdant devait traverser la ville, un sac de farine sur les épaules, escorté par une bande de musiciens jouant *Dixie* pour M. X***, si monsieur X*** était le perdant ; et *John Brown* pour M. Gridley, si la chance tournait contre lui. Elle tourna. — M. Gridley, précédé de dix musiciens, suivi d'un peuple de badauds, parcourt les rues au son de *John Browns Body* et au bruit des éclats de rire ! En Américain pratique, M. Gridley n'a pas plutôt touché le but, qu'il propose de vendre le sac de farine, et d'en verser le prix dans les caisses de la *Sanitary Commission*. Se portant lui-même acheteur, il donne 200 dollars du sac. M. X*** le rachète aussitôt pour 350, dépose l'argent, et remet le sac en vente. Vendu, racheté, revendu, on ne lâche pas le sac qu'il n'ait produit 4,000 dollars.

Ce n'est pas tout. Sac et musique en tête, l'armée du Seigneur — comme on l'appela — se rend processionnellement à Gold Hill, la ville voisine. On dresse une estrade, on y étale le sac, la foule s'assemble, on ouvre les enchères, le Maréchal Arnold, qui s'est emparé des fonctions de crieur pubic, lance le premier chiffre : 300 dollars. L'affaire s'allume, chacun surenchérit. Vendu soixante

dix-neuf fois à Gold Hill, le sac y fait 6,750 dollars. — De plus hautes destinées l'attendaient. L'armée du Seigneur repart avec son cortège; elle va de proche en proche, de ville en ville, jusqu'aux rives du Pacifique ! Arrivé là, le sac avait produit 63,000 dollars.

« Il faudrait un Homère, écrivait à M. Gridley le Docteur Bellows, président de la *Sanitary*, pour raconter l'Odyssée de votre sac ! Je vous félicite de ne pas avoir à porter sur votre dos tout l'argent qu'il a moissonné. »

Des *Sanitary Fairs* — bazars — organisés dans les grandes villes du Nord, avec une splendeur inconnue jusqu'alors, réalisaient de colossaux bénéfices au profit de la commission. Là aussi, les idées originales ne faisaient pas défaut. On raconte — je ne garantis pas l'histoire — qu'une dame jeune et jolie offrit, dans un but tout patriotique, quelques baisers à 10 dollars *la pièce !* M. X***, vieux gentleman qui en essaya, trouva la chose si fort de son goût, paraît-il, qu'immédiatement il s'en paya pour 50 dollars !

Parmi les innombrables objets expédiés de partout aux bazars, on en voyait d'étranges : Cinq boisseaux de pommes de terre, « plantées, cultivées, arrachées par cinq jeunes miss de l'Illinois ». Les pommes de terre rencontrèrent des amateurs.

Un ouvrage de femme, dont la matière première, la laine, achetée avec quelques *cents* trouvés dans la poche d'un soldat tué, avait été tricotée par sa mère, monta jusqu'à 100 dollars.

Un oreiller portant ces mots : « Mon petit garçon est mort, la tête appuyée sur cet oreiller ; c'est le plus précieux trésor qui me reste ; je le donne pour les soldats ! » Un rouleau de bandages accompagné de cette poétique inscription : « Il y a cent cinquante ans, si un voyageur avait franchi les Ochil Hills — Écosse — il eût pu voir, assise auprès de sa fenêtre, une jeune fille dont le pied mignon faisait rapidement tourner le rouet ; elle filait ses draps de noce, ne se doutant guère que leur toile, plus de cent ans après sa mort, servirait, dans un lointain pays, à panser les blessures d'hommes héroïques, tombés en combattant pour la liberté ! » ces touchantes offrandes et beaucoup d'autres du même genre, furent vendues à prix d'or.

Le bazar de Brooklyn réalisa 400,000 dollars ; celui de Philadelphie 700,000 ; celui de New-York plus d'un million de dollars. La *Sanitary Commission* reçut en dons spontanés, durant la guerre, une somme qu'on n'évalue pas à moins de 60 à 70 millions de dollars (1). Généreuse offrande d'un peuple qui devait, au même

1. Décembre 1862 et janvier 1863

moment, payer les trois millions de dollars et plus, que lui demandait son gouvernement pour réprimer la rébellion ! Et l'Amérique — que l'Angleterre s'en souvienne — l'Amérique, au plus fort de ce conflit effroyable, alors qu'elle défendait son indépendance et sa vie, alors qu'elle s'imposait de si prodigieux sacrifices en faveur du bien-être de ses armées, l'Amérique trouvait encore moyen de témoigner sa sympathie aux ouvriers affamés du Lancashire. Elle leur envoyait des bâtiments chargés de denrées, 18,000 barils de farine entr'autres, et la somme totale de ses dons dépassait 60,000 liv. st.

Rappelons de tels faits ; ils en valent la peine. Lorsque le *Georges Griswold,* l'un des bâtiments en question, vint de Boston prendre à New-York son chargement, l'association des *Ballast Masters* fit enlever le lest du navire par ses gabarres, sans accepter aucun salaire ; les arrimeurs chargèrent gratis ; le marchand qui avait fourni la farine, ne voulut pas entendre parler de bénéfice ; le pilote dirigea, sans se faire payer, le bâtiment hors de la rade ; et le capitaine qui le commandait, refusa tout émolument.

Ainsi partit le *Georges Griswold,* messager de miséricorde, accompagné d'ardentes prières pour l'inaltérable union des deux pays.

XIII

RICHMOND.

Le 10 janvier, je prenais mon billet pour Richmond, *via Acquia Creek*, et le même jour, à 8 heures du soir, je descendais le Potomac par un clair de lune splendide. Le frémissement du steamer, le ronflement des machines troublaient seuls le silence. J'entrais dans cette région, qui a vu se terminer un des plus grands conflits des temps modernes. Le fleuve, l'air même que je respirais, les rives assoupies et indistinctes : tout me parlait du passé.

All quiet on the Potomac ! — Tout est tranquille sur le Potomac.— Ces mots, prononcés en 1862, je croyais les entendre encore. Il sortaient de cet abîme où vont s'engloutir les événements et les hommes ; il ressuscitaient ce jour, fameux entre tous, cette époque à jamais mémorable dans l'histoire, où deux forces immenses, plus que cela, deux civilisations, puissantes toutes deux, mises en présence, allaient se livrer un combat dont l'issue intéressait le monde entier. Il me semblait retrouver le long de ces rivages, et le mugissement de la bataille, et le choc des armées, et ces foudres qui, pendant quatre longues années, avaient ébranlé la terre et rempli l'univers de leurs échos.

1868 ! Maintenant, tout est fini : *Tout est tranquille sur le Potomac !* La lune répand ses paisibles clartés sur les champs de bataille où dorment des centaines de milliers d'hommes. Les armées de Lee et de Jackson se sont évanouies comme un rêve ; le drapeau blanc s'est affaissé, ensevelissant pour toujours dans ses plis, la civilisation vermoulue que représentait le Sud.

Vers dix heures et demie du soir, nous prenions à Acquia Creek le train pour Richmond, et nous entrions vers 4 heures du matin dans la capitale des confédérés.

Penché hors du wagon, je promenais mes regards sur la cité silencieuse. A voir ces rues désertes, ces édifices dévorés par le feu, dont les ouvertures béantes faisaient penser aux vides orbites de quelque crâne ramené au jour par la bêche du fossoyeur, on se serait cru transporté dans la ville des morts. — De l'autre côté de la vallée, on eût dit un cimetière immense, tant le sol se soulevait çà et là en plis uniformes. Quelque froid rayon de lune faisait étinceler, au hasard de notre marche, un fragment de verre, un caillou brillant ; puis tout s'éteignait.

Le train s'arrêta. Des conducteurs d'omnibus, aussi noirs que leurs ombres, s'emparèrent de nous, de nos bagages, et par de nouvelles rues solitaires, nous amenèrent devant l'hôtel. Qu'on juge de mon étonnement, lorsque à cette heure tardive — ou matinale — le son des violons accueillit mon arrivée.

— Qu'est-ce que cela ? demandai-je au garçon.

— Un *hop* M'sieu.

— Un bal ?

— Oui, M'sieu.

On dansait, dans cette ville funèbre ! — Une porte s'ouvrit ; la musique, les lumières, tout en jaillit à la fois. Vingt ou trente couples tournaient avec frénésie. Les derniers, les plus vaillants d'une réunion brillante et nombreuse, dansaient depuis la veille. Ainsi le *hop*, pâle reflet des fêtes de Richmond aux jours de sa splendeur, défiait l'adversité !

Après quelques heures de sommeil, je me réveillai dans un monde entièrement nouveau. Les derniers accents du *hop* s'étaient évanouis ; plus d'illusions, plus de gaîté quand même. Du plein soleil de la victoire, j'avais plongé dans les ténèbres de la défaite ; du Nord joyeux et triomphant, dans le Sud vaincu et désolé.

Le gentleman de Richmond auquel m'avaient adressé des amis communs, habitait le même hôtel que moi. Je rencontrai chez lui M. X***, qui avait servi dans l'armée confédérée, depuis la bataille de Seven Pines à la reddition de Lee. Réduit alors à la plus complète indigence, ne possédant pour tout bien qu'une chemise de flanelle, une paire de pantalons confédérés, et quelques vieux livres de lois, il s'était mis courageusement à enseigner le droit dans une des principales villes de Virginie.

— Mais ! s'écria-t-il, l'œil étincelant, donnant un grand coup de

poing sur la table : Si j'apercevais pour nous la moindre chance de succès, je saisirais demain ma carabine, et je recommencerais de bon cœur la campagne !

— Vous vous battriez, à l'heure qu'il est, pour le maintien de l'esclavage ?

— L'esclavage ? Non, Monsieur ! Que m'importe l'esclavage, à moi qui n'ai jamais possédé un noir. Je me suis battu pour mon État, Monsieur, pour la Virginie !

— Mais, sans l'esclavage, jamais le Sud ne se serait séparé.

— Possible ! je n'en sais rien, et ne m'en embarrasse pas. Il me suffisait que la Virginie se fût levée. Qu'elle se soit levée pour une question de tarifs, de timbres-poste ou d'éclipse lunaire, je m'en soucie comme de cela ! Où va la Virginie, je vais ! Comment aurais-je pu rester tranquille, Monsieur, quand je voyais la Virginie envahie, quand la Virginie demandait secours à ses enfants ? La Virginie, Monsieur, c'est mon État ! J'y suis né, Monsieur, j'ai été Virginien avant d'être rien autre : Virginien je resterai jusqu'au bout !

L'émotion de sa voix, la flamme de son regard, chaque fois qu'il prononçait ce mot : *Virginie*, m'en apprirent plus sur les vrais sentiments du Sud, que tous les livres écrits à ce sujet. En ma qualité d'Écossais, je comprenais mieux qu'un autre l'ardeur du patriote. Si l'Écosse, de nouveau séparée de la Grande-Bretagne, se voyant menacée par une armée anglaise, appelait ses fils à la défendre ; si cet événement impossible arrivait, il y en aurait chez nous aussi, bon nombre, qui, sans se préoccuper d'autre chose, prendraient pour cri : — Écosse et droit ! A tort ou à raison, Écosse toujours (1) !

J'ai constamment rencontré dans le Sud un sentiment analogue, plus vivace en Virginie et dans les deux Carolines, que partout ailleurs. L'État d'abord, l'Union ensuite ! telle est la devise du Sud. L'Union d'abord, ensuite l'État ! telle est la devise du Nord. — Demandez à un gamin du Sud ce qu'il est. Il vous répondra : *Virginien !* ou : *Géorgien !* suivant le cas. Posez la même question à un garçon du Nord, il vous répondra : *Américain !*

Au bout du compte, la *Nationalité* des États-Unis, voilà un des triomphes du Nord. Le principe de la nationalité règnera bientôt sur le territoire entier des États. Sumner touchait le point cen-

1. L'auteur oublie que l'Union des États américains s'est formé d'un seul accord, que tout d'une voix les États ont voté la Constitution, et qu'y forfaire, c'était faire acte de révolte. — TRAD.

tral de la question, lorsqu'il demandait : — Sommes-nous une nation ?

Le problème a été résolu une fois pour toutes, le jour où Lee s'est rendu.

Dans mon hôtel vivaient deux anciens planteurs. Possesseurs, avant la guerre, de plusieurs centaines d'esclaves, ils déclaraient, cela va de soi, le pays totalement ruiné et l'avenir des noirs aussi compromis que celui des blancs.

— L'émancipation, disait l'un, a scellé la condamnation de la race noire ! Les nègres la déplorent : esclaves, ils étaient mille fois plus heureux ! S'ils pouvaient, la plupart d'entre eux le redeviendraient de grand cœur.

Telle était l'opinion des planteurs sur la question. J'eus envie de connaître celle des noirs. M'adressant au nègre qui me servait :

— Étiez-vous esclave, avant la guerre ? lui demandai-je.

— Oui, M'sieu.

— On dit que vous étiez plus heureux alors que maintenant ?

— Oh ! non, M'sieu.

— Vous, personnellement, vous ne regrettez pas l'esclavage. Mais vos frères, votre race ?

— Ah ! M'sieu, pas un ne le regrette ! On ne peut plus nous vendre, on ne peut plus nous fouetter,on ne peut plus nous fourrer en prison. Quelques-uns d'entre nous sont très-pauvres, mais ils aiment mieux être pauvres, M'sieu, et être libres !

— Avez-vous vu le général Lee, pendant la guerre ?

— Oui, M'sieu.

— Quelle espèce d'homme était-ce ?

— Grand homme, le général Lee, M'sieu.

— Vous avez sans doute regretté sa défaite ?

— Nous ? oh ! non, M'sieu ! Nous étions joyeux, allez ! Ce jour-là, nous avons battu des mains !

Le lendemain, comme j'allais visiter l'école normale, je rencontrai un nègre aux membres athlétiques, revêtu du vieux manteau militaire couleur bleu de ciel. Son front était fuyant, mais son regard brillait d'intelligence. Je lui demandai mon chemin.

— Venez avec moi, Monsieur ! répondit-il fièrement: Je vous conduirai. — Puis, retournant sur ses pas, il m'accompagna jusqu'à destination.

— Étiez-vous à Richmond pendant la guerre ?

— Oui, Monsieur.

— Si je ne me trompe, les confédérés armèrent les nègres avant la fin de la campagne ?

— Oui, Monsieur : ils m'ont enrôlé.

— Les nègres se seraient donc battus pour la Confédération ?

— Non, sauf pour obtenir leur affranchissement! En tous cas, nous aurions posé au Sud, comme condition, le pied d'égalité avec les blancs.

— Étiez-vous malheureux, pendant vos années d'esclavage ?

— Oui, Monsieur.

— Frappé ?

— Non, guère. Il n'y aurait pas eu de motif pour cela : je faisais mon devoir.

— En quoi donc vous trouviez-vous malheureux ?

— J'étais esclave, Monsieur.

L'école normale renferme un grand nombre d'enfants noirs. La plupart se destinent à l'enseignement.

Miss Canedy, la directrice, avait longtemps enseigné dans le Nord.

— Trouvez-vous, lui demandai-je, une notable différence entre les écoliers blancs et les écoliers de couleur ?

— Les enfants noirs progressent avec plus de lenteur, me répondit-elle ; mais il ne faut pas oublier qu'avant la guerre, ils ne recevaient aucune instruction : leur cerveau restait absolument inculte. Mes quinze années d'enseignement à Boston, et mes cinq années d'enseignement ici, m'ont intimement convaincue de ce fait, qu'il ne manque aux enfants noirs, pour en faire des élèves pareils aux blancs, qu'une éducation pareille à celle que reçoivent les blancs.

Un heureux hasard me fit rencontrer M. W. H. Lee, fils du général, et commandant de cavalerie. Vigoureux, florissant, il a ce port majestueux qui semble être l'apanage des gens du Sud. Je lui posai ma question habituelle :

— Que pensent les suddistes de l'émancipation ?

— La plupart d'entre eux s'y attendaient. Néanmoins, une aussi prodigieuse révolution eût exigé temps et patience.

Je fis allusion aux idées du Général sur ce sujet (1).

— Mon père, dit le commandant, ne traite guère les questions politiques. Il a toujours désiré l'émancipation graduelle. Lors du

1. Le général Lee vivait encore. — Trad.

conflit, il voulait qu'on armât les nègres ; on a suivi trop tard ses conseils.

— Quelle impression produisait, chez vous, l'attitude de la Grande-Bretagne ?

— Nos regards se tournaient avec inquiétude de son côté. Nous savions que la sympathie de certaines classes nous était acquise. Nous savions aussi que l'Angleterre ne reconnaîtrait jamais comme nation, un peuple qui maintenait l'esclavage.

XIV

HIER. — AUJOURD'HUI.

Les traces de la guerre se retrouvaient partout à Richmond : cette cité si gracieuse, étagée sur ses collines, si belle encore, dans sa dévastation. Le peuple restait écrasé ; on ne s'entretenait que de la ruine du pays, que de l'avenir sans espoir. L'église presbytérienne du Rév. D[r] More, où je me rendis le dimanche, ne contenait que des femmes en deuil, qui pleuraient. Et lorsque je contemplai ces pâles visages, creusés par la douleur, je sentis, moi aussi, des larmes monter à mes yeux.

Bien qu'on s'occupât activement de rebâtir Richmond, une grande partie de la ville restait effondrée. La *State House* où se réunit le Congrès confédéré pendant la guerre, la *Court House* dont le toit enlevé, les fenêtres enfoncées, laissaient apercevoir les tuyaux de gaz tordus par le feu, tout parlait de destruction.

On me fit voir l'église épiscopale de Saint-Paul, avec sa haute flèche en fer de lance. Jefferson Davis en suivait régulièrement le culte. Il s'y trouvait le 2 avril 1865, à onze heures du matin, lorsqu'un courrier, entrant précipitamment au moment où le pasteur lisait la Bible, remit à Jefferson la dépêche, par laquelle le général Lee annonçait que ses lignes venaient d'être rompues autour de Pétersbourg, et qu'il fallait évacuer Richmond sur-le-champ. — Les regards angoissés interrogeaient le visage de Jefferson Davis ; on sentait que quelque chose de très-grave se passait. Jefferson, la dépêche parcourue, se leva, et sans prononcer un mot, sortit du temple. Il ne devait plus y rentrer comme Président de la Confédération du Sud. La nouvelle se répandit, plus rapide que l'éclair. En quelques secondes, les églises se vidèrent ; le peuple effaré courait çà et là, se refusant à croire qu'il fallût abandonner la ville; que le gouvernement du Sud, après avoir offert au monde le pectacle d'une résistance héroïque, se préparât à fuir, et que la

capitale confédérée ne dût plus être, sous peu d'heures, qu'une captive aux mains de l'ennemi! — Les rues étaient encombrées de charettes; la population affolée se précipitait vers les mêmes issues, emportant malles, caisses, valises, bagages de toute espèce. Les ténèbres descendaient. Le *Conseil*, réuni en assemblée secrète, prévoyant quels effroyables désordres éclateraient si le peuple se livrait à la boisson, décréta la destruction immédiate des spiritueux. Roulés par centaines à travers les rues, défoncés, vidés dans les égoûts, jusqu'à ce que ceux-ci coulassent à pleins bords et que l'atmosphère fût saturee de leurs émanations, les barils d'eau-de-vie, de rhum, de liqueurs, disparurent rapidement (1). Les bouteilles de vin tombaient comme grêle des fenêtres. Par malheur, des hordes de soldats fuyards, parvinrent à s'emparer de quelques dépôts de boissons enivrantes; dès lors, tout fut au pillage, et les hurlements de la populace ivre se mêlèrent aux cris des femmes en détresse.

Ce n'était que le commencement. Tout à coup, les ténèbres s'illuminent au-dessus du fleuve ; une explosion ébranle le sol ; elle est suivie d'une seconde, puis d'une troisième, à mesure que sautent aux quatre vents des cieux les *Giant Rams!* — Le bruit se répand que, par ordre du général Ewell, on va mettre le feu aux dépôts de tabac ; ces dépôts sont situés au centre même de Richmond ; la population terrifiée voit bientôt l'incendie se déclarer, les rouges colonnes monter et tournoyer dans la nuit. L'aube n'avait pas encore paru, que la ville était enveloppée de flammes. A leur sinistre lueur des troupes de bandits, errant parmi les décombres, s'y faisaient un riche butin.

— Il nous semblait, s'écriait une dame de Richmond, que l'enfer fût déchaîné sur nous!

Ce même dimanche soir, l'armée fédérale charmait ses heures de veille par le chant des hymnes nationaux, ne se doutant guère de l'œuvre lugubre qui s'accomplissait non loin de là, et s'imaginant encore moins que les rebelles, après avoir abandonné leurs formidables positions, s'efforçaient d'opérer une jonction avec Lee. Vers deux heures du matin, les chants cessèrent; l'armée féodale était plongée dans un profond sommeil, lorsque Weitzel, son général, qui veillait, tressaillit au bruit d'une explosion terrible. Le *Ram* sautait! Détonations après détonations! Weitzel, ignorant la cause de cet infernal fracas, envoie un de ses lieutenants aux informations. Celui-ci grimpe sur la tour des signaux:

1 Voyez *Pollard's History of the War,* et *Greeley's american Confliet.*

— On aperçoit, dit-il en revenant, une forte lueur dans la direction de Richmond. La ville est-elle en feu, ou non? impossible de s'en assurer!

Dès l'aurore, on sut à quoi s'en tenir. Grande fut la joie du corps d'armée fédéral, qui aussitôt marcha sur la ville. Par une étrange coïncidence, les régiments de Draper, composés d'esclaves affranchis, entrèrent les premiers à Richmond.

Durant mon séjour, la Convention constitutionnelle siégeait au *State House*, sous le drapeau étoilé. Les délégués nègres, venus de tous les coins du pays, établis dans les fauteuils qu'occupait naguère le Congrès confédéré, élaboraient, de concert avec les blancs, la constitution nouvelle qui allait régir l'État virginien.

Voir la convention à l'œuvre, ce fut mon premier soin. La Rotonde regorgeait de nègres qui n'avaient pu trouver place sur la galerie. Les noirs, on le comprend, suivaient avec un ardent intérêt ces débats politiques auxquels, pour la première fois, leur race prenait part. Il n'y avait qu'à considérer l'assemblée, pour saisir d'un coup d'œil l'immense révolution opérée en Amérique pendant les huit dernières années. Quel spectacle, en effet, en pleine capitale du Sud, que ces noirs et ces blancs assis côte à côte! que ces galeries où se pressaient des têtes crêpues! que cet orateur couleur d'ébène qui s'adressait aux députés!

Tout se passait, du reste, avec autant d'ordre, avec autant de décorum que dans les autres Congrès législatifs d'Amérique. Quelques membres écoutaient les bras croisés; d'autres déjeunaient tout en écoutant; ceux-ci feuilletaient leurs journaux; ceux-là se consultaient entr'eux ou faisaient leur courrier; tandis que les huissiers, chaussés de pantoufles afin d'éviter le bruit, appelés par un double claquement de mains, couraient çà et là, s'acquittant à qui mieux mieux des messages dont on les chargeait.

Juste à ce moment, l'assemblée examinait le projet *d'Introduction à la Constitution*. Un délégué noir avait proposé d'y intercaler cette phrase: « Sous la sanction et l'autorité du Dieu tout-puissant. » La motion, discutée à grand renfort de discours, agitait fort le Congrès. Un membre conservateur se lève:

— Introduire le nom de Dieu dans un pareil document, dit-il, c'est violer le commandement qui défend de prendre en vain ce nom sacré; *car*.... c'est en vain que travaille la Convention!

Là-dessus, émoi général! Plusieurs des représentants quittent

leurs places ; l'agitation devient telle que le Président, occupé à grignoter je ne sais quel morceau friand qu'il a tiré d'un cornet de papier, frappe le pupitre avec son marteau, et se hâte de remettre le cornet en poche, attendant un moment plus favorable pour en savourer le contenu. — Le tulmulte apaisé, M. X***, autre délégué noir, amende la phrase discutée, tout en maintenant la souveraineté de Dieu. Il parle avec conviction, avec sérieux, comme tous ceux de sa race :

— Dans certains tribunaux de la Virginie, s'écrie-t-il, on a deux Bibles : l'une réservée aux blancs, l'autre sur laquelle jurent les noirs. On ne nous permet pas de baiser la même ! C'est outrager Dieu, c'est se rire de nous ! Les noirs ont joué un rôle important dans l'histoire; toujours les blancs les ont refoulés à l'arrière plan. Les blancs s'efforcent, à l'heure qu'il est, de les y maintenir. Qui tomba à Boston, avant qu'éclatât la révolte ? Qui, sinon Mattox ? or Mattox était un noir. Pendant deux cents ans, l'esclavage a englouti, loin de tous les regards, un prodigieux total de forces et de vaillances. Mais Dieu a rendu la liberté aux noirs ! Et je veux ! poursuivit l'orateur avec une sauvage énergie, levant ses deux bras au ciel : Je veux que la puissance de Dieu soit reconnue. Je veux que mes enfants, lorsque je ne serai plus, sachent que moi, et d'autres noirs avec moi, nous avons établi cette Convention !

Un autre représentant prend la parole. Les mains dans les poches, il dit avec une parfaite insouciance, que tout ce qu'on vient d'avancer à propos de l'introduction de la Divinité dans la Constitution, lui paraît un babil absolument inutile; mais que, si cela peut faciliter les affaires, il vote pour la phrase en question, et que chacun s'en aille chez soi ! La phrase ne fera de mal ni à l'État, ni aux citoyens. Quant à ces derniers, Dieu leur survivra, très-probablement !

Je vis pour la première fois à Richmond, un *fighting editor* — éditeur combattant — spécialité tout américaine. Le gentleman en question appartenait à l'État-major du *Richmond Despatch*. Il s'était, peu de jours auparavant, battu avec un confrère éditeur, lequel devait à son humeur duelliste ce surnom: *Pollard-pistol*. — Pollard pistolet (1).

1. Pistol-Pollard a été tué depuis lors par un citoyen, dont il avait attaqué l'honneur dans son journal.

Un ami de l'éditeur, me conduisant au bureau du *Despatch*, m'introduisit dans un cabinet assez misérable, sanctuaire du rédacteur. Des piles de journaux encombraient le plancher. La table, couverte de livres et de manuscrits, disparaissait à moitié sous des papiers de toute espèce. Sur une autre table, dans le coin, j'aperçus un vieux manteau confédéré, gris-bleu, bordé d'écarlate, et un revolver posé tout auprès.

Devant le feu se tenait l'éditeur, petit homme pétulant, l'œil vif, l'extérieur distingué, le cigare aux lèvres. Son chapeau, rejeté en arrière, laissait voir une belle figure et un large front intelligent.

— Bonjour, Colonel ! fit mon cicerone.

Le colonel répondit par une poignée de mains. En apprenant qui j'étais, il me posa une série de questions sur l'Écosse, me montra plusieurs livres anglais, puis déroula sous mes yeux une magnifique gravure : le portrait de Stonewall Jackson, qu'il venait de recevoir d'Angleterre.

— Avez-vous connu le général ? lui demandai-je.

— Si je l'ai connu ! J'ai fait avec lui mon éducation militaire à Lexington. Trois jours après le vote de la *Secession ordinance*, j'entrais dans l'armée. Si j'ai connu le général ! c'est sous ses ordres que je me suis battu !

M. N*** aborda l'épisode récent du duel au pistolet.

— Oh ! s'écria le colonel : une bagatelle ! Pollard avait inséré un faux rapport dans son journal ; je l'avertis dans le mien qu'il eût à prouver ce qu'il avançait, sous peine de passer pour un menteur. Le jour suivant, je traversais la Rotonde ; j'entends près de moi, un premier coup de feu, immédiatement suivi d'un second. Je me retourne, et je vois Pollard qui, pour la troisième fois, m'ajustait. J'avais sur moi ceci — le colonel jeta un regard négligent sur son revolver — à mon tour je tirai deux coups, mais sans atteindre Pollard. On nous sépara. — Dans notre vocation, ajouta le colonel, il faut savoir mânier le pistolet aussi bien que la plume.

Pendant mon voyage — Sud et Sud-Ouest — j'ai rencontré plus d'un *fighting-editor*. Certains grands journaux, affirme-t-on, s'attachent en cette qualité quelque duelliste émérite. Un *writing editor* — éditeur rédacteur — vous maltraite-t-il dans sa feuille ? allez-vous, à la manière suddiste, lui en demander raison ? Il vous adresse tout droit au *fighting-editor* : le gentleman chargé du département des coups de feu, lequel se tient prêt à vous envoyer, par ma-

nière de réparation, trois ou quatre balles dans le corps (1).

Faute de *fighting-editor*, le *writing-editor* ne fait pas mal d'avoir de bonnes jambes. — Un journaliste de l'Arkansas avait énergiquement attaqué les maisons de jeu. Grand scandale dans la population ! Notre rédacteur travaillait le lendemain dans son bureau, lorsqu'il entend des pas lourds retentir sur l'escalier. La porte s'ouvre, un individu sinistre apparaît, armé d'un énorme gourdin

— Êtes-vous l'éditeur du journal ? demande le quidam.

— Avez-vous quelque chose à lui dire ? répond le rédacteur.

— Oui.

— Il est occupé dans ce moment. Veuillez prendre un siège ; j'irai le prévenir.

Sitôt le visiteur confortablement installé, notre journaliste descend l'escalier quatre à quatre. Mais voilà qu'au bas de la dernière marche se tient un autre personnage, appuyé sur un autre gourdin !

— Où est l'éditeur ? crie le drôle numéro deux.

— Vous le trouverez assis dans son cabinet, là-haut ! fait notre rusé compère, en désignant la pièce où il avait laissé le vaurien numéro un — : Mais, croyez-moi, ne l'agacez pas ; il n'a pas l'air commode !

— Je le lui ferai passer, son air pas commode, et plus vite que ça ! vocifère l'homme qui gravit l'escalier en trois bonds.

Notre éditeur, à peine dans la rue, entend un tapage infernal. Les deux malotrus, se prenant l'un l'autre pour le journaliste, se gourdinaient à qui mieux mieux.

Le Mississipi a son histoire à peu près analogue, sauf le dernier mot, comme vous l'allez voir. — M. X*** journaliste, avait publié un article des plus satiriques contre M. Y***, grand coureur de places. A peine l'article paru, M. Y*** se présente chez l'éditeur, son rotin dans une main, le fameux article dans l'autre. Une bordée de jurons lui sert de préambule ; après quoi, il pose cette alternative à l'éditeur terrifié : Avaler son article sur-le-champ, ou recevoir une volée de coups de bâton ! Le dilemme était embarrassant ; M. X*** avala son article pour sauver son dos.

1. L'Amérique n'a pas le monopole des *fighting-editors*. On se souvient de la caricature parisienne : *Un bureau de journal*. Le plaignant, courroucé, ouvre la porte : « — Où est le rédacteur en chef ? » — Debout, tout à coup redressé, un bretteur, redingote boutonnée jusqu'au menton, des moustaches grosses comme le poing, toisant l'intrus du haut de ses six pieds cinq pouces, répond gravement : « — C'est moi *que je suis* le rédacteur en chef ! » — TRAD.

La fabrique de tabac de Cameron — Richmond — est la seule où les presses hydrauliques remplacent les anciennes presses à main (1). Le bâtiment a plusieurs étages, divisés chacun en nombreux compartiments. La feuille y arrive sèche, pour en ressortir sous forme de tabac à fumer ou à chiquer. Lorsque je me rendis à la manufacture, c'était le soir. Les ateliers, immenses, remplis d'ouvriers plus noirs que la nuit, présentaient un aspect fantastique.

Dans la première salle, des négresses accroupies sur le plancher, séparaient les feuilles de tabac agglomérées en masses compactes. Dans la seconde, les ouvrières dépouillaient de leurs tiges les feuilles qui, de là, vont passer entre les mains de *enrouleurs* (2). Dans la troisième : la *twist-room*, cent cinquante ouvriers et ouvrières, assis les uns vis-à-vis des autres le long de tables étroites, roulaient la feuille avec une étonnante dextérité, tout en chantant à gorge déployée.

— Combien gagnent vos gens ? demandai-je à M. Cameron, qui avait l'obligeance de m'accompagner.

— Deux cents (3) par livre de tabac. C'est la paie d'hiver, la basse paie. Nous maintenons le travail, même dans cette saison morte, pour leur entretenir la main. En été, lorsqu'il y a presse, le salaire est presque doublé.

— Avant la guerre, vos ouvriers étaient-ils esclaves ?

— La plupart d'entre eux, oui. J'en possédais un certain nombre ; les autres m'étaient loués par leurs propriétaires.

— Comment travaillent-ils depuis l'émancipation ?

— Mieux qu'avant. La rémunération les stimule ; ils accomplissent leur tâche avec plus d'entrain.

— Mais vous-même, Monsieur, que pensez-vous du travail volontaire ?

— Je le préfère hautement au travail esclave. Pour rien au monde je ne voudrais revenir à l'ancien régime. Avec le système libre, non-seulement la main-d'œuvre nous coûte moins, mais nous l'obtenons plus aisément. Jadis, on ne maintenait l'ordre qu'au moyen du nerf de bœuf : qu'un homme se montrât paresseux, rétif, le fouet seul en avait raison. Vous l'aviez acheté six

1. 1868.
2. Les tiges, mises en ballot, sont envoyées à Bremen, pour fabriquer le tabac à priser des Allemands.
3. Dix centimes.

ou huit cents francs, il fallait de toute nécessité qu'il vous rapportât l'intérêt de votre capital. Sans compter que vous ne pouviez l'entretenir pour rien. Aujourd'hui, si votre ouvrier travaille mollement ou ne travaille pas, vous le renvoyez, et tout est dit. Autrefois, que les affaires allassent ou non, vous étiez obligé de faire marcher la fabrique, puisque vous aviez vos ouvriers sur les bras. Aujourd'hui, si le tabac manque, si vous êtes sans débouchés, vous congédiez vos ouvriers, vous fermez la fabrique, vous mettez la clef dans votre poche, et vous attendez tranquillement des jours meilleurs. — Nos hommes s'en tirent comme ils peuvent : chacun pour soi, telle est aujourd'hui la règle générale. Bonne ou mauvaise pour l'employé, le chef s'en trouve bien. En tous cas, il réalise une notable économie.

J'ai, dès lors, interrogé maints manufacturiers du Sud ; tous partageaient l'avis de M. Cameron.

Les nègres libres produisent-ils, somme totale, autant de travail que les nègres esclaves ? — Ici, les opinions diffèrent.

Le propriétaire d'une fabrique, dans la Basse-Virginie, affirmait que 150 noirs esclaves lui faisaient jadis autant d'ouvrage que 200 nègres libres sous le régime actuel.

— Le travail obligatoire, disait-il, ne leur prenait guère que la matinée ; avec un peu de bonne volonté, ils l'avaient terminé vers une heure de l'après-midi ; je leur payais tout ce qu'ils faisaient en sus, aussi prolongeaient-ils leur journée de labeur, bien au delà de ce qu'ils font maintenant.

Le même industriel ajoutait toutefois, que grâce à la concurrence et aux besoins toujours croissants des nègres, ceux-ci en viendraient bientôt à travailler plus et mieux qu'au temps de *l'institution*.

Les transformations opérées par la guerre, ont ouvert en Virginie un vaste champ au capital et à l'activité.

— Ce qu'il nous faudrait ici, me disait M. Pierpoint, le Gouverneur : ce sont des hommes en état d'acheter cent ou cent-cinquante acres de terrain. Ils trouveraient chez nous des conditions plus avantageuses que nulle autre part. Mais vous le savez, l'occasion est chauve par derrière ; une fois nos affaires arrangées, il sera trop tard pour la saisir.

— Que coûtent les terres ?

— Cela dépend de leur qualité et de leur position. Dans la partie Sud-Ouest de l'État, entre Blue-Ridge et les marais, les bonnes terres se vendent de 6 à 10 dollars l'acre; avant la guerre, on ne les aurait pas obtenues pour 30 ou 50 !

— Le climat est-il salubre ?

— Excellent en deçà des marais.

— Et la vallée de Virginie ?

— Le meilleur endroit que puissent choisir des émigrants pourvus de quelque capital. Le terrain de choix y coûte de 60 à 80 dollars l'acre, première qualité, très-productif. Sous peu, on le paiera 3 à 400 dollars.

— Trouve-t-on des ouvriers, là-bas ?

— Tant qu'on en veut. Les nègres, à condition qu'on les paie suffisamment, travaillent volontiers et bien. Mais les propriétaires actuels, ruinés par la guerre, ne peuvent subvenir aux frais d'exploitation.

— Que cultivez-vous, en Virginie ?

— Tout : le tabac, l'orge, le sarrasin, le maïs, les pommes de terre, le riz, la vigne, les melons, sans compter les pommes et les poires. Aucun Etat ne peut se comparer au nôtre pour la variété des produits. La région montagneuse, à l'ouest de Lynchburg, vous donnera le meilleur fourrage, le meilleur blé et le meilleur tabac. Vous trouverez à l'ouest de Richmond une belle contrée, bien arrosée. Si vos fermiers écossais songent à déménager, qu'ils se hâtent de venir. Et, dites-leur de ma part, que s'ils veulent se maintenir en bons termes avec tous les partis, ils n'ont qu'à s'abstenir de politique, et à rester chacun chez soi, sans frayer avec les Virginiens. Nous autres gens de l'Union, nous ne rencontrons ici que froideur et qu'hostilité !

Lorsqu'au printemps suivant, je traversai de nouveau la Virginie, je pus constater la vérité des assertions de M. Pierpoint. Les terres se donnaient le long de la rivière pour cinq dollars l'acre. Dans la vallée du Connecticut — Nouvelle-Angleterre — elles auraient coûté dix fois autant. Par le fait de l'esclavage, qui jusqu'alors avait maintenu l'agriculture dans une déplorable condition d'infériorité, personne ne s'était douté de l'excessive fertilité du pays. — En voici un échantillon : des champs, ensemencés et récoltés année après année, pendant plus d'un siècle, sans jamais avoir été fumés, continuent à produire de splendides moissons. On assure que dans l'origine, il n'était pas rare de voir l'orge rapporter soixante pour un (1).

Ajoutons que les hivers virginiens sont courts, et que les produits du sol trouvent un facile débouché.

1. La production de quelques États de l'Ouest dépasse encore ces résultats.

XV

BUTLER.

Les journaux de Richmond annoncèrent tout à coup que Butler, le fameux général du Nord, la bête noire du Sud : *Beast Butler* — Butler la Bête — comme l'ont surnommé les Suddistes, allait arriver, et faire un speech !

Les Suddistes ont le sang chaud ; ils détestent Butler plus qu'aucun être vivant ; or, que Butler eût l'audace d'affronter ces haines, qu'on le laissât libre de circuler impunément dans Richmond, la chose méritait d'être vue.

Je me trouvais chez un ami, à *Ballard House*, le matin même du jour où le général devait arriver.

— Savez-vous ? me dit M. X***, non sans une certaine amertume, que Butler logera ici, au *Ballard ?*

— Vrai ?

— Ses appartements sont retenus.

— J'aime à croire qu'on met l'argenterie sous clé ! fit un quidam.

— Ce qui m'étonne, c'est qu'on le reçoive ! reprit M. X***.

— Pourquoi pas ? repartit le nouveau venu : Ne loge-t-on pas ici gens et bêtes ?

Comme j'examinais, quelques moments plus tard, les gravures et les photographies exposées en vente dans le vestibule, une collection de portraits cartes, représentant le malencontreux général, orné de cornes et de pieds fourchus, frappa mes regards.

— Vous ferez disparaître ces photographies quand le général sera ici ? dis-je au secrétaire de l'hôtel.

— Nous ! Pas le moins du monde ! Le général se moque bien de cela. Pourvu que nous laissions cuillères et fourchettes à portée de sa main, il ne s'embarrasse pas du reste.

Plus j'avançais vers le Sud, plus se reproduisait, sous vingt formes diverses, cet étrange rapprochement entre l'argenterie et le général. Le verbe *butlériser*, s'introduisait même dans l'idiome :

— Voyons, ne *butlérisez* pas ce pâté ! disait un gamin à sa sœur, qui s'en administrait double portion.

Butler, prétendait-on, nourrissait à l'endroit de la vaisselle des révoltés, le même goût qu'éprouvait le général Neal Dow pour leurs ameublements. Ce dernier était tombé malade.

— Mais qu'a donc le général ? demande un officier au docteur.

— Pas grand'chose : une indigestion de meubles. Je l'ai débarrassé d'un bureau et d'un fauteuil-balançoire ; encore quelques étagères, il sera guéri.

Ces deux généraux ressemblent-ils à la silhouette que tracent d'eux leurs ennemis ? je ne le dirai pas. Barton, dans son volumineux ouvrage, réfute les imputations odieuses dont on a chargé Butler. Le fait, incontestable je crois, c'est que le Nord victorieux, a largement usé des droits de la guerre aux dépens du Sud vaincu (1).

Revenons au discours de Butler. Il devait le prononcer dans l'*Église africaine*..

C'était le soir. Une foule noire se pressait à chaque porte, se suspendait en grappes à tous les ressauts du bâtiment. Je parvins, non sans peine, à me hisser sur une corniche, d'où j'apercevais, par delà les têtes crépues, un fragment de plafond et un morceau de galerie. — Médiocrement enchanté de la perspective, j'essayai d'une fenêtre. Cette fois, il y avait progrès : j'entrevoyais, sur l'estrade, les pieds de Butler ! Les braves nègres mes voisins, déclaraient la place excellente ; mais, n'étant ni bottier, ni adorateur de Butler, je trouvai que passer deux heures en face des brodequins du général, sans pouvoir saisir un seul mot de son speech, c'était acheter le privilège trop cher. Je me dégageai donc, à mes périls et risques, et je reprenais le chemin de l'hôtel, lorsque parut le juge Underwoord. La foule s'écarta devant lui ; j'en profitai, pour me glisser dans l'église sur les pas du juge ; quelques instants après, j'étais confortablement installé en face de l'orateur.

Celui-ci, petit homme robuste, le crâne chauve, l'abdomen respectable, les jambes en fuseaux, parlait d'une voix cassante, très-claire et très-distincte. Cette individualité-là, était parvenue à se faire haïr d'un peuple entier ! Pour le comprendre, il n'y avait qu'à considérer la tête carrée, le front massif, le nez de vautour,

1. Napoléon Ier a donné l'exemple du pillage organisé, de la volerie officielle, du brigandage effronté en pays conquis. L'exemple, malheureusement, n'a été perdu ni pour l'ancien monde, ni pour le nouveau. — Trad.

le faciès de taureau, les sourcils en broussailles, et l'œil fulgurant. — J'ai dit *l'œil*, et non *les yeux*. L'œil droit, en effet, paraissait exclusivement occupé de ses propres affaires, tandis que l'âme entière se concentrait dans l'œil gauche : flamboyant sous l'épais sourcil.

Butler tenait un mince cahier ou une simple feuille de papier — je ne pus discerner lequel — qu'à plusieurs reprises il plaça tout près de son œil valide, comme pour y retrouver le fil de son discours. Ce discours était précis, logique, plein de bon sens. Mais, Butler le débitait d'un ton dont l'arrogance déroutait toute admiration :

— Il y a cinquante ans, dit l'orateur, faisant allusion à la prétendue infériorité de la race nègre ; il y a cinquante ans, les Européens nous toisaient de haut, nous autres Américains : — « Qui lit un livre Yankee? demandaient-ils. Qui regarde une toile, une statue américaine? Quels poètes, quels hommes d'Etat, quels philosophes, quels généraux l'Amérique a-t-elle produits? » — Le dernier demi-siècle s'est chargé de répondre. L'Europe bénéficie de nos découvertes. La lumière que projette l'Amérique éclaire le monde. Est-il juste, dès lors, d'écraser les nègres sous le mépris dont on nous accablait jadis? — Laissez au nègre le temps de vous montrer ce qu'il vaut. Ne lui en demandez pas plus, et dans cinquante ans, le nègre répondra victorieusement à l'Amérique, comme l'Amérique a victorieusement répondu à l'Univers.

Butler, d'un mot ferme, détruisit l'illusion de *partage*, dont on avait bercé les noirs.

— Ni confiscation des propriétés, ni partage! — s'écria-t-il : Une telle mesure ne vous profiterait pas. Ce qui ne coûte rien, ne rapporte rien!

L'auditoire nègre tout entier applaudit.

Le principe une fois posé, Butler donna sa solution des difficultés présentes :

— Les immenses propriétés territoriales du Sud, dit-il, devraient être divisées. Les propriétaires, au lieu d'appeler à grands cris les émigrants étrangers, devraient employer les ouvriers qu'ils ont sous la main, et, s'ils ne peuvent leur payer un salaire, leur fournir trente à quarante acres de terrain par famille; le reste, ils le cultiveraient aisément eux-mêmes.

La presse suddiste ne rendit pas justice à la sagesse et à la modération de ce discours. Un journal important, plus remarquable par ses prétentions à l'esprit que par sa courtoisie, donna un ar-

ticle de fond intitulé : *La Bête!* — Voici un échantillon de ses aménités : « Butler parla, le président Wardwell sourit, la populace applaudit. Effet sublime ! Pendant deux heures, les pillards de basses-cours et d'étables à porc, oublièrent leur vocation ; pendant deux heures, poulets et cochons dormirent en paix, tandis que les bandits au petit pied rendaient leurs hommages au grand bandit triomphant ! »

Le général, dès sa jeunesse, s'est montré résolu jusqu'à l'audace. Les élèves du collège où il faisait ses études, étaient tenus de suivre le service divin. Un dimanche, le prédicateur avance les thèses que voici :

1° Les élus seuls seront sauvés.

2° Parmi ceux que le monde regarde comme chrétiens, un sur cent, à peine, sont de vrais élus.

3° Les autres, en raison même de leurs privilèges spirituels, souffriront infiniment plus dans la future économie, que les païens qui n'ont jamais ouï parler de Jésus.

Butler, avec son effronterie précoce, couchant ces propositions par écrit, s'en appuya pour adresser à la Faculté une demande d'exemption de présence au culte, puisque, disait-il, y assister lui préparait un plus terrible avenir.

« La congrégation du collège, concluait Butler, compte six cents personnes, y compris neuf professeurs. S'il n'y a qu'un individu sur cent de sauvé, trois membres de la Faculté seront immanquablement damnés. Or, moi, Benjamin Butler, simple étudiant, je ne puis prétendre à être sauvé, plutôt qu'un professeur. En face d'une si triste perspective, je désire éviter tout ce qui pourrait aggraver mon sort ; et comme on nous a démontré, dimanche dernier, que la fréquentation du culte a pour inévitable résultat de plonger dans de pires tourments les non élus, j'espère que la Faculté voudra bien me dispenser d'assister dorénavant au service divin. »

En réponse à cette pétition, présentée avec toutes les formes requises, Butler reçut une verte semonce. Sans l'intercession de quelques amis, il aurait été renvoyé.

Plus tard, Butler avocat, plaidait une de ses premières causes. Lorsque, selon la coutume, il prononça les mots : « Qu'il en soit donné avis. »

— Dans quel journal ? demanda le vénérable clerc.

— Dans le *Lowel Advertiser !* répond Butler ; choisissant exprès un journal local détesté de tout le parti whig, auquel appartenaient juges et clercs.

Stupéfaction générale.

— Le *Lowel Advertiser !* fait le clerc, réprimant à grand'peine son indignation : Je ne connais pas ce journal !

— Oh ! Monsieur le clerc ! s'écrie Butler : Ne commencez pas à nous apprendre ce que vous ignorez. Tout notre temps y passerait !

Le général Butler commandait à Bermuda Hundreds. On lui amène un prisonnier qu'on venait de faire dans la tranchée ; cet homme servait parmi les *Volontaires de Petersburg,* qui, pendant deux heures, avaient tenu en échec la brigade du Général Kautz, donnant ainsi à l'avant garde de Lee le temps d'arriver.

— Votre profession ? demande le général.

— Avocat.

— Combien de soldats y avait-il dans Petersburg, quand Kautz y arriva ?

Silence.

— Si vous ne voulez pas me le dire, je vous le dirai, moi. Il n'y en avait point.

— D'où concluez-vous ce fait ?

— De cette déduction infaillible : S'il y avait eu un seul soldat à Petersburg, jamais nous n'aurions trouvé un avocat dans les tranchées.

Butler devait, à New York, haranguer une foule énorme, réunie devant la *City Hall.* Il s'agissait de chauffer l'élection d'Horace Greeley au Congrès. A peine Butler paraît-il, les huées, les sifflets, les grognements, les cris de : *Cuillers* ! *cuillers* ! *A bas la Bête* ! éclatent de toutes parts. Butler, regardant l'orageuse multitude avec une superbe indifférence, prend son cure-dents, et se nettoie la bouche, aussi longtemps que dure la tempête.

Le tapage s'apaise. Butler commence son discours ; il n'en a pas terminé la première phrase, que les vociférations recommencent de plus belle. Une pomme vient frapper l'orateur au front. Butler, sans se déconcerter, salue l'expéditeur, et croque la pomme. — La foule part d'un immense éclat de rire ; elle est maîtrisée, et le général poursuit son discours sans autre interruption.

Butler, c'était pendant la guerre, fumait un jour son cigare — Nouvelle-Orléans — devant la maison où il avait installé son quartier-général. Comme toujours, le drapeau des États-Unis flottait sur la porte. Une dame suddiste descendait la rue ; quittant le trottoir, elle prend de l'autre côté, jusqu'à ce que l'étendard ennemi soit derrière elle.

— Arrêtez cette dame ! conduisez-la devant moi ! — ordonne Butler à la sentinelle.

La sentinelle obéit.

— Madame, demande Butler en retirant le cigare de ses lèvres, pourquoi avez-vous quitté le trottoir, juste à cet endroit de la rue ?

— Pour éviter cette guenille ! répond fièrement la dame.

— Je le supposais.

Butler appelle un soldat :

— Vous allez promener cette dame-là, sous le drapeau, pendant une demi-heure. Si elle est fatiguée, vous lui donnerez une chaise ; à l'ombre du drapeau, bien entendu (1).

Butler, tout brutal et tout exécré qu'il soit, possède des capacités administratives de premier ordre.

La Nouvelle-Orléans ne fut jamais aussi propre, par conséquent aussi salubre, que sous la rude main de Butler. On n'y vit jamais moins — les habitants eux-mêmes le reconnaissent — de ces scènes de débauches auxquelles la Nouvelle-Orléans devait sa plus triste célébrité.

Rendons justice à chacun.

1. Le but que poursuivait Butler excitait moins la haine des Suddistes, que les moyens vexatoires auxquels il avait recours. Chacun se rappelle de quelle façon il s'y prit, pour protéger ses soldats contre les insultes des dames de la Nouvelle-Orléans. Un Anglais, rencontrant Butler en wagon, faisait allusion à l'épisode.

— Savez-vous, demande Butler à l'Anglais, où j'ai pris cet ordre fameux ?

— Non.

— Je l'ai tiré d'un recueil de Statuts de Londres. J'ai remplacé *Londres* par *Nouvelle-Orléans*, voilà tout. Les journaux de Londres ne s'en sont pas doutés. Ils m'ont surnommé *la Bête*, pour avoir adopté une de leurs lois.

XVI

PETERSBURG ET SES SOUVENIRS.

Petersburg, située à vingt-deux milles au sud de Richmond, sur l'Appomatox, doit sa renommée à l'héroïque résistance de Lee et de ses vétérans, dernier effort du Sud contre le Nord vainqueur.

J'y passai deux semaines, mélangées de joie et de douleur : joie à me trouver au milieu d'amis pleins de cordialité, douleur à l'aspect des dévastations de la guerre.

Pas une route, pas un ravin, pas une colline, qui ne racontât quelque tragique histoire ; pas un champ que n'eussent labouré les bombes, que n'eût pétri la bataille, qui ne fût arrosé de sang humain.

Sur tous les points de cette ceinture de parapets et de remparts dont la ville est enveloppée, les confédérés déguenillés, à moitié morts de faim, désespérant de leur cause, tenant toujours, exposés tantôt à un froid intense, tantôt à l'ardeur du soleil, avaient tiré sur les lignes ennemies, essuyé le feu, et cela tout le jour, toute la nuit, pendant onze mois, jusqu'à la fin.

Et dans la ville ! Chaque maison portait le deuil. Ici, une famille avait perdu son chef; là, des sœurs avaient vu tuer leurs frères ; ailleurs, un vieillard avait vu son fils tomber sur la brèche ; une mère avait vu le sien partir avec le drapeau blanc pour Gettysburg, et dès lors, aucune nouvelle de lui ! Une veuve pleurait son mari, ses deux fils, et par surcroît de malheur, restait dans un dénuement absolu. Tous les cœurs renfermaient des morts. A la moindre parole de sympathie, les lèvres longtemps comprimées, s'ouvraient pour laisser déborder un récit de souffrances et de désolations qu'on ne pouvait écouter sans verser des larmes, quelque opinion qu'on eût d'ailleurs sur le parti vaincu

Je ne résiste pas au désir d'emprunter quelques pages au journal d'une dame suddiste, femme du capitaine W***. — Que ne

puis-je reproduire la voix émue de Mme W***, alors qu'elle nous en lisait les fragments ! Que ne puis-je vous montrer sa figure si pâle, si intéressante, ses yeux tour à tour voilés de pleurs ou brillant de patriotique enthousiasme !

Grant et Lee, toujours luttant, toujours bataillant, descendaient vers le Sud, de Wilderness à Spottsylvania. — Je laisse parler madame W***.

« Les troupes qui nous protégeaient ayant été dirigées sur quelque point plus menacé, il ne nous restait qu'un régiment de la brigade de Wise, une batterie d'artillerie, et le 170e de milice, composé d'hommes âgés et de jeunes gens au-dessous de dix-huit ans. En cas d'attaque, ils avaient à défendre onze milles de parapets. L'autorité militaire ne s'attendait pas à ce que les choses en vinssent là. Cependant, un fort détachement de cavalerie se précipitait de notre côté. Radieuse et pure se leva cette journée d'été, sur notre ville qu'allaient envahir le deuil et la mort ! Le calme y régnait. Bientôt un vacarme effroyable nous fit tressaillir. C'était, sur toute l'étendue de nos lignes, le crépitement de la mitraille, mêlé aux grondements du canon. Au même instant, le tocsin retentit; il appelait nos vieillards et nos enfants à la défense de leurs foyers. Les jeunes gens, nous n'en avions plus ; tous combattaient au loin. Ce jour-là, l'ennemi put dire avec raison de nous que : *nous prenions nos défenseurs dans les berceaux !*

» Vieillards et enfants firent noblement leur devoir ! Point de défaillance ; pas plus chez ceux dont les pieds affaiblis par l'âge se refusaient presque à marcher, que chez ceux dont les mains enfantines avaient peine à tenir le fusil. Un détachement de ces enfants défilait devant les mères et les sœurs, qui s'efforçaient de leur sourire à travers les larmes : — « Ne pleurez pas ! s'écria l'un d'eux: N'ayez pas peur ! aussi longtemps qu'il nous restera une cartouche, nous vous défendrons ! » — Quelques heures plus tard, de ces beaux adolescents au cœur héroïque, les uns restaient mutilés pour la vie, les autres se voyaient dirigés sur une prison Yankee, et, pour la plupart, le soleil s'était couché avant midi !

» Malade, retenue chez moi pendant cette terrible journée, j'entendais de mon lit le tumulte du combat. Il éclatait si près de nous par moments, que nous pensions voir entrer l'ennemi. Chaque coup de feu nous transperçait le cœur. Nous sentions que chacune de ces décharges portait la mort dans les rangs de nos bien-aimés. Eux, ne pliaient pas.

» Vers trois heures, la bataille atteignit son apogée. Les nôtres

repoussèrent l'artillerie ennemie qui cherchait à s'emparer d'un point stratégique important. A cet instant même, un corps de notre cavalerie, l'avant-garde du général Beauregard, traversa la ville au galop. — L'ennemi se replie, il bat en retraite. Cette fois encore, le Dieu des armées nous a secourus. Mais, quelle délivrance chèrement achetée! Vers le soir, mères, femmes, sœurs, torturées par l'inquiétude, attendaient le retour des leurs. Bien des cœurs allaient être brisés : lesquels? Auxquelles d'entre nous l'Ange aux ailes pâles avait-il enlevé son trésor ?

» Bientôt, les voitures d'ambulance roulent pesamment sur le pavé, déposant tantôt à cette porte, tantôt à cette autre, le cadavre défiguré de quelque adolescent ou de quelque vieillard. Dans le silence de la nuit, on entend retentir les sanglots d'une mère qui pleure son premier-né, les cris d'horreur que poussent les enfants, à la vue de leur aïeul sanglant.

» La soirée était splendide. Comme je me la rappelle! Le soleil qui s'inclinait à l'horizon, semblait nous caresser de ses dernières lueurs; puis, l'obscurité se fit, et nous restâmes en face de nos désastres. Les unes veillaient leurs mourants, d'autres leurs morts. Bien des cœurs navrés priaient pour les enfants qui, suivant à cette heure le chemin de l'exil, s'en allaient languir, dépérir et finir dans les prisons du Nord! »

— Dieu nous pardonne! s'écria Mme W***, d'une voix tremblante, interrompant sa lecture: Au souvenir de ce moment horrible, nous sentons qu'il ne nous est pas encore possible *d'aimer nos ennemis!*

Les paragraphes suivants, rappellent quelques-uns des jours qui succédèrent à cette catastrophe :

« 16 *juin.* — Levée pour la première fois. Ma mère et ma sœur ont soigné les blessés depuis le matin jusqu'au soir. Les troupes ne cessent de passer. Elles se rendent sur la gauche de nos lignes, où se livre un combat furieux.

» 17 *juin.* — Quelle nuit! L'ennemi a ouvert le feu sur nous bombardant notre ville remplie de femmes, d'enfants et de blessés. Au ciel, la lune luisait sereine. La musique d'une brigade campée de l'autre côté de la rivière, faisait entendre ses dernières fanfares. Tout à coup, une bombe siffle, et va éclater à quelques pas. Le cœur me défaillait. Que faire, sinon me remettre, moi et mon pauvre pays, entre les mains de *notre Père?* Le bruit de la canonnade, le tapage des bombes allaient croissant. Vers une heure, il en éclate une si près de moi, que la lueur m'en aveugle un fragment s'enfonce dans la porte de notre maison. Ma sœur, à moitié morte de frayeur, insiste pour que nous allions nous ré-

fugier chez un voisin. Malgré mon excessive faiblesse, je m'habille à la hâte, et nous nous traînons, accompagnées de nos deux esclaves, chez Monsieur X***. — Heures d'agonie! Chacune de ces bombes infernales nous menace de mort.

» On transporte les blessés dans un lieu où ils puissent au moins mourir en paix.

» 18 *juin*. — Nous avons envoyé ma mère et ma sœur à Raleigh. Quant à moi, je reste ici, jusqu'à ce que je sache quelque chose de mon cher mari, qui, avec le géneral Lee, vient de traverser les terribles batailles de Wilderness et de Cold Harbour.

» *L'après-midi*. — Je n'oublierai jamais ce moment. Nous venions de prendre quelque nourriture; une musique militaire retentit. On attendait l'armée du général Lee. Nous nous élançons dehors. C'était elle! La tête de la colonne — le corps de A. P. Hill — débouchait dans la rue; notre brave 12me régiment de Virginie ouvrait la marche. Hélas! les figures portaient l'empreinte de telles fatigues, les privations les avaient si fort amaigries, les pauvres soldats étaient si poudreux et si déguenillés, qu'à peine les reconnaissions nous. Et combien de visages chéris, qu'on cherchait en vain parmi ces héros! Triste retour dans les foyers! Le corps d'armée se hâtait de rejoindre, afin de défendre son *home*. Mes regards fouillaient avec anxiété les rangs. Au moment où la colonne remontait la rue, j'aperçus un pauvre être pâle, hâve, exténué, qui sortait de la ligne, et qui agitait son chapeau de *mon côté*. En dépit des loques et de la maigreur, je *le* reconnus, c'était LUI, mon trésor! Dieu l'avait conservé pour la défense de son Sud bien-aimé. Mon cœur bondit de joie en le revoyant, quoique si changé, et marchant encore, hélas! à l'ennemi et à la mort. Le régiment passait d'un pas si rapide, la foule était si compacte, que je ne pus m'approcher de mon mari; mais notre fidèle Becky, à laquelle je montrai son *Mars* — maître — courut, prompte comme l'éclair, par une rue de traverse, prit la colonne de flanc, s'élança, saisit la main de ce cher jeune maître, et cheminant quelques instants à ses côtés, lui donna des nouvelles, propres à lui réjouir le cœur. »

— Qu'auraient dit vos philanthropes Yankees? s'écria Mme W***, s'ils eussent été témoins de cette scène entre une esclave et son *tyran?*

— Et, poursuivit Mme W***, ce n'est pas la seule preuve de dévouement que nous ait donnée notre Becky. Lorsque nous fûmes obligés de quitter Petersburg, rien ne put la décider à fuir. Elle voulut rester à son poste, prendre soin de tout ce que nous laissions derrière nous. Une fois la ville entre les mains de l'ennemi, Becky

n'en continua pas moins à veiller sur notre bien. En vain, quelques soldats Yankees la menacèrent-ils du *château Thunder*, et même de la mort; Becky ne livra pas une parcelle de ce qui nous appartenait. — Nos deux autres esclaves nous montrèrent le même attachement. Elles nous suivirent dans notre vie errante, et soignèrent ma mère comme de vraies filles l'auraient fait. Emancipées, elles ne nous quittèrent point ; l'une s'occupait de ma mère, l'autre allait travailler à la journée, afin de gagner quelque argent et de procurer à sa chère maîtresse les petits conforts dont celle-ci, vu son état de maladie, n'aurait pu se passer. Les dignes femmes sont encore auprès de nous. C'est Becky qui nous a servi le thé ce soir.

Mme W*** reprit son journal : « *Le soir.* — Fatigué, épuisé, couvert de poussière, mon cher mari est arrivé du camp, afin de passer la journée avec nous. Vite, nous lui avons préparé un bain et des vêtements propres, vrai luxe pour un homme qui pendant trente jours, ne s'est pas déshabillé une seule fois. Il a fait honneur au déjeuner avec un appétit de soldat. Pauvre ami ! Tandis qu'il était là, le bombardement devenait de plus en plus furieux. Les bombes se croisaient dans l'air, comme de sinistres oiseaux de proie, portant la destruction sur leurs ailes. A chaque détonation, nous joignions les mains dans une prière muette. L'obus une fois passé : Dieu soit béni ! nous écriions-nous. Cette perpétuelle menace de mort nous faisait mieux sentir notre dépendance à l'égard de Dieu. Mais la tension des nerfs, la terreur de ce que l'instant prochain apportera, est une mort à petit feu (1) ! »

1. La maison que j'habitais pendant mon séjour à Petersburg est située sur la hauteur, à un mille nord des lignes. La maîtresse du logis, pour me donner une idée du feu incessant de l'ennemi, prit un couteau, et frappant avec la lame des coups réguliers et rapides, me dit :

— Telle était la fusillade! Au commencement, le vacarme empêchait de dormir ; mais on s'y accoutumait si vite et si bien, que s'il s'interrompait un instant, on se réveillait en sursaut et l'on se demandait : « Qu'est-ce que cela signifie? » — Ce que cela signifiait, on l'apprit dans la nuit du 29 au 30 juin 1864. Le silence se fit tout à coup. Quelques moments après, une effroyable explosion nous dit que la mine de Burnside venait de sauter, ébranlant le sol à plusieurs milles de là.

» Lorsqu'on voyait venir une bombe, on se jetait à plat ventre contre terre. Les nègres épouvantés, qui regardaient les obus comme des démons affamés de chair humaine, prétendaient les entendre crier : *Whar's you ! whar's you !* — Garde à vous ! garde à vous !

» Plus d'un projectile, perçant les toits, traversa la maison du haut en bas, pour aller s'enfoncer dans les caves. L'un d'eux, rempli de clous qu'il lança dans toutes les directions, éclata dans notre arrière-cour. Je me trouvais justement à court de ces petits instruments; mais, franchement, la manière dont ma provision fut renouvelée, ne me plut qu'à moitié. »

» 19 *Juin*, dimanche! Au lieu de la paix du saint jour, le fracas de l'artillerie, l'incessant passage des troupes, le tumulte, la confusion qui accompagnent les armées! Pourtant, les cloches nous appellent au temple, elles nous engagent à oublier dans la contemplation des choses d'en Haut, la terre et ses douleurs.

» Les obus ne tombant guère dans notre rue, ma tante et moi nous nous aventurons dehors. Soudain, un bruit de galop retentit, un homme de haute taille s'avance à cheval, suivi d'une escorte d'officiers. Je devine le grand capitaine, le guerrier chrétien, le général Lee! je me sens en présence d'une vraie royauté. Ne porte-t-il pas au front la couronne de gloire? N'y voit-on pas rayonner ce précieux joyau: la confiance d'une nation? Tous les visages s'illuminent. Lee, cependant, se rend à l'église; il s'agenouille humblement; il « *demeure en silence devant l'Eternel* »! La bénédiction de Dieu repose et reposera sur lui! — Le général A.P. Hill, un homme à la tournure martiale, à l'expression douce, mais profondément triste, se tenait à ses côtés. »

— Je la connais maintenant, la raison de sa tristesse, dit en s'interrompant Mme W***, les yeux pleins de larmes: L'ange de la mort planait sur lui; il fut tué dans la dernière bataille, le jour même où l'on évacuait Petersburg.

Elle reprit:

« Le général Lee, avant de quitter l'église, échangea quelques cordiales poignées de main avec plusieurs d'entre nous. Le général a des yeux parfaitement beaux, très-vifs, le regard bienveillant et fin, la taille noble, élégante, les cheveux et la barbe grisonnants. Le lourd fardeau dont il porte le poids, l'a blanchi avant l'heure. »

Lee, vit encore dans tous les cœurs ici. Chacun a quelque récit à faire sur sa générosité, sur sa piété, sur le soin qu'il prenait des soldats. Une famille qui, pendant le siége, envoya plusieurs fois des fruits et des légumes au quartier-général de Lee, afin d'améliorer un peu son ordinaire, en reçut les plus chauds remerciements. Fruits et légumes furent distribués par le général aux malades et aux blessés: lui-même n'y toucha pas.

Charles Campbell, l'historien de *Virginie*, vit son habitation frappée à plusieurs reprises. Une bombe, entre autres, faisant explosion dans son cabinet de travail, réduisit en poussière le mobilier. L'écrivain, heureusement pour l'histoire de *Virginie*, s'était réfugié avec les siens dans la cave. Il remontait pendant la nuit, pour suivre les bombes qui se croisaient dans les airs, embrasant l'horizon:

— La plus belle joûte pyrotechnique! disait Campbell.

M. X***, gentleman de Petersburg, voyageait pendant la guerre dans un de ces wagons américains, voitures étroites et longues que divise un couloir, mais que ne partage aucune distinction de classes. Ce wagon — les Américains l'appellent *Car* — était rempli de soldats. L'un d'eux, le bras enfermé dans un appareil, s'efforçait, à l'aide de ses dents et de sa main valide, d'enfiler sa capote; il n'y parvenait pas. Un officier, à l'autre bout de la voiture, remarque l'embarras du soldat, vient à lui, l'aide doucement, l'enveloppe dans son manteau qu'il boutonne avec soin, puis retourne à sa place. L'officier s'appelait: général Lee.

Ce détail peint l'homme. Les soldats le nommaient leur père.

— A Friedericksburg, me racontait encore M. X***, une importante position était tombée entre les mains de l'ennemi. Lee donne l'ordre de la reprendre. Trois fois les troupes montent à l'assaut; une pluie de feu couche la moitié des hommes par terre et fait plier le reste; la démoralisation se met dans les rangs; c'était un de ces moments qui décident des batailles. Le général Lee s'élance à l'avant-garde; sa vue seule électrise l'armée, les corps dispersés se rallient, les fuyards rejoignent, des acclamations retentissent. Lee ôte son chapeau, l'agite du côté de l'ennemi, commande à ses hommes de le suivre. Non! ils ne bougeront pas, tant que le général reste exposé à la mitraille. Lee n'écoute rien. Quelques hommes saisissent son cheval par la bride: — Pour l'amour de Dieu, général, crient-ils: laissez-nous essayer une fois encore! Restez ici, surveillez-nous! — Les rangs s'ébranlent: en quelques minutes, la position est emportée.

Tous les officiers de Lee — quelques-uns sont fort pieux — rendent témoignage au christianisme vrai de leur chef. L'un d'eux avait écrit au général pour lui demander un certain nombre de ses photographies et de ses signatures, afin de les distribuer aux élèves d'une école du dimanche. Voici la réponse de Lee :

« Mon cher X***, je suis heureux d'apprendre par votre lettre du 27 courant, que l'école du dimanche de Saint Paul Church marche bien. Je n'ai pas oublié les citoyens de Petersburg ; ils m'inspirent un aussi vif intérêt qu'au jour où j'étais témoin de leurs souffrances. Leurs enfants ne cesseront pas d'avoir une très-grande part dans mes affections. Ils désirent, me dites-vous, posséder la connaissance de l'Évangile: cette connaissance qui mène à la justice et à la vie éternelle, cette connaissance en comparaison de laquelle toutes les autres sciences ne sont que néant! J'en bénis Dieu. Je leur enverrai avec plaisir les autographes que vous me demandez... »

Parmi les amis que je rencontrai à Petersburg, se trouve M. K***, homme aux impulsions généreuses, qui, pendant le siége, n'avait jamais hésité à se dépouiller en faveur de plus malheureux que lui. On le vit une fois ôter en pleine rue son habit, ses souliers, les donner à un pauvre soldat confédéré, et rentrer chez lui en bras de chemise, pieds déchaux.

Pendant une de ces douces soirées dont je conserve le précieux souvenir, on fit allusion à une circonstance qui touchait de près M. K***. Il avait sauvé la vie d'un soldat allemand. A la requête générale, M. K*** nous raconta le fait.

— Un dimanche matin, dit-il, j'allais me rendre au culte, lorsque j'entends frapper à ma porte. On vient m'avertir qu'un homme désire me parler. Je descends, je m'informe du sujet de sa visite.

— Henry B***, prisonnier allemand, répond l'homme, doit être fusillé mardi matin. Il vous demande d'aller prier avec lui.

Ma bible allemande en poche, je cours à la prison ; on m'introduit auprès du condamné.

— Votre nom?

— Henry B***.

— De quoi vous accuse-t-on?

— D'avoir déserté.

— Êtes-vous coupable?

— Non, Monsieur.

Je poursuis mon enquête ; j'apprends qu'on avait arrêté B***, au moment où il sortait de Petersburg. Le pauvre garçon, ignorant l'anglais, n'avait pu lire les ordres sévères qui, affichés partout, qualifiaient de désertion toute excursion en dehors des lignes. Ses vêtements étaient restés à Charleston ; il en avait un urgent besoin. De plus, une somme de mille dollars qui lui était due, devait lui rentrer ce jour-là. Il avait donc pris très-innocemment le chemin de Charleston, pour recouvrer ses habits et son argent.

Une plus grave accusation pesait sur le malheureux : celle d'avoir, une première fois, déserté à Charleston même. B*** niait absolument le fait. Son temps, disait-il, était terminé, lorsqu'il avait quitté Charleston. Son congé lui avait été donné dans les termes les plus honorables.

— Qui vous a défendu devant la cour martiale?

— Personne.

— A quelle peine êtes-vous condamné?

— A être fusillé, mardi matin.

Je priai avec cet homme : — Si vous avez dit vrai, fis-je, je tâcherai d'obtenir votre grâce.

— Monsieur, je vous ai parlé sincèrement, aussi vrai que j'espère voir Dieu.

Bien décidé à sauver Henry B***, je me rendis sans perdre un instant auprès d'un voiturier :

— Il me faut, lui dis- je, une de vos carrioles, à crédit.

— Pour aller où ?

— A Richmond.

— Qu'allez-vous faire à Richmond ?

— Demander la vie d'un soldat.

— Dans ce cas, prenez ma voiture. Je vous la prête sans qu'il vous en coûte *un cent*.

J'arrive à Richmond, au moment où Jefferson Davis sortait de l'église ; je lui expose l'affaire :

— J'ai promis à cet homme, sur votre honneur et sur celui de la Confédération, dis-je au Président, que s'il a parlé vrai, vous lui ferez grâce. Retardez l'exécution d'une semaine, laissez-moi le temps d'aller à Charleston et d'y faire des perquisitions, je ne requiers que cela.

Jefferson consent. Je reviens à Petersburg dans la nuit, je prends le premier train du lendemain ; le surlendemain, je suis à Charleston ; j'obtiens la permission de me rendre au Fort Sumter, on me donne le mot de passe, je loue deux bateliers pour m'y conduire ; mais tel est le trouble de mon esprit, que lorsque la sentinelle crie : « Qui vive ? » impossible de me rappeler le mot d'ordre !

— Au nom de Dieu ! fais-je ; ne tirez pas : j'avais le mot, je l'ai oublié !

En vain je le cherche, fouillant tous les recoins de ma mémoire, rien. J'ordonne à mes hommes de virer de bord. Au même instant, le bienheureux mot me revient ; j'aborde et j'entre. Le colonel Calhoun me reçoit avec bonté — il a été, dès lors, tué en duel par le colonel Rhett — je le mets au fait :

—Cet homme, dis-je en terminant, est accusé d'avoir, ici même, déserté une première fois.

Le colonel parcourt ses papiers :

— Il y a erreur ; votre homme a fait son temps ; il a été congédié avec un bon certificat.

Mon cœur bondit ! Je retourne à Charleston, je m'enquiers des mille dollars, je les trouve ; le soldat avait dit vrai. Maintenant, à Richmond, sans perdre une minute ! Je cours de toute la vitesse de mes jambes à la station, quand soudain je me rappelle ma note à l'hôtel : elle n'est pas payée ! Il faut rebrousser chemin,

régler mon affaire, revenir à la gare ! J'y arrive juste pour voir filer le train. Point d'autre départ ce jour-là. Le lendemain, je ne le manquai pas. A Florence, nous déraillons, nous voilà arrêtés pendant douze heures. Et la vie de mon soldat tenait à un fil, et ce fil, chaque minute de retard l'amincissait ! Je n'atteignis Petersburg que le lundi soir. L'exécution était fixée au lendemain, mardi, à Richmond. Depuis trois jours je n'avais pas mangé. J'étais tellement sale, que nul ne me reconnaissait. Je file de Pocahontas-Bridge au dépôt. La sentinelle me demande mon sauf-conduit. Aucun voyageur ne pouvait, ni entrer à Richmond ni en sortir, sans passeport :

— Je n'ai point de sauf-conduit.

— Vous n'entrerez pas.

— Il y va de la vie d'un homme !

— Qui êtes-vous ?

— K***.

— K** ! s'écrie la sentinelle en me regardant fixement : D'où venez-vous donc ? Vous avez l'air timbré !

En trois mots je lui dis tout.

— Passez !

Je passe, je saute dans le train au moment où les wagons s'ébranlent. J'arrive à Richmond à sept heures du soir. Je manquai m'évanouir, en entrant chez le Président.

— Monsieur Jefferson ?

— Il n'y est pas.

— Il faut absolument que je le voie. J'attendrai son retour.

Je pénètre dans le salon, je me jette sur un sopha et je tombe endormi. Vers dix heures, des pas me réveillent. Je bondis sur mes pieds.

— Est-ce le Président ?

— Oui.

— Dites-lui mon nom.

Jefferson me reçoit à l'instant.

— Eh bien ! qu'avez-vous appris ?

— Que cet homme est innocent ! — et je mentionne au Président l'attestation du colonel Calhoun, ainsi que le fait des mille dollars.

— Allez au quartier général, communiquez ces détails au général Lee. Je lui ai parlé de votre homme. Si le général y consent, votre soldat sera gracié.

Onze heures sonnaient, lorsque je fus introduit auprès du général Lee. Il me reçut avec bonté, m'écouta, et secoua la tête.

— Si je le pouvais, me dit-il, je vous accorderais la grâce de

votre protégé; mais la sécurité du pays exige un exemple. Il faut en finir avec la désertion.

J'argumentai, je prouvai l'innocence d'Henry B***. Le général restait silencieux :

— J'ai fait de ce cas un sujet de prière, dit-il enfin. Tant que Dieu ne m'a pas montré le contraire, ma conscience regarde la sentence comme juste.

Sans me décourager, je plaidai, j'intercédai pendant une heure encore.

— Non, non ! fit Lee : Je vous l'ai dit, il faut une forte leçon aux hommes qui, sous le premier prétexte venu, abandonnent leur drapeau.

— Alors commencez, m'écriai-je, par vos propres soldats ! au lieu de sacrifier un pauvre étranger qui, n'entendant pas la langue du pays, ne comprend rien à vos ordres !

Durant quelques secondes, le général resta pensif.

— Monsieur K*** , reprit-il, vous mériteriez d'obtenir la grâce de votre soldat. Mais vous ignorez les ravages que fait la désertion dans nos rangs. Sans elle, nous aurions gagné la bataille d'Antietam. Ce jour-là, treize mille hommes désertèrent; avec ces treize mille hommes, nous remportions la victoire. On ne peut perdre le pays, pour sauver un individu.

Je n'avais rien à répondre.

— Général ! dis-je après un instant de réflexion. J'ai imploré la bénédiction de Dieu sur cet homme ; j'aimerais, avant de vous quitter, l'implorer sur vous.

Lee inclina la tête. J'étendis les mains, et je demandai à Dieu de le bénir, lui et la cause qu'il défendait. Ma voix tremblait, les larmes remplissaient mes yeux.

Laissant le général, je me rendis à l'hôtel, le cœur navré. J'essayai de prendre quelque nourriture, je cherchai en vain le sommeil. A cinq heures du matin, je retournai chez le Président. Henry B*** devait être fusillé à huit heures.

Le serviteur auquel je m'adresse refuse de réveiller Jefferson, J'arpente la rue le long en large, puis je reviens à l'officier de service: un Allemand.

— Pour l'amour de Dieu, réveillez Monsieur Jefferson ! Si vous me refusez cela, votre compatriote est perdu.

— Je n'ose pas entrer dans la chambre du Président, me répond l'officier.

— Alors j'irai.

— Je ne puis vous le permettre; c'est contraire au règlement.

Je supplie, je pleure, l'officier se décide. Jefferson, encore au lit, me fait dire de monter.

— Quoi de nouveau? me demande-t-il en me tendant la main.

— J'ai vu le général Lee ; il refuse.

— Singulier! fait Jefferson.Lee était ici à deux heures, ce matin; il m'a dit que vous l'aviez ébranlé, que cet homme étant un étranger, nous ferions mieux de lui accorder son pardon.

A l'ouïe de ces paroles, un bonheur inexprimable m'inonda le cœur. C'était l'avant-goût des joies célestes. Je ne pus que m'écrier : — Dieu soit loué, Président! Dieu soit loué!

Pensez donc! le général Lee aller à deux heures du matin chez Jefferson, pour sauver mon soldat!

Je demandai au Président si la lettre de grâce était expédiée? Il me dit que non, mais qu'elle le serait à temps, par courrier spécial.

Je prie Jefferson de me donner, en attendant, un ordre préliminaire; il me l'accorde. Je lui apporte son encrier, il écrit et signe le sursis.

Aucune parole ne rendra ce que j'éprouvai, lorsque je me vis en possession de ce précieux papier.

Au moment où la grâce du condamné arriva, sa fosse était déjà creusée. Dieu merci, elle demeura vide. Henry B*** vit encore. Il m'a cordialement remercié.

Comme je retournais à Petersburg, la joie dans l'âme, je rencontrai en wagon M. X*** un de mes anciens élèves, colonel du régiment auquel appartenait Henry B***.

— Nous venons tout exprès pour voir fusiller cet homme! s'écrie-t-il. Et vous vous mêlez de le faire gracier? Bel ouvrage!

Ce matin-là, je me soucials fort peu des jugements d'autrui.

Ce fut avec des alléluias de reconnaissance, que je rentrai chez moi.

XVII

PETERSBURG.

M. Cook, officier appartenant à l'état-major de Lee, offrit obligeamment de m'accompagner dans une excursion autour de Petersburg.

Partis à cheval, un matin, nous parcourûmes les points de la ligne de défense où s'étaient livrés les combats les plus saillants. Le major me les décrivait à mesure, dans son style de soldat, vivant et concis. Il avait, pour la circonstance, revêtu son uniforme confédéré ; celui qu'il portait lorsque, pendant les batailles, il transmettait les ordres de son chef, ou ralliait les corps dispersés. La vue de cet uniforme, il le savait, devait m'aider à réaliser des scènes qui déjà appartenaient à l'histoire.

Ce *Confederate Grey* fit briller les yeux des dames, réunies sous la vérandah pour nous voir partir. Le major lui-même, dans son habit militaire, paraissait grandi ; et tandis que nous chevauchions du côté des lignes, il lui semblait revenir à ces chevaleresques années, lorsque flottait le drapeau blanc, et que le Sud appelait ses fils aux armes.

Comme nous trottions de conserve, un homme qui conduisait sa charrette s'arrêta, considéra le major en grande tenue, se mit au port d'armes, et les yeux brillants, fit le salut militaire.

— Il aura été soldat ! dit le major.

— Une fois la guerre terminée, vos hommes ont dû, pour gagner leur pain, embrasser d'étranges carrières ?

— Sans doute ; et nos officiers aussi. Je connais un soldat, qui reprit sa place de commis dans les bureaux de l'*Express Company*. Son capitaine venait d'entrer dans la même maison, en qualité de garçon de peine. Le commis ne parvint ni à s'affranchir de la discipline militaire, ni à traiter son ancien chef comme un subordonné. On se divertissait fort de l'entendre dire au commissionnaire en question : « Ne pensez-vous pas, Monsieur, qu'il

serait convenable de porter ce paquet chez un tel ? » — Après la reddition, le général Lee désirait vivement voir ses soldats accepter le nouvel état de choses, et se mettre résolument au travail. On lui parla du capitaine devenu portefaix :

— Cela lui fait plus d'honneur, s'écria le général, que toute sa campagne !

Arrivés aux lignes, nous visitâmes successivement les différents postes d'observation. Il nous fallut, pour atteindre les positions fédérales, traverser tantôt des marais, tantôt d'épais taillis, guéer des cours d'eau, franchir de profondes rivières. Le major, avec son coup d'œil militaire, gouvernait droit au but.

— J'ai été ici deux ou trois fois en reconnaissance ! fit-il, comme nous poussions nos chevaux dans les buissons : Parler de peur ne sied guère à un soldat ; cependant, je l'avoue, s'avancer froidement sur un sol inconnu, avec la pensée que chaque arbuste cache quelque ennemi prêt à vous *descendre*, ce n'est pas une besogne agréable. La bataille! bagatelle à côté. Le sang bout; on ne s'inquiète ni des bombes qui éclatent, ni des balles qui pleuvent ; on ne songe qu'à abattre le plus grand nombre possible d'ennemis !

Nous visitâmes, à Poplar-Grove, le cimetière des fédéraux. Une mélancolique forêt de croix blanches le divise par sections. Sur l'une des premières croix je lus ces mots: *Soldat U. S. inconnu, tué au Fort Dread.* — Qui était ce soldat ? Où était son home ? Sa mère vit peut-être encore, dans quelque district lointain; elle se demande pourquoi son enfant n'écrit plus ? Elle espère, la pauvre mère, elle espère le voir arriver un beau jour, pour réjouir sa vieillesse. Hélas! couché parmi les milliers et les milliers, son fils ne se relèvera qu'au matin éternel.

Nombreuses étaient les tombes de ces *inconnus*, semées çà et là dans le champ lugubre où reposent 7,500 hommes, tous soldats de l'Union !

Le cimetière confédéré, que nous parcourûmes ensuite, offrait un spectacle plus triste encore. Les tombes, serrées comme les sillons d'un champ, se pressaient le long du coteau sans que rien les distinguât, sauf quelque bâton avec quelque lambeau d'étoffe, planté de loin en loin. — Les dames de Petersburg viennent, certain jour de l'année, pleurer ces morts et couvrir les tombes de fleurs.

Au retour, nous traversâmes le théâtre d'une des plus horribles tragédies de la guerre. Ceux qui ont entendu parler de la *mine*

de Burnside et du *Cratère*, s'en souviendront longtemps. — C'était en 1864. Depuis deux mois on se battait autour de Petersburg. Les lignes fédérales étaient parvenues à cent cinquante yards d'un fort avancé de Lee. Burnside fit creuser des mines qui, bientôt, arrivèrent sous le fort confédéré. Le 30 juillet, à 4 heures 45 minutes du matin, la fusillade cesse, les hommes de Burnside sont abrités, les mèches allumées ; une effroyable détonation éclate : le fort, avec ses trois cents hommes de garnison, vient de sauter ! Aussitôt, les canons fédéraux vomissent bombes et obus. L'explosion laissait à la place du fort, un vaste cratère de 150 pieds de long, sur 60 de large et 30 de profondeur :

— Qu'on se précipite à travers le cratère ! avait ordonné Burnside: Qu'on tombe sur les confédérés, sans leur donner le temps de se reconnaître ! Qu'on s'empare de l'éminence là-bas ! Ce point gagné, nous prenons l'ennemi par-derrière ! Petersburg est à nous !

Certain du succès, Burnside lance un torrent de troupes sur l'ennemi. La division entière de Ledlie, puis celle de Potter, puis celle de Wilcox, puis sa brigade noire, *Black brigade!* Burnside comptait sans les fiers vétérans de Fredericksburg et de la Wilderness. Ceux-là n'étaient pas hommes à se laisser dérouter par un désastre. Consternés d'abord, ils se rallient avec la promptitude de l'éclair. Lee et Beauregard amènent des renforts, un combat suprême se livre, les confédérés reprennent leurs positions, Burnside est repoussé !

— Où étiez-vous, quand le fort sauta? demandai-je au major en arrivant sur le lieu du carnage.

— Là-bas, au quartier-général de Beauregard ! me répondit-il, indiquant le point opposé. Je ne faisais pas encore partie de l'état-major de Lee. Une détonation sourde, qui semblait se produire au loin, me réveilla ce matin-là. Quelques instants après, le colonel Paul arrive au galop ; il annonce à Beauregard que l'ennemi vient de faire sauter nos lignes à la jonction des routes de Baxter et de Jérusalem, que la batterie d'artillerie du capitaine Pegram est anéantie, que l'ennemi traverse le cratère, qu'il se développe sur la droite et sur la gauche, qu'il balaie nos tranchées. — Beauregard prend les ordres de Lee. Lee ordonne à la division Mahone de se porter en avant, de se jeter dans la mêlée, de faire reculer l'ennemi. Mahone part avec ses hommes, Sorrel avec les siens. Après une lutte acharnée, la division Mahone emporte ce point, là-bas; celle de Sorrel, fauchée, abîmée, bat en retraite; Mahone la remplace par une brigade d'Alabama qui fait vaillamment son

devoir. A ce moment, nous étions tous réunis au quartier-général. Venez de ce côté, je vous montrerai l'endroit.

Nous fîmes quelques pas à droite.

— C'est ici ! poursuivit le major : Beauregard occupait exactement la place où vous voilà. Dans le ravin, se formait la brigade d'Alabama. Comme elle émergeait sur la crête du coteau, elle se voit reçue par une effroyable décharge de mousqueterie. Les hommes hésitent, la forêt des baïonnettes vacille en désordre. A cet instant, un officier sur le flanc droit de la brigade, tire son épée, la brandit, crie : — « Suivez-moi ! » Les soldats s'élancent, montent à l'assaut, couvrent la colline de morts. L'épée du brave officier étincelait toujours au milieu de la fumée ; toujours nos hommes gravissaient, pas accéléré, sous le feu ! Enfin, nous entendons leurs hourras ; nous les voyons forcer le passage à travers les remparts, s'y précipiter et disparaître ! Je n'ai jamais assisté à charge pareille ! — Nous reprîmes nos lignes. L'ennemi en déroute, semblable à quelque troupeau de buffles affolés, fut refoulé dans le cratère. Là, se passa une scène effroyable. Par centaines, par milliers, les hommes s'y engouffraient ! Quelques-uns tiraient encore sur nous, tandis que d'autres s'efforçaient vainement de sortir de la fournaise. Nos décharges broyaient cette masse palpitante qui se soulevait, qui se débattait, qui luttait désespérée. Les grenades faisaient sauter bras, jambes, lambeaux informes et sanglants. Nos soldats eux-mêmes étaient terrifiés. Enfin, la boucherie cessa. Le cratère était comble de morts. On jeta sur eux quelques pelletées de terre. — Le cimetière ne fut organisé que longtemps après (1).

Le sol du cratère reste profondément sillonné : — Bien que, dit le major, les côtés en s'éboulant, aient modifié l'aspect général.

Ossements humains, fragments d'uniformes, gibernes, baïonnettes tordues par le feu, gisaient à nos pieds.

La défaite qu'essuya Burnside au cratère retarda, mais n'empêcha pas l'effondrement du Sud. Pendant neuf mois encore, le Sud soutint autour de Petersburg une lutte inégale. En mars, l'armée de Lee, harassée, affamée, était réduite au dernier dénuement (2) :

1. La spéculation s'est emparée de ces lieux funèbres ; on n'y entre qu'après avoir payé 25 cents. La présence du major m'exempta de l'impôt. Les reliques du combat, recueillies dans une échope, sont vendues aux amateurs.

2. Les soldats dans les tranchées, faisant allusion au *Misérables* de Victor Hugo, s'appelaient en riant : les *Misérables de Lee*. Leurs joues creuses ne justifiaient que trop le surnom. Pendant plus d'une semaine, M. X***,

— Et cependant, le 31 mars, lorsque Warren concentrait ses forces sur notre flanc droit, prêt à rompre nos lignes, s'écria le major : Lee, réunissant son infanterie au point menacé, la jetait sur Warren, et le faisait reculer en désordre. Le lendemain, le jour suivant, les bataillons toujours plus nombreux de nos ennemis, attaquèrent non-seulement notre aile droite, mais notre aile gauche et notre front ! Nos lignes furent forcées en trois endroits. Le Fort Gregg tomba. La cavalerie fédérale arrivait par le chemin de fer de Burkesville : cette veine jugulaire de la confédération expirante! — Chacun sait le reste. Le dimanche matin, 2 avril, Lee télégraphiait au président Davis : « Évacuez Richmond ! » A cinq heures et demie du soir, au quartier général de Wilcox, Lee signait l'ordre d'évacuer Petersburg. La nuit survint. Quel ne fut pas l'étonnement des fédéraux, lorsqu'ils découvrirent dès l'aube que Lee, avec les restes de son armée, avait disparu ! On le poursuivit, on le traqua; il se défendit en lion. Accablé par le nombre, le 9 avril 1864, à Appomatox Court House, il rendit au commandant fédéral les débris de cette fière armée du *Nord Virginie*, dont la marche puissante ébranlait l'Amérique, il n'y avait pas deux ans !

— Le général nous avait ordonné de nous tenir prêts à marcher ! reprit le major Cook après un instant de silence : Il aurait tenté, je crois, de s'ouvrir un passage avec ses derniers huit mille hommes, si Grant n'eût offert la paix, en termes honorables pour le Sud.— Nous étions réunis sous un arbre, devenu célèbre à dater de ce jour, lorsqu'arriva le colonel X***, de l'état-major de Grant. Lee, profondément triste, semblait plus imposant que jamais.

— Général Lee, lui dit son ordonnance: Permettez-moi de vous

brigadier-général — je tiens le fait de lui-même — n'eut pour pitance qu'une poignée de farine grillée, qui le dernier jour lui manqua. — Un capitaine du même corps disait que sa ration quotidienne serait facilement entrée dans une poche de gilet... s'il avait possédé une poche, partant un gilet ! Les hommes qui sortirent de Petersburg, n'avaient plus qu'une chemise de flanelle en guise d'habit.

Je demandais à un officier suddiste si la ressemblance des uniformes — le bleu pâle fédéral, et le gris bleu confédéré — n'avait pas occasionné plus d'une fâcheuse méprise.

— Des uniformes ! s'écria-t-il. La dernière année, nous n'en avions plus !

Pendant les pourparlers de la reddition, on raconte que Lee, attendant l'officier de Grant, remarqua parmi son état-major un brave colonel qui, la figure encore noircie des fumées de la bataille, paradait dans un vieil uniforme confédéré (veuf de sa manche droite) qu'accompagnait une paire de pantalons troués.

— N'allez-vous pas vous habiller, colonel ? lui demande Lee.

— M'habiller ! s'écrie le colonel : J'ai sur le dos tous mes habits !

Depuis le commencement du siège de Petersburg, l'armée de Lee était en lambeaux.

présenter le colonel.—Lee se redressa de toute sa hauteur, regarda l'officier Yankee, et s'inclina. Le pauvre colonel, embarrassé, avait plutôt l'air d'implorer les conditions de la paix que de les offrir. — Lorsqu'on apprit que Lee s'était rendu, lorsqu'il prononça son dernier discours que terminaient ces mots : « Mes enfants, nous avons lutté ensemble, j'ai fait pour vous tout ce qu'il m'était possible de faire ! » les vétérans se pressèrent autour de lui. Les uns sanglotaient ; d'autres, pâles d'émotion, grimpaient sur les voitures, sur les arbres, sur tout ce qui leur permettait de voir une dernière fois leur chef, et criaient : « Général ! nous nous battrons encore ! Général, dites un mot, nous leur tomberons dessus ! » — Lee pleurait.

Avant de rentrer à Petersburg, le major me conduisit au *Fort Enfer* et au *Fort Damnation.* L'épouvantable feu que dirigeait sur eux l'ennemi, leur avait valu ces deux noms expressifs.

A cette heure, le pas de nos chevaux, résonnant sur les casemates, rompait seul le silence. Devant le *Fort Enfer*, un nègre emplissait sa charrette des paniers qui avaient formé les gabions : ils ne servaient plus que comme bois à brûler.

Devant le fort Mahone, dont les fossés avaient regorgé de sang humain, croissait un petit bouquet de pêchers : il devait sa naissance aux noyaux de fruits qu'avaient jetés çà et là les soldats.

XVIII.

STONEWALL (1) JACKSON.

En écrivant ces lignes, j'ai sous les yeux une triste et précieuse relique de la guerre : un lourd imperméable qui, au premier abord, n'attire en rien les regards. Examinez-le de près, cependant, vous remarquerez l'étrange aspect de cette étoffe, couverte de taches qu'on a vainement essayé d'enlever : des taches de sang.

Sur le devant du manteau, voyez-vous cette petite ouverture allongée, que ferme un morceau d'étoffe cousu à l'intérieur ? une balle est entrée par là ; elle est ressortie derrière la manche gauche, à côté de l'épaule, là où s'ouvre ce second trou rond. Vers le parement, autre trou ; à sa direction, vous devinez que la balle, traversant le poignet, l'a broyé sur son passage.

Ce vêtement vous raconte une histoire tragique ; il vous dit que l'homme qui le portait a été frappé, le visage tourné vers l'ennemi. Mais à qui donc appartenait-il ? Vous le tournez, vous le retournez, et au revers du col, sous la marque du fabricant, vous découvrez, à demi effacé par le sang mais lisible encore, ce nom, écrit de la main même du héros : *T. J. Jackson.*

C'est, en effet, le vêtement que portait le général, lorsqu'en pleine victoire, il tomba sur le champ de bataille de *Chancellorsville !* Ce sang est son sang. Les balles qui ont fait ces trous ont changé, peut-être, les destinées des États-Unis (2).

Voici les faits.

Le général fédéral Hooker, commandant : « la plus belle armée du globe », ainsi qu'il la nommait fièrement, se préparait à terminer le conflit par un coup décisif — 2 mai 1863. — Sedgwick, à la tête de l'aile gauche, retenait l'ennemi en dessous de Frede-

1. Mur de roche.

2. Je vis pour la première fois ce manteau à Charlotte — Caroline du Nord. — Il me fut donné dans la suite, comme un souvenir sacré, par celle que Jackson chérissait plus que la vie.

ricksburg. Hooker enserrait l'armée suddiste du côté de Chancellorsville. Les épaisses forêts de cette région avaient été fauchées. Devant le front, que commandait la position fédérale, les bois abattus formaient un impénétrable rempart ; en arrière, s'élevaient les retranchements de l'artillerie ; sur les collines, étincelaient les canons fédéraux. — La situation de Lee était critique. Hooker occupait sa ligne de retraite ; attaquer Hooker de front, autant valait marcher au désastre. Stonewall Jackson, aussi fertile en expédients que prompt à les exécuter, suggère un silencieux mouvement sur la gauche. Hooker pris et de flanc, et par derrière, sera contraint de changer son plan de bataille : il tournera forcément le dos à son imprenable position !

Tandis que Jackson tentait, avec trois divisions, cette périlleuse entreprise, Hooker, complétant ses arrangements stratégiques, croyait déjà tenir l'armée confédérée. Le vendredi, il avait télégraphié à Washington : « Préparez le Nord à un *triomphe splendide !* » — Le dimanche, Stonewall Jackson, avec ses 25,000 hommes, tombe comme une avalanche sur le corps de Howard — le 11e, les *Vétérans de Siegel !* — Alors, eut lieu une des plus effroyables scènes de la guerre.

Pris par surprise, le 11e corps recule sur le centre de Hooker ; des centaines de chevaux démontés galopent çà et là, éperdus de terreur ; l'infanterie bat en retraite ; les caissons d'artillerie, les voitures d'ambulance, les canons, se précipitent et s'enchevêtrent, tandis que les hommes, saisis de panique, broyés sous le feu de l'ennemi, courent au hasard, poursuivis par les hourrahs des confédérés victorieux. — Howard, avec quelques officiers, s'efforçait en vain d'arrêter la déroute.

La nuit tombait. Jackson, résolu de compléter sa victoire, ordonne à la division A. P. Hill de s'élancer en avant, et de prendre Rhode : — La division ne tirera, dit-il, que « *si un corps de cavalerie arrive dans la direction de l'ennemi !* » — L'ordre donné, Jackson part en reconnaissance. Les forêts et l'obscurité l'empêchent de distinguer les positions ennemies. Il pousse en avant, et sans prendre souci du danger, dépasse la ligne des escarmoucheurs.

— Général ! s'écrie un des officiers : Vous ne devriez pas être ici !

— Bah ! il n'y a plus de péril, répond Jackson. L'ennemi recule. Rebroussez vivement, et dites à A. P. Hill de se hâter !

Les ténèbres enveloppaient tout, lorsque le général, entouré de son état-major, se replie enfin. Le corps de A. P. Hill, qui s'avançait au galop, aperçoit tout à coup ce détachement de cavaliers.

Au cri : *Cavalerie!* une grêle de balles s'abat sur la route. Les deux mains de Jackson sont fracassées ; une balle l'atteint à l'épaule, brise l'os et coupe l'artère, pendant qu'une branche d'arbre le frappe violemment et l'abat de cheval.

— Je suis tué par mes hommes ! dit le général au capitaine qui s'agenouille près de lui.

Entre deux feux, celui du Sud, celui du Nord, on place Jackson sur une civière. L'un des porteurs tombe, mortellement frappé ; il faut attendre pour le remplacer que le feu se ralentisse.

— Qui emportez-vous là ? demandaient les troupes, voyant passer le lugubre cortége.

— Chut ! faisait tout bas Jackson : Ne leur dites pas que je suis blessé !

Le lendemain, on se battit avec rage. Stonewall Jackson, étendu mourant à Wilderness, entendait le grondement lointain du canon. Espérant guérir de ses blessures, il demandait avec anxiété au docteur, combien de temps elles le retiendraient prisonnier ? — Mais le héros avait livré son dernier combat. Les champs de bataille ne devaient plus le revoir.

Entouré des soins de sa femme bien-aimée, accourue à la hâte, Jackson ne proféra ni plaintes, ni murmures : — Dieu sait ce qui vaut le mieux ! dit-il.

Dans un dernier entretien avec l'aumônier, Jackson lui fournit le texte de son sermon du jour : — « Toutes choses contribuent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu (1). »

Mme Jackson, déchirée, vint avertir son mari que tout espoir de guérison était perdu, que la fin approchait.

— Bon ! répéta joyeusement le général : Dieu sait ce qui convient le mieux ; tout est bien !

Après un instant de silence :

— Enterrez-moi à Lexington, dans la vallée de Virginie !

Jackson s'affaiblissait rapidement ; son esprit errait. Soudain, il relève la tête, comme pour écouter. L'ancienne expression belliqueuse éclaire ses traits ; il s'écrie :

— A. P. Hill ! préparez-vous !

La flamme s'éteignit, la tête retomba, une paix céleste se répandit sur le visage. Quelques secondes plus tard, Stonewall Jackson avait cessé d'exister ici-bas.

Ainsi mourut le plus grand héros du Sud. Avec lui s'évanouirent les succès de son parti. Ni les batailles, ni les prodiges de valeur

1. Épitre aux Romains, VIII, 28. — C'était son verset favori.

ne manquèrent dès lors; mais la victoire n'accompagnait plus les confédérés.

« Tout est bien! Dieu sait ce qui vaut le mieux! »

Quand le Sud dira cela, comme le disait son illustre chef au lit de mort, l'œuvre de réorganisation, la bonne entente entre les deux peuples aura fait le pas décisif (1).

1. Une vive controverse s'est élevée en Amérique au sujet de la mort de Jackson : Jackson a-t-il été tué par ses hommes, oui ou non? tel est le problème. Citons pour l'éclaircir quelques fragments d'une lettre du général Revere — armée fédérale — qui, se trouvant à Chancellorsville,a été témoin oculaire du fait.

« Notre division, écrit-il, demeura près de Chancellorsville-House jusqu'au dimanche, quatre heures de l'apres-midi, moment où Jackson, attaquant notre aile droite, culbuta le 11e corps qui recula dérouté. Immédiatement, on nous dirigea sur le front de bataille, afin d'arreter l'ennemi. Ma ligne formée, mes sentinelles posées, je partis pour inspecter l'ensemble de nos positions, et les modifier si cela devenait nécessaire. Le crépuscule descendait, mais il faisait clair de lune. Tandis que j'étais occupé, dans une des parties les moins obscures de la foret, à changer trois ou quatre sentinelles, j'entends galoper, non loin du chemin. Le bruit vient du côté de l'ennemi; bientôt, débouchent quelques cavaliers ; l'un d'eux se détache, s'avance seul, et si près de nous, que le soldat qui m'accompagnait, lève son arme pour abattre l'individu. Je l'en empèche, un coup de feu nous eût trahis ; d'ailleurs, s'il s'agissait d'un officier en reconnaissance, il était parfaitement inutile de le tuer. Le cavalier, après avoir regardé autour de lui, rejoint ses compagnons ; tous repartent au galop. Le bruit se perdait dans l'éloignement, lorsque soudain, du côté vers lequel se dirigent nos visiteurs, un éclair, suivi d'une décharge de mousqueterie, illumine le bois sur la droite. Vingt secondes! Autre décharge sur la gauche. Quelques-unes de nos troupes se trouvaient peut-etre dans cette direction; si l'action s'engageait, elles risquaient de tirer les unes sur les autres. Comme je me hâtais vers ce point, pour prévenir un malentendu fatal, je vois un cheval sans cavalier se précipiter à fond de train du côté de nos lignes. Non loin de là, deux hommes en soutenaient un troisième, qui paraissait grièvement blessé : ce sont des Confédérés ! Quant à moi, bien monté, bien armé, portant le grand manteau gris et le chapeau rabattu communs aux deux partis, je reste immobile, observant tout. Un des trois officiers cependant m'aperçoit, et, du ton d'un homme habitué à commander, m'ordonne d'aller aux informations, de savoir quelles sont les troupes qui viennent de tirer? — il indiquait le corps suddiste. — Je m'incline et tourne bride, heureux de m'en tirer à si bon marché. Comme j'atteignais les lignes fédérales, notre artillerie, postée sur la route, commença le feu. J'entendais les boulets tomber dans la foret, à l'endroit meme que je venais de quitter.

« Quinze jours environ après la bataille, au camp de Falmouth, je lus dans le *Richmond Advertiser*, une narration circonstanciée de la mort de Jackson. Evidemment, Jackson était l'homme que j'avais vu étendu sur le sol. — D'autres récits confédérés parlent d'un individu à cheval, qui, sur la lisière du bois, regardait en silence : « Le capitaine Wilbourne lui ordonna, disent-ils, d'aller reconnaitre les troupes desquelles partait la fusillade. Sur quoi l'individu s'éloigna, mais ne revint pas apporter de réponse. »

« L'individu : c'était moi. »

XIX.

JACKSON.

J'ai rencontré tant d'amis de Jackson pendant mon voyage dans le Sud, j'ai si souvent entendu parler de lui par ses officiers, que l'image du général se présente à mon esprit, vivante, précise, comme si je l'eusse contemplé moi-même de mes deux yeux.

Son brave cheval *Sorrel ;* son vieil uniforme gris, terni par la fumée et la poussière des batailles; son corps long, raide et maigre; sa démarche étrange, son regard distrait, sa bizarre manière de monter à cheval, les genoux reployés ; la vieille casquette, qu'il ramenait en abat-jour sur ses yeux, tellement qu'il lui fallait renverser la tête pour regarder devant lui ; son expression austère son œil bleu, limpide et perçant ; le feu qui s'allumait dans son regard, lorsque, au milieu de l'action, il prenait ce que les soldats appelaient son : *air de guerre ;* certain mouvement du bras droit levé vers le ciel, comme s'il priait; tout, je voyais tout devant moi.

La figure bizarre de Jackson, ses manières originales, l'exposèrent à plus d'une raillerie. — On prétend que Jefferson Davis, qui aurait dû connaître le mérite intrinsèque de Jackson, proposa au Cabinet de le déposer !

Bientôt, les exploits de Jackson dans la *Vallée*, prouvèrent non-seulement à Jefferson, mais au monde entier, qu'un brillant génie militaire s'était levé dans le Sud.

Jackson, après avoir repoussé Banks, se retirait lentement le long de la Shenandoah, poursuivi par les armées de Fremond et de Shields. Soudain, il se retourne brusquement à *Crosskeys*, frappe un coup inattendu sur Fremont, et le bat à plate couture. Letcher, qui reçoit ces nouvelles à Richmond, court les communiquer à Jefferson Davis.

— Il y a là quelque erreur! dit Jefferson : Cette poignée d'hommes en retraite, ne peut avoir défait une armée.

Jackson, cependant, après s'être débarrassé de Fremont, atta-

quait Shields et le battait à son tour. Une dépêche informe Letcher du fait. Il se présente chez Jefferson Davis, lequel dînait avec ses ministres.

— Eh bien! fait Letcher: Mes nouvelles d'hier ont-elles été confirmées ?

— Parfaitement. Jackson me télégraphie aujourd'hui que: « Par la grâce de Dieu, il a rossé Fremont. »

— Alors, voici un nouveau bulletin de victoire! dit Letcher, en tendant sa dépêche à Jefferson.

Celui-ci bondit sur sa chaise.

— C'est incroyable! c'est impossible! c'est sans précédent dans les annales militaires! Un corps en retraite revenir sur ses pas, battre les deux armées qui le poursuivent! Vous ne me ferez pas croire cela!

Le fait cependant, était vrai. Davis ne proposa plus au Cabinet de déposer Jackson.

Jackson était l'idole du Sud. Traversait-il village ou ville, les habitants se pressaient autour de sa voiture, lui apportaient leurs enfants, afin que, devenu vieux, ceux-ci pussent dire: J'ai vu *Stonewall Jackson!*

Un gentleman virginien — je tiens le fait du beau-frère de Jackson — avait généreusement livré moissons et pâturages au gouvernement confédéré, se réservant un seul champ, dix acres, qu'il surveillait avec la sollicitude qu'on peut croire. Or, voilà qu'un beau jour, notre propriétaire voit un détachement de cavalerie chevaucher tout à travers son champ. Il s'élance furieux:

— Je vais vous faire abîmer mon blé! Tas de vagabonds que vous êtes! Je vous dénoncerai au président!

L'un des cavaliers, vêtu d'une vieille capote grise et coiffé d'une mauvaise casquette, s'avance alors:

— Nous sommes en affaire urgente, Monsieur! Nous avons pris par le plus court.

— Commandez-vous ces hommes, Monsieur? crie l'irascible Virginien.

— Oui, Monsieur.

— Dans ce cas, je vous apprendrai votre métier. Mille tonnerres! Je vous dénoncerai! Comment vous appelez-vous ?

— Jackson.

— Jackson ? quel Jackson ?

— T. J. Jackson, major-général de l'armée confédérée.

— Quoi? Vous seriez Stonewal Jackson?

— On m'appelle parfois ainsi.

— Sur mon âme! — s'écrie le Virginien, qui saisit la main du général : — Le général Jackson! Dieu vous bénisse, Monsieur! Foulez mon champ, traversez-le, en avant, en arrière, autant de fois qu'il vous plaira!

Le caractère de Jackson, ses exploits, excitaient l'admiration, même des ennemis. Les prisonniers fédéraux désiraient tous le voir. A Harper Ferry, onze mille hommes dont il s'était emparé d'un seul coup — septembre 1862 — l'acclamèrent lorsqu'il parcourut leurs rangs. Ses troupes l'adoraient. La vue de son vieil uniforme provoquait leurs plus frénétiques vivats.

— Il nous faisait faire de rudes marches! me disait un de ses vétérans. — Mais, ajoutait le digne homme, les yeux humides : Comme nous l'aimions!

Jackson ne pouvait souffrir la flatterie : — Ces journaux me font rougir! s'écriait-il.

L'éditeur d'une Revue lui demanda sa photographie, accompagnée du récits de ses hauts faits. La réponse fut brève : — Monsieur, je ne possède pas de photographie, et je n'ai point accompli de hauts faits.

— La manière dont l'armée, la presse et le peuple s'appuient sur les individus me fait peur! disait-il en une autre occasion : Ils oublient Dieu, pour ne voir que ses instruments.

Les habitudes de Jackson étaient d'une rigoureuse simplicité. Il n'usait d'aucun spiritueux, pas même en guise de remède. Durs labeurs, privations, il partageait tout avec ses hommes; étendu, lorsque rien de mieux ne se présentait, dans quelque fossé, derrière quelque mur, pour y dormir un instant. La boue qui couvrait son manteau, disait assez les misères de cette rude couche du soldat. Invulnérable à la fatigue, on l'a vu rester trois jours et trois nuits à cheval, dormant parfois en selle, quand le sommeil était le plus fort.

Nulle difficulté, pour insurmontable fût-elle, ne l'embarrassa jamais. Son génie militaire le tirait de tout. Pareil à un messager du destin que rien n'arrête, il parcourait le pays, dans ses marches terribles, balayant les obstacles devant lui.

On l'a comparé sa mystérieuse course sur Romney, au passage des Alpes par Napoléon. Un froid subit saisit Jackson en route, avec une armée dépourvue de tentes, de couvertures et de capotes. Pendant toute la nuit, les soldats entretinrent de grands feux pour ne pas geler : trois pouces de neige couvraient les hommes au réveil.

Jackson allait et venait d'un bivouac à l'autre, ranimant le courage de ses soldats, leur communiquant son entrain. Dès l'aube, ils se remirent en route, sur un sol défoncé, fangeux, glissant. A chaque pas, les hommes tombaient ; leurs mains enraidies laissaient échapper les armes ; les longues files de voitures enfonçaient jusqu'au moyeu, les chevaux s'abattaient, le sang coulait de leurs genoux écorchés ; les hommes, tantôt les soutenaient, tantôt poussaient aux chariots. — Inébranlable dans son projet, Jackson avançait toujours, à travers pluie, grêle, tourmente et fondrières. A peine arrivé à Bath, avec une armée qu'on aurait pu suivre aux traces des pieds sanglants, il rencontre les Fédéraux, se précipite sur eux, les défait, et les jette de l'autre côté du Potomac. Il avait laissé Loring à Romney, et venait d'envoyer sa vieille brigade à Winchester, pour y surveiller l'ennemi, quand Jefferson Davis, ne comprenant rien à ses mouvements et prenant encore, à cette époque, le génie de Jackson pour de la folie, ordonne d'évacuer Romney ! — Le plan que poursuivait Jackson, est demeuré une énigme jusqu'à ce jour.

Jackson gardait un secret absolu sur ses desseins. Souvent il faisait exécuter, pour dérouter les soupçons, de minutieuses recon naissances dans la direction contraire à celle qu'il comptait suivre. Une fois les espions lancés sur la fausse piste, Jackson levait le camp, et marchait dans le sens opposé. C'est en vertu du même principe, qu'il bivouaquait de préférence dans un carrefour : nul ne pouvait deviner quelle route il prendrait le lendemain.

— Si je soupçonnais mon habit de connaître mes projets, disait le Général, je le brûlerais à l'instant !

La tactique de Jackson, c'était l'attaque vive, inattendue, emportée. Frapper l'ennemi, avant que l'ennemi pût frapper. Repoussé, s'efforcer de surprendre l'adversaire victorieux, et changer son triomphe en défaite. En cas de succès, poursuivre les fuyards, les tailler en pièces, terminer la guerre au moyen de coups répétés.

Lorsque les suddistes se furent emparés de Manassas, Jackson blessé, voulait qu'on passât outre :

— L'ouvrage n'est qu'à moitié fait ! disait-il au président Davis, qui parcourait le champ de bataille: Donnez-moi dix mille hommes, je prends Washington.

Après l'affaire de Fredericksburg, le courrier de Lee trouva Jackson endormi sous sa tente. Le courrier réveille le Général, lui expose la position de l'armée vaincue, et lui demande son avis.

— Culbutez-les dans la rivière ! répond Jackson ; et il se retourne de l'autre côté.

Son courage personnel était proverbial.

A Chapultepec, pendant la guerre du Mexique, la batterie de Jackson essuya un feu si violent, que les hommes éperdus s'enfuirent, ne songeant plus qu'à trouver un abri. Jackson les rappelle. Pour leur montrer qu'on peut tenir, il va et vient sous la pluie des projectiles, devant la pièce abandonnée. Tandis qu'il se livrait à ce périlleux exercice, un boulet, passant entre ses jambes, s'enfonce à côté de lui dans le sol.

Le capitaine Bee, commandait cette batterie :

— Jamais, dit-il, je n'oublierai la froide intrépidité de Jackson !

C'est Bee, depuis général, qui, à la bataille de Manassas, donna à Jackson son surnom : *Stonewall*, devenu historique dès lors.

Bee, violemment attaqué, parcourait les rangs, s'efforçant en vain de ranimer l'énergie des soldats. Les troupes fléchissaient, les fédéraux avançaient. En cet instant critique, Bee rencontre Jackson :

— La chance tourne, Général, nous cédons !

— Monsieur ! répond sévèrement Jackson : Nous tiendrons, et nous leur ferons sentir le froid de l'acier !

Bee rebrousse au galop vers les bataillons ébranlés ; il leur montre Jackson :

— Tenez, enfants ! tenez ferme ! Là est Jackson, solide comme un *mur de roche* (1) !

A Kernestown, dans la vallée, une partie des troupes suddistes ployaient devant le Nord. Jackson saute à bas de cheval, fait signe à un petit tambour, le saisit par l'épaule, et lui ordonne de battre le rappel. — L'enfant obéit. Jackson, l'œil étincelant, reste immobile au milieu de la grêle des balles, la main sur l'épaule du tambour. A son aspect, les hommes se rallient, poussent leur cri de guerre, courent sus à l'ennemi, et le culbutent, baïonnettes en avant !

Jackson avait le vif sentiment du devoir. Nommé jadis professeur de chimie au collège de Lexington, un de ses collègues le rencontre un jour, en plein été, par une chaleur étouffante, emballé dans un épais vêtement de laine.

— Pourquoi cette enveloppe d'hiver ?

— Parce que, répond gravement Jackson, le règlement pres-

1. There is Jackson, standing like a *Stonewall!*

crit cette tenue. Je ne me sens pas libre de violer le règlement.

Le général maintenait la plus stricte discipline parmi ses troupes ; bien différent en cela de Lee, qui se montrait d'une excessive indulgence envers ses soldats.

Lee craignait tellement de froisser quiconque, doué ou non, cherchait à faire son devoir, qu'il conserva maints officiers incapables, affaiblissant ainsi l'armée par bonté de cœur.

Jackson, au contraire, inexorable, uniquement préoccupé de battre l'ennemi, n'hésitait pas un instant à destituer, quelque fût son rang, tout homme qui se montrait inférieur à la situation.

Trouvant, un jour de bataille, que les troupes de A. P. Hill ne marchaient pas avec assez de célérité, il adresse à ce dernier une verte réprimande, et prend le commandement. Hill, d'un courage et d'une capacité hors ligne, se sent vivement froissé :

— Général ! s'écrie-t-il : Puisque vous vous mettez à la tête de ma brigade, prenez aussi mon épée !

— Passez à l'arrière garde, Monsieur ! répond Stonewall : Mettez-vous aux arrêts !

Force était d'obéir. — Stonewall précipite la division de Hill sur l'ennemi..... et laisse le pauvre Hill aux arrêts, jusqu'au moment où Lee vint l'en relever (1).

1. Hors du service, Jackson était aussi facile à vivre qu'un enfant. En temps de guerre meme, lorsque ses hommes faisaient leur devoir, la douceur et la bonté de *Stonewall* ne le cédaient en rien à celles de Lee. — Après la bataille de Sharpsburg, l'armée traversait les Masanuttin Mountains; quelques régiments appartenant à la division Early, enchantés de trouver abondance de spiritueux dans ce district, jugèrent convenable d'adoucir les rigueurs de la marche par de copieuses libations. Stonewall, arrivant ce jour-là sur les derrières de la division Early, voit la route parsemée d'hommes à la débandade : les uns dansant la polka, d'autres assis dans les fossés, ceux-ci s'attendrissant au souvenir de leurs foyers, ceux-là chantant des psaumes entremelés de couplets bachiques ! Early avait vainement essayé de hâter la marche de ses hommes, en leur disant que la petite-vérole infestait le pays; vainement, il était venu en personne, avertir, presser, gronder, jurer — il y excellait ! — A la fin, voyant l'inutilité de ses efforts, il s'était retiré sous sa tente, et se grillait les jambes devant un bon feu, quand voici une ordonnance, porteur de dépeche. — La dépêche contenait ces mots :

« *Quartier-général, aile gauche.* : — Monsieur, le général Jackson désire savoir pourquoi il a vu aujourd'hui un si grand nombre de traînards, à l'arrière de votre division ?

« Signé A. S. Pendleton. »

Le vieux soldat saisit un morceau de papier, et crayonne ces mots :

Quartier-général, division Early : — Capitaine, si le général Jackson a tant vu de traînards aujourd'hui; c'est probablement, qu'il lui a convenu de passer à l'arrière-garde de ma division.

« Respectueusement, J. A. Early. »

Jackson, qui estimait fort le vieux routier excentrique, se tint pour satisfait.

Jackson était sincérement chrétien. Son calme au milieu des batailles, provenait de cette conviction : qu'il ne courait aucun danger, aussi longtemps que Dieu avait de l'ouvrage à lui faire faire ici-bas.

Orthodoxe rigide, membre de l'église presbytérienne, il se montrait large et tolérant. La prière était sa vie. Lorsque, avant la guerre, il dressait les cadets dans l'institut militaire de Lexington et logeait dans les barraques, il devançait le jour, afin de se recueilir aux pieds de Dieu, tandis que tout dormait encore.

— Si je puis, le matin, prier en pleine liberté, disait-il à un ami : tout va bien. Mais si ma prière, au lieu de partir du cœur, est formaliste, contrainte, je n'ai à attendre que trouble et qu'ennui.

Il tenait, à Lexington, une classe dans l'école du dimanche. A Winchester, pendant la guerre, il dirigea fréquemment des réunions d'édification mutuelle. En campagne, plutôt que de se priver de son entretien particulier avec Dieu, il bravait pluie et froidure, afin d'aller chercher quelques moments de solitude hors du camp. Son domestique nègre, jugeait de la gravité de la situation par le temps que le général passait à genoux :

— Nous se battre aujourd'hui, certain ! disait-il au matin de Port-Republic : Massa prier toute la nuit !

Les soldats, lorsqu'il les conduisait au combat, suivaient avec une sorte de respect où se mêlait quelque superstition, les mouvements de son bras droit, levé vers le ciel, tandis que remuaient ses lèvres dans une muette prière. Il leur semblait, m'ont dit quelques-uns d'entre eux, voir Dieu lui-même, marcher en avant.

Lorsque la Virginie se sépara, un pasteur, ami intime de Jackson, se rendit auprès de lui, et, les yeux pleins de larmes, le supplia de ne pas tirer l'épée contre l'Union !

Jackson s'enferme dans sa chambre avec cet ami, se met en prière, demande instamment à Dieu de l'éclairer, puis se relève, une conviction immuable gravée au front : — Je dois marcher avec la Virginie ! s'écrie-t-il. Que la volonté de Dieu soit faite !

— Jamais, me racontait le général Hill, son beau-frère, Jackson ne disait : « Nous avons battu l'ennemi ! » mais toujours : « Dieu nous a donné la victoire ! » — Son premier soin, après un succès, était d'ordonner des actions de grâces.

Humble dans le triomphe, Jackson se montrait soumis dans la défaite. Pourvu que nul n'eût démérité, il prenait son parti des revers :

— Une heure de plus ! disait-il à Chancellorsville : J'aurais

chassé l'ennemi du gué, forcé Hooker à se frayer un passage ou à se rendre! Mais Dieu sait ce qui vaut le mieux!

Jackson croyait d'une manière absolue, à l'action directe et toute-puissante de Dieu. Or, nul n'a fait preuve d'un plus vif sentiment de responsabilité personnelle; nul n'a tenté de plus énergiques efforts pour changer la défaite en victoire; nul ne s'est mieux évertué à déchirer l'arrêt qui semblait écrit au livre du Destin. Jackson est la négation du fatalisme, en même temps que la personnification de la foi.

XX

LEXINGTON.

En 1868, au printemps, je visitai Lexington, paisible petite ville située dans la vallée de Virginie.

J'avais un double but : payer un tribut de respect à la tombe de Stonewal Jackson, et voir le général Lee, alors Président du collége Washington (1).

La mémoire du héros était encore vivante à Lexington. On montrait la maison de modeste apparence qu'il avait habitée, l'Académie militaire où il professait, la fenêtre de la pièce qu'il occupait, la porte par laquelle il entrait et sortait. Chacun l'avait connu ; chacun se rappelait sa grande taille, ses membres anguleux, la gaucherie de ses allures, son air absorbé.

Exact en tout, partout, et toujours, Jackson, on se le rappelait encore, avait mis la ponctualité à l'ordre du jour dans son école du dimanche. L'heure sonnée, avec deux minutes de grâce pour les montres en retard, Jackson tournait la clé ; l'école commençait, nul n'entrait plus, ni enfants, ni moniteurs : tant pis pour les traînards.

1. Par une coïncidence étrange, les deux héros de la Confédération, l'un vivant, l'autre mort, se trouvaient, lors de mon passage, réunis à Lexington. — La campagne du Mexique terminée, Jackson, qui l'avait faite en qualité de lieutenant, fut nommé professeur à l'Académie militaire de Lexington. Il vint donc s'y établir avec sa jeune femme, son petit enfant, et y vécut jusqu'au moment où la Sécession l'appela sous les drapeaux. Il avait perdu son enfant à Lexington; la dépouille mortelle de celui-ci reposait dans le cimetière de l'endroit. C'est pour cela, peut-être, que Jackson, mortellement blessé, exprima le désir d'etre enterré à *Lexington, dans la Vallée.* Ce vœu fut accompli. Mais auparavant, on transporta le corps du général à Richmond, dans le Capitole, où plus de vingt mille personnes vinrent jeter un dernier regard sur les traits aimés du héros.

La guerre sévit jusqu'en 1865. Après la capitulation, officiers et soldats rentrèrent dans la vie civile. Lee, appauvri par les sacrifices et les confiscations, accepta la présidence du collége Washington, dans cette même petite ville de montagne, où Jackson avait enseigné; où, maintenant, ses restes reposent en paix.

— Jackson, me disait un de ses amis, tirait de chaque individualité quelques notions spéciales. A moi, par exemple, qui suis agriculteur, il me demandait compte de mes procédés; puis il me quittait, réfléchissait, perfectionnait mes méthodes, et venait me faire part des résultats obtenus!

Personne, cependant, à Lexington, ne soupçonnait que sous ce professeur excentrique, il y eût un génie qui allait étonner le monde. Lorsqu'éclatèrent les premières victoires de Jackson, les citoyens de Lexington en firent honneur à quelque chance heureuse. L'idée que Jackson pouvait y être pour quelque chose, n'entra dans l'esprit de pas un d'eux.

Par une triste journée de pluie, je m'acheminai vers l'extrémité méridionale du bourg.

Bientôt j'aperçus, à ma gauche, une palissade quelque peu dégradée. Elle enfermait le cimetière; les portes en étaient closes; une brèche dans le coin me permit d'entrer. Quelques monuments de marbre blanc s'élevaient çà et là; quelques buissons marquaient des tombes plus modestes. Je savais qu'un rejeton de laurier, apporté de Sainte-Hélène, avait été planté sur celle de Jackson. Me mettant donc à sa recherche, je ne tardai pas à la découvrir, enveloppée d'une grille de fer à laquelle s'enlaçait le laurier. Au centre, une urne s'enfonçait à moitié dans le sol; à la tête, une tablette de marbre blanc portait le nom du grand capitaine; à côté, s'élevait la sépulture de son petit enfant.

Le lieu était solitaire et désolé. Rien ne troublait le silence, sauf les gouttes de pluie qui tombaient doucement. La nature, on l'eût dit, pleurait sur ce tombeau.

Voilà donc tout ce qui reste de Stonewall Jackson! Toutes ses marches, toutes ses batailles sont venues aboutir là! Et la cause qu'il avait embrassée, reste ensevelie sous le gazon flétri!

Un saule poussait de fines feuilles vertes, et je pensai : Pour le Sud aussi, le printemps reviendra.

Le collége Washington — il a pris maintenant le nom de collége Lee — vaste bâtiment à façade grecque, se dessine sur une colline ombragée. Ce collége a son histoire. Il fut créé sous forme d'école classique, par les premiers planteurs de Virginie, alors sujets de Georges II. L'indépendance une fois conquise — 1784 — la Législature de Virginie, en reconnaissance du patriotisme de Washington, lui fit don, par acte régulier, de très-grandes valeurs. Washington ne les accepta, qu'à condition de les reporter sur

quelque établissement d'utilité publique. La donation passa, tout entière, à l'institution qui a longtemps porté le nom du général (1).

Au moment où le conflit éclata — 1861 — les étudiants du collège Washington, s'organisant en compagnies militaires, rejoignirent Stonewall Jackson à Winchester, et suivirent sa fortune pendant quatre ans. Le collége fermé sommeillait, attendant que des jours meilleurs lui ramenassent étudiants et professeurs. Il fut brusquement réveillé en 1864, par l'entrée à Lexington des troupes fédérales, sous les ordres du général Hunter. Elles ravagèrent le collége, et détruisirent en partie sa bibliothèque; crime impardonnable aux yeux du conservateur, qui, navré, me montrait les encyclopédies dépareillées, seuls témoins survivants du désastre! Certain nombre de volumes, emportés par des soldats fédéraux avides de lecture, avaient été retrouvés et rendus. La physionomie du digne homme s'éclaira, lorsqu'il me fit voir quelques livres nouveaux ; entre autres, maints envois d'Angleterre.

La guerre terminée — 1865 — on entreprit de relever le collége. Le fait que Lee en devenait président, lui donnait un relief tout nouveau. — Maintenant, le nombre des professeurs s'est accru ; des cours scientifiques et littéraires y sont donnés ; on y obtient les diplômes de bachelier ès sciences, bacheliers ès lois, bachelier ès lettres, etc., etc (2).

Lee n'enseigne pas ; il exerce une surveillance générale, et, en sa qualité de président *ex officiis* de la Faculté, dirige les examens, confère les degrés, distribue les prix. Chaque semaine, un rapport sur la conduite des étudiants est placé sous ses yeux. Lee visite de temps à autre les classes. Grâce à son influence, l'esprit est devenu sérieux, la tenue excellente, et les étudiants, plutôt que de lui déplaire, s'imposeraient les plus durs sacrifices.

Je vis Lee, pour la première fois, dans la salle officielle, dont il a fait son cabinet de travail. Il portait un vieil uniforme, sans décoration.

Lee est grand, imposant ; il a l'air noble, la tournure martiale, les yeux perçants et pénétrants, le regard altier, la chevelure

1. Singulière coïncidence historique : le général Lee a épousé la petite-fille de Mme Washington. La dotation du grand patriote vaut annuellement au collège les revenus de 50,000 dollars.

2. Quatre cents étudiants suivaient le collége lors de ma visite. Un tiers appartenait à la Virginie; le reste à vingt autres Etats, le Massachussetts y compris. La plupart des étudiants logent au collége même, meublent leurs chambres, et se nourrissent en ville ; les autres sont reçus en pension dans des familles particulières.

bouclée, la barbe déjà blanchissante. Toute sa personne rappelle nos anciens *Cavaliers*.

Peut-être me trompé-je? l'ombre du passé enveloppait, on l'eût dit, cette chevaleresque figure. Rien qu'à la contempler, il me semblait relire la tragique histoire du Sud et de ses milliers d'enfants, couchés sur les champs de bataille déserts aujourd'hui!

La position de Lee, délicate, exige une très-grande circonspection de sa part. Je le savais. Sans chercher à le sonder, lors des entrevues qu'il m'accorda, j'abordai librement, néanmoins, toutes espèces de questions, y compris la question politique. Mais Lee était sur ses gardes. Chaque fois que la conversation déviait de ce côté, il la ramenait, avec son tact exquis, sur un terrain moins brûlant.

Dans notre premier entretien, je mentionnai les noirs.

— Ils sont fort nombreux ici! dit Lee: Vous en rencontrerez à chaque pas, pour peu que vous parcouriez nos environs! — Et il se prit à m'énumérer les points de vue à visiter, si bien qu'au bout de quelques instants, les nègres étaient aussi loin de nous, que si nous n'eussions pas même prononcé leur nom.

Le soir, chez Lee, la conversation tomba de nouveau sur la race noire.

— Avez-vous rencontré beaucoup de nègres aujourd'hui? me demanda-t-il.

— Fort peu.

— Ils étaient retenus chez eux par le mauvais temps. Je regrette cette pluie pour vous. Mais elle ne durera pas toujours. Quand elle aura cessé, vous irez au *Pont Naturel*. Avec un bon cheval, vous enlèverez cette course en un jour.

Et Lee de nous raconter une excursion qu'il y avait faite; et les nègres de s'évanouir pour la seconde fois!

Lee, qui cause volontiers, se taisait brusquement, sitôt que la politique arrivait sur le tapis:

— Mon père, dès qu'on le presse sur quelque sujet délicat, me dit un de ses fils, répond invariablement: « Je suis soldat, je ne suis pas homme politique. »

Quelqu'un fit allusion à l'inégalité des deux armées, à l'inexactitude des statistiques.

— On attend une histoire écrite de votre main! dis-je à Lee.

— J'ai l'intention d'en écrire une, répondit-il simplement: Mais le moment n'est pas venu. Une histoire impartiale ne rencontrerait que des incrédules à l'heure qu'il est.

— On parle d'un récent ouvrage sur la guerre, revu par vous et par le général Grant?

— Erreur. Je n'ai lu, ni livre sur la guerre, ni biographie d'aucun des hommes qui y ont pris part. Ma vie a été publiée: je n'ai pas ouvert le volume. — Après quelques instants de silence : — Je ne tiens pas à réveiller ces souvenirs !

Lee, vrai chrétien, comme Jackson, (1) appartient à une ancienne et illustre famille de Virginie. Son ancêtre, Richard Lee, cavalier émigré en Amérique, devint secrétaire de la colonie, et à la mort de Cromwell — deux ans avant la Restauration — fit proclamer Charles II: roi d'Angleterre, d'Irlande, d'Écosse, et de *Virginie* !

Plus tard, nous trouvons parmi les champions de l'indépendance américaine, Henry Lee, qui arracha le Fort Jersey-City aux Anglais (2). Le général est fils d'un second mariage de ce vaillant capitaine.

Né en 1817, Lee se fit remarquer à l'académie militaire de West-Point, par son assiduité au travail, ses manières de gentleman, son abstinence absolue des spiritueux et du tabac. Il fut, en 1829, gradué le premier de sa classe. En 1832 — il était alors lieutenant — Lee épousa miss Custis, unique enfant de Parke Custis, fils adoptif de Washington. C'est ainsi que Lee hérita la maison et le domaine d'Arlington (3).

Sous le général Scott, Lee fit avec distinction la campagne du Mexique, et plus tard la guerre contre les Indiens.

Lorsque, en 1860, les difficultés éclatant entre le Nord et le Sud, les Etats du Sud parlèrent de se séparer, Lee, fortement attaché à l'Union, s'opposa de toutes ses forces à ce projet. Mais pour lui, comme pour le plus grand nombre des Suddistes, l'*Etat* marchait avant l'*Union* : il suivit donc la Virginie. Lincoln fit, dit-on, offrir à Lee, par Montgomery Blair, le commandement de l'armée fédérale :

— Monsieur Blair ! répondit Lee : A mes yeux, la Sécession, c'est l'anarchie. Si je possédais quatre millions d'esclaves dans le Sud, je les sacrifierais sans hésiter à l'Union. Mais, tirer l'épée contre mon pays, cela, je ne le puis pas !

M[me] Lee écrivait à une amie du Nord, décembre 1861 : « Mon

1. Je me rappelle de quel ton solennel, debout avec toute sa famille, Lee implorait la bénédiction de Dieu avant les repas.

2. Il reçut du Congrès une médaille d'or, en souvenir de cet exploit.

3. On a sauvé du désastre d'Arlington un chandelier, débris du service en argent qu'offrit la reine Anne au colonel Parke, ancêtre de M. Custis, aide-de-camp de Marlborough, lorsque celui-ci apporta en Angleterre la nouvelle de la bataille de Blenheim.

mari a versé des larmes de sang sur cette terrible guerre. Toutefois, en homme d'honneur et en Virginien, il suivra les destinées de son Etat. »

On le voit, Lee n'a rien de commun avec les sécessionnistes enragés, avec les esprits incendiaires qui ont poussé aux abîmes.

Il est question de rendre Arlington — confisqué par le gouvernement fédéral — à ses légitimes propriétaires. Les amis de la justice approuveront chaudement, dans le Nord comme dans le Sud, cette restitution.

Au surplus, la maison d'habitation est à moitié démolie. Les arbres séculaires qui l'entouraient ont fait place à de longues rangées de tombes, où dorment les soldats fédéraux. Lugubre décoration, que rencontreront les premiers regards du général confédéré (1) !

1. Lee a quitté ce monde depuis mon retour en Europe. Il est mort à Lexington, 1870. — Voici ce qu'écrit un de ses amis : « *Mercredi, 23 septembre,* Lee travailla plus activement encore que de coutume. Il assista, comme il le faisait chaque jour, au service divin, passa la matinée à régler les affaires courantes, présida une importante réunion qui dura trois heures, puis rentra chez lui, et s'assit pour prendre une tasse de thé. Ce fut alors que, frappé d'apoplexie, il perdit l'usage de la parole. Le lendemain, son état s'améliora légèrement, le général put articuler quelques mots ; mais le lundi, tout espoir disparut ; et le mardi matin, à 9 heures, Lee rendait le dernier soupir. — Ce qui a emporté Lee, ce sont les angoisses morales. Les balles l'ont épargné, la guerre l'a tué. »

Cette mort plongea le Sud entier dans le deuil. Le jour des funérailles, les maisons se tendirent de noir, les affaires cessèrent, les cloches sonnèrent à grande volée, et des services religieux furent célébrés dans tout le pays.

XXI

OEUVRE MISSIONNAIRE PARMI LES NOIRS AFFRANCHIS.

Je traversais au mois de janvier la Caroline du Nord, lorsque je fus rejoint à Weldon par le Rév. E.-P. Smith, agent de l'*American Missionary Association*, qui se rendait dans le Sud, afin d'y inspecter les stations et les écoles établies par l'Association, au milieu des nègres affranchis.

Dès l'ouverture des hostilités, le Nord s'émut de compassion envers les malheureux esclaves qui, de partout, venaient se réfugier sur le territoire de l'Union. Bien avant que le gouvernement fédéral eût créé le *Freedman's Bureau* — Bureau pour les affranchis — de nombreuses sociétés particulières évangélisaient, civilisaient les *contrabands*, et avant tout, leur donnaient à manger.

La plus active de ces agences est sans contredit l'*American Missionary Association*. Fondée en 1846, anti-esclavagiste à l'époque où ce mot seul excitait les haines, la *Missionary Association* s'était particulièrement consacrée à l'éducation des noirs du Canada, des noirs de la Jamaïque, et des nègres africains. La guerre allait lui ouvrir un vaste champ.

En 1861, au Fort Monroe — Virginie — tout près du point où les premiers marchands d'esclaves avaient débarqué leur première cargaison de nègres, la *Missionary Association* ouvrit, pour les esclaves fugitifs, la première école qui, dans les Etats du Sud, se vit protégée par le drapeau national !

Les agents de l'*Association*, suivant pas à pas les armées du Nord, organisaient des classes pour les noirs, préparaient des *homes* pour les missionnaires et les instituteurs. Ce n'était pas facile ; le travail débordait les travailleurs. La dernière année de la guerre affranchit les esclaves par milliers, et la signature de la paix — avril 1865 — laissa sur le territoire du Sud une population de plus de quatre millions d'individus à demi sauvages, inca-

pables, soit d'envisager l'avenir, soit de pourvoir aux besoins du moment.

Aidée d'autres sociétés, soutenue par la sympathie du Nord, puissamment secourue par le dévouement des missionnaires, des instituteurs et des institutrices, qui, abandonnant leur confortable chez eux, se dévouaient à l'affranchissement moral des libérés au milieu d'une population blanche hostile, la *Missionary Association*, triomphant de tous les obstacles, grandit avec la situation.

A l'époque de mon voyage, l'Association employait cinq cent quatre-vingts instituteurs et missionnaires, répartis sur les divers Etats du Sud. Elle réunissait dans ses écoles quarante mille nègres. Elle avait créé des colléges, des écoles normales, et un établissement agricole, dans lequel l'élève noir subvient par le travail aux frais de son éducation (1).

Ma rencontre avec le Rév. Smith eut pour résultat de changer mon itinéraire. Je résolus de faire route avec lui.

Longeant donc le Dismal Swamp et traversant Newbern, nous atteignîmes Morehead le soir même — 28 janvier — et nous nous embarquâmes immédiatement pour Beaufort, à vingt milles de là, sur un petit bateau découvert. La nuit était obscure ; une forte brise nous poussait au travers des bancs de sable ; à peine avions-nous, par moments, quelques pouces d'eau sous la quille. Nous abordâmes à la lueur d'une lanterne, et nous voilà dans les rues de Beaufort, rues longues, étroites, obscures, sablonneuses, où nous enfoncions parfois jusqu'à la cheville.

Une cordiale réception nous attendait au *Home* missionnaire.

L'établissement, simple mais confortable, réunit cinq institutrices — des dames de race blanche venues du Nord — sous la direction du Rév. Beales et de sa femme, qui, depuis plus de cinq ans, travaillent parmi les noirs.

La classe du soir venait de finir ; le souper rassemblait la famille. Je garde, pour ma part, bon souvenir d'un plat d'huîtres énormes, si abondantes à Beaufort, qu'elles ne coûtent que 10 cents le gallon. On les ramasse sur la plage à marée basse (2).

1. Je reviendrai sur ce collège.

2. L'huître américaine est un vrai monstre. On raconte que Thackeray, lorsqu'il en vit une pour la première fois, la considéra longtemps, puis demanda ce qu'il en fallait faire.

— La manger.

— Oh! s'écria Thackeray, comme si la lumière se fût tout à coup faite dans son esprit: La manger ! — Après une pause: Voyons !

Il fallut le lendemain se lever de bonne heure, pour déjeuner et assister au culte domestique, avant l'ouverture des classes. M. Beales me fit faire, non sans un certain orgueil, le tour des bâtiments situés dans les faubourgs de la ville. Ils comprennent : maison d'habitation, école, chapelle, le tout construit par les affranchis eux-mêmes. Leur journée de labeur terminée au dehors, les braves noirs venaient travailler, jusque bien avant dans la nuit, à l'érection des édifices qui devaient abriter leur culte et recevoir leurs enfants :

— Tout ici est leur ouvrage! me dit M. Beales : Pas un blanc n'a mis la main à la truelle ou au mortier.

Je remarquai, sur la cheminée d'une des salles contiguës à la chapelle, une boîte remplie de lunettes à monture antique et lourde.

— Ce sont les lunettes de nos vieillards, fit M. Beales. Nous tenons dans cette salle une classe biblique ; quelques-uns de nos élèves comptent de soixante à soixante et dix ans! — Ma femme voit dans son école trois générations : grand'mère, mère, et fille, s'asseoir sur le même banc, épeler dans le même livre, sans compter une esclave fugitive que je vous montrerai plus tard. La pauvre créature, lorsqu'elle se sauva, franchit à travers bois et marais, cinq cents milles et plus, une grosse bible sous le bras. Elle ne savait pas lire; mais elle avait prié sa maîtresse de marquer les textes qui lui étaient familiers. Souvent, durant sa fuite, la brave femme s'asseyait sous un arbre, ouvrait sa Bible aux endroits soulignés, et répétait à haute voix les versets dont sa mémoire avait gardé le souvenir. — Douée d'une prodigieuse force musculaire, ce n'avait pas été chose facile que de lui administrer le fouet. Elle mettait ses bourreaux hors de combat, entre autres certain sergent de ville, et se serait mesurée avec un lion! Vous la verrez : faites-lui raconter son histoire.

Quand nous descendîmes pour déjeuner, les enfants nègres se pressaient en foule devant la porte du collége, bien qu'une demi-heure dût s'écouler avant l'ouverture des classes. M. Smith causait avec deux petits garçons.

— Ces deux enfants, dit-il, font cinq milles à pied, chaque matin, pour venir à l'école.

Un autre garçon plus âgé, en chapeau bosselé, en pantalon bleu déchiré, s'avança résolument :

Il l'avale.
— Hé bien ! qu'en pensez-vous?
— Il me semble, répondit Thackeray, que je viens d'avaler un baby !

— J'en ferais bien dix, moi, M'sieu! pour suivre l'école!

— Qui t'empêche d'y venir ?

— Peux pas. Faut que je travaille tout le jour.

Bientôt les élèves, au nombre de plusieurs centaines, se réunirent dans la grande salle. Ils chantèrent une hymne, récitèrent d'une seule voix l'Oraison dominicale,puis se rendirent par sections dans leurs classes respectives.

Je faisais ma correspondance dans un cabinet de travail, lorsque j'entendis quelques personnes, évidemment des nègres, causer au bas de l'escalier de bois.

— Où est-il ?

— Là haut.

— J'aimerais le voir. D'où vient-il ?

— Du Nord, puisqu'il est blanc.

— J'ai entendu Massa Beales dire qu'il arrive d'Ecosse.

— L'Ecosse ? Où est ça ?

— Sais pas!

— Du côté du Nord, loin, loin !

— Eh bien! tout de même, je veux le voir.

— Monte le premier, toi!

Leurs pas résonnèrent sur les marches, la porte s'ouvrit, et je vis entrer deux nègres, flanqués d'une grande négresse que j'avais aperçue le matin. Les hommes ôtèrent poliment leur chapeau.

— Bonjour, Sah (1)! dit l'un deux, vieillard qui, à ce qu'il me raconta plus tard, avait passé cinquante ans en esclavage. Son compagnon,enrôlé pendant la guerre dans un des régiments nègres, travaillait actuellement à Beaufort, et suivait assidument l'école du soir.

Après quelques instants de conversation, je leur parlai de *la Case de l'Oncle Tom*. Un des noirs secoua la tête :

— Je le connais bien, ce livre! fit-il. Je l'ai entendu lire presque en entier. Voyez-vous, Sah, il y avait de bons blancs, tout comme il y en avait de mauvais. Quand ils étaient mauvais... miséricorde! Jamais livre, Sah! n'a dit ce qu'était l'esclavage.

— J'ai vu fouetter ma mère, s'écria la femme, jusqu'à ce que le sang ruisselât. Et dès que j'ai pu supporter les coups, ils m'ont battue, moi aussi.

— Les bandits! Dieu ait pitié! reprit le vieillard.

— Comment vos anciens maîtres vous traitent-ils, maintenant que vous voilà libres ?

1. Les nègres substituent le mot *Sah* à *Sir*, Monsieur.

— Mieux que nous ne pensions. C'est merveilleux de les voir, Sah! Pour moi, je n'ai rien à dire contre eux.

— Dans le haut pays, interrompit le vieillard, le fouet siffle comme devant!

— Est-il vrai que vous soyez plus pauvres que jadis?

— Quelques-uns, oui, Sah! Nous avons peine à gagner notre pain. Mais nous sommes libres, Dieu merci! Et le Seigneur nous enverra des temps meilleurs!

— Nous éprouverions moins de gêne, fit à son tour l'ancien soldat, si nous n'avions pas dissipé notre argent pendant la guerre. Les dollars nous arrivaient de partout: nous pensions que cela durerait toujours.

Le vieillard hocha la tête : — Ça, c'est vrai! s'écria-t-il. J'avais une centaine de dollars, ils sont fondus! Les dollars, qui s'en inquiétait alors? Aussitôt venus, aussitôt partis. Maintenant, on en sait plus long. Le difficile, Sah! c'est les loyers. Si au moins, nous possédions des maisons, *à nous!* Tous nos gains passent aux loyers. Quand nous aurons fait des économies, nous bâtirons... pourvu que les riches consentent à nous vendre du terrain.

M. Beales, sa classe terminée, me conduisit chez quelques noirs. Plusieurs étaient encore plongés dans l'ignorance, la misère et la dégradation. Mais ceux qui, en qualité de domestiques, avaient subi l'heureuse influence de la civilisation, se montraient intelligents et actifs.

Comme nous approchions d'une chaumière proprette, assise au bord du chemin :

— Ici, me dit M. Beales, demeure Mme D***. Deux fois elle s'est rachetée, deux fois l'esclavage l'a ressaisie. Son mari, un homme âgé, est parvenu, au bout de six mois d'étude, à lire sa Bible couramment.

Nous heurtâmes: — Entrez! fit la voix joyeuse du mari.

Le pauvre homme, perclus de rhumatisme, courbé sur son feu, loin de murmurer, ne cessait de rendre grâces au Seigneur. Cette allégresse reconnaissante se retrouve chez tous les noirs affranchis. Ils voient partout la main du Père. Ce n'est pas des lèvres seulement, c'est du cœur que jaillissent à chaque instant ces mots : *Le Seigneur l'a fait ainsi!*

Des gravures, entre autres un portrait de Lincoln, ornaient les murs de la chambrette.

— Vous regardez le Président, Sah? me dit le vieillard : Nous l'appelons le Moïse des noirs. Il nous a tirés du pays de servitude!

En cet instant, parut Mme D***. — Son œil noir et vif, sa lèvre ferme et décidée, révélaient au premier coup d'œil l'énergie de cette héroïque femme, qui, sans défaillance, s'était rachetée deux fois. Je la priai de me raconter le fait.

— J'avais, me dit-elle, remis les cinq cents dollars fixés pour mon rachat, et gagnés à grand'peine, entre les mains de mon *protecteur* — le quasi-propriétaire qui, selon les lois du Sud, devait répondre de tout nègre racheté. — Mon *protecteur* se noya. il avait sur lui mon acte d'affranchissement. L'acte est anéanti. Je restais esclave, tout était perdu ! — Alors je me dis : Il ne s'agit pas de se désespérer; il s'agit de se racheter, ou de fuir au Nord ! Fuir, ce n'était pas facile. Je me mis à travailler, travailler, jusqu'à ce que j'eusse gagné cinq cents autres dollars. Voilà ma rançon payée. Mais qu'arrive-t-il ? Mon nouveau *protecteur* fait faillite; les créanciers se saisissent de ses propriétés, et me vendent avec le reste ! — Ils vendirent jusqu'à mon couteau à huîtres, Sah ! Ils vendirent jusqu'à mon pauvre lit ! Que Dieu leur pardonne !

La vaillante femme allait entreprendre son troisième rachat, lorsque la guerre vint définitivement l'affranchir, avant qu'elle eût payé plus d'un quart de sa rançon.

— Je dois encore le reste, fit-elle avec un fin sourire : Oui, Sah !... Nous règlerons ce compte au jour du jugement !

— Combien mettiez-vous de temps à gagner vos cinq cents dollars ?

— Environ quatre ans de travail *extra*. C'était un temps dur. Mes pieds enflés refusaient parfois de me porter. Mais j'avais la grande consolation : je savais que Dieu veillait sur moi.

— Et depuis la guerre ?

— Oh ! cela va bien. Mon mari et moi, nous sommes venus à bout de bâtir cette maison ; avec une cheminée en briques !

Elle paraissait très-fière de sa cheminée, la digne femme; et son mari aussi, bien qu'il m'assurât d'un ton confidentiel : que la cheminée devait encore quelques dollars.

— Mais, il y a encore assez de force dans ces vieux os, ajouta-t-il, pour gagner de quoi nous acquitter, et laisser la maison franche de dettes à nos enfants ! — Quand j'en serai là, reprit-il avec sérieux, quand la cheminée sera payée, le Maître d'en haut pourra me rappeler au moment où il voudra !

Le même soir, une réunion générale rassemblait les écoles de la mission. On chanta, pour terminer, l'hymne biblique du triomphe.

« Jouez du tambourin, sur les rives de la mer d'Egypte,
Jéhovah a vaincu, son peuple est affranchi ! »

Rien ne rendra l'effet de ce cantique, exécuté d'un seul élan par quatre ou cinq cents noirs, tous esclaves autrefois. Tandis que je regardais ces sombres visages dont les yeux dilatés contemplaient, on l'eût dit, la colonne de feu, il me semblait entendre les pas de quatre millions d'êtres affranchis, marchant de la terre de servitude au pays de liberté !

Après la réunion, plusieurs noirs s'approchèrent de moi, entre autres une femme de taille athlétique, type d'indomptable vigueur. Elle restait immobile, ses bras musculeux croisés sur la poitrine, la figure éclairée d'une bonne expression.

— Mistress H*** ! dit M. Beales. Vous savez, l'héroïne qui a tenu tête au sergent de ville.

Mme H*** sourit :

— Au bout du compte, dit-elle, on m'a traitée plutôt bien que mal. Mais le meilleur maître ne vaut pas la liberté. De bons *massas*, de bonnes maîtresses, oui, il y en avait. Qu'était-ce, ça, tant que nos enfants pouvaient nous être enlevés et vendus ?

Je lui parlai de sa rencontre avec le sergent.

— Oh ! fit-elle, c'est pas grand'chose ! Vieux Massa avait l'habitude de boire sec. Un jour, il vient nous voir travailler, mon fils et moi. Tout à coup, il attaque mon garçon à coups de cravache et à coups de pieds ! Je me retiens aussi longtemps que je peux. A la fin je crie : — Oh ! Massa, miséricorde ! Je ne supporterai pas de voir mon fils ainsi traité ! — Alors, Massa se tourne contre moi et me frappe. Mon sang bouillonnait, je lui arrache sa cravache ! Qu'il me tuât, ça m'était égal ! Massa, furieux, va chercher un sergent de ville ; le sergent portait une corde. Quand je vois la corde, je m'appuie contre le mur. Le sergent s'avance : Allons ! — qu'il fait, inutile, tout ça ! Otez-vous de là, croisez les mains ; il s'agit de marcher en prison ! — Je ne refuse pas d'aller en prison, que je dis. Mais je ne veux pas de la corde, ni du fouet. — Le sergent se précipite sur moi, je le repousse. Massa et lui reviennent à la charge ; d'un coup de poing, j'abats le sergent et je me sauve. Je les sens sur mes talons, avec des blasphèmes à faire trembler. Ils me lancent la corde, comme si j'étais une vache sauvage. Je cours toujours, la corde m'attrape, et je tombe ! Juste à ce moment, arrive le jeune Massa, le fils du maître. Je l'avais nourri. Il coupe la corde et s'écrie : — Je ne veux pas qu'on traite ainsi la vieille mammy ! — Le sergent jure

qu'il se fera respecter, qu'il va revenir avec force majeure, et part. La force majeure n'est pas venue, et je n'ai plus entendu parler du sergent. Non, Sah! Je n'ai point revu de sergent du tout!

— Les noirs ont-ils de la peine à vivre, depuis l'affranchissement? lui demandai-je.

— Nous autres nègres, nous ne gagnons guère. Pourtant, nous possédons des maisons à nous, et nul n'a le droit de nous en chasser. Nous envoyons nos enfants à l'école. Ils apprennent tout ce qu'apprennent les blancs, grâce à Dieu!

Je visitai quelques autres *homes*, créés par la *Missionary association*, dans la Caroline du Sud, la Georgie, l'Alabama, le Mississipi et le Tennessee.

Les institutrices, initiées à l'excellent système d'instruction élémentaire adopté dans la Nouvelle-Angleterre, sont blanches pour la plupart. Il faut leur dévouement plein d'amour, pour affronter les difficultés de la tâche qu'elles ont entreprise, et pour les surmonter. Enseigner, jour après jour, de pauvres êtres ignorants, parfois dégradés; s'occuper d'eux et la semaine, et le dimanche encore; vivre dans un isolement complet; ce serait de quoi faire reculer quiconque n'a pas mis sa joie à *servir*.

Non seulement les agents missionnaires sont séparés de leurs familles, mais ils se voient exclus de la société des blancs. La guerre a aigri le Sud. Ces institutrices, ces missionnaires que les armées du Nord ont laissés après elles, rappellent constamment au Sud sa rebellion et ses défaites. Aux yeux de maints suddistes, institutrices et missionnaires ne sont que des agents du Nord, chargés d'exciter la haine des noirs contre leurs anciens possesseurs. Pour rien au monde ils ne consentiraient, ni à s'approcher des *homes*, ni à s'assurer de ce qu'on y fait.

M. X***, gentleman suddiste, m'accompagnait un jour. Arrivés devant la porte de l'école, je le pressai d'entrer.

— Moi! je ne mettrai jamais le pied dans une école de nègres!

L'instituteur de la Nouvelle-Angleterre reçoit, dans le Sud, à peu près le même accueil qu'aurait rencontré, dans les Highlands, tout Anglais qui s'y serait aventuré après les atrocités du duc de Cumberland.

Ce sentiment, très-naturel, n'en est pas moins déplorable. Il se donne carrière jusque dans les églises et les chapelles. Tant de procédés cruellement dédaigneux y attendent les agents de l'Association, qu'ils préfèrent suivre le culte des noirs.

On ne s'en tient pas là. Deux institutrices, dans une des stations

que je visitai, avaient été menacées d'assassinat. Elles restaient fermes au poste. La plus jeune, munie d'un revolver, s'exerçait au tir, résolue en cas d'attaque, à vendre chèrement sa vie. Ailleurs, les fenêtres de la classe étaient criblées de balles. Ailleurs encore, les vaillantes institutrices avaient reçu de cette société secrète : la *Ku-Klux-Klan*, un avertissement illustré de crânes et d'os en croix, lequel leur enjoignait de déguerpir dans trois jours, sous peine de mort !

Ce sont des exceptions, sans doute ; mais la malveillance est générale, et les agents de la *Missionary Association* en souffrent d'autant plus, qu'ils appartiennent presque tous aux classes élevées de la société.

D'après les règlements essentiellement égalitaires de l'Association, tous ses membres sont rétribués. Chacun use de son salaire comme il l'entend. Une riche héritière se consacrait, lors de ma visite, à l'enseignement dans le *home* de Macon ; et le missionnaire directeur du district était un gentleman, grand propriétaire à Chicago, qui, non content de consacrer son temps avec ses forces à l'œuvre, la soutenait libéralement de ses dons.

XXII

PLAN DE L'AMERICAN MISSIONARY ASSOCIATION.

Le but de l'*Association* n'est pas d'instruire et d'évangéliser à fin jamais les nègres, mais, ce qui est bien plus libéral, de les préparer à s'instruire et à s'évangéliser eux-mêmes. L'Association a trouvé des esclaves, elle en fait des hommes. Toute l'organisation tend à cette fin.

Au bas de l'échelle, nous trouvons les écoles de jour et les classes du soir; elles couvrent le Sud de leur vaste réseau; instituteurs et institutrices y enseignent, outre l'Évangile, les sciences élémentaires. Plus haut, voici les écoles normales (1) et les écoles supérieures (2), destinées aux élèves des écoles secondaires qui se vouent à l'enseignement. Là, s'entreprennent des études plus sérieuses et plus étendues; là se fait, sous une direction éclairée, l'apprentissage de la tenue des classes. Plus haut encore, voici les colléges et les universités (3) : les *Universités noires*, comme on les appelle, bien que plusieurs — le collége de Berea entre autres — comptent au moins cent étudiants de race blanche. Les études scientifiques, commerciales et littéraires, y sont aussi distinguées qu'en Europe.

Trois cents élèves suivent le collège de Berea. L'université de Fisk en compte quatre cents. Lorsque je la visitai, quatre-vingt-huit étudiants suivaient les cours supérieurs ; d'excellents instituteurs s'y étaient formés ; vingt-cinq étaient à la veille d'entrer en activité de service.

1. Hampton, Virginie ; — Charleston, Caroline du Sud ; — Macon, Georgie ; — Talladega et Mobile, Alabama.

2. Beaufort et Wilmington, Caroline du Nord ; — Savannah, Georgie ; — Memphis et Chattanooga, Tennessee ; — Louisville, Kentucky.

3. Berea, Kentucky ; — Nashville, Tennessee ; — Atlanta, Georgie.

L'*Association* a tenté une expérience que couronne le succès. Obligés de gagner leur pain, beaucoup d'écoliers, dont les facultés semblaient promettre un bel avenir, quittant tout à coup les classes, partaient pour des localités qui, tout en leur offrant du travail, ne leur présentaient aucun moyen d'instruction, et bientôt, subissaient l'influence démoralisante d'un milieu grossier et corrompu. — Pour obvier à cet inconvénient, l'*Association* a créé une ferme école (1), où le travail manuel se joignant à l'étude, permet aux jeunes gens de gagner leur vie, sans sortir de l'atmosphère évangélique si nécessaire à leur régénération.

Cent vingt acres d'excellent terrain, des constructions convenables, un fermier chargé de l'enseignement agricole pratique, des instituteurs pour l'école et le collège : ce fut avec ces éléments que l'on commença. A peine l'institution ouverte, les élèves se présentèrent en si grand nombre — la ferme recevait les deux sexes — que l'on fut obligé de restreindre les admissions. Durant le premier exercice, les étudiants, bien que l'année fût mauvaise, firent par semaine — leur entretien payé — un dollar de bénéfice. Les jeunes filles, en revanche, se trouvèrent au dessous de leurs affaires ; mais elles se rattrapèrent pendant l'exercice suivant, et réalisèrent chaque semaine, elles aussi, leur dollar, tandis que les étudiants en firent trois ! — Ils poursuivent leurs études avec zèle, et progressent dans tous les sens. Les études durent trois ans (2).

Les élèves, au nombre de sept à huit cents, travaillent en moyenne huit heures par jour. La matinée est consacrée à l'agriculture et à l'atelier ; l'après-midi, aux leçons ; les soirées, aux de-

1. Sur le modèle de Cornell University
2. Voici quelles branches comprennent ces trois années:

Première année. Lecture, analyse des sons et gymnastique vocale ; écritnre ; orthographe et définitions ; éléments d'arithmétique orale et écrite ; éléments de grammaire ; géographie physique enseignée avec cartes ; chant ; exercices de rhétorique ; exercices généraux ; gymnastique.

Deuxième année. Études de la première année poursuivies ; lectures diverses ; grammaire et analyse ; correspondance et composition ; premières notions d'affaires commerciales ; cours de physiologie ; cours d'agriculture et de chimie agricole, avec analyse des terrains ; chant ; gymnastique ; exercices rhétoriques généraux ; exercices d'enseignement.

Troisième année. Lectures génrales ; compositions et récitations ; instructions sur les différentes méthodes d'affaires et la tenue des livres ; exercices d'arithmétique écrite et orale ; géographie ; sciences naturelles ; cours d'agriculture et de chimie agricole, accompagné d'expériences faites par les étudiants ; exercices rhétoriques ; gymnastique ; exercices d'enseignement ayant pour bnt de développer chez les élèves la facilité d'élocution ; leçons données par eux aux écoles modèles de Butler et de Lincoln, dans le voisinage de l'institution.

voirs et aux lectures. Les jeunes filles suivent les classes, font le ménage, cousent, tricotent et confectionnent des vêtements. Une école normale, ouverte à celles qui désirent se vouer à l'enseignement, a déjà formé des institutrices distinguées.

L'*American missionary Association* ressemble, on le voit, au *Freedman's Bureau.* Elle travaille de concert avec l'agence gouvernementale dont le chef — général Howard — s'est toujours montré l'ami sincère de cette œuvre sœur.

Ce qui distingue l'*Association*, c'est son caractère essentiellement missionnaire. Quiconque connaît le caractère du nègre, comprendra l'extrême importance de ce fait. La nature impressionnable du noir, qui fait sa force, fait aussi sa faiblesse. Je n'ai jamais rencontré plus ardent enthousiasme chrétien, qu'au milieu des affranchis. Mais de là, à convertir la religion en une sorte d'excitation extatique, de là à transformer les actes du culte en scènes de démence, il n'y aurait qu'un pas. Le nègre, accessible à toute influence, subit la mauvaise comme la bonne : il est donc indispensable de donner des bases solides à sa piété.

Sagement dirigé, l'enthousiasme religieux des nègres apportera un élément d'expansion et de vie à la chrétienté américaine ; sans compter que sous l'aile de la *Missionary Association*, se préparent les messagers qui, bientôt, iront porter l'Évangile au continent africain.

— Monsieur ! me disait un des agents de l'Association : Depuis huit ans, je travaille parmi les nègres. Mon cœur est plein d'espoir. Ils réclament à grands cris l'éducation et l'Évangile. Si nous leur donnons ce qu'ils demandent, nous aurons des milliers de noirs à l'œuvre, ici, parmi leurs frères, et des milliers en Afrique, parmi les païens (1).

1. L'*American Missionary Association* dépense annuellement 350,000 dollars. Cette somme lui est fournie par les chrétiens américains et anglais.

XXIII

LA CAROLINE DU NORD ET SES FILS.

Je consacrai quelques semaines à parcourir la Caroline du Nord.

Cet État, grand à peu près comme l'Angleterre, abonde en ressources qui, tout ancienne qu'est la colonie, demeurent encore sans emploi.

Cependant, les Caroliniens se réveillent ; l'esclavage ne retarde plus leurs progrès. Ils ont sous la main de l'or, du fer, du charbon, de l'orge, du blé, du seigle, du maïs et du lin. Leur contrée l'emporte sur la Virginie par ses cotons, sur la Caroline du Sud par ses tabacs, sur le Tennessee par son riz. Elle possède, en outre, de vastes forêts de pins résineux, qui donnent une quantité considérable de thérébentine, de poix et de planches. De là, le surnom de l'*Etat-poix ;* et celui de *talons poisseux*, donné aux Caroliniens (1).

La thérébentine se récolte ici par le même procédé que dans les Landes.

On a essayé d'utiliser certains sols sablonneux, en y plantant une espèce de vigne : *Scuppernong*, qui prospère dans les terrains où rien d'autre ne saurait croître, et dont le raisin donne un vin couleur paille, fort agréable au goût. Cette tentative va remettre en valeur des localités perdues pour l'agriculture; déjà, elles produisent un revenu significatif. Quelques propriétaires vont jusqu'à penser que le *Scuppernong* remplacera bientôt le coton, dans la Caroline du Nord.

La Caroline a de larges courants d'eau. Les steamers de faibl

1. Pendant la guerre, c'était une inépuisable source de quolibets: — Dites donc, avez-vous encore du goudron ? — criaient les Virginiens à un régiment de la Caroline du Nord. — Non, le général Lee l'a réquisitionné ! — Pourquoi faire? — Pour enduire vos remparts. — Nos remparts ! et pourquoi ? — Pour faire tenir les soldats Virginiens à leur poste !

tirant remontent la Cape Fear River jusqu'à Fayetteville. Mais les écueils et les bancs de sable qui encombrent l'embouchure de ses fleuves, en rendent la navigation difficile. Ils ne sont pas pour elle : « des chemins qui marchent », et, contrainte de faire passer une forte proportion de ses produits par la Virginie et la Caroline du Sud, la Caroline du Nord perd, au profit de ces deux États, une partie des bénéfices de l'exportation.

A Raleigh — siège du gouvernement de la Caroline — comme à Richmond, une *Convention* réunissait noirs et blancs dans l'*Assembly House*. On y révisait la Constitution. L'agitation était à son comble. Le pays s'accoutumait difficilement aux *droits des nègres*, et l'assemblée venait d'exclure du banc des *reporters*, un rédacteur du *North Carolinian :*

1° Parce que ce journal intitulait son compte-rendu quotidien : *Bones and Banjo Convention ;*

2° Parce qu'il ajoutait le mot *nègre*, au nom de chaque délégué de couleur.

3° Parce qu'il appelait les délégués noirs par leur nom de baptême, comme au temps de l'esclavage.

Je me trouvai, sans le vouloir, mêlé au mouvement. — L'Union chrétienne des jeunes gens de Raleigh m'avait demandé une conférence au bénéfice des pauvres. Il s'agissait d'obtenir à cet effet la grande salle de l'*Assembly House*. J'assistais aux débats de la Convention, lorsqu'arriva la requête de l'Union. Le président venait d'y acquiescer. Un nègre se lève :

— Les noirs seront-ils parqués à part ? demande-t-il : Les noirs ont le droit, tout comme les blancs, d'occuper les places du centre. Si on les relègue sur les galeries, je m'oppose au prêt de la salle !

Aussitôt, clameurs, interpellations, noirs et blancs aux prises ! — Sur ces entrefaites, on apprend que le gouvernement met la Chambre du Sénat au service de l'Union — c'est là que se tint le *meeting* — l'agitation s'apaise. Mais le lendemain, les journaux relevant l'incident, s'indignaient de l'audace des nègres, qui avaient prétendu à l'égalité sociale, après avoir obtenu l'égalité politique !

De Raleigh, je me rendis à Charlotte, florissante petite ville, célèbre par la déclaration d'indépendance de Mecklemburg, en 1775.

Charlotte, grâce au pitoyable état de ses routes — disent les malins — a vu passer loin d'elle l'armée de Sherman. Elle n'est donc ni dévastée ni ruinée.

Ce fut à Charlotte que je rencontrai le général Hill, beau-frère de Stonewall Jackson, l'un de ses commandants en chef, ainsi que le capitaine Joe Morrison, son autre beau-frère, officier d'état-major. Hill éditait alors le journal *The Land we love* — le pays que nous aimons — et le capitaine, jeune homme aux yeux bleus, au teint délicat, rédacteur en second, se préparait à partir pour la Californie.

Hill, petit, leste, actif, résolu, passe pour avoir un courage qui va jusqu'à la témérité.

— Je n'ai jamais rencontré, disait le colonel Hall, un de ses officiers, d'homme qui envisageât si froidement la mort. Je l'ai vu, lors de la bataille de *Seven Pines*, passer et repasser entre les deux armées, au pas lent de son cheval, le cigare à la bouche, sous un feu d'enfer ! Et comme on lui reprochait plus tard cette bravade militaire : — C'est à dessein que je l'ai fait ! dit-il. Nos hommes hésitaient, il fallait les lancer !

Hill, qui ne ménageait pas plus ses soldats qu'il ne s'épargnait lui-même, exécutait, coûte que coûte, des charges furieuses, tant que restait une chance de succès.

Type de cette souplesse d'aptitudes qui caractérise les Américains, le général, ancien presbytérien du Sud, a été avant la guerre, d'abord juge, puis avocat, puis professeur de mathématiques à Lexington. — On lui doit un livre très-remarquable sur la crucifixion de notre Sauveur. Il s'y place au point de vue juridique, procède comme s'il s'agissait d'une cause criminelle à instruire devant la Cour d'assises, en réfère aux témoins, examine, compare, et prouve l'authenticité du récit évangélique (1).

J'eus le plaisir de rencontrer à Charlotte, Z. B. Vance, l'un des orateurs les plus réputés, l'un des meilleurs politiques de la Caroline du Nord.

Vance est le favori du peuple. Dès qu'il s'agit d'un emploi de quelque importance, le peuple vote pour lui. Porté, dans je ne sais quelle circonstance, contre le colonel C***, Vance voit arriver le colonel, en pleine réunion électorale, armé d'une énorme cruche de wisky ! Ceci menaçait fort le succès de Vance. Les électeurs se tournaient insensiblement vers le colonel et sa cruche, désertant l'un après l'autre l'orateur, qui bientôt reste seul, en face d'une poignée d'auditeurs plus ou moins distraits. Il s'agissait de jouer

1. Un volume du même genre sur la Résurrection allait paraître, lorsque la guerre en prévint la publication.

le tout pour le tout. Vance interrompt son discours, déclare qu'il éprouve une certaine raideur dans les jambes, et propose de sauter pour se dégourdir ! Les Américains ont la passion de l'imprévu, du grotesque ; l'absurdité même de cette proposition la fait accepter. — On tire une ligne sur le terrain, et Vance, avec ses quelques partisans, de sauter à qui mieux mieux ! Athlétique, passé maître en fait d'exercices du corps, ses exploits attirent l'attention du parti opposé. Un mouvement s'opère, les électeurs du colonel arrivent à la file, s'amassent autour des sauteurs, et le colonel de rester seul à son tour, en face de sa cruche vide ! Le pauvre homme n'avait qu'un parti à prendre : suivre ses gens, tenter de les ramener.

— Voici le colonel ! voici le colonel ! crie une voix. Place au colonel ! Le colonel va sauter !

— Moi ? Jamais ! Ce procédé est contraire à toute dignité.

La remarque, au moment où les citoyens les plus honorables venaient de sauter..... le pas, était malencontreuse.

— Ah ! votre dignité vous empêche de faire ce que nous faisons ! s'écrie un électeur : Alors, votre dignité vous empêche de convenir au pays !

— Ce n'est pas ce que je voulais dire ! balbutie le colonel : Je sauterai, si vraiment les électeurs le désirent.

Au milieu d'applaudissements prolongés, la foule apaisée forme un cercle immense.

— Celui des deux candidats qui sautera le plus loin, sera nommé séance tenante ! — crie la même voix.

— Approuvé.

Hélas ! pauvre colonel ! — Gauche, raide, novice à cet exercice, il se vit du premier bond distancé par son rival.

— Ce jour-là, dit Vance : je sautai à pieds joints dans mon emploi !

Accusé de négliger ses devoirs officiels, Vance, en une autre occasion, courait grand risque de n'être pas réélu. Son antagoniste — qui ne ménageait pas les termes — le comparait, avec un torrent d'invectives, à l'arbre stérile de l'Écriture, bon tout au plus pour la cognée et pour le feu.

— Vous oubliez, Monsieur ! repartit Vance, la fin de la parabole : Lorsque le propriétaire décréta la mort de l'arbre, le jardinier, qui était un homme sage, lui dit : — Laisse-le encore une année, afin que je le déchausse et que j'y mette du fumier. — Or, poursuivit Vance, mon honorable compétiteur de l'année dernière s'est chargé de creuser le terrain autour de l'arbre ; celui de cette

année y met du fumier. Laissez le figuier stérile vivre encore un an, et vous verrez le résultat !

Vance fut réélu.

Je le rencontrai chez un de ses amis, M. N***, dans l'entrepôt d'un gigantesque magasin de quincaillerie. Avec le sans-gêne américain, — éternel sujet de surprise et de gaieté pour l'étranger — Vance, l'ex-gouverneur, à cheval sur une chaise, le visage tourné contre le dossier, en travaillait le bois de son canif, tandis que M. N***, propriétaire du magasin, agent d'assurance, chirurgien, je ne sais quoi d'autre encore, vaquait à ses affaires.

Vance, grand et bel homme, la tête solidement plantée, les yeux brillant d'un éclat particulier, a des manières simples et cordiales. Sa conversation s'émaille d'anecdotes.

— Un Irlandais confédéré, 6e Caroline du Sud,— me racontait-il à propos de soldats fermes au poste, — montait la garde sur la grève de l'île Sullivan, avec injonction de cheminer entre deux points donnés, et d'arrêter au passage quiconque ne prononcerait pas le mot d'ordre tout bas, dans le tuyau de l'oreille ! On n'avait pas songé à la marée. Lorsque le caporal vient relever la sentinelle, il aperçoit notre Irlandais qui se promenait gravement, fusil à l'épaule, dans l'eau jusqu'à la ceinture.

— Qui va là ? crie Patrick.

— Sentinelle ! répond le caporal.

— Avancez ! fait l'Irlandais : donnez le mot d'ordre !

— Avancer ! Tu es bon, toi ! Je ne vais pas me jeter à l'eau, peut-être ! Arrive, qu'on te relève !

— Peux pas ! Le lieutenant m'a défendu de quitter mon poste avant d'être relevé.

— Ah ! c'est comme ça ! Hé bien ! reste, mon vieux. Nous allons te laisser en faction pour la nuit.

— Sapristi ! Vous croyez filer comme ça ? fait Patrick en armant son fusil : Halte ! ou je vous tire dessus ! C'est ma consigne : nul ne doit passer sans donner le mot d'ordre à l'oreille !

Force fut au caporal d'obéir ; mieux valait un bain froid qu'une balle au travers du corps.

— Quelques-uns de nos hommes, continua Vance, table rase en fait d'instruction, étaient excellents soldats. Après la bataille de Sharpsburg, on fit, dans le but de leur donner de l'avancement, subir des examens à ceux d'entre eux qui s'étaient distingués. Un pauvre garçon se montra si radicalement âne, que la commission l'écarta.

— Président ! crie le soldat : je ne sais ni lire ni écrire, je n'ai

pas été vacciné, je ne connais rien à la tactique, c'est vrai. Mais, tonnerre ! je me charge de rouler n'importe lequel de ces messieurs !

Les soldats, allègres et de bonne humeur, plaisantaient aux heures mêmes les plus critiques. Durant la campagne du Kentucky, on servit à un régiment du mouton si coriace, qu'il s'arrêtait au gosier. Les troupes réclament, le commissaire, fait la sourde oreille ; force est d'avaler le mouton tel quel. Mais, dès que paraissait notre commissaire, les soldats de l'accueillir par des *bé-é, bé-é*, articulés sur tous les tons, si bien qu'on eût dit un troupeau de brebis à ses trousses. Un beau jour, le régiment se trouve en face des fédéraux — Mumfordsville — on attendait en silence le signal de l'action. Ce calme religieux qui précède tout combat, faisait taire les rieurs les plus invétérés. A cet instant solennel, paraît le commissaire ! Un timide *bé-é* se hasarde, un second part du milieu des rangs, un troisième lui succède, les lignes entières font chorus, et le pauvre commissaire bat précipitamment en retraite, au milieu d'un bêlement général.

Vance commandait un régiment suddiste :

— Les bagages, dit-il, qui au départ occupaient plus d'un mille en longueur, se trouvèrent, au retour, réduits à ce que les soldats avaient sur le dos. Quelques-uns seulement, ceux qui comptaient sur une promotion, possédaient une chemise de réserve ; la plupart n'avaient pas changé de linge depuis un mois; et les officiers eux-mêmes, se contentaient de faire une lessive sèche, c'est-à-dire d'ôter leurs chemises de flanelle et de les battre contre les selles, pour en faire partir la vermine ! Vous eussiez vu le soir, au campement, nos hommes examiner soigneusement leurs chemises à la lueur des feux. On appelait cela les *escarmouches transparentes*.

Un meeting eut lieu pendant mon séjour à Charlotte. Vance n'était pas inscrit sur la liste des orateurs ; mais on l'aperçut dans la salle, et le premier discours finissait à peine, que les cris : Vance ! Vance ! retentirent de tous côtés.

Dès que Vance parle, la foule applaudit de confiance. Les premiers mots de son discours : « Citoyens, j'ai entendu parler d'un Irlandais ! » — excitèrent l'hilarité générale, sans que l'auditoire eût la moindre idée de ce qui allait suivre. Impétueux, Vance se démenait de telle façon sur l'estrade, que le président eut tout juste le temps de reculer son fauteuil, pour se mettre à l'abri d'une catastrophe.

Vance ne craint pas de tympaniser ses concitoyens. Il compara certain d'entre eux à un homme qui, naviguant en plein Océan sur une planche, crierait à une majestueuse frégate : — Tire-toi de côté pour que je passe! — Un tonnerre d'applaudissements, accompagnés de rires homériques, accueillit cette saillie.

Les speechs de Vance consistent en mots heureux, plutôt qu'en arguments serrés. Vance le reconnaît lui-même :

— Les discours improvisés dans les réunions populaires, dit-il, gâtent l'orateur. Il est contraint de se rabattre à ce que peut comprendre le dernier gueux en chemise trouée et pantalon dépenaillé qui vient l'entendre. S'agit-il d'un raisonnement de quelque importance, le gueux en question se met-il à bâiller, vite une anecdote à la rescousse : « Ceci me rappelle certain trait ».... Notre homme dresse les oreilles, avale le trait.... et le raisonnement par-dessus le marché!

Vance s'adresse exclusivement à l'auditoire qu'il a devant lui.

— Si l'orateur, dit-il, songe un seul instant à ce public indifférent, auquel télégraphes et journaux iront porter son discours, c'en est fait de son éloquence ! Elle s'éteint sous la douche d'eau froide.

Vance gouvernait la Caroline du Nord pendant la guerre. On accusa les confédérés d'avoir fait subir des traitements indignes aux fédéraux, prisonniers dans Andersonville. Vance, disons-le à sa louange, insista sur la nécessité d'une enquête sérieuse et d'une sévère répression, s'il y avait lieu.

XXIV

MARINE ET CAVALERIE CONFÉDÉRÉE

Je rencontrai à Wilmington — la ville au blocus — le fameux capitaine Maffit du *Florida*, ce hardi marin dont les exploits avaient naguère si vivement excité l'intérêt public.

Le Nord tenait les capacités de Maffit en grande estime. Mais les sympathies toutes suddistes du capitaine, lui firent résigner sa commission dans la marine des États-Unis. Il prit, en 1862, le commandement de la *Florida* — alors l'*Oreto* — et, avec vingt hommes choisis, partit de Nassau à destination de quelque port confédéré, dans l'intention d'y équiper son navire, et d'arborer le drapeau du Sud.

Deux jours après avoir quitté Nassau, la fièvre jaune éclate à bord ; elle emporte douze hommes. Maffit lui-même, saisi par la contagion, semble condamné. Néanmoins, il marche vers la Havane, et de là sur Mobile. Le 4 septembre, la *Florida* allait entrer dans les eaux de Mobile, quand elle rencontre quatre vaisseaux de guerre fédéraux, qui lui ordonnent de mettre en panne. Maffit, malade encore, avait repris le commandement. Sans s'inquiéter de l'injonction, il poursuit son chemin. Aussitôt, les quatre vaisseaux ouvrent le feu sur la *Florida*. Tous les coups portent : chaloupes, mâts, corps du bâtiment sont criblés de boulets ; onze hommes ont reçu de graves blessures. N'importe ; Maffit tient bon, et parvient à entrer au port.

Avant que la *Florida*, réparée, équipée, pût se lancer de nouveau à travers l'Océan, la marine fédérale, fortifiée elle aussi, possédait treize navires bien armés et bien montés. Le commodore annonçait au Gouvernement de Washington que la *Florida*, bloquée dans la baie de Mobile, n'était pas à craindre. Maffit, néanmoins, chauffe une belle nuit, et traverse bravement cette flotte redoutable qui le gardait si bien. On lui donne la chasse, chasse telle que le golfe du Mexique n'en vit jamais de pareille ! Maffit, avec son petit

steamer, échappe aux gros bâtiments qui le poursuivent, et s'en va commencer sa terrible campagne, illuminant l'Atlantique sous les flammes des vaisseaux capturés.

M. X***, citoyen de New-York, sur le point de s'embarquer pour les mers du Sud avec sa femme, exprimait à un ami la crainte qu'il avait de tomber entre les mains de quelque *pirate confédéré :*

— Dieu vous préserve des griffes de Semmes ! s'écrie l'ami : Mais je connais Maffit ; je vais vous remettre une lettre pour lui. Si la *Florida* vous capture, ma recommandation pourra vous tirer d'embarras.

Moitié sérieux, moitié riant, l'ami écrit sa lettre. M. X*** la place dans son portefeuille, et n'y pense plus.

On avait navigué sans encombre, lorsque, le douzième jour du voyage, paraît à l'horizon un navire suspect. Il grandit, se rapproche, tire, brise les mâts du bâtiment que montait M. X***, en transporte le personnel à son bord, et, cela fait, y met le feu.

M. X*** se hasarde à demander le nom du corsaire.

— *Florida*, capitaine Maffit ! répond un matelot.

Vite, M. X*** exhibe sa lettre. Maffit la prend, la lit, sourit, cède immédiatement sa cabine à Mme X***, et ne cesse d'entourer l'heureux couple des plus délicates attentions, jusqu'au moment où il le dépose sur terre ferme.

Maffit, homme très-cultivé, petit, maigre, a les traits fins, les yeux foncés et pénétrants, une épaisse touffe de barbe noire au menton, et la bouche énergique. Je le vois encore, parcourir en costume militaire les rues de Wilmington. Ayant tout sacrifié à la cause perdue, il essayait du commerce, ainsi que le font beaucoup d'anciens soldats.

— La grande faute du Sud, disait-il, c'est d'avoir négligé sa marine. Les steamers fédéraux qui croisaient dans les eaux occidentales, s'opposaient à tous nos mouvements de ce côté. Avec une marine suffisante, le Sud évitait les désastreuses batailles qui l'ont ruiné ; il sauvait la Nouvelle-Orléans, gardait le Mississipi, et empêchait la marche sanglante de Sherman à travers le pays. — Mais, lorsque le conflit éclata, nul ici ne croyait à une grande guerre. La Caroline du Sud, qui se sépara la première, improvisa une marine, laquelle se composait de deux bateaux remorqueurs ! La Caroline du Nord suivit, avec un remorqueur et un steamer ! La Georgie, l'Alabama, la Louisiane réunirent quelques barques de rivière, qu'on eût dispersées d'un coup de pistolet. Voilà notre flotte. Peu à peu, on établit des chantiers, on construisit des vaisseaux... il était trop tard !

— Et cependant, poursuivit le capitaine avec fierté, la flotte confédérée, toute misérable qu'elle fût, s'est acquis une place dans l'histoire. A nous l'honneur d'avoir, en prouvant l'invulnérabilité des vaisseaux cuirassés, changé la marine du monde ! Cela, c'est l'œuvre du *Merrimac*. Avec notre poignée de légers croiseurs, en dépit des vaisseaux de guerre fédéraux qui couraient les mers, nous avons balayé le commerce du Nord.

Et le capitaine Maffit osait, en plein dix-neuvième siècle, regretter l'usage barbare des prises maritimes dans les ports neutres: « Grâce auquel, disait-il, matelots, officiers et gouvernement, auraient réalisé d'énormes gains ! »

Le général confédéré Ransom, commandant de la cavalerie du Sud, se trouvait en même temps que moi à Wilmington. Il parlait avec enthousiasme de ses escadrons.

— Presque tous, s'écriait-il, composés de fils de famille, admirablement montés, cavaliers consommés dès l'enfance, bons chasseurs, habiles au tir, pleins d'élan ! Avec la discipline, ma cavalerie aurait été la première du monde. Mais la discipline manquait Par légèreté, par négligence, faute d'avoir compris à temps le sérieux de la situation, nous avons perdu la bataille ; et notre cavalerie, au lieu de remplir dignement son rôle, est devenue — en quelques cas du moins — la honte de notre armée du Sud.

Partout, j'entendis confirmer ce jugement. Lors des premières hostilités, la cavalerie confédérée était infiniment supérieure à la cavalerie fédérale, recrutée en grande partie parmi des hommes qui savaient à peine se tenir à cheval (1). Mais chaque année la cavalerie du Nord s'améliorait, tandis que celle du Sud déclinait, si bien que sa parfaite inutilité était passée en proverbe dans le Sud, et que l'infanterie riait à cœur joie aux dépens de ce malheureux corps (2).

1. On reconnaissait de tout loin un cavalier du Nord, me disait Mme X*** : il avait l'air d'une sauterelle !

2. Lorsque, pour laisser avancer l'infanterie, on rejetait la cavalerie à l'arrière-garde, les troupes la saluaient des cris de : — Oh ! oh! les hommes de paille ! Nous allons nous battre, puisqu'on déblaie le chemin ! — Le pauvre dragon qui devait passer seul devant quelque régiment de milice, eût sans doute préféré essuyer le feu d'une batterie fédérale.

Voici un échantillon de ces plaisanteries au gros sel.

Un fantassin du Sud au Dragon : — Hé ! m'sieu ! avez-vous jamais vu un Yankee ?
Le Dragon sèchement : — Oui, j'ai vu *un* Yankee, et *des* Yankees !
Le Fantassin : — Alors, votre cheval était boiteux ?

Est-il besoin de le dire ? En fait de bravoure, la cavalerie se montrait, à l'occasion, égale à l'infanterie. Les hauts faits de Ashby, de Stuart, de Hampton — bataille de Kelly's Ford, sous Stuart ; du Dépôt, sous Wade Hampton — ne sauraient s'oublier. Le général Ransom disait que, dans les combats, il se donna quelques beaux coups de sabre, mais que l'arme redoutable était le pistolet. Il affirmait que les revolvers confédérés provenaient tous de la cavalerie fédérale, et qu'avant la fin du conflit, la moitié du Sud était armée aux frais du Nord :

— Un jour, racontait le général, je me trouvais dans le bureau de Jefferson Davis, lorsqu'on lui remit une dépêche chiffrée. Il la passe à son aide de camp, avec ordre de la traduire. Au bout de quelques instants, la dépêche lui revient. A peine Davis y a-t-il jeté les yeux, qu'il se lève, l'œil étincelant, se prend la tète à deux mains et s'écrie :

— Pourquoi ne s'est-il pas battu ? Pourquoi donc ne s'est-il pas battu ? Chaque pas en arrière provoque de pires dangers !

Par un violent effort sur lui-même, Jefferson recouvre quelque calme et relit la dépêche.

— Il se dit pris de flanc ! de flanc ! Pourquoi, lorsque Sherman divise son armée, ne pas se jeter sur lui et le détruire ? Allons ! Inutile d'en plus parler ! — Jefferson me tend la dépêche. Elle était du général Joe Johnston. Le général annonçait que, pris de flanc, il avait dû abandonner Dalton, Georgia, et que cinq mille hommes de l'Arkansas, du Tennessee et du Missouri, avaient déserté !

Un autre soldat : — Tu n'avais pas tes éperons, dis, ce jour-là?

Les dragons s'égayaient parfois à leurs propres dépens. — Un cavalier voyageait en chemin de fer avec deux amis, soldats d'infanterie. Un baby, qui se trouvait dans le même waggon, commence à crier ; il réclamait sans doute ce que M. Micawber eût appelé : « la fontaine maternelle ». Ses pleurs éveillent un second baby, lequel s'évertue à son tour. Les soldats, tout en hésitant, de peur d'offenser les mères, parlent de passer dans un autre compartiment :

— Allons, camarades ! fait le dragon : Laissez-moi commencer la retraite ! Ne suis-je pas accoutumé à filer, sitôt que l'infanterie ouvre le feu ?

Lorsque la cavalerie du Mississipi, fuyant de Corinth, eut rejoint l'armée de Pendleton à Grenade, un gamin arrive à cheval, criant qu'il apporte d'importantes nouvelles.

— Quoi donc ?

— Grant a envoyé un parlementaire.

— Grant? Que veut-il ?

— Il annonce qu'il va bombarder Grenade, et comme il entend mener la guerre en homme civilisé, il vous prie de faire sortir les femmes, les enfants, et la cavalerie du Mississipi!

Ransom, intimé ami de Jeb Stuart et son compagnon d'armes, le tenait pour un vrai chrétien.

— J'ai plus d'une fois partagé sa chambre, me dit-il ; jamais je ne l'ai vu s'endormir, sans avoir fait auparavant sa prière à genoux. Il s'abstient de toute boisson alcoolique, et va même jusqu'à refuser les mets dans lesquels entre une proportion quelconque de spiritueux.

Stonewall Jackson regardait Stuart comme le meilleur de tous les officiers de cavalerie :

— Ashby, disait-il, qui n'a pas son pareil pour faire une charge, n'est jamais maître de ses hommes. Il n'a exécuté ses plus brillants exploits, qu'accompagné d'une poignée de cavaliers. Que n'aurait-il pas accompli, avec un peu plus de discipline ? Ashby était trop bon. Stuart ! Voilà mon idéal : prompt, vigilant, intrépide, et sachant commander (1).

1. Stuart, grâce à sa renommée militaire unie à sa beauté, était l'idole des dames Suddistes. Elles parlaient de lui avec le même enthousiasme qu'excitait chez les ladies jacobites, notre galant prince Charlie.

XXV

LES HIGHLANDERS DANS LA CAROLINE DU NORD.

De temps immémorial, l'émigration *highlander* s'est dirigée vers la Caroline du Nord.

Lorsque Alexandre Clark, de *Jura*, arrivant dans cette contrée, il y a plus de cent quarante ans, remonta la Cape Fear River jusqu'à Cross Creeks (1), il trouva, installé dans ces parages, un certain Hector Mac Neill, qui lui parla de nombreux colons établis plus loin encore. La plupart avaient abandonné l'Ecosse lors des troubles qui suivirent la chute des Stuarts; quelques-uns étaient des Macdonald, émigrés après les massacres de Glencœ. L'insuccès de la rébellion jacobite en 1745, les persécutions qui suivirent la défaite des clans à Culloden, accrurent considérablement le nombre des colons écossais ; chaque exilé se voyait tôt ou tard rejoint par sa famille, et bientôt une population entièrement gaëlique couvrit les vastes plaines qui forment le centre de la Caroline du Nord.

Cependant, l'horizon s'obscurcissait. Le conflit entre la Grande-Bretagne et ses colonies ne tarda pas à éclater. Chose étonnante, la plupart des colons highlanders, les mêmes hommes qui, chez eux, avaient combattu la dynastie hanovrienne, furent, en Amérique, les premiers à se ranger sous son drapeau. Un mot expliquera tout : les Highlanders étaient jacobites et conservateurs en Ecosse, oui ; mais *conservateur*, de l'autre côté de l'Océan, signifiait : *fidélité au roi.*

Un certain nombre de colons épousèrent la cause de l'indépendance ; la déclaration élaborée dans le comté de Cumberland, porte

1. Cette localité, aujourd'hui Fayetteville, nommée d'abord Cross Creeks, — à cause de deux rivières qui semblent s'y croiser, puis font un détour avant de se rejoindre définitivement — fut constituée, en 1762, par un acte de l'assemblée, et reconnue comme ville, sous le nom de Campbelton. En 1784, elle reçut la visite du marquis de Lafayette, en l'honneur duquel, elle changea de nom pour la seconde fois, et dès lors s'est appelée Fayetteville.

maints noms highlanders. Le gouverneur de la colonie redoutant, pour le reste des habitants, la contagion de ces sentiments anti-anglais, leva un régiment highlander au nom du roi. Quinze cents Highlanders se réunirent autour de l'étendard royal déployé à Cross Creeks. La brave petite armée devait descendre la rivière jusqu'à Moore's Creek, pour y rejoindre le Gouverneur, lorsque, se trouvant arrêtée par un détachement de patriotes indépendants, elle se vit forcée d'attaquer l'ennemi, sur le terrain même qu'il avait choisi. Dès la première rencontre, ses officiers furent tués ; la déroute se mit dans les rangs. Après un rude combat, les Highlanders furent vaincus. Ceux qui survécurent à ce désastre rejoignirent, dit-on, un autre régiment highlander, levé pour le roi, sous le nom de *North Carolina Highlanders.* Ils s'étaient tellement identifiés avec la cause royale, que, la guerre terminée, beaucoup d'entre eux quittèrent l'Amérique pour retourner en Écosse. Ceux qui demeurèrent et que la guerre avait divisés, bientôt unis par la paix générale, devinrent bons républicains et reprirent vigoureusement leur tâche : peupler les solitudes où le décret de Dieu avait fixé leur sort.

Lorsqu'en 1860, éclata le conflit entre Nord et Sud, les Highlanders, d'instincts conservateurs, s'opposèrent presque unanimement à la sécession. Accoutumés cependant à rendre obéissance et fidélité, non au gouvernement fédéral, mais au gouvernement de l'Etat qui les avait reçus ; dès que la Caroline du Nord se sépara, ils la suivirent avec une loyauté toute highlander, et se battirent vaillamment pour elle, jusqu'au bout. Presque tous ceux que je rencontrai, avaient laissé fils ou frère sur le champ de bataille. D'autres, suivant l'exemple de leurs devanciers — qui abandonnèrent l'Ecosse après la chute des Stuarts, et l'Amérique après le triomphe de la Révolution — avaient dit adieu aux Etats, pour aller planter leur tente au Mexique.

Parmi les hommes avec lesquels j'eus le plaisir d'entrer en relation à Wilmington, se trouvait un beau spécimen de la race que les Highlanders ont donnée à la Caroline. Je veux parler du général William Macrae (1).

En 1861, Macrae s'enrôlait comme simple soldat dans l'infanterie légère de Monroe ; il prit une part active à toutes les actions décisives ; l'année 1865 le trouva brigadier-général. — A Malvern Hill,

1. Lee, dans ses ordres du jour, a plus d'une fois rendu hommage à la valeur personnelle et aux capacités militaires du général Macrae.

parti à la tête d'un détachement de trois cents hommes, il revint suivi de trente-cinq ; le colonel, et cinq officiers sur six, avaient été tués. A Fredericksburg, placé en face de Marye's Heights, sous un feu terrible, il perdit presque tout son monde, mais tint bon. Il livra la bataille de Reames Cut, dans laquelle il s'empara de neuf canons, et fit plus de prisonniers qu'il n'avait de soldats. Lorsque, en avril 1865, Lee, à la tête des débris de son armée, cherchait à se frayer un passage à travers les montagnes, la brigade de Macrae couvrit sa retraite près de Farmville. S'avançant sur Appomatox, où allait s'effectuer la reddition, Macrae attaqua et battit un corps fédéral, qui s'apprêtait à faire main basse sur les bagages. La brigade de Macrae fut la dernière à poser les armes.

Malgré ses innombrables combats, et bien qu'à deux reprises son épée ait été brisée et ses vêtements mis en lambeaux par des éclats d'obus, Macrae n'a été blessé qu'une seule fois.

Il a eu le périlleux honneur d'essuyer le feu d'une batterie entière. Le temps était sombre, le combat vif ; Macrae, se dirigeant sous bois, vers ce qu'il prenait pour un corps confédéré, se trouve tout à coup en présence de la division ennemie Franklin ! Reconnu, on lui crie de se rendre. Sans répondre, Macrae tourne bride, donne de l'éperon, et reprend au galop le chemin de la forêt. On assure que la division entière, — 20,000 hommes — lui tira dessus. Son épée fut fracassée, son cheval blessé, mais lui-même échappa sain et sauf (1).

Macrae, du reste, appartient à une famille guerrière ; ses huit frères ont servi, soit dans l'armée, soit dans la marine. L'un d'eux faisait partie de l'armée nationale, quand éclata la guerre ; son serment le liait à la cause de l'Union ; les frères eurent donc la douleur de combattre dans des camps opposés. Leur père, le général Alexandre Macrae, avait fait la campagne de 1812 contre l'Angleterre. Bien qu'âgé de soixante et dix ans lorsque les États du

1. On raconte l'anecdote suivante à propos du premier uniforme de Macrae. Maître Sam, tailleur de province chargé de confectionner l'objet, ne possédait que des notions confuses sur le costume militaire. Patriote ardent, il prépara néanmoins, dans le noble but de soutenir dignement l'honneur du district, un habit galonné sur toutes les coutures, enrichi de toutes les décorations dont le brave homme eût jamais entendu parler ! Notre jeune soldat se sentait assez de courage pour essuyer le feu de l'ennemi ; mais s'exposer, sous cette éclatante carapace, aux regards de ses camarades : non ! Le chef-d'œuvre du patriotique tailleur resta enseveli dans l'ombre. Le général affirme que, depuis les galons de caporal aux étoiles de commandant en chef, tous les insignes figuraient, soit par devant, soit par derrière, sur cet habit sans pareil.

Sud se séparèrent, il épousa leur cause, reprit du service, et commanda le bataillon Macrae (1).

1. Le général Alexandre Macrae, qui mourut peu de semaines après mon passage à Wilmington, était petit fils du Rév. Alexandre Macrae, ministre de Kintail, dont deux fils tombèrent sur le champ de bataille de Culloden, en combattant pour le prétendant. Ses autres fils émigrèrent dans la Caroline du Nord, et les atrocités de Cumberland avaient fait une si vive impression sur l'un d'eux, ancien soldat du Prince, que, nourrissant une haine invétérée contre l'Angleterre, il ne voulut jamais apprendre l'anglais, et parla gaëlic jusqu'à la fin de ses jours

La famille s'établit dans ce territoire du comté de Moore, qu'on nomme encore *la contrée écossaise.*

XXVI

VISITE AU SETTLEMENT HIGHLANDER.

Par une claire et froide matinée du mois de février, je quittai Wilmington pour remonter, sur les traces des émigrants highlanders, la rivière Cap Fear, et visiter leurs établissements.

Les steamers de cette rivière, blancs, longs, minces, gigantesques, à fond plat — comme la plupart des bâtiments qui desservent les fleuves américains — battent l'eau des palettes de leur roue énorme, placée à l'arrière, et ressemblent à quelque monstrueuse brouette tirée à reculons. Ce système qui, n'exigeant pas un lit aussi large que les bateaux à deux roues, trouve néanmoins une prise suffisante dans telles eaux où l'hélice ne mordrait pas, présente de sérieux avantages, lorsqu'il s'agit de rivières profondes, aux contours multipliés.

Notre steamer ne tirait pas plus de dix-huit pouces et marchait à toute vapeur. Nous glissions entre deux rives aux couleurs ternes, traversant un pays plat, où les forêts et les clairières alternaient avec les plantations de riz. A droite et à gauche s'élevaient des troncs dénudés et raides, chargés de végétations étranges, comme si une inondation eût passé par-là, les laissant encombrés de plantes marines. J'examinais curieusement cet aspect bizarre, quand l'idée me vint que ces longues barbes pourraient bien être la fameuse mousse de la Caroline — *Tillandsia* — dont j'avais souvent entendu parler. Je m'en informai auprès de mon voisin, Carolinien en guêtres de cuir et en vieux manteau confédéré.

— N'avez-vous pas cela chez vous ? me demanda-t-il.

Lorsqu'il apprit que j'étais étranger, et que je venais de la mère patrie, mon Carolinien s'empressa de me dire que la mousse en question, très-commune dans ces parages, s'emploie en qualité de crin végétal, après avoir été préalablement bouillie, afin d'arrêter son développement. Elle semble vivre d'air. Arrachée et jetée sur

un arbre quelconque, elle continue à prospérer comme auparavant (1).

Quelques heures de navigation nous amenèrent au chemin de fer qui dessert la *Contrée écossaise.*

Nous voilà donc en wagon, courant sur l'étroite voie, à travers un pays inondé. Les arbres et les buissons, émergeant des eaux tranquilles, s'y reflétaient comme dans un lac. A de longs intervalles, le train s'arrêtait devant une station, dans l'intérieur des forêts. Là se retrouvait la vie humaine avec son activité ; là s'entassaient tonneaux de thérébenthine, bois coupés, les uns en longues poutres, les autres en rondelles énormes — ces derniers destinés à former les bardeaux dont on se sert au lieu de tuiles ou d'ardoises. — Parfois, le train *stoppait,* sans qu'apparût trace de station, pour laisser descendre ou monter quelque pionnier ou quelque chasseur (2).

Nous nous élevions peu à peu. Les pins, se dressaient comme des géants ; le sol, d'apparence grossière, était par places recouvert d'un sable blanc, qu'on eût pris de loin pour des flaques de neige ; l'homme ne semblait pas encore avoir passé là. C'est dans ces vastes solitudes dont nous effleurions le bord, que les Highlanders, chassés de leur pays par les troubles politiques et religieux du siècle dernier, sont venus chercher un asile.

La lettre que j'adressai du *Settlement* (3) à ma famille, donnera mieux qu'un récit fait après coup, l'idée de la vie et de la demeure d'un colon dans les Backwoods — *Arrière-Bois* — de la Caroline du Nord :

6 février, 1868.

« — J'écris à la flamboyante lumière d'un feu de pin, dont l'éclat fait pâlir les lueurs de ma lampe. Une carabine figure en

1. Dans mes courses à travers les deux Carolines, j'ai vu des forêts entières revêtues de cette mousse. Elle prend, dans les endroits humides, une teinte foncée, et suspendue en lourdes masses à chaque branche, donne à ces localités un aspect funèbre. Dans les districts plus secs, elle est moins touffue et plus gracieuse. Ses festons enlacés d'arbre en arbre, au cimetière de Bonaventure — Savannah, Caroline du Sud — avaient une beauté mélancolique : la beauté du deuil. — Mon cabinet de travail en possède un spécimen qui conserve son éclat argenté. Les dames de la Caroline en ornent parfois leur coiffure ; plus souvent, on en décore le cadre des tableaux.

2. Le conducteur circule sans cesse d'un bout à l'autre du train. Il donne le signal d'arrêt, en tirant la corde qui court le long des wagons et communique avec la machine.

3. *Établissement,* nom donné aux habitations des immigrés agriculteurs.

guise de glace au-dessus de la cheminée, un fusil de chasse se dresse dans le coin, derrière moi.

» Le *Settlement*, situé non loin du plus grand marais de tout l'État, s'ouvre au cœur même de la forêt. La maison, très-confortable, s'assied dans une clairière oblongue, entre les habitations des nègres et le vaste jardin. Au delà, s'étendent les champs de coton, avec leurs interminables barrières ; par delà encore, les pins séculaires entourent la plantation de leur impénétrable mur. Ce qui altère quelque peu la solennité de l'aspect, c'est une armée de porcs, fourrageant, grognant, reniflant, et se précipitant deux fois le jour devant la maison, au cri répété de : *hoop-hoop !* par lequel on les convie aux repas.

» Habitation, portes, fenêtres, barrières : tout a besoin de réparations, car la guerre n'a pas épargné ce lieu solitaire. Les *bummers* — arrière-garde de Sherman — y ont opéré une de leurs razzias.

» M. M***, mon hôte, allié à une ancienne famille du Ross-Shire, homme au teint basané, rudement éprouvé par les événements, — la saison, fort mauvaise, première et triste expérience du travail libre, a englouti presque tout ce que lui avait laissé la guerre, — se balance dans sa *rocking-chair* mal équarrie (1), le regard fixé sur le feu, l'âme perdue en une sombre rêverie. Mme M***, assise en face de moi, tire vivement l'aiguille. C'est une femme aux traits marqués, grande, maigre, énergique, active, dont l'adversité n'a pas abattu l'esprit. Elle parle de l'époque antérieure à la guerre, comme de l'âge d'or du Sud : — Mais, ajoute-t-elle, si les femmes veulent manger aujourd'hui, il faut qu'elles gagnent leur pain ! — Et, se mettant bravement à la tâche, Mme M*** se lève tôt, se couche tard, tient l'après-midi une petite école dans son parloir, et fait elle-même les affaires de sa maison : — Je me *Yankise !* dit-elle ! — Ses opinions sur la sécession sont fort arrêtées. Plus arrêté encore est le jugement qu'elle porte sur les *Bummers* qui lui emportèrent ses robes de soie, massacrèrent ses poulets, mirent en pièces sa *waggonnette* (2) et emmenèrent ses chevaux.

— Quel que puisse être le but proposé à l'homme ici-bas, s'écrie-t-elle, toute femme du Sud au cœur bien placé n'en admet qu'un : aimer Dieu, et haïr les Yankees !

» N'allez pas la croire féroce, la digne femme. Sa haine, qui

1. Fauteuil à balançoire.
2. Petite voiture.

s'exhale en paroles, s'évanouirait devant un acte, et si quelque *bummer* en détresse venait chercher refuge sous son aile, la terrible sécessionniste ne le repousserait pas.

» Je ne m'attendais guère à trouver un piano, dans cette maison perdue sous bois. Il y en a un, cependant, et la fille aînée de Mme M***, s'efforce d'en tirer quelques airs écossais. Tâche ardue ; l'instrument n'a pas été accordé depuis 1861. L'accordeur, qui venait une fois tous les deux ans, a péri dans la guerre.

» Tandis que je vous écris, Charlotte et Lénore, les sœurs cadettes de miss M***, sont très-sérieusement occupées, dans la pièce voisine, à initer aux mystères de la lecture *Betty*, drôle de petite fille nègre, de leur âge ou peu s'en faut. Betty, qui rend certains services dans la maison, y remplit à peu près le rôle qu'y jouerait un jeune minet. — Chaque matin, avant que je me lève, Betty vient allumer mon feu. Coiffée d'un turban rouge, elle entre et sort sans bruit, jusqu'à ce que son œuvre soit terminée ; la flamme une fois en train, elle disparaît comme un lutin noir. Durant les repas, Betty court chercher tout ce qui manque sur la table ; mais bien qu'elle possède le rare talent d'apporter justement ce qu'il ne faut pas, si grand est son désir d'obliger chacun, que nul n'a le courage de la bourrer. Mme M*** elle-même, s'adressant à Betty d'un ton résigné, se borne à lui conseiller, comme règle générale : de tenir les yeux ouverts — avis superflu, me semble-t-il — d'écouter ce qu'on lui dit, et de donner ce qu'on lui demande. Ravie de se voir l'objet d'une allocution particulière, Betty écarquille les prunelles, et fait comme devant. Le soir, lorsque nous sommes réunis autour du foyer, Betty se glisse près de nous, s'accroupit dans un coin, et nous contemple. Petite Betty me plaît si fort, que plus d'une fois je n'ai pu réprimer un sourire, en rencontrant son regard ; Betty, qui voit là un traité d'amitié conclu entre nous deux, répond à mes avances par un signe de cordiale entente. Sous prétexte d'étude, Lénore et Charlotte emmènent ce soir Betty après le thé. Au bout de dix minutes, on entend un bruit de pas dans le corridor ; la porte s'ouvre, et les deux petits professeurs se précipitent dans le salon :

— Eh bien ! cette leçon ? demande Mme M***. Vous ne la donnez donc pas ?

— Oh si ! fait Professeur numéro un : Mais Betty veut épeler, et elle ne connaît pas son *a b c* ! Je lui ai montré vingt fois, hier, le *p*, elle ne peut le trouver, aujourd'hui !

— Nous lui avons donné plus de mille tapes ! s'écrie Professeur numéro deux : Elle ne fait que rire !

— De quoi donc rit-elle ?

— Elle dit que les tapes la chatouillent !

» Pendant que s'instruit son procès, Betty se tient debout près de la porte, les yeux pétillants de malice.

— Il y a sans doute quelque vice dans votre méthode d'enseignement ! reprend Mme M***, d'un calme imperturbable : — Appelez l'attention de Betty sur la forme des lettres ; expliquez-vous avec clarté.

» A peine les enfants reparties : — Betty, me dit Mme M***, est la petite-fille d'une princesse, amenée ici comme eslave. La princesse, tatouée du haut en bas, avait aux chevilles des anneaux d'argent. S'il en faut croire son récit, elle ramassait des coquillages sur la grève, lorsqu'elle se vit saisie, garrottée et vendue. Elle a mis au monde vingt-trois enfants. Quinze d'entre eux vivent encore, y compris Phébé, la mère de Betty, qui, elle aussi, a élevé une nombreuse famille. Phébé voulait que Betty s'occupât de son dernier venu : — Non ! a fait Betty : je ne veux pas soigner un négrillon !

» Phébé, de même que plusieurs noirs qui, avant la guerre, appartenaient à M. M***, le sert librement à cette heure. Ces noirs habitent leurs anciennes cabanes. Traités avec bonté pendant leur temps d'esclavage, ils ne paraissent pas faire grande différence entre la servitude et la liberté. Une négresse, mère de dix-sept enfants — et qui en attendait un dix-huitième — ne sachant comment les nourrir, vint proposer à M. M*** d'en acheter quelques-uns à bas prix ! M. M*** eut grand'peine à lui faire comprendre qu'un tel marché n'était plus légal.

» Trois repas, qui se ressemblent fort : le déjeuner, le dîner et le souper, nous réunissent à 8 heures le matin, à 1 heure l'après-midi, et le soir à 6 heures. Voulez-vous le menu ? Aujourd'hui, nous avions à déjeuner du café, des biscuits, des gâteaux de maïs, du poisson séché, du hachis, des pommes de terre et du beurre, le tout accompagné de café. Notre dîner se composait de bœuf, de pâté, de saucisses, de pommes de terre ; plus, du café et du lait. Le souper est une seconde édition du déjeuner, sauf que le thé y remplace le café. Jamais de boissons fermentées, très-rares d'ailleurs ici.

» Après les repas, une négresse, placée en dehors de la fenêtre, lave séance tenante la vaisselle, dont elle tend les pièces à Mme M*** qui les essuie, tout en stimulant l'activité de son aide (1).

1. L'usage en question n'est pas particulier au *Backwoods* seulement. J'ai pu m'assurer, dans plusieurs familles de Virginie, que de tels soins — lors même

» De temps à autre, une femme *blanche*, pâle et maigre, apparaît en qualité de femme de chambre. Grande rareté dans le Sud, où le service passe pour dégradant ! Une différence très-marquée, toutefois, établit la séparation entre domestiques noirs et serviteurs blancs. Mme M***, lorsqu'elle s'adresse à son aide blanche, ne manque jamais de l'appeler *Ma'am :* — « Comment allez-vous aujourd'hui, Ma'am ? — Voulez-vous s'il vous plaît, *Ma'am*, m'apporter ceci ou cela ? »

» M*** et moi, nous parcourons la plantation ; nous visitons les amis établis en d'autres clairières de la forêt. La *waggonnette* disparue est remplacée par un *buggy* disloqué, monté sur hautes roues, et les chevaux par une mule efflanquée, à queue de renard. C'est dans cet équipage que nous faisons nos expéditions. La mule, honorée du nom jadis vénéré de *Jeff. Davis*, possède des qualités de patience et de vigueur, précieuses en ce territoire où les routes sont abominables. — Hier, pour nous rendre à un *settlement* éloigné de quatorze milles, il nous fallait côtoyer un marais. Or, les marais américains ne ressemblent guère aux nôtres. Plus vastes souvent que tout un comté d'Écosse, couverts de bois touffus, les arbres y croissent dans l'eau, si rapprochés les uns des autres, ils abritent un tel fouillis végétal, que l'onde en dessous, noire comme l'encre, paraît sans fond. Aux beaux temps de l'esclavage, les fugitifs, pour dépister hommes et chiens, se jetaient dans ces épaisseurs, et nageaient, au risque de la vie, jusqu'à quelque îlot solitaire, au centre du marais. Là, ils pouvaient du moins mourir en liberté. On raconte qu'un esclave du Mississipi, réfugié dans un de ces marais immenses, y demeura caché pendant dix-neuf ans ! Se risquant en 1865 sur les confins de la forêt, il rencontra par hasard un autre noir, apprit de lui que la guerre avait bouleversé les États-Unis, que l'esclavage n'existait plus, et que, libre lui-même, il pouvait retourner au milieu des siens (1).

» Le chemin que nous suivions hier, flanqué d'arbres démesurés, coupe le bois en droite ligne. L'eau du marais l'envahissait par places ; si sombre et si perfide, que j'aurais volontiers échangé notre buggy contre un bateau. Au plus profond de la forêt, au point précis où une autre route croisait la nôtre, un prodigieux écriteau, collé contre le tronc d'un gommier, étalait ces mots en gros caractères : « *Hayes et Co, marchandises fines !* » Pour le coup,

qu'elle a de nombreux domestiques sous ses ordres — sont plus qu'un devoir, sont un plaisir pour la maîtresse de la maison.

1. Celui-là regrette sans doute la servitude et ses douceurs ! — TRAD.

pensai-je, l'homme qui a porté là son pot à colle et ses pinceaux, mérite une place d'honneur à côté de l'industriel qui affichait son cirage sur les pyramides.

» La forêt se compose essentiellement de pins gigantesques, auxquels leurs troncs blanchis par l'âge et leurs sommets en parasol, donnent une vague ressemblance avec les palmiers. Frênes, coudriers, cerisiers, lauriers, gommiers abondent aussi. Le vent, dont les larges ondes passent à travers les pins, produit des mugissements si pareils à ceux de la mer, que lorsque je fermais les yeux, il me semblait être sur quelque rivage de l'Atlantique.

» Les propriétés ne portent aucun nom : — Quelle distance y a-t-il d'ici chez Black Duncan ? — Quel chemin faut-il prendre pour aller chez Big Archie : — telle est la manière de se renseigner.

» Les *settlement* appartiennent en général à des Highlanders, qui partout m'ont cordialement accueilli. J'arrivais de la mère-patrie, il n'en fallait pas plus à ces braves gens pour m'ouvrir leur cœur et leurs bras. »

Le Robeson, où se trouve située la plantation de mon hôte, M. M**, forme avec les comtés adjacents de Moore, Cumberland, Bladen et Richmond, le *Pays écossais*. La population clair-semée, répandue sur un vaste territoire, a bâti çà et là quelques villages dans la forêt. Construits en bois, suivant la coutume américaine, ils paraissent pour la plupart commodes et riants.

Est-il nécessaire de le dire ? Les *Mac* se rencontrent partout ici : Macdonald, Macleod, Macrae, Macnair, Macneil, descendants des Highlanders et des Hébrides ; beaux hommes, grands, vigoureux, si robustes, si peu accoutumés aux maladies, que parmi eux, les vieillards courbés par l'âge et les infirmités refusent de s'aliter, résolus de mourir dans leurs fauteuils, au coin du feu. Beaucoup de ces colons sont fort riches ; presque tous possèdent maisons, terrains et troupeaux. Ils ont plus d'écoles qu'aucun district du Sud, et prétendent que si la Caroline du Nord a produit plus d'instituteurs et de pasteurs que les autres États suddistes, c'est aux Highlanders qu'elle le doit.

Une foire écossaise, officiellement reconnue, se tient deux fois l'an dans une localité nommée Laurel-Hill. Les boutiques, combles de marchandises, y attiraient jadis huit à dix mille chalands. Cette foire a dégénéré ; elle n'est plus guère fréquentée que par les gens sans aveu et les vagabonds, qu'allèchent la boisson, le jeu, et ce qu'ils appellent le *horse-swopping* — le troc des chevaux.

Sur une large esplanade, au milieu du champ de foire, trottent et galopent les bêtes à vendre, excitées par les cris répétés de : — Bravo ! le cheval de selle ! — Bien enlevé, le fin trotteur ! — Hardi ! la vaillante bête de trait !

Depuis que ces foires sont devenues une sorte d'orgie, les dames ne s'y montrent plus. Avec elles, a disparu l'élément gracieux qui en faisait une fête nationale.

Fayetteville, capitale du settlement, petite cité jadis florissante, maintenant ruinée par la guerre, était renommée dans toute la Caroline pour son sucre candi (1). Quatre-vingt mille hommes de l'armée de Sherman, en route pour Raleigh, détruisirent Fayetteville et sa raffinerie. Celle-ci s'est relevée, et le travail a recommencé.

Le gaëlic, usité durant de longues années dans le *Pays Écossais*, disparaît rapidement. Peu de Highlanders savent encore le parler, quoique tous l'aient appris dans leur enfance. Les premiers colons l'enseignaient, même aux nègres. Maintenant l'anglais l'a supplanté (2).

Le fils d'un pasteur du settlement me racontait cependant, que son père, né en Amérique, bien qu'il employât habituellement l'anglais, demeura fidèle à son gaëlic. Lorsque ses paroissiens les plus âgés se réunissaient autour de lui pour quelque conférence presbytérale, tous reprenaient avec bonheur la langue de leur en-

1. Fabrication créée par Mme Banks, qui, partie d'Écosse il y a trente ans environ, vint établir une raffinerie à Fayetteville.

2. Je reçus d'une dame le Psautier gaëlique, fort ancien, dont se servait sa mère.

Un antique et curieux papier, *Lie-Bill* — acte de mensonge — me fut donné par la même dame. Il rappelle une des plus vieilles coutumes du settlement. Aveu de mensonge ou de calomnie, signé par le coupable, il devenait entre les mains de la victime une preuve de son innocence ; elle n'avait qu'à le montrer pour éteindre tout faux bruit. Les pertes de temps et d'argent, conséquences habituelles d'une poursuite judiciaire, étaient ainsi évitées. — Voici la copie exacte de cet acte, le nom du rétractant omis :

— *État de la Caroline du Nord, comté de Richmond.* — Vu que Daniel Mac Lean, dudit État, comté de Robeson, vint vers moi en ce jour, et dit qu'on lui avait dit que j'avais dit qu'il avait prêté un faux serment dans le procès entre Neil Mac Lean du comté de Robeson, et Daniel Mac Lean, dudit comté de Richmond, j'affirme que je ne me rappelle pas avoir dit une telle chose, mais si je l'ai dite, elle est fausse.

Le 7 janvier 1811.
(Signé X***.)

Cette déclaration est attestée par deux témoins, l'un pour le plaignant, l'autre pour le coupable.

fance, et se délectaient à la parler jusque bien avant dans la nuit.

Le gaëlic reste en honneur auprès de quelques Highlanders pur sang. — M. Z*** voyageait dans le comté de Moore. Surpris par les ténèbres, il heurte à la porte d'une ferme isolée et demande à s'y abriter : — Passez votre chemin ! fait le propriétaire, qui prend notre voyageur pour un de ces rôdeurs dont est richement fourni le Sud. L'étranger, pour toute réponse, envoie au fermier rébarbatif un : *Bonne nuit*, prononcé en gaëlic, et poursuit sa route. A l'ouïe de ces accents, le fermier s'élance, ramène en triomphe celui qu'il venait de renvoyer si rudement, lui adresse en gaëlic de sincères excuses, et lui prodigue les soins les plus empressés.

On rapporte qu'au tribunal de Fayetteville, Mr Banks, *State-Solticitor*, s'apercevant que tous les jurés étaient highlanders, s'adressa à eux en gaëlic. Le juge n'entendait pas un mot de ce langage ; mais le jury parut si ravi, que Mr Banks croyait déjà sa cause gagnée. — Or, il se trouva que Mr Leech, avocat de l'accusé, possédait le gaëlic encore mieux que Mr Banks. Il commença, pour se concilier la faveur du juge, son plaidoyer en anglais ; après quoi, il demanda la permission de poursuivre en gaëlic, puisque le *State-Sollicitor* avait employé cet idiome. En premier lieu, Mr Leech tança vertement Mr Banks, pour s'être servi d'un gaëlic bâtard et corrompu, ajoutant que si ses enfants à lui, Mr Leech, se permettaient d'écorcher de la sorte le noble et antique dialecte, il les châtierait d'importance ! Il reprit ensuite la cause, et fit, en pur gaëlic, un discours dont l'éloquence arracha au jury le plein acquittement de l'accusé.

Naguère encore, les services religieux se célébraient en gaëlic. Les chants et les danses *highlanders* n'étaient pas moins en faveur. Un vigoureux Highlander, Mac Gregor, célébrait les fêtes du commencement d'année par des cabrioles frénétiques, accompagnées de copieuses libations. On le rencontrait partout où il entrevoyait quelque espoir de ribotte ou de *sautée*. Menacé de la prison, souvent coffré, le Celte obstiné répondait invariablement : — « Fourrez-moi dedans, et refourrez-moi dedans, si cela vous plait ! Quand viendra le nouvel an, Mac Gregor dansera !

Presque tous les colons appartiennent au culte presbytérien. Malgré la distance, en dépit des marais et des forêts, ils suivent régulièrement le service divin. Un planteur, chez lequel je séjournais, faisait six milles à travers bois pour se rendre au temple.

Une dame, dont les *Bummers* avaient emmené les chevaux et la voiture, franchissait chaque dimanche quatre milles à pied, dans le même but.

Les Églises les plus anciennes se trouvent à Fayetteville et à Barbacue. Elles furent créées, il y a près de cent cinquante ans, par Campbell, ministre gaëlique, originaire de Campbeltown — Kintyre—qui émigra en 1730, rejoignit les Highlanders, et travailla parmi eux comme évangéliste. Dès 1730, organisant l'Église de Barbacue avec cinq *Anciens*, il inaugurait dans le Nouveau-Monde le système écossais. La sévérité des Anciens leur valut le surnom de : *petits cuistres de Barbacue.* — Veillant à la pureté des doctrines prêchées en chaire, leur vigilance redoublait chaque fois que paraissait un étranger. Un pasteur écossais, le Rév. John Macleod, après avoir visité le settlement, déclare : « qu'il préférerait prêcher devant la plus difficile congrégation d'Edimbourg, plutôt que s'adresser à ces *petits cuistres épilogueurs de Barbacue* ».

La guerre de l'Indépendance une fois terminée, les colons se virent réduits à leurs propres ressources en fait de secours religieux. Le nombre des Églises ne s'en accrut pas moins. Quelques-unes, j'ai pu m'en assurer, sont prospères, bien que portant les traces du récent conflit. Les *petits cuistres épilogueurs* de Barbacue ont suivi le chemin de toute la terre ; la manière de prêcher a changé ; l'ancien système a fait place aux méthodes nouvelles. Malheureusement, le culte de famille semble moins général, qu'il ne l'était, il y a quarante ou cinquante ans.

Les Ecossais, disons-le, conservent intacte leur réputation d'honnêtes gens : — Jamais! déclarait M. le juge X*** : Je n'ai vu comparaître devant le tribunal un Highlander accusé de graves méfaits.

Ainsi que leurs voisins, les colons écossais étaient propriétaires d'esclaves. Ils en possédaient comparativement peu, les entretenaient bien, exerçaient sur eux une surveillance exacte mais douce, et même, dit-on, les contraignaient d'aller à l'église ou les évangélisaient à demeure. La plupart des Écossais que j'ai rencontrés se montraient heureux de l'abolition, et désireux d'obtenir le travail libre, en facilitant l'immigration des blancs.

Le settlement sentira longtemps les effets de la guerre. Le plus pur de son sang a été versé, le meilleur de ses terres a été ravagé, son organisation tout entière a été bouleversée. Mais ceux dont l'énergie affronta les difficultés d'un établissement dans ces régions

sauvages, ceux dont la persévérance en triompha, ne sont pas hommes à succomber sous un désastre momentané.

Le pays peut donner infiniment plus qu'il n'a produit jusqu'à ce jour. Débarrassé de la lèpre de l'esclavage, appelant à son aide le travail libre et l'esprit d'industrie, le settlement atteindra un niveau de prospérité qu'il ne connut jamais.

XXVII

COLUMBIA. — CHARLESTON.

Des ruines, partout et toujours !

Trois années se sont écoulées, depuis que l'incendie dont Sherman et Wade se rejettent la responsabilité, dévora Columbia. La capitale, naguère si belle, de la Caroline du Sud, porte encore les traces du feu. Les arbres dressent toujours vers le ciel leurs bras noircis, et quelques poutres à demi consumées marquent la place des bâtiments somptueux qui ne se sont pas relevés (1).

La ville frémissait au souvenir de cette nuit terrible. M. X***, longtemps pasteur d'une Église presbytérienne, me racontait comment il fuyait de quartier en quartier avec sa famille, cherchant vainement un refuge contre les flammes. Au matin, quatre mille personnes se trouvaient sans asile :

— J'avais, de Charleston, envoyé ma bibliothèque à Columbia ! s'écria le vieillard : Ma bibliothèque, fruit de quarante-cinq années de travail ! ma bibliothèque, qui constituait tout mon avoir ! Je la croyais en sûreté.... il n'en est pas resté un volume ! Les registres de ma paroisse — la plus ancienne de toutes les Églises écossaises d'Amérique — subirent le même sort. Nous ne possédons plus, à cette heure, un seul acte de baptême ou de mariage. Personne, Monsieur, ne saura jamais ce que ces heures funèbres ont anéanti !

1. Le jour du désastre — dit Sherman — un vent furieux portait sur les maisons, les flammèches des immenses amas de coton auxquels Wade avait mis le feu avant son départ.

Sherman affirme que ses soldats et ses officiers s'employèrent à éteindre l'incendie. Il convient toutefois que d'autres, qui n'était pas de service, y compris des officiers longtemps prisonniers à Columbia et délivrés par les fédéraux, peuvent avoir contribué à propager l'incendie une fois allumé, ne cherchant pas, en tout cas, à dissimuler la joie que leur causait la destruction de la capitale d'un État ennemi.

Je retrouvai, non sans surprise, à Charleston, parmi les membres les plus éminents de la Convention constitutionnelle alors assemblée, un homme de couleur, élevé en Écosse, et que je me rappelais avoir eu pour camarade d'études à Edimbourg. L'exemple de Francis L. Cardozo montre que l'éducation peut faire d'un noir tout ce qu'elle fait d'un blanc.

Cardozo, fils de nègres libres, amené jeune en Écosse, suivit d'abord le collège de Glasgow, puis les cours de théologie de la *United Presbyterian Church*, à Edimbourg. De retour en Amérique, il professa successivement à New-York et à Charleston. La paix signée, on le nomma membre de la Convention; et maintenant, le voilà secrétaire d'État de la Caroline du Sud.

Cardozo, de taille moyenne, le maintien digne, l'esprit vif et net, possède une instruction supérieure, un vrai talent d'orateur, de rares capacités organisatrices, accompagnées d'une remarquable aptitude aux affaires. J'ai passé plus d'une soirée dans sa maison, meublée avec goût. Sa bibliothèque, dont les volumes portent les traces d'une lecture assidue, réunit classiques et modernes, œuvres de science et d'art.

« On ne parvient pas plus à instruire un nègre qu'une mule ! » déclarent les partisans de l'esclavage. Montrez-moi une mule qui lise les philosophes, les classiques, les théologiens, Shakespeare, d'Aubigné, Macaulay! Je serai convaincu.

Cardozo me conduisit dans les écoles noires, dont il a la surintendance. Elles comptent huit cents élèves, tant filles que garçons.

— Jamais école de New-York, me dit-il, ne captiva mon intérêt, n'excita mon orgueil au point où le font celles-ci. Là-bas, les enfants développés dès leurs plus jeunes années, trouvent de puissants secours au sein de leurs familles ; ici, les enfants ne reçoivent d'autre instruction que la nôtre ; il nous est aisé, dès lors, de constater les résultats obtenus : il y a là une profonde source de bonheur.

— Trouvez-vous une différence marquée entre les enfants de race blanche et les enfants de race nègre ?

— Non. Il faut peut-être aux noirs une plus grande somme d'explications ; mais, rappelez-vous qu'ils nous arrivent *bruts*. A part cela, nulle différence : nos enfants apprennent aussi vite, retiennent aussi bien que les blancs. Nous avons dans nos écoles des garçons qui déjà, lisent couramment *César*.

Cardozo me cita quelques exemples des préjugés de race, contre lesquels les noirs ont à lutter, dans le Nord comme dans le Sud. En voici un :

Voyageant naguère avec sa femme, presque blanche, Cardozo monta — ligne ferrée de Weldon — dans un wagon. L'employé aux billets fait sa ronde, jette sur Cardozo et sur sa femme un regard dédaigneux, et d'un ton péremptoire : — Pas de nègres ici ! dit-il : Allez dans le wagon des nègres !

Le *Civil Rights Bill* n'avait pas encore passé ; force fut d'obéir.

Charleston, rudement visitée par la guerre, s'épanouit, belle encore, au milieu de ses villas dont les vastes habitations s'ornent de vérandahs, s'entourent de pelouses où croissent à foison orangers, magnolias et palmiers.

Du haut de l'orphelinat — magnifique établissement, l'une des gloires du Sud — on jouit d'une vue splendide sur le Fort Sumter, les îles à l'horizon, la ville dans sa corbeille de verdure, et les deux larges fleuves dont le confluent qui s'arrondit en baie, va rejoindre l'Océan.

Par sa position, Charleston ressemble à New-York, sauf que le delta de son fleuve fait une île de New-York, tandis que l'embouchure du Santee laisse Charleston sur un promontoire.

Les rapports topographiques qu'ont entre elles les deux cités rendent l'étranger plus sensible aux contrastes qui les séparent. Bien que Charleston soit, comme New-York, un grand centre commercial, la vie y coule infiniment plus paisible, l'atmosphère y est moins excitante ; les rues n'y débordent pas de gens qui viennent, on le dirait, d'inventer une machine, et qui se précipitent pour obtenir leur brevet ; la course au dollar et aux *cents* — surtout aux cents — y paraît moins générale et moins forcenée ; les allures y ont quelque chose de plus digne et de plus doux.

Aller de New-York à Charleston, c'est échanger Londres pour Bath, ou Paris pour Lisieux.

XXVIII

LA SOCIÉTÉ SUDDISTE.

Le même gouvernement régissait, avant la guerre, tous les États de l'Union ; ce qui n'empêche pas le Sud d'avoir gardé son caractère, lequel n'est pas celui du Nord.

L'égalité républicaine a, dans le Nord, élevé le niveau général. En théorie, il en allait de même au Sud. Le Sud, considérant le travail comme un fait ignoble, partage exclusif d'une race inférieure, croyait, par là-même, établir l'égalité absolue des blancs. Mais les réalités brutales ont démenti le système, et la séparation entre les classes blanches est plus marquée dans le Sud, que nulle part dans le Nord. — La société suddiste a son aristocratie, dominatrice, hautaine, qui flotte majestueuse à la surface, précipitant dans les bas-fonds le commun peuple, ce qu'elle nomme avec dédain le : *petit blanc.*

La force du Nord a de tout temps consisté en ce que, faute d'un meilleur terme, on est convenu d'appeler *Classe moyenne* : la multitude des tenanciers libres ; les hommes qui, malgré l'opposition du parti démocratique, portèrent Lincoln au pouvoir une première fois en 1860, une seconde en 1864 ; le parti vivace et puissant, qui réunit dans un étrange assemblage l'élément aristocratique et l'élément plébéien !

La force prépondérante du Sud, au contraire, c'était ses grands propriétaires d'esclaves. Ils entraînèrent les États dans la rébellion, s'assurèrent l'adhésion des masses populaires — qui, prévenues d'avance, auraient hésité peut-être à les suivre — et donnèrent ainsi à la sécession le caractère d'un fait accompli.

Quelque confusion sociale qu'ait amenée la guerre, les distinctions demeurent intactes. D'un côté, la classe seigneuriale, aristocratie telle que le Nord n'en posséda jamais, telle que le Sud, privé maintenant de ses races ilotes, n'en produira plus (1). De

1. Emerson, parlant de la dignité et de l'élégance des manières dans le Sud,

l'autre : le *Fretin blanc*, classe inconnue dans le Nord, — sauf à titre d'élément étranger, non encore assimilé — classe pauvre paresseuse, sans instruction, et à bien des égards, sans valeur.

La guerre, en mettant face à face quelques-uns des hommes les plus marquants du Sud et du Nord : Jefferson Davis et Abraham Lincoln ; Stuart et Kilpatrick ; Wade Hampton et Sherman ; Robert Lee et Ulysse Grant, a fait ressortir mieux encore l'opposition fondamentale des traits qui caractérisent les deux pays.

Le système pédagogique vient à son tour marquer les contrastes.

Dans le Nord, l'instruction des masses est regardée comme un élément essentiel de la vie nationale. Les écoles libres, partout établies, sans cesse perfectionnées, répandent largement les sciences élémentaires parmi le peuple. Acheter des terrains, bâtir des collèges, faire des dotations, préparer des instituteurs capables, organiser les choses de manière à ce que chaque enfant, dans chaque district, reçoive sa part d'instruction : telles sont les constantes préoccupations du Nord.

Dans le Sud, nulle trace d'écoles libres. Si jadis, on rencontrait de loin en loin, au milieu des grands centres, là où se trouvait une classe moyenne indépendante, quelque établissement gratuit ouvert aux enfants qui décidément ne pouvaient pas payer ; l'idée d'écoles où les enfants de toutes classes recevraient le même enseignement, était absolument odieuse au Sud (1).

Rien n'a jamais été fait dans le Sud, pour le développement intellectuel des indigents de race blanche. Si méprisée est la carrière de l'enseignement, que pas un Suddiste capable n'aurait eu le courage de l'embrasser. Les familles désireuses de donner à leurs enfants une bonne éducation, se voyaient donc obligées de faire venir du Nord institutrices et précepteurs, ou d'envoyer leurs fils dans les colléges du Nord.

Le Sud est essentiellement conservateur. Les victoires du progrès

disait : — Les hommes qui se sentaient trop grands pour se laisser corrompre ou traîner dans la boue, cédaient aux tentations de l'orgueil. L'orgueil était l'idole du Sud. Ces agréables gentlemen écrasaient le Nord. La guerre a rompu le charme fatal.

1. « Nous en sommes venus à détester tout ce qui porte la préfixe : *libre* ; disait le *Virginia Democrat*, lorsqu'en 1857, il défendait l'élection de Buchanan. « Mais la pire de toutes ces abominations; c'est le système moderne des écoles indépendantes ! Le système des écoles indépendantes, inventé par la Nouvelle-Angleterre, voilà ce qui a fait de ses villes des Sodomes, des Gomorrhes, et de son territoire, une pépinière d'aliénés ! »

sont depuis longtemps remportées dans le Nord, que la bataille commence à peine dans le Sud. L'ancienne philosophie est encore enseignée au sein de ses Universités ; les anciennes confessions de foi lient encore ses Églises ; les âmes fidèles, entourent le clergé d'une considération que le Nord démocratique regarde aujourd'hui comme un préjugé du bon vieux temps.

Il en va de même pour les relations sociales. Les enfants obéissent à leur père et à leur mère ; l'épouse reste modestement au foyer. Point de mouvement en faveur des « droits de la femme » ; point de femmes professeurs ou docteurs; point de *Révérende* Olympia Brown ; point d'Oneida Creeks, pour tenter les expériences de l'*amour libre ;* pas trace, non plus, de communautés Shakers ou d'établissements Mormons. Tout cela, même dans le Nord, ne forme que des exceptions, je le sais. Mais le sentiment public s'y montre moins hostile aux innovations, quelque hasardées qu'elles soient (1).

Les Suddistes rangent invariablement ces essais parmi les inventions Yankees : suggestions du diable, destinées à précipiter la nation dans un chaos infernal, à moins que quelque main puissante ne vienne serrer les freins !

Le Sud garde au plus haut degré le respect des vertus domestiques. Le Nord, cela va de soi, compte par milliers ses familles chrétiennes,qui donnent l'exemple de mœurs irréprochables et de parfaites vertus ; toutefois, le ton général de la société y est plus relâché ; les vices y marchent front levé ; les désordres s'affichent dans les journaux, avec une impudence que le Sud ne connaît pas.

Les lois qui, dans l'Illinois et l'Indiana, abaissent le mariage en facilitant le divorce, ne seraient point tolérées au Sud : les Suddistes en parlent avec horreur (2). Le déshonneur conjugal excite une si vive indignation chez eux — je parle du déshonneur parmi les blancs — que certains cas, réglés dans le Nord sous forme d'actions en dommages et intérêts, seraient, dans le Sud, punis de mort par l'offensé, sans qu'il se trouvât un jury pour condamner le meurtrier.

Je traitais cette question avec un gentleman du Sud.

— Chez nous, Monsieur ! s'écria-t-il : La femme qui porterait sa

1. Le Nord a les inconvénients de la vie : il remue. Le Sud a les avantages de la mort : il ne bouge pas. — TRAD.

2. Parlaient-ils avec la même horreur des mœurs des propriétaires d'esclaves ? parlaient-ils avec horreur des harems noirs ? parlaient-ils avec horreur de la progéniture du planteur, vendue au marché? — TRAD.

honte devant les tribunaux, la femme qui demanderait une réparation pécuniaire en échange de son honneur, cette femme-là serait regardée comme une femme publique. Les hommes de sa famille, s'ils autorisaient pareil marché, se verraient stigmatisés du nom de lâches ! Moi qui vous parle, je tuerais, où que je le rencontrasse, quiconque aurait attenté à l'honneur d'un des miens. Tout homme du Sud en ferait autant, Monsieur, et la conscience publique l'approuverait. — Un de mes camarades de l'Académie militaire, embrassa la carrière ecclésiastique. Sa sœur, veuve, reçut des propositions malhonnêtes. Elle en avertit son frère, pasteur à cinq cents milles de là. Il saute à cheval, franchit d'un trait la distance, cherche l'insolent, le trouve et le tue. Justice faite, il reprit ses fonctions pastorales. Je ne sache pas que son Lglise lui ait adressé le moindre reproche.

— Je châtierais mon bambin de quatre ans, me disait un autre Suddiste, s'il se laissait injurier par ses camarades ou par ses maîtres, sans répondre à coups de poing. Qu'il soit battu, peu importe ! Plus vivement il sentira l'offense, mieux il conservera son honneur.

— Monsieur, je suis tout aussi bon chrétien qu'un autre ! s'écriait à son tour certain Suddiste fougueux qui voyageait, armé de son revolver, sur un steamer de l'Alabama : Mais, je suis gentleman, Monsieur ! Si quelqu'un m'offense et refuse de m'adresser des excuses, je l'étends raide mort !

Bien que le duel ne soit pas aussi fréquent, au Sud, que pourraient le faire supposer ces quelques traits, il entre encore dans les principes de tout vrai gentilhomme.

— La mort est préférable au déshonneur ! ainsi s'exprimait le général Random : L'Évangile me défend d'attenter de sang-froid à la vie de mon semblable ; mais il est des cas, Monsieur, je n'hésite pas à l'affirmer, où se battre est aussi nécessaire que respirer !

Malheureusement, la plupart des Suddistes qui cheminent avec un revolver dans la poche de leur pantalon, ne discernent pas d'un œil très-juste ces cas extrêmes ; et le devoir de châtier l'offenseur étant admis, il en résulte un parfait mépris de la vie humaine. Pour un homme tué dans un duel régulier, il en tombe cent, victimes d'attentats brutaux.

Ai-je besoin de le dire ? Ces prétendus cas d'honneur n'ont rien à faire avec la véritable dignité. Les susceptibilités s'exaspèrent, les violents font la loi, et la moralité publique ne s'en porte pas mieux.

L'esclavage a été la lèpre des États du Sud.

Faisant du travail manuel une chose abjecte, l'esclavage a empêché l'immigration blanche, source de prospérité pour les États libres. Il a, du même coup, paralysé l'esprit d'invention, l'esprit d'initiative, l'activité intellectuelle, industrielle et commerciale. Il a donné naissance à cette classe funeste de fainéants, de vagabonds et de bretteurs, qui, parce qu'ils étaient blancs, se posaient en gentlemen; qui, en leur qualité de gentlemen, ne travaillaient pas; et qui, ne travaillant pas, formaient une population aussi misérable, aussi malfaisante qu'elle était vaine.

L'esclavage a pour longtemps détruit l'équilibre social, en plaçant le pouvoir aux mains des grands propriétaires de nègres: trois votes additionnels leur étaient donnés, pour chaque *cinquième* esclave !

Grâce à l'esclavage, les fils de famille étaient élevés dans la paresse, dans un luxe énervant. Sans doute, la caste raffinée des gentilshommes du Sud a, pendant un demi-siècle environ, fourni des hommes d'État à l'Amérique; mais la population entière du Sud est restée infiniment au-dessous du niveau commun, et c'est à l'esclavage qu'elle le doit.

C'est l'esclavage encore, qui faisait du Sud un retardataire à outrance. L'esclavage une fois supprimé, le Sud se croyait perdu; il frissonnait aux souffles de liberté qui lui arrivaient du Nord. Le Nord était sa bête noire et son effroi. Qu'il s'agît de religion, de politique ou d'économie sociale, le Sud rejetait avec horreur ce qui sentait le Nord. Une seule innovation admise, s'écriait le Sud, toutes arrivaient à la file : la brèche était faite, le fleuve entier s'y précipitait, l'effondrement était au bout ! Plus le Nord devenait libéral et hardi, plus le Sud se maintenait stationnaire et encroûté.

Les forces du Sud et du Nord étant données, tirant chacune en sens inverse, il n'y avait que trois solutions possibles : la séparation du Nord et du Sud, l'assujettissement du Nord au Sud, la soumission du Sud au Nord.

La question portée, en 1861, devant le tribunal de guerre, fut résolue en 1865 par l'anéantissement du Sud.

XXIX

LA CHARRUE.

Chacun s'est étonné de la persistance de Jefferson Davis à faire la guerre, durant six mois encore, quand tout espoir de succès avait disparu.

— Monsieur ! me dit un gentleman suddiste : Jefferson Davis connaissait son pays. Jefferson savait que le Sud vaincrait, pour peu qu'il restât une chance de victoire. Et Jefferson savait encore que si le Sud était vaincu, c'est qu'il avait besoin d'un châtiment : d'une sanglée en règle !

Un homme d'État, non moins sincère, et plein d'espoir, voyait le relèvement naître de l'humiliation : — Le Dieu tout-puissant, s'écriait-il, a labouré le Sud, depuis le golfe du Mexique jusqu'à la ligne de Mason et Dixon. Le sol a été retourné de fond en comble. Les premiers sont les derniers et les derniers sont les premiers. Dieu l'a fait dans sa miséricorde. Il l'a fait pour créer le Sud à nouveau.

Plus je m'enfonçais dans le Sud, mieux je comprenais l'intensité de cette lutte désespérée. Au premier signal, les hommes d'élite avaient formé des régiments (1). Ces régiments exterminés par le Nord, on les remplaça comme on put. Quand le Sud ne

1. La carrière militaire était si fort en honneur dans le Sud, si nombreux étaient les fils de planteurs élevés dans ses écoles militaires, qu'au commencement des hostilités, son Etat-major ne laissait rien à désirer. Mais le conflit prit bientôt des proportions inattendues. Le Sud fut contraint, tout comme le Nord, de placer à la tête de ses troupes des hommes absolument novices. Ils se battaient bien, mais commirent plus d'une erreur fatale. Avec le temps vint l'expérience. Plusieurs de ces novices donnèrent d'excellents officiers qui, toutefois, connaissaient mieux la pratique que la théorie. L'un d'entr'eux, ayant à faire opérer une *volte-face*, et ne se rappelant pas le terme technique, criait à ses hommes : « Tournez comme une porte, enfants ! » De là son surnom de général *Gate* — porte.

trouva plus d'hommes ayant l'âge requis, le Sud prit ceux qui l'avaient dépassé, et ceux qui ne l'avaient pas encore atteint. Grant pouvait le dire avec raison : la tombe et le berceau remplirent les cadres.

Dans le Sud — Caroline du Nord, Georgie et Virginie surtout — je ne rencontrai guère d'homme qui n'eût servi. Que de mutilés ! que de santés à jamais détruites !

Je félicitais un jour M. X***, jeune officier, de s'en être tiré sain et sauf : — Attendez un peu ! me dit-il.

A peine entré, il releva le bas de son pantalon : une tige de fer empêchait sa jambe de fléchir ; il avait eu le pied à moitié emporté ; l'autre jambe gardait la trace profonde qu'y avait laissée un éclat d'obus. Et ce n'étaient que deux blessures, sur les sept qu'il avait reçues.

— Je vous mets au défi, s'écria M. X***, de trouver dans la Caroline du Nord, un individu qui ne porte pas sur soi quelque souvenir yankee !

Le Sud n'a pas sacrifié ses hommes seulement ; il s'est dépouillé de ses biens. Dans maints districts, les habitants, après avoir payé l'impôt militaire, donnèrent à l'armée affamée et dépenaillée la dernière pomme de terre de leur champ, le dernier fruit de leur verger, la dernière couverture de leur lit. Une brave fillette de Mobile marcha nu-pieds pendant toute une année, afin d'envoyer aux soldats l'argent qu'aurait coûté sa chaussure.

Lorsqu'il n'y eut plus moyen, grâce au blocus, de se procurer les médicaments nécessaires, le Gouvernement confédéré fit appel aux femmes et aux enfants. Aussitôt ceux-ci, parcourant prés, marais et bois, fournirent ample provision de plantes médicinales. S'agissait-il d'évacuer une place qu'allait investir l'ennemi ? les habitants mettaient sans hésiter le feu à leurs magasins de coton, de thérébenthine et de tabac. Wade Hampton — Caroline du Sud — fit flamber ainsi, à l'approche de Sherman, quatre mille balles de coton qui lui appartenaient (1).

Lorsque, en 1865, le Sud ruiné par ses enfants autant que par ses adversaires, signa la paix, il ne lui restait que décombres. Ce que j'avais vu à Richmond, à Petersburg, à Columbia, je

1. Tout acte généreux mérite respect. Ne l'oublions pas, cependant : tandis que le Nord faisait, pour la cause de la justice, des sacrifices pareils, absolument désintéressés ; les sacrifices que s'imposait le Sud avaient pour objet le maintien de l'esclavage, du crime national : la conservation d'une opulence, acquise au mépris des droits et des douleurs de la race ilote. — Trad.

le retrouvai à Charleston. Dans cette dernière ville, le capital de la banque, qui, avant le conflit, s'élevait à quinze millions de dollars, était tombé à cinq cent mille. La *Battery Promenade*, que parcouraient naguère deux à trois cents équipages, restait déserte : — On se contente maintenant d'une course en fiacre à 10 cents ! me disait un ami.

Oui, la charrue a labouré le sol jusqu'aux entrailles ! En un instant, quatre millions d'esclaves émancipés, les oppresseurs écrasés, les opprimés vainqueurs, toute l'ancienne organisation écroulée, un abîme béant, où, avec la grande iniquité sociale, se sont engouffrés les habitudes, le bien-être, les illusions, le passé !

Les richesses de l'aristocratie suddiste consistaient en terres, en argent et en esclaves. La guerre lui enleva ses esclaves ; la guerre convertit son argent en billets et en bons confédérés, chiffons sans valeur, une fois la rébellion écrasée.

Telle femme, entourée avant la guerre d'une légion de noirs soumis à ses moindres caprices, en était réduite, après la guerre, à préparer ses repas elle-même et à laver son linge de ses mains. On me parlait d'une dame qui, en janvier 1865, possédait cent cinquante mille dollars *papier*, sans compter les nègres — une valeur de cinquante mille dollars. — Arrive l'armée d'émancipation : les esclaves sont libérés, le papier confédéré est réduit à zéro, et Mme X***, pour nourrir ses enfants, se voit contrainte de faire queue devant le bureau de secours, comme la première mendiante venue (1), et d'y recevoir un misérable bon de pain (2).

Les terres restaient (3). Mais, soit l'absence du numéraire, soit l'effet du bouleversement général, soit encore le changement radical apporté dans le système du travail, les propriétaires ne réussirent ni à les faire valoir, ni à les vendre.

L'aristocratie, plongée dans le deuil, désespérait de recouvrer jamais son ancienne splendeur. Les hommes qui, pendant la guerre, avaient occupé les positions les plus élevées, s'estimaient heureux de remplir les plus humbles fonctions. Un des chefs de la Confédération essayait du commerce de châtaignes ; M. X***, commandant de cavalerie, dirigeait une pension ; M. Y***, officier d'état-major de

1. Ou la première négresse ! — TRAD.

2. Quelque pitié qu'inspire l'infortune, il est impossible de méconnaître ici le juste châtiment de l'iniquité nationale : choyée, conservée, défendue à outrance par le Sud. — TRAD.

3. Sauf les propriétés des rebelles les plus marquants, confisquées par le gouvernement.

Beauregard, s'était fait maître d'école. D'autres tenaient boutique, éditaient de petits journaux, gagnaient leur pain en qualité de commis, ou même de journaliers ! Trois gentlemen de ma connaissance, le premier général, le second capitaine, le troisième lieutenant, vivaient ensemble dans une chétive maisonnette de bois, dont ils auraient à peine fait jadis un logement de service. Les deux premiers travaillaient au bureau du chemin de fer ; le troisième, en quête d'occupation, passait et repassait durant ses courses infructueuses, devant le somptueux hôtel que naguère il habitait.

Dans sa pénurie, plus d'un propriétaire vendait quelque portion du bien patrimonial, afin d'avoir de quoi payer l'impôt.

Les gouvernants de la veille — comble d'humiliation — se voyaient privés de leurs droits électoraux, tandis que leurs esclaves, ceux que deux ans auparavant ils achetaient et vendaient comme vil bétail, devenus libres, recevant le droit de suffrage, travaillaient à la constitution qui, désormais, allait régir les blancs et les noirs.

Pour le coup, la charrue avait fait son œuvre.

Le Sud se relèvera. En vertu de leur supériorité même, les hommes supérieurs se remettront debout.

Mais il faut que ces hommes acceptent le régime nouveau, avec ses conditions nouvelles. Le Sud de 1860 est mort ; les choses vieilles ont passé, une jeune création les remplace. Dans l'État même qui, pour maintenir l'esclavage, déclara la guerre : dans la Caroline du Sud, cent vingt et un nègres siègent au corps législatif. L'un d'entre eux remplit les fonctions de secrétaire d'État, tandis que, par un de ces justes retours que l'histoire met parfois sous nos yeux, un autre nègre, délégué du Mississipi au Sénat, s'assied à la place même qu'occupait Jefferson Davis !

XXX

L'ÉMANCIPATION DES BLANCS.

Malgré les convulsions qui ont secoué les habitants du Sud, malgré les pertes que leur a fait subir l'abolition de l'esclavage, je n'ai entendu personne, au Sud, regretter l'émancipation.

Le Sud ressemble à un homme contraint de passer, malgré lui, par quelque opération douloureuse. Il croyait en mourir, il n'est pas encore bien sûr d'en guérir, mais en attendant, il se sent soulagé.

Aux temps prospères de l'*institution*, la tâche était lourde pour les planteurs. Ceux qui regardaient les noirs comme des êtres doués d'une âme immortelle, sentaient peser sur eux une double responsabilité : il s'agissait de pourvoir aux besoins matériels et à la vie morale de ce bétail humain. Ceux pour qui le nègre n'était qu'un outil à cueillir le coton ou à broyer la canne à sucre, n'en devaient pas moins nourrir et vêtir ces machines, qui avaient faim et qui avaient froid.

Durant les chômages, durant les crises industrielles, un manufacturier ferme sa fabrique et congédie ses ouvriers ; le planteur n'en pouvait faire autant ; force lui était de garder sa propriété noire, et de lui donner à manger. Chaque décès, chaque évasion, représentait pour lui une perte de cinq cents à mille cinq cents dollars (1). Sans compter les paresses, les mauvaises volontés, les velléités d'indépendance à punir ! Le fouet — et je ne parle pas de cruautés atroces, dont jamais on ne saura la tragique histoire ici-bas — le fouet était le régime commun. Un nègre prenait-il la fuite? on lançait les chiens après lui ; ramené, on lui administrait

1. Il faut croire que, tout pesé, MM. les planteurs trouvaient leur compte au maintien de l'esclavage, puisqu'ils l'ont défendu au prix du meilleur de leur sang. — TRAD.

une sévère correction (1). Ne fallait-il pas retrouver les dollars qui prenaient la clé des champs? et sans un exemple, ne risquait-on pas de voir la propriété noire s'évanouir ?

Parmi les planteurs, il en était de chrétiens ; mais défense était faite d'instruire les nègres. Des châtiments légaux, atteignaient quiconque s'avisait d'enseigner à lire ou à écrire à l'esclave :

— Nous n'aurions pas mieux demandé que d'établir des écoles pour nos noirs ! me disait M. G***, de Charleston : Que voulez-vous, l'esclavage et l'instruction ne peuvent marcher de pair. Nos es claves auraient lu les pamphlets abolitionnistes répandus à profusion par le Nord. Une révolte s'en serait inévitablement suivie ; aussi, d'un commun accord, fermions-nous la porte à tout désir d'instruction. La loi était dure. Pour ma part, je ne l'aimais pas. Elle n'aurait jamais passé, vous pouvez m'en croire, si nous n'avions reconnu, tous, qu'elle était indispensable à notre système de travail.

Le professeur Woodrow, de Columbia, s'exprimait de même :

— L'Église presbytérienne du Sud réclamait l'instruction des noirs ! disait-il : Elle ne l'obtint pas ; pourquoi ? parce que l'opinion publique y voyait la ruine du principe esclavagiste.

De là, les conséquences logiques, inévitables, qui révoltent toutes les consciences aujourd'hui. S'il était bon de maintenir l'esclavage, il était bon, également, de recourir aux seuls moyens capables d'en assurer la conservation. Le planteur traitait ses nègres comme nous traitons nos bêtes de somme. L'esclave refusait-il de travailler? on l'y forçait. Se montrait-il stupide, paresseux, désobéissant? on lui infligeait le fouet. Prenait-il la fuite? on le pourchassait avec piqueurs, limiers et le reste. En cas de récidive, on le marquait au fer rouge. Incorrigible, on le tuait. L'instruction, risquant de lui ôter quelques illusions sur les douceurs de sa destinée, on le condamnait à une ignorance bestiale. Le système étant donné, impossible qu'il en allât autrement. En présence de ces déductions brutales, bien des chrétiens du Sud sentaient d'inquiétantes questions se poser devant eux. Un système qui autorise, qui justifie, qui prescrit de telles infamies, un système pareil est-il bon ? Voilà ce que se demandaient ces chrétiens :

— Le mal, Monsieur, nous le connaissions ! s'écriait un pasteur suddiste : Mais le remède, où le trouver? Nous n'avions pas créé l'institution, nous l'avions héritée. Elle était si étroitement liée à

1. Disons simplement la torture. — TRAD.

notre organisation sociale, politique et commerciale, que l'abolir, c'eût été, nous le pensions, la ruine totale des noirs et des blancs. Que de fois j'ai supplié Dieu de nous arracher à cet abîme! Et maintenant que le fait est accompli, bien qu'il le soit de la manière la plus dure pour nous, je bénis Dieu d'avoir exaucé ma prière!

La guerre a délivré le Sud d'un autre fardeau non moins lourd : le mépris universel. Bons ou mauvais, les propriétaires d'esclaves se voyaient tous englobés dans la même réprobation. Elle les atteignait chez eux ; elle les flagellait à l'étranger. Ils étaient mis au ban des nations; ils le savaient et ils en souffraient.

M. M***, faisant son tour d'Europe, dînait en 1858 chez un riche Ecossais. On parlait de l'Amérique. M. M*** laisse échapper ces mots : *mes esclaves*. Aussitôt, les dames se lèvent et quittent la table! — Cependant, M. M*** était un chrétien sincère, un maître doux ; ses nègres le chérissaient. Mais le fait restait monstrueux, et les iniquités qu'il légalise déteignaient sur l'ensemble des planteurs.

Comment se soustraire à cette injustice partielle ? Ne provenait-elle pas d'une justice, sommaire si l'on veut, mais qui allait à fond, et ne se trompait pas ! Les maîtres doux et bons ne tenaient-ils point, tout comme les autres, l'esclavage pour une institution divine? Ne regardaient-ils pas le fouet, le fer rouge, la vente aux enchères, l'interdiction du développement intellectuel, comme autant de conditions regrettables sans doute, mais absolument nécessaires? Les cruautés exercées sur les esclaves, la dépravation qui s'assouvissait aux dépens de la race asservie, leur paraissaient-elles autre chose que les abus fâcheux d'un despotisme légitime en soi? — Le monde civilisé était donc dans son droit, lorsqu'il imputait au Sud tout entier les atrocités de détail qu'impliquait l'esclavage: l'esclavage voulu, maintenu par le Sud. La loi des solidarités humaines, pour être méconnue, n'en subsiste pas moins. C'est donc très-justement que les reproches amers et les appels indignés pleuvaient sur les Églises et sur les chrétiens du Sud.

Ce que le Sud n'a pas eu le courage de faire, Dieu l'a fait. Il a brisé l'institution. Les blancs, tout comme les noirs, ont reconquis leur liberté. La mollesse d'un luxe énervant ne les asservit plus. Devenus pauvres, il faut qu'ils travaillent; avec le travail, l'énergie renaît.

Quant aux noirs, ils s'instruisent par millions. La Virginie seule compte soixante et dix-mille nègres libres, qui hier ne savaient rien, qui aujourd'hui écrivent et lisent couramment. L'élément

étranger et yankee se précipite dans le Sud. Pour soutenir la concurrence avec les noirs, pour ne pas rester à la remorque des blancs, les Suddistes auront à bûcher ferme. Ce mouvement, du reste, a commencé. Depuis les professeurs des grands collèges jusqu'aux instituteurs des plus modestes écoles, tous s'accordent à reconnaître que les élèves travaillent, comme ils ne l'avaient jamais fait.

— Plus de paresse ! s'écriait l'un d'entre eux.

— Il s'agit de ne pas nous laisser devancer par ces Yankees ! ajoutait un second.

Une expression constamment employée dans le Sud résume la situation nouvelle : nous nous *Yankisons !*

L'esclavage avilissait le travail; les travailleurs libres lui rendront ses lettres de noblesse. Lee prêcha de parole et d'exemple. Refusant les secours pécuniaires que lui offraient ses amis d'Amérique et d'Europe, il se mit résolument à gagner sa vie, et quelques jours après la reddition, l'un de ses fils, major-général dans l'armée confédérée, entrait à Richmond, conduisant une voiture de foin.

C'est ainsi que se relèvent les nations.

Autre résultat important de la guerre : les vastes domaines des planteurs, morcelés et mis aux enchères, sont achetés par le Gouvernement qui les revend, soit à l'immigration blanche, soit aux nègres affranchis. La grande propriété, trait caractéristique de l'ancien Sud, disparaît, tandis que se créent les petits propriétaires et les petites cultures, source véritable de la prospérité d'un pays. Le temps vient où les territoires immenses, monopole d'une classe privilégiée, auront passé tout entiers dans les mains de la classe moyenne, au Sud, comme au Nord.

L'immigration blanche transforme déjà la contrée.

Jusqu'ici, grâce à son incroyable fertilité, les produits du Sud donnaient le change sur la paresse de ses possesseurs. En 1859, deux années avant la guerre, le Sud exporta pour cent quatre vingt huit millions de dollars, dont cent onze, en balles de coton. Or, dans les États cotonniers eux-mêmes, trente neuf acres sur cent, à peine, étaient cultivés ; le reste, vingt sept millions d'acres, demeurait en friche. Le sol, gratté plutôt que labouré, produisait année après année les mêmes récoltes, jusqu'à ce qu'épuisé, on l'abandonnât, pour aller gratter quelque autre morceau de terrain et l'épuiser à son tour. Les planteurs, ayant bien soin de laisser en jachère une forte proportion de leurs propriétés, employaient cent hommes, au plus, sur un domaine qui, avec le travail libre, en aurait

occupé un millier. Des fermiers, incapables de cultiver convenablement plus de cent acres, en écorchaient deux cents, et en abandonnaient trois ou quatre cents à la grâce de Dieu. On me montra certains champs, qui ne rapportaient jamais plus de dix boisseaux par acre ; un bon labour en eût donné vingt ; un sondage en eût produit quarante. M. X... de la Caroline du Nord, me faisait parcourir ses terres :

— Un fermier écossais, me dit-il, en tirerait trente boisseaux l'acre ! Je n'ai jamais pu en obtenir au-delà de cinq.

Bienvenus sont donc les travailleurs actifs, les agriculteurs habiles, les hommes d'initiative, qui, introduisant pour leur propre compte machines et systèmes nouveaux, arracheront aux torpeurs de l'ignorance, de la paresse et du laisser-aller, tout Suddiste de cœur, qui ne voudra pas être battu dans cette lutte généreuse.

L'émancipation, répétons-le, a plus affranchi les blancs que les noirs.

XXXI

LES NÈGRES AU POUVOIR.

Le Sud accepte l'affranchissement.

Maints Suddistes, nous l'avons vu, regardent le fait comme une délivrance. Mais ce que le Sud ne supporte pas, c'est le nègre au pouvoir.

Pourtant, les droits civiques accordés aux nègres ne sont, après tout, qu'une conséquence légitime, et de l'émancipation, et de la conduite du Sud après la guerre.

La paix signée, et les États suddistes appelés à se constituer, ils élurent pour représentants les hommes les plus hostiles au gouvernement fédéral. Le Nord ne pouvait tolérer un procédé pareil : — Les États, dit-il, ne sauraient rentrer dans l'Union, qu'à la condition d'accepter loyalement les bases de l'Union. Puisque les blancs ne veulent pas nommer des hommes loyaux, les noirs s'en chargeront ! — Là-dessus, les nègres reçurent droit de bourgeoisie, et des délégués *loyaux* furent élus.

Mais que le Sud se rassure ! Il est loin de tomber sous le despotisme noir.

Dans les *Gulf States*, la population nègre, si l'on en croit les derniers recensements, s'élève à 45 p. °/₀ ; dans les *Border States*, à 30 p. °/₀ ; dans le *Missouri*, à moins de 10 p. °/₀. — On compte dans le Sud, somme toute, douze millions de blancs pour quatre millions de noirs. Cette proportion n'a rien d'alarmant pour les anciens planteurs. Elle est d'autant moins redoutable que les nègres, ainsi le pense-t-on généralement dans le Sud, ne résisteront pas au changement qui les a fait passer de l'esclavage à la liberté, de l'imprévoyance au gouvernement personnel :

— La race noire ne survivra pas à l'émancipation ! Elle est incapable de se suffire à elle même ! — ainsi disent les uns. Les autres,

affirment que les difficultés de l'état transitoire une fois traversées, les noirs se tireront d'affaire, et que la race ira prospérant. Ce qu'on peut prédire, c'est qu'elle quittera peu à peu les États du Nord, pour se porter vers les États du Sud, dont le climat lui convient mieux.

Y a-t-il là de quoi trembler? — Les craintes des blancs, en tout cas, ne leur feraient pas honneur. Où donc serait la supériorité tant vantée de l'anglo-saxon, s'il ne pouvait occuper le premier rang qu'à la condition d'avoir la majorité numérique de son côté?

Que les noirs, le suffrage universel admis, obtiennent dans certains districts plus de voix que les blancs, la chose est possible. Mais ce sont les idées et non les votes, qui gouvernent ici-bas. La puissance des idées appartient à la race caucasique, avant tout à l'anglo-saxon. Les idées anglo-saxonnes ont fait l'Amérique, du Canada au Golfe, de l'Atlantique au Pacifique. Elles font le nègre, à l'heure qu'il est. Chaque fois que le nègre parvient à un poste élevé dans l'État, il l'occupe en vertu de son développement anglo-saxon. Les *idées blanches* ne courent pas risque, on le voit, de disparaître devant les *idées nègres*. Si donc la race noire prenait jamais, aux États-Unis, la haute main dans le domaine politique et intellectuel, c'est que les blancs auraient singulièrement dégénéré, ou que les noirs se seraient étonnemment perfectionnés. Dans les deux cas tout irait pour le mieux, puisque le gouvernement de la chose publique appartiendrait aux plus compétents.

— Monsieur! s'écriait certain gentleman suddiste : Si, au Sénat ou au tribunal, je m'assieds à côté d'un nègre, comment voulez-vous qu'à table, je refuse de m'asseoir vis à vis de lui? Or, si nous arrivons à l'égalité sociale, Monsieur, nous sommes perdus! Rien ne pourra prévenir les mariages mixtes. Nous dégénèrerons ; nous deviendrons une race de mulâtres, un autre Mexique! Nous nous verrons bannis de la famille des nations blanches, Monsieur! Conserver la pureté du sang, Monsieur, c'est pour le Sud une question de vie ou de mort!

Et les assistants d'approuver.

C'est là, selon moi, la terreur secrète qui agite tout cœur suddiste.

Alexandre Stephens ne voulait pas dire autre chose, quand il affirmait que si le nouveau régime persistait, les blancs fuiraient le Sud comme une autre Gomorrhe!

Les Suddistes oublient que la Gomorrhe des races mêlées existait par le fait de l'esclavage. La dépravation des maîtres a rempli

le Sud de demi-sangs, avec toutes les variétés de nuances, depuis le noir d'ébène au blanc pur.

Le pont jeté au travers de l'abîme, c'est la débauche des planteurs qui l'a jeté (1).

1. J'ai souvent rencontré des jeunes filles nègres au teint si blanc, que partout ailleurs, elles auraient passé pour appartenir à la race blanche. Sous l'ancien système, elles étaient livrées à la corruption. On ne les épousait pas. De par la loi, l'enfant illégitime, quelque blanc qu'il fût, partageait le sort de la mère : il était esclave-né! Maintenant, les affranchies et les affranchis *blancs* — bien que de race nègre — peuvent, dans les districts où ils ne sont pas connus, se marier avec de vrais blancs. Il en résultera une fusion des races. Ces cas, cependant, sont trop rares pour exercer une influence appréciable sur l'ensemble de la population. En tout cas, cette influence ne sera pas de longue durée. Au dire des Suddistes eux-mêmes, les races mêlées deviennent stériles à la quatrième ou à la cinquième génération.

XXXII

OPINIONS SUDDISTES SUR LE NÈGRE.

Les Suddistes sont loin de s'entendre sur la question noire. Rien de curieux comme leurs discussions à ce sujet.

En voulez-vous un échantillon ? Ecoutez ce dialogue entre un Virginien, et un ardent esclavagiste de Mobile.

Mr X***, Virginien se hasardait à dire que si le Sud refusait aux noirs le suffrage universel, au moins devait-il leur accorder le suffrage relatif.

— Monsieur ! s'écrie le fougueux natif de Mobile, je m'y oppose ! Notre gouvernement est un gouvernement blanc, Monsieur ! Un gouvernement sous lequel jamais nègre n'aura droit de voter !

— Mais si un nègre se montre capable ? S'il acquiert une instruction solide, s'il se crée une position, s'il devient propriétaire, si ses domaines paient l'impôt, s'il agit en homme, pourquoi ne voterait-il pas ?

— Pourquoi? Parce que le nègre, Monsieur, ne peut agir en homme. On n'agit pas en homme, quand on n'en est pas un. Je soutiens que le nègre n'est point un homme, Monsieur.

— Point un homme?

— Non, Monsieur ! en tout cas, pas de la même façon que le blanc. Entre le blanc et le nègre, Monsieur, je vous montrerai *quarante et une* dissemblances : Lèvres épaisses, crâne déprimé, cheveux crêpus. Cheveux ! ce ne sont pas des cheveux, c'est de la laine !

Et le terrible esclavagiste de continuer son énumération. Arrivé à moitié corps du nègre, le Virginien l'interrompt :

— Je ne conteste ni les grosses lèvres du noir, ni la supériorité actuelle du blanc. J'affirme seulement que le nègre descend de Cham, que Cham était fils de Noé aussi bien que Sem et Japhet, que le nègre appartient par conséquent à la famille humaine, et qu'il est homme, comme vous et moi !

— Lui ! Monsieur, je dis, moi, que le nègre ne descend ni de Cham, ni de Noé; pas plus que mon cheval ! Noé, Monsieur, était blanc. Or, si Noé était blanc, de même que sa femme, comment voulez-vous qu'ils aient eu un enfant noir? Vous prétendez, vous autres égalitaires, que Noé maudit Cham. Possible. Mais apprenez-moi, dans ce cas, comment la malédiction de Noé aurait déprimé le front, aplati le nez de son fils, et changé ses cheveux en toison ? Non, Monsieur, le nègre n'a rien à faire avec Noé, pas plus qu'avec Adam! Le nègre, Monsieur, appartient à un autre ordre de la création. Les seuls enfants d'Adam qui entrèrent dans l'arche furent Noé, ses fils, et les femmes de ses fils : tous blancs, Monsieur! Que le nègre s'y soit faufilé, il le faut bien, puisqu'il en est ressorti ; mais pour sûr, il se cachait dans la loge au bétail !

Une fois lancé, notre esclavagiste ne s'arrête pas en si beau chemin, et le voilà qui nous expose sa théorie sur la chute :

— Monsieur, c'est le *nègre* qui séduisit Eve en Eden! L'Ecriture ne dit-elle pas que le serpent était le plus fin des animaux ? N'est-ce pas là, en deux mots, l'exact portrait du nègre ? Une bête, mais plus rusée que toutes les autres !

— La doctrine est nouvelle ! fait le Virginien avec un sourire.

— Non point, Monsieur ! Elle est aussi ancienne que la Bible.

— Si le nègre séduisit Eve, repart le Virginien, il devait, vous en conviendrez, avoir un peu plus de charme qu'aujourd'hui. D'ailleurs, que faites-vous de la sentence : « Tu ramperas sur ton ventre; tu mangeras la poussière ? »

— Ce que j'en fais ? Ouvrez les yeux, regardez le nègre, Monsieur : son plus grand plaisir n'est-il pas de s'étendre par terre, tout de son long ? Nous l'avons contraint à se tenir sur ses jambes de derrière ; mais grâce à l'émancipation, vous le verrez bientôt à plat ventre ! Quant à manger la poussière, c'est ce dont il s'acquitte fort bien. Lorsqu'il n'a rien d'autre à se mettre sous la dent, il s'emplit l'estomac de terre à foulon ! — Du reste, écoutez Dieu. Au moment où Dieu créa l'homme, le vrai, le blanc, Adam notre père, Dieu dit : — « Faisons l'homme à *notre ressemblance.* » — Que signifient ces mots, sinon que Dieu avait auparavant créé une autre espèce d'homme: le nègre; non point à l'image de Dieu, mais une sorte d'ébauche, au crâne déprimé, au nez aplati, aux lèvres épaisses, aux cheveux crêpus, et sans âme ? L'Ecriture parle d'hommes, oui, mais elle nomme Adam : l'*homme*. Celui-là seul est fils de Dieu ! La Bible au surplus, ne nous apprend-elle pas que les *enfants de Dieu*, voyant que les filles des *hommes* étaient belles, les prirent pour femmes? Or, si les *fils de Dieu*

étaient enfants d'Adam, d'où venaient les *hommes*, pères de ces filles? Ces hommes, Monsieur, c'étaient *les nègres;* il n'y a pas d'autre explication. Et, faites attention à ceci : Dieu maudit les *blancs*, pour avoir épousé les *noires*. — Il les maudit, parce qu'ils produisaient une race de mulâtres. Et c'est à cause de cette race de mulâtres, que Dieu envoya le déluge; c'est pour le même motif, qu'il fit pleuvoir du feu et du soufre sur Sodome et Gomorrhe; et si nous n'y veillons pas, les mêmes jugements visiteront les États-Unis. Il y a un péché irrémissible, Monsieur : le croisement des races. Gâter un bon nègre et un bon blanc, pour enfanter un mulâtre! J'apprécie le nègre, Monsieur, mais à sa place. La place du nègre n'est point à côté du blanc. Dieu a donné au blanc la domination sur les oiseaux de l'air, sur les poissons de l'eau, et par conséquent, sur le nègre!

Lorsque je rapportai cet entretien au général E. P. Alexander :

— Je ne sais, me répondit le général, s'il existe des gens qui, sérieusement, ajoutent foi à de pareilles théories. Mais ce que je sais, c'est qu'elles sont journellement publiées dans le Sud, que certains esprits, saisis de terreur à la pensée de notre avenir, s'y accrochent dans leur détresse, et qu'ils voudraient les voir généralement adoptées, espérant arriver à cet heureux résultat : l'embarquement de la population noire tout entière, rendue au continent africain.

Maintenant, si vous voulez des opinions plus modérées, laissez-moi vous donner le résumé d'une conversation que j'eus avec le Rév. Miller, pasteur du Sud, dont les vues représentent exactement la pensée des meilleurs chrétiens du pays.

Ce pasteur était si convaincu de la légitimité du soulèvement suddiste, qu'il l'appuya de tout son pouvoir, commanda même une batterie dans le corps de Stonewall Jackson, et lorsque les boulets manquèrent, fit fondre la cloche de son église pour les remplacer.

— Je suppose, me dit-il avec un sourire ironique, lorsqu'il me raconta ce détail : je suppose que le fait d'avoir mitraillé ces chiens du Nord, pour défendre l'esclavage, me vaudrait un cordial accueil de la part de vos Églises, si jamais je retournais chez vous!

Puis, abordant net la question de principe :

— Vous en appelez à l'Écriture, Monsieur, dit-il : nous en faisons autant. Prenez la Bible. Nierez-vous que Dieu ait donné, du haut du Sinaï, des ordres touchant les esclaves? Nierez-vous qu'Abraham, le père des croyants, ait possédé des esclaves? Nierez-vous que

Paul ait renvoyé à son maître un esclave fugitif ? Affirmerez-vous que Jésus ait condamné l'esclavage ? Dès lors, de quel droit le condamnez-vous chez nous (1) ? Si ma conscience réprouvait l'esclavage, Monsieur, j'applaudirais aux tours de force d'exégèse qu'on essaie pour l'anéantir. — Interrogez votre raison, Monsieur ! On vient nous parler d'hommes semblables à nous, passés à l'état d'objets vendables et vendus ! Que signifie tout cela ? Simplement, que l'esclavage assure à un homme les services d'un autre homme, sa vie durant. Vous parlez de droits inaliénables ! La liberté n'est point un droit, Monsieur. Chacun naît sous une autorité. *Nullus homo liber.* Les enfants naissent sous l'autorité de leurs parents. Le jeune homme demeure jusqu'à vingt et un ans — notable portion de son existence — sous la domination du père. La dernière guerre nous a prouvé que tous, nous sommes esclaves du gouvernement, lequel, sitôt qu'un individu atteint l'âge de vingt et un ans — avant même — a le droit de l'appeler sous les drapeaux. Et parmi les milliers tombés dans la bataille, combien, Monsieur, qui n'ont jamais été libres ! Combien qui, de l'asservissement au père, ont passé à l'asservissement à l'État ! — Une femme est-elle jamais libre, Monsieur ? Soumise aux parents jusqu'à sa majorité, elle l'est ensuite au mari, jusqu'à la mort.... à moins qu'elle ne lui survive. — La liberte absolue, Monsieur, n'appartient à personne ; pas plus à l'homme qu'à la femme, pas plus à l'adolescent qu'à l'enfant, pas plus au noir qu'au blanc ! — Au bout du compte, la nécessité fait loi. Partout où une race inférieure se trouve en contact avec une race supérieure, elle n'a que deux moyens pour échapper à l'extermination : le croisement, ou la servitude. Le croisement, il ne pouvait en être question ; une répugnance instinctive s'y opposait. Restait l'esclavage : un *imperium in imperio* ; une sorte de république pour les blancs, avec système patriarchal pour les noirs. Les nègres réclamaient protection ; il leur fallait une tutelle. Les maintenir esclaves, c'était de l'humanité. Esclaves, ils étaient plus heureux que libres. La liberté, vous en acquerrez bientôt la certitude, n'est pas faite pour eux, pas plus qu'ils ne sont faits pour la liberté ! — Vous avez affranchi les nègres de vos Indes Occidentales ; qu'en est-il résulté ? La plupart des blancs sont retournés en Angleterre, la plupart des

1. Un mot suffit : L'esclavage israélite n'était qu'un servage de sept ans : Jérémie XXXIV, 7 à 17. — L'Evangile ne promulgue pas des lois civiles, mais, en réformant le cœur, il réforme les législations : lisez l'Histoire. Et lisez la Constitution des États-Unis : *Tout homme naît libre.* — TRAD.

nègres à leurs forêts. La liberté tue le nègre ; le nègre libre disparaît. Sous peu, vous ne trouverez plus un seul nègre libre, dans toute l'étendue de ce continent. — Monsieur, nous avons combattu pour le bien des noirs, plus encore que pour le nôtre !... Ou tout au moins, ajouta M. Miller avec une sage réticence, nous le pensions ainsi.

C'est grâce à de pareilles convictions, posant sur une base absolument fausse, que des chrétiens sincères, que des Églises vivantes, non-seulement toléraient, mais appuyaient l'esclavage.

Le Rév. Palmer, de la Nouvelle Orléans, dans un sermon fameux, prêché le 29 novembre 1860, présentait l'esclavage à ses auditeurs :

1° *Comme un devoir envers eux-mêmes.* Leurs intérêts matériels le requéraient.

2° *Comme un devoir envers leurs esclaves.* Le nègre est un être faible, qui demande surveillance et protection.

3° *Comme un devoir envers le monde entier.* Les nations ont besoin du coton du Sud.

4° *Comme un devoir envers Dieu.* Dieu ayant institué l'esclavage, l'honneur de Dieu est engagé au maintien de l'esclavage, et la cause de Dieu, ici bas, courrait le plus grand péril, si l'esprit impie de l'abolition venait à triompher :

— L'institution est confiée à votre garde ! s'écriait le Rév. Palmer, en manière de péroraison. On prétend que ses jours sont comptés. Hé bien ! nous le proclamons devant l'univers ! Dieu nous a donné charge de la maintenir, mission de la transmettre aux générations futures ! Nous déclarons que Dieu nous a imposé le devoir, octroyé le droit, inaliénable, d'implanter l'esclavage et de l'enraciner, partout où la Providence nous transportera (1) !

1. Nous plaçons ici un extrait des statuts de la Virginie : il illustrera le sujet. *Revised, Code*, 1849, *cap*, 198. — « Toute personne qui, soit par discours, soit par publications, conteste le droit de posséder des esclaves, peut être arrêtée, condamnée à une amende de 500 dollars, et à une année de prison. » — La Louisiane allait plus loin encore : — *Revised Statutes*, 1852, *p.* 554 — « Tout blanc, auteur, éditeur ou imprimeur présumé de toute publication écrite à la main ou imprimée dans cet État, ayant pour sujet l'esclavage ; tout blanc accusé d'avoir prononcé des paroles tendant à troubler la paix avec la sécurité du dit État, à diminuer le respect que la loi exige des hommes de couleur libres envers les blancs, à détruire la distinction établie par les lois entre les diverses classes de la population ; sera jugé coupable de haute trahison, passible d'une amende de 300 à 1,000 dollars, et d'un emprisonnement de 6 mois à 3 ans. » — « Quiconque, par des discours publics, prononcés soit à la tribune, soit dans la chaire, soit sur la scène, soit ailleurs : quiconque, dans des conversations particulières, par actes ou par signes, cherchera à exciter le mécontentement

Il est curieux de comparer ces opinions avec les convictions du Sud, au temps de la guerre d'indépendance : quand Georges Washington, lui-même propriétaire d'esclaves, affirmait que son plus ardent désir était d'abolir l'esclavage, et comme preuve, affranchissait tous ses noirs.

Jefferson, autre Suddiste, autre propiétaire de nègres, disait en 1774 : — « L'abolition de l'esclavage est le vœu le plus cher de nos colonies. » — Il proposait, pour la Virginie, une constitution aux termes de laquelle seraient libres de droit, tous les esclaves qui naîtraient depuis l'an 1800.

Munroe déclarait que l'esclavage : « était funeste à tous les États dans lesquels il existait. »

Henry Patrick enfin, le grand orateur de la Révolution, planteur aussi, s'écriait : — « Mon âme se réjouirait de voir ceux-ci, mes semblables, émancipés jusqu'au dernier !... Nous détestons l'esclavage, nous en ressentons les pernicieux résultats, nous le déplorons avec sérieux, au nom de l'humanité. »

Évidemment, l'esclavage n'était pas, pour les fondateurs de la grande République, l'institution divine et bienfaisante qu'on en fait plus tard.

Certaine machine, inaugurée en 1793 par Elie Whitney ; les inventions subséquentes de Hargreaves, d'Arkwright et de Watt, ayant rapidement et prodigieusement augmenté l'importance de la production cotonnière, la valeur du nègre s'accrut d'autant, et l'esclavage devint une spéculation excellente. Ce fut alors, qu'on découvrit qu'il était une institution divine, et que pour la première fois, la Caroline du Sud, par l'organe de son gouvernement, proclama les droits qu'avait l'esclavage à l'admiration des peuples (1).

Maints États entreprirent l'élève du bétail noir. On sait ce qu'étaient ces haras nègres ! — L'émancipation recula devant le dollar.

Mais voici qu'un souffle de liberté arrive du Nord. Le souffle s'accentue, il s'enfle ; il prend les proportions d'une tempête, et sous ses raffales, les murs de la forteresse esclavagiste commencent à vaciller. Quel parti prendra le Sud ? — Émanciper, maintenir, pas

dans la population noire, à pousser les nègres à la révolte, sera condamné aux travaux forcés pour 3 ans au moins, 21 ans au plus, ou puni de mort, si le tribunal le juge nécessaire. »

1. Dans les Etats suddistes, la récolte s'éleva de dix mille balles de coton en 1793, à cent mille balles en 1800 ; de cent mille en 1800, à un million en 1830. Le nègre, qu'on achetait pour quatre cents dollars en 1791, se paya mille et quinze cents, sept années plus tard.

d'autre alternative. Le Sud maintient, et pour maintenir il fait deux choses: d'un côté, il renforce son système en y ajoutant toutes les rigueurs du despotisme le plus absolu ; de l'autre, comme sa conscience le travaille, qu'il s'agit de la calmer, de se justifier aux yeux du monde, le Sud se met en quête de textes et d'arguments bibliques. Moïse, Abraham, sans cesse appelés en témoignage, se voient cités d'une manière qui sans doute leur eût paru fort étrange ; et les planteurs, pour donner la chasse à leurs esclaves fugitifs, s'appuient si naïvement de l'exemple de Paul renvoyant Onésime à son maître, qu'on peut se demander si l'Apôtre, en présence des futures conséquences de cet acte, l'eût jamais accompli !

Science, histoire, le Sud interroge tout, s'empare de tout. Il saisit l'échec relatif de l'émancipation dans les Indes Occidentales, pour en faire un argument irrésistible contre l'émancipation dans les États-Unis.

A ce propos, qu'on me permette une digression. Pourquoi, lorsqu'il s'agit de l'affranchissement anglais, s'arrêter aux statistiques des produits matériels ? Pourquoi négliger la statistique des produits moraux ? N'est-ce donc rien, que l'honneur du christianisme, de la civilisation et de l'humanité ? N'est-ce rien, que la suppression des atrocités et des infamies qui, sous l'esclavage, étaient le régime habituel ? Ne vaut-il pas la peine, pour faire *un homme*, de sacrifier quelques tonneaux de sucre ?

On a fort exagéré, au surplus, les inconvénients matériels de l'émancipation anglaise. — Prenons le district de Hanovre-Jamaïque Les documents officiels les plus récents établissent que, dans une seule de ses paroisses, occupée par les *Settlers* noirs, quatre mille acres de terrain sont plantés en cannes à sucre , gingembre, arrowroot, etc., ce qui, en évaluant ces produits à trente liv. st. par acre, donne un total de cent vingt mille liv. st., réalisé par le travail des petits colons. On trouve dans six sections, comprenant un quart de la paroisse, cent quarante trois *sugar mills* (1), d'où sortent régulièrement quatre cent cinquante tonnes de sucre.

Mais, nous l'avons dit : la question *livre sterling* n'est pas tout. Les partisans de l'esclavage l'ont si bien senti, qu'essayant de faire de leur cause la cause de la civilisation, ils ont fait de l'émancipation un retour à l'état sauvage.

Notre réponse est simple : Ouvrez les yeux ! Prétendrez-vous que ces affranchis de la Jamaïque, qui par milliers remplissent les

1. Machines à exprimer le jus de la canne.

temples, font instruire leurs enfants dans les écoles qu'ils ont bâties, habitent les cottages qu'ils ont construits, cultivent le terrain qu'ils ont acquis, prétendrez-vous que ces gens-là retournent à l'esclavage?

L'esclave d'il y a cinquante ans, qui, aujourd'hui propriétaire, monte son propre cheval, possède un domaine acheté de son propre argent, défriché et cultivé de ses propres mains, ce nègre — là rétrograde-t-il?

Un pays dépourvu jadis de tout édifice religieux, de toute maison d'éducation, couvert aujourd'hui d'églises et d'écoles, ce pays-là recule-t-il?

C'est par centaines que se comptent les noirs émancipés, possesseurs de plantations, dont eux-mêmes débitent les produits. Leurs épargnes, déposées à la Banque, s'élèvent à quatre vingt mille dollars. Quelques uns, parvenus au barreau, occupent de hautes positions judiciaires; d'autres, devenus pasteurs, annoncent la Parole de Dieu; un plus grand nombre encore se vouent à la carrière de l'enseignement. — Ce qui n'empèche pas le Sud de célébrer sur tous les tons la banqueroute: *failure!* de l'affranchissement anglais.

« On croit volontiers ce qu'on désire » a dit Bacon. Le Sud s'est donc mis à croire de toutes ses forces que l'esclavage est d'ordre divin, que le nègre est créé pour l'esclavage, que l'esclavage est créé pour le nègre, que l'émancipation ferait le malheur du nègre, que le nègre n'est pas un homme. Et le Sud s'est tranquillisé.

Il n'y avait, pour les esclavagistes à outrance, pas d'autre moyen de se mettre en paix avec soi-même. En effet: si le nègre est un homme, le nègre devient un frère; si le nègre est un frère, de quel droit l'achète-t-on, le vend-on, le bat-on, le tue-t-on?

Mais dès que, dogmatiquement, scientifiquement, historiquement, on parvient à se persuader que le nègre *est une chose*, oh! alors, quel repos d'esprit! La question est résolue, la conscience apaisée; et l'homme noir continue à savourer le bonheur d'être fouetté, marqué, déchiré, mis à l'encan; de voir sa femme flétrie, ses enfants vendus; et de finir sous le nerf de bœuf ou sur le brasier, pour peu qu'il ait quelque velléité d'affranchissement.

XXXIII

INFLUENCE DE L'ESCLAVAGE SUR LES NÈGRES.

Je profitai de mon voyage dans les *Gulf States*, pour me mettre en relation directe avec les nègres émancipés, multipliant les points de contact, recherchant les occasions, allant visiter les noirs chez eux, les suivant au travail, les accompagnant à l'église ; décidé que j'étais à m'éclairer sur leur état réel. Cet état me parut à la fois riche d'espérances et plein de périls : espérances et périls, dus à l'action de l'esclavage.

Certes, les voleurs d'hommes qui arrachaient l'Africain à son pays, les négriers qui empilaient la chair noire à fond de cale, les marchands qui la débitaient en gros et en détail, ne s'inquiétaient guère de son âme. Toutefois, l'âme n'a pas entièrement péri. Dieu a surmonté le mal par le bien. Au travers du crime qui les faisait esclaves, maints nègres ont échangé la sauvagerie contre la civilisation.

Il y avait de bons maîtres, il y en avait de pieux :

— Mon maître était un père pour moi ! — Ma maîtresse me traitait comme sa fille ! — m'ont plus d'une fois répondu les noirs que j'interrogeais. Une négresse entre autres, me racontait, les yeux pleins de larmes, que, durant une grave maladie, sa maîtresse l'avait soignée nuit et jour.

La loi interdisait toute instruction donnée à l'esclave. Mais aucune loi, quelque rigoureuse qu'elle fût, ne pouvait empêcher l'esclave, en contact journalier avec son maître, d'apprendre une foule de choses nouvelles pour lui. Quelques maîtres, quelques maîtresses, meilleurs que les lois, enseignaient la lecture à leurs esclaves, leur faisaient annoncer l'Évangile, ne se contentaient pas de leur *permettre* de suivre le culte, les y *encourageaient*. Une fois en possession d'idées et d'habitudes qui, pour lui, constituaient un progrès, le noir les communiquait à ses compagnons.

C'est ainsi que la population presque entière des esclaves répandus sur le territoire du Sud, a reçu quelques vagues notions de christianisme. Plus de trois cent mille nègres s'étaient, avant la guerre déjà, rattachés à l'Église. L'acte, dans bien des cas, n'impliquait pas grand chose, en fait de connaissances intellectuelles ou de développement moral ; mais c'était plus que le nègre n'eût acquis au sein des ténèbres africaines (1).

Les noirs les plus destitués, étaient ceux qu'on jetait par troupeaux dans les vastes plantations du Sud et du Sud-ouest. Ceux-là, restaient à l'état de bête de somme. Les autres, les nègres de maison, outre les lambeaux d'instruction qu'ils accrochaient tout en servant leurs maîtres, sentaient s'éveiller en eux le désir d'en savoir davantage. C'est là, nous le verrons, un des traits saillants du nègre émancipé.

L'esclavage a mis les nègres en demeure d'apprendre l'anglais. L'importance de ce fait, ses résultats, n'échapperont à personne. Apprendre une langue nouvelle, ce n'est pas seulement apprendre des mots nouveaux, c'est recevoir des idées nouvelles. Grâce à leur connaissance de l'anglais, bon nombre de nègres affranchis se sont trouvés mieux préparés qu'aucune autre race idolâtre, à subir l'action d'un milieu civilisé et chrétien. Quelle serait leur condition, s'ils ignoraient l'anglais (2) ?

L'esclavage a fait du nègre l'imitateur du blanc. Le blanc, au temps de l'esclavage, était l'idéal du nègre. Le nègre avait une échelle sociale, à lui, établie d'après ses rapports plus ou moins directs, ses ressemblances plus ou moins étroites avec le blanc. Le nègre qui travaillait aux champs, sous la surveillance de quelque homme de couleur, était le plébéien ; son frère, le domestique de maison, employé au service de la famille blanche, était le patricien.—De même pour les couleurs. Blanc, signifiait noblesse; noir, dégradation. Un homme de couleur voulait-il en insulter un autre, il l'appelait *nègre* ! Dire à quelqu'un : *charcoal-nigger* — *nègre de charbon*—c'était l'injurier grossièrement. Le nègre ébène

1. L'auteur nous permettra de penser que l'Evangile porté en Afrique au nègre libre, par les missionnaires de Jésus, aurait fait plus et de meilleurs convertis que l'Evangile annoncé à l'esclave par le maître, avec accompagnement de fouet, de fers et de feu ! — Sans compter les tortures de la traite, les hécatombes de nègres, les infernales razzias que représentait chaque esclave amené aux Etats-Unis. — TRAD.

2. Leur condition serait celle de tous les païens évangélisés en Asie, en Afrique, en Polynésie : la condition de nations libres, devenues des peuples librement chrétiens. — TRAD.

portait envie au mulâtre; le mulâtre, au quarteron; tous au blanc pur.

Cette vénération du blanc a produit des résultats empoisonnés. Que de négresses elle a perdues! Que de dépravations, que de turpitudes elle a protégées, fomentées, assouvies! — Les blancs, ces types que le noir s'efforçait de reproduire, étaient trop souvent de mauvais blancs; partant, des modèles détestables, dont le nègre réussissait mieux à imiter les vices que les vertus. Néanmoins, le noir a vu ses horizons s'élargir. D'autres peuples en savent plus que lui; il l'a compris, c'est un bien.

L'esclavage, enfin, a doté les nègres de quelques bons métiers. Il a fait de plusieurs d'entre eux des serviteurs intelligents, des laboureurs, des maçons, des ébénistes, des charpentiers, des aubergistes, des barbiers, des négociants, leur fournissant ainsi les moyens de gagner honorablement leur vie et de se créer une position. Mettez, à la place de ces quatre millions d'affranchis, quatre millions de nègres fraîchement débarqués d'Afrique, et voyez lesquels seront le mieux préparés à entrer dans le grand courant de la civilisation (1)!

Si Dieu a tiré le bien du mal, le mal qu'a fait l'esclavage n'en existe pas moins.

Ce mal est sans mesure et sans nom.

L'esclavage formait le nègre au travail, oui! Mais en même temps, il lui apprenait à associer l'idée de travail à l'idée de servitude, à regarder le travail comme le stigmate de la dégradation; si bien que, pour le nègre, liberté et paresse sont devenus synonymes.—Le nègre libre se chargera de démontrer les résultats de cet enseignement.

L'enseignement se formule, au surplus, en termes très-nets, par la bouche même des blancs.

Je prenais le thé, en Virginie, chez un ami. La femme de chambre entre au salon : — Madame! dit-elle, à Mme X*** : un *gentleman* désire vous parler.

Mme X*** sort et se trouve en présence d'un homme de couleur.

1. Mettez en face les millions et les milliards de nègres massacrés pour approvisionner le marché; mettez les millions et les milliards de nègres sacrifiés aux exigences de la production; mettez les brutalités, mettez les bestialités qui se sont, durant des siècles, exercées sur les esclaves, et dites si ceux-là étaient mieux préparés que les Africains, auxquels on porte l'Evangile dans leur pays, « à entrer dans le grand courant de la civilisation! » — TRAD.

Aussitôt, elle rappelle sa femme de chambre, et d'une voix forte, de manière à être entendue du visiteur aussi bien que de Mary :

— Comment, s'écrie-t-elle, osez-vous me dire qu'un *gentleman* demande à me voir ? Cet individu est un nègre, un *homme qui travaille*. Le *gentleman* est un homme qui ne travaille pas, qui peut vivre sans travailler, qui fait travailler pour lui ! Un nègre peut être fort honorable, il ne sera jamais un gentleman !

Les nègres n'envisagent pas autrement la question du travail. En séjour chez une famille du Sud, je me trouvais seul au salon, lorsque Flora, la jeune négresse qui nous servait, vint attiser le feu.

— Avez-vous été esclave ? lui demandai-je.

— Oui, *Sah*. J'appartenais à Mme X***, près d'ici.

— Que pensez-vous de l'affranchissement ?

— Ah bien ! sais pas ! Faut travailler aujourd'hui comme alors.

L'esclavage pourvoyait aux besoins du nègre, oui ! mais de manière à lui enlever tout sentiment de responsabilité personnelle. Le maître entretenait le nègre, la femme du nègre, et sa progéniture. Le maître dirigeait jusqu'à ses moindres mouvements. Le nègre obéissait, comme un mannequin, à la main qui tirait la ficelle ou qui poussait les ressorts. Qu'aurait-il fait d'économie, de prévoyance, de domination sur soi, de confiance en ses forces, de saine ambition ?

Quelques-uns, il est vrai, autorisés, une fois leur tâche achevée, à travailler pour leur propre compte, sentaient s'éveiller en eux le désir de se racheter, eux et leurs familles. Ceux-là, on les reconnaît aujourd'hui à leur développement moral et à leur activité. Ce sont de rares exceptions.

Règle générale, l'esclavage a fait du nègre un éternel enfant. De là son insouciance, sa faiblesse de caractère, ses prodigalités, ses entraînements; dans bien des cas, son incurable misère.

L'esclavage a mis le nègre en contact avec l'Évangile, oui ! mais quel Évangile ? L'Évangile du planteur. L'Évangile qui justifiait l'esclavage, qui en faisait une loi divine, qui autorisait tous les abus de pouvoir, tous les dénis de justice, tous les avilissements, toutes les monstruosités. Peut-on s'étonner dès lors que certains nègres rejettent, à l'heure qu'il est, une Bible dont ils ne savent rien, sinon que leurs maîtres s'en étayaient pour les maintenir dans la dégradation ? S'étonnera-t-on que de pauvres négresses tout en faisant profession de christianisme, vivent

dans le déréglement? Le premier article du catéchisme n'était-il par pour elles : *obéissance implicite au maître?* — Ce que cette obéissance entraînait, chacun le sait.

L'esclavage développait le nègre! Il en avait, tout au moins, la prétention. Alors, pourquoi ces lois qui, partout, interdisaient au nègre tout réveil de l'intelligence? Pourquoi la Caroline du Sud menaçait-elle de prison tout blanc, de fouet tout noir, qui se permettait d'enseigner la lecture ou l'écriture à un nègre? Pourquoi la Caroline du Nord déclarait-elle passible de châtiments sévères quiconque donnait livre ou brochure à un esclave? Pourquoi l'Alabama punissait-il de deux cent cinquante dollars d'amende, le crime d'avoir montré les lettres à un esclave, de lui avoir mis une plume entre les doigts? Pourquoi les autorités de Norfolk trouvèrent-elles bon, en 1857, d'écrouer dans leur geôle Mme Douglas, dame suddiste, coupable de tenir une école d'enfants noirs? — Si, comme on l'affirme au Sud, *instruire* le nègre est impossible, pourquoi ces lois? Promulgue-t-on des lois pour interdire une *impossibilité?* — Par le fait même des lois qu'il fulminait contre l'instruction des nègres, le Sud reconnaissait que le nègre est capable d'instruction. Or, si le nègre est capable d'instruction, et si l'esclavage est une institution patriarcale, le propriétaire avait charge du nègre au même titre, avec les mêmes responsabilités, qu'un père a charge de ses enfants. Que penser de parents qui, non-seulement tiendraient leurs fils et leurs filles dans un état de complète ignorance, mais qui menaceraient de peines infamantes tout individu assez audacieux pour faire épeler ou écrire ceux-ci, tout enfant assez dénaturé pour apprendre les lettres de l'alphabet?

L'apparente anomalie s'explique sans peine. Le père veut que son fils devienne un homme; le propriétaire d'esclaves voulait que le nègre demeurât à l'état d'enfant.

Jouissances matérielles, plaisirs sensuels assaisonnés d'exhortations à l'obéissance, rien de tout cela ne manquait au nègre. Ce qui risquait de développer l'*homme* aux dépens de l'*esclave*, cela, lui était refusé. *Objet mobilier*, de par la loi, il ne pouvait sans crime aspirer plus haut.

D'une main, l'esclavage plaçant le nègre dans un milieu civilisé, le mettait en rapport avec les forces éducatrices; de l'autre, l'esclavage écrasait sans pitié tout individu noir qui, réveillé par ces chaudes influences, essayait d'échanger la dépendance de la *chose*, contre la dignité de l'*homme*.

Mais ces dénis de justice ne sont rien, comparés au crime irrémissible de l'esclavage : à la perversion du sens moral.

Si l'on veut se rendre compte, et de la situation actuelle des esclaves affranchis, et des obstacles que l'esclavage antérieur oppose à leur moralisation, il faut avoir le courage d'aborder franchement le sujet.

La race nègre a les passions ardentes, le code païen n'est pas sévère sur l'article des mœurs, c'est possible. Dans ce cas, le premier devoir des *tuteurs* chrétiens consistait à donner l'exemple des vertus chrétiennes. Le tuteur chrétien avait pour mission première d'initier ses pupilles à l'indissolubilité des relations conjugales et filiales, base primordiale de toute moralité comme de toute société.

Au lieu de cela, qu'ont fait les tuteurs chrétiens ? Ils ont foulé aux pieds ces principes de morale élémentaire, que le nègre idolâtre respectait dans son pays païen. Les tuteurs ont dénié au mari tout droit légal sur sa femme, au père sur ses enfants. Les tuteurs chrétiens, en vertu de l'esclavage qui mettait la famille à leur merci, ont uni, séparé, disloqué les familles, vendant le mari d'un côté, la femme de l'autre, les enfants d'un troisième, selon leur bon plaisir.

— Vous dites ! s'écriait, les yeux flamboyants, la lèvre frémissante, un nègre qui m'entendait parler avec quelque éloge de certain planteur du voisinage : Vous dites qu'il était bon ! J'ai été l'esclave de cet homme, moi ! Il a vendu ma femme, il a vendu mes enfants ! — Puis, se tournant vers les affranchis de couleur qui nous écoutaient : – Oui, frères, aussi vrai qu'il y a un Dieu dans le ciel. Lui bon ! Il me donnait du blé, il me donnait de la viande, il ne m'a pas battu une seule fois. Mais où est ma femme ? où sont mes enfants ? Otez-moi la viande, je dis, ne me donnez pas de pain, j'en gagnerai, et rendez-moi la femme de mon cœur ! Rendez-moi mes enfants !

Plus d'un proprietaire, déplorant cet état de choses, s'efforçait de laisser les familles réunies :

— Quand je m'apercevais que l'un de mes esclaves désirai épouser quelque négresse appartenant à une autre plantation, me disait M. B***, je favorisais ses desseins, soit en le vendant, lui, au maître de la négresse, soit en achetant l'objet de ses préférences. Mais je ne réussissais pas toujours !

L'Église, de son côté, essayait de maintenir parmi les noirs une sorte de respect pour les liens conjugaux. Elle, non plus, n'y réussissait pas. La lutte était trop inégale. Les lois ne sanction-

nant aucun mariage nègre, le mariage n'existait pas pour les noirs.

N'oublions pas ceci : les principes sont plus forts que les faits. L'esclavage était plus fort que les bonnes volontés particulières. Quels que fussent les propriétaires, la mort, la division des biens, séparaient sans cesse les maris de leurs femmes, les parents de leurs enfants. Ajoutons que chez la plupart des planteurs, l'idée de mariage, de paternité, de lien filial provoquait, dès qu'il s'agissait de l'esclavage, une hilarité sans mesure. Les noms sacrés de père, de mère, de mari, de femme, étaient interdits à l'esclave.

— J'ai reçu le fouet, s'écriait une jeune négresse de la Nouvelle-Orléans, pour avoir dit à ma maîtresse : Je viens de la part de *ma mère*. Parler ainsi nous était défendu. Cela nous rapprochait trop des blancs.

Indiquons le trait le plus sombre du tableau : la prostitution noire, imposée par le maître blanc.

— Jésus ! faisait un nègre de Macon : Si je pouvais écrire un livre, je révèlerais des choses telles, que le monde entier frissonnerait d'horreur et se demanderait si, alors, il y avait un Dieu !

La femme de cet homme lui avait été arrachée ; elle avait été vendue à un marchand d'esclaves. Sa fille, objet des convoitises du maître, en butte à toutes les séductions, osa résister. Le maître l'expédia sur une autre plantation, et l'y fit fouetter, jusqu'à ce que, vaincue, la pauvre créature cédât à son bourreau.

Contre ces atrocités, nul recours pour le nègre. Aucun tribunal ne recevait les dépositions des noirs contre les blancs. Le noir se savait sans défense ; aussi, cédait-il aisément. La morale sombrait avec la liberté.

— Nos péchés, Monsieur, devenaient notre seconde nature ! me disait une vieille négresse, que je rencontrai dans l'école missionnaire de Macon : — Nous n'y pensions même plus !

A-t-on sondé les abîmes de corruption qu'exprime ce mot : les États producteurs d'esclaves ? — Ces États dont la richesse consistait dans l'élève et la vente du bétail humain ?

A-t-on mesuré l'étendue de ce foyer de pestilence : la prostitution noire ! foyer alimenté, fomenté, propagé par l'esclavage ?

Aussi longtemps que la femme reste pure, il y a pour l'homme quelque espoir de relèvement ; mais quand la source purifiante est souillée, comment purifiera-t-on le courant humain ?

L'esclavage a troublé les sources. Il a tellement renversé les bases du sens moral lui-même, qu'il faut, avec la plupart des

nègres soi-disant chrétiens, recommencer l'œuvre tout à nouveau : poser les premiers fondements.

Les limiers, les fers rouges, le fouet ; voilà, pour beaucoup de gens, les pires monstruosités de l'esclavage.

J'en connais de plus horribles.

Qui marquait-on au fer rouge ? L'homme assez énergique pour tenter, en risquant sa vie, de reconquérir la liberté. A qui donnait-on la chasse ? qui traquait-on dans les marais ? qui déchirait-on sous le fouet ? la femme assez héroïque pour préférer la torture au déshonneur. Ceux-là n'étaient pas les plus à plaindre ; ils avaient sauvegardé leur dignité. Les vrais suppliciés, je vais vous les montrer : c'étaient ces multitudes, sur lesquelles jamais ne s'abattit le fouet ; c'étaient ces hommes, chez qui tout sentiment viril était si bien écrasé, que, passifs instruments des caprices du maître, ils n'avaient plus ni résistance, ni volonté ; c'étaient ces femmes, si complétement avilies, qu'elles cédaient sans lutter, soumises une fois pour toutes, aux plus effroyables abominations.

Tel est le legs qu'a fait l'esclavage à la race noire.

C'est avec cet actif, c'est avec ce passif, qu'elle marche à la rencontre de l'avenir.

XXXIV.

LES NOIRS ÉMANCIPÉS.

La situation matérielle des esclaves affranchis, est meilleure qu'on ne se le figure en général. A entendre quelques planteurs, les nègres ont tout perdu en perdant l'esclavage.

— Ah ! s'écriait avec l'accent de la plus profonde commisération, M. X***, ancien propriétaire de nègres : Que ne les avez-vous vus, quand ils étaient asservis ! Quels joyeux compagnons ! quelles folies, quelle gaîté ! Aujourd'hui, ce sont des créatures mornes, tristes, soucieuses : le nègre ne rit plus.

Une grande indigence a, pour beaucoup de nègres, suivi l'émancipation ; le fait est incontestable. Qui s'en étonnera ? J'imagine qu'en tout pays, une transformation radicale du système de travail, mettant tout à coup quatre millions d'ouvriers sur le pavé, n'aurait pas manqué, quelles que fussent d'ailleurs les circonstances, d'entraîner après elle de très-grandes misères et de très-sérieuses difficultés. Or, la révolution qui s'est opérée dans le Sud, a eu contre elle l'ensemble des circonstances. Elle s'est effectuée par force, sans préparation, contrairement à la volonté bien arrêtée des citoyens de qui dépendait, en grande partie, son succès. Dans l'exaspération de la défaite, beaucoup d'entr'eux refusaient d'employer les travailleurs noirs, hâtant ainsi, de tout leur pouvoir, une détresse qu'ils appelaient de tous leurs vœux.

Telle fut la pénurie, que le gouvernement, pour empêcher les nègres de mourir de faim, dut recourir à l'ouverture d'un *Bureau de secours*. Peu à peu, l'offre et la demande du travail s'étant équilibrées, les nègres ont pourvu à leur subsistance, et la misère a notablement diminué. De seize mille noirs inscrits en 1866, il ne restait plus, d'après le rapport officiel du général Howard, que deux mille nègres assistés en 1869. Le Bureau, après avoir accompli son œuvre, s'est dissous.

M. E. P. Smith que je visitai au *Home* de Beaufort, et que ses tournées annuelles dans le Sud rendent fort compétent en pareille matière, écrit — rapport de 1870 — : « De grandes améliorations en fait d'activité, de prospérité, d'économie, se sont opérées depuis 1866. Tout progresse, le confort matériel, l'éducation, la moralité ! On rencontre encore des pauvres, parmi les nègres âgés et infirmes; mais qu'est-ce que cela, en comparaison de ce qui existait, il y a trois ans? Les affranchis dans les églises, leurs enfants dans les écoles, présentent un bien autre aspect. Ils sont mieux vêtus, et portent sur leurs traits une expression toute nouvelle de virilité. »

Chez les nègres, comme chez les blancs, il est une classe de paresseux achevés, que rien ne tirera de la misère. Cette classe ne forme pas la majorité chez les noirs affranchis. La majorité travaille et s'en trouve bien.

Le nègre libre rit moins que ne riait le nègre esclave !

Il se peut. Le blanc rit moins encore : le regrette-t-il ? voudrait-il du rire avilissant de l'esclavage ? Le noir lui-même donnerait-il sa liberté en échange de ce rire-là ? Redevenu homme, le nègre a pris le sérieux d'un homme. La gravité, compagne inséparable de la responsabilité, ce reflet des nobles bonheurs, ce sceau de la dignité humaine, a raffermi ses lèvres et relevé son front.

Le nègre affranchi ne regrette pas plus l'auge que remplissait l'esclavage, qu'il ne regrette ses dégradantes gaîtés. Tous s'écrient : — Si nous voulons manger, il faut travailler. Mais nous sommes libres, grâce à Dieu !

Le Sud se plaint amèrement de l'indolence des noirs ; le Sud n'a pas tout à fait tort. J'ai rencontré, dans les villes surtout, bon nombre de nègres fainéants.

Certain missionnaire entrant un jour, à midi, chez maître Josiah, ex-esclave, le trouva qui ronflait à plein cœur dans son lit.

— Votre mari est souffrant ? — demande M. X*** à Mme Josiah.

— Lui ! il se porte parfaitement, Sah ! Mais il dit que maintenant il est libre, et qu'il peut se coucher quand ça lui convient.

— Monsieur ! s'écriait un planteur de ma connaissance : J'ai offert de l'ouvrage à plus de cent nègres inoccupés. Hé bien ! Monsieur, pas un n'en a voulu !

Ceci me paraissant fort, je voulus entendre la version nègre. M. X*** dans son récit, exact du reste, n'avait oublié qu'un détail : le voici. M. X** s'était, l'année précédente, procuré autant de travailleurs nègres qu'il lui en fallait, moyennant l'engagement

pris par lui, de leur payer comme salaire la moitié des bénéfices nets de la récolte. Nos braves noirs de s'escrimer fort et ferme aux champs. Le moment venu de régler les comptes, ils se présentent chez le patron. M. X*** les reçoit, et leur annonce, l'air navré, qu'une baisse inattendue réduisant les bénéfices à zéro, ses frais seront à peine couverts et que, par conséquent, il n'a pas un *cent* à leur donner!

Qu'il y eût du vrai là-dedans, je l'ignore; mais ce qui reste sûr, c'est que les nègres n'y comprirent rien, et y crurent moins encore. Ils avaient travaillé, ils n'étaient pas payés, voilà ce qu'ils y virent de plus clair. Le nègre — cet animal — n'est pas bête; aussi, lorsque, le printemps revenu, M. X*** renouvela ses propositions, il en fut pour ses frais d'éloquence. — Des ouvriers blancs auraient-ils differemment agi?

Quant aux nègres qui, désertant les campagnes où l'on aurait un si pressant besoin de leurs bras, s'accumulent dans les villes; les uns y viennent avec l'espoir d'y trouver quelque moyen plus prompt de se créer un avenir; les autres pour faire suivre l'école à leurs enfants; beaucoup, hélas! dans l'espoir de vivre aux dépens de la charite.

L'indolence, nous l'avons dit, est au compte de l'esclavage. L'esclavage a fait les paresseux: noirs et blancs. Ces derniers ne sont pas, tant s'en faut, une rareté dans le Sud. Dès lors on ne saurait, sans injustice, anathématiser chez le noir, ce qu'on tolère chez le blanc.

N'exagérons pas, au surplus, la nonchalance nègre. Dans un seul État, le bureau gouvernemental a enregistré cinquante mille contrats de travail, passés entre les affranchis et leurs anciens maîtres. Une forte proportion d'ouvriers noirs cultive de petits domaines acquis au moyen des salaires accumulés. En 1868, malgré la condition misérable du pays, deux millions sept cent mille balles de coton — cinq cent mille de plus qu'en 1865 — ont été apportées sur le marché. Ce chiffre, le 30 p. $^0/_0$ de la récolte aux beaux temps de l'esclavage, n'a rien de décourageant, si l'on songe qu'une beaucoup plus forte portion du sol est maintenant affectée aux produits alimentaires.

Les propriétaires qui paient régulièrement trouvent autant d'ouvriers noirs qu'il leur en faut.

Le général Abbott, capitaliste vivant dans la Caroline du Nord, me disait qu'une fois sa réputation de payeur intègre bien établie, il avait vu accourir plus de travailleurs nègres qu'il n'en pouvait employer.

Un Suddiste, grand planteur de riz — Georgie — homme juste et droit, affirmait que les noirs, convenablement rémunérés, faisaient chez lui plus d'ouvrage et meilleur, que lorsqu'ils étaient asservis.

On a prétendu que le nègre ne saurait soutenir la concurrence de travail avec le blanc. Si cela est vrai pour certains travaux, pour d'autres cela est faux. Un blanc coupera à grand peine deux *cordes* de bois par jour; le nègre en coupera trois et même quatre.

Le planteur géorgien que je citais tout à l'heure avait essayé des ouvriers irlandais sur ses plantations de riz; les Irlandais se montrèrent si parfaitement incapables, que M. Z*** reprit bien vite ses anciens esclaves. Ceux-ci ne l'en firent pas repentir; grâce à leur activité, le revenu de ses terres augmenta en proportions fabuleuses (1).

Une revue suddiste, *The Land we love*, éditée par un ancien général confédéré, qu'on ne peut certes accuser de partialité envers les nègres, disait, mars 1866: — « Les Irlandais passent en Europe pour d'excellents ouvriers. Les nègres leur sont très-supérieurs. Une centaine de terrassiers irlandais travaillaient, il y a quelque quinze ans, sur la James River et le Kenawha Canal, concurremment avec un nombre égal de nègres, cultivateurs de leur métier, complétement étrangers à ce genre d'ouvrage. Les deux bandes rivalisaient de zèle. Les nègres laissèrent bien vite derrière eux les Irlandais, qui n'avaient de supérieur que leur incroyable vanité. »

Lorsqu'il s'agit d'énergie et de travail, les nègres, on le voit, luttent victorieusement avec les blancs. Ils l'ont prouvé dans les Etats du Nord et dans le Canada. Pourquoi ne le prouveraient-ils pas au Sud, dont les cultures spéciales présentent, pour la race blanche, des dangers qui n'existent pas pour les hommes de couleur?

Autre accusation. L'incurable prodigalité du nègre, affirment les planteurs, l'empêchera toujours d'améliorer sa position!

La fantaisie et la dépense, avouons-le, sont un des péchés mignons de l'esclave affranchi. Il lui faudra du temps pour s'en

1. Le directeur du bureau d'Andersonville s'était adressé, pour certains travaux publics, à de misérables blancs sans le sou, qu'on appelle ici *crackers* — fanfarons. — Force avait été de les renvoyer au plus vite, et de les remplacer par les noirs, plus actifs, plus habiles, et plus dociles ouvriers.

corriger. Mais si l'esclavage a favorisé chez lui cette disposition, la liberté l'en guérira. J'ai rencontré, dans le Nord, nombre de nègres économes, prospères et même riches. Les dix-huit mille affranchis de Philadelphie — malgré la concurrence blanche qui, disait-on, devait les écraser — possédaient, en 1837 déjà, pour cinq cent cinquante mille dollars d'immeubles, et huit cent mille dollars d'autres valeurs. Ils avaient construit seize églises, créé quatre-vingts sociétés de bienfaisance, et, dans une seule année, employé soixante et dix mille dollars au rachat de leurs frères encore asservis. L'un des hommes les plus riches de Washington, M. L***, est un noir.

Ces habitudes de prévoyance gagnent du terrain dans le Sud. Les caisses d'épargne, les sociétés d'assurances mutuelles, les sociétés coopératives immobilières, s'y organisent rapidement. Dans la seule ville de Macon, — Georgie — les affranchis ont acheté deux cents maisons. A Savannah, durant mon séjour d'un mois, ils ont versé cinq mille six cent soixante et dix-neuf dollars dans la caisse d'épargne — deux mille trois cents de plus que l'année précédente, et la saison était mauvaise. — En trois ans, à dater de l'émancipation, les affranchis du Sud ont placé un million cinq cent mille dollars. Cent quatre-vingts nègres ont, en une seule année, acheté des propriétés dans les environs d'Augusta; deux cent vingt affranchis ont construit des habitations à Atlanta et à Columbia. Dans cette dernière ville, un artisan noir a, par son industrie, réalisé une fortune de cinquante mille dollars; quarante chefs de famille ont payé en six mois des maisons de cinq cents à douze cents dollars; enfin, dans les îles situées non loin de Charlestown, deux mille affranchis ont eux-mêmes bâti leurs cottages, et payé leurs petits domaines.

Acquérir un morceau de terrain n'est pas toujours facile pour le nègre. Les blancs refusent parfois de vendre au noir le sol qu'il a si longtemps baigné de ses sueurs. Le gouvernement de la Caroline du Sud remédie à ce mal. Il avait, en 1869, consacré deux cent mille dollars à l'achat de vastes domaines, pour les morceler et les revendre en détail à tout bon payeur, quelle que fût la couleur de sa peau. L'expérience a réussi : quarante mille acres étaient placés dès la première année. Aussi le gouvernement a-t-il voté, pour 1870, quatre cent mille dollars de plus, destinés au même emploi (1).

A l'heure qu'il est, les nègres possèdent douze millions de dol-

1. Les autres États du Sud suivront sans doute cet exemple.

lars, déposés dans les caisses d'épargne : cinq cent cinquante-huit mille dollars de plus qu'il y a douze mois.

Venez encore parler de l'incurable prodigalité du noir !

La soif d'instruction, qui dévore ces pauvres gens, relèvera mieux encore leur niveau moral. Esclaves, elle les embrasait. En dépit de leurs maîtres et des lois, ils employaient les moyens les plus ingénieux pour recueillir quelques bribes de connaissances élémentaires.

Sam, esclave, reçut un matin l'ordre d'allumer du feu dans la salle d'etude où les enfants prenaient leurs leçons. La gouvernante, justement, leur montrait les lettres. Sam arrange son bois, allume son feu, écoute attentivement la maîtresse, regarde du coin de l'œil les caractères indiqués, et fait si bien, qu'avant de sortir, il savait la moitié de l'alphabet. Dès lors, chaque jour, en balayant la chambre, il redisait ses douze premières lettres. — Mais les autres ! comment en découvrir le nom ? Il époussetait et se creusait la tête, lorsque massa Tom, le petit écolier, entre pour chercher un livre : — Voilà mon affaire ! se dit Sam. Puis, à haute voix :

— Vous savez terriblement bien vos leçons, massa Tom !

Massa Tom, flatté, fait un signe d'assentiment.

— Vous savez beaucoup de ces choses-là, contre le mur ! poursuit Sam, en montrant des gravures : Mais ça ! — il désigne l'alphabet — : Vous ne savez pas ça ?

— Moi ! comme si je ne savais pas mes lettres !

— Toutes ? Parie que vous ne connaissez pas celle-ci, qui tient les jambes en l'air ?

Massa Tom hausse les épaules : — Ça, c'est un Y !

— Seigneur, quel nom ! Et celle-là, assise par terre, la savez-vous?

— L ! fait dédaigneusement massa Tom.

— L ! massa Tom, vous savez tout ! Alors, vous savez peut-être aussi cette petite, et cette grande..... et cette autre....

L'enfant les nomma toutes. Sam n'en perdit pas une. Avant que la guerre l'émancipât, Sam écrivait et lisait couramment.

Un autre nègre s'initia lui-même aux mystères de la lecture, en étudiant les lettres gravées sur l'argenterie du maître. Un *groom* se servit des enseignes, dont il reproduisait ensuite les lettres sur le sable de l'écurie, pour arriver au même but

A peine la guerre avait-elle commencé son œuvre d'affranchissement, cette ardeur d'instruction, intense, fit explosion comme un incendie allumé partout à la fois. Les esclaves accoururent en

foule dans les écoles noires, ouvertes — Louisiane — par le général Banks. Les pères et les mères qui amenaient leurs enfants, s'asseyaient avec eux sur les bancs de l'école, pour recevoir les mêmes leçons. Un instant, l'œuvre sembla compromise faute d'argent. Grande fut la consternation des noirs : — « Les pétitions pleuvaient de toutes parts, dit le surintendant Alvord. Une entre autres, mesurant au moins trente pieds de longueur, apportait les supplications de dix mille nègres. Rien d'émouvant comme ces noms, comme ces croix plus nombreuses encore, tracés par tant de mères et tant de pères ignorants eux-mêmes, qui, implorant une bonne instruction pour leurs enfants, promettaient de subvenir aux frais, en prélevant chacun une petite finance sur leur excessive pauvreté. »

Le premier soin de Sherman, entrant à Savannah, fut d'établir des écoles noires. L'une d'entre elles s'ouvrit dans le *Bryant's Slave Mart:* le marché où, quelques jours auparavant, les nègres étaient vendus à l'enchère ! Cinq cents élèves se firent inscrire d'emblée, et les affranchis souscrivirent mille dollars pour le traitement des institutrices.

Même enthousiasme à Wilmington. Les instituteurs envoyés par l'*American Missionary Association* à la suite de l'armée, entamèrent l'œuvre sans retard : — Les enfants, me disait M. Coarn, l'un des maîtres, devaient, le lendemain de mon arrivée, se trouver devant la porte de l'église. Avant sept heures, ils remplissaient les rues, et la cour regorgeait de noirs pressés de faire inscrire leurs enfants : — « S'il vous plaît, *Sah* ! prenez le nom de mes quatre marmots ! » — s'écriait un père en s'efforçant de percer la foule. — « Oh ! *Sah* ! prenez ceux-ci ! » beuglait un autre. — « Mon garçon veut suivre la classe ! » mugissait un troisième. — Crainte d'arriver trop tard, les derniers venus, retenus aux derniers rangs, se démenaient à qui mieux mieux ! Même empressement, même entrain, lorsque s'ouvrirent les écoles du soir pour adultes. En moins d'une semaine, plus de mille élèves étaient inscrits.

Depuis longtemps déjà, cette faim et cette soif d'instruction s'étaient fait remarquer chez les esclaves fugitifs, qui, durant la guerre, parvenaient à gagner le Nord.

Quatre mille noirs, stationnés au camp Nelson, demandaient à grands cris des écoles. Ils voulaient, disaient-ils, se préparer à bien employer leur liberté. M. Fee, l'un des instituteurs, voyait fréquemment les nègres au repos, étudier la leçon du lendemain. Leurs livres ne les abandonnaient pas durant leurs marches ;

maintes fois, le soir, autour des feux de bivouac, quelque camarade plus avancé que les autres lisait la Bible à haute voix ; et lorsqu'après la bataille, on ensevelissait les morts, on trouvait sur eux l'Évangile avec l'alphabet.

La guerre terminée, on put contempler ce spectacle extraordinaire : une race ignorante, asservie pendant deux siècles, se relevant de son ignominie pour supplier, avant toute chose, qu'on lui procurât des moyens d'instruction. En réponse à ce cri, le *Freedman's Bureau*, les Quakers, ces amis dévoués du nègre, l'*American Missionary Association*, envoyèrent dans le Sud leurs bataillons d'instituteurs, et les écoles s'ouvrirent partout, brillant dans les ténèbres comme les étoiles dans la nuit.

Je ne crois pas que l'histoire offre l'exemple de progrès accomplis avec une aussi prodigieuse rapidité.

L'humble école du Fort Monroe inaugurait, en 1861, les débuts de cette œuvre immense. Avant que dix ans se fussent écoulés, quatre mille cinq cents écoles dirigées par dix mille instituteurs, recevaient vingt-cinq mille nègres, tant adultes qu'enfants; et vingt-cinq établissements supérieurs — écoles normales, universités — réunissaient quatre mille étudiants de couleur, qui, tous, travaillaient à devenir les educateurs de leur race.

Dans la seule Caroline du Sud, vingt-cinq mille esclaves émancipés qui, avant la guerre, ne connaissaient pas une lettre, lisent leur Bible maintenant.

Les écoles nègres — j'en ai visité un grand nombre — m'ont autant ravi qu'étonné. Rien n'égale l'ardeur au travail des élèves; la classe est pour eux le plus vif des plaisirs.

— S'il vous plaît, Madame, ne nous donnez pas de longs congés ! disait un négrillon de Charleston, au moment où commençaient les vacances.

— Pas besoin de les pousser ! s'écriait un affranchi, parlant de ses enfants : Ils n'ont que leurs maîtres dans la tête !

— Peux pas tirer ma Margaret de ses livres ! faisait une maman noire : A peine a-t-elle avalé son dîner, vite la voilà le nez sur sa leçon !

Les adultes, les hommes, les femmes dans la force de l'âge, les vieillards eux-mêmes, pressés du désir de *savoir*, ne craignent pas de prendre le chemin de l'école avec leurs enfants.

J'ai vu trois générations, assises sur le même banc, écouter les mêmes enseignements et s'appliquer aux mêmes exercices. Depuis six à soixante ans, depuis trois à six pieds, tous les âges et toutes les tailles s'y trouvaient représentés. L'une de ces classes

avait pour cadet un garçon noir d'ébène, aux yeux brillants d'intelligence, âgé de sept ans ; pour aîné, un nègre athlétique, esclave pendant vingt ans, et qui en comptait quarante à cinquante. A côté de lui, une petite fille s'escrimait de son mieux sur l'ardoise; une femme à l'air éveillé venait après, puis un ou deux enfants, puis un vieillard; ainsi de suite. L'école présentait le plus surprenant aspect. Au dernier rang, était assis un nègre, Tom, père du petit bonhomme qui occupait la place numéro un.

Sans ouvrage, Tom préférait suivre l'école en compagnie de fillettes et de gamins, plutôt que de perdre son temps, et l'occasion d'apprendre. La classe terminée, m'approchant de lui, je le louai de son zèle :

— Les mots de quatre lettres, *Sah*, je m'en tire encore! me dit le brave homme. Mais les grands mots! — Il secoua la tête : — Je vois bien les premières lettres ; après ça, il me semble que je marche dans la nuit ; je ne sais plus où poser le pied ! Pour Mosé — son fils — en voilà un d'habile ! il vous lit des mots longs, longs, longs, comme ça ! — Et Tom étendit son bras, qui n'était pas court : — J'espère qu'on en fera un savant ! ajouta-t-il avec fierté.

Si l'on veut apprécier la soif d'instruction que ressent le nègre adulte, il faut visiter une classe du soir. On y verra réunis autour du tableau où s'alignent les lettres, des aïeuls et des aïeules qui, sans les fortes lunettes dont s'arment leurs nez, ne distingueraient pas un V d'un O. La plupart d'entre eux, naguère esclaves, ont croupi dans une ignorance telle, que le seul aspect des caractères imprimés leur donne le vertige. Aussi, rencontre-t-on fréquemment quelque nègre âgé, assis à l'écart, tenant d'une main l'alphabet qu'il épèle à haute voix, tandis que de l'autre il cache sous son pouce toutes les lettres, sauf une, afin de les empêcher de danser devant ses yeux.

Un soir, je me trouvais dans la classe d'adultes, à X***. — Sambo, nègre colossal, debout au milieu des élèves, l'air emprunté, raide comme un piquet, ne quittait pas des yeux l'institutrice. Celle-ci faisait épeler le mot : *révélation*. Chaque écolier avait la permission de recommencer trois fois ; si, au troisième essai, l'élève n'était pas venu à bout du mot, un autre le remplaçait. Vient le tour de Sambo. L'anxiété, le désir de réussir où ses compétiteurs ont échoué, se lisent sur sa figure. Il réfléchit un instant, se frotte la tête, pour réveiller ses facultés, puis commence, saisi d'une inexprimable angoisse. Dès la seconde syllabe, Sambo se

fourvoie, recommence, et se trompe encore ! La transpiration perlait en grosses gouttes sur son front. Pour la troisième et dernière fois, le pauvre Sambo rassemble ses forces, regarde l'institutrice, comme un accusé regarde le juge qui va prononcer la sentence de mort ou le verdict d'acquittement, puis, syllabe après syllabe, prononce distinctement r-é-ré ; v-é-vé ; l-a-la; t-i-o-n, tion ; *révélation !*

— Bien ! fait l'institutrice. Sambo pousse un soupir de bonheur; après quoi, les lèvres épanouies, il promène autour de lui un regard triomphant.

Leur grand âge, l'action abrutissante de l'esclavage, empêchent en général les vieillards d'arriver à lire couramment. Cette règle, toutefois, présente plus d'une exception. Mary, esclave dès sa naissance, avait quatre-vingt dix ans, lorsqu'elle apprit sa première lettre. Au bout de trois mois, Mary épelait déjà quelques versets de la Bible :

— Tante Anne n'avait pas dépassé le premier livre de lecture, me racontait l'une des jeunes institutrices de Natchez, quand un dimanche, elle vint écouter la récitation des dix commandements, faite par nos petits garçons. Le lendemain, tante Anne entre dans ma chambre, la Bible en main :

— Miss Hattie ! dit-elle, permettez-moi de lire les dix commandements. Si je me trompe, ne me reprenez pas avant que j'aie fini.

Tante Anne ne fit que deux fautes.

— Comment, lui demandai-je, êtes-vous parvenue à lire si bien ?

— Oh ! miss Hattie ! lorsque hier j'ai entendu les enfants, la honte m'a pris ! Ils savaient les commandements par cœur, tandis que moi, une vieille femme, je n'aurais pas même pu les épeler ! Miss Hattie, ça me faisait mal ! Alors je me suis dit : Je les saurai. J'ai pris ma Bible, je suis allée dans le bois. Personne ne pouvait m'entendre. J'ai cherché les dix commandements, je les ai trouvés, épelés, répétés. Oh ! miss Hattie ! maintenant je les sais, maintenant je les lis !

Tante Anne, au temps de l'esclavage, avait subi le fouet pour crime d'*alphabet*.

Impossible de contempler sans émotion le bonheur de ces pauvres gens, lorsqu'au sortir de la première leçon, ils rentrent chez eux, grandis à leurs propres yeux par cette première conquête.

Phoebé, vieille femme de couleur, se désolait à l'idée que jamais elle n'arriverait à lire. Mme V*** prend un volume, et pose le doigt sur un des signes mystérieux:

— Vous voyez cette chose ronde ?

— Oui, Madame.

— C'est un O : Dites O.

Phoebé ouvre une gueule de crocodile et crie : O !

— Eh bien! c'est une des lettres de l'alphabet. Partout où vous apercevrez ce rond, vous saurez qu'il s'appelle O.

Comment rendre le ravissement de Phoebé ! Sans perdre un instant, elle se met à chercher des *o*, dans les textes bibliques suspendus au mur, et chaque fois qu'elle en trouve un, signale sa découverte par de joyeuses exclamations ; après quoi, elle court rayonnante, faire part de sa science à mari, enfants et petits-enfants ! Phoebé, qui dès lors a régulièrement suivi l'école, lit non-seulement des *o*, mais tous les livres qu'on veut bien lui prêter.

Un nègre — classe du soir, Montgomerry — incliné sur l'énorme bible que portait le pupitre, s'absorbait dans l'entreprise ardue d'en épeler mot après mot quelques versets. Il pouvait avoir cinquante ans.

— Qui est cet homme ? demandai-je à l'institutrice.

— Un ouvrier de campagne. Il a quatre milles à faire pour se rendre ici, autant pour s'en retourner. Sa journée de travail finit juste soixante minutes avant la leçon ; or, Fred a si grand peur d'en manquer une syllabe, qu'il ne soupe que l'école terminée, revenu tard chez lui.

Les blancs méprisent les nègres ; c'est très-bien. Mais trouvez-moi en Angleterre, en Écosse, en Irlande, en France ou ailleurs, des adultes, quelque blancs qu'ils soient, qui s'acharnent à l'instruction comme le fait ce bétail noir. Pour ma part, j'aurais été heureux de constater, parmi les suddistes blancs qui appartiennent à la classe inférieure et ignorante, un dixième seulement du zèle intellectuel que déploient les noirs.

Quarante mille nègres, tant hommes que femmes, tous pères et mères de famille, quelques-uns aïeuls et bisaïeuls, fréquentaient les classes du soir, lors de mon séjour au Sud. En une seule année, ils ont donné deux cent mille dollars pour l'instruction de leurs enfants ! Cela, au sortir des abrutissements de l'esclavage !

Essayez d'en demander autant à nos populations .

Dans la grande famille humaine, chaque race a ses aptitudes spéciales. La race blanche a fait preuve de plus d'énergie, de plus de réflexion, d'un esprit plus inventif, d'un caractère plus viril que la race noire, cela est certain. Mais l'éducation ne peut-elle

pas égaliser les niveaux ; remettre au pas, l'enfant que ses aînés ont devancé ? Le nègre, cet enfant arriéré, rattrapera les frères qui l'ont devancé, j'en ai le ferme espoir. Qu'on me permette de citer quelques faits à l'appui.

Dix mille nègres de tout âge, avancent, à l'heure qu'il est, aussi rapidement dans les écoles, que dix mille blancs d'âge pareil, soumis au même enseignement.

J'ai vu, dans le Haut-Canada, les élèves noirs assis à côté des élèves blancs. Les uns se montrent aussi capables que les autres, affirment les professeurs.

Le collège d'Oberlin — Ohio — réunit étudiants noirs et blancs des deux sexes. Tous suivent les mêmes cours de latin, de grec, de mathématiques, de philosophie. Et les noirs tiennent tête aux blancs. — Osera-t-on prétendre, après cela, que la race noire est condamnée à une éternelle infériorité ? En tous cas, elle a ses hommes d'élite, qui se chargent de prouver le contraire.

Un nègre, remportait naguère la médaille d'or, à l'université de Toronto.

L'étudiante, qui prenait ses degrés au premier rang du collége d'Oberlin, était une négresse. Je la retrouvai, directrice du *Coloured Institute*, à Philadelphie.

M. Basset, alors principal de cet institut, nommé plus tard ministre d'État à Haïti, est un nègre.

Langster, autre gradué d'Oberlin, l'un des avocats les plus éloquents que j'aie entendus, est un noir.

Frédérick Douglas et Sella Martin, deux orateurs hors ligne, sont nègres.

Les poètes Frances Harper et Maria Child appartiennent à la race africaine.

L'astronome Banneker était un nègre du Maryland.

Le sénateur actuel, représentant du Mississipi ; le secrétaire d'État de la Caroline du Sud ; le lieutenant-gouverneur de la Louisiane, sont tous des noirs. Il y a des nègres docteurs en médecine, des nègres docteurs en théologie, des nègres éditeurs de journaux, des nègres écrivains, des nègres négociants, magistrats, juges, shérifs. Pas un emploi qui n'ait son représentant nègre ; pas un fonctionnaire nègre qui ne remplisse régulièrement les devoirs de son emploi.

Venez soutenir, en présence de ces réalités, que *jamais* le nègre ne dépassera un *certain* point de développement !

— Il se peut ! disent les Suddistes : Mais donner, d'emblée, droit de vote aux noirs, c'était une dangereuse absurdité !

Nous l'avons vu : c'était une nécessité politique.

Il y a plus. Sous un gouvernement qui tient le pouvoir de ses administrés, de quel droit priver de leurs privilèges politiques quatre millions d'administrés ?

Sous un gouvernement qui déclare que l'impôt sans la représentation est une tyrannie, de quel droit refuser la représentation aux hommes de couleur qui, imposés à l'égal des blancs, versèrent dans le trésor public — 1868 — vingt millions de dollars, produit de la taxe que subissait leur culture cotonière ?

— Il fallait, reprennent les Suddistes, commencer par l'éducation politique des nègres. Après, on leur aurait conféré des droits.

C'est fort aisé à dire. Si le fait du suffrage n'avait pas assuré les droits des noirs, leur aurait-on jamais reconnu ces droits ? Aurait-on fourni aux noirs les moyens de développement nécessaires à l'acquisition, puis à l'exercice de ces droits ? — Il est permis d'en douter.

Après tout, la meilleure manière de préparer un nègre, ou tout autre homme, à user du droit de suffrage, c'est de le lui donner.

— « On apprend à voter bien, en votant souvent ! a dit Beecher : Le nègre se forme par ses erreurs et par ses faux coups. »

« Le droit de suffrage accordé au nègre, ajoute-t-il, transforme les grands *politiciens* suddistes en professeurs d'universités noires. Tous étant intéressés au vote du nègre, il leur importe à tous que le nègre vote dans leur sens. Les hautains candidats du Sud prendraient-ils la peine d'exposer au nègre le pour et le contre de telle ou telle politique, si le nègre n'avait pas en main le vote : ce talisman sans pareil ? Qui donc, jadis, songeait à entretenir *Pompée* ou *Sam* de lois, de principes politiques et d'élections ? Aujourd'hui, les nègres entendent toutes sortes de choses merveilleuses, sur le gouvernement des peuples. N'est-ce point ici la vraie éducation ? Le vote, tout comme l'école, civilisera les noirs. »

On l'a reconnu du reste, les affranchis exercent leur nouveau pouvoir, avec une modération qu'on n'osait espérer. Nul, plus que les représentants de couleur, ne s'est plus énergiquement élevé, dans les assemblées constitutionnelles des Etats du Sud, contre la répudiation de la dette ; nul n'a plus courageusement maintenu l'honneur du pays. Cependant, cette dette, qui l'avait contractée ? Leurs maîtres et pas eux. Si elle était reconnue, qui devait la payer ? Eux pour leur part d'impôts.

Le même bon sens, le même sentiment de dignité et de responsabilité, s'est rencontré dans les tribunaux. Un nègre, accusé de voies de fait envers un blanc, s'est vu condamné à l'unanimité par le jury composé de nègres. La justice, ici comme dans plus d'un cas, a primé les anciens griefs.

Un Suddiste s'écriait, contraint par l'évidence : — Ils se conduisent si bien, que j'ai repris l'espoir! Au bout du compte, puisque le suffrage devait leur être accordé, plus vite ils s'en servent et mieux cela vaut!

C'est tout juste la thèse de Beecher.

XXXV

INDIVIDUALITÉ DU NÈGRE.

Si l'on veut saisir le nègre au vif de son individualité, il faut l'aller chercher parmi les classes ignorantes et pauvres.

Le nègre qui a passé par les écoles, les colléges, la vie publique y a laissé beaucoup de son originalité. Sa peau est restée noire mais ses manières, ses idées, son caractère ont *blanchi*, qu'on me passe le mot.

Les plantations conservent encore le vrai nègre, à l'état de nature; ou, si l'on veut, à l'état brut. Ce nègre-là aime la bonne chère, le clinquant, les couleurs éclatantes. Vous rencontrerez madame sa femme en turban vert, en robe jaune, un parasol rouge à la main (1). Telle mendiante de profession vous tendra ses dix doigts chargés d'anneaux de cuivre. Le dandy noir porte un chapeau blanc, une cravate écarlate, un habit chamarré. Il balance fièrement sa canne; moins peut-être, parce que c'est *distingué*, que pour affirmer son indépendance. En temps d'esclavage, l'usage d'une canne était interdit au noir.

Crédule à l'excès, le nègre devient facilement la proie des aventuriers. Un colporteur yankee fit fortune dans le Sud, en vendant aux nègres certaine poudre qui, affirmait-il, les blanchirait comme neige! Nos grands enfants d'en acheter par paquets. — D'autres fripons mettant à profit, sitôt la guerre terminée, les bruits de confiscation et de partage des biens qui circulaient dans la population noire, débitèrent des milliers de petits bâtons en bois peint, lesquels, plantés dans la propriété d'un rebelle, en assuraient la possession à celui qui les y enfonçait! — Cette crédulité, on le conçoit, disparaît à mesure que se répand l'instruction.

1. Nos Européennes craignent-elles la fanfreluche, les oripeaux, les disparates? — TRAD.

Le nègre a la passion des phrases sonores et des grands mots. Sambo, le noir qui me servait à Lexington, me demandait si j'*assumerais* encore un peu de beurre? — Un autre, annonçait en pleine assemblée religieuse que : *différents procédés seraient* EXÉCUTÉS!

Quiconque s'adresse au nègre, doit veiller sur ses lèvres. Laisse-t-on échapper un polysyllabe? vite, le nègre s'en empare, comme un affamé se saisirait d'un pain frais, et l'emploie à tort et à travers.

M. X*** ayant, dans une réunion d'édification mutuelle, parlé de la vie temporelle comme d'un temps de *probation* : — Oui, s'écria avec emphase un des membres noirs de l'assemblée, — Ainsi que vient de le dire notre frère, nous sommes tous ici-bas, en état de *prohibition!*

M. V***, instituteur, me racontait qu'un nègre, présentant M. N***, respectable missionnaire, à son Église, l'introduisit en ces termes : — « Notre frère *venimeux!* » — il voulait dire *vénérable.*

Le même nègre pressait ses auditeurs de reconnaître leurs péchés et de se frapper la poitrine : « comme de vieux *Ré — publicains* »!

Certain brave chrétien de même couleur, aimait à employer, dans ses prières publiques, le mot baroque de : *disarumgumptigated,* aussi incompréhensible pour lui que pour ses auditeurs. Il priait pour que leur cher pasteur fût : *disarumgumptigated!* pour que les instituteurs blancs, qui venaient de si loin instruire les nègres, pussent être : *disarumgumptigated!* L'excellent homme réservait ce mystérieux assemblage de syllabes pour les cas où son vocabulaire ne lui fournissait pas de terme assez expressif. Plus long était le mot, plus digne lui paraissait-il de ce service d'honneur.

Les titres pompeux que confère telle ou telle association à ses membres, ont un grand attrait pour le nègre.

Tom, valet de chambre de la famille M***, faisait partie de trois sociétés. Dans la première, il était : *Grand Gardien!* dans la seconde : *Vénérable Patriarche! Grand Scribe!* dans la troisième. Or, le *Grand Scribe* apprenait encore à écrire.

Le même goût du fastueux préside au choix des noms que donnent les nègres à leurs enfants. J'eus, dans l'école de X***, l'honneur de caresser la tête laineuse d'un *Festus Edwin Leander Gannett*, voisin d'une petite *Cornelia Felicia Jeudi M'Arthur!* L'école nègre de Macon renfermait un *Prince Albert*, une *reine Victoria!* — dont par parenthèse la science n'égalait pas le titre — un *Abraham Lincoln* et un *Jeff. Davis.* — Les noms des différents États, les jours de la semaine, les mois de l'année, tout est mis en

réquisition : Janvier Jone, Novembre Smith, Samedi Brown, Massachussetts Robinson, prennent place, côte à côte, devant le même tableau (1).

Les nègres, à l'état primitif, se montrent indolents d'esprit, irréfléchis par paresse. Leurs enfants, interrogés dans l'école, font le plus souvent la réponse qui leur semble attendue, sans se demander si elle est juste ou non.

Au moment de quitter l'école nègre de X***, mon compagnon M. Smith, adressant quelques paroles aux enfants de la plus jeune classe, leur apprit que nous allions partir ; selon toute apparence, pour ne jamais revenir. Puis, désireux de diriger leur attention vers le ciel :

— Nous reverrons-nous une fois ? demanda-t-il.

— Non ! répondirent tout d'une voix les enfants, qui s'arrêtaient au sens immédiat de la déclaration de M. Smith.

— Êtes-vous sûrs ? reprit M. Smith, dans l'espoir d'exciter leur réflexion : Êtes-vous *tout à fait* sûrs, que nous ne nous reverrons jamais ?

— Oui ! — s'écria de nouveau l'école entière.

— Voyons ! Faites attention à ce que je vais vous demander : Est-ce que je mourrai une fois ?

— Oui !

La figure de M. Smith s'éclaira. Il était enfin compris !

— Eh bien ! une fois mort et enterré, tout sera-t-il fini pour moi ?

En chœur : — Oui !

— Tout à fait ?

— Oui !

— Personne ne dit non ?

Toutes les voix : — Non !

M Smith, déconcerté, garde un instant le silence ; après quoi, essayant d'une nouvelle manœuvre :

— Un homme bon va-t-il au ciel ?

— Oui.

— Irons-nous au ciel, si nous sommes bons ?

— Oui.

— De sorte que nous pouvons espérer de nous revoir là-haut ? N'est-ce pas ?

— Oui.

1. Ne connait-on pas, sur ce point,
Bon nombre de blancs qui sont nègres — TRAD.

M. Smith se tint pour satisfait.

Instituteurs et institutrices nous ont souvent répété, que la partie la plus difficile de leur tâche, est d'apprendre aux enfants à penser avant de parler !

Le Rév. Haley, missionnaire de la Géorgie, s'apprêtant à enseigner la prière dominicale aux écoliers d'une salle d'asile, leur ordonna de répéter chaque phrase après lui.

— Êtes-vous prêts ?

— Oui.

— Bien ! commençons : Notre Père....

Les enfants, dociles aux prescriptions de M. Haley, répètent phrase après phrase, jusqu'au mot *Amen*. Le Rév. Haley comptait faire suivre la récitation de quelques réflexions pratiques.

— Je vais maintenant, reprend-il.

— Je vais maintenant ! fait la classe.

— Non, non, ce n'est pas cela. Nous avons fini la récitation.

— Non, non, ce n'est pas cela ; nous avons fini ! crie la classe à tue-tête.

— Vous ne me comprenez pas !

— Vous ne me comprenez pas.

M. Haley, voyant qu'il s'était fourvoyé, se tut et se rassit (1).

Les instituteurs, décidés à réveiller l'intelligence de leurs élèves, les interrogent fréquemment sur la raison de tel ou tel fait. L'écolier, ainsi pris à partie, est forcé de se servir de son esprit, de son bon sens, et tel qui, tout à l'heure, débitait de sang-froid une grosse absurdité, étonnera par la lucidité de ses idées et par l'à-propos de leur application.

Jusqu'ici, le nègre a montré peu d'initiative. Bon employé, il s'acquitte à merveille des devoirs de sa charge ; mais qu'un incident inattendu fasse de lui un maître, le voilà dérouté. Soldat excellent, il est rarement devenu officier distingué. L'esclavage, convenons-en, est peu fait pour développer l'activité d'esprit et l'aptitude au commandement.

Le nègre ne sait pas généraliser. Que Sambo raconte une scène quelconque, il vous dira : Telle personne fit telle chose ; telle autre encore fit telle chose ! tandis qu'un blanc exprimerait la même idée par ces trois mots : Tous firent ceci ou cela. Les récits

1. Les mêmes faits se reproduisent journellement dans nos salles d'asiles d'Europe. — Trad.

des noirs s'allongent indéfiniment. Le narrateur est peintre, il est poète; il se sert d'un langage original, coloré, riche d'images. Le nègre pense en tropes; il crée pour les exprimer un style à lui, vigoureux et naïf. Les paraboles, les prophéties contenues dans la Bible, tout ce qui présente la vérité sous une forme dramatique s'empare de lui.

Cette faculté imaginative dégénère vite en superstition parmi les nègres sans culture, qui volontiers ont des songes, et tiennent les diseurs de bonne aventure en grand honneur. Les écoles avec les collèges dissiperont ces fantômes de l'âge ténébreux.

Né musicien, le nègre chante de l'aube au soir. Esclave, il chantait en accomplissant ses durs travaux. Les bandes emmenées dans le Sud pour y être vendues, trompaient les longueurs du voyage, endormaient la douleur des séparations par leurs chants.

Non contents de la place importante assurée aux hymnes dans le service divin, les nègres se réunissent souvent avant l'heure, pour répéter leurs cantiques favoris. Les enfants qui se pressent à la porte de l'école, bien avant qu'elle ne s'ouvre, chantent à gorge déployée leurs joyeux refrains. La voix des nègres est belle, harmonieuse; ils saisissent les mélodies avec une incroyable facilité. Dans une de leurs fêtes, M. X*** adapta des paroles que déjà ils connaissaient, à un air nouveau pour eux. Ils écoutèrent, attentifs; puis, à peine l'air achevé, le redirent en chœur, sans la moindre hésitation.

D'un caractère attachant et doux, le nègre se montre affectueux, docile, très-désireux de satisfaire ses supérieurs. Rien de touchant comme la gratitude que lui inspire le moindre acte de bienveillance, surtout si le procédé vient d'un blanc.

Durant mes visites aux stations missionnaires, les noirs apprenant qu'un étranger, venu de contrées lointaines, avait franchi d'énormes distances dans le but d'examiner leurs écoles, faisaient à leur tour des milles et des milles pour me rencontrer. Quelques-uns, saisissant mes mains, me disaient les yeux pleins de larmes : — Dieu vous bénisse, *Sah*, pour votre bonté envers nous, pauvres noirs !

Les institutrices et les instituteurs dévoués qui ont quitté le Nord, afin de se consacrer à l'instruction des nègres, sont de la part de ceux-ci l'objet d'une ardente reconnaissance. — Il ne se passait guère de journée, dans les *Homes* que j'ai visités, sans qu'une orange, une fleur, un bâton de *candi* ne fût apporté, soit de la part des parents, soit de celle des enfants. Mme X***, entre

autres, aurait pu ouvrir un bazar de petits pots blancs et bleus.

Les gamins et les fillettes en état d'écrire quelques mots, pressés d'exprimer leur tendresse à ceux qui, de si loin, sont venus les initier aux mystères de la calligraphie, déposaient furtivement sur le pupitre de l'instituteur ou de l'institutrice leurs épîtres tracées sur quelque lambeau de papier.

« Ma chère maîtresse, Mme B*** ! écrivait une négrillonne : Je vous aime tant, et je vous aimerai toujours ! Ma mère me dit chaque matin d'obéir à ma maîtresse, et de ne jamais faire ce qui est défendu, et de prier chaque jour pour mes maîtresses. Chère Mme B**, j'essaie de faire bien pour vous plaire ; mais quelquefois je fais mal. Pourtant, je n'ai jamais l'intention de mal faire, car je vous aime jusqu'au fond du cœur. — FLORA B. »

Voici un autre échantillon. Ce billet-ci vient d'un garçonnet, embrasé de la tendresse la plus passionnée pour son institutrice, miss T***.

« Mon *amour* de miss T***. Je prends sur moi de vous écrire une lettre, car je vous aime de tout mon cœur ! Et j'espère que vous m'aimez ; et si vous ne m'aimez pas, oh bien ! moi, j'espère que vous m'aimez ! Les roses et le sucre, et le morceau de fer sont pour vous. J'aime la terre où vous marchez, car vous êtes si bonne ! Vous êtes si bonne pour vos écoliers ; en vérité, vous êtes si bonne pour tout le monde, c'est pourquoi je vous aime, parce que vous êtes si bonne ! Et quand vous serez bien loin, je ne vous oublierai jamais. C'est la *dernière* lettre de votre cher ami. — W. B***. »

Mais le cœur du brave garçon était trop plein, pour se borner à cette lettre d'adieu. La semaine suivante, le petit cœur débordant se répandait en une nouvelle épître, la dernière toujours..... à laquelle en succédèrent bien d'autres !

Le missionnaire de Nashville, M. Mac Kim, homme éminemment pieux, travaillait, en dépit des moqueries et des persécutions, au relèvement de la race nègre. Ses écoles reçurent la visite de M. N***, pasteur du Nord. S'adressant aux enfants, M. N*** leur parla de notre corruption naturelle. Après quoi, désirant savoir s'il avait été compris :

— Enfants ! demanda-t-il, connaissez-vous quelqu'un qui soit pécheur ?

— Oui ! oui !

La chose était des plus aisées à Nashville.

— Connaissez-vous quelqu'un qui *ne soit pas* pécheur ?

— Oui !

— Bien sûr ?

— Oui ! s'écrièrent plus fort les enfants, toutes les mains levées à la fois.

M. N***, ne voyant guère là qu'une réponse de perroquet, reprit la thèse, la développa, insista sur les enseignements de la Parole de Dieu, et termina par cette sentence biblique : « Il n'y a point de juste, non, pas même un seul. » — Enfants, comprenez-vous cela ?

— Oui.

— Croyez-vous qu'il existe sur la terre un homme, un seul, qui ne pèche pas ?

Toutes les mains se lèvent : — Oui !

— Qui donc ?

— M. Mac Kim !

Persuader les enfants que M. Mac Kim pouvait être un pécheur ; cela, ni le pasteur du Nord, ni qui que ce soit au monde, n'y fût parvenu !

Le cœur aimant des nègres, leur bonne volonté, leur caractère facile, fait d'eux d'incomparables serviteurs. Un noir, simple garçon d'hôtel, avancera votre chaise, vous présentera assiette, verre ou plat, avec une grâce et un entrain qui semblent dire : J'ai plaisir à faire cela pour vous !

Durant l'esclavage, les nègres s'attachaient à tout maître humain. Plus d'un, même après le passage de l'armée libératrice, demeura fidèle à son ex-propriétaire.

Hector (1), domestique d'un Major confédéré, suivit l'officier pendant la campagne entière, faisant son service jusque sous le feu des bataillons.

— Oui, *Sah !* me disait-il à propos de la bataille de Gettysburg : Oui, *Sah !* je désirais ardemment que la victoire restât au Nord. Mais, *Sah !* j'aurais mieux aimé voir le Nord vaincu, que mon maître tué !

Le colonel Gibbons, confédéré, se battait en Pensylvanie, État où l'esclavage n'existait plus. Ajax, son nègre, continuait à le servir. Un jour que l'action avait été chaude, le colonel appelle Ajax, et lui indiquant la ferme voisine : — Va me chercher de l'eau pour les blessés ! dit-il.

1. Je l'ai connu en Virginie.

Ajax y court. Par une merveilleuse coïncidence, il y rencontre sa mère!

— Viens! fait-elle: Profite de l'occasion, recouvre ta liberté!

— Non! dit résolument Ajax: Mon maître a confiance en moi, je ne le tromperai pas.

Maintes dames suddistes me racontèrent comment, au fort du conflit, plus d'un esclave avait défendu le bien de ses maîtres, résistant aux menaces, et refusant de révéler le lieu où se trouvaient cachées les valeurs.

Tinsley, vieux nègre, appartenant jadis à Mme A***—Fayetteville—louait son travail, et jour après jour, comme aux beaux temps de la servitude, remettait à sa maîtresse l'argent qu'il avait ainsi gagné. Sans le tribut volontaire que lui payait Tinsley, Mme A***, ruinée par la guerre, aurait manqué de tout.

— La mort, ajouta Mme A***, qui me racontait le fait, n'éteignit pas l'affection de Tinsley. Il me légua six cents dollars, et quatre cents à un membre de ma famille.

Fidèles à leurs anciens maîtres, les noirs ont prouvé, par d'innombrables actes de dévouement, qu'ils savaient être reconnaissants envers leurs libérateurs.

A Roadman's Point — Caroline du Nord — un détachement de Fédéraux, poursuivi par l'ennemi, saute dans une barque, qui, juste au moment où pleuvaient les balles, s'ensable et ne bouge plus! Les soldats, couchés dans le fond de l'embarcation, se demandent lequel d'entre eux ira, au péril de sa vie, la renflouer? Nul ne répond.

Jœ, un noir, se lève: — Restez! fait-il tranquillement : Je m'en charge. S'ils me tuent, eh bien! ils me tueront! Moi, qu'est-ce que ça fait? Vous êtes soldats, vous! On a besoin de vous!

Jœ s'élance, plonge, remet la barque à flot, et tombe percé de sept coups de feu.

Autre trait :

M. X***, officier fédéral, cherchait à s'échapper de Richmond. Paul, esclave, lui servait de guide. Tout à coup, ils entendent aboyer les limiers lancés après eux. Paul indique exactement la route à M. X***, se fait une incision au pied, afin de dépister les chiens par l'odeur du sang, et s'élance dans le sens opposé. M. X*** arriva sain et sauf aux quartiers fédéraux. Paul, le nègre héroïque, fut à moitié déchiré par les chiens.

Grâce à la souplesse de sa nature, grâce à son esprit d'imitation, le nègre comprend la discipline et s'y soumet aisément.

Les écoles en fournissent la preuve. Pour peu que les institutrices le veuillent, les enfants atteignent à la perfection de l'exactitude. On voit les fillettes entrer par une porte, les garçons par l'autre, marchant au pas militaire, comme de vieux soldats. Sans bruit, sans trouble, ils prennent leur place, se lèvent, répondent, se rasseoient : un coup de timbre suffit à diriger leurs mouvements.

Cette faculté d'assimilation, cette promptitude d'intelligence, explique comment les esclaves fugitifs, qui franchissaient en foule les lignes de l'Union pour s'enrôler sous l'étendard de la liberté, devinrent si vite de bons soldats. Deux ans! il n'en fallut pas davantage, pour faire de cent mille esclaves, cent mille hommes de troupe, admirablement disciplinés.

La discipline n'était pas tout : il fallait du courage. On se demanda si les nègres en auraient? s'ils voudraient se battre? s'ils en seraient capables? La guerre, qui mit ces deux cent mille noirs en face de leurs anciens maîtres, répondit victorieusement à la question.

Le nègre s'est fait sa place dans l'estime des Américains. M. Higginson, colonel d'un régiment d'affranchis, déclare, dans son rapport officiel, qu'il a trouvé chez ses soldats noirs une énergie, une impétuosité, dont jamais il n'avait rencontré d'exemple, sauf peut-être chez les zouaves français.

« — Lors de notre première attaque, ainsi s'exprime le colonel Higginson, mes nègres, avant que j'eusse eu le temps de les faire descendre du steamer qui nous transportait, se pressant à découvert, en proue et en poupe, chargeaient et déchargeaient avec une incroyable rapidité, aux cris de : « Tenez bon! » — Dans l'intérieur du bâtiment, ils se disputaient les sabords, afin d'ajuster tel ou tel ennemi. Nos artilleurs noirs, montés sur la chaloupe canonnière, restaient solides devant un feu violent. La sécurité générale exigeait que tous les hommes, sauf les artilleurs, demeurassent dans l'entre-pont. On n'obtenait cela qu'à grand'peine. Tous s'élançaient, tous suppliaient qu'on leur permît de sauter à terre, pour courir sus aux rebelles. »

La charge de Port Hudson; les batailles de Milliken Bend, Newmarket Heights, Olustee, Poison Springs; la seconde attaque de Petersburg, virent les régiments noirs accomplir des actes héroïques. A l'affaire de Honey Hill — Caroline du Sud — les bataillons nègres, qui occupaient une des positions les plus dangereuses, méritèrent par leur inébranlable attitude l'admiration, même des hommes du Sud. Ces bataillons — le fait est rapporté par un récit suddiste — chargèrent à trois reprises, en vrais enragés, se

reformant chaque fois sous les balles, et laissant derrière eux les morts par monceaux.

Au plus fort de la bataille, Fitz-Gerald, un nègre, grièvement blessé à la jambe, n'en demeurait pas moins dans les rangs. Le major Nutt lui ordonne de se rendre à l'arrière-garde. Le soldat obéit. Un instant après, il était revenu.

— Allez donc à l'ambulance, Monsieur! lui dit sévèrement le major : Faites-vous panser.

Le soldat noir disparaît pour la seconde fois. Quelques minutes à peine écoulées, sa plaie bandée tant bien que mal, il se jette dans la mêlée, et se bat comme un lion.

— Ma femme et mes enfants étaient encore esclaves! dit-il simplement plus tard : Je pensais à eux.

Pendant l'attaque désespérée du fort Wagner, les régiments noirs, exécutant une charge magnifique, montaient à l'assaut du parapet de droite, luttant corps à corps avec les confédérés. Le sergent-major Lewis Douglas, fils de Frédérick Douglas, l'orateur nègre, voit tomber son colonel! il s'élance le premier sur le parapet, criant à grande voix :

— Enfants! Pour Dieu et la Liberté!

Un des sergents noirs, W.-H. Carney, parvenu à son tour sur le rempart et percé de trois coups, ne lâcha pas le drapeau. Le régiment reçut l'ordre de se retirer. Carney, tout sanglant, se traîne jusqu'à l'ambulance, y tombe demi-mort, et dit avec un fier sourire :

— Le cher vieux drapeau n'a pas touché la terre!

Rencontrant le général Abbott, commandant d'une brigade noire : — Quelle différence, lui demandai-je, avez-vous constatée, entre les bataillons de couleur et les bataillons blancs?

— Les nègres, lorsqu'il s'agit de la défensive, me répondit-il se laissent plus vite démoraliser. Mais pour l'attaque, ils valent les meilleurs soldats. Précipités en avalanche avec des cris forcenés, ils balayent tout devant eux!

XXXVI

LA CHRÉTIENTÉ NOIRE.

Nulle part, en Amérique, on ne rencontre une foi aussi candide, une conviction aussi absolue de la toute-puissance et de la toute-présence de Dieu, un amour aussi ardent, une aussi vraie piété, que chez les noirs convertis à l'Évangile.

Il leur semble voir l'Éternel se pencher vers eux, pour diriger leur vie jusque dans ses moindres détails : — Le Seigneur nous donne une belle journée, *Sah !* — entend-on crier, par quelque radieuse matinée de printemps, aux nègres qui vont et viennent sur le chemin. Et leur brillant regard, tourné vers le ciel, y contemple, on le dirait, Jésus, dont la main écarte les nuées.

Un vieillard avait si bien l'habitude de rendre grâces pour toutes choses, que lorsque, à son grand chagrin, il vit partir le missionnaire chéri de tous :

— Oui, mes frères ! s'écria-t-il : Notre ami nous quitte, *grâce à Dieu !*

Les nègres ont souvent des songes, que volontiers ils prennent pour des visions.

Sam, noir d'un grand âge, racontait les larmes aux yeux, dans une réunion biblique à Andersonville, comment le Seigneur lui avait, en rêve, montré des choses merveilleuses, et enseigné un hymne, que nulle oreille humaine n'avait jamais entendu.

Topaze, vieille négresse de Macon, très-pieuse, dit un jour au missionnaire : J'ai été en enfer !

Au geste d'effroi de M. X*** :

— Non pas pour y rester ! se hâta d'ajouter Topaze : Mais en vision, seulement pour y jeter un coup d'œil !

— Et qu'avez-vous vu ?

— J'ai vu le vieux Satan, assis devant sa porte. Il tenait un

énorme chaudron, toutbouillant, rempli de soufre et de feu. Les gens qui arrivent là ne sont pas à leur aise, *Sah !* le diable se montre terriblement dur envers eux. Quand ils pleurent, Satan frappe du pied en criant : — Taisez-vous ! pas de ces *piailleries* ! Pourquoi êtes-vous venus ici, si ça ne vous plaisait pas ? N'aviez-vous point de pasteurs, pour vous montrer le bon chemin ? Silence ! plus un mot ! — Et puis, *Sah*, il y a dans le coin une grosse pendule qui répète toujours : É-ter-ni-té ! É-ter-ni-té ! Les damnés demandent au diable : — Jusqu'à quand resterons-nous ici ? Et le diable leur répond : — Tous les cinq ans, un petit oiseau apportera, dans son bec, un grain de sable du bord de la mer : Vous resterez jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de sable au bord de la mer !

— *Sah !* poursuivit Topaze : Le Seigneur répond à toutes mes demandes ! — Je lui ai demandé, s'il agréait mes prières, de me faire voir une étoile pendant mon sommeil. Il m'en a montré une. Je lui ai demandé si j'irais au ciel ? « Sois fidèle jusqu'à la mort, m'a répondu Jésus : Je te donnerai la couronne de vie. » —Mais, Sah ! je ne me sentais pas encore rassurée, et j'ai crié : Seigneur, j'ai peur de mourir, j'ai peur de ne pas aller au ciel ! Alors Jésus m'a dit : « — Je te ferai grâce à la dernière heure ! » — Voyez, Sah ! Jésus m'a d'abord fait grâce, juste assez pour me mettre a bon chemin. A présent, je travaille pour obtenir la grâce de la dernière heure !

Après un instant de silence : — Écoutez, Sah ! reprit Topaze : J'avais coutume d'aller, le dimanche, compter mes poulets et ramasser mes œufs. Un dimanche matin, j'arrivais devant le poulailler, lorsque j'entends une voix me crier : Ce n'est pas le jour ! — Je m'arrête, j'écoute, et je continue ; mais la voix crie plus fort : Ce n'est pas le jour ! — Bien vrai, Seigneur, ce n'est pas le jour ! que je dis, et je retourne au logis. Après ça, je n'ai plus ni compté mes poulets, ni ramassé mes œufs le dimanche. Quelquefois Sally, ma petite nièce, coupe un peu de bois pour allumer notre feu. Ça me fâche, *Sah !* parce que ce n'est pas le dimanche qu'on doit rôtir du café ! Il faut faire ça le samedi !

Tante Nancy, autre négresse âgée, qui pendant l'esclavage travaillait sur la plantation de son maître, et qui, depuis l'affranchissement, habite une *case* dans les faubourgs de Hampton — Virginie — racontait ceci :

— Un jour, tout en fossoyant, je pensais que les uns iraient au ciel, les autres en enfer. Voilà que j'entends une voix : « Tu iras en

enfer! » fait-elle. Alors je dis : — Seigneur, vois-tu, je trouve que j'ai déjà assez à peiner et à souffrir comme ça, pendant ma vie, sans aller encore en enfer après ma mort ! — Alors une autre voix, bien plus forte, me crie : « Quelques prières de plus, quelques meilleures prières, et je te rencontrerai sur le chemin de la compassion ! » — Ce même soir, quand j'eus fini mon ouvrage, je me dis : Il faut que je cherche le Seigneur ! Je sors, je fouille partout dans le bois, j'appelle ; mais je ne trouve pas le Seigneur. Je vais vers tante Grâce : — Tante Grâce, que je fais, je deviens aveugle ! — Tante Grâce dit : — Tant mieux ! Fais encore quelques bonnes prières ! — Le lendemain soir, je retourne au bois, j'appelle encore, je ne trouve pas Jésus. Vous comprenez, je croyais le voir, comme on voit quelqu'un. Quand je rentrai, il était si tard que les coqs chantaient déjà ! Je me glisse dans mon réduit, je tombe endormie. Tandis que je dormais, je suis transportée, loin, bien loin, devant une grande maison blanche ! Je frappe. Une dame vêtue de blanc vient m'ouvrir. Elle avait les cheveux noirs ; elle riait, mais sans bruit. Je fais ma révérence, et je lui dis : — Bonjour ! — Elle me répond : — Bonjour ! Ne me *remettez*-vous pas ? — Non, que je lui réponds. — Vous devriez pourtant me connaître. Regardez-moi bien ! — Seriez-vous par hasard la vierge Marie ? — Oui, entrez. — Elle me conduit dans une chambre où il y avait, suspendues au mur, des régiments de robes pour toutes les tailles. Marie m'ôte mes haillons, elle me passe une de ces belles robes blanches ; sur ma tête, elle pose un turban couvert de pièces brillantes comme de petits dollars en or, vous savez ; après ça, elle me met des souliers neufs. Il y avait là un grand miroir : — Regardez-vous ! — me dit-elle. J'obéis. Voilà que la porte s'ouvre, et qu'entre un blanc ! Il était vêtu de noir, avec un gilet resplendissant de menus dollars, comme ceux de mon turban. Il tenait deux coupes dans sa main : — Salut ou perdition ? dit-il en me les présentant. Que choisis-tu ? — Oh ! il me semble le voir encore ! — Seigneur, que je dis, je choisis le Salut ! — Jésus porte la coupe à mes lèvres. On voyait quelque chose de blanc au fond. Je bois ; c'était doux ; trois jours après, j'en sentais encore la saveur. Je laisse un peu de liqueur dans le vase ! le Seigneur me le rend : — Bois tout ! qu'il fait. Puis : — Retourne dans le monde ! presse les pécheurs de venir à moi ! — Alors, Marie m'ordonne d'ôter ma belle robe blanche. Je ne m'en souciais guère, mais Marie reprend : — Je la garderai pour toi. Si tu es fidèle, je te la rendrai ! — Ma robe ôtée : — Comment faut-il que je m'en aille ? fais-je à Marie. — Comment es-tu venue ? qu'elle répond. — Par la foi. — Eh bien ! re-

tourne-t-en par la foi! — Marie me saisit, me lance, je vole comme un oiseau, et je me retrouve dans mon grenier!

Ces visions jouissent d'un grand crédit parmi les noirs : — C'est ainsi, disent-ils, que le Maître nous parle, à nous pauvres ignorants, qui avons peine à lire la Bible.

Une négresse de Norfolk, indigente et âgée, arrive après l'affranchissement chez Mme X***, chargée de la distribution des aumônes, et lui demande une paire de souliers.

— Impossible, ma pauvre femme! Tous les souliers sont donnés.

— Oh! non, *Honey* — miel — pas tous! Je suis sûre qu'il en reste. Ce matin, j'ai prié Jésus pour avoir des souliers, et il m'a répondu : « Demandez, on vous donnera! »

— Ma pauvre amie, la dernière paire de chaussures a été emportée, justement ce matin.

— Le Sauveur m'avait pourtant promis des souliers pour aujourd'hui! fait la négresse avec un regard désolé.

Tout à coup, Mme X*** se rappelle une caisse oubliée. Elle fait enlever le couvercle, elle cherche, point de souliers. On allait refermer le coffre, lorsqu'au fond, voici un bout de chaussure : une paire, deux paires, trois paires de souliers, exactement à la mesure du pied de Jenny! La négresse pleurait de joie en les mettant : — Je savais bien, disait-elle, que j'en aurais! Jésus me l'avait promis!

Les nègres croient de tout leur cœur au pouvoir de la prière. Tante Mary — je la rencontrai à l'Institut de Beech, Savannah — s'écriait, me racontant l'entrée de Sherman, en ce jour à jamais mémorable où il vint affranchir les noirs :

— Nous savions qu'il viendrait. Nous le savions, parce que nous avions tant prié! Oui, *Sah*, nous avons tellement *tourmenté* le Seigneur, qu'il a été *obligé* d'envoyer Massa Sherman!

L'ardente manifestation de leur foi est un besoin pour les nègres. Une piété taciturne ou compassée les figerait. C'est pourquoi les Eglises méthodistes et baptistes, qui répondent mieux que d'autres au caractère expansif de l'Africain, comptent parmi leurs membres un très-grand nombre d'affranchis.

Pour les nègres, la conversion est un coup de tonnerre, suivi d'un déluge du Saint-Esprit, auquel succède l'éclatant soleil qui vient illuminer les cieux et remplir l'univers de bonheur!

« *Saisir la religion!* » tel est le mot, par lequel ils caractérisent le changement du cœur.

Le nègre reste parfois des semaines entières, écrasé sous le sentiment de son péché. La pensée du jugement dernier le suit partout. Soudain — peut-être tandis qu'il sert tristement à table, ou exécute un ordre, ou étrille ses chevaux — il pousse un cri de joie, s'élance, court en tous sens, distribuant force poignées de main et criant : — J'ai saisi la religion ! j'ai saisi la religion ! Béni soit Dieu ! je suis sauvé ! Alléluiah ! — Chose touchante, le premier homme auquel il serre la main, devient son père dans le Seigneur ; la première femme, sa mère en Jésus-Christ.

Je me trouvais dans la famille X***, lorsque le valet de chambre se convertit. Il y eut bouleversement général à l'office. Tous les serviteurs, rayonnant de joie, s'écriaient : — Dick a saisi la religion ! Dick a saisi la religion ! — Dick lui-même s'était hâté d'aller annoncer cette grande nouvelle aux parents et aux amis (1).

Les nègres chrétiens vous diront presque tous la date précise de leur conversion. Ils énumèreront les personnes converties à telle ou telle assemblée religieuse.

Ulysse me chantait un cantique. Arrivé à ces vers :

> Pensez à ce que vous offre Jésus-Christ !
> Bientôt, vous serez aussi froid que la glace !

Ulysse s'interrompit :

— J'en ai vu six, convertis par ce verset ! s'écria-t-il.

Toute réunion religieuse, dont le nègre sort sans avoir pleuré, gémi, crié, ou s'être réjoui avec des transports d'allégresse, paraît à ses yeux une affaire manquée.

Je me trouvais un soir dans l'église de Savannah. La nef, faiblement éclairée, contenait à peu près mille noirs. M. K***, un nègre, prédicateur du *réveil*, prit la parole après le pasteur régulier. Ses brûlants appels à la conversion passionnèrent vite l'auditoire ; bientôt éclatèrent des soupirs, puis des sanglots, puis des hurlements. Tout à coup, un cri perçant domine le tumulte ; une jeune femme s'élance de sa place, bondit, retombe, se livre à des mouvements désordonnés. Une autre suit l'exemple, une autre encore ! L'orateur noir, cependant, continue ses appels : répétitions des mêmes phrases, entrecoupées d'interjections et d'éclats de voix. L'assemblée se balance et gémit. Les trois

1. « Je te rends grâce, ô Père, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et de ce que tu les as révélées aux enfants. » Matth. ch. XI, v : 25.

femmes crient et se débattent à qui mieux mieux, tandis que leurs amis répètent à tue-tête : Gloire au Seigneur! Gloire au Seigneur!

Si quelques pasteurs favorisent de telles scènes, persuadés qu'elles sont une manifestation du Saint-Esprit, les Eglises plus développées, les conducteurs mieux pénétrés des véritables caractères de l'action divine, évitent soigneusement ces surexcitations.

L'éducation, ajoutons-le, enseignera au nègre à se maîtriser.

Ce fut à Richmond — Broad-Street, African Church — que pour la première fois, j'assistai au culte nègre (1). Cette église était naguère desservie par un pasteur blanc. Les noirs, en possession de leurs droits civiques et religieux, se sont hâtés de nommer un pasteur noir.

A part d'insignifiants détails, rien ne distingue ce culte du nôtre. Les cantiques sont exécutés avec beaucoup de verve. Lorsqu'on annonça le dernier, les assistants se tendirent la main, et tout en chantant, sortirent en bon ordre (2).

Dans les *camp-meetings* — réunions en plein air — dans les hangars où se réunissent les nègres des campagnes, le service religieux vise plus, d'ordinaire, à l'excitation qu'à l'édification.

La composition des cantiques, très-naïfs pour la plupart, permet de les allonger indéfiniment. Un des plus en vogue commence ainsi :

Venez, vieux père, venez,
Car le temps s'écoule vite.
Il n'y a plus rien à faire,
Disent les anges là-haut,
Qu'à sonner les douces cloches.
Oh! nous sommes presque à la maison,
Presque à la maison
Pour sonner les douces cloches!

Le verset suivant reprend :

Venez, vieille mère, venez;

Ainsi de suite. La sœur, le frère, les enfants, tous y passent! Si quelque étranger se trouve là, il a son tour :

Venez, cher étranger, venez;
Venez, frère blanc, venez!

1. Plus d'un millier de personnes s'y réunissaient chaque dimanche.
2. La congrégation se servait des hymnes de Watt.

Un autre chant présente la même idée :

Jeune homme, dis, connais-tu le chemin,
Le chemin de la gloire?
Jeune femme, dis, connais-tu, etc.

Quelques hymnes semi-religieuses, datant de l'esclavage, remuaient encore le cœur des nègres jusque dans ses plus intimes profondeurs :

O Moïse, descends,
Descends dans la terre d'Égypte.
Dis au roi Pharaon
Qu'il laisse aller ma nation!

Pendant la guerre, les noirs avaient ainsi modifié ce cantique

O! père Abraham,
Descends au pays de Dixie!
Dis à Jeff Davis
Qu'il laisse enfin aller mon peuple!
Ils ont assez longtemps souffert,
Dans la maison de servitude.
Le pied de l'oppresseur est lourd,
Le bras de l'oppresseur est fort!
O! père Abraham, etc.

Le seul chant nègre inspiré par une colère vengeresse, que j'aie jamais entendu, remonte à ce même moment : l'époque où le Sud était assez puissant encore pour empêcher les armées libératrices d'atteindre les esclaves de l'intérieur. Ce cantique fut, dit-on, entonné pour la première fois par une vieille prophétesse africaine, dans une réunion d'esclaves émancipés, près de Washington. En voici le refrain :

Si le diable n'accroche pas
Ce misérable Jeff. Davis!
S'il ne le rôtit pas,
Ne le fricasse pas,
A quoi donc sert le diable?

Grand nombre de ces hymnes, curieux mélange de tristesse et de gaîté, représentent la vie comme une succession de douleurs, la mort comme la fin de tous les maux.

J'entendais une vieille négresse, occupée à frotter le parquet, redire de sa voix mélancolique une des complaintes les plus populaires au temps de la servitude.

Que ne suis-je mort, quand j'étais un baby!

Un autre cantique, fréquemment répété dans les églises, débute par ces mots :

Nul ne sait les maux que j'endure ;
Nul, sauf le Seigneur Jésus-Christ !
Nul ne sait les maux que j'endure,
Mais, moi, je vais au paradis !

Un sentiment tout pareil, inspire les cérémonies funèbres. — Les sanglots des parents et des amis, leurs appels désolés, représentent le côté terrestre du deuil. Les chants joyeux, entonnés par le reste de l'assistance, expriment le côté céleste : l'allégresse du bienheureux.

Beaucoup d'hymnes ont un caractère symbolique ou narratif.

Ce cantique-ci, exécuté par une congrégation de nègres, qui se balancent d'un mouvement uniforme, les mains jointes, les yeux levés vers le ciel, produit un effet saisissant :

Je n'ai pas le temps de m'arrêter,
Je n'ai pas le temps de vous attendre.
Ma patrie est de l'autre côté,
De l'autre côté du Jourdain.
Pauvres pécheurs, adieu !

Le Jourdain je dois traverser,
Dois traverser, dois traverser ;
Le Jourdain je dois traverser,
Pauvres pécheurs, adieu !

Robe blanche je dois vêtir,
Je dois vetir, je dois vetir, etc., etc.

Couronne d'or je dois porter,
Je dois porter, je dois porter, etc.

La harpe d'or je dois jouer,
Je dois jouer, je dois jouer, etc.

Des souliers d'or je dois chausser,
Je dois chausser, je dois chausser, etc.

D'eau vive je dois m'abreuver,
Dois m'abreuver, dois m'abreuver, etc.

Au chemin d'or je dois marcher,
Je dois marcher, je dois marcher, etc.

Encore un fleuve à traverser,
Encore un seul, encore un seul,
Encore un fleuve à traverser,
Et puis nous sommes arrivés.

Je n'ai pas le temps de m'arrêter,
Je n'ai pas le temps de vous attendre.
Ma patrie est de l'autre côté,
De l'autre côté du Jourdain.
Pauvres pécheurs, adieu !

Les mélodies de ces cantiques, d'une enfantine simplicité, ont adouci de longues années de tourments ; elles charment encore aujourd'hui les congrégations des campagnes. Elles tendent toutefois à disparaître, et n'appartiendront bientôt plus qu'au souvenir.

Les jeunes nègres, à mesure qu'ils acquièrent des connaissances, se faisant difficiles, dédaignent ces airs primitifs. Les nègres âgés, auxquels ils rappellent l'horreur de l'esclavage, ne les répètent pas volontiers.

Je n'étonnerai personne, si je dis que le cœur du nègre pieux aime à se répandre en prières.

Tous prient, dans les congrégations noires : les femmes aussi bien que les hommes. Ces supplications, pleines d'ardeur et de foi, embrasent l'auditoire.

« — O Père tout-puissant ! ô doux Jésus ! glorieux roi ! s'écriait Nancy Brooks, dans un *camp-meeting* : Ne veux-tu pas, aujourd'hui, jeter les yeux sur nous, pécheurs affligés ? — Jésus ! N'es-tu pas le Dieu de Daniel ? N'as-tu pas tiré les trois jeunes hommes de la fournaise ? N'as-tu pas entendu les cris de Jonas, dans le ventre de la baleine ? Oh ! s'il se trouve ici, en cet instant, quelque Pierre infidèle, quelque Thomas douteur, Seigneur ! n'auras-tu pas la compassion de venir les délivrer ? N'enfourcheras-tu pas ton puissant cheval, l'Évangile, pour descendre près d'eux ? Ne leur diras-tu point : « Allez en paix et ne péchez plus ? » Seigneur ! n'arriveras-tu pas, tenant le pardon d'une main, et de l'autre un *éventail*, pour chasser les doutes de nos cœurs ? Seigneur ! n'arracheras-tu point ces âmes à l'enfer ? »

Tous ne sont pas, dans leurs citations bibliques, aussi heureux que Nancy. Un homme de Chattanooga priait pour que M. Tade le missionnaire, fût : « Ferré à glace, par la préparation de l'Évangile de paix ! »

Les nègres, dans leurs intercessions publiques, ne s'en tiennent

pas aux généralités. Ils prient pour eux-mêmes, pour leurs femmes, pour leurs enfants, pour quiconque excite leur intérêt. Je me suis entendu plus d'une fois désigner comme : « Le gentleman blanc, là, dans ce coin ! » ou : « Le frère blanc, près de la porte ! »

Les images qu'emploient les noirs, souvent justes, sont non moins originales.

— Seigneur ! ainsi priait un nègre : Quand nous aurons rongé tous les os, avalé toutes les pilules amères d'ici-bas, prends-nous vers toi !

— Va-t-en un peu du côté du Nord, Seigneur ! faisait un autre : Va bénir les bonnes âmes de par là-bas !

— O Dieu ! s'écriait le troisième, qui sollicitait avec véhémence un réveil : Secoue-moi comme il faut tous ces pécheurs ! Ne sois pas aussi patient qu'à ton ordinaire !

David, nègre herculéen, qui dirigeait une nombreuse réunion du culte, confessait à voix de stentor les péchés de son peuple, ajou tan , ou plutôt hurlant :

— Rappelle-toi, Seigneur, que je te dis tout cela en secret !

— Oh ! Seigneur ! soupirait oncle Sam : Nous venons à toi ainsi que vont les cruches vides à la fontaine : pour être remplis ! — figure qu'affectionnent les noirs, et qu'oncle Nat, autre nègre âgé de la Caroline du Sud, variait ainsi : — Nous venons à toi, comme des cruches vides, *sans fond*, pour te demander de nous remplir de ton amour !

Dans la même prière, oncle Nat, plus ingénu que versé dans les arcanes du langage, disait encore : « — Nous savons que tu es un Dieu juste, qui moissonnes *où tu n'as pas semé !* » — Puis il ajoutait : — « Seigneur ! bénis le cher frère qui s'est montré assez cordial pour m'engager à prier ! » — On se demandera peut-être si l'assemblée trouvait que cette *cordialité* fût, pour le *cher frère*, un titre à des bénédictions spéciales !

Une fois lancés, les nègres, enivrés de leur parole, ne la contrôlent plus. Il en résulte des expressions saugrenues, impossibles ; des phrases qui n'ont ni commencement ni fin, et que : les meilleurs grammairiens du ciel, ainsi disait un pasteur, auraient grand'peine à débrouiller.

Les nègres empruntent maints termes de comparaison à l'esclavage. Pour eux, l'habitation du planteur est le type de la magnificence ; le planteur, parcourant à cheval ses propriétés, le symbole de la noblesse et du pouvoir. De là cette figure : — Monte à cheval, Seigneur ! descends la colline de Sion ; viens passer en revue ton assemblée !

— La mort, frères! s'écriait un orateur nègre : lançant son rapide coursier, traverse tantôt cette rue-ci, tantôt celle-là!

— N'as-tu pas promis, Seigneur! disait un autre fidèle, d'enfourcher ton cheval blanc, et de venir, certain jour, visiter cette Memphis ?

— O Seigneur ! ainsi priait un vieillard de Hampton—Virginie— : Ouvre les fenêtres de diamant du ciel, relève tes rideaux splendides, secoue ta belle nappe, laisses-en tomber les miettes sur nous !

Le Rév. Thome, de Claveland, entendit la plus curieuse des supplications, prononcée durant la guerre, par un ancien prédicateur nègre de Paris-Island, Caroline du Sud. — Peter, n'oubliant pas que le chrétien doit prier pour ses ennemis, le faisait en ces termes : — Nous t'intercédons, Seigneur, pour nos ennemis, les méchants *Sesech !* — sécessionnistes. — Donne-leur le temps de se repentir! Et, si tu les reçois dans ta gloire... eh bien!.... nous ne t'en voudrons pas!

L'œuvre de prédication parmi les nègres cultivateurs éloignés des centres, reste très-primitive, bien qu'en voie de progrès. Il faut se rappeler que pasteurs et troupeaux, pour la plupart anciens esclaves, n'ont guère reçu d'éducation.

Je ne me sentais, quant à moi, que plus touché, lorsque dans ces modestes congrégations de campagne, j'entendais quelque prédicateur noir, incapable encore d'épeler un mot des saintes Écritures, parler fidèlement, au nom de l'Évangile, et, brandissant sa Bible, en appeler au texte sacré.

— Frères et sœurs ! s'écriait Willy : Je ne puis lire plus d'un ou deux versets du *Livre !* Mais l'Évangile est là! Mais la bonne nouvelle est là ! — il montrait le volume— : Que vos enfants sachent lire cela! *Le Livre*, c'est la délivrance, pour nous autres pauvres noirs !

— Mes frères! s'écriait ailleurs Jack, autre nègre : Vous trouverez le texte de ce matin, dans la *Régulation* (1) de saint Jean ! — Puis, ouvrant sa Bible vers le milieu, Jack, sans broncher, répéta le verset!

Candide vieillard ! Ne sachant pas lire, ignorant même où se trouvaient les paroles inspirées, que pourtant il connaissait, Jack prenait la Bible à témoin de l'exactitude de sa citation. Il fit une prédication pleine de vie et de sérieux. Si la science théolo-

1. Révélation.

gique lui manquait, le Saint-Esprit, instituteur divin, lui avait révélé le véritable sens de l'Évangile.

Avec quelques études, quelque expérience de la chaire, plusieurs de ces simples prédicateurs noirs deviendront des orateurs distingués. Faute de secours intellectuels, d'horizons étendus, de points de comparaison, il leur arrive, surtout lorsqu'ils se hasardent dans les régions inconnues — *terra ignota* — de tomber en de véritables casse-cous.

Certain nègre, *Tim*, savait à peine lire ; ce qui ne l'empêchait pas de prêcher. Arrivé, vers le milieu de son discours, à ce texte: « Mes pieds sont semblables à des pieds de biche ! » — *hind's-feet.* — Tim lut gravement : « Mes pieds sont semblables à des pieds de poule ! » — *hen's feet.* — Un peu surpris d'abord, notre brave homme ne se déconcerta pas pour cela. Répétant le texte, arrangé à sa façon, Tim se prit à démontrer l'excellence de cette image de la foi :

— Frères, vous le savez ! Lorsque vient la nuit, les poules, qui rentrent dans la basse-cour pour s'endormir, s'accrochent fortement au perchoir, afin de ne pas tomber. C'est ainsi, frères, que la vraie foi s'attache au Christ !

Fred, de Davis Bend, sur le Mississipi, racontait ainsi la création :

— Nous voyons dans la *Révélation* de Jean, frères et sœurs, comment le vieux Satan se prétendit l'égal de Dieu ! Pouvant, disait-il, faire tout ce que fait Dieu, Satan ne voulut plus obéir. Alors, voilà que Jésus, le Fils de Dieu, arrive avec une grande trompette dans la main. Et Dieu dit à Satan : — Fais un homme ! — Bien ! Satan fait un homme. — Dieu dit encore à Satan : — Souffle-lui la vie ! — Satan se baisse, et souffle dans les narines de l'homme. Qu'en sort-il ? Des scorpions et des serpents. Puis Dieu dit encore à Satan : — Enfonce ton bâton dans la terre ! — Qu'est-ce qu'il en jaillit ? Des chardons et des épines ! Dieu, alors, dit à Jésus : — Plante aussi ton bâton ! — Mes frères et mes sœurs, que croyez-vous qu'il pousse ? Des bananes, des ignames, des cocos, du maïs, des ananas ! — Après cela, Dieu prit l'homme qu'avait fait le vieux Satan. Dieu lui souffla la vie, et le mit sur la terre. Et Jésus, embouchant sa grande trompette, chassa Satan du ciel ! Pendant trois jours et trois nuits, Satan se tint suspendu aux murailles du ciel. Quand il vit qu'il ne pouvait pas y rentrer, il enroula sa queue autour du tiers du ciel, et fit tomber ce tiers avec lui sur la terre. Jésus, qui était avec Dieu son Père, lui dit : — Père, soulève un peu le brillant rideau du ciel, afin que je puisse

voir ce qui se passe sur la terre! — Dieu souleva le rideau, et Jésus alla au bord du ciel, et il regarda la terre. Au bout d'un moment, Dieu dit à son Fils : — Mon Fils, que vois-tu? — Jésus répondit : — Père, le vieux Satan fait là-bas tout ce qu'il veut Les gens de la terre suivent chacun son chemin. Les routes son différentes, mais toutes vont au même lieu : droit en enfer!

Fred, s'animant de plus en plus, décrivit l'entrevue qui aura lieu, affirmait-il, lors du règne de Jésus, entre Satan, lié pour mille ans (1), et le Seigneur victorieux:

— Jésus le Fils, mes frères, descend du ciel à la porte de l'enfer. Il l'ouvre et dit : — Hé bien, capitaine Satan, comment ça va-t-il, ce matin? — Capitaine Satan répond : — Assez bien! — Et Jésus referme la porte, et le laisse dedans. — O mes frères, ô mes sœurs! puissions-nous, ce jour-là, être du bon côté de la porte!

Le vieux Moreau, nègre de Wilmington, rendait grâce à Dieu, qui s'était, disait-il, servi de l'esclavage, pour l'amener dans un pays où il pût entendre parler du Christ. D'autres noirs, possédés ainsi que Moreau par des maîtres pieux, avaient trouvé, nous voulons bien le croire, l'Evangile dans les fers. Mais, des quatre millions d'Africains mis de la sorte en contact avec le christianisme, combien ne reçurent — sans parler des interprétations de l'Evangile à coups de fouet — que des notions erronées, incomplètes, qu'un Évangile travesti!

Un nègre du Mississipi avait, racontait-il, entendu parler d'un certain Jésus. D'après ce qu'en disaient ses compagnons, notre nègre prenait ce Jésus pour un riche et bon planteur, établi dans quelque autre Etat, bien loin, bien loin, et qui, un jour, devait acheter tous les esclaves pour les mettre en liberté.

— *Sah!* me disait Sally, membre à l'heure qu'il est d'une Église du Tennessee : *Sah*, dans la plantation où j'ai été élevée, on nous enseignait, à nous autres noirs, que les nègres n'ont point d'âme, et que, pour eux, tout est fini à la mort!

S'étonnera-t-on dès lors, si pasteurs et troupeaux, émergeant à peine des ténèbres, en sont encore au crépuscule?

Ayons confiance. Pour eux aussi, le jour viendra.

Deux symptômes nous en donnent la certitude : les nègres ont conscience de leur ignorance, et les nègres ont la passion de savoir.

Les adultes, les vieillards même, répétons-le, ne craignent

1. Apocalypse, ch. XX, v. 2.

pas de s'asseoir sur les bancs de l'école, à côté de leurs petits enfants. Tel prédicateur de *camp-meeting* ou de *plantation*, dont l'éloquence remue les foules noires, viendra sans fausse honte ses lunettes sur le nez, suivre au tableau la baguette de l'instituteur, et répéter après lui : a-b, ab ; e-b, eb ; i-b, ib ; etc.

En Georgie, Mme K*** tenait une classe, exclusivement destinée à l'instruction des pasteurs nègres. Le local était l'église, où chaque dimanche officiait l'un d'eux :

« Représentez-vous — j'extrais ce qui suit du rapport de Mme K*** — représentez-vous cette école de ministres, et ce que j'éprouvai lorsque pour la première fois, il me fallut faire épeler le mot : *w-o-r-l-d* — monde — au Rév. M. B***; le mot *b-e-a-s-t-s* — animaux — au Rév. M. G*** : assortiment de syllabes presque impossibles, pour mes graves élèves noirs ! Après que, tant bien que mal, tous s'en furent tirés, le Rév. S*** proposa de lire le premier chapitre de l'Apocalypse. J'y consentis, à condition que chacun de MM. les pasteurs s'en acquitterait lentement, prononcerait distinctement, s'arrêterait à la fin de chaque verset, et se laisserait corriger par ses condisciples. Ces Messieurs acceptèrent. Le Rév. X***, pasteur de l'église dans laquelle se tenait la classe, monta en chaire, ouvrit l'énorme bible, mit ses lunettes, commença d'une voix nette, lente, puis s'arrêta bientôt, attendant les observations de ses frères, et de *sa sœur !* — Reprendre un prédicateur debout dans sa propre chaire ! J'éprouvais, je l'avoue, quelque hésitation. Les *frères* n'en avaient point.

— Vous avez dit : *sanctifié*, au lieu de *signifié* ! criait l'un.

— Vous avez dit : *les* choses au lieu de *ces* choses ! criait un autre. — Le digne pasteur soutenait l'assaut, sans répliquer mot, acceptant le tout avec une admirable humilité.

Pour finir, nous répétâmes en chœur les mots difficiles que contenait le chapitre : *Alpha*, *Oméga*, *Ephèse*, *Smyrne*, *Thyatire*, procédé qui parut lumineux à mes élèves.

— Madame ! était venu me dire l'un d'eux, quelques jours auparavant : Seriez-vous assez bonne pour me donner une leçon de bible ? On me demande parfois de prêcher, et j'ai tant de peine à déchiffrer les noms !

Partout, je retrouvai cette ardente soif d'instruction biblique, si durement réprimée au temps de la servitude.

Un nègre — Caroline du Nord — dont je vis les fils au Home de Beaufort, était parvenu à s'échapper pendant la guerre, emportant une bible avec lui. Pauvre homme ! il ne pouvait pas lire ;

mais il conserva précieusement le volume, jusqu'à ce que, la liberté proclamée et les écoles ouvertes, il lui fut permis de s'asseoir sur le banc d'un collège. Ses fils devinrent ses instituteurs.

Autre exemple. Kate, bonne d'enfants, ne se lassait pas d'entendre ceux-ci lui parler de Jésus. Immense fut sa joie, lorsqu'un matin, la fillette dont elle s'occupait, ouvrant sa bible, lui montra le nom du Sauveur et le lui fit épeler, lettre après lettre, jusqu'à ce qu'elle le lût couramment, de manière à le retrouver partout dans le texte sacré. Dès lors, Kate employa chaque instant de loisir à chercher le doux nom de Jésus. Elle n'avait, la pauvre créature, aucune idée des divisions de la Bible, de sorte que, prenant au hasard page après page, suivant du doigt ligne après ligne, elle s'avançait pleine de courage à travers ce dédale hiéroglyphique, bien récompensée de son rude labeur, lorsqu'enfin elle découvrait le nom divin.

— Sah ! me disait-elle, ce nom brillait comme une lumière dans la nuit; et je pensais : Voilà le nom de mon Jésus ! Je ne savais que ce seul mot, Sah. Oh ! quel désir il me donnait, d'en connaître davantage !

Les nègres qui, pendant la guerre, s'échappèrent pour rejoindre les armées d'émancipation, se firent remarquer d'emblée par ce même amour de la Bible, par cette passion d'apprendre à en saisir le sens. Maurice, un de ceux-là, reçut à City-Point un abécédaire, dont son officier lui enseigna quelques lettres. Deux jours après, Maurice revenait. Il s'était si bien appliqué, qu'il savait la moitié du livre, et suppliait qu'on lui remît le Nouveau-Testament :

— Si je pouvais seulement lire la parole de Dieu ! s'écriait-il : Je n'en demande pas plus.

Après la première journée de la bataille de Wilderness, William et Thomas Freeman, deux soldats nègres du 31e régiment de couleur, trouvèrent, dans une maison abandonnée, quelques pauvres négresses à moitié mortes de faim, auxquelles ils donnèrent tout ce qui leur restait de provisions. L'une de ces femmes leur offrit, en témoignage de reconnaissance, la bible qu'elle tenait de sa maîtresse ; bible énorme, pesant quatre kilos pour le moins ! Nos braves soldats acceptèrent tout heureux. William mit le volume dans son havre-sac, dont il délogea sa couverture. Sachant les lettres, même quelque chose de plus, le soir même, il lisait le saint livre à ses amis, réunis autour du feu de bivouac. La grosse bible ne quitta plus William : elle fut sa compagne fidèle à travers les marches, les contre-marches, les combats sans nombre

qui se livrèrent de Wilderness à Petersburg. Le 30 juillet, le régiment des deux Freeman donnait dans la terrible affaire du Cratère; dès la première charge, William tomba, mortellement blessé. Presque au même instant, Thomas, son frère, s'affaissait sous les balles. Comme les infirmiers l'emportaient, Thomas aperçut le corps de William : — Je vous en prie, murmura-t-il, donnez-moi son sac! — Les infirmiers s'arrêtèrent, ramassèrent l'objet, le tendirent au moribond, et reprirent leur course. Lorsque, le soir de ce même jour, M. X***, missionnaire, fit la tournée de l'hôpital, Thomas Freeman lui demanda de tirer la bible du havre-sac, et de lui lire le XXIIIme psaume, que la veille, son frère lui avait lu! Thomas expira quelques heures après, la précieuse bible serrée sur son cœur. — On peut la voir au collége d'Amherst.

Phoebé, négresse âgée de soixante et dix ans, qui déchiffrait à grand peine les textes sacrés, s'écriait:

— C'est si bon, de lire un verset ici, un verset là, et de penser: Ce sont les *paroles mêmes* prononcées par mon Sauveur!

Une autre, Rosa, qui n'avait pas encore vaincu les premières difficultés, suppliait qu'on lui apprît du moins à épeler ces mots: « Notre Père qui es aux cieux! »: — Si une fois je savais lire cela, disait-elle, le reste irait tout seul!

C'était dans une école du soir. Oncle Jos, vieillard nègre, épelait un chapitre de la Bible. Lorsqu'il arriva au verset qui, prononcé trente ans auparavant, avait été le moyen de sa conversion, — Jos voyait le verset *de ses yeux*, pour la première fois — lorsqu'il lut, lui-même, cette parole: « Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils! » saisi d'une inexprimable allégresse, Jos plaça son doigt sur le verset béni, comme pour l'empêcher de disparaître; il leva au ciel ses yeux pleins de larmes, et, bien que ce ne fût là qu'*un nègre à la tête crêpue*, son visage transfiguré me rappela cet autre noble vieillard, Siméon, alors que, prenant dans ses bras le petit enfant Jésus, il s'écriait: « Laisse maintenant, Seigneur, ton serviteur aller en paix, car mes yeux on vu ton salut! »

Les nègres retenus chez eux par l'âge ou par les infirmités, ne connaissent pas de plus grand bonheur que de se faire lire la Parole de Dieu. Une école, nouvellement établie dans le Texas, ne possédait que deux bibles; or, chaque soir, la classe terminée, on voyait les enfants se presser en foule autour de la directrice, chargés des messages de leurs parents et grands parents, qui sup-

pliaient Mrs X***, de leur prêter un des saints volumes, jusqu'au lendemain.

N'est-ce pas là un sol bien préparé (1)?

1. Hélas! ici comme ailleurs, l'ennemi sème l'ivraie. Le clergé romain s'est mis à l'œuvre. Baltimore voyait, en 1867, s'ouvrir un concile de prélats. On y discuta la position des affranchis, on y forma le projet de les soumettre au joug papal. En 1868, une centaine de pretres débarquaient à la Nouvelle-Orléans, et la Société pour la propagation de la foi, consacrait 600,000 dollars à l'entreprise. — Pour lutter victorieusement contre le pouvoir romain, il ne faut rien moins que l'étroite union de toutes les forces civilisatrices et chrétiennes. Chacun le sent aux Etats-Unis. Les gens qui, d'ordinaire, ne se préoccupent pas des sujets religieux, comprennent qu'il y a là une question immense. En effet, ce n'est pas seulement de l'avenir des noirs qu'il s'agit : il s'agit de l'avenir de la liberté, il s'agit de l'avenir de la patrie américaine. Les nègres, ne l'oublions pas, sont électeurs maintenant.

———

XXXVII

L'AMIRAL SEMMES.

Semmes, le fameux commandant de *l'Alabama*, se trouvait à Mobile lorsque j'y passai. Quelques officiers suddistes m'avaient donné pour lui des lettres d'introduction.

Rencontrer un homme dans le pays qu'il habite, surtout un homme célèbre, peut sembler chose aisée. Grâce aux perpétuels changements de carrière et de résidence, caractère spécial du Sud aujourd'hui, ce n'est pas, vous l'allez voir, si facile qu'on le croit.

Semmes — disait-on dans le Nord — s'était fait, à son retour des États, professeur de philosophie, et n'avait pas réussi. *L'Alabama*, paraît-il, laissait à désirer comme école préparatoire ! Après cet échec, Semmes s'était fait, toujours selon la chronique, éditeur d'un journal de Mobile.

Sitôt dans cette ville, je demande l'adresse de Semmes au secrétaire de l'hôtel.

— Connais pas.

— Quel journal rédige l'amiral ?

— Point. Il en rédigeait un ; il y a renoncé.

— Que fait-il maintenant ?

— Dieu le sait !

Sur ces entrefaites, un gentleman qui passait, voit mon embarras.

— Monsieur, dit-il, renseignez-vous au bureau de la *Tribune* !

Je remercie, et bravant les rayons flamboyants que dardait le soleil, je cours au bureau de la *Tribune*. L'affiche suivante, collée sur la porte, m'arrête net :

Nul n'est admis avant deux heures, sauf pour cravacher les éditeurs !

Sans avoir la moindre velléité de cravacher l'éditeur, je m'enhar-

dis, et frappe à la porte. Elle s'ouvre. M. X***, jeune et pâle gentleman, une grosse chique dans la joue droite, paraît, et m'annonce que l'éditeur est sorti.

— Quel dommage ! Cela va m'empêcher de le cravacher !

Le pâle jeune homme daigne sourire, non sans avoir lancé un vigoureux jet de salive contre la paroi.

— Monsieur, fais-je alors, je cherche l'amiral Semmes.

— L'amiral ! Il doit demeurer quelque part. Peut-être à la campagne, peut-être ailleurs. Peut-être que le bureau, ici dessous, vous renseignera.

Je descends. Le bureau de dessous n'en sait pas plus que le bureau de dessus. Un employé, néanmoins, pense que Semmes pourrait bien être, maintenant, *avocat !*

— Vous trouverez, fait-il, son adresse dans l'Indicateur ! Sur quoi — les Américains sont tous obligeants, — il va me chercher le volume : — Oui, voilà votre affaire : — *Semmes R***, attorney 4, rue Dauphin.*

— Bah ! rue Dauphin ! s'écrie l'employé, qui dirige une fusée liquide sous le comptoir : — Semmes n'y loge plus, j'en suis certain !

Le but des Indicateurs, remarquons-le en passant, semble être, aux États-Unis comme ailleurs, de vous apprendre où ne *demeure pas* la personne que vous cherchez.

— Ah ! mais, voici l'adresse de son fils ! reprend le secourable employé : *Semmes Jr, chez Caleb Price, au coin de Water et Conter Streets.*

— Merci !

Je continue mon pèlerinage sous une atmosphère étouffante qui s'embrase de plus en plus. Parvenu chez Price, propriétaire d'un bazar de quincaillerie :

— M. Semmes Junior ?

— Pas ici ! me répond l'individu qui trône au comptoir : Il y était, il n'y est plus.

— Mais son père est bien l'amiral Semmes ?

— Oui, peut-être ! Il demeure à la campagne.

— Où pourrai-je trouver un renseignement précis ?

— Sais pas.

L'amiral Semmes, commençait à me paraître aussi insaisissable que l'était naguère son vaisseau. Accablé de fatigue, suffoqué, découragé, la seule idée de poursuivre mes recherches sans meilleure chance de succès, me coupait bras et jambes. Je rentrai donc à l'hôtel, me consolant de mon mieux, au moyen d'un repas

accompagné d'eau à la glace, comme les États-Unis seuls savent en fournir au voyageur. Tout ainsi qu'au bonhomme de la fable, la fortune me vint en dormant... ou en dînant. Le major E***, ami intime de Semmes, se trouvait là par hasard. Il m'apprit que l'amiral, devenu conférencier, donnait le soir même une séance à Mobile :

— Je serai heureux de vous présenter! ajouta le major.

Une crainte me restait, celle que l'amiral ne changeât encore une fois de quartier, ou de profession, avant le soir.

L'heure sonnée, nous nous rendîmes au théâtre. C'est là que se donnait la conférence. M. E*** m'introduisit dans le foyer, où bientôt arriva l'amiral.

Semmes, petit, maigre, les muscles d'acier; le teint bronzé par le soleil, l'air et l'eau; sa formidable moustache projetée en deux crocs menaçants; les yeux noirs et vifs, n'est point un homme ordinaire, cela se voit d'emblée. — Il portait, en l'honneur du public, ce qu'un Ecossais aurait appelé *ses habits du dimanche*: l'incommode costume noir, plus, de larges manchettes blanches, et une cravate noire sous son col rabattu.

Tandis que nous échangions une poignée de main, l'amiral plongeait son regard d'aigle au plus profond de mes prunelles. La conversation s'engagea; mais évidemment, l'amiral était ailleurs; sa conférence le préoccupait. Deux ou trois gentlemen entrèrent. Semmes, à mesure qu'ils arrivaient, pressait chacun d'eux de prendre la présidence (1). Nul ne s'en souciait. M. X***, mis en demeure, proposa le fauteuil à M. Z***; M. Z*** dit que M. Y*** l'occuperait plus dignement; M. Y*** se rejeta sur M. V***, lequel acculé au mur, déclara qu'il ne comprenait pas à quoi servait un président, que l'amiral n'en avait pas besoin, qu'il s'était trouvé en de plus chaudes rencontres, qu'il n'avait qu'à se montrer, que cela suffisait.

Me trompais-je? Il me sembla qu'un peu de politique se mêlait à la réserve de ces messieurs. Ni les uns ni les autres n'avaient envie de se compromettre, en cette heure brûlante pour le Sud.

L'entretien que j'eus avec l'amiral fut court. L'*Alabama* en fit les frais. On se souvient du nuage, très-sombre, qui s'éleva entre les Etats-Unis et l'Angleterre, à propos de l'*Alabama*:

— Aucune accusation, s'écria Semmes, ne saurait atteindre l'Angleterre! Les journaux yankees prétendent que l'*Alabama* s'est

1. Aux Etats-Unis, la conférence a toujours un président, *Chairman*, qui introduit l'orateur.

fait armer dans un port anglais: c'est faux. L'*Alabama* a quitté Liverpool en qualité de vaisseau marchand, sans un soldat, sans un canon! Trois jours après le départ de l'*Alabama*, j'arrivai à Liverpool. L'*Alabama* avait cinglé vers les Açores; je l'y suivis. Nous fûmes rejoints par un vaisseau chargé de munitions. Si une nation doit porter la responsabilité du fait, c'est au Portugal qu'il faut s'en prendre. Mais ici encore, la querelle serait dénuée de fondement. Le Portugal n'avait aucun moyen de s'opposer à l'exécution de mes projets. En trois jours, nous fûmes armés, nous prîmes la mer, et le chemin des aventures s'ouvrit devant l'*Alabama*.

— L'Angleterre, poursuivit Semmes, ne nous a pas plus fourni d'argent que de canons! L'*Alabama*, équipé aux frais des États confédérés, a servi les Confédérés, tout comme les rifles et les balles achetées par les Fédéraux en Angleterre, ont servi les Fédéraux: — « L'*Alabama* a été construit en Angleterre! » — s'écrie le Nord. Je puis vous prouver par des documents authentiques, Monsieur (1), qu'au même instant, le gouvernement fédéral commandait à Laird — Liverpool — des vaisseaux de guerre pour les lancer contre nous!

— Il n'y avait pas de chapelain à bord de l'*Alabama*; ajouta l'amiral, mais nous observions scrupuleusement le dimanche. Le dimanche était bien réellement pour nous: le *jour du repos*.

Semmes nous raconta de quelle façon il s'y prenait, pour capturer les vaisseaux ennemis.

— Par tous les temps, dit-il, un homme posté en vedette au sommet du grand mât, scrutait l'horizon: — Une voile sous le vent! criait-il sitôt que paraissait un bâtiment. L'officier de quart embouchait son porte-voix: — Où! quelle espèce? — Lorsque nous avions à faire à un navire marchand, j'arborais quelque pavillon neutre, propre à le rassurer. Je mettais en panne, j'envoyais un canot à bord; sitôt mon officier sur le pont du marchand, je hissais le drapeau confédéré; mon officier prenait possession du navire, et après avoir embarqué l'équipage, nous brûlions le bâtiment. — Force était d'en agir ainsi. Nous n'avions pas de port ouvert où conduire notre prise. Lorsque le navire capturé contenait des marchandises anglaises, je me faisais donner un *ransom bond*, puis nous le laissions aller. Je possède encore quelques-uns de ces billets, si bien cachés, que Ben Butler lui-même ne les découvrirait pas!

1. Semmes me les montra plus tard.

— Pouvez-vous, amiral, demandai-je, me donner, à titre de souvenir historique, un de ces *ransom bond*, inutiles désormais ?

— Non ! fit l'amiral. On ne sait pas ce qui peut arriver. Je les garde par devers moi.

L'heure de la conférence avait sonné. Nous allâmes, le major et moi, prendre des places que nous n'eûmes pas de peine à trouver. Elles coûtaient un dollar, et les auditeurs, qui jadis auraient afflué dans la salle, y regardaient à deux fois avant de faire cette brèche à leur budget.

Semmes tarda longtemps. Il parut enfin, seul, calme, traversa la salle, son chapeau dans une main, dans l'autre son manuscrit ; accueilli par un silence absolu, suivant l'usage américain.

L'amiral, avec son teint basané, sa figure de corsaire, gêné dans ses habits noirs, faisait, assis derrière l'estrade, songer à quelque monstre marin, soudain jeté hors de l'eau. Ses regards parcouraient l'auditoire, non sans une certaine inquiétude ; une ou deux fois il fit claquer ses lèvres desséchées, et lorsqu'elles s'ouvrirent pour parler, ce ne fut pas un éclat de tonnerre qui en jaillit, mais une voix modérée, faible plutôt que forte, lente et distincte.

Semmes s'empara vite de l'attention. Profondeur, culture littéraire, originalité, l'orateur avait tout cela.

Racontant ses chasses aux baleiniers :

— La même main, qui donne aux corbeaux leur pâture, s'écria-t-il, envoie à la baleine, par ce véhicule prodigieux, *le Gulf Stream*, les aliments qu'elle ne saurait se procurer sans lui !

Si par hasard, quelque armateur de New-York se trouve dans la salle, pensai-je, attribuera-t-il au même bras miséricordieux les courses de l'amiral à travers l'Océan ?

La conférence de Semmes avait un but : réhabiliter l'Alabama.

Semmes compara la lutte du Sud contre le Nord à celle des colonies américaines contre la Grande-Bretagne.

— La *commission* de Georges Washington était-elle valable ? dit-il. Alors, celle de Robert Lee, celle de l'*Alabama* l'étaient aussi !

Établissant un parallèle entre lui-même et Paul Jones, le commandant américain, qui joua un rôle si important dans la guerre de l'Indépendance, Semmes soutint que Jones, lorsqu'il brûlait les bâtiments capturés, était sans excuse, puisqu'il avait des ports où les conduire ; tandis que l'*Alabama*, navire errant, repoussé de partout, se voyait réduit aux partis extrêmes :

— Ce que j'ai fait, contraint par la nécessité, s'écria Semmes Jones le faisait pour obéir à son caprice ! Cependant les Yankees

les mêmes qui appellent Jones un héros, m'appellent moi : *pirate !* Jones s'attaquait au commerce anglais, moi au commerce yankee. Il n'y a pas entre nous, la différence d'un cheveu !

En terminant, Semmes rappela, par un beau mouvement d'éloquence, les émotions de ce matin du dimanche où son vaisseau, quittant les Açores, prit la haute mer. Pour la première fois, le drapeau confédéré flottait au grand mât. Pour la première fois, le navire reçut ce nom qui, bientôt, allait s'écrire en lettres de feu d'un bout à l'autre de l'Océan !

— Présent à son baptême, s'écria Semmes, je le fus à sa mort. Deux ans s'étaient écoulés. Un autre dimanche, le 29 juin, sonna l'heure des funérailles. Dans son glorieux duel avec le *Kearsage*, l'*Alabama* succomba. Beaucoup dorment ensevelis avec lui, au profond de la mer, qui, en un dimanche pareil, assistaient à son baptême !

Les yeux de l'amiral étincelaient d'un feu sombre.

— Jamais, reprit-il, talon ennemi n'a souillé le pont de l'*Alabama* ! Pas un morceau de sa coque, pas un lambeau de son pavillon, n'est demeuré comme trophée de victoire entre les mains de nos vainqueurs !

Une salve d'applaudissements accueillit cette péroraison.

Tandis que parlait Semmes, je ne sais quels calculs de probabilités s'emparaient de mon esprit. Que le Sud eût triomphé, et cet homme, qui se trouve maintenant réduit — le fait l'honore — à donner quelques pauvres conférences pour vivre, occuperait une position hors ligne dans les États *dés-unis* américains. L'éclat du succès aurait rejeté dans l'ombre les côtés fâcheux de ses expéditions maritimes. On proposerait à l'admiration des générations futures l'amiral Semmes, ce grand capitaine, qui, en quelques mois, avec un seul navire, balaya des mers le commerce du Nord !

Le Sud vaincu, Semmes, point amiral du tout, n'est plus qu'un pirate.

Il y a là matière à réflexion (1).

1. Lorsque Semmes se présenta chez le président Johnson — Washington — pour régler ses affaires, il envoya sa carte : *Amiral Semmes*.

L'huissier revint presque aussitôt :

— Le président ne connaît personne, dans le monde entier, portant ce nom accolé de ce titre !

L'amiral comprit, et renvoya sa carte ainsi modifiée : *M. Semmes*.

XXXVIII

LA NOUVELLE-ORLÉANS.

De Mobile, je me rendis par mer à la Nouvelle-Orléans.

Sans les jalons, plantés de distance en distance, qui marquent l'étroit chenal ouvert aux steamers, à travers le dédale des bancs de sable dont le golfe est encombré, j'aurais pu me croire en plein Océan. Cette route maritime se dirige sur l'Ouest, par la baie de la Chandeleur.

Partis le soir, nous arrivions le lendemain, avant l'aube, devant *Port au Place*, débarcadère de la Nouvelle-Orléans.

L'expérience d'autrui ne sert pas, dit-on, à grand'chose ; cependant, je me permets de donner un avis aux voyageurs qui viendront après moi : — Quand, le soir, en quittant Mobile, le stewart du steamer vous demandera si vous désirez être réveillé pour le premier train, répondez : Oui !

Ce train part à une heure impossible ; peu importe ! Si, entraîné par l'espoir de prolonger votre sommeil, vous répondez au contraire : Je prendrai le second train ! — Voici le sort qui vous attend :

A quatre heures, au moment des plus doux rêves, un coup violent, frappé contre la porte de votre cabine, vous fait bondir :

— Quoi ? qu'est-ce ?

— Monsieur ! crie une voix de stentor : Prenez-vous le premier train ?

— Eh non ! misérable ! Je vous ai dit hier : le second !

Les pas s'éloignent, vous vous retournez, vous cherchez à ressaisir le songe interrompu.

— Boum ! — porte à droite.

— Quoi ? qu'est-ce ?

— Monsieur ! crie au voisin de droite la même voix tonnante : Prenez-vous le premier train ?

— Eh non, triple brute! fait le voisin : le second! Je vous l'ai dit hier!

Vous vous retournez de l'autre côté :

— Boum! — porte à gauche.

— Quoi? qu'est-ce? qu'y a-t-il?

— Monsieur! prenez-vous le premier train?

Ici, le voisin de gauche lâche une bordée d'invectives, dont j'épargne la transcription à mes lecteurs.

Il y a des gens, que la vexation d'autrui raccommode avec leur infortune. Je ne suis pas de ceux-là. D'ailleurs, dans le branle-bas général, plus moyen de se reconnaître. Un infernal vacarme éclate de partout: piétinement sur le pont; caisses et ballots roulés, jetés, cognés; appels désespérés des familles en désarroi; mugissements effroyables — on dirait le braiement de quelque âne antédiluvien — par lesquels la locomotive charme ses loisirs.

Enfin, le train part, il est parti! — Cette fois, vous vous étendez avec un soupir de soulagement : Je vais me dédommager!

Tambourinage à la porte! — Au nom de..... Qu'est-ce que vous me voulez?

— C'est l'heure de vous lever, Monsieur! Le second train va partir!

— Bien! bon! imbécile! — A la hâte vous saisissez veste et culotte, vous les enfilez tant bien que mal, vous vous précipitez sur le pont.

— Oh! Monsieur! fait le stewart en se curant les dents : Le train ne se mettra pas en route avant une heure!

Et, grelottant dans le brouillard, entre la terre et l'eau, vous pensez à ces avisés, à ces sages, qui ont pris le premier convoi, et qui, à l'heure qu'il est, installés dans l'hôtel X***, Nouvelle-Orléans, le dos au feu, les pieds au sec, se régalent d'un bon déjeuner.

Le dimanche à la Nouvelle-Orléans — c'est le premier jour que j'y passai — ne ressemble guère au dimanche anglais : affluence dans les rues et dans les marchés, boutiques ouvertes jusque vers une ou deux heures de l'après-midi, chacun courant à ses plaisirs ou à ses affaires! on se croirait à Paris.

L'élément français, espagnol et catholique, domine, imprimant son caractère aux mœurs, à la physionomie, aux toilettes, aux habitations; avec une parfaite bonne grâce, qui fait ressortir la merveilleuse beauté des femmes; avec je ne sais quoi de

mauvais — une expression que je n'ai rencontrée nulle part ailleurs — dans le regard des jeunes gens.

La guerre a lourdement pesé sur la capitale de la Louisiane. Quelques négociants semblent croire que c'en est fait de sa prospérité. Ils se trompent. Une ville placée dans ces conditions : avec le Mississipi supérieur, avec l'Ohio, avec le Missouri, qui, après avoir traversé les plus riches régions du monde, viennent déposer leurs trésors dans le Mississipi inférieur, lequel les apporte à la Nouvelle-Orléans ; cette cité-là se relèvera toujours. Elle est le port naturel de tout un continent. Son grand ennemi, la fièvre jaune, rencontre sur le champ de bataille une administration municipale vaillante à la lutte ; sans compter l'immigration, qui, s'accroissant dans des proportions énormes, s'empare des territoires marécageux, les cultive et les assainit. Le « *Jack jaune* » bat en retraite devant cette pacifique armée (1).

Des *tramways* parcourent la ville, aménagés de telle sorte, qu'un conducteur seul en forme tout le personnel. Chacun dépose le prix du trajet dans une boîte, dont les parois transparentes permettent à l'employé de vérifier l'intégrité des paiements. Les Messieurs — ainsi le prescrit l'étiquette — s'acquittent en entrant ; les dames, une fois assises, font passer leur contribution par le plus proche voisin. A Mobile, un écriteau placé sur la boîte, prévient les passagers que le paiement, 10 cents, est confié à leur honneur. Hélas ! l'avis suivant : « N'enveloppez pas votre argent, afin que le conducteur puisse le contrôler ! » — prouve que Patrick (2) a passé par-là.

Les grands hôtels américains, palais ouverts à la vie domestique du citoyen de l'Union, plutôt qu'abris momentanés offerts aux oiseaux de passage, se distinguent par un luxe inconnu chez nous.

Des trois ou quatre cents convives que réunissait la table où je prenais place, cent au plus étaient voyageurs comme moi. Les autres, ou habitaient l'hôtel à titre de pensionnaires, ou logeant ailleurs, venaient y manger.

1. La Nouvelle-Orléans s'étale sur un espace aussi plat qu'un billard: plus bas que le niveau du Mississipi qui l'enlace, maintenu par de fortes digues. Les égouts de la ville, ne pouvant se dégorger dans le fleuve, se versent plus loin, dans le lac. L'élévation du Mississipi permet de lui faire d'abondantes saignées, et d'amener de vifs courants dans les rues, qui se trouvent nettoyées et rafraîchies par ce moyen.

2. L'Irlandais.

Maints jeunes ménages, légers de bourse, redoutant les dépenses avec les soucis qu'entraîne un établissement particulier, perchent à l'hôtel, et dans ce nid provisoire, pondent leurs œufs, élèvent leur couvée. Que devient le tête-à-tête ? Que deviennent les poésies du foyer ? Demandez-le aux jeunes mariés du Nouveau-Monde.

Bien des vies errantes, bien des positions incertaines, bien des êtres solitaires, déracinés, pour qui hier est une déception, demain un problème, s'échouent à l'hôtel, en attendant que la vague les reprenne pour les jeter sur quelque autre bord.

L'hôtel faisant partie de la vie normale aux Etats-Unis, il en résulte que l'étranger, lorsqu'il arrive dans un village, au lieu du cabaret borgne, de l'auberge sordide, de la chambre humide et dépenaillée auxquels les traditions européennes l'avaient accoutumé, rencontre un immense bâtiment à quatre étages, dont les volets verts font ressortir l'immaculée blancheur : et des balcons, et des vérandahs, et une table d'hôte qui, chaque jour, durant toute l'année, réunit cinquante, cent personnes, assurant à chacun — l'heureux voyageur y compris — un bien-être, une élégance, une abondance que la vieille Europe ne lui fournirait pas aux mêmes conditions ! La journée d'hôtel coûte en moyenne trois dollars ; tantôt plus, tantôt moins. Vous avez, pour vos trois dollars, une chambre meublée avec recherche, munie de conforts exceptionnels ; la jouissance des salons, des fumoirs, des salles de lecture ; trois énormes repas, souvent quatre, et le service par-dessus le marché (1).

Voici le menu d'une de nos journées culinaires, prise au hasard dans l'hôtel de la Nouvelle-Orléans où j'étais descendu (2).

A la condition de posséder un estomac d'autruche, les hôtes peuvent attaquer tous les plats ; et, comme certain gentleman, auquel le stewart offrait *ou* des côtelettes *ou* des beefsteaks, répondre : — *Both!* — tous les deux.

DINER.

Potages. Consommé ; vermicelles.
Poisson. Rouget, sauce brune aux huîtres.
Rôtis. Gigot de mouton, sauce aux câpres ; jambon glacé au sucre ; bœuf salé.

1. Chacun de ces repas, servi en particulier, selon la mode anglaise, coûtera de 4 sh. à 1 liv. st.

2. L'entretien complet coûtait 3 dollars et demi par jour.

Plats froids. Bœuf salé; roastbeef; mouton; jambon.

Entrées. Bœuf à la mode; têtes de veau; croquettes de riz, sauce au citron; pieds de veau à la pascaline; veau et jambon aux champignons; macaronis sauce italienne; petits pâtés d'huîtres.

Légumes. Pommes de terre irlandaises en robe de chambre; ditto en purée; maïs grillé; riz; épinards; choux.

Salades et hors-d'œuvre. Sauce *Worcestershire*; champignons marinés; tomates; noix marinées; bettes au vinaigre; salade à l'italienne; concombres au vinaigre; *Cumberland* sauce; laitues; fromage; *Harvey* sauce; *beefsteak* sauce; *John Bull* sauce.

Pâtisseries et puddings. Pudding aux groseilles; pudding pain mollet, sauce à l'eau-de-vie; pudding Pithivier; *perlies* gênoises; biscuits milanais; gelée à l'anisette; crême anglaise.

Dessert. Raisins; avelines; amandes; *pecans*; oranges; café à l'eau.

Déjeuner, ad libitum, de 7 à 10 heures.

Dîner — de 2 à 4 heures.

Souper — de 7 heures à minuit.

Dans ces phalanstères, une absolue soumission au règlement est indispensable. Il faut déjeuner, dîner, souper, à l'heure où tout le monde déjeune, dîne, soupe. Il faut lire, écrire, fumer, dans les salles exclusivement destinées à ces opérations. Malheur à qui se permet la moindre velléité d'indépendance! Elle lui coûte cher. Tentez l'essai : louez un salon particulier, mangez quand bon vous semble; vous verrez les proportions que prendra l'addition! Du reste, faites les trois repas réglementaires, faites-en deux, faites-en un, n'en faites point, tout revient au même: vous n'en paierez ni un cent de plus, ni un cent de moins.

En mars déjà, la chaleur était excessive. On cueillait les poires; la seconde récolte de fraises paraissait sur le marché; grâce à un hiver exceptionnellement doux, la première avait égayé Noël, et les moustiques, qui d'ordinaire ne se montrent pas avant mai, profitant de la saison précoce, sonnaient gaillardement leur clairon. Il me semblait, en parcourant les rues, marcher dans un calorifère. Mon chapeau s'était transformé en une cloche ardente; le pavé m'aveuglait, l'atmosphère m'asphyxiait, la soif me dévorait. Une ombre, ne fût-ce que quatre pieds carrés, se dessinait-elle quelque part, j'y courais. Par bonheur — ou par malheur — chaque habitation, chaque magasin est pourvu d'une fontaine d'eau glacée. A peine entré, j'implorais un verre du restaurant nectar : c'était délicieux... mais c'était dangereux!

Parmi les illustrations de la Nouvelle-Orléans, comment ne pas nommer Beauregard, le général qui, au matin du 12 avril 1861, tira ce premier coup de fusil, dont la détonation ébranla le continent américain !

Beauregard commandait les Confédérés à Bull Run ; il culbuta Benjamin Butler à Bermuda Hundreds et conquit, par l'héroïque opiniâtreté qu'il mit à défendre le Fort Sumter, son surnom populaire : l'*homme de Sumter*.

L'homme de Sumter, a échangé ses épaulettes contre la présidence du *New Orleans and great Northern Railway;* et sur ses terres, confisquées par le gouvernement, le *Freedmans Bureau* a fondé une école nègre, que suivent régulièrement les ex-esclaves de l'ex-général.

Beauregard, de taille exiguë, la barbe grisonnante, les cheveux courts, soigné sur sa personne, gentleman jusqu'au bout des ongles, fit le plus gracieux accueil aux lettres d'introduction que m'avaient remises pour lui d'anciens compagnons d'armes. Le sang français qui coule dans ses veines lui donne ce je ne sais quoi de cordial, qu'on ne rencontre pas toujours chez les Américains.

L'entretien roula sur les derniers événements. Beauregard parlait de Lee avec un respect profond ; de Longstreet, comme d'un officier supérieur.

— Ses hommes avaient en lui, dit-il, une confiance implicite. C'est à ce signe qu'on reconnaît le vrai commandant. Quant à Jackson, je le tiens pour le plus grand capitaine de notre époque. La guerre a fait de Lee un bon soldat. Jackson était *né* soldat. Jackson, un enthousiaste, non-seulement était patriote, mais se croyait appelé de Dieu à ce qu'il nommait : sa mission. Jackson aurait aussi bien commandé une armée qu'un simple corps. Ce n'était pas le cas de Mac Clellan, bon ingénieur, mais malhabile au maniement des masses. Il s'y faisait, quand on le changea. L'audace, la témérité si vous voulez, lui manquaient un peu. Néanmoins, si on l'eût laissé tranquille, on serait entré plus vite à Richmond.

— Et Grant ? Qu'en pensez-vous, général ?

— Grant ! Changez les positions : mettez Grant où était Lee, Lee où était Grant ; donnez à Lee cent cinquante mille hommes, n'en laissez que cinquante mille à Grant, et dites-moi combien de temps, les conditions étant ainsi retournées, Grant aurait tenu ? Il en va de même pour Johnston et Sherman. Si Johnston avait commandé l'armée de Sherman et Sherman l'armée de Johnston, vous imaginez-vous que jamais Sherman fût entré dans le Sud ? Vous figurez-

vous qu'une fois entré, il y fût resté? L'inégalité était écrasante (1).

Au moment où j'allais quitter la Nouvelle-Orléans, Beauregard me remit une recommandation générale pour les employés des chemins de fer placés sous son administration. J'eus plus tard l'occasion d'en vérifier la valeur. Traversant le Tennessee, je demandais quelques renseignements au conducteur du train, grossier personnage, qui jugea bon de se hérisser en vrai porc-épic. Voyons, me dis-je : essayons un peu notre talisman ! — J'exhibe la lettre de Beauregard. L'employé la prend, lit une première fois, me regarde, lit une seconde fois, replie soigneusement la feuille, me la rend, lance à travers la portière une fusée de jus de tabac, et s'écrie transporté :

— Un ami du général Beauregard ! Monsieur, vous êtes mon ami !

Le brave homme s'assied à mes côtés, et le voilà qui me raconte comme quoi il s'est battu sous Beauregard, à Corinth ; le voilà qui me donne toutes les indications que j'avais vainement réclamées de sa complaisance ; puis, sautant hors du waggon, il revient les mains chargées des meilleurs cigares, et me contraint de les accepter : Pour l'amour du général !

Cet incident, puéril en soi, est un exemple entre mille de l'affection que gardent les anciens soldats à leurs chefs vaincus.

1. Elle ne l'avait pas été au début. Ce fut la justice de sa cause, qui fit la force du Nord. — Trad.

XXXIX

BIZARRERIES NATIONALES.

Les familles humaines qui s'agitent sur la surface du globe, se gaussent réciproquement de leurs travers.

L'Américain, se formalise de la raideur britannique ; le sans-gêne Yankee, paraît monstrueux à l'anglais ; les révérences et la queue du chinois, font rire l'européen ; le chinois trouve l'européen fort mal élevé ! Je suis pour ma part, disposé à ne m'étonner de rien, sauf toutefois lorsque m'apparaît, chez un peuple civilisé, quelque grosse incongruité passée à l'état chronique. Or, du Nord au Sud, les Américains ont une façon de s'asseoir qui renverse toutes mes notions de convenance.

Les pieds plus haut que la tête ! C'est le mot d'ordre, on le dirait, échangé d'un bout à l'autre des États.

Je suivais une rue de la Nouvelle-Orléans, quand, par hasard, je levai les yeux. Vingt à trente paires de pieds, alignés sur le balcon d'un grand hôtel, présentaient leurs semelles aux passants. Ces pieds et ces semelles appartenaient à vingt ou trente gentlemen qui, installés dans des fauteuils à bascule, doucement renversés, menaçaient le ciel de la pointe de leurs bottes, tout en fumant un cigare et en lisant le journal ! — L'aspect ne m'était pas nouveau. Lorsqu'à Washington, je franchis le seuil de la Chambre des représentants, le premier objet qui s'offrit à mes regards fut une paire de vastes semelles, audacieusement dressées sur le pupitre qui faisait face à l'orateur. Le propriétaire des susdites semelles, un honorable gentleman, écoutait, bras croisés, avec une attention profonde, le discours que scandaient les oscillations régulières de son fauteuil. Un coup d'œil jeté dans la salle, me montra qu'il n'était pas seul à jouir des immunités américaines. M. Colfax, alors speaker de la Chambre, m'accompagnait. Me voyant quelque peu surpris : — Ne vous scandalisez pas ! s'écriat-

il: En Angleterre, vos représentants gardent le chapeau sur la tête, ce qui, pour nous, constitue un manque absolu de décorum !

Les nègres, on le conçoit, n'ont rien eu de plus pressé que d'imiter leurs anciens maîtres. Les assemblées constitutionnelles du Sud, s'émaillent çà et là de quelques larges pieds, appartenant à des jambes noir d'encre, étalés avec délices sur le maroquin des bureaux.

Vous chercheriez en vain, dans les États, un semblant d'étiquette. Pas le moindre vestige de cérémonie ou d'apparât ! Rien dans les formes ne désigne les dignitaires, même ceux qui occupent la position la plus élevée, au respect des citoyens.

Vous, Pierre, Jacques ou Jean, vous désirez voir le Président ? Bien ! Rendez-vous à la Maison Blanche, avec le costume qui vous plaira ; remettez votre carte à l'huissier de service qui, sans livrée, se tient dans l'antichambre. Votre tour venu, l'huissier vous introduit. Le Président, vêtu comme tout le monde, vous reçoit assis ou debout, écoute ce que vous avez à lui dire, et termine l'audience en vous donnant une bonne poignée de main.

Les hommes publics, sont ici d'un accès mille fois plus facile que chez nous. Leur urbanité, leur courtoisie, en dépit de l'ennui que doit leur causer le flot incessant des visiteurs, ne se dément pas un instant.

Les Américains qui, en fait de toilette, ont des recherches que nous ignorons, éprouvent le besoin d'affirmer leur indépendance — disons mieux, leur mépris absolu — à l'endroit de ce que nous nommons : le respect humain.

N'ai-je point vu, à New-York, un docteur en théologie, rédacteur de Revue, publiciste distingué, quitter son bureau, un énorme panier de cuisine pendu au bras !

De vrais gentlemen se rendront à un dîner privé, en tenue de campagne. Leur hôte, — M. X*** entre autres, homme politique à la tête d'une immense fortune — les recevra en jaquette de chasse !

A Montgomery, Alabama, le secrétaire d'État, les chefs de départements, travaillaient en bras de chemise. Le soleil embrasait l'air, on étouffait dans les bureaux : pourquoi ne pas ôter son habit ? Le secrétaire d'État n'y perdait rien, l'homme y gagnait tout. — L'homme primant l'habit, voire l'emploi ; c'est l'idée républicaine par excellence, appliquée avec une rigoureuse logique d'un bout à l'autre des États-Unis.

Tout costume officiel passe pour anti-républicain. Les livrées,

fort impopulaires, semblent un stigmate avilissant. Rien ne distingue l'employé du chemin de fer auquel vous avez à faire, sinon — pas toujours — une légende sur la casquette, ou une petite broche d'argent agrafée au veston. Soit en chaire, soit en ville, le pasteur se confond avec le laïque : ni robe ni rabat, pas même la traditionnelle cravate blanche. Le pasteur arrive avec son paletot, l'ôte à loisir, en fait autant de ses galoches, et se met à prêcher.

Une liberté plus complète encore règne dans les assemblées populaires.

Smith, l'ex-gouverneur de Virginie, escalade un jour la plate-forme, et commence son speech, le chapeau sur la tête, le corps emballé dans un lourd pardessus. A mesure qu'il parle, Smith échauffé enlève son couvre-chef, se dépouille de son paletot, poursuit, s'anime, et sentant la transpiration perler sur son front, demande à l'auditoire la permission d'ôter son habit ! Accordé ! Le thermomètre continue à monter, l'orateur à ruisseler. Cette fois, sans requérir d'autorisation, Smith retrousse ses manches, arrache faux-col et cravate, déboutonne le plastron de sa chemise, et, dans cet élégant négligé, termine son discours par une péroraison dont l'éloquence provoque un tonnerre d'applaudissements.

Habit bas, talon haut ! telle est, je le répète, la devise américaine.

— Je ne prends pas mon parti, disais-je à mon ami M. N***, d'un pareil sans-façon.

— Tranquillisez-vous ! répliqua-t-il : Vous trouverez dans les deux Carolines, cette espèce de chose que vous pleurez, *le décorum !*

M. N*** se trompait. Dans les Carolines, pas plus qu'ailleurs, je ne rencontrai les usages auxquels nous ont accoutumés nos idées et notre éducation. Comme j'en faisais la remarque à un jeune avocat :

— Oh ! s'écria-t-il : Si c'est l'ancienne mise en scène qu'il vous faut, venez assister, demain matin, à l'ouverture de la Cour suprême. Vous serez en pleins usages normands !

Je ne manquai pas au rendez-vous. — Juges, procureurs et clients, causaient *à la bonne* autour du feu. Le Maréchal, M. Litchford, chargé d'ouvrir la Cour, vêtu comme un ouvrier respectable, ne se distinguait en quoi que ce soit des autres. Litchford, pour le dire en passant, est le maître tailleur chez lequel Johnson, dès lors Président des Etats-Unis, fit son apprentissage à Raleigh. — Neuf heures sonnant, les membres du tribunal s'établirent sur leurs

sièges. Le Grand Juge ordonna au Maréchal d'ouvrir la Cour. Litchford se leva, mâcha sa chique de tabac, cracha, et cria d'une voix formidable : — « Oyez ! oyez ! cette Cour suprême est maintenant ouverte ! Dieu bénisse l'Etat et cette honorable Cour ! » — Puis, en manière de conclusion, le Maréchal passa son tabac d'une joue à l'autre ! — Cela s'appelait ouvrir la suprême Cour de la Caroline du Nord : *d'après les usages normands !*

Le spectacle, pour grotesque qu'il me parut, n'empêchait ni le tribunal d'être suprême, ni les juges d'être capables. — Au bout du compte, que pensent les Américains de notre sac de laine, à nous autres Anglais, et de nos perruques à marteaux ?

— N'allez pas, Monsieur ! me disait plaisamment à ce propos M. Vance, ex-gouverneur de la Caroline : N'allez pas vous figurer que nous rejetons toute forme. Tenez, M. le juge X**, entre autres, est un observateur aussi ponctuel *des formes*, que le plus strict de vos magistrats. On lui amène un jour, en qualité de témoin, Jim, soldat fort maltraité par la dernière guerre.

— Levez la main droite! fait le juge.

— Peux pas, Monsieur.

— Pourquoi ?

— J'ai été blessé au bras droit, Monsieur.

— Levez le gau he !

— Peux pas, Monsieur ; le bras gauche ne vaut pas mieux.

— Alors, fait gravement le juge, levez la jambe : nul ici n'est admis à prêter serment sans lever quelque chose !

On connaît la manie américaine : taillader à coups de canif ou de couteau, le premier objet venu. M. Vance, l'ex-gouverneur dont je parlais tout à l'heure, ciselait gravement le dossier de son fauteuil, lorsque je le vis pour la première fois dans le bureau d'un ami. — Bourrienne raconte le même trait de Napoléon. Serait-ce le cachet du génie ?

Le Dr Charles Hodge, siégeait à la place d'honneur, dans l'assemblée générale des *anciens Presbytériens* — Albany. — Or l'illustre théologien, placé en face de moi sur l'estrade, occupait ses loisirs à sculpter le pommeau de sa canne, qui bientôt, sous son canif expérimenté, prit la forme d'une tête de chien.

Certain jeune Américain sans fortune, dit la chronique, ne parvenait pas à attendrir le père de sa bien-aimée. Désespéré, notre amoureux s'adresse au pasteur de son église :

— Venez ! s'écrie-t-il : Venez avec moi chez M. K***. Plaidez ma cause ! vous la gagnerez, je vous bénirai éternellement !

Le pasteur cède, s'achemine avec le bouillant jeune homme, tous deux sont reçus. Tandis que le pasteur expose l'objet de son ambassade, le jeune homme, pour tromper les tourments de l'impatience, se prend à charpenter sa canne. Le père de la belle l'observait du coin de l'œil. Tout à coup il se lève :

— Non, Monsieur, vocifère-t-il, vous n'aurez pas ma fille ! J'ai suivi vos procédés, Monsieur ! Si vous aviez fait de ce bâton une tête d'homme, de cheval, de singe, de grenouille, de n'importe quoi, je vous aurais dit : — Prenez ma fille ! — Mais un individu qui, pendant quinze minutes, malmène un morceau de bois sans en rien tirer, cet individu-là, Monsieur, ne vaut pas une pièce de dix cents !

J'ai déjà fait allusion à cette autre manie américaine, la chique, bien plus écœurante et tout aussi générale. De l'Atlantique au Pacifique, du Canada au golfe du Mexique, le citoyen des États-Unis mâchant, remâchant la feuille de tabac, projette des fusées liquides dont la pureté et le parfum laissent fort à désirer.

Dans la rue, dans les magasins, dans les hôtels, sur les bacs, sur les vapeurs, partout, l'Américain chique et crache. — J'ai vu, de mes yeux vu, sur le *Charlotte road*, un gentleman descendre à la station où l'attendait sa femme, rouler sa chique de la joue droite à la joue gauche, lancer un long jet de salive noire, puis l'opération faite, embrasser tendrement la plus belle moitié de lui-même !

La Nouvelle-Angleterre n'échappe pas au fléau. Les planchers des wagons s'y émaillent d'une écœurante mosaïque de projectiles humides, qui, expédiés dans la direction de quelque crachoir lointain, ont manqué leur but. Au surplus, nos cousins d'Amérique n'y mettent pas tant de façons ; ils expectorent bravement sur place, et l'on voit se former entre leurs pieds, tout le long des wagons, un interminable chapelet de flaques noires. — La nausée me prend, lorsque je songe à certain numéro du *Harper's Monthly*, que son lecteur laissa tomber par mégarde dans l'étang couleur bronze, dont les proportions s'élargissaient à vue d'œil.

La chique asservit toutes les classes de la société.

Je me trouvais un jour chez M. X***, pasteur éminent de la Caroline du Sud. Nous discutions la question de l'esclavage. Soudain, M. X*** tire un couteau de sa poche, saisit un pain de tabac, en coupe une tranche, se met à chiquer énergiquement, et fortifié par cet exercice, poursuit son argumentation avec un surcroît d'éloquence.

M. Z**, gouverneur d'un autre Etat du Sud, me dépeignant les difficultés de sa position au département militaire, lors du conflit, appuyait chacun de ses griefs d'un envoi, par voie aérienne, au crachoir..... qui ne recevait pas tout.

Voulez-vous un trait plus saillant encore ? M. O***, poëte sudiste, me lisait ses odes, lesté d'une énorme chique de tabac! Aux plus beaux endroits, quand l'émotion nous gagnait, M. O***, s'interrompant tout à coup. expédiait dans le feu quelque tribut, dont l'aspect me ramenait brutalement aux réalités d'ici-bas !

S'agit-il de séances au tribunal ? Vous verrez l'huissier cracher d'abord, puis appeler un témoin, lequel se présente, prend la Bible, crache avant de la baiser, tandis que le président se débarrasse à son tour le gosier, avant de procéder à l'assermentation du témoin.

Tous, ou presque tous les wagons portent des affiches, lesquelles invitent MM. les gentlemen à cracher dans les crachoirs, et non à côté. Par égard pour cette recommandation, MM. les gentlemen crachent en effet *dans la direction* des crachoirs. Par malheur, le succès ne répond pas toujours à leurs bonnes intentions.

Sur certaine ligne, les billets portent ce distique au verso :

> Les touristes qui désirent passer pour gentlemen
> Sont priés de ne pas cracher sur le plancher (1).

Le crachoir, ce meuble répulsif, occupe une place d'honneur à la Maison-Blanche ! Il s'étale, et sur les parquets des deux chambres, et dans tous les palais de Justice de tous les États de l'Union. Les salons des hôtels, les cabines des steamers, les bureaux, les collèges, les maisons particulières, les édifices consacrés au culte, pas un monument, pas un intérieur qui n'ait son crachoir !

On prétend — je suis loin de garantir le fait — qu'en certaines localités du Sud, les dames, munies d'une provision de tabac en poudre, y déposent de petits morceaux de bois poreux qu'elles mâchent ensuite, sous prétexte d'entretenir l'éclat de leurs dents. J'ai vu fréquemment des négresses, le petit bâton aux lèvres. Mes renseignements se bornent là.

Un autre usage, étrange pour nous, Européens, usage très-

1. Il y a ici un jeu de mots intraduisible en français :

> Those who *expect to rate* as gentlemen,
> Will not *expectorate* on the floor ! — TRAD.

général parmi les citoyens du Sud et du Sud-Ouest, c'est le port d'armes en temps de paix. — Dans ces États-là, chaque citoyen est pourvu d'un instrument de défense... ou d'attaque.

Me trouvant en wagon, avec un gentleman à l'air pacifique, je hasardai quelques observations sur ce sujet.

— Monsieur, me répondit-il, voyez, c'est plus prudent! J'ai toujours sur moi sept coups chargés!

Et, soulevant son gilet, le débonnaire gentleman me fit voir la crosse d'un revolver enfilé dans sa ceinture. Employé gouvernemental — section des cimetières nationaux — notre gentleman se sentait responsable de la sécurité de sa personne.

Je n'ai, pour ma part, jamais rencontré, même dans les plus mauvais districts, de ces sinistres personnages, bretteurs émérites, lesquels se servent de leur *Bowie Knife* en guise de cure-dents, et dont les fréquentes attaques expliqueraient l'arsenal que portent sur eux les citoyens du Sud. En revanche, les débits de liqueur, les maisons de jeu — lecteur, ne vous méprenez pas sur la nature de mes visites en ces repaires — fourmillent d'individus qui, posant un revolver sur la table, vous préviennent par là qu'ils sont d'humeur irritable. Quiconque fréquente ces bouges doit se préparer à tout. Si, enveloppé dans une soudaine bagarre, le curieux empoche quelque coup de couteau, c'est qu'il l'est venu chercher. Nul danger, du reste, même dans le Sud-Ouest, pour l'honnête homme, ferme sans être querelleur, qui gagne sa vie en travaillant.

La Nouvelle-Orléans était, avant la guerre, une des villes les plus malfamées; une de celles, où meurtres et crimes de tout genre semblaient se donner rendez-vous. Passant la soirée chez M. Mac-Coard, Écossais établi là, je repris en sous-œuvre la question de l'armement personnel. M. Mac-Coard, pour toute réponse, mit la main dans la poche de son gilet, en tira un méchant canif dont une des lames était brisée, et me le tendant :

— Voilà, me dit-il, la seule arme que j'aie jamais portée. Et j'habite cette ville depuis trente ans! Et maintes fois, pendant la nuit, il m'a fallu traverser des quartiers suspects! Il est vrai que je m'occupe de mes propres affaires, sans jamais me mêler de celles d'autrui!

On accuse les Suddistes d'intolérance.

Le devais-je à ma qualité d'Écossais? il se peut. Le fait est, qu'appelé par mes convictions à exprimer sur l'esclavage et sur bien d'autres sujets des convictions diamétralement opposées à

celles de mes interlocuteurs, je n'ai cessé de rencontrer en eux des auditeurs patients, pleins de politesse et de cordialité.

Quant aux *Yankees*, le Suddiste les déteste à plein cœur; il ne s'en cache pas. Jusqu'aux enfants, partagent les préventions nationales.

— O Dieu ! ainsi priait une fillette : Bénis notre peuple ; mais ne va pas bénir les Yankees !

Cette antipathie est tout entière du côté des Suddistes. Dans le Nord, au contraire, je n'entendais exprimer que sympathie pour le Sud, que pitié pour ses désolations, que regrets à l'endroit de la guerre qu'il avait déchaînée, que sincères désirs de vivre avec lui dans les meilleurs rapports. La magnanimité, la bonté — ajoutons-le pour être juste — sont vertus plus faciles au vainqueur qu'au vaincu. Grâce à Dieu, toutefois, les colères tendent à s'abattre, les cœurs à s'apaiser. N'ai-je point vu, à Raleigh, causer longuement, tranquillement, l'un avec l'autre, deux anciens officiers, l'un confédéré, l'autre fédéral, qui, trois ans auparavant, se criblaient de coups de pistolet !

L'esclavage, ce mur de séparation une fois écroulé, les deux branches de la même famille, apprenant à se mieux connaître, en viendront vite à se respecter et à s'aimer.

XL

SUR LE MISSISSIPI.

— Pousserez-vous jusqu'au Mississipi ? — me demandait un de mes amis de New-York, au moment où je partais pour ma tournée dans le Sud.

— Je l'espère bien !

— En ce cas, ne vous embarquez pas sur le fleuve.

— Pourquoi pas ?

— Parce que vous courriez grand risque de monter au ciel, un peu plus vite que vous ne voulez ! Les steamers du Mississipi sautent en l'air ! c'est leur habitude (1) !

— Remonterez-vous le Mississipi ? me demandait un autre ami de Philadelphie.

— Oui.

— Alors, croyez-moi : prenez une cabine aussi rapprochée de l'arrière que possible.

— Pourquoi ?

— Parce que, si vous venez à sauter, vous aurez ainsi quelque chance de gagner le bord.

Les uns rieurs, les autres sérieux, tous, du plus au moins, me tenaient le même langage ; si bien que, saisi d'un accès de prudence au moment où, pour me rendre à Vicksburg, je posais le pied sur un de ces steamers à mauvaise réputation, je priai l'employé de me donner la cabine la plus éloignée du centre.

— Ces cabines-là sont déjà retenues ! me répondit l'employé, en me passant le registre : Mais, parmi celles qui restent, voici la plus voisine de l'arrière. — Et il m'en présenta la clé.

1. Le correspondant d'un journal de l'Ouest se trouvait à bord d'un *Mississipi* qui sauta, comme c'était son droit. Réchappé à grand' peine, notre journaliste publia la description du céleste pays qu'il avait involontairement exploré : — Comment êtes-vous redescendu ? — lui demanda-t-on. — Moi ? j'ai graissé mon pantalon, et je me suis laissé glisser le long d'un arc-en-ciel !

Pénétré de reconnaissance envers l'obligeant commissaire, je me mis à la recherche de mon futur logis. Ma gratitude, je le confesse, diminua singulièrement, lorsque je découvris mon perchoir : droit au-dessus des tuyaux de la chaudière ! — Mais quoi ! le steamer, portant au front son diadème de cabines étagées, était si majestueux ; si vaste s'arrondissait le salon, d'une immaculée blancheur, tout étincelant d'or ; le bâtiment posait si puissant sur le fleuve, qu'admettre l'explosion d'un édifice pareil me semblait insensé. Cependant, quand les machines commencèrent à fonctionner, notre palais à vibrer, les coups de piston à donner, je sentis s'ébranler ma confiance. Fallait-il s'en prendre à la haute pression ? je ne sais ; ce qu'il y a de certain, c'est que notre monstre, au lieu de se comporter comme les steamers ordinaires, aspirait, rejetait, engouffrait, vomissait des torrents de vapeur, et que, tandis qu'il glissait, plus prompt qu'un éclair sur le fleuve, tout son corps frémissait de telle sorte, que les moindres objets semblaient en proie à la danse de saint Guy !

La nuit venue, je me retirai dans ma chambrette, vrai bijou : vernis blanc mat relevé d'or, avec rideaux de mousseline, lavabo de marbre, glace limpide, cadre éblouissant.

Oui ! mais lisez un peu l'avertissement que voici :

Les passagers trouveront
des
ceintures de sauvetage
sous leurs hamacs.
Les portes sortent facilement de leurs gonds.
Les matelas sont
insubmersibles !

J'ai l'esprit mal fait, peut-être ; que voulez-vous ? ces détails, fort rassurants sans doute, joints à la perspective de descendre le Mississipi étendu sur une porte de cabine, ne me disposaient guère au sommeil. Ajoutons que mon dortoir situé, comme je viens de l'écrire, sur les bouilleurs, et la vapeur s'échappant des flancs du steamer au lieu de jaillir du sommet de la cheminée ; un sifflet aigu, suivi du vacarme que produirait quelque explosion volcanique, éclatait à chaque arrêt, m'annonçant, on l'eût dit, que l'heure était venue de dépendre ma porte et de boucler ma ceinture de natation (1).

1. Quand vous verrez, disait M. X*** à Sir Charles Lyell, votre steamer lutter de vitesse avec un rival ; quand le capitaine, excité par l'enthousiasme des passagers, assis sur la soupape de sûreté pour la maintenir solide au poste, criera : Chauffez ! chauffez ! — Alors, filez de toute la vitesse de vos jambes

Aguerri depuis, j'ai fait, sur les steamers du Mississipi, d'aussi doux rêves que sous mon édredon d'Edimburg. Explosions à part — bien moins fréquentes qu'on ne le prétend — ces steamers offrent au voyageur un incomparable confort.

Prenons le *Robert E. Lee* (1).

Son splendide salon s'étendait de la proue à la poupe (2). De riches tapis couvraient les parquets. Partout des tables, des pupitres, des divans, chefs-d'œuvre d'ébénisterie; jusqu'aux crachoirs, étaient artistiques et gracieux! Les terrasses superposées fournissaient aux marcheurs trois étages de promenoirs découverts. Chaque cabine était pourvue de deux lits. Jamais, cependant, sauf dans les cas très-rares où le steamer se trouve sur-plein, on n'oblige le touriste à partager sa chambre avec un partner improvisé. A l'arrière s'arrondissait le salon, d'une élégance exquise, réservé aux dames, et aux messieurs qui ont le privilège d'accompagner une mère, une femme, une fiancée ou une sœur.

Le luxe des steamers de l'Hudson dépasse, sans compter la solidité, tout ce que les vapeurs du Mississipi ont de plus beau. Une perspective d'arceaux aériens s'allonge à travers leurs salons, flanqués de trois ou quatre galeries, sur lesquelles s'ouvrent les portes des cabines, toujours blanc et or.

La table y est aussi abondante, aussi variée que dans les meilleurs hôtels; le prix ne dépasse pas cinq dollars par jour, tous frais compris. Remonter les fleuves américains sur ces palais flottants, à l'abri des tempêtes et du mal de mer, c'est une manière féerique de voyager.

Les rives du Mississipi pèchent par la monotonie. A partir du golfe on voit, pendant quinze cents milles, les horizons se succéder exactement pareils. Aussi, certain Écossais comparait-il la

au plus loin des machines. Et si le capitaine ajoute: Au feu la résine! — si un employé parcourt le pont en disant: — Les gentlemen qui n'ont pas payé leurs billets sont priés de se rendre dans le salon des dames! — Hâtez-vous, jetez-vous à l'eau, le steamer va sauter!

Dans le salon des dames? demandera-t-on: pourquoi? — Parce que le salon des dames, placé à la poupe, est le poste le moins dangereux, et que l'administration, dans sa sollicitude maternelle, veille au salut des voyageurs qui n'ont pas payé. Les autres...... leur affaire est liquidée. Gens sages, gardez jusqu'au moment de l'arrivée votre argent en poche. Si, votre billet acquitté, vous faites un plongeon, le capitaine demandera: — A-t-il payé son billet? — Le stewart répond-il: — *Yes, sir!* — le capitaine criera: *Go ahead!* — En avant! — Et tout sera dit!

1. Il faisait, lors de mon voyage, le service entre la Nouvelle-Orléans et Vicksburg.

2. Les machines fonctionnent dans l'entre-pont.

contrée à un énorme tartan. Et il ajoutait dans sa candeur, que pour l'employer tout entier, il faudrait habiller quatre régiments highlanders, au moins !

L'Hudson, ce Rhin de l'Amérique, serpente à travers un panorama bien autrement pittoresque.

La *Blue Ridge*, la vallée de *Virginie*, celle de *Yo Semito* en Californie, le *Niagara*, les *Kentucky Caves*, le *Pont Naturel*, se rangent parmi les merveilles du monde. Toutefois, les paysages américains, rarement accidentés, se distinguent plus par l'ampleur illimitée de leurs prairies et de leurs forêts que par la variété de leurs aspects. Ce qu'on appelle *montagnes* mérite à peine ce nom. Un gentleman, au retour des *Rocky Mountains*, disait plaisamment que les deux seules choses qu'il n'eût pas vues, c'étaient : des montagnes et des rochers !

L'uniformité devient positivement désolante, dans le Mississipi inférieur. Au temps de la haute crue, c'est tout au plus si les bords se dessinent. Par delà les interminables plantations de coton, d'immenses forêts vont se déroulant, se perdant aux confins de l'horizon bleuâtre, et chaque méandre du fleuve vous ramène devant le même tableau. Si parfois quelque colline surgit au milieu de l'Océan de verdure, elle s'aplatit bientôt, rentre dans le plan général... quelques tours de roue, elle a disparu ! La nuit descend ; vous disparaissez, vous aussi, dans votre cabine. Tandis que vous dormez, le steamer file à raison de seize milles par heure ; le lendemain vous retrouve à votre poste d'observation, devant le même aspect, exactement : le vapeur n'a pas bougé, vous en prêteriez serment au besoin. — C'est ainsi que vous traversez ces vastitudes sans bornes, destinées à devenir un jour la patrie de quelques millions de citoyens.

Les sinuosités du fleuve mettent seules un élément de variété dans cette désespérante monotonie. Le cours se divise si souvent pour enlacer une île, pour tourner un cap ; il s'amuse si bien aux découpures du sol, que le soleil, aux yeux de quiconque navigue, semble se lever et se coucher à tous les points de l'horizon. Après un détour de vingt ou trente milles, vous revenez juste au point de départ. Le fleuve, rectifiant sa ligne un beau matin, coupera au court. En attendant, fleuve et steamers vont musant à loisir.

Sur de longs parcours, le Mississipi, dont le lit domine le niveau du pays plat, n'est contenu que par les berges d'alluvion. Que ses eaux débordent, qu'un point quelconque de cette fragile barrière cède sous l'effort de la pression, et voilà des territoires aussi

grands qu'un de nos comtés anglais, transformés en mers intérieures.

Le Mississipi, lorsque j'en suivis le cours, était à son plus beau moment. La fonte des neiges dans l'extrême Nord l'avait porté à son maximum de largeur. — La crue du fleuve! On n'avait pas d'autre préoccupation. Les détenteurs de fonds publics attendent avec moins d'anxiété le dernier mot de la Bourse, qu'on n'épiait l'arrivée des télégrammes, annonçant que l'Arkansas s'était élevé de vingt pieds, et qu'à Cincinnati, le fleuve s'enflait d'heure en heure.

C'est qu'ici, la crue annonce l'ouverture du Nord-Est : la reprise du grand mouvement commercial d'été. En temps de sécheresse, les eaux baissent à tel point, que le fleuve en devient presque impraticable et toujours dangereux.

Le péril de la navigation est là ; et dans cette autre circonstance, que, même lorsque le fleuve prend un mille et plus de largeur, son canal navigable, fort étroit, change constamment.

Les *snags*, autre danger ! Les *snags* sont des arbres de dimensions prodigieuses, qui, déracinés et entraînés par le courant, vont glissant, tournant, pirouettant, jusqu'à ce que, arrêtés par quelque obstacle, leurs racines s'implantent dans la boue, tandis que le tronc, subissant la traction du fleuve, s'allonge dans la direction du courant. Ces colosses restent immobiles, comme de gigantesques éperons, prêts à transpercer barques et vapeurs. Lorsque leur ramure émergeant au-dessus de l'eau, une sorte de bouillonnement se produit, le péril est moindre; on l'évite parce qu'on le voit. Mais lorsque l'arbre s'enfonce assez bas pour qu'aucun remous ne le trahisse, et qu'il se redresse assez haut cependant, pour éventrer quiconque se hasarde en ses parages, il devient un des plus redoutables ennemis que puisse rencontrer le navigateur. — Je ne suis jamais parvenu à comprendre comment s'y prenait notre pilote, pour éviter les *snags*. Plus d'une fois, quittant ma chambrette pendant la nuit, grimpant au faîte du bâtiment, j'ai interrogé le fleuve. Non-seulement les ténèbres m'empêchaient de discerner aucun détail, mais la ligne noire des forêts profilée sur le ciel n'offrait pas une irrégularité, pas un point de repère. Décidément, pour se tirer de là, il faut les yeux de lynx des pilotes du Mississipi.

L'amour-propre effréné de ces pilotes, celui des capitaines, constitue un autre danger. Pas question de rencontrer un steamer, sans joûter avec lui. A peine les deux bâtiments se sont-ils aperçus, les deux cheminées vomissent des torrents de fumée ; les chauffeurs jettent des avalanches de bûches dans les fournaises ; la vapeur siffle, hurle, poussée à la plus haute pression ; le navire tressaille,

bondit, se cabre... et saute quand il n'y a plus moyen de faire autrement.

Un beau jour, nous rencontrons un steamer, arrêté pour prendre du bois. Deux coups de sifflet partent à son bord, deux coups de sifflet répondent du nôtre.

— Qu'est-ce donc ? demandai-je à mon voisin.

— Un défi ! Vous allez voir ! Parie que nous gagnons ou que nous sautons !

Déjà les deux rivaux se mesurent. La respiration régulière de notre bâtiment devient haletante ; il murmurait, il rugit. Son armature vibre, ses parois tremblent, son plancher craque ! Les passagers des deux vapeurs, rassemblés sur le pont, oublieux du péril, enfiévrés de la lutte, poussent au combat les steamers, qui, fendant l'eau avec une effrayante rapidité, menacent de s'écraser l'un l'autre. — Grâce à Dieu, ce fut court. Chaque coup de piston nous faisait gagner du terrain : Nous dépassons notre rival, nous le distançons. Abandonnant la partie, il diminue ses feux, et les hourras de nos gens achèvent sa défaite, surtout lorsque notre pilote, lui montrant un bout de câble, offre gracieusement de le remorquer.

Ces aventures aident à passer le temps. — Les repas, disons-le, deviennent, eux aussi, une affaire importante. De fréquents arrêts rompent à leur tour la monotonie du voyage.

Vite consommée, la provision de bois se renouvelle à de courts intervalles. Un steamer brûle de soixante à quatre-vingts *cordes* de bois par jour. La corde, qui représente un bûcher haut de 8 pieds, sur 4 de long et 4 de large, équivaut à huit cents ou mille boisseaux de charbon, et coûte trois dollars.

On connaît le proverbe anglo-américain : *Time is money.* Afin d'épargner le plus possible et le temps et l'argent, des radeaux chargés de combustible attendent le vapeur, qui les harponne au passage, prend leur chargement sans s'arrêter, et laisse au courant le soin de les ramener à leur point de départ. Dans d'autres localités, le steamer fait escale pour embarquer les bûches entassées sur le rivage. Un brouhaha, une excitation, une fièvre indescriptibles succèdent alors au calme plat. A peine les passerelles jetées, des bataillons de nègres jaillissent, on le dirait, de l'entrepont, se précipitent à terre, descendent par une des planches, remontent par l'autre, tous d'un pas élastique et rapide, se trottant réciproquement sur les talons, et s'encourageant de la voix, jusqu'à ce que la cargaison étant complète, le navire reprenne le fil de l'eau.

Souvent aussi, le navire s'arrête devant quelque plantation ou quelque village, perdus au sein des vastitudes. Les rives étant très-basses, le vapeur se tourne, bat arrière, se rapproche autant que faire se peut du bord, établit ses ponts volants, pose les passagers, prend les marchandises et repart. Plus loin, une planche fixée entre deux poteaux, porte ces mots en caractères monumentaux: *Nouvelle-Babylone!* Vous regardez, vous cherchez la capitale décorée de ce nom colossal ; vous vous frottez les yeux, surpris de ne rien voir ; à force d'interroger l'horizon, vous découvrez tout là-bas, deux ou trois cabines de bois. C'est la *Nouvelle-Babylone* !

Riez, si vous voulez! Traitez de fou, tout au moins de présomptueux, l'individu qui, seul au milieu de ces déserts, fiche quelques pieux en terre, les couvre d'une espèce de toit, et prétend mettre le tout au rang des cités! Quant à moi, je me sens pénétré d'admiration pour cet homme-là. Ce pauvre assemblage de planches, c'est sa confiance, inébranlable, en l'avenir! C'est sa foi, qui déjà est la vue! Cet homme contemple les miracles de civilisation que son coup de pioche va faire jaillir du sol. Où vous n'apercevez qu'eaux stagnantes et que forêts, lui, voit les chantiers, les magasins, les édifices publics se ranger le long de rues splendides! Et il fait bien de voir cela, car *cela sera*.

Ce regard croyant, fixé sur l'avenir, est un trait national qui frappe tout étranger. Le bruit des marteaux, des scies et des pioches, retentit du Nord au Sud, dans l'immense continent américain. Que veut dire ce bruit ? Que font ces gens-là?

Ce qu'ils font ? Ils bâtissent le trône du futur empire des deux mondes.

Vous haussez les épaules : — Partout de l'ébauché, partout des échafaudages, rien d'achevé! dites-vous : Mauvaises, les routes! Fragiles, les chemins de fer! A peine entamé, le remaniement des plantations! En bois, en plâtre, vos métropoles de l'avenir! Du provisoire, du provisoire toujours! Les centres eux-mêmes ressemblent à des campements!

Oui, la nation campe ; mais elle marche, mais elle conquiert, mais l'Amérique, à peine défrichée, est une gloire en préparation, qui bientôt fera pâlir la nôtre. Et voilà pourquoi *Ephraïm Brown* achète quelques acres de lande, construit sa cabane, enfonce deux perches dans le sol, y fixe une planche, et fièrement écrit dessus: *Nouvelle-Babylone!*

Brave Ephraïm! cœur énergique, âme croyante! Dieu veuille que le *Père des Eaux*, sortant quelque nuit de son lit, n'envoie pas ta

Nouvelle-Babylone rejoindre son homonyme, dans le pays des dévastations et de l'oubli !

Des cités moins problématiques s'échelonnent sur les bords du fleuve. C'est Natchez, qui étincelle sur la berge sombre, et dont les mille feux semblent lutter avec les étoiles du ciel. Le lendemain, voici Vicksburg, endormie au versant de ses collines agrestes. Deux jours après, Memphis, capitale du Tennessee, défile à son tour. Quarante-huit heures de navigation vous amènent devant Saint-Louis, alignée sur un espace de sept milles.

Et ces villes importantes ne représentent que des points perdus dans l'immensité du territoire.

Rien de tel que le rapide changement de climat, pour faire mesurer l'étendue du continent situé entre le golfe du Mexique et les Lacs.

Au moment où je quittais la Nouvelle-Orléans, un ardent soleil d'été flamboyait dans le ciel ; les marais étalaient leur plus verte parure; les arbres, leur plus riche feuillage. A mesure que nous remontions le fleuve, la végétation, on l'eût dit, rebroussait chemin vers l'hiver. La feuillée, qui s'amaigrissait à vue d'œil, devenait transparente ; bientôt, les boutons finirent par rentrer sous l'écorce, et lorsque je touchai les rives du Michigan, terme de mon voyage, un linceul de neige couvrait encore le sol.

J'eus, cette année-là, le privilège de traverser trois printemps : Pêchers et pruniers fleurissaient en Georgie ; je retrouvai l'hiver dans l'Illinois et l'Ohio; en Virginie, je rattrapai mon printemps numéro deux ; quelques semaines plus tard, après l'avoir vu se transformer en été, j'arrivai juste à temps dans l'Amérique anglaise, pour saisir au vol mon printemps numéro trois, qui se hâtait de verdir les forêts avant qu'arrivât, train express, comme il le fait d'ordinaire, l'été du Canada (1).

1. Si vous voulez mesurer l'ampleur du continent américain, laissez-vous glisser le long de ses fleuves : le long du Mississipi par exemple, ou d'un de ses affluents, et comptez les milles! — De la Nouvelle-Orléans à l'embouchure de la Rivière Rouge, *deux cents milles*. De l'embouchure de la Rivière Rouge à Lanesport sur le même fleuve — Arkansas — *six cents milles !* — De la Nouvelle-Orléans à l'embouchure de l'Ohio, *mille et cinquante milles. Mille milles* encore, pour remonter l'Ohio jusqu'à Pittsburg — Pensylvanie. — S'agit-il du Mississipi lui-même, s'agit-il de vous transporter de la Nouvelle-Orléans à Saint-Anthony? — Minnesotta — *deux mille milles !* Si, après douze cents *milles* de navigation, vous quittez le Mississipi pour le Missouri, c'est quinze cents *milles* qu'il vous faudra franchir, avant d'arriver à Fort-Pierre.

Sur un parcours de trois mille deux cents *milles* — depuis Benton, dans

XLI

L'OUEST.

Si rien n'égale, en Amérique, les délices du voyage *par fleuve*, rien n'approche des difficultés du voyage *par terre*. — Je ne crois pas qu'il existe, dans le monde entier, de casse-cous pareils à ceux qu'on décore du nom de *route*, aux États-Unis. Quiconque en a fait l'expérience ne les oubliera pas de sitôt!

Je me rappelle certaine expédition avec M. G***, planteur. Nous prîmes ce qu'il appelait : le *chemin direct*. Pendant plus d'un demi-mille, force nous fut de tenir nos pieds à hauteur de visage, tandis que le cheval nageait plus qu'il ne marchait, et que notre buggy menaçait de s'engloutir dans la vase.

— Quel abominable cloaque! m'écriai-je.

— La grande route est un peu humide ce matin, répondit tranquillement mon compagnon.

L'eau, qui recouvrait le sol, était par places assez claire pour que M. G*** pût, du bout de son fouet, me faire remarquer un gros poisson qui traversait le chemin.

Sur d'autres points, le lac — ou le marais — devenait si profond, si bourbeux, que M. G***, regardant çà et là, non sans une certaine inquiétude, s'écria tout à coup :

— Pourvu que nous trouvions le pont à sa place!

— A sa place? C'est donc un pont volant?

— Ou nageant. Après de fortes pluies, il s'en va quelquefois à la dérive. Moi qui vous parle, je l'ai souvent rencontré à un demi-mille d'ici!

l'intérieur des terres, jusqu'à sa jonction avec le Mississipi — le Missouri offre un canal navigable aux plus grands vapeurs. Comparée à ce voyage, la traversée de l'Atlantique n'est qu'un jeu. — L'Américain peut donc, sans forfanterie, parler de sa *grande patrie!*

Ce jour-là, par bonheur, le pont ne faisait pas l'école buissonnière.

J'attendais, à Goshen, la diligence de Lexington :

— Quelle espèce de route allons-nous avoir ? — demandai-je à un gentleman qui attendait comme moi, tout en fumant son cigare sous la vérandah.

— Terriblement raboteuse, *I guess* (1) ! — me répondit-il.

— Bah ! fit un individu en chapeau pochard : — Elle n'est pas meilleure qu'il ne faut, voilà tout.

Puissances du ciel ! Que va-t-elle être, cette route qu'un Yankee déclare : *raboteuse*, et l'autre : *pas meilleure qu'il ne faut !*

A peine avions-nous quitté les environs de Goshen, que déjà la voiture se livrait à d'inquiétants soubresauts.

— Pourquoi n'entretient-on pas mieux les chemins ? m'écriai-je.

— C'est rien, ça ! fit mon vis-à-vis, au moment où un nouveau cahot le jetait sur mes genoux : Ça, c'est le meilleur bout ! Passé la Furnace, vous trouverez des ornières où j'enfoncerais le bras. Quand la nuit descend, Joe — notre cocher — ne distingue plus les trous !

Après la Furnace, en effet, les bonds devinrent tels, qu'obligé de fixer mon chapeau sur ma tête au moyen d'un mouchoir, je me cramponnai des deux mains à la courroie qui formait le dossier du premier banc, afin de ne pas être lancé sur les cailloux. Quand je dis sur les cailloux : c'est en pleine rivière, que notre véhicule menaçait de culbuter !

Seul dans la voiture — mes compagnons avaient atteint leurs destinations respectives, — mon poids insuffisant rendait ses convulsions plus désordonnées.

La distance qui sépare Goshen de Lexington — vingt et quelques milles — aurait été, sur une route anglaise, facilement parcourue entre le thé et le souper. Six forts chevaux, conduits haut la main par un cocher habile, mirent huit heures et demie — de six heures du soir à trois heures du matin — à la franchir... Arriver sains et saufs, les roues encore attachées à la voiture, c'était déjà miraculeux !

Une seconde voie relie Lexington au chemin de fer: Mais, disent les natifs, quelle que soit la route qu'on choisisse, on regrette toujours de ne pas avoir pris l'autre !

1. *I guess* — mot favori du Yankee : je présume, je prévois, je suppose.

Dans les contrées marécageuses, nouveau plaisir. Les *routes Corduroy*, comme on les nomme ici, formées d'énormes billots, plus souvent de troncs d'arbres couchés les uns près des autres, se distinguent, suivant la dimension des matériaux qui les composent, en *Hickety-Crickety*, et *Hunker-Chunker*. Les routes Corduroy ne procèdent pas brutalement ; elles ne concassent ni ne broient le voyageur ; seulement, au moyen d'un système de petits cahots réguliers, monotones, incessants, elles désarticulent toutes ses jointures, déjoignent tous ses os, ébranlent toutes ses dents.

Dans l'ouest, les interminables rubans de queue qui traversent les prairies, excellents en temps de sécheresse — on y roule comme sur du velours — se transforment après la pluie en océans boueux.

M. X***, empêtré lui-même, avec son chariot, au beau milieu d'une de ces routes, aperçut, dit-on, un chapeau qui s'agitait sur la surface fangeuse. Concluant du chapeau à l'homme :

— Hé ! l'ami ! s'écria M. X*** : Faut-il vous donner un coup de main ?

— Merci ! merci ! répond le chapeau. Je suis à cheval, nous nous en tirerons !

Monture et cavalier, tout, sauf le chapeau, avait disparu dans la fondrière.

Demander du *macadam* à un pays démesuré, dépeuplé encore, ce serait, convenons-en, se montrer par trop exigeant. Surtout si nous ajoutons que les chemins de l'Ouest franchissent d'immenses étendues alluviales, que l'argile y mesure dix à quinze pieds de profondeur, qu'on n'y aperçoit pas un seul arbre, que les rochers y sont un objet inconnu, et qu'autant vaudrait y chercher un diamant qu'un caillou (1) !

Mais si les fondrières de l'Ouest ont une excuse, les fondrières des villes n'en ont pas, et l'étranger qui se voit, au milieu des plus florissantes métropoles, en face de rues aussi mal tenues que les routes des prairies, a quelque droit de s'indigner.

Je m'arrêtais, dans une des principales rues de Memphis, pour sonder avec ma canne la profondeur du bourbier qui s'y étalait.

— Prenez garde ! s'écria quelqu'un près de moi : Il n'y a pas longtemps, un écriteau prévenait le public que M. l'inspecteur de la voirie s'était engouffré dans ce trou !

1. Aussi les gens de l'Ouest décorent-ils le moindre gravois du nom de *rocher*. *Les gamins ramassent des rochers !* leur entendrez-vous dire. — La jeune Kate a été traduite devant le tribunal de police, pour avoir *jeté des rochers* à sa compagne d'école

Les rues de New-York, très-boueuses, présentent, le premier janvier, l'aspect de véritables mares, sillonnées en tous sens par des centaines d'équipages de luxe et de véhicules plus vulgaires ; ce qui ne les améliore pas. Ce jour est le grand jour des visites. Piétons, femmes élégantes que traînent de brillants attelages, tous et chacun, pour arriver à la porte des amis, sont obligés de chausser — et de déchausser — d'épaisses galoches en caoutchouc. On conçoit le charme de ces opérations !

Mon ami X*** prétendait avoir vu plus d'une fois, à Chicago, un baril flotteur, placé en vedette sur la mare qui décorait Lake Street, avec cet avis : — *Sans fond !* — Les mauvais plaisants affirmaient qu'on y pêchait des truites. — Or, chaque année, des sommes considérables sont affectées aux dépenses de voirie.

Saint Louis a des rues de toutes les façons : celle-ci, revêtue d'un grillage en fer ; celle-là, macadamisée ; d'autres, pavées de blocs en bois que cimente l'asphalte : c'est ce qu'on appelle le *pavé Nicholson* (1), aussi doux, aussi solide, aussi sourd que peuvent le désirer les nerfs les plus délicats. Mais, grâce à l'épaisse couche d'argile sur laquelle sont bâties la plupart des villes de l'Ouest, grâce au mouvement prodigieux du commerce, aucune espèce de pavage ne tient longtemps.

A Saint-Louis déjà, se font sentir les premiers tressaillements de la vie enfiévrée du Nord. On y retrouve l'éternelle chasse au dollar et au cent (2).

1. Employé à New-York, Chicago, etc.

2. Bien qu'un des centres les plus anciens de la civilisation dans l'Ouest — les Français, en 1764, l'avaient désignée comme station du commerce indien — Saint-Louis est, en fait, la création du présent siècle. Sa population, de 2,000 âmes en 1810 ; de 16,000 en 1840 ; de 70,000 en 1850, s'élève à 240,000 aujourd'hui : 120 fois plus considérable qu'il y a soixante ans. Saint-Louis se préoccupait vivement alors, d'importantes expériences qui avaient pour objet la fonte du fer. Le Missouri possède en abondance charbon et minerai. Malheureusement pour lui — heureusement pour nous, Anglais — le charbon, chargé de soufre, altère le fer, lorsqu'on emploie les procédés ordinaires pour le réduire, d'abord en bloc, puis en barre. Il s'agissait donc de trouver une méthode qui permît de supprimer la première de ces opérations. En cas de succès, les rails, qui coûtent quarante ou cinquante dollars la tonne, pris en Angleterre, se fabriqueraient sur place à moitié prix. Le commerce américain secouerait ainsi le joug de l'Angleterre, et le Missouri y gagnerait tout. Avouons-le ; il est vexant pour les Américains, et encore plus pour les habitants du Missouri, d'acheter du fer à l'étranger, quand on en possède, littéralement, des montagnes sous la main ! Les trois fameuses *Montagnes de fer* s'élèvent à quelques cents *milles* de Saint-Louis. L'une d'elles, le *Pilot Knot*, contient le fer à l'état si pur, qu'on a, dit-on, fabriqué un fer à cheval, grossier il est vrai, avec du minerai brut.

Un tiers des habitants appartient à la race allemande : gens sobres, actifs, peu croyants par malheur, et qui passent leurs dimanches à boire de la bière dans les *bar-rooms*.

Les Irlandais, qui affluent aussi, sont en général ouvriers.

Quelques Écossais font rapidement leur chemin. L'un d'eux,riche capitaliste, a créé de magnifiques jardins botaniques destinés à la ville.

Saint-Louis se montre justement fière de sa bibliothèque et de ses écoles. C'est par millions, qu'elle consacre les dollars à la création ou à l'entretien de ses établissements d'instruction publique. Lors de mon passage, l'École normale marchait bien. Mais l'une des deux universités restait fermée, faute d'élèves, et, par conséquent, de fonds.

Le fait est significatif. Dans l'Ouest, on n'entreprend guère d'études classiques, on n'en a pas le temps :

— Cela viendra plus tard ! disent les gens du pays. Nous avons beau être actifs, on ne peut tout mener de front ! Pour le moment, nous défrichons nos terres. Après, nous produirons des savants.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aujourd'hui, tout bon comptable doué de flair commercial ; tout homme pratique, capable de mettre la main à l'œuvre, obtiendra un salaire infiniment plus élevé que le meilleur traducteur d'Euripide ou d'Horace, inepte en l'art de tondre moutons et .. chalands !

Faire au plus vite fortune, telle est la visée générale. On entasse les enfants dans les écoles primaires – nul ne peut faire son chemin s'il ne sait lire, écrire et calculer — mais le latin ne rapportant pas un gros intérêt, le grec n'étant pas coté à la Bourse, on jette grec et latin au vieux fer. Il est rare qu'un étudiant termine ses cours. A Iowa, quinze élèves sur six cents à peine avaient pris leurs degrés. A Harward — Massachussets — la proportion était de vingt sur cent. Ce trait, caractéristique, distingue les anciens États des nouveaux (1).

M. Parvin, professeur à l'Université de Iowa, me parlait d'un étudiant très-doué, qui avait abandonné les cours à moitié route. Le professeur lui exprimait ses regrets :

— Monsieur ! répondit l'élève en déployant une lettre : On m'offre là quinze cents dollars par an, avec perspective d'avancement. Or

1. Ajoutons un autre détail non moins saillant : l'Université de Iowa ouvre ses portes aux *étudiantes*, et leur confère les diplômes. Le college d'Oberlin, Ohio, a le premier reconnu le droit des femmes à recevoir une éducation universitaire. Depuis plus de trente ans, il admet quiconque se présente — avec les capacités requises — sans distinction de sexe ou de couleur.

vous, Monsieur, qui depuis vingt-cinq ans avez pris vos degrés, vous gagnez quatorze cents dollars, tout au plus.

Grand nombre de jeunes gens quittent donc les bancs de l'Université, pour se faire employés de télégraphe, agents d'assurances, commissionnaires en marchandises ; fonctions qui n'exigent ni diplômes, ni longs apprentissages.

Certaines carrières, ai-je besoin de le dire ? demandent une instruction plus complète. Impossible, sans solide éducation scientifique, de travailler, même au bien-être matériel du pays. Mais encore ici, les connaissances théoriques baissent pavillon devant les connaissances pratiques. Ces dernières obtiennent de si forts émoluments, que, prompts à les acquérir, impatients de les appliquer, les jeunes gens dédaignent les premières. — Étudier pour l'amour de la science ! à quoi bon ? Le pays réclame à grands cris toutes les intelligences, toutes les aptitudes, toutes les capacités. Il n'accorde pas à ses employés le loisir de devenir des savants !

Et voilà pourquoi, d'un bout à l'autre des États, dans l'Ouest surtout, l'instruction est si générale et l'érudition si rare.

Le niveau moyen de l'instruction, il faut le reconnaître, est plus élevé que chez nous. Un petit nombre d'hommes seulement le dépassent. Il y a néanmoins lieu de s'étonner que l'Amérique, en dépit de circonstances très-défavorables, ait déjà produit tant d'individualités hors ligne.

Sur le fleuve, à deux cents milles nord de la populeuse capitale du Missouri, s'élève Keokuk : la « porte » de Iowa.

Keokuk s'est fait à grand tapage sa place au soleil. Croissant avec une inouïe rapidité, elle menaçait de devenir la rivale de Saint-Louis. Ce bel élan ne s'est pas soutenu ; depuis dix ou quinze ans, Keokuk, demeurée stationnaire, s'est vue devancer par d'autres cités, ses cadettes. L'histoire de Keokuk peut servir d'avertissement aux émigrants du Vieux-Monde. Partout où s'ouvre quelque nouveau champ d'activité, partout où naît un embryon de ville, les esprits aventureux, les clercs sans emploi, les commerçants malheureux, accourent d'Europe et des comtés de l'Est. Les premiers arrivés — s'ils ont assez de prudence, assez de flair pour vendre au bon moment — font vite fortune. Mais bientôt l'affluence des immigrants dépasse les ressources de la place et l'étendue des affaires ; quelque autre centre de commerce, mieux situé, attire les capitaux avec le travail ; la cité en projet s'écroule avant d'être née, le désert reprend ses droits, et les dupes en sont pour leurs illusions et leur argent.

New-Philadelphia, une de ces villes sorties de terre, avec églises entrepôts, halles, plus un collège qui avait coûté cent mille dollars, s'est vidée aussi promptement qu'elle s'était peuplée. Mon ami, M. M*** qui la visitait naguère, n'a pas rencontré un seul habitant dans ses vastes rues. L'être humain le plus voisin était M. X*** fermier établi à un quart de mille. Le commerce avait pris une direction opposée, les citadins l'avaient suivi, les maisons de New-Philadelphia tombaient en ruines, et les porcs du fermier prenaient leurs ébats dans les salles du collège !

Un gentleman, très au courant de la situation du pays, divisait les commerçants du Missouri en trois catégories : — Sur cent, disait-il, cinq mettent quelques dollars de côté, quatre-vingt-cinq parviennent à nouer les deux bouts, dix coulent bas.

Que les émigrants y réfléchissent donc à deux fois, avant de quitter la mère patrie, pour aller planter leur tente dans l'Ouest. Et qu'ils le sachent bien : les difficultés contre lesquelles ils ont à lutter dans le Vieux-Monde les attendent dans le Nouveau.

La concurrence se retrouve ici comme ailleurs.

A Saint-Louis, par exemple, un emploi n'est pas plus tôt vacant que des centaines de postulants se présentent pour le remplir.

Des agriculteurs actifs, intelligents, lestés d'un capital qui leur permette d'acheter quelque trente à quarante acres de terrain, réussiront dans l'Ouest, parce que c'est de ces gens-là que l'Ouest a besoin. Faire emplette de lots pour les revendre, offre aussi quelque chance de succès ; mais ce sont des chances, et on ne les saisit guère, qu'en s'enfonçant dans les solitudes que la spéculation n'a pas encore exploitées.

De Keokuk, je fis une excursion dans l'Iowa.

L'Iowa, essentiellement agricole, compte moins de terrains incultes qu'aucun autre Etat. Sur ses cinquante-cinq mille milles carrés de superficie, trente mille milles consistent en prairies à perte de vue ; si unies, que la charrue peut s'y promener en tous sens.

Le sol y est admirablement fertile. — Un jeune homme qui, en Angleterre, gagnait cinq cents francs par an comme valet de ferme, arrivé dans la *Des Moines Valley*, acquit, avec l'argent avancé par un oncle, cent soixante acres de terrain, à raison de cent vingt-cinq francs l'acre. Dès la première année, ses bénéfices lui permirent d'éteindre sa dette ; la seconde année, il plaçait treize cents dollars. Son domaine vaut maintenant six ou sept fois le prix d'achat.

Chose étonnante, les chemins de fer devancent ici les hommes. En Europe, on n'établit de voies ferrées qu'entre villes assez con-

sidérables pour assurer aux lignes un transport significatif. C'est l'inverse en Amérique. Les rails jouent le rôle de pionniers ; ils vont à la conquête du désert ; les villes se bâtissent sur leur parcours ; l'industrie répond à leur appel. — Et ces villes s'étalent avec une magnificence qui ferait pâlir le luxe de leurs sœurs d'Europe! Et cette industrie déploie toutes les ressources du progrès le plus avancé, dans des régions où l'étranger s'attendait à ne rencontrer que buffles et Indiens !

Nos fermiers ouvriraient de grands yeux, s'ils voyaient les machines les plus perfectionnées fonctionner sur des fermes perdues au milieu d'incommensurables solitudes.

Coupant la prairie sans bornes pour me rendre à Iowa, j'aperçus un personnage qui, gravement assis sous son parasol, se faisait traîner, à travers champs, dans une espèce de dog-cart.

— Singulier endroit pour se promener en voiture ! dis-je à mon ami R* *.

— Cet homme laboure, me répondit-il.

— Laboure ! Vous plaisantez ?

— Point. C'est ce que nous appelons une *charrue-buggy* : si puissante à la fois, et si facile, qu'une femme ou un enfant la conduirait.

Les socs de la *charrue-buggy* sont fixés sous le véhicule ; une poignée pivotante règle la profondeur des sillons. Le laboureur s'établit sur son siège bien rembourré, prend les rênes : Hue ! et sans mettre pied à terre, retourne son champ. Quelques-unes de ces charrues tracent jusqu'à quatre sillons à la fois (1).

Comment traverser les prairies, sans parler des embrasements qui les transforment en océans de feu? Hélas! ce spectacle horrible et sublime n'a été, pour moi du moins, qu'une mystification.

Je rencontrai mon premier incendie dans l'État de Iowa. Ni tourbillons de fumée, ni flammes dévorantes, ni Indiens terrorisés, ni buffles affolés. Rien, sinon cette mince ligne écarlate, qui, serpentant dans les ondulations de la plaine, laissait le sol recouvert, on l'eût dit, d'un drap mortuaire aux plis noirs. — Coleridge prétend que les spectateurs d'un incendie trop vite éteint ont droit de le siffler. J'avais quelque envie de siffler à mon tour cet embrasement dérisoire. — Dans les localités où de

1. Le premier labour des prairies s'opère au moyen d'une charrue ordinaire que traînent trois, quatre, et même cinq paires de bœufs. — On en voit de pareilles en Espagne.

hautes herbes, où de grands arbres deviennent la proie des flammes, l'effet est tel que nous l'ont décrit les romanciers. Dans les prairies de l'Iowa, l'incendie est un très-simple et très-inoffensif procédé agricole, destiné à faire pousser l'herbe et à égaliser le sol.

La chasse aux canards forme le principal divertissement des habitants. Autrefois la caille, qui ressemble à notre faisan ; le poulet des prairies, plus gros que notre coq de bruyère, abondaient dans le territoire. Recherchés sur le marché de New-York, ils se font rares. La ville aux gigantesques appétits étend ses bras à travers les prairies de l'Ouest, pour y saisir sa proie et satisfaire la gourmandise de ses épicuriens.

Iowa! Ce mot indien exprime la joie. Lorsque les indigènes — ainsi dit la tradition — marchant vers l'Occident, traversèrent le Mississipi et campèrent dans les prairies : – *Iowa !* s'écrièrent-ils : Nous sommes bien ici, plantons-y nos tentes !

Pauvres Indiens ! Leur paisible halte n'a pas duré longtemps. Les visages pâles, *Y Englese* ou *Y Ankees* — longs-couteaux — sont arrivés avec leurs rails, leurs locomotives, leurs villes, leurs charrues-buggy ! Force a été de vider la place. Il y a trente ans, l'Iowa entier, sauf une zone étroite sur les bords du Mississipi, appartenait à deux tribus alliées : les *Sacs* et les *Fox*. Aujourd'hui, on chercherait en vain dans l'Iowa un *Sac* ou un *Fox*. Les *reservations* — réserves — leur ont seules été conservées. Or l'État, au mépris de la parole jurée, vend ces réserves aux immigrants; et l'Indien refoulé de désert en désert, sous prétexte qu'il est *incivilisable*, aura bientôt fini de vivre (1).

1. Un vieil Indien, appartenant à l'une des tribus chassées il y a quarante ans du Mississipi et de la Géorgie, gardait aussi présent le souvenir de cette grande iniquité, que si elle se fut accomplie hier.

— Le pays était à nous ! — ainsi parlait l'Indien : Mais les visages pâles le convoitaient pour leurs plantations de coton et leurs esclaves. — Nous disions : Non ! c'est notre pays de chasse, les ossements de nos pères y reposent, nous ne le donnerons pas ! — Les visages pâles s'écrient qu'ils l'auront, bon gré, mal gré. Nous tenons conseil. Malheureusement, on se sépare sans avoir rien décidé. Alors, les blancs font des lois qui anéantissent notre gouvernement. Ils nous emprisonnent pour les moindres dettes, et nous poussent à en faire, afin de nous coffrer. Nous en appelons à notre Grand Père : à Washington. Notre Grand Pere nous dit : — Je ne puis pas vous protéger dans le territoire que vous occupez maintenant. Mais il y a des contrées à l'ouest du Mississipi : je vous y transporterai. C'est là ce que prétendaient les visages pales : se débarrasser de nous, et prendre notre pays. Bien qu'un jeune homme dans ce temps, je faisais déjà partie du conseil. — Nous répétons : Le pays est notre; nous voulons y vivre et y mourir. — Le secrétaire de la guerre conférait avec nous, la bouche pleine de promesses. Nous disons : — Le Secrétaire de

L'Indien est *civilisable*, quoi qu'en dise l'Américain. Je n'en veux pour preuve que ces deux tribus : les Choctaws et les Cherokees qui toutes deux ont adopté nos mœurs.

J'ai rencontré à Washington un Choctaw, venu des confins de l'Arkansas pour affaires officielles. Homme aux manières distinguées, instruit, vêtu à l'européenne, il m'invita fort aimablement à l'aller voir chez lui.

— Volontiers ! répondis-je : Si vous me garantissez ma chevelure !

— Oh ! s'écria-t-il : Les beaux temps du *scalp* sont passés ! Nous faisons de l'agriculture, nous avons adopté la législation américaine, et notre chef est devenu ministre presbytérien.

L'Indien semble, au premier abord, plus intelligent que le nègre mais il progresse avec plus de lenteur. Or la nation qui, dévorant ses repas en quatre minutes, construit ses *railways* à raison de deux milles par jour, n'attendra pas cent ans, pour donner à l'Indien le loisir d'enterrer son tomahawk, de se débarbouiller le visage, et d'enfiler un pantalon !

Le flux envahissant de la civilisation monte, monte toujours, repoussant l'Indien aux derniers confins de l'Ouest. Le sol va lui manquer sous les pieds. Déjà, les visages pâles ont jeté l'ancre sur les bords du Pacifique ; déjà, les deux civilisations qui remanient le Nouveau-Monde se donnent la main par-dessus les Montagnes Rocheuses. La race des Peaux-Rouges, qu'enserre la race blanche, meurt au contact. Le choléra, la petite vérole, la boisson plus encore que la guerre, achèvent de l'anéantir. En dépit des lois qui, au Canada et dans d'autres États, interdisent la vente des liqueurs aux Indiens, le Peau-Rouge trouve moyen de s'empoi-

a guerre mourra, notre Grand Père Washington mourra, et on déchirera les traités. — Le secrétaire gagna un de nos chefs — mi-blanc, mi-indien — lui fit signer le traité, et disparut. Le traître qui avait signé disparut en même temps ; il savait ce qui l'attendait, s'il était resté. On nous donne l'ordre de partir. La tribu répond : — Nous resterons ! nous sommes chez nous ! On nous a trahis ! — Le général Scott arrive avec six mille soldats, pour nous expulser. Nous nous battons en braves ; mais l'homme blanc était plus fort que nous. Alors nous disons : — Nous partirons ! — Il fallut trois années pour transporter notre nation de l'autre côté du Mississipi. A peine en route, le choléra nous attaque ; il nous emporte par milliers. L'un de nos poëtes, arrivé sur la rive occidentale, se retourne et dit : — S'il y a un Dieu, il vengera le crime !

— Il l'a vengé ! — poursuivit l'Indien, faisant allusion à la dernière guerre : — Nous ne savions pas comment cela s'accomplirait, mais le jour de la rétribution est venu ! Dieu est juste ! La coupe que les visages pâles nous ont forcés d'avaler, Dieu la leur a fait boire !

sonner avec l'eau de feu. Il donnera son fusil, sa couverture tout ce qu'il possède pour du wisky; et une fois qu'il a commencé de s'enivrer, il ne s'arrêtera plus :

— Lorsque les Indiens, me racontait M. X***, se rendaient en caravanes à Keokuk, ils avaient coutume de préposer quelques-uns d'entre eux à la garde du reste de la tribu, afin que celle-ci pût se griser en paix, jusqu'à complet abrutissement.

L'Indien de la réalité n'est pas, tant s'en faut, l'Indien du roman.

— Partagez votre dernier morceau de pain avec un Indien! me disait M. R***, missionnaire qui a longtemps travaillé parmi les Peaux-Rouges : il vous accrochera votre dernière bouchée s'il peut. En revanche, si dans un moment de détresse vous l'avez secouru, il ne l'oubliera jamais.

M. N***, mécanicien d'un des steamers qui desservent les lacs du Canada occidental, rencontre un jour dans les bois un Indien fort en peine. La cheminée de sa carabine venait de se briser. Sans carabine, un Peau-Rouge meurt de faim. M. N*** — je tiens l'histoire de lui — examine l'arme, la compare avec son fusil, s'aperçoit que le calibre est le même, dévisse de son fusil la pièce qui fait défaut à la carabine de l'Indien, l'adapte à l'arme du Peau-Rouge, lequel, heureux et reconnaissant, s'enfonce dans la forêt. Chaque année dès lors, l'Indien, sans y manquer une seule fois, apporte à celui qui l'a tiré d'embarras quelque belle pièce de gibier ou quelque gros poisson.

Les Indiens, dit-on, gardent meilleure mémoire de l'offense que du bienfait. Ne serait-ce point qu'ils ont plus souvent à faire à celle-là qu'à celui-ci ? Très-fiers, les Indiens sont susceptibles. Nous causions, mon ami G*** et moi, devant la porte de notre hôtel; une femme indienne s'approche, et nous offre quelque ouvrage de sa façon. Sans s'interrompre, M. G*** l'écarte du geste. L'Indienne se redresse, arrête sur nous un regard d'inexprimable dédain, et s'éloigne de l'air de Junon en courroux. Désolé de l'avoir offensée, je la rappelai. Ce fut en vain; elle ne se retourna même pas.

Plus rusé que le renard, l'Indien vous dupera à l'occasion. — Vous voit-il venir le long d'une rivière, pressent-il que vous allez le hêler, lui et son canot, pour la traverser ? mon Peau-Rouge, en quelques coups de rame, se place au beau milieu du courant, et de là fait ses conditions. Si, durant les pourparlers, une parole irréfléchie vient froisser notre homme, il pousse au large, et ni promesses, ni menaces, pas même l'espoir d'obtenir du

tabac ou du wisky — les deux choses qu'il aime le mieux — ne le ramèneront vers vous.

L'Indien vous guidera, vous rendra même quelques services, à titre de *compagnon;* il acceptera fort bien votre argent en échange de ses soins ; mais qu'un mot, qu'un acte de votre part indique les relations de supérieur à inférieur, l'Indien vous plantera là; et tirez-vous d'affaire comme vous pourrez ! — Proposez à un Indien de cirer vos bottes, il vous refusera gravement, dissimulant l'injure reçue sous une apparente indifférence; le lendemain, bottes et Indien auront disparu !

La peur du ridicule, proche parente de l'orgueil, domine chez l'Indien. Le professeur Bell, de Kensington — Canada — que des excursions géologiques au Nord-Ouest et aux îles du lac Huron mettent en fréquents rapports avec les tribus indiennes, me racontait ceci : — M. M***, photographe de l'expédition, désirait reproduire quelques groupes d'indigènes. Il dresse sa machine près d'un village. Les Peaux-Rouges, curieux de leur naturel, entourent bientôt l'objet. M. M***, saisissant un moment propice, prie nos gens de rester immobiles. Mais, pas plutôt le voient-ils cacher sa tête sous le drap, ils décampent, persuadés qu'ils se trouvent en face d'un canon nouveau genre, lequel va vomir balles et mitraille. Survient un des chefs. M. M*** lui explique ce dont il s'agit. Pensant le gagner à sa cause, il lui offre de regarder à son tour sous le drap. Le chef accepte, paraît enchanté de l'image qu'il voit flotter sur le foyer; les objets renversés, surtout, semblent l'amuser parfaitement. Tout à coup, l'idée lui vient que le visage pâle, pour se gausser des Peaux-Rouges, va les reproduire dans cette posture ! — Rira bien, pense-t-il, qui rira le dernier ! — Notre chef, rappelant donc sa tribu, fait signe au photographe. Bon ! M. M*** s'enfile sous le drap, arrange son foyer, regarde... et voit la tribu tête en bas, jambes en l'air, ravie d'avoir déjoué la malice du blanc ! M. M*** désespéré parvient à faire comprendre au chef qu'il lui est impossible d'opérer dans ces conditions. Les Peaux-Rouges, après maints pourparlers, consentent à s'asseoir sur l'herbe. Sitôt en place, toutes les jambes se redressent, et le photographe d'immortaliser cette pose plus ou moins artistique !

Notre chef, lui aussi, voulut passer à la postérité. Flanqué de deux Indiens qui soutenaient, l'un sa jambe droite, l'autre sa jambe gauche, il se campa résolument sur la tête, et s'y tint. — Je possède une de ces reproductions.

Les Indiens du Canada semblent éprouver plus de sympathie pour

les Anglais, que n'en témoignent les tribus de l'Ouest pour les Américains.

Tout en nous félicitant d'avoir su conserver d'amicales relations avec les natifs, n'oublions pas ceci : que d'Anglais à Indien et d'Américain à Peau-Rouge , les relations diffèrent du tout au tout. Le territoire de l'Amérique anglaise, encore habité par les Indiens, tente fort peu l'émigrant. Les fourrures, donnant seules quelque valeur au pays, l'Indien, loin de se trouver sur notre chemin, chasse pour nous, approvisionne nos marchés et sert nos intérêts. .

Dans les États de l'Ouest, au contraire, c'est le sol même, auquel en veut l'armée envahissante des blancs. L'Indien est un obstacle à sa marche; les deux races entrent en conflit: la force prime le droit!

XLII

LA VILLE ÉCLAIR.

Revenant de l'Ouest, par les rives méridionales du lac Michigan et du lac Érié, je m'arrêtai quelques jours à Chicago.

Le développement de cette ville est sans exemple dans l'histoire contemporaine. Il y a cinquante ans, les Indiens erraient encore dans les solitudes aujourd'hui métamorphosées en rues populeuses et bruyantes.

Quatre cabaretiers, un négociant, un boucher, cinq commerçants indiens abrités sous des huttes, représentaient, en 1830, tout le génie mercantile de Chicago, avant-poste du gouvernement américain !

A l'heure où j'écris, Chicago compte trois cent mille âmes. Ses rues occupent un espace de huit milles; les *street-railways* — voies ferrées urbaines, — qui la sillonnent en tous sens, transportent annuellement sept millions de passagers; les huttes ont fait place aux gigantesques entrepôts et aux palais de marbre; les petits marchands sont devenus millionnaires. Farwell, pauvre commis jadis, *vaut,* comme on dit en Amérique, deux millions de dollars, et vend des tissus pour huit millions par an, tandis que Field, Leiter et C[ie] en débitent pour douze millions ! Il est arrivé à ces derniers de faire, en un seul jour, des opérations pour quatre-vingt mille dollars (1) !

C'est par son commerce de céréales et de planches, que Chicago l'emporte sur toutes les places du monde. En 1831, elle ne parvenait qu'avec peine à charger trois vaisseaux. Maintenant, neuf mille bâtiments de tous calibres se pressent chaque année dans son port. L'année de mon séjour, elle a embarqué soixante-six mil-

1. A New-York, A.-T. Stewart fait des affaires pour une somme double; Claffin, pour une somme triple. Le fonds de roulement de A. T. Stewart est de 25,000,000 de dollars, — celui de Claffin de 36, 000,000.

lions de boisseaux de grains et de farines; des bois de construction représentant sept cent trente millions de pieds ; cent vingt-quatre millions de lattes ; quatre cent millions de bardeaux ! Le mouvement ascensionnel continue, et le chemin de fer qui, franchissant les montagnes Rocheuses, relie l'Atlantique au Pacifique, en accroîtra encore la prodigieuse rapidité.

J'entrai dans Chicago de grand matin, au moment où la cité, à peine éveillée, se préparait à recommencer la vie.

Le premier objet qui frappa mes regards, fut une maison en bois, à deux étages, laquelle se promenait ! Muet de surprise, je la montrai au cocher.

— N'avez-vous jamais vu bouger de maison ? me dit-il d'un air étonné.

— Non ! les maisons, chez nous, n'ont pas cette habitude.

— Oh ! bien ! fit-il : Ici, il y en a toujours quelques-unes en route !

Mon cocher disait vrai. Je ne passai pas un jour à Chicago, sans rencontrer — j'en ai vu neuf en une seule fois — l'une ou l'autre de ces puissantes dames, en train de changer de quartier. Les omnibus s'arrêtent pour leur livrer passage. Les habitants ne prennent pas même la peine de déloger : on les aperçoit par la fenêtre, qui vaquent à leurs occupations d'intérieur. Dans l'une de ces maisons — elle descendait Madison Street — s'étalaient deux magasins, l'un de confections, l'autre de cigares. Le propriétaire du dernier, appuyé contre sa porte, fumait tranquillement (1).

Mais, dans cette ville étonnante, où l'impossible se réalise à chaque instant, les constructions de bois ne sont pas seules à se promener. D'énormes bâtiments en pierre se soulèvent de quelques six mètres ! *Brigg's House,* colossal hôtel à cinq étages, du poids de vingt-deux mille tonnes, fut naguère haussé de deux mètres, tandis qu'on lui bâtissait de nouvelles assises. Les hôtes, pendant l'opération, allaient et venaient, mangeaient, buvaient, dormaient : nulle interruption dans le train-train habituel. *Tremont-House*, autre vaste hôtel, subit le même traite-

1. Voici comment s'opèrent ces pérégrinations. — Après avoir élevé la maison au moyen de crics, on glisse en-dessous une plate-forme pourvue de roues. Un cabestan y est attaché par un bout : l'autre bout, fixé plus loin à un poteau tournant, s'enroule et tire la maison, à mesure que fonctionne le cheval chargé d'opérer le mouvement. Une fois la maison arrivée au poteau, on transporte celui-ci en avant, et l'opération recommence jusqu'à destination.

ment. Le travail d'exhaussement accompli par cinq ou six cents ouvriers, qui maçonnaient dans les tranchées couvertes, se fit avec si peu de secousses et si peu de bruit que, dit M. Beecher alors en séjour à Tremont-House : « Le seul indice auquel on pût reconnaître un mouvement ascensionnel était celui-ci. La rampe extérieure de l'escalier s'était, lorsque je partis, allongée de quelques marches, et les fenêtres du rez-de-chaussée, au niveau de ma tête lors de mon arrivée, se trouvaient d'un mètre plus élevées quand je quittai l'hôtel. »

Rien de simple et d'ingénieux comme le procédé dont on use pour hausser les constructions, même les plus massives. Une fois les fondements mis à nu et les tranchées — couvertes de planches le plus souvent — creusées, on place des billots tout le long des fondations, en dedans et en dehors ; on y pratique, à intervalles rapprochés, des trous dans lesquels on passe des poutres transversales qui posent sur des crics. Ceci fait, des centaines d'ouvriers descendent dans les tranchées intérieures et extérieures qui entourent le bâtiment. Au signal donné, tous les crics, mis en mouvement d'un seul tour de main, soulèvent les poutres transversales. A mesure qu'ils tournent, la maçonnerie monte ; sitôt que l'espace découvert le permet, on introduit de nouvelles poutres, on donne de nouveaux tours de crics, et le bâtiment franchit graduellement les deux, trois, et même cinq mètres, qui le séparent de la plate-forme en bois sur laquelle il pose enfin. Pendant son ascension, on établit des assises de pierre qui, au moment voulu, porteront le poids du bâtiment, de telle sorte qu'une fois la dernière poutre retirée, l'édifice, solidement assis sur ses nouvelles bases, reste solide comme un roc. Pas un moellon ne s'est disjoint, pas un meuble ne s'est déplacé, pas une molécule de plâtre n'est tombée !

Les sous-sols obtenus par l'exhaussement des maisons servent fréquemment de magasins. Certaine congrégation religieuse, à court d'argent, exhaussa sa chapelle, établit des boutiques en-dessous, les loua, et sortit ainsi de ses embarras financiers.

Chicago a d'aussi bonnes raisons pour relever ses édifices, que pour les transporter d'un lieu à l'autre. Bâtie sur un niveau très-plat, la ville est exposée aux fréquents débordements de son lac, véritable océan intérieur. Les citoyens de Chicago devaient donc, en présence de ce danger permanent, opter entre trois partis : ou se soumettre à des inondations qui devenaient chaque année plus désastreuses ; ou raser leur ville, en relever le niveau, et la rebâtir ; ou inventer des engins propres à déraciner les maisons et

à les maintenir en l'air, pendant qu'on leur construisait de nouvelles fondations. Ce fut ce dernier expédient qu'on adopta. Les machines créées pour la circonstance rendent cette opération si facile, que les habitants de Chicago n'y regardent plus, et se promènent, leur domicile sur le dos, à la façon des escargots. — Tel négociant trouve-t-il que les affaires vont mal, dans la rue qu'il habite? Crac, il fait transporter maison, boutique et le reste, dans le quartier où semble l'appeler la fortune, quitte à pousser plus loin si elle lui tient rigueur.

Un fait excite tout particulièrement, à Chicago, l'agitation des maisons de bois. Force leur est de céder la place aux maisons de pierre, entrepôts immenses, édifices publics, hôtels, habitations de luxe, qui s'y construisent chaque jour. Or, démonter son logis pour le remonter ailleurs, coûte infiniment plus cher que de le mettre sur des roulettes et de le pousser jusqu'aux faubourgs, où, durant quelques années au moins, il pourra dormir en paix.

Les *Elevators* — élévateurs — autre merveille!

Ici encore, la nécessité s'est adressée à l'invention, et l'invention lui a répondu. Jamais, avec la méthode ordinaire, on ne serait parvenu à décharger et à recharger la masse énorme de céréales, que chaque année voit arriver à Chicago et que chaque année en voit repartir. Qui cherche trouve. On a trouvé des machines puissantes, abritées par de vastes hangars établis le long des docks; ces machines plongent leurs mains dans les vaisseaux, qu'elles vident avec une incroyable rapidité.

Je visitai *les élévateurs* à l'œuvre, dans les greniers de Armour Dole et Cie.

A l'intérieur du bâtiment colossal — il mesure trente-trois mètres de hauteur — se croisent en tous sens les rails, sur lesquels roulent incessamment des trains de wagons.

L'élévateur saisit le grain qu'il s'agit d'emmagasiner, le pèse, le lance au sommet du bâtiment, dans une vaste cuve — elle peut contenir cinq cents boisseaux — qui, sitôt pleine, s'ouvre en-dessous, de telle sorte que le grain s'entasse de lui-même dans le dépôt, et que, se refermant du coup, elle se trouve prête à recevoir un nouveau chargement.

S'agit-il de transporter immédiatement le grain sur les wagons? Le navire s'amarre au quai, les wagons se rangent tout du long, et l'élévateur, puisant le grain, le transmet à la cuve, qui verse à mesure son contenu dans un tuyau sous lequel, l'une après l'autre, les voitures viennent se placer et se remplir. Les trains

se succèdent ainsi, se chargeant en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter. — Dix élévateurs, lors de ma visite, fonctionnaient dans les greniers Armour Dole et Cie. Chacun d'eux enlevait quatre mille boisseaux de grains par heure ; quarante mille entre eux dix ! Tandis que je parcourais les salles, cent mille boisseaux furent emmagasinés. Si les machines avaient travaillé à toute vapeur, elles en auraient entassé sept cent mille de plus.

Un nouvel établissement du même genre, créé par la même maison, allait s'ouvrir, muni de quinze élévateurs : dix destinés à décharger, cinq à charger les navires. Ces entrepôts pouvaient contenir un million deux cent cinquante mille boisseaux de grain !

On ne saurait visiter Chicago, sans rappeler ses hécatombes de porcs, et la rapidité phénoménale avec laquelle ceux-ci, avant qu'ils s'en doutent pour ainsi dire, transformés en jambons et en saucissons, se trouvent salés, fumés, expédiés !

Toute brutale qu'elle paraisse, cette méthode est infiniment moins cruelle que nos procédés européens. Tuer, dépecer les porcs suivant l'antique usage, Chicago n'en avait pas le temps. Elle n'est, nous le savons, jamais prise au dépourvu. Elle a donc construit des abattoirs gigantesques, où vous pouvez voir, durant la saison, les porcs arrivés par centaines, défiler dans un couloir étroit, recevoir un coup d'assommoir, puis, saisis, lancés par la machine au sommet de l'édifice, plongés dans une cuve d'eau bouillante, pelés, découpés, préparés, repartir dix minutes tout au plus après l'entrée fatale, dans les barils qu'attendent, pour les transporter aux quatre coins du monde, navires et wagons !

Un ingénieur Yankee, prétendent les mauvais plaisants, a inventé une machine qui, remontée comme une pendule, se lance à travers les prairies. poursuit le porc, l'atteint, de sa chair fait des saucisses, de ses soies des brosses à souliers, de sa queue des tire-bouchons, le tout en un clin d'œil ! Je ne me porte pas garant du fait. Quant aux abattoirs-monstres, chacun peut les voir à l'œuvre. Le nombre de leurs victimes est fabuleux. Une seule de ces machines abat soixante et dix mille porcs par année, outre des légions de moutons, qui, en automne, sont immolés à raison de deux mille par jour. Durant les douze mois que j'ai passés en Amérique, Chicago a tué, et expédié, vingt-six mille têtes de bétail, plus six cent soixante et dix mille porcs ! Quatre fois au moins, pour le dire en passant, le poids total de sa population.

Cincinnati, la *Porcopolis* de l'Ouest, s'est vue, depuis dix ans, distancer par Chicago, qui, selon toute apparence, conservera le monopole de ces gigantesques massacres.

Chicago n'est, hélas ! pas moins renommée par sa corruption que par son commerce.

A Chicago comme à New-York, règne la chasse au dollar. Le cri universel, ici comme là, c'est : Dollars et cents ! Cents et dollars ! Vous l'entendez partout, ce cri satanique ; dans les rues, dans les marchés, dans les boutiques, dans les voitures publiques, dans les familles : partout, partout !

On vous raconte l'heureux coup de filet, au moyen duquel Smith vient de mettre dix mille dollars dans sa poche. On vous dit comme quoi le grain monte ou baisse, comme quoi Brown amasse des millions ! Vous demandez à quelle congrégation appartient cette chapelle ? On vous répond qu'elle a coûté trente mille dollars ! Parlez-vous d'un mariage : — Excellente affaire ! s'écrie-t-on ! le jeune homme *vaut* un demi-million !

A table d'hôte, ce sont les ventes énormes de MM. tels et tels, qui font les frais de l'entretien. La jeune fille que vous accompagnez le soir à quelque concert semble rêveuse ; vous hasardez une question délicate et sympathique.

— Oh ! s'écrie-t-elle, levant les yeux au ciel avec un soupir : Les fonds de P. R. R. ont baissé de 2 $^1/_2$ p. $^0/_0$!

Dollars et cents ! Cents et dollars ! Invocation du matin, actions de grâces du soir ! Il n'y a pas d'autre dieu que l'or !

On le comprend, dans cette enragée bataille au dollar, les principes trop souvent restent sur le carreau. Trop souvent, le dollar fait la valeur de l'homme. Que l'homme gagne de l'argent, beaucoup, on ne lui en demande guère plus. Quant aux moyens, nul n'y prend garde. En cas d'escroquerie, le coupable, aux yeux du public, c'est le dupé. On appellera le dupeur un drôle, mais on admirera son habileté, et, si vous avez besoin de quelque bon conseil ou de quelque vigoureux coup de main, on vous dira : — Adressez-vous à lui, Monsieur ! C'est un des hommes les plus forts du pays !

On le voit, Chicago est ici, comme en beaucoup d'autres choses, le reflet de New-York.

La corruption de Chicago ! Qui en sondera les abîmes ?
— Corinthe numéro deux ! — s'écriait un de ses enfants !
Impossible de descendre dans de tels égoûts sans y salir sa

pensée. Disons seulement que la fréquence des divorces, avec faculté de contracter un second, un troisième, un quatrième mariage du vivant des conjoints, donne le taux de la moralité publique. On brise le nœud conjugal avec une incroyable légèreté — je parle de la classe trop nombreuse des aventuriers et des gens dissolus. — Cependant, les couches supérieures s'imprègnent de l'atmosphère empoisonnée, elles s'en ressentent, et les chrétiens l'ont si bien compris, qu'ils entament une vigoureuse croisade contre ce qu'on a justement appelé : « *l'hérésie de la vie.* »

Car il y a des chrétiens à Chicago ! Le ferment de l'Évangile n'y reste pas inerte. Les enfants de Dieu y marchent à la conquête des masses. De victoire en victoire, ils relèveront les niveaux.

Églises, hospices, écoles du dimanche, se multiplient dans la même proportion que se développe le commerce. En 1834, Chicago possédait un seul bâtiment affecté au culte : petite chapelle de bois, construite par quelques méthodistes. Cette chapelle — insigne honneur — fut le premier édifice qui prit fantaisie de se promener dans la ville, où, dès lors, tant d'autres prouesses du même genre devaient s'accomplir. Cent trente églises, entretenues aujourd'hui par des souscriptions volontaires, sont fréquentées par plus de cent mille fidèles. Quarante mille enfants suivent les écoles du dimanche. Plusieurs hôpitaux, un *Home* pour les soldats, un *Home* pour les matelots d'eau douce, un *Home* pour les gens sans famille ; trois asiles d'orphelins ; un refuge pour les femmes perdues ; un *Home* pour les vieilles dames; des écoles industrielles; une *Voluntary City Relief Society*—consacrée à la recherche des abandonnés sans ressources — témoignent de la vitalité du christianisme à Chicago. Son Union chrétienne de jeunes gens l'emporte en zèle, en dévouement pratique, sur les institutions du même genre que j'ai rencontrées ailleurs. Cinq cents de ses membres — l'Union en compte quatorze cents — travaillent d'une manière plus ou moins directe à quelque œuvre évangélique. Huit mille familles sont visitées par eux chaque mois. Ils ont, en une seule année, distribué quatre cent mille bibles, traités et livres divers. Ils ont procuré de l'ouvrage à trois mille trois cents indigents. L'Union s'est, en outre, construit un magnifique palais, qui n'a pas coûté moins de deux cent mille dollars, et qui contient bibliothèque, salles de conférences, de lecture, de conversation, tout ce qui peut remplacer la famille, pour ceux qui n'en ont pas.

Si, partout en Amérique, le christianisme se montre actif ; à Chicago, dans la ville au dollar, dans la moderne Corinthe, il

déploie une puissance irrésistible et procède avec une vertigineuse célérité. Lorsque, en 1867, le palais de l'Union chrétienne prit feu, le secrétaire, voyant que tout était perdu, se mit en marche sans attendre un instant, et frappant à la porte des négociants riches :

— Notre maison brûle ! dit-il : Les pompes sont à l'œuvre, mais nous ne sauverons rien ! Il nous faut un autre local, sur-le-champ. Aidez-nous !

Milliers après milliers, les dollars tombèrent dans l'escarcelle du quêteur ; et le feu n'était pas éteint, que la souscription couvrait les frais d'un nouveau bâtiment, plus vaste et plus beau que le premier.

Ceci n'est qu'un échantillon du christianisme fulgurant de Chicago. M. Moody — le fameux prédicateur, secrétaire de l'Union — réalise ce type rare du chrétien *éclair* !

Rien de pareil à sa *missionary school* — école missionnaire. — En y assistant, je songeais à ces steamers du Mississipi, qui dévorent l'espace ou sautent en l'air ! M. Moody parcourait la salle, s'assurant que chacun était au poste, jetant sur son passage quelques paroles d'encouragement, communiquant à tous son fluide électrique.

Lorsque le temps consacré aux classes particulières fut écoulé, Moody monta sur la plate-forme. Un coup de cloche ; l'auditoire entier arrêta les yeux sur lui.

M. Moody est un homme aux yeux noirs, perçants, à la voix stridente, au maintien sérieux. Son enseignement fut bref, net, précis ; ses fréquentes interrogations tenaient l'attention des enfants en éveil. M. Moody a pour principe, qu'il s'agisse d'un meeting ou d'une école, de ne laisser jamais errer la pensée de ses auditeurs.

Lors de certaine réunion monstre — plus de cinq cents délégués devaient y prendre la parole — M. Moody fit cette motion : Nul n'occupera la tribune durant plus de trois minutes ! La motion passa, un nombre prodigieux d'orateurs purent se faire entendre, la prolixité américaine rencontra des bornes, on aborda d'emblée les questions importantes qu'il s'agissait de traiter, et, fait inouï dans les annales des assemblées parlementaires, il n'y eut pas de temps perdu !

Je mets ici, au courant de la plume, quelques-uns des *speeches* provoqués par le sujet en question : Comment donner plus d'efficacité aux services religieux ?

Discours de M. Moody.

Nos prédications manquent d'intérêt. Elles n'ont rien de ce qu'il faut pour attirer les inconvertis. Nous nous attendons si peu à les voir entrer, que s'il s'en présentait un, nous resterions stupéfaits.

Secouez-vous, interrogez-vous, posez la question à quelque indifférent. Demandez à ceux qui n'agissent pas, ce qu'il y aurait à faire : Votre question les réveillera. Une fois en chaire, si vous n'avez rien à dire, lisez un verset de l'Ecriture, et laissez la parole à Dieu.

Ne suivez pas les ornières, fuyez les routes battues. Pour ma part, je ne redoute rien tant que cela.

Discours du Rév. Wynn.

Brisez vos plumes, parlez du cœur. Le don de la Pentecôte a été un don de paroles, non de plumes !

Une femme demandait à son mari de réprimander la cuisinière : — Bien ! répondit le brave homme. Je vais écrire une admonition soignée ! — (Rires.) – Il l'écrit, sa femme prend le manuscrit, va le lire à la cuisinière, qui, naturellement, n'en écoute pas un mot ! — Mme X***, d'abord vexée, réfléchit un instant, remet la prose de son mari en poche, et revenant à la bonne vieille méthode, administre à sa cuisinière une verte semonce, qui produit immédiatement l'effet désiré.

Rappelons-nous le manuscrit et la cuisinière.

Discours de M. W. Reynold.

L'Eglise n'entame pas les masses, pourquoi ?

Jésus, lorsque Jean-Baptiste lui fit demander : « Es-tu Celui qui devait venir ? » — répondit : — « L'Evangile est annoncé aux pauvres. » — Et Jean fut convaincu.

En pouvons-nous dire autant ?

Savez-vous ce qui nous paralyse ? – Un christianisme *fashionable* ! Nos sanctuaires appartiennent aux plus forts enchérisseurs. Les places, dans le temple de Dieu, se vendent et s'achètent. Si le Christ y descendait, il reprendrait son fouet de cordes et net-

toierait sa maison. En Europe, où les titres signifient encore quelque chose, j'ai vu riches et pauvres assis côte à côte : tous sont égaux, dans le lieu d'adoration. Réglons-nous là-dessus.

« — Le seul moyen de subvenir aux frais du culte, dit-on, est de faire payer les siéges! » — J'étais membre d'une église, à Peoria, laquelle se procurait non sans peine, en vendant ses places, juste seize cents dollars. J'appartiens aujourd'hui à une mission, dont les lieux de culte sont librement ouverts à tous. Une souscription volontaire de cinquante *cents* par semaine couvre amplement nos déboursés !

Mais quelque chose éloigne encore les pauvres : nos exhibitions de toilettes.

On dirait nos temples destinés à servir d'étalage aux modes les plus risquées, au luxe le plus ébouriffant! Comment s'y hasarderait un indigent mal vêtu ? Si nous n'atteignons pas les pauvres, c'est que les pauvres ne sont pas bienvenus chez nous.

Discours de M. Wines.

Une vieille femme, habillée chétivement mais proprement, entrait un jour dans l'église de X···. — Elle traversa toute une aile, cherchant des yeux, sans que nul lui offrît de place. Le pasteur l'aperçoit, interrompt son discours, descend de la chaire, lui présente le bras, la conduit à son propre banc, et l'y établit. — (Applaudissements.) — Dès lors, on ne laissa personne debout dans l'église de X···.

— Nommez l'homme!

— Le Rév. Tyng! (Longs applaudissements.)

Sincèrement chrétien, embrasé de zèle, M. Moody ne peut supporter les paroles sans les actions. Volontiers il dirait avec l'apôtre : Tu parles de ta foi, montre-moi tes œuvres !

Je ne sais quel établissement charitable avait convoqué une réunion de gens pieux, dans le but d'aviser aux moyens de combler son déficit. Les faits établis, M. X···, archi-millionnaire, se lève ; d'un accent contrit, il prie Dieu de toucher les cœurs, d'ouvrir les bourses, d'envoyer la somme qui fait besoin ! — M. Moody, se levant à son tour, déclare que l'établissement en question n'a besoin que de deux mille dollars, et qu'il trouve étrange, pour le moins, qu'un homme qui en *vaut* cinq cent mille et plus, demande au Seigneur ce que lui-même peut, d'un trait de plume, octroyer sans se gêner !

Sitôt M. Moody est-il parvenu à réveiller la conscience d'un individu, il le met à l'œuvre. Aucun lieu, pour mal famé soit-il, ne lui paraît inabordable; aucun mauvais sujet, inconvertissable! Il lui est arrivé de former un chœur d'enfants, et de conduire cette petite armée à la conquête des ivrognes, des joueurs, des vauriens qui remplissent les débits de liqueurs.

Un jour, Moody entre dans une taverne avec son bataillon de choristes :

— Voulez-vous un chant, Messieurs ? fait-il.

Nul ne répond. Les enfants exécutent un hymne patriotique, on applaudit. M. Moody entonne un cantique, on l'écoute. Il distribue des traités, on les prend.

— Maintenant, prions ! dit-il.

— Non, non ! crient plusieurs voix : Pas de prière ici !

— Pourquoi pas ? — demande M. Moody. Puis, se mettant à genoux, il adresse à Dieu une fervente prière. Quelques hommes semblent émus ; Moody les engage à le suivre à la réunion du soir, afin d'en entendre davantage. La plupart des buveurs, cédant à son invitation, sortirent avec lui.

— Si Moody descendait en enfer ! ainsi dit-on à Chicago, en moins d'une semaine, il y aurait organisé une mission !

La société des écoles du dimanche compte maintenant trente-six *missionary-schools*, suivies par six mille cinq cents élèves — enfants et adultes — arrachés à la corruption. L'instruction a marché du même pas que l'industrie et le commerce. Nombre de gens se rappellent encore le temps où l'unique école de Chicago s'abritait dans une cabine formée de troncs d'arbres. Elle avait pour instituteur un soldat en retraite : William Cox.

Chicago possède maintenant trois cent soixante et treize écoles, dirigées par quatre cents instituteurs, et fréquentées par trente mille enfants. Ces écoles coûtent annuellement six cent cinquante mille dollars. Dix-huit mille élèves suivent des institutions particulières. Une université, une école de droit, deux collèges de commerce, trois séminaires, complètent l'arsenal pédagogique de Chicago.

Cela ne va pas mal, pour une ville qui compte à peine quarante années d'existence !

XLIII

ANNA DICKINSON.

J'eus, dans l'Ouest et dans l'Est, l'heureuse fortune d'entendre miss Anna E. Dickinson, l'éloquente conferencière.

Son histoire tient du roman. Lorsque, en 1861, éclata la guerre, miss Dickinson, jeune quakeresse, se vit expulsée, par les directeurs de la manufacture où elle travaillait à Philadelphie, pour avoir, dans une réunion de jeunes filles, prononcé avec un blâme nettement formulé, le nom sacro-saint du général M'Clellan. Les directeurs ne s'attendaient guère à l'éclatante vengeance qu'allait tirer de cet affront la jeune quakeresse, victime de leurs haines politiques.

Soit sympathies abolitionnistes, soit nécessité de pourvoir à son avenir et à celui des siens, miss Dickinson se mit à parler en public. Son thème était l'abolition de l'esclavage. S'adressant au Nord, elle le conjurait d'en finir avec le crime national.

La beauté de miss Dickinson, jointe à son talent oratoire, excitèrent bientôt l'intérêt. — On l'admirait, mais on en restait là; et l'hiver de 1862 trouvait Miss Dickinson à Concord, dans une pauvreté relative, donnant, à raison de dix dollars, la dernière des conférences qu'elle s'était engagée à faire, dans la ville d'Emerson. Cette séance, où éclatèrent la passion et l'énergie de la jeune fille, assura son avenir. On était à la veille de l'élection d'État — *State election*. — Les revers du Nord compromettaient les chances du parti républicain. Frappé de la puissance oratoire que venait de déployer Anna Dickinson :

— Si nous pouvions engager cette jeune fille à répéter sa séance dans l'État! s'écrie le secrétaire du comité central : La victoire serait à nous!

Le comité résolut de tenter l'expérience. Il s'assura la coopération de miss Dickinson, et la campagne fut reprise à nouveau.

Tous ne partageaient pas l'enthousiasme du comité. M. X***, candidat de l'un des districts, écrivait au secrétaire : — N'allez pas nous envoyer cette femme, pour faire manquer mon élection !

Mais, lorsque M. X*** vit miss Dickinson, qui parcourait alors la contrée, réunir autour d'elle des milliers d'auditeurs et partout allumer la flamme républicaine, le pauvre homme se ravisant, quoique un peu tard, adressa requête sur requête au comité, demandant à grands cris la célèbre *oratrice !* On lui répondit comme dans la chanson :

Quand nous voulions, tu disais : non !
Quand tu voudras, nous dirons : non !

Cette femme ne parut pas ; le candidat fut battu. Ce qui n'empêcha pas le parti républicain de triompher sur toute la ligne.

Dès lors, chaque conférence vint ajouter un rayon à l'étoile de la jeune quakeresse. — Les chefs républicains du Connecticut ne désespéraient de gagner leur Etat à Lincoln. Ils appelèrent Anna Dickinson ; elle vint, vit, et vainquit ! Cette campagne de quinze jours fut une ovation prolongée. Les démocrates eux-mêmes, subissant l'entraînement général, déchirèrent leurs symboles pour le remplacer par le portrait de la jeune fille. Les pasteurs parlaient d'elle dans leurs homélies, le peuple l'appelait : Jeanne d'Arc ! et lorsque Lincoln l'emporta de quelques centaines de voix dans le Connecticut, Anna Dickinson, acclamée par des hourras, saturée de sérénades, écrasée sous une avalanche de bouquets, reçut du comité électoral, plus pratique, quatre cents dollars pour son discours final, et cent dollars pour chacun des précédents.

Partout appelée, miss Dickinson gagnait partout des partisans à la bonne cause. A Washington, la *Hall of representatives* — salle des représentants — lui fut tout d'une voix accordée. Le Vice-président des Etats-Unis conduisit miss Dickinson à la tribune, et pendant une heure dix minutes, l'intrépide quakeresse harangua trois mille auditeurs : soldats, législateurs, savants, citoyens ; sans compter le président Lincoln !

Le triomphe définitif du Nord — 1865 — vint enlever à l'illustre conférencière le sujet brûlant qui embrasait son éloquence. Mais d'autres questions restaient à traiter. Miss Dickinson adopta celle-ci : *Les droits de la femme*, et lui consacra son talent.

Le soir où j'eus le privilège de l'entendre, miss Dickinson parut sur la plate-forme, vêtue d'une robe grise. Un ruban rouge, noué autour du cou, relevait les teintes sombres du costume quaker. La jeune fille, de taille moyenne, la figure illuminée du feu de l'en-

thousiasme, parcourut d'un regard habitué à dominer les foules, la salle comble d'auditeurs. Miss Dickinson porte les cheveux courts. Elle a le front large. Ses yeux, de couleur sombre, lancent des éclairs. Sa voix vibrante réveillerait les morts.

Idiots et femmes ! tel était le titre de la conférence.

Cet article de loi : « Toute personne âgée de vingt et un ans a le droit de voter, et peut être promue à des fonctions judiciaires, sauf les criminels, les mendiants, *les idiots et les femmes !* » en formait le texte. — L'asservissement des femmes, la tyrannie des hommes : vous entendez d'ici la philippique !

— Voilà une nation, s'écria l'*oratrice*, qui déclare tenir son pouvoir des gouvernés eux-mêmes ! Or cette nation ne demande, et par conséquent ne reçoit le vote, que d'une moitié des gouvernés ! Voilà un peuple, qui déclare inséparables le paiement des impôts et le droit de représentation ! Or ce peuple, tandis qu'il charge d'impôts toute propriété appartenant à une femme, refuse à cette même femme le droit de contrôler l'emploi des impôts qu'il la contraint de payer ! Pourquoi ? La plupart des hommes, bien embarrassés de le dire, n'auraient guère de meilleure raison à donner, que celle de certain évêque qui croyait à la Bible : *Premièrement*, parce qu'il était évêque ; *Secondement*, parce qu'il ne l'avait jamais lue !

Le récit de maintes injustices, commises aux dépens du sexe faible, vint illustrer le discours d'Anna Dickinson.

— M. X***, du Connecticut, épousait naguère, dit-elle, une femme dont la fortune s'élevait à cinquante mille dollars. Pour commencer, le digne époux achète et paie son costume de noce, *à lui*, avec l'argent de sa femme. Puis, lorsqu'il se sent près de mourir — ce qui, par parenthèse, lui arriva l'année même de son mariage, — le généreux mari assure par testament, à sa moitié, tant qu'elle restera veuve, les revenus *de sa propre fortune, à elle* (1) !

Si miss Dickinson entraîne souvent son public, par la passion qui l'enflamme elle-même, certaines personnalités blessantes, certains sarcasmes moins raffinés qu'audacieux, provoquent parfois, dans son auditoire, des manifestations qui démonteraient un orateur plus timide. Indifférente, rejetant d'un geste énergique ses cheveux

1. Durant quelques instants, l'auteur suit la conférencière sur le terrain rebattu des droits, du rôle et des aptitudes politiques de la femme. Dieu, qui s'y entend peut-être, en créant deux sexes au lieu d'un, a voulu la diversité de vocation, comme il a voulu la diversité de sexes. — Nous nous en tenons à la sagesse de Dieu. — TRAD.

en arrière, Miss Dickinson continue à verser sur les contradicteurs des torrents d'épigrammes et des déluges d'arguments.

J'ai entendu Anna Dickinson pour la seconde fois, dans une séance de la société anti-esclavagiste de New-York. La fougueuse quakeresse y assistait incognito. Soudain, le président se lève :

— Si je ne me trompe ! fait-il, c'est bien miss Dickinson que j'aperçois là-bas ! Ne consentira-t-elle pas à prendre la parole ?

Miss Dickinson, sans se faire prier, s'avance, monte sur la plate-forme, ôte son chapeau, et commence un discours soi-disant improvisé. A en juger toutefois par certaine petite carte, modestement nichée dans le creux de sa main, et vers laquelle se dirigeaient volontiers les regards de la conférencière, on peut présumer que l'invitation du Président ne la prenait pas au dépourvu.

Il s'agissait des droits politiques accordés aux nègres. Miss Dickinson, sans hésiter, réclama les mêmes droits pour les négresses ! On comprend, sans que je le décrive, l'effet d'un tel *reductio ad absurdum*.

Miss Dickinson, incroyable d'assurance, ne recule devant aucun adversaire, tient tête aux orateurs les plus autorisés, et dans ces duels, a souvent le dernier mot.

De tous les conférenciers des États, miss Dickinson est, m'assure-t-on, celui qui, après John B. Gough, attire le plus grand nombre d'auditeurs. Les comités qui l'appellent, lui assurent de quinze à trente livres sterling par séance, et réalisent un bénéfice égal, sinon supérieur, à ce déboursé.

XLIV

RAILWAYS.

— Oui, Monsieur! s'écriait un vigoureux citoyen de l'Ouest, Oui, Monsieur! Ce sera la plus grande merveille de toute la création de Dieu!

Il s'agissait du railway qui allait relier l'Atlantique au Pacifique.

Sans me ranger entièrement à l'opinion de mon bouillant interlocuteur, je reconnais que le Nouveau-Monde, en ce qui concerne le confort de ses steamers et de ses chemins de fer, laisse le Vieux bien loin derrière lui.

Sur telle ligne de l'Ouest, vous avez pour vous seul, moyennant quelques dollars d'extra, un élégant petit salon, plus une chambre à coucher. Le premier, garni de chaises et d'un sopha moelleux, pourvu d'un poêle, de tablettes dorées destinées à recevoir vos livres, et muni d'une table sur laquelle vous pouvez, si cela vous convient, prendre vos repas en tête-à-tête avec vous-même! Votre chambre à coucher n'est pas moins bien aménagée. Ce qui ajoute au plaisir, c'est que le stewart, en venant vous réveiller chaque matin, vous apporte, avec votre déjeuner, les journaux du district que vous traversez.

Ces *Drawing room coaches, Silver palace cars, Pulman cars* — voitures salons — ne se trouvent, il est vrai, que sur les lignes principales. Mais chaque train de nuit, au Canada ou dans les États, a son *sleeping car*, dans lequel un dollar de surplus vous assure une couchette. — Une fois accoutumé aux secousses et au vacarme, le voyageur y dort aussi profondément que dans son lit. Un cabinet de toilette, situé à l'extrémité du wagon, permet aux touristes de faire, l'un après l'autre, leurs ablutions matinales.

Les wagons ou *cars* américains ne sont pas, comme les nôtres

divisés en compartiments avec portières des deux côtés. Ils ressemblent à un long omnibus, garni, à droite et à gauche, de sièges placés sur une ligne perpendiculaire au couloir du milieu. On entre et on sort par les deux bouts. Le premier *car* est-il comble? vous le traversez, et grâce à la plate-forme qui sépare les voitures, vous passez dans le wagon suivant, lors même que le train court à toute vitesse. Les amateurs d'exercice pédestre peuvent se promener ainsi, d'un bout à l'autre du train, depuis l'aube jusqu'à la nuit. Vous avez froid ? le poêle qui chauffe votre *car* vous présente son brasier. Vous avez soif ? une fontaine vous verse de l'eau glacée. Vous avez envie d'allumer votre cigare ? voici le wagon des fumeurs. Le sommeil vous prend ? étendez-vous dans le wagon-lit. — Et dites, après cela, si les chemins de fer du Nouveau-Monde ne l'emportent pas en confort, sinon en rapidité, sur les bottes du Petit Poucet ?

L'Américain est né commerçant, on sait cela. Le trait national se retrouve ici, comme ailleurs. — A peine le convoi parti, le *train-boy* paraît, chargé de journaux. Le *train-boy* est d'ordinaire quelque garçon déluré, bien pénétré de cette idée : que si vous avez oublié votre journal, votre journal ne tardera pas à vous manquer, et qu'alors, vous paierez sans hésiter la première feuille venue, fût-ce à prix d'or. — Le *train-boy* ne se trompe guère.

Ce n'est pas tout. Notre individu, qui connaît à fond la nature humaine, sait que, ses besoins littéraires satisfaits, elle peut en éprouver de moins nobles. Aussi, les journaux débités, notre bonhomme reparaît, avec une corbeille où s'entassent les fruits de la saison. Vous n'aimez ni les pommes, ni les noix, ni les raisins, ni les figues ? Soit. Le *train-boy* revient avec du sucre d'érable, du sucre candi, un assortiment de gâteaux ; il les étale d'une si appétissante façon devant vos enfants, que l'eau leur en vient à la bouche, et que, tournant vers vous des regards suppliants, ils ne vous laissent ni trêve, ni repos, que vous n'ayez fait brèche à l'éventaire des friandises. Tandis que vous partagez entre vos mioches des trésors payés cinq fois leur valeur, le *train-boy* laisse tomber sur votre progéniture un regard bienveillant, qu'il ne fait pas payer, et poursuit son chemin. — Une heure ne s'est pas écoulée, que le même négociant en herbe, comptant sur l'immense variété des convoitises humaines, reparaît avec une provision de livres, de revues et d'illustrations, dont il jette négligemment les spécimens sur les genoux de chacun. N'allez pas croire qu'il distribue sa marchandise au hasard. Il vous a observé, il s'est formé une opinion sur vous, il sait comment s'y prendre pour éveiller votre

intérêt. — Votre petit garçon s'est-il niché dans vos bras? Maître *train-boy* ouvre devant lui un livre d'images. Votre femme est-elle coiffée au goût du jour? c'est le dernier journal de mode qu'il lui présente. A ce jeune dandy, pommadé, frisé, l'air faraud, le chapeau crânement planté sur l'oreille : les histoires poivrées et illustrées de quelque feuille de police. A ce gros personnage graisseux : une revue d'agriculture. A cette vieille fille, pelotonnée dans le coin : *L'homme mystérieux* ou le *Scandale mensuel.* — Notre *train-boy,* cela fait, passe dans la voiture suivante; puis, juste au moment où la vieille demoiselle s'est plongée dans l'*Homme mystérieux,* où le dandy commence à parcourir, entre les feuillets non coupés, quelque alléchant article sur le procès qui tient tous les esprits en suspens; notre petit bonhomme reparaît et tend la main : force vous est d'y mettre ou son journal, ou votre argent.

.

Il n'y a, dans les wagons américains, ni première, ni seconde, ni troisième classe; on voyage sur pied d'égalité. Certaines lignes consacrent des voitures plus ordinaires au transport, à prix réduit, des émigrants. D'autres lignes encore, surtout dans le Sud, ont des *nigger-cars*— waggons de nègres — où les blancs peuvent prendre place, et qui, fréquemment, servent de fumoir. Les gens de couleur, depuis le *civil rights bill,* ont le droit de s'établir dans tous les wagons, indistinctement; je ne les ai jamais vus, néanmoins, s'aventurer hors des *nigger-cars.*

Les *silver-cars,* les *sleeping-cars,* les wagons de dames, réservés aux dames seules et aux messieurs qui les accompagnent, forment, en fait, notre première classe. Peu de gens y montent. Les neuf dixièmes des voyageurs se contentent des voitures ordinaires, bien supérieures à nos wagons de seconde classe. La petite servante irlandaise, le vice-président des Etat-Unis, prennent au même prix les mêmes billets, et s'asseoint côte à côte. Le dernier des maçons jouit d'un siège aussi rembourré, d'un tapis aussi moelleux, d'un tabouret aussi dodu, que le dandy placé derrière lui; il suspend son paquet à un champignon aussi doré; un rideau aussi épais abrite son teint délicat; il jouit des mêmes conforts, exactement, que la femme de l'évêque, établie deux bancs plus loin.

Quelque humble que soit le niveau social des voyageurs, vous ne rencontrerez pas une fois, en Amérique, ces façons brutales contre lesquelles, chez nous, vous vous heurtez chaque jour, même dans les wagons de première classe. L'égoïsme est, il est vrai, cosmopolite. Aux Etats-Unis comme en Europe, il se carre largement. Le touriste du Nouveau-Monde sait, comme le voyageur de l'Ancien,

empiler valise, manteau, plaid, à côté de lui, pour faire croire que la place est retenue; puis, lorsque s'approche un intrus, s'absorber dans la contemplation du paysage! Mais, ne vous laissez pas démonter; arrêtez-vous devant cet enthousiaste amateur de la nature; demandez-lui, à haute et intelligible voix : — Cette place est-elle prise ? — notre brave homme vous répondra courtoisement qu'elle ne l'est pas ; il s'empressera de rassembler ses effets, et, n'ayant plus de raison pour admirer la vue, il entamera la conversation avec vous et se montrera le plus aimable des compagnons de route.

Chacun sait de quel respect sont entourées, en Amérique, les femmes qui voyagent seules. Une femme peut prendre place dans n'importe quel wagon; elle se sentira en aussi parfaite sécurité, qu'elle le serait dans le salon d'un de nos meilleurs hôtels.

Si la règle égalitaire, qui règne sur les railways américains, nuit quelque peu au raffinement aristocratique, elle contribue à l'éducation du peuple entier.

Le millionnaire, en voyant un maçon assis sur le même banc que lui, se prend à estimer l'homme plus que les millions. Le maçon, de son côté, se trouvant placé sur le même niveau que le gentleman et les ladies, sait qu'on attend de lui la conduite d'un gentleman, et montre une politesse, un vrai comme il faut, dont seraient fort étonnés ceux qui jugent les mœurs américaines d'après *Martin Chuzzlewitt*. — Les rugosités des masses ne s'effacent pas en un jour ; mais, sur la grande échelle sociale, les plus hauts placés se baissent vers les plus petits pour leur tendre la main. L'ascension suit une marche progressive et paisible : tous finiront par arriver.

Les billets de railways — autre détail qui facilite singulièrement les excursions — vous permettent de vous arrêter où il vous plaît, de poursuivre quand il vous convient. Mon billet de New-York à Charleston, billet formidable, long d'un pied et demi, se divisait en plusieurs coupons, dont chacun représentait une étape du chemin.

M'arrêtant une semaine à Philadelphie, une autre à Washington, une troisième à Richmond, quinze jours à Petersburg, quinze jours à Wilmington, j'allais ainsi, rognant ma feuille de route. — Mon voyage dura six mois. A la fin, présentant le dernier fragment à l'employé :

— Durant combien de temps ces billets sont-ils valables ? lui demandai-je.

— Durant une année, *nominalement*, Monsieur. Mais nous n'y

regardons pas de si près. Si vous étiez revenu au bout d'un an et demi, même au bout de deux ans, nous aurions accepté le vôtre. Nous tenons, en fait, ces billets pour bons, jusqu'au retour du voyageur.

Les bagages! chacun en sait les ennuis! Bataille pour les faire enregistrer, bataille pour les retirer, après quoi, il se trouve que votre malle a filé au nord, train express, tandis que vous filiez au sud; que votre porte-manteau s'est transformé en une caisse de modes, votre boîte à chapeau en un sac de nuit plein de vieilles bottes, etc., etc. (1).

Par delà l'Atlantique, rien de pareil. Le sens pratique américain a débrouillé l'écheveau. Votre billet pris, vous le présentez à l'employé préposé aux bagages; celui-ci fixe, sur chacun de vos colis, une petite plaque de métal portant un numéro; il vous en met les duplicatas dans la main : ce sont vos *chèques*; aussi longtemps que ces chèques demeurent en votre possession, la Compagnie est responsable de vos effets; vous n'avez plus à vous en embarrasser. Arrivé à destination, vous les y trouverez; ils vous y ont devancé. Au lieu de vous attarder à les reconnaître, à les faire transporter, vous montez en voiture ou en omnibus, vous tendez vos chèques au portier de l'hôtel, et quelques moments après, votre bagage est soigneusement empilé devant la porte de votre app rtement.

Un voyage de milliers de milles s'opère plus aisément en Amérique — bagages y compris — qu'un trajet de cinquante lieues chez nous.

1. On ne parvient pas à comprendre, en Amérique, pourquoi nous consentons, nous autres Anglais, à subir un système aussi défectueux.

XLV

BOSTON.

En novembre, la vie intellectuelle de Boston, un moment interrompue pendant l'été, reprend tout son élan. Les colléges se rouvrent ; les séances publiques recommencent ; les meetings embouchent la trompette. Les étoiles littéraires, qui s'étaient dispersées, se rassemblent pour former de splendides constellations : Boston rentre chez lui.

C'est en novembre que je visitai Boston.

Je parcourais un journal, le soir même de mon arrivée, lorsque soudain la liste des conférences que devaient donner Wendell Phillips, Horace Greeley, Curtis, John Gough, Charles Sumner, Waldo Emerson, frappa mes regards. — Je sens encore le frisson de plaisir qui parcourut mes veines ! J'étais donc bien à Boston, le centre intellectuel du continent américain !

Olivier Wendell Holmes a le premier, si je ne me trompe, nommé Boston : *the Hub — le Moyeu* — de l'Univers.

Boston est donc le foyer d'où part toute lumière, le point central vers lequel convergent les regards des hommes et des anges !

Entre Boston, point central de la vie intellectuelle, et New-York, point central de la vie commerciale aux Etats-Unis, règne une jalousie secrète, aisée à concevoir. La gloire de l'Amérique est-elle en jeu ? chacune des deux villes parle de l'autre avec un respect mêlé d'orgueil. Mais, dès qu'il s'agit de Boston *versus* New-York, les rivalités se donnent carrière. — Cette année-ci, justement, les steamers *Cunard* laissant Boston de côté, la presse périodique de New-York ne tarissait pas en sarcasmes sur le *moyeu.* Le *moyeu*, de son côté, ne dissimulait pas son dépit.

Boston passe pour être le quartier général des Unitaires. La plupart des gens cultivés que j'y rencontrai, se rattachent en effet à l'*Unitarisme.* Mais, bien que quelques-unes des négations de la

secte aient plus ou moins filtré jusqu'aux bas niveaux, celle-ci perd chaque jour du terrain. La croyance évangélique triomphe ; le peuple revient au Christ. Hors de Boston, on ne parle plus guère de l'*Unitarisme.* Sur les quatre cent soixante églises de New-York, la secte Unitaire n'en possède que trois.

Du reste, en raison même de l'effacement de ses croyances, l'*Unitarisme* accueille et renferme les opinions les plus diverses. — Je me suis entretenu avec des Unitaires qui admettaient la divinité du Christ, et l'inspiration des Écritures ; j'ai entendu l'un des plus fameux, prêcher un sermon rigoureusement orthodoxe ; d'autres en revanche, se montraient incrédules achevés.

Le seul point commun entre tous est, autant du moins que j'ai pu m'en assurer, la négation du péché originel, de la rédemption par le sang du Christ, et de la Trinité. Ajoutons qu'aucune confession de foi n'existant parmi les Unitaires, chacun reste libre, tout en demeurant fidèle à la secte, de se faire sa conviction comme il l'entend.

Théodore Parker, l'unitaire éloquent, a laissé de vivants souvenirs à Boston.

Froid, au moment où il montait en chaire, la prédication de Parker, ardente, profonde, passionnait bientôt les auditeurs. Le sarcasme, son arme favorite, devenait terrible sur ses lèvres. L'audace de son langage allait jusqu'à la profanation. Nul respect humain ne l'a jamais retenu. On a vu l'auditoire, entraîné par sa parole, tantôt applaudir en plein sermon, tantôt s'abandonner à un rire fou. Chacun, sur les bancs même du temple, lisait le journal, pendant les exercices de dévotion préliminaires.

Exclu de la secte qu'il était parvenu à scandaliser par ses opinions *avancées*, Parker avait fondé une congrégation à lui. Les témérités blasphématoires de l'orateur en chassèrent plus d'un affilié.

Tout en réprouvant les aberrations doctrinales de Parker, l'Église chrétienne admire son courage et respecte sa loyauté. — Parker qui, au péril de sa vie, lutta contre l'esclavage, contribua pour sa part à l'abolir (1).

Les combats homériques de Choate et de Webster, ces deux géants du barreau, ont longtemps préoccupé Boston.

1. Il cacha un nègre, William Crafts, dans son cabinet d'études. Je tiens le fait de Crafts, qui s'occupe maintenant à organiser une société coopérative de travail, parmi ses frères du Sud. — Parker, n'écrivait pas ses discours sans avoir à portée deux revolvers chargés, et la carabine dont son père se servait aux jours de la révolution.

Choate, dont les plaidoyers durent plusieurs heures, captive l'auditoire et la cour. Son vocabulaire, inépuisable, confond d'étonnement, même les Américains, peuple remarquable entre tous par sa facilité d'élocution. On raconte que, lorsque Webster publia son nouveau dictionnaire, un procès, pendant devant le tribunal, alléchait le public, qui avait en perspective le plaidoyer de Choate.

— Ce dictionnaire, dit M. Z*** à l'un des juges, contient plus de treize mille mots nouveaux!

— Treize mille! s'écria le juge consterné: Au nom du ciel, n'en parlez pas à Choate avant la fin du procès!

Choate, né avocat, s'identifie à tel point avec la cause de ses clients, qu'on a vu les larmes jaillir de ses yeux, durant telle ou telle de ses plaidoiries. Diplomate consommé, il ne néglige aucune occasion de s'assurer quelque sympathie, de gagner quelque esprit (1).

M. X***, le rencontrant au sortir du tribunal, lui présente son fils, aujourd'hui avocat. Choate accueille avec bonté le jeune homme et poursuit son chemin. Un instant après, se ravisant, Choate s'arrête, attend M. X***, son fils, et saisit la main du jeune homme, et s'écrie avec effusion: — Si jamais je puis vous rendre le moindre service, venez à moi! Vous me le promettez, n'est-ce pas? — Prononcés au moment de la séparation, ces mots n'auraient guère eu d'autre valeur qu'une simple formule de politesse. L'acte de Choate, le procédé spécial qui dénotait un intérêt tout particulier, laissèrent une impression bien autrement profonde dans le cœur du père et du fils.

Autre exemple. Choate gravissait les degrés de la Cour. Passe un ouvrier; Choate le salue d'un signe de tête amical.

— Qui est cet homme? demande à Choate l'ami qui l'accompagnait.

— Je n'en sais rien; mais il peut, un jour, devenir membre du jury.

La popularité de Choate en faisait un antagoniste redoutable, même pour Webster, l'orateur puissant, l'habile commentateur de la Constitution.

Webster, toutefois, était plus réellement fort. Son énergie et son influence provenaient de sources plus profondes.

Choate et Webster, dans un cas célèbre, se trouvaient aux prises. Durant deux heures, Choate domine le public. Webster lui succède, parle simplement, clairement, sobrement, avec son style empreint d'une sorte de nonchalance, et obtient gain de cause.

1. M. de Cavour disait: Ne dédaignez pas les petites cartes! — Trad.

— Que pensez-vous du discours de Choate ?— demandait-on le lendemain, à une dame qui avait assisté au duel.

— Splendide ! je n'ai jamais entendu rien de pareil.

— Et Webster ?

— Franchement, j'ai été désappointée.

— Il a clairement exposé son affaire ?

— Très-clairement.

— Il n'a pas laissé un seul point obscur ?

— Pas un.

— Lorsqu'il s'est assis, aucun doute ne planait sur la réponse du jury ?

— Aucun.

— Eh bien ! c'est là, Madame, ce que nous nommons : l'éloquence de Webster !

J'entendis à Boston Charles Sumner, le représentant du Massachussetts au Sénat, une des premières célébrités oratoires.

Sous ce titre : *Sommes-nous une nation ?* la séance que donnait Sumner avait pour but de maintenir au Congrès l'autorité dont jouissait ce corps.

Sumner, très-grand, paraît bien plus jeune qu'il ne l'est en réalité. Il a les yeux noirs. Sa chevelure, qu'il porte massée de côté — un peu à la façon de Disraëli — est d'un châtain foncé. Son discours, je l'avoue, me laissa froid. Sumner gesticule trop ; il a des intonations malheureuses ; sa voix, poussée au plus haut diapason, retombe tout à coup, et se transforme en un sourd grondement, genre d'effet recherché par d'autres orateurs américains.

Charles Sumner, qui, d'un bout à l'autre des Etats, passe pour un talent hors ligne, donne de nombreuses conférences. Trop soigneux de soutenir sa réputation d'érudit, il surcharge ses discours de citations empruntées aux Grecs et aux Romains. Son style y perd l'énergie, devient fatigant... j'allais dire ennuyeux.

— Classique ! Monsieur ! un discours classique !— se répètent l'un à l'autre les auditeurs, entre deux bâillements.

Ce qui n'empêche pas Charles Sumner d'être une des gloires de l'Amérique, et l'un de ses principaux chefs républicains (1)

Longfellow habite Cambridge, à quelques milles de Boston.

1. On raconte que Sumner — le même fait, au surplus, est attribué à d'autres que lui — provoqué en duel, se contenta de répondre : — Lorsque j'aurai envie de mourir, je saurai me tuer moi-meme.

Les États-Unis possèdent peu d'hommes dont j'eusse autant à cœur de serrer la main. Pourrai-je l'oublier jamais, cette belle après-midi, où, montant en voiture, je me dis que dans une demi-heure au plus, j'allais me trouver en présence d'Henry Longfellow, le chantre d'*Evangéline*, le poète qui a écrit *Excelsior* !

Bientôt le conducteur arrêta ses chevaux :

— Voici le carrefour, Monsieur ! La maison de M. Longfellow est la troisième à gauche.

Je parcourus lentement, bien lentement, l'espace qui me séparait de cette demeure.

Lorsqu'il s'agit d'une de ces joies idéales, qu'on ne goûte pas deux fois dans la vie, l'attente est douce ; si douce, qu'on aime à la faire durer. — Mon cœur battait fortement. Là, tout près, habitait celui dont les accents ont ému l'humanité ! celui dont les strophes ont enchanté ma jeunesse ! Qui dira quelles noblesses son *Evangéline*, son *Excelsior*, son *Psaume de la vie*, ont réveillé au fond des âmes ? A combien d'obscurs ouvriers de ce monde, ses *Architectes du Sort* n'ont-ils pas fait comprendre la grandeur avec la beauté du travail intègrement accompli ? Que de voyageurs fatigués, que de malheureux écrasés sous le poids de la douleur, sa sympathie n'a-t-elle point relevés ? Que de mères en pleurs, devant un berceau vide, n'ont-elles pas, aux accents de la voix qui disait le *Moissonneur et les fleurs*, regardé du côté du ciel ?

Quelques pas, et l'antique manoir, jadis quartier général de Washington, depuis 1837 propriété de Longfellow — c'est là qu'il écrivait en 1839 son *Hyperion* — apparut à mes yeux. L'habitation, d'une teinte jaune-pâle, domine le parc. Un bouquet d'ormes la cache à demi.

Au moment où, suivant le sentier qui festonne de ses lacets les versants gazonnés, j'arrivais devant la porte, un terrier écossais à poils ras, jappant, agitant la queue, s'élança vers moi avec force gambades, et me lécha les mains en signe de bienvenue. Peu d'instants après, Longfellow parut. Ses longs cheveux, sa barbe épaisse, d'une blancheur de neige, lui donnent l'aspect plus vénérable encore que je ne le pensais. Je ne sais quelle expression de secrète tristesse s'exhale de sa personne. Lorsqu'un incident provoque la gaîté de Longfellow, ce nuage disparaît, pour faire place au rire le plus cordial et le plus franc ; mais ce n'est qu'un éclair, et le front se voile de nouveau.

Tandis que je le contemplais, ces lignes de Mme Browning me revenaient en mémoire : « Don magnifique et douloureux fait au

poète ! Deux existences, quand une seule est déjà trop pour la douleur !

La mort tragique de sa femme bien-aimée, me dirent les amis du poète, l'a laissé meurtri pour la vie.

Longfellow me pressa de prendre place à la table de famille. J'acceptai. Le terrier écossais entra avec nous, me favorisant toujours des bruyants témoignages de son amitié.

— Il a le sentiment national développé au plus haut point! me dit Longfellow en souriant : Il reconnaît sur-le-champ les Écossais, et leur exprime à sa façon le bonheur que lui fait éprouver la rencontre de ses compatriotes.

Après le dîner, Longfellow me conduisit dans sa bibliothèque, m'offrit un cigare, et là, installés tous deux au coin du feu, le poète me parla de ses amis, nos auteurs d'Écosse et d'Angleterre, portant sur eux des jugements aussi justes que bienveillants. Nous en vînmes vite aux questions littéraires, aux droits de reproduction entre nos deux pays, au caractère et à l'influence des journaux, enfin à ses œuvres.

— Combien! m'écriai-je, faisant allusion à sa *Hiawatha* : Combien je préfère vos Indiens aux Indiens en chair et en os !

— C'est, me répondit Longfellow, que vous ne connaissez pas les vrais Indiens. Ils n'existent plus. — Grâce au contact avec les blancs, grâce au rhum, les Indiens ont ou disparu, ou dégénéré (1)

1. Nous supprimons une dissertation sur l'hexamètre, employé par Longfellow dans *Evangéline;* elle termine l'entretien. — Trad.

XLVI

HARVARD ET SES DEUX HUMORISTES.

L'université d'Harvard, l'Oxford américain, a pris le nom de son fondateur : le Rév. John Harvard, qui, en 1636, lui fit don de sept cents livres sterling.

Soutenue dès lors par de riches offrandes, l'université est arrivée, de progrès en progrès, à conférer les mêmes diplômes que nos universités d'Angleterre. Harvard compte trente-quatre professeurs, vingt *tutors* — chargés de cours, — environ quatre cents *undergraduates* — sous-gradués — et plus de huit cents étudiants (1). Les différents grades sont accessibles à tous, quelle que soit la dénomination religieuse des candidats. Parmi les professeurs, l'un est swedenborgien, l'autre unitaire, celui-ci presbytérien, celui-là universaliste, ce qui n'altère en rien la bonne harmonie, paraît-il.

Longfellow, quelques jours après notre première entrevue, me conduisit à Harvard, pour y entendre Lowell, professeur de littérature et de langues modernes : l'auteur des fameux *Biglow-papers*.

Nous commençâmes par visiter la bibliothèque. Le Rév. John Harvard avait pour ambition d'en faire une *Bodleia* américaine. L'incendie de 1764 la détruisit presque en entier. Elle ne contient guère au-delà de cent cinquante mille volumes aujourd'hui. J'y ai remarqué bon nombre de vieux ouvrages écossais. Le conservateur m'exprima son désir d'y voir mon pays plus largement représenté.

— Je serais heureux! s'écria-t-il, si tout Écossais qui fait imprimer une idée, ou une moitié d'idée, voulait bien nous l'envoyer!

Pour fortifier sa requête, en me démontrant quelle importance

1. On a vainement invité les Indiens à suivre les cours, à se mettre ainsi en mesure de civiliser leurs compatriotes. — Les Peaux-Rouges préfèrent leur vie errante et accidentée aux bancs de l'école. Un seul, répondant à l'appel, a pris ses degrés.

peut revêtir, à un moment donné, la moindre publication ; le digne homme me raconta l'histoire, authentique je l'espère, de certain individu qui, frustré de ses droits, ne serait jamais rentré en possession de sa fortune, si, au moyen d'une oraison funèbre conservée et retrouvée à Harvard, il n'avait pu rétablir l'anneau qui manquait à la chaîne des preuves !

Comme nous traversions le préau, afin de nous rendre à la salle des cours, nous aperçûmes, se dirigeant du même côté que nous, un gentleman de taille moyenne, enveloppé dans le manteau *highlander*, et portant un énorme portefeuille sous le bras. C'était Lowell. — Un nombreux auditoire d'étudiants l'attendait. Lowell franchit les degrés de l'estrade, ouvrit son portefeuille, le plaça sur le pupitre, et commença.

Professeurs et pasteurs américains détestent, on le sait, tout costume officiel. Lowell portait donc un simple habit de chasse. Une cravate à pois blancs s'enroulait autour de son cou, le coin d'un mouchoir sortait de sa poche, ses cheveux longs et bruns, séparés par une raie, retombaient des deux côtés du front, et l'orateur, les coudes appuyés sur le pupitre, balançait négligemment un de ses pieds.

Lowell lit d'une voix agréable et tranquille, s'interrompant çà et là pour lancer quelque trait, qui peut-être compromet le décorum de la classe, mais qui ravit à coup sûr les auditeurs.

Son sujet était *La poésie des Troubadours*. Le professeur débuta par les Saxons : Desquels, s'écria-t-il, on pourrait dire ainsi que des dieux : Moins on en parle, mieux ça vaut !

Il les dépeignit comme un peuple vigoureux, à l'estomac solide ; comme une race que ne menaçaient ni spleen, ni langueur. Nation rusée, habile à voir de quel côté le pain est beurré ! Fermiers excellents, qui, une fois implantés dans le pays, s'attachent au sol, de même que les dépôts d'alluvion s'attachent aux rives ! Gens pratiques, très-convaincus que deux et deux ne firent jamais sept ! Hommes terribles, dès que le courroux les saisit !

— Mais, eussiez-vous pris un million de ces messieurs, fit Lowell, vous n'auriez pas trouvé un poète ! La poésie veut d'autres éléments. Elle n'habite pas des cerveaux dont le premier et dernier mot est celui-ci : *A quoi bon ?* — Question qui embarrasserait fort la rose, et que résoudrait triomphalement le chou !

Lorsque Lowell aborda les poèmes antiques et les romans de chevalerie : — C'était délicieux ! s'écria-t-il. Point de comptes d'auberge à payer ! Jamais Hero ne se vit arrêté faute d'un dollar ! — Et puis, n'y avait-il pas les géants, ces braves géants qui servaient

d'enclume aux chevaliers ! Ceux-ci tapaient dru pendant trois jours consécutifs ; après quoi, le ménestrel, s'il était las de conter leurs exploits, s'il surprenait quelque signe d'ennui dans l'auditoire, abattait d'un seul coup la tête de son colosse ; et tout était dit !

— En ces jours glorieux, poursuivit Lowell, vous jouissiez, perché avec votre castel sur quelque roc, de l'indépendance relative d'un prisonnier d'État, entre les quatre murs de son donjon. — Votre cheval, témoin celui de Roland, était doué de facultés si exceptionnelles, que pour en posséder le squelette, le professeur Owen eût donné ses deux oreilles, sans hésiter. — Vous procédiez sommairement avec vos vassaux : jetant aux oubliettes, privant de la tête, écartelant, afin de les ramener à des sentiments meilleurs, ceux qui n'étaient pas contents. Cette noble carrière terminée, vous mouriez, profondément regretté de vos sujets... s'il en restait !

Les mains tantôt croisées derrière le dos, tantôt soulevant le couvercle de son pupitre, qu'il laissait doucement retomber, Lowell, ne quittant guère son manuscrit des yeux, parla durant une heure. Chaque fois qu'une raillerie s'échappait de ses lèvres, un éclair de malice illuminait son regard ; on sentait passer le courant électrique entre ses auditeurs et lui.

Rejeton d'une très-ancienne famille de la Nouvelle-Angleterre, Lowell, né à Cambridge, a pris ses degrés dans l'Université d'Harvard, où il professe aujourd'hui. En 1841, il publiait son premier volume de poésies. Il fondait, en 1843, un journal auquel collaboraient Edgar Poë et Nathaniel Hawthorne ; ce journal, dépassant le niveau de l'intelligence publique, parut trois fois et mourut ! En 1844, Lowell mettait au jour un second volume de poésies, qui contenait d'admirables morceaux. Mais sa grande œuvre, l'œuvre à laquelle il doit sa célébrité, ce sont ses inimitables *Biglow Papers*, lancés en 1848, contre la guerre du Mexique et l'esclavage.

Du jour où parurent les *Biglow Papers*, Lowell devint une puissance. Le public, pris de fou rire, reconnut son maître. Une demi-douzaine de ces vers, rayonnants de bon sens, et les chances de l'élection avaient tourné ! Un ami de la paix fut nommé gouverneur du Massachussets, tandis que le candidat du parti de la guerre devenait la risée du pays (1).

1. John Bright citant, durant le conflit américain, les *Biglow Papers* en pleine séance du parlement anglais, les fit connaître de ce côté-ci de l'Atlantique. Aussitôt on se les arracha : il fallut procéder à de nouvelles éditions.

Lowell occupe à Harvard la chaire que résigna Longfellow, il y a quelque vingt ans. Les deux poètes, amis intimes, vivent l'un près de l'autre (1). Tous deux ont l'extérieur et les manières de parfaits gentlemen ; tous deux prennent place parmi les membres les plus distingués de ce que l'envieuse New-York appelle : *La Société d'admiration mutuelle de Boston !* cette pléiade de penseurs, de poètes, de savants hors ligne, à laquelle les États-Unis doivent de posséder une littérature classique indigène.

Grâce à la réouverture des cours de médecine, je pus entendre Wendell Holmes qui devait prononcer le discours de rentrée (2). Bon nombre de célébrités scientifiques et littéraires, réunies dans la salle d'attente, se préparaient à escorter le docteur Holmes.

Son *Autocrat of the Breakfast table* ne donne guère l'idée peut-être, du portrait que ma fantaisie avait tracé. Que voulez-vous, j'avais lu ses poèmes, et je me représentais un homme de taille élevée, svelte, les yeux sombres, le regard flamboyant : un auteur à sensation ! — Au lieu de cela, j'avais devant moi un petit homme vif, les cheveux grisonnants coupés courts, les favoris touffus, la mâchoire forte, la lèvre inférieure proéminente, l'air résolu, avec une pointe d'ironie dans le regard.

Sitôt qu'il entre en conversation avec vous, Holmes se montre cordial, bienveillant, et si pétulant, qu'à peine vous laisse-t-il le temps d'achever votre pensée.

— Je vous ai envoyé ce matin... commença M. Fields.

— Oui, oui, je les ai reçus ! s'écria Holmes, coupant la phrase par le milieu.

Il m'avertit que je l'entendrais, ce matin-là, faire plus d'un emprunt au bel *Essai* du docteur John Brown, d'Edimbourg, sur Locke et Sidenham.

— Mais vous le voyez ! ajouta-t-il en souriant : Je confesse mes larcins !

1. La poésie de Longfellow, *les deux Anges*, fut inspirée à celui-ci par la naissance d'un de ses enfants et la mort de Mme Lowell, qui expira le même jour.

2. Coïncidence étrange : les deux grands humoristes de l'Amérique — Holmes et Lowell — tous deux nés à Cambridge, ont tous deux fait leurs études à Harvard où ils professent tous deux. L'*Autocrat* a fait la réputation de Holmes ; ses *Old Iron Sides* ont sauvé la vieille frégate *Constitution*, amenée en 1836 dans les chantiers de guerre à Charleston, pour y etre démolie. Récité devant la société de Harvard, *Phi Beta Kappa*, reproduit par le *Boston Adviser*, le poème se répandit comme l'éclair d'un bout à l'autre des Etats, y ralluma les sentiments patriotiques, et la vieille frégate fut épargnée.

Près de nous, dans l'embrasure de la fenêtre, causaient deux hommes. L'un des deux, grand, gros, réjoui, les riches couleurs de la santé répandues sur la figure, et que, sans le regard perçant des yeux, j'aurais pris pour quelque jovial squire anglais, était le professeur Agassiz : le naturaliste aux géniales découvertes.

L'autre, qui formait avec Agassiz le plus parfait contraste, maigre, les membres démesurément longs, emballé dans un habit à haut collet, sa piquante figure émergeant d'une cravate noire dont les plis redoublés s'enroulaient autour de son interminable cou, se nommait Emerson, le glorieux *transcendentaliste* de Concord !

Il se tenait là, nonchalant, contemplatif, les mains jointes, la tête inclinée, véritable type américain, avec ses traits coupés à angles aigus et son nez tranchant. Un sourire candide, pénétré de douceur, éclairait son visage ; ses yeux limpides et vifs, prenaient en certains moments, sans transition, la froide sérénité qui caractérise le regard des dieux olympiens. — Lorsque je lui fus présenté, il me serra la main, me sourit de son naïf sourire, tandis que le regard scrutateur, immobile et profond, restait attaché sur moi.

L'heure sonnée, nous pénétrâmes dans l'enceinte réservée aux conférences. Une foule compacte s'y entassait ; les étudiants, remplissant les couloirs, occupaient jusqu'aux marches qui relient l'un à l'autre les gradins concentriques.

Une quintuple salve d'applaudissements accueillit Holmes, Emerson, Agassiz. La courte prière d'ouverture prononcée — l'auditoire l'écouta sans se lever — Holmes, que saluent de nouveaux applaudissements, s'avance d'un pas négligent vers la chaire, met ses lunettes, dispose son manuscrit, et entre en matière sans autre forme de procès.

Redressé de toute sa taille, comme s'il n'en voulait pas perdre une ligne, Holmes débute avec une sorte de lenteur, s'anime peu à peu, et gesticulerait volontiers, si les parois de la chaire — Holmes est petit, les parois sont élevées — lui laissaient la liberté de ses mouvements. Parfois, son bras projeté en avant semble vuloir attraper une mouche, puis revient vite au poste, immobile jusqu'au prochain essai.

L'esprit qui doit animer les élèves médecins, en leur qualité d'étudiants d'abord, de praticiens ensuite, forme le sujet du discours. — Leur carrière ne doit être ni un métier, ni une machine à battre monnaie ; c'est une noble vocation, qu'ils l'envisagent ainsi !

Quelque mot piquant vient-il égayer sa thèse? Holmes relève la tête, regarde l'auditoire à travers ses lunettes, avance la lèvre inférieure, et s'arrêtant soudain, semble dire :

— Riez sans vous gêner !

Emerson écoute, les bras croisés sur la poitrine. Chaque saillie allume sous ses épais sourcils un rayon qui fait penser au soleil dans la forêt. Agassiz, renversé dans son fauteuil, l'air d'un homme qui, après un dîner copieux, est disposé à prendre toutes choses par le bon côté, joue avec l'énorme chaîne de montre étalée sur son vaste gilet blanc.

Holmes, cependant, crible de ses quolibets les charlatans, avec ou sans diplôme, lesquels semblent croire que le but final du médecin, c'est de faire gagner l'apothicaire ! — Il prend à partie le docteur Cunning, de Londres, qui prédit la fin du monde pour la semaine suivante, ou l'année prochaine, *si le temps le permet* ! — Après quoi, notre professeur, le favori des étudiants, termine son discours au milieu d'un tonnerre d'applaudissements répétés.

Je le rencontrai plus tard, dans un grand dîner offert à Longfellow, en l'honneur de l'œuvre monumentale — traduction du Dante — que venait d'achever celui-ci. J'espérais entendre Holmes faire à cette occasion un de ses discours *après table*, dont raffole Boston. Il fallut décompter. Si Holmes eût discouru, force eût été à Longfellow de répondre. Or, Longfellow, au rebours de ses compatriotes, déteste parler en public. On renonça donc aux speeches, et j'en fus pour mes frais d'espérance.

XLVII

WENDELL PHILLIPS.

Boston me tenait en réserve une jouissance vive.—Wendell Phillips, le puissant orateur abolitioniste, devait parler dans la *Music-Hall* de Boston. Je pris place parmi ses trois mille auditeurs.

Phillips se dirigea vers l'estrade, revêtu de son paletot, qu'une fois établi dans la tribune, il ôta tout à l'aise. Il éteignit la lampe, dont le jet lumineux l'incommodait, s'appuya légèrement sur le pupitre, et commença.

Wendell Phillips, très-aristocratique d'extérieur, possède, non-seulement la parfaite aisance, l'assurance paisible d'un orateur certain du succès, mais encore les manières faciles et gracieuses du gentleman. Il est grand, il a le teint clair, les yeux gris et vifs. Il doit peut-être à des luttes contre une opposition dont le tapage insolent cachait la faiblesse avec la stupidité, l'expression hautaine qui donne à ses traits leur caractère viril et dédaigneux.

Ses adversaires politiques, le dépeignaient dans leurs journaux comme un homme irascible, emporté, violent. Rien de tout cela. Wendel est calme, il néglige les grands mouvements oratoires et se contente du sarcasme, perçant comme l'air des glaciers. Ainsi que ferait un Indien, il suit son ennemi à la piste. Il avance, impassible, résolu ; rien qu'à l'entendre, vous sentez qu'il arrivera. Lorsqu'il frappe, ses coups, véritables chocs galvaniques, ne produisent ni bruit, ni flamme: ils foudroyent.

Phillips, qui n'excelle pas moins dans la défense que dans l'attaque, expose son cas avec une telle précision, que, sans avoir l'air de plaider, il gagne l'audience.

Un ami lui demandait si, pour former son style, il avait étudié les grands orateurs ?

— Non! répondit Wendell. Mon style, ce sont les évènements qui l'ont fait. J'ai toujours embrassé les causes impopulaires. Or, leur avocat doit :

Primo, exposer assez nettement ses principes, pour que ceux-ci ne puissent être ni mal compris, ni malhonnêtement interprétés.

Secundo, les exposer assez simplement, pour que l'homme le plus illettré puisse les saisir.

Tertio, ne se permettre dans le discours aucun exercice de haute voltige. Ces tours de force acrobatiques sont bons, tout au plus, pour les hommes populaires, qui traitent des sujets populaires.

— Si j'exerce quelque action sur les masses, ajouta Wendel : C'est d'abord, que je crois ce que je dis ; c'est ensuite, que je suis décidé à convaincre mes auditeurs.

Dans un discours fameux, à propos de la constitution fédérale — ce compromis de 1789, qui liait criminellement l'un à l'autre, l'esclavage et la liberté : — Nos pères ! s'écria Phillips, prirent un canon, le bourrèrent de poudre, puis de charbon jusqu'à mi-gueule, enfoncèrent là-dessus un tampon, et se flattèrent que rien ne sauterait ! ..... En 1861, tout a sauté ! Le gouvernement de Lincoln, pour sauver les Etats, voulait les ramener à ce qu'ils étaient en 89. — M. Seward déclara qu'il terminerait l'affaire sans franchir les frontières, sans toucher à la constitution d'aucun des Etats ? Et il envoya Georges B. M'Clellan ! – Ceci dit avec une exprimable ironie.

— Le système du parti républicain était, poursuivit Wendell, celui-ci : Réunir les fragments du même canon, le charger de la même poudre, y empiler les mêmes charbons, y enfoncer le même tampon, et caresser le doux espoir qu'il ne sauterait plus !

— Il nous fallait du sang et de l'argent ! disait encore Phillips Wendell, en parlant de la crise de 1862 : — Au plus fort de l'orage, nous commençâmes à nous demander avec angoisse : les nègres se battront-ils ? Nous allâmes prier la France de nous apprendre comment s'étaient comportées ses troupes noires en Afrique. Nous interrogeâmes Hérodote sur le côté historique de la question ! Nous fouillâmes les abîmes de la science, pour connaître exactement les conditions ethnologiques de la race nègre ! Puis, fermant les yeux et frissonnant, nous tentâmes l'essai. Et à l'instant où nous touchâmes ce talisman : *la justice ;* au moment où, faisant taire nos doutes, nous pousuivîmes la guerre d'après les grands principes américains, sans nous embarrasser des questions de race ; notre navire se remit à flot : nous allâmes de Gettysburg à Atlanta, d'Atlanta à Petersburg, de Petersburg à Richmond !

Dans une autre circonstance — il s'agissait du préjugé national contre les nègres et de leur droit de suffrage : — Vous vous révoltez, s'écria Phillips, contre ce que vous appelez l'*Africanisation* du Sud : — « Si nous pouvions, sans cela, dites-vous, obtenir l'unification du Sud et son bonheur, quelle belle chose ce serait ! Quelle bénédiction, en se réveillant un matin, de trouver blan-

chies, tout à coup, ces embarrassantes faces noires! » — Vous croyez cela? Réfléchissez un instant. Vous comprendrez que le plus grand sujet de reconnaissance qu'ait aujourd'hui l'Amérique, ce sont justement ces quatre millions d'Africains, répandus dans les Etats du Sud! — Sans eux, sans les nègres, il faudrait désespérer de la reconstitution du Sud. Les noirs sont la base que Dieu nous a donnée, pour appuyer le levier qui soulèvera le Sud jusqu'au niveau du siècle où nous vivons! — Nos pères commencèrent une grande chose. Répudiant, à leur arrivée d'Europe, tout privilège et toute caste, ils fondèrent un Etat dans lequel ce n'était ni le riche, ni le noble qui gouvernait, mais l'*homme*, l'homme même, l'homme, en dehors de quelque accident extérieur que ce fût. A nous d'achever l'œuvre! — Nous nous acheminons vers la consommation d'une époque. Dieu impose à notre génération un devoir immense: débarrasser la politique américaine des préjugés de races! Quand la magistrature américaine aura perdu toute notion des couleurs; quand elle ne saura plus distinguer le noir du blanc, alors, au moment où luira l'aurore de ce jour, notre génération aura accompli sa tâche. L'époque sera terminée!

Wendell Phillips appartient à l'une des plus honorables familles de la Nouvelle-Angleterre.

Georges Phillips, un de ses aïeux, clergyman dans la mère-patrie, émigra, et fit souche de l'autre côté de l'Océan. La branche américaine acquit des propriétés considérables, favorisa — fondant et dotant les colléges d'Exeter et d'Andover — les progrès de l'instruction publique aux Etats-Unis. Le père de Wendell Phillips fut maire de Boston. La mère de l'orateur, douée de facultés transcendantes et de rares vertus, enseigna à ses enfants l'indépendance de caractère avec l'obéissance au devoir. On retrouve les traces de cette éducation virile dans l'inébranlable fidélité de Phillips à ses principes, quels que soient les caprices de l'opinion. Il tient de son père les tendances aristocratiques. Membre — à Harvard, où il faisait ses études — du *Gentlemen's Club*, société très-exclusive, ses sympathies ne le portaient guère vers le mouvement abolitionniste, que la *gentry* regardait comme parfaitement vulgaire et souverainement odieux!

Mais, lorsqu'en 1836, Wendell Phillips vit à Boston Lloyd Garrison, l'intrépide antagoniste de l'esclavage, saisi par la populace, promené dans les rues la corde au cou, ses yeux s'ouvrirent, l'indignation fit bouillonner son sang, et dès cette heure, Phillips devint l'ardent apôtre de l'abolition.

Une année s'était à peine écoulée que dans la ville d'Alton,

Illinois — Abraham Lincoln, le futur émancipateur, y faisait son droit — un nouvel attentat vint secouer l'indifférence publique.

Lovejoy, défendant contre une troupe de bandits son imprimerie anti-esclavagiste, était assassiné !

A peine la nouvelle arrivée à Boston, Channing, embrasé de courroux, saisi de honte pour la patrie, court chez le maire, en obtient, non sans peine, l'autorisation de réunir dans Faneuil-Hall un *indignation meeting*, rassemble ses amis, émeut l'auditoire, formule des propositions, allait triompher, lorsqu'un habile discours de l'Attorney General verse des torrents d'eau froide sur l'élan ! Tout semblait perdu. Un jeune homme, inconnu de la plupart des assistants, se lève alors et demande la parole. Il combat pied à pied l'Attorney, réfute l'un après l'autre ses arguments, rallume le feu de l'enthousiasme. L'assemblée, d'abord surprise, est bientôt subjuguée. Elle applaudit à outrance, et vote tout d'une voix les propositions de Channing.

Ce jeune homme, c'était Wendell Phillips.

Ses fonctions publiques l'obligeaient au serment envers la Constitution, garant de l'esclavage; il les résigna. En dépit des traditions de famille, qui inclinaient vers le contrat fédéral, Wendell, se joignant à Garrison, dénonça l'Union comme un pacte avec l'enfer. Plus tard, quand la guerre éclatant, le Nord s'arma des droits que lui conférait ce pacte pour en finir avec l'esclavage, Wendell Phillips le défendit avec autant de zèle qu'il en avait mis à l'attaquer. On cria à l'inconséquence ! — Marcher au but, est-ce être inconséquent ? Est-il inconséquent, l'officier qui, après avoir attaqué et pris une position occupée par l'ennemi, s'y établit et la défend à son tour ?

Aussi longtemps que l'Union protégea l'esclavage, Wendell Phillips combattit l'Union; dès l'instant où l'Union devint une arme contre l'esclavage, Wendell se rangea sous le drapeau de l'Union. Jamais, pendant les trente années que dura son duel contre l'opposition, jamais Wendell n'hésita, ne varia, ne faiblit. Avec Théodore Parker, Garrison et d'autres, il livra bataille, jour après jour, au péril de sa vie, sans se laisser ni arrêter, ni décourager.

Maintenant que le crime de l'esclavage appartient au passé, Phillips, au lieu de savourer en paix son triomphe, s'élance du même pas, bravant les mêmes colères, à la conquête de progrès nouveaux. — C'est lui, qui a provoqué le mouvement pour la suppression du commerce des liqueurs, et l'extension du droit de suffrage aux noirs.

Condisciple de Sumner à Harvard, Wendell Phillips est non-seulement instruit, mais savant. Si Charles Sumner passait pour l'étu-

diant le plus travailleur, on regardait Phillips comme le mieux doué. L'histoire est son étude favorite. Théodore Tilton rapporte que Wendell, lisant jusqu'aux plus vieux bouquins, consacra toute une année à la Révolution anglaise de 1640, et une autre à la Révolution américaine! Walter Scott lui fournissait presqu'exclusivement les éléments de littérature légère :

— Aussi, s'écriait Phillips, perdre le goût du *Conservatisme*, n'était pas chose facile pour moi!

Il le perdit cependant, et si bien, que la plus légère teinte conservatrice lui devint antipathique, et qu'on l'accusa même de nourrir des sentiments haineux contre certains conservateurs. Phillips s'en défend :

— Sévère envers les idées et les actes, je le suis! répond-il. Mais je n'ai jamais ni senti, ni exprimé d'animosité personnelle contre les adversaires de mes convictions. — Me plaçant au point de vue abstrait, purement moral, j'ai dénoncé toute agression contre une race humaine, toute transgression contre l'immuable principe de liberté. En butte, durant trente années, aux attaques, je ne me suis pas permis une parole offensante à l'adresse de ceux qui m'insultaient, moi ou quelqu'un des miens. Quant à la critique armée de toutes pièces, elle est bonne, légitime; il nous la faut! Dans un gouvernement démocratique, on doit au peuple la vérité tout entière sur les hommes qui, aspirant à sa confiance, lui demandent sa voix. Qu'on examine mes discours, on verra s'ils s'en prennent à la vie privée de mes adversaires, ou à leurs actes publics!

Les amis de Wendell Phillips confirment cette assertion ; ils le déclarent, de plus, généreux et plein de cœur.

Voici ce qu'on me racontait :

Phillips se trouvait dans le même wagon qu'une dame, à qui les conférences qu'elle donnait de ville en ville servaient de gagne-pain. Elle avait parlé, justement, dans la localité où Phillips venait de prononcer quelques discours. La conférencière avait reçu cinq dollars pour sa peine!

— Cinq dollars! s'écrie Phillips : ce n'est pas juste. On m'en a donné cinquante! Et je prétends qu'une femme, lorsqu'elle s'acquitte de sa tâche aussi bien qu'un homme, a droit à la même rétribution! Vous m'accorderez, Madame, la faveur de partager avec vous.

Mme X*** s'en défend. Phillips, un homme tenace, on le sait, insiste, persiste, et finit par glisser dans la main de la conférencière un rouleau de dollars qui contenait — elle le découvrit plus tard — non la moitié, mais la totalité de la somme qu'il avait reçue.

XLVIII

QUELQUES RECHERCHES A PROPOS DE BOSTON.

Les dames de Boston, très-cultivées, planent — quelques-unes d'entre elles du moins—à de telles hauteurs intellectuelles, qu'elles ne sauraient, sans le secours d'un télescope, distinguer les objets sensibles et terrestres.

Elles condescendent toutefois à redescendre de ces hauteurs transcendentales, pour se livrer au plaisir du *shopping* ; en d'autres termes, pour courir les boutiques.

A en juger par le nombre de dames que je rencontrai dans les *stores* — magasins — les négociants de Boston devraient s'enrichir à millions. Hélas ! je m'en convainquis bientôt, la réalité dément les apparences. Après avoir bouleversé le *store*, les belles dames, sous prétexte ou d'une nuance introuvable, ou de conditions de bon marché impossibles, sortent comme elles étaient entrées, pour recommencer deux pas plus loin. On prétend que, de deux jours l'un, certaines élégantes de New-York et de Boston vont comme elles disent : passer les *stores* en revue – sans avoir, bien entendu, l'intention d'acheter quoi que ce soit — et qu'après avoir mis en mouvement quelques régiments de commis, elles rentrent au logis, les mains vides et la conscience en paix.

Les affaires, néanmoins, marchent vite et bien à Boston. La règle, comme partout aux États-Unis, est de payer comptant. Une dame a-t-elle, par hasard, oublié sa bourse en faisant ses emplettes, les objets de sa préférence ne lui seront livrés que lorsqu'elle en acquittera la valeur. — Point de notes : les marchands n'ont pas le temps.

L'activité, la politesse des *cash-boys* — garçons préposés aux recettes — mérite un éloge spécial. Présents partout, vigilants, rapides, les *cash boys* accomplissent leur tâche avec autant de zèle que s'ils étaient intéressés aux bénéfices de la maison. Leur paie, d'un ou deux dollars par semaine pour commencer, s'élève graduellement. On les prend au sortir de l'école. Appartenant pour

la plupart à de pauvres familles irlandaises, l'éducation publique les a vite *américanisés*. Disons-le en outre, les *stores* importants exigent de leurs *cash-boys* un certificat qui ne s'obtient des professeurs qu'après l'entier achèvement des études primaires. Cette habitude excellente fortifie puissamment le système pédagogique américain. Les enfants recevant tous, dans les établissements publics, un enseignement solide, possèdent à fond, lorsqu'ils en sortent, les connaissances pratiques indispensables à la vie du négociant. Ils excellent en arithmétique, et calculent avec la rapidité de l'éclair.

— Et pour la géographie ! s'écriait M. Z***, dont je parcourais les immenses magasins : Nommez au premier venu de mes *cash-boys* le coin le plus ignoré sur la surface du globe, il vous en dira, sans hésiter, la position et les produits !

Parmi les *cash-boys* entrés chez M. Z***, à raison de deux dollars et demi par semaine, plusieurs, montés en grade, gagnent aujourd'hui de mille à quinze cents dollars par an.

La fréquence des incendies aux États-Unis a vite fait découvrir le moyen le plus prompt et le plus sûr de les réprimer. Un même procédé s'emploie à Boston, dans les principales villes des États, et au Canada. Des boîtes d'alarme, établies de distance en distance, sont mises, au moyen de fils électriques, en communication avec le bureau central. Un individu quelconque aperçoit-il du feu quelque part, il s'élance vers la prochaine boîte, l'ouvre et en tourne la clé. Aussitôt, une cloche s'ébranle au bureau central, indiquant et l'incendie, et d'où part le signal que transmet immédiatement le télégraphe à toutes les stations, si bien que vingt secondes plus tard, les pompes du quartier se trouvent réunies sur le lieu du sinistre. Le même courant électrique, frappant sur les cloches des églises un nombre de coups déterminé, apprend à chacun quelle localité vient d'être atteinte (1).

Le chef du *Fire-Commettee* — comité du feu — eut l'obligeance — c'était à Montréal — de faire donner une fausse alerte pour me montrer le système à l'œuvre.

Nous choisîmes Beaver Hill, comme lieu présumé de l'incendie.

1. De petits plans, portant l'indication numérotée des divers quartiers, se vendent pour un penny; les chambres à coucher s'en trouvent presque toutes pourvues. Sans vous déranger, entre deux rêves, vous pouvez, dès qu'éclate un incendie, savoir si c'est la maison de votre ami Smith qui brûle, et vous représenter ce digne citoyen opérant, en costume de nuit, sa retraite, par l'échelle démesurée qui, de son toit, l'amènera sain et sauf sur le pavé.

Ce quartier portait le n° 37. A neuf heures moins un quart, la boîte d'alarme reçoit l'impulsion ; instantanément, les cloches de toutes les églises sonnent trois coups, puis, après une courte pause, sept autres coups : district 37. Le fluide électrique avait donc averti le bureau central, et par le bureau central, toutes les stations. — Avec la rapidité de l'éclair, les pompiers apparurent au bout de la rue, armés de leurs engins. Ils s'aperçurent vite qu'il s'agissait d'un sinistre simulé ; mais, comme on use parfois du procédé afin de les tenir en éveil, ils fixèrent leurs tuyaux à la bouche des bornes-fontaines, et quinze secondes s'étaient à peine écoulées, qu'un jet prodigieux s'élevait vers le ciel. Une demi-minute encore, une autre pompe arrive, lance à son tour sa colonne liquide ; une autre pompe, une autre, une autre ; et sans le contre-ordre donné par la boîte d'alarme, la brigade entière se serait massée sur le lieu du faux désastre.

Avant la fin de l'expérience, la foule des curieux était accourue de partout, y compris un jeune rédacteur de journal, qui venait recueillir des détails à effet pour sa feuille du soir!

Les frais annuels du département des incendies — il pourvoit aussi à l'arrosage des rues – s'élevaient pour Montréal à quatre mille liv. st. Cette somme serait fortement dépassée, s'il fallait avoir recours aux machines ; mais l'eau venant d'un point élevé, on l'obtient sans procédés artificiels.

Hamilton — Ouest Canada – situé dans d'autres conditions, a construit, en prévision d'une population dix fois plus considérable que n'est actuellement la sienne, de gigantesques réservoirs. La pression, d'une force colossale, lance de si vigoureux torrents sur les maisons, que les habitants ne savent ce qu'ils doivent le plus redouter, du feu ou de l'eau.

Les pompes à incendie de Boston marchent par la vapeur. Chauffées en un clin d'œil, elles partent comme la foudre ; le courant d'air que produit leur course effrénée active le foyer. A voir, pendant la nuit, ces monstres flamboyants courir les rues, on dirait quelque météore tout à coup déchaîné sur notre planète.

Je me trouvais à Boston au moment des élections d'État. — La bataille devait être chaude. Les républicains, en se déclarant partisans, et de la *prohibition* (1), et du droit de suffrage accordé aux nègres, s'étaient aliéné certaines classes d'électeurs. Les démocrates en profitaient, pour s'adresser à la fraction *altérée* de la population,

1. Des débits de liqueurs alcooliques.

aux électeurs irlandais de bas étage surtout, qui professent une haine invétérée contre les noirs, en même temps qu'une énergique tendresse pour les liqueurs.

La société secrète, vaguement connue du public par ces lettres cabalistiques : P. L. L. — *Personal Liberty League*, ou, *Public Liquor League* — avait, disait-on, consacré force dollars à miner les positions républicaines, en achetant quarante mille voix qui devaient, du même coup, faire passer la liste démocratique et assurer l'avenir des cabarets.

Le jour du vote arrivé, quelle ne fut point ma surprise, lorsqu'au lieu de l'émotion populaire que j'attendais, je trouvai la ville dans ses conditions habituelles de paisible activité. Quelque chose de significatif se passait-il ? En vérité, il n'y paraissait pas. Les affaires suivaient leur cours, les rues gardaient leur aspect ordinaire, et cependant, tout citoyen, jusqu'au moindre employé payant ses deux dollars d'impôts, était électeur et devenait un homme important.

Même tranquillité au *Polling place* — bureau du vote, situé dans le centre de la ville — que je choisis comme poste d'observation. Des véhicules de toute espèce y amenaient les votants, quelques groupes se pressaient vers la porte d'entrée, c'était tout. Là, se tenaient les distributeurs de bulletins imprimés, portant le nom des candidats appartenant aux différents partis. *Liste blanche* : républicaine pure (1). *Liste bleue*: démocratique pure (2). *Liste rose* : républico-démocratique (3). — Chaque électeur recevait ces trois listes.

Négligemment appuyé sur la balustrade extérieure, le cigare au coin de la bouche, parlant et fumant à la fois, un homme engageait les électeurs à voter la liste démocratique qu'il leur offrait.

— Messieurs ! criait-il d'une voix de stentor : Prenez . Trois parts dans la *Phoenix gold company* à qui votera ce bulletin ! — Messieurs, ce bulletin est seul l'honnête, le vrai, le pur bulletin démocrato-républicain !

Interpellant un ouvrier qui examinait le feuillet :

— Oui, Monsieur, le vrai, l'honnête bulletin, bon pour dix verres de liqueur ! Si vous voulez que les *Bar room* restent ouverts la nuit, votez mon bulletin !

Puis, prenant à partie un Allemand qui écoutait, nez en l'air :

— Monsieur ! voici le bulletin qui vous assure de bonne bière !

1. La droite.
2. La gauche.
3. Le centre.

— et le fourrant dans la main du Teuton abasourdi : — Votez un autre bulletin, Monsieur, demain tous les cafés seront fermés !

— Ah ! John ! comment cela va-t-il ? — Ceci s'adressait à un quidam, dans la foule : — Par ici, John ! Vous voulez le vrai bulletin, n'est-ce pas ? le bulletin indépendant ? Tenez, prenez !

Au centre de la salle, pleine de votants... et de fumée de tabac, un petit espace resté libre permettait à l'électeur de se présenter devant le bureau, et d'y décliner son nom, que contrôlait l'employé en consultant un registre, soit pour s'assurer du droit qu'avait l'individu de voter, soit pour empêcher qu'il n'en usât deux fois. — Cela fait, l'électeur, jetant son bulletin dans l'urne, passait son chemin, tout en échangeant avec ses voisins quelques mots sur les chances probables de l'élection, et non sans ajouter son tribut de fumée aux nuages qui obscurcissaient l'atmosphère, sa large contribution aux flaques de jus de tabac qui en souillaient le parquet.

Les électeurs ne faisaient nul mystère de leur vote. Quelques-uns modifiaient d'un coup de crayon la liste du bulletin qu'ils avaient adopté. D'autres le laissaient tel quel. Je n'en vis pas un user des enveloppes et du papier mis à la disposition de quiconque désirait garder le secret sur son vote. Enveloppes et papier constataient le maintien du droit : cela suffisait.

— Montrez-moi la liste ! demandai-je à l'un des employés : Donnez-moi quelques détails sur les principaux candidats ?

— La voici ! fit mon interlocuteur ; puis, biffant quelques noms : — S'il y a des gens qui ne vous conviennent pas, supprimez-les ! tenez, comme ça !

— Que barbouillez-vous-là ? — interrompit un rude personnage qui entrait.

— J'explique notre système électoral.

— Ajoutez que nous en sommes fiers !

Quelle que fût l'excitation dans la *Hall*, tout se passait néanmoins avec ordre : ni querelle, ni confusion. Je n'aperçus qu'un seul homme pris de vin ; encore, ne l'était-il pas assez pour oublier les convenances.

La fin de la journée amena un peu plus d'agitation, surtout aux abords des offices de la presse périodique, où se pressait une foule impatiente de connaître le résultat du vote dans les autres districts. A peine sut-on que la République — le parti de l'interdiction des boissons fermentées — était battue, les débitants de liqueurs ouvrirent à grand fracas leurs cabarets.

Rencontrant deux jours après Wendell Phillips :

— Hé bien ! m'écriai-je : que pensez-vous de l'élection ?

— Nous avons reculé d'un pas. Rassurez-vous ; quand nous aurons tâté du libre commerce des spiritueux, nous en reviendrons à la prohibition.

— Est-il vrai, comme on le prétend, que la majorité des hommes tempérants appuient le libre débit ?

— Ils l'appuient si peu, que les quatre cinquièmes veulent la prohibition. Ceux qui ne la veulent pas, ne s'y opposent que parce qu'ils ne reconnaissent pas au Gouvernement le droit d'intervenir dans une question purement morale à leurs yeux.

— Le *Mayor* affirme, dit-on, que l'application d'une loi prohibitive serait inexécutable !

— Vraiment ? Hé bien, si le *Mayor* ne peut faire exécuter nos lois, nous trouverons un homme mieux qualifié que lui.

Charles Dickens était attendu de jour en jour à Boston (1). Le public ne s'occupait plus d'autre chose. — Me rendant un matin chez MM. Ticknor et Fields, éditeurs, j'aperçus de loin un formidable rassemblement devant leur *Office*.

— Y a-t-il quelque incendie ? quelque meurtre ? demandai-je au *policeman*.

— Non, Monsieur. On délivre des billets pour la conférence de Dickens !

Jouant des coudes, m'ouvrant un passage à travers le conglomérat humain, je me glissai par une porte de derrière dans le bureau des éditeurs, où M. Fields, debout vers la fenêtre, pareil au suzerain de quelque castel assiégé, regardait inquiet les houles tumultueuses monter et grossir d'instant en instant.

— Depuis Jenny Lind, s'écria-t-il, rien de semblable ne s'était vu ! Si j'avais pu prévoir cette attaque en règle, j'aurais fait vendre ailleurs les billets !

Chacun s'imaginant, lorsque je quittai M. Fields, que je venais d'obtenir un de ces bienheureux coupons, il me fallut, à mon tour, soutenir l'assaut.

— Un dollar et demi pour votre billet ! Deux dollars ! Deux dollars et demi ! Trois dollars ! Quatre dollars ! — On eût dit une enchère.

Et cette fièvre n'était rien, comparée à ce qui eut lieu quelques semaines plus tard à New-York. Là, d'effrontés spéculateurs accaparant l'ensemble des billets, les revendaient dix, quinze, jusqu'à

1. Nov. 1868.

vingt dollars. Dès quatre heures du matin — Janvier — on faisait queue à la porte des bureaux qui ne devaient pas ouvrir avant neuf. La queue se prolongeant, en dépit des frimas, jusqu'aux extrêmes lointains, allait se perdre on ne sait où. Les amateurs en retard offraient dollars sur dollars pour une simple place dans cette queue illimitée. D'autres mieux avisés venaient, après une nuit paisible, un copieux repas, et les pieds chauds, prendre au dernier moment le poste qu'ils avaient fait occuper par des individus grassement payés ; empochant leur billet, au nez et barbe des transis et des affamés, qui attendaient en pestant.

Chicago offrit dix mille dollars à Dickens pour en obtenir une visite. Dickens refusa. On conçoit l'effet ! La presse de Chicago, qui avait annoncé, trompeté, célébré l'arrivée du célèbre romancier comme un événement public, découvrit tout à coup que Dickens ne méritait pas tant de bruit ; qu'il avait la voix fêlée, qu'il lisait mal, que son talent était surfait, que ses mœurs laissaient à désirer, qu'on lui savait, à Chicago même, une belle-sœur, mère de famille, plongée dans la plus navrante misère, et que l'auteur de tant de fictions pathétiques refusait impitoyablement à l'infortunée les quelques dollars qui la sauveraient !

Qu'il eût volé le gouvernement, qu'il se fût enfui avec la femme d'un autre, on lui eût aisément pardonné ces bagatelles. Mais *brûler* Chicago tandis qu'il donnait des séances ailleurs, cela, c'était le crime irrémissible.

Si Dickens, par ses conférences en Amérique, s'est créé une fortune, il a fait encore plus celle des spéculateurs. Ses succès n'atteignirent pas, toutefois, l'enthousiasme qu'avait excité Jenny Lind. Les billets des concerts de Jenny Lind devenaient, sitôt émis, l'objet d'enchères frénétiques : on ne s'arrêtait plus.

Knox, ce chapelier de New-York, qui enchérissant sur un opulent citoyen de la ville, paya son billet trois cent quatre-vingt-dix dollars, n'y perdit rien. Devenu tout à coup célèbre par ce seul fait, il vit le flot des curieux se précipiter chez lui, débita chapeaux sur chapeaux, et s'enrichit en un clin d'œil.

Les *lectures* de Dickens donnèrent une vogue nouvelle à ses œuvres. Dès le lendemain de son débarquement à New-York, sur dix-neuf cents exemplaires de ses livres, il n'en restait que deux à la *Mercantile library*. Ses romans se débitaient par milliers de milliers ! On ne voyait qu'eux sur les bacs, les steamers, les railways et les tramways !

XLIX

UNE SOIRÉE AVEC EMERSON.

J'allai prendre un soir Emerson, pour me rendre avec lui à *Roxbury*, faubourg de Boston, où il donnait une conférence.

Nous descendîmes la rue Washington, étincelante de lumières, au bas de laquelle devait passer l'omnibus.

L'omnibus arrive, surplein ; force nous est de rester debout. L'obscurité empêchait-elle de reconnaître Emerson ? Un homme en vaut-il un autre, dans ce pays de l'égalité et de la fraternité ? Le fait est que personne n'eut l'idée d'offrir sa place à mon illustre compagnon.

Le *Chairman* nous attendait dans le vestibule de la *Mechanic-Institution*, lieu de la séance.

— Quel sujet traiterez-vous ce soir ? demanda-t-il à Emerson.

— J'en ai deux ! répondit celui-ci. Et j'attends, pour me décider, de voir quel espèce d'auditoire j'aurai devant moi. — Le pupitre est-il suffisamment éclairé ? S'il ne l'est pas, ayez l'obligeance de me faire donner une lampe. Je suis vieux ; il me faut de la lumière : beaucoup de lumière.

La salle était comble. Quelques applaudissements saluèrent le philosophe lorsqu'il entra. C'était languissant, conventionnel. Quelle froideur, comparée à l'enthousiasme qui, en Écosse, accueillerait un Emerson !

— J'ai l'honneur, dit le chairman, *d'introduire* M. Emerson, le professeur qui doit parler ce soir. — Telle est la formule officielle. Une fois les mots sacramentels prononcés, le chairman se retire à l'arrière-plan ; son rôle est fini.

Emerson, long et maigre, parfaitement simple, se leva, ôta son paletot qu'il déposa sur le dossier d'un fauteuil, puis, étala son manuscrit, composé de feuillets de toutes les dimensions, de toutes les couleurs, de tous les âges, assez semblables à une

poignée de factures qu'on aurait prises au hasard, sur le comptoir d'un marchand.

L'auditoire ne s'était pas encore recueilli ; on remuait, on causait, on entrait, on errait. Emerson, la tête inclinée, parcourant de son regard pensif, tranquille et profond, cet océan de têtes, attendit que le silence, un silence absolu, se fût établi. Alors, il commença : — Le premier enseignement que nous donne la nature, dit-il, est celui-ci : Une perpétuelle ascension.

L'orateur s'arrêta, comme pour laisser à ses auditeurs le temps de saisir la clé du discours.

— La terre contenue dans un vase, reprit-il, peut y rester durant un siècle, et demeurer identique à elle-même ; le fait est connu. Introduisez une semence, tout changera ! Non-seulement la semence elle-même, mais jusqu'à la moindre parcelle de terre. — Maintenant, s'écria Emerson avec une soudaine énergie : Mettez un homme dans le monde, et voyez quelles métamorphoses vont s'opérer dans ce vase immense !

— L'homme, poursuivit Emerson, en reprenant son calme ordinaire, l'homme apporte avec lui cet élément nouveau : la raison. — Il a fallu de la raison pour faire cuire un œuf, pour livrer des batailles, pour inventer l'alphabet !.... Les hommes de pensée, les Newton, les Colomb, les Copernic, voilà ceux qui poussent en avant l'humanité.

Le mot *aristocratie* signifie *vérité, réalité* : faire ce que d'autres ont la prétention d'accomplir.

Un héros doit être bien né. Il doit, en outre, posséder la force musculaire de cent hommes ! Douglas, lance l'épieu plus loin que ses compagnons ; Cœur de Lion, tue plus de Sarrasins que ses chevaliers. Les héros sont ceux qui, matériellement, ne dépendent de qui que ce soit : voyez ceux d'Homère !

Pierre le Grand apprit à construire des navires. Napoléon dit : Si la poudre manque, j'en fabriquerai ! s'il n'y a point d'affûts, j'en ferai ! pas de ponts, j'en jetterai ! — Un homme, si vraiment il est un homme, quoi qu'il advienne, retombera sur ses pieds.

Emerson continua de la sorte pendant une heure et demie.

Un beau sourire, bienveillant et spirituel, illuminait ses traits. Sa parole, précise, résolue, me parut moins abondante que ne l'est en général l'élocution des orateurs américains.

Emerson, parfois s'arrête sur un mot, pour rassembler, on le dirait, toutes ses énergies ; la parole suivante éclate alors, pareille à un coup de tonnerre. En ces moments, la main puissante de l'orateur, qui d'habitude pend à son côté, se soulève comme

s'il s'agissait d'assommer l'adversaire terrassé devant lui. — Je le vois encore brandir un long bras, poing serré, pouce redressé, menaçant, semblable au tronçon de quelque vaillante épée !

Qu'on me permette de jeter ici, à l'aventure, un peu comme dans son discours, deux ou trois des pensées qui, ce soir-là, produisirent le plus d'effet :

— « Je veux, s'écriait Emerson, tremper les Américains dans le Styx des expériences universelles. — Le jeune homme doit savoir aussi bien ramer, pêcher, chasser, bivouaquer, que faire des équations. — J'assistais naguère aux examens de West-Point. Les examens passés, je parcourus l'établissement, et je vis un lit soigneusement fait.

— Qui fait votre lit ? demandai-je au cadet.

— Moi.

— Qui apprête vos aliments ?

— Moi.

— Qui cire vos bottes ?

— Moi.

» Voilà un homme : il se suffit à lui-même.

» Si un mal quelconque sévit quelque part, l'homme doit en découvrir la cause ; il doit en trouver le remède. — Si nous demandons à M. le professeur d'entomologie, par exemple, quel est l'insecte qui depuis nombre d'années attaque nos arbres fruitiers, et que M. le professeur n'en sache rien, prenons un autre professeur, qui le saura.

» Jadis, dans les chantiers suédois, la pourriture s'attachait aux bois de construction. — Le roi mande Linnée. Linnée examine les bois, découvre un insecte qui, dans le mois d'avril, y pondait ses œufs : — Submergez les bois pendant mars, avril et mai ! ordonne Linnée. — Ainsi fut fait. La pourriture disparut.

» L'homme qui pense est le maître ; les autres ne sont que des manœuvres. La populace applaudit l'ouvrier, non l'inventeur ; elle voit l'édifice, elle ignore le plan. Mais que le plan, tout à coup se mette à rapporter dix, vingt, cinquante pour cent, la populace crie : C'est la voix de Dieu !

» Un ami me faisait remarquer à quel point, dans nos constructions actuelles, on sacrifie le confort à l'élégance. Rien de plus vrai : les lampes sont suspendues si haut, que la lune éclaire mieux ! Pour ma part, lecteur acharné, je ne rencontre nulle part de lumière suffisante. — Savez-vous ce qui nous fait défaut, à nous autres Américains ? le bon sens. — Les Anglais ne commettent pas les mêmes bévues que nous. Ils ont le sens pratique, au plus haut

degré. Montesquieu pensait même que cet article-là ne se rencontre que dans leur île.

» Aux Indes, Wellington envoie des éclaireurs à la recherche d'un gué. Ceux-ci reviennent :

— Il n'y en a point ! disent-ils au duc.

— Point ! Voici une ville sur la rive droite, voilà une autre ville sur la rive gauche, donc, il doit y avoir un gué. — Wellington trouva le gué, et fit passer son régiment.

» Edimbourg, décimée par le choléra, suppliait lord Palmerston d'ordonner un jeûne public :

— Commencez par vider vos égouts ! répondit Palmerston.

» J'aime à voir les maîtres à danser et les professeurs de musique pénétrer jusqu'au fond des *prairies*. Plus il y aura de pianos, moins il y aura de loups ; autant de maîtres à danser arrivés, autant d'ours disparus !

» Le meilleur des gouvernements, ce n'est ni la démocratie ni la monarchie, mais un état de choses, dans lequel le crime ne fait pas ses frais. »

Impossible d'écouter Emerson, ne fût-ce qu'un instant, sans reconnaître qu'il est plus penseur qu'orateur. On le dirait, en effet, plus absorbé par ses idées que préoccupé du soin de les communiquer. On sent chez lui l'homme d'étude, le solitaire habitué aux recueillements abstraits. Il parle par sentences, en oracle; ni exposition ni arguments. Sans laisser à ses auditeurs le temps de reprendre haleine, sans se retourner pour voir si les malheureux ne restent pas en chemin, notre hardi pionnier franchit torrent après torrent, gravit bloc après bloc, et le plus souvent, arrive seul au bout.

— Si vous avez le malheur de vous moucher, disait M. X*** : vous le perdrez et ne le rattraperez plus.

Le marquis de L***, comparait les discours d'Emerson à un paquet de propositions, écrites sur des carrés de papier bien mêlés... et lus au hasard.

Quoi qu'il en soit, nul ne sort des conférences d'Emerson sans emporter une idée nouvelle.

Ce soir-là, sauf quelques distraits et quelques dormeurs, l'assemblée écoutait avec un intérêt soutenu. Tous comprenaient-ils ? A d'autres le soin de répondre.

Comme nous sortions :

— Hé bien ! que pensez-vous de la séance ? demandai-je à mon voisin.

— Puisque nous avions Emerson, je pense que ce devait être fameux!... mais je veux être pendu si je sais sur quoi il a parlé.

Nous allâmes, Emerson et moi, terminer notre soirée à l'*Union Club*, où se trouvaient réunis Longfellow ; Dana, le poète patriarcal aux boucles argentées : Oliver Wendell ; Holmes, vif, nerveux, enjoué ; Lowell, tête classique avec la barbe et la moustache brunes ; Hayes, le voyageur arctique, petit, les cheveux noirs, le regard perçant, l'expression résolue ; Agassiz, rebondi, jovial et coloré ; Fields, l'éditeur, accompagné de quelques-uns de ses confrères.

Emerson parlait des conférenciers américains :

— *Gough*, dit-il, attire les masses d'un bout à l'autre du pays. Il demande deux cent ou deux cent cinquante dollars par séance, et les obtient. *Curtis*, est un orateur puissant ; *Beecher*, un jet de feu ; *Wendell Phillips*, l'homme qui, dans ce moment, réussit le mieux à convaincre les auditeurs. Ses adversaires les plus décidés vont l'entendre pour le réfuter, et sortent convertis. Je lui ai plus d'une fois demandé son secret ; il ne me l'a jamais révélé.

Emerson n'admet pas que la diffusion des connaissances parmi les masses, produise le dédain des travaux manuels et le mécontentement d'esprit :

— En fin de compte, dit-il, l'homme sait qu'il a besoin de pain. Or, il aimera toujours mieux se faire charpentier, serrurier, menuisier, et vivre largement, qu'être docteur ès-sciences et mourir de faim.

A propos des lois sur les spiritueux :

— Pour moi, s'écriait Emerson, j'ai voté contre la prohibition. Autant qu'il se peut faire, je ne touche jamais à la liberté individuelle. Il y a des ivrognes obstinés, je ne l'ignore pas ; et quand une pauvre femme vient dire à quelque cabaretier : Mon mari, naturellement bon, devient un monstre dès qu'il a bu ; je vous en supplie, ne lui donnez plus à boire ! — on voudrait fermer, de par la loi, tous les cabarets. Mais ce serait attenter à l'indépendance personnelle. Il faut trouver un autre moyen d'action.

Emerson est *unitaire*. Consacré comme pasteur de l'Église unitaire de Boston, en 1829, il résigna deux ans après ses fonctions, parce que, à l'exemple des Quakers, la sainte-Cène est à ses yeux une communion intérieure, que *sensualise* la présence du pain et du vin !

Quatre ans plus tard, Emerson, qui avait perdu sa femme, con-

tracta un second mariage et fut habiter *Concord*, à soixante dix milles de Boston.

On raconte que, lorsque Mme Emerson parlait de faire baptiser leurs enfants, Emerson répondait : — J'y consentirai, lorsque nous aurons trouvé un homme *aussi bon* qu'eux !

Channing arrive à Concord.

— Voilà notre homme ! s'écrie Emerson ; et les enfants furent baptisés.

Emerson pense, lit, étudie la nature, choisit ses amis parmi les savants qui en sondent les mystères, est intimement lié avec Agassiz, dont malheureusement il ne partage pas les convictions, et vit dans une solitude relative, tout en se rendant, chaque fois qu'il visite Boston, chez l'éditeur Fields, dont le salon réunit lès gloires littéraires du pays.

L'hiver entier d'Emerson est pris par ses conférences. On se hâte de les lui demander, car il avance dans la vie, et chaque année on craint de l'entendre pour la dernière fois. Rien, selon moi, ne justifie cette appréhension. Les Américains, lorsqu'ils ont la figure exactement rasée, comme Emerson, semblent ne plus vieillir. Emerson possède en outre un je ne sais quoi de naïf, qui le maintient aussi jeune de cœur et d'esprit que d'extérieur. Sa manière est calme. Son accueil, sympathique et cordial, le fait dès l'abord, aimer autant qu'admirer. On sent son génie, mais ce génie n'écrase pas. Emerson crée autour de lui une atmosphère vivifiante et douce, dans laquelle chacun respire à pleins poumons.

I.

LA NOUVELLE-ANGLETERRE.

Qui rendra l'impression de prospérité, de bien-être général que fait naître la Nouvelle-Angleterre, avec ses centres populeux, actifs, ses Églises élégantes, et ses blanches fermes éparpillées çà et là !

Cette prospérité ne tient point à la fertilité du sol, ingrat et maigre à l'excès. Dans certains districts, la mince couche de terre végétale disparaît sous un prodigieux amas de cailloux ; aussi, me rappelais-je l'histoire de ces moutons, qui, s'ils veulent parvenir à saisir quelques rares brins d'herbe venus tant bien que mal entre les pierres, doivent commencer par se faire aiguiser le museau.

Les métairies, les villages, les cités florissantes que je rencontrais dans ces contrées, provoquaient sans cesse mon étonnement. Disons-le, si la nature se montre avare, l'homme est inventif, il est actif, il est industrieux, il travaille de ses bras, ne laisse rien perdre, et finit par arracher à cette marâtre, non seulement le pain quotidien, mais le superflu.

En vain chercheriez-vous, dans les villes manufacturières, cette population d'ouvriers à l'aspect famélique, trop nombreuse chez nous.

A Lawrence, trente-cinq mille jeunes filles sont employées dans les fabriques ; j'en ai vu par milliers derrière les métiers ; la propreté de leurs vêtements, leur extérieur soigné, leurs façons distinguées, l'expression intelligente de leur physionomie, me les auraient fait prendre pour des jeunes personnes de la classe moyenne, s'essayant au travail en amateurs, bien plus que pour des ouvrières à tant la journée.

Quel contraste entre ces demoiselles, et les créatures misérables qui, vêtues à peine, la tête nue, et souvent, par la pluie ou le froid, pieds nus aussi, remplissent nos rues au sortir de l'atelier !

Les ouvrières de Lawrence et de Lowel gagnent de huit à dix dollars par semaine; elles en dépensent trois pour leur entretien, — de respectables familles les reçoivent en pension — et tous frais comptés, peuvent réaliser de fort jolis bénéfices. Un jour de paye entre autres, vingt-huit mille cinq cents dollars furent déposés par elles à la caisse d'épargne.

Ces jeunes filles, remarquablement cultivées, suivent pour la plupart les classes du soir; quelques-unes même apprennent la musique et les langues étrangères. Les manufactures mettent à leur disposition bibliothèques et salles de lecture. Une de ces bibliothèques — lors de ma visite — renfermait cinq mille volumes, dont quinze cents étaient sortis. Les journaux, les revues du pays couvraient la table; j'y remarquai une publication française. On dirait, en voyant ces jeunes filles quitter par milliers les ateliers vers six heures du soir, chacune un livre à la main, quelque auditoire féminin qui sort d'un lieu de culte ou d'une conférence.

M. X***, étranger, assistait à cette procession. Le flot une fois écoulé : — Mais où sont les ouvrières? demanda-t-il.

Cette supériorité des classes travailleuses de la Nouvelle-Angleterre sur les nôtres, était un problème pour moi. Je le posai à mon ami M. N***, de Northampton, Massachussets. — M. N*** me conduisit devant sa fenêtre :

— Voyez-vous cette maison blanche?

— Cette villa aux volets verts, avec une vérandah enguirlandée de rosiers et de chèvrefeuilles, là, dans un verger?

— Oui! elle appartient au forgeron. Il ferre mes chevaux, et vit dans son *cottage*, en gentleman qu'il est. — Voyez-vous cet autre bâtiment, avec son grand portique? C'est là que loge mon charpentier; habitation, clos, il possède tout. Si j'ai à faire réparer mes portes ou mes volets, je vais le chercher; il est aussi bon ouvrier que vrai gentilhomme. — Et maintenant, voulez-vous le mot du problème? le voici : Nous honorons le travail! L'homme qui a le plus de cordes à son arc et qui sait le mieux s'en servir, prend chez nous le haut du pavé.

Mon ami recevait naguère la visite d'une dame suddiste. Il lui proposa une excursion à Hatfield, pour y visiter les demeures des journaliers.

— Que vous attendez-vous à trouver là? lui demanda-t-il chemin faisant.

— Mais, quelque chose d'un peu supérieur aux cases de nos noirs.

Traversant la riante vallée de Connecticut, ils entrèrent dans Hatfied par une allée de grands ormeaux, derrière lesquels se nichaient les plus jolies maisonnettes, chacune pourvue de son verger. Parvenus au bout de l'allée :

— A propos, fit M. N***, j'oubliais de vous le dire : ces villas sont les maisons de nos ouvriers.

Tandis qu'en d'autres pays, la population agricole, composée en majeure partie de fermiers, loge dans les métairies et sur les terres du propriétaire, ici, dans la Nouvelle-Angleterre, le plus mince cultivateur est un homme absolument indépendant. Terrain et constructions lui appartiennent ; nul n'a rien à voir dans ses affaires ; il possède son cheval, sa vache, ses porcs, à lui ; il sème et récolte ses moissons, à lui ; il plante, il arrache ses raves et ses pommes de terre, à lui. De plus, il est intelligent, il est instruit, ses enfants vont à l'école, il reçoit les journaux, il achète des livres, il se maintient au courant de la politique locale, de la politique étrangère, il sait ce que font Gladstone et Disraéli, il a droit de vote, en use avec bon sens, et s'il prend la parole dans quelque meeting, il exprimera sa pensée avec justesse et précision. Ce sont ces hommes-là, qui assurent à la République sa vitalité ; ce sont eux qui lui donnent son pouvoir moral.

Leur *comme il faut*, étonnerait fort les gens qui en sont restés au *Yankee* de Dickens — premier voyage — ou aux caricatures crayonnées par ses contemporains. Cet état de choses correspond, dans la courte histoire des États-Unis, à ce que serait chez nous l'époque de la vie sauvage.

Mais n'oubliez pas ceci : que les États-Unis étant une vraie république, toutes les classes y ont droit à l'égalité, en théorie et en fait. N'allez donc pas regarder comme un inférieur, le palefrenier qui étrille vos chevaux ; c'est un citoyen qui condescend à s'occuper de vos intérêts dans l'écurie, au même titre que votre agent de change à la Bourse, ou que votre avocat devant le tribunal. Si, imbu des vieux préjugés d'Europe, vous vous permettez de traiter votre groom du haut en bas, il ne supportera pas plus l'offense, que M. l'agent de change ou que M. l'avocat. Vous vous indignerez peut-être contre l'impertinence de cet homme ! Prenez garde, vous êtes aux États-Unis, en plein pays d'égalité humaine, et il se trouve, au bout du compte, que c'est, non votre groom mais vous, qui avez violé les lois de la bonne éducation, en oubliant que vous parliez à un Américain, c'est-à-dire à un gentleman.

Le ton hautain que nous prenons trop souvent, nous autres

Anglais, envers nos serviteurs, est une des causes de notre impopularité aux États-Unis. De là vient aussi que trop souvent, nous avons à nous plaindre de la grossièreté yankee. Nul, mieux que l'ouvrier américain, ne s'entend à rabaisser votre orgueil, sitôt que vous affichez des manières impérieuses ou des airs de supériorité. Nul en revanche ne se montre plus obligeant, lorsque vous requérez ses services, avec la politesse d'un homme bien élevé qui s'adresse à son égal. Ai-je besoin de le dire au surplus? là-bas comme chez nous, on rencontre de brutaux personnages, et de toutes les vulgarités, la plus exécrable peut-être, c'est la vulgarité *yankee*. Mais accuser la nation tout entière des travers, fort regrettables sans doute, de quelques individus, c'est la calomnier.

Je ne reviens que pour mémoire, au respect, au culte faudrait-il dire, dont les femmes sont l'objet d'un bout à l'autre des États-Unis.

Une dame voyage-t-elle seule ? des wagons spéciaux — les plus confortables et les plus élégants — lui sont réservés. Les steamers lui gardent leurs cabines d'arrière ; celles qui facilitent le mieux le sauvetage, en cas d'explosion. Les grands hôtels ont pour elle une entrée particulière, et lui assurent l'exclusive jouissance de salons meublés avec splendeur. Cette dame se présente-t-elle à la portière d'un omnibus ? le plus rude manant, l'ours le plus mal léché se lèvera pour lui donner sa place; entre-t-elle dans un lieu de culte, s'arrête-t-elle auprès d'un banc ? les messieurs qui s'y trouvent établis, s'empresseront de lui offrir la leur. Règle générale : de l'Atlantique au Pacifique et de la Colombie au Missouri, les hommes sont ses très-humbles serviteurs.

Les Américains poussent-ils trop loin l'application de cette chevaleresque devise : Honneur aux dames ! je ne me charge pas de le décider. En tout cas, nous l'avons trop effacée de nos mœurs. N'est-ce rien que, dans un milieu jusqu'ici peu favorable aux raffinements de la civilisation, que sous une forme de gouvernement, laquelle semble convertir la force en droit, le sexe *fort* montre plus de respect envers le sexe *faible* qu'il ne le fait chez nous, les anciens preux, qui nous piquons d'urbanité, de courtoisie, voire de raffinement?

Les citoyens de la Nouvelle-Angleterre, plus rudes que les habitants du Sud, moins droits, moins intègres peut-être que ceux de l'Ouest, sont supérieurs, sous certains rapports, aux uns et aux autres : ils jurent moins, boivent moins, chiquent moins, tout en conservant la même activité, la même déférence pour les

femmes, la même hospitalité envers les étrangers. — S'agit-il des facultés de l'esprit ? ils tiennent le premier rang. Tous les cerveaux sont en ébullition dans la Nouvelle-Angleterre. Les écoles regorgent de futurs philosophes ; les fermes, les manufactures, voient chaque jour éclore quelque nouvelle invention ; les collèges d'Harvard, d'Yale et d'Andover, préparent les pionniers intellectuels de l'avenir.

Tandis que le Sud produisait, à grand renfort d'esclaves, du coton et du tabac ; tandis que l'Ouest fournissait du pain à la moitié du monde, la Nouvelle-Angleterre cultivait les esprits. Ses petits États, étroitement serrés dans un coin de la vaste République, en sont le cerveau : ils sont le centre spirituel d'où jaillissent les idées qui ont fait l'Amérique ce qu'elle est.

En 1861, le Sud prenait les armes, pour s'opposer à l'invasion des idées parties de la Nouvelle-Angleterre. Ces idées, poussées en avant par les cinq cent mille baïonnettes du Nord, ont remporté la victoire. Elles poursuivent leur conquête, et transformeront le Sud, comme déjà elles ont transformé le grand Ouest.

LI

NAISSANCES, MARIAGES, MORTS.

Tout le monde connaît ce remarquable traité sur les serpents d'Islande, traité qui se compose de six mots : *L'Islande n'a pas de serpents.*

La même formule, on serait tenté de le croire en lisant les journaux américains, pourrait résumer l'article : *Naissances.*

Notre presse périodique anglaise mentionne avec un soin particulier jusqu'aux moindres événements de famille. La presse américaine enregistre les mariages, les morts, mais de naissances, point !

Le silence tient-il à cette pruderie qui, pinçant les lèvres et baissant les yeux, met les *vaches* au masculin ? Je ne sais. Quelle qu'en soit la cause, le fait demeure établi.

Si les journaux se taisent sur les naissances, ils s'étendent avec d'autant plus de complaisance sur les décès. Le caractère du défunt, sa carrière, les événements qui ont accidenté son existence, la douleur des survivants, allongent indéfiniment la colonne mortuaire. — M. Ezekiel X*** quitte-t-il ce monde ? non-seulement le jour, le lieu de son départ sont communiqués au public, mais des vers — je donne les deux premiers — accompagnent la nouvelle.

Le pauvre Zekky, hélas ! est parti,
Ses maux sont terminés, son voyage est fini !

Je transcris — *Philadelphia Ledger*, 11 *janvier* 1868 — l'article suivant, à titre de spécimen. Les feuilles américaines en placent chaque jour de pareils sous les yeux du lecteur.

« Le sept courant est morte madame X***, femme de John X***, âgée de cinquante-sept ans.

« Notre mère est expirée, rendue à la poussière! Cette poussière nous parle à voix haute aujourd'hui. Elle nous dit de sécher nos larmes, car notre mère se repose de ses travaux. — Chère mère, demeure dans ce doux repos, que ne pourra plus troubler le moindre de tes ennemis! »

Puis viennent d'autres lignes, fort goûtées du public, paraît-il, car le même numéro les reproduit à trois reprises, accolées à trois noms différents :

« Oh! ne la pleurez pas! C'est cruel de pleurer! Son pauvre faible corps s'est endormi. Partie, mais non oubliée! »

Des mots plus touchants encore, apprenaient aux lecteurs la mort d'un jeune garçon :

« Notre petit Jacques a été transplanté du jardin terrestre, dans un plus beau vase à fleurs, là-haut! »

D'autres élégies présentent un caractère moins idéal : « Le Révérend X*** — écrivait le *Christian Index*, en annonçant la mort du digne pasteur — le Révérend X***, père de notre Église, soutien de nos principes, lecteur fidèle du *Christian Index*, payait d'avance, toujours, son triple abonnement! »

Voici un dernier échantillon de ces oraisons funèbres : « James Bangus — nous regrettons de l'annoncer — est défunté. Il est parti lundi dernier, sans combat. Telle est la vie. Aujourd' hui verts comme l'herbe; demain, coupés comme un concombre. James tenait un magasin bien fourni; sa femme continue le commerce. James avait maintes vertus, sa compagne en hérite. James, nous sommes heureux de l'apprendre au public, n'a jamais trompé personne, spécialement en ce qui concerne les maquereaux, toujours frais chez lui! Sa femme montre la même intégrité. James, bien qu'il en eût un gros tas devant sa maison, n'a jamais mélangé de sable à son sucre pilé. Pas plus qu'il n'a mis d'eau dans ses liqueurs, bien que l'Ohio coulât devant sa porte! Paix à ses cendres! James laisse, pour le pleurer, sa femme, neuf enfants, une vache, quatre chevaux, un magasin d'épiceries, et d'autres quadrupèdes. Mais, pour employer le langage du poète :

Sa perte est leur gain éternel. »

Chaque État, chaque communion religieuse en Amérique, a ses rites funéraires particuliers.

Dans la Nouvelle-Angleterre, la salle où l'on dépose le corps est ornée de fleurs; des guirlandes couvrent le cercueil; guirlandes et fleurs sont une offrande des amis. La décoration se fait, oserai-je le dire, plus gaie encore lorsqu'il s'agit d'un enfant.

L'heure des funérailles arrivée, parents et amis se réunissent autour du cercueil. Le pasteur lit quelques versets de la Bible, adresse une prière à l'Éternel, raconte la vie, la mort du défunt, et prie encore pour terminer. Les parents jettent un dernier regard sur la dépouille mortelle. On monte en voiture, tandis que la bière, définitivement fermée, est déposée dans le corbillard (1).

Les femmes, ainsi que les hommes, accompagnent le cercueil au champ du repos. — Chose étrange, le deuil n'est pas de rigueur. On se contente de porter des couleurs modestes. A Boston, dans la plupart des cas, personne — pas même les plus proches parents — n'adopte le noir, afin de ne pas assombrir une cérémonie si lugubre déjà ! On prétend — le lecteur appréciera la valeur de l'argument — proclamer par ce fait, que la mort n'est point la mort, mais : le passage de la vie d'en bas à la vie d'en haut.

Cet usage cède parfois devant les grandes douleurs publiques. A la mort de Lincoln — 1865 — toutes les villes du Nord prirent le deuil. Trois heures à peine écoulées, il ne restait plus un seul lambeau d'étoffe noire dans les magasins; la soie, le velours même remplaçaient le crêpe et la laine; les édifices publics disparaissaient sous les draperies funèbres qu'avaient fournies les dames aux dépens de leur toilette personnelle.

Même liberté, même variété pour les cérémonies nuptiales.

Les noces, lorsqu'elles ont lieu dans la classe élégante et riche, se célèbrent avec un luxe sans égal (2).

C'est par centaines qu'on lance les invitations. Une noce qui ne compte pas au delà de cent conviés, passe pour une chétive affaire : *Noce à un cheval !* s'écrie dédaigneusement le citoyen de l'ouest.

Quatre cents invitations forment le taux ordinaire ; un millier n'étonne qui que ce soit.

Lors de mon voyage, miss X*** venait de se marier à Boston. Trois mille personnes avaient été priées d'honorer la cérémonie de leur présence ; la fiancée avait reçu pour une valeur de dix mille dollars en cadeaux d'argenterie. Et, certaine société dorée de New-York, qualifiait cette noce-là, de : *Noce à un cheval.*

Durant trois ou quatre heures — la bénédiction nuptiale une fois donnée — les invités se succèdent à tour de rôle dans les

1. Ni liqueurs ni rafraîchissements d'aucune espèce ne sont offerts.
2. A Chicago, une noce coûte en moyenne cinq mille dollars.

salons. S'éclipsant après une apparition rapide, ils ne s'y trouvent jamais réunis tous à la fois; beaucoup se dispensent d'y venir; on compte sur les absents :

— Si tous les conviés à mes noces — s'écriait mon ami, M. X*** de Brooklyn — avaient répondu à l'appel, non-seulement la maison eût été pleine comme un œuf, mais il aurait fallu empiler une soixantaine d'invités sur le toit, et en jucher quatorze sur chacune des cheminées !

Au Sud, la *fashion* exige que les appartements de réception, fermés en cette circonstance solennelle aux rayons du soleil, soient brillamment illuminés. La splendeur des toilettes, le feu des joyaux, en ressortent mieux dit-on.

A côté de ces noces à grand fracas, il s'en fait de très-modestes; quelques-unes même se passent absolument de cérémonie. Nulle publication de bans, la loi n'en exige point ; le mariage peut être célébré par le premier pasteur ou le premier magistrat venu.

Un conducteur de train — dans le Maine — ne parvenait pas à obtenir un jour de congé pour se marier. Notre homme ne s'embarrasse pas pour si peu ; il fait monter sur sa locomotive pasteur et fiancée, la bénédiction est donnée à toute vapeur, et mariage, voyage de noce, tout se trouve bâclé du même coup.

M. X***, opulent fournisseur — Pennsylvanie — s'apprêtait à faire son tour d'Europe. Au moment de monter en wagon, il songe qu'une femme ajouterait quelque charme au voyage. Prenant donc sa course, M. X*** arrive chez son ami M. Z***, et lui demande *ex abrupto* la main d'une de ses filles ; à cette condition toutefois, que le mariage aura lieu le jour même, et que, dès le soir, l'express emmènera les époux à New-York, afin d'y atteindre le *Cunard* en partance. M. X***, qui ne veut rien brusquer, donne à la jeune fille dix minutes pour se décider : le temps d'aller chez son banquier et de revenir. — Il va, revient, trouve M[lle] Z*** sous les armes. En deux minutes, père, frères, fiancée et fiancé se présentent devant le magistrat voisin, l'union reçoit la sanction légale, et l'express enlève les nouveaux mariés.

Lorsque, après son voyage de noce, un couple rentre au logis, il y trouve un festin, présidé par les amis qui l'ont organisé. Pareil accueil attend parfois les pasteurs, au retour d'une excursion lointaine.

Les anniversaires de mariage sont religieusement observés en Amérique. Affluence des amis et parents, cadeaux, félicitations, rien n'y manque. Le cinquième anniversaire, qui se nomme

noce de bois, dépêche ses invitations sur de minces feuillets d'érable, (1) très-ornés, et voit arriver en bataillons les coupe-papier, les pupitres, les cassettes, les tables, les secrétaires, le tout en bois, conformément à l'ordonnance. Le vingt-cinquième anniversaire : *noce d'argent*, exige des offrandes en argenterie ; c'est le tour des sucriers, des services à découper, des paniers à pain, des plateaux à fruits, des pots à crème, sans compter mille brimborions à la portée des petites bourses. Le cinquantième anniversaire, prend le nom de *noce d'or*. Et quant au soixante et quinzième : *la noce de diamant*, il arrive rarement que les joailliers soient mis à contribution pour le fêter.

1. Ou de quelque autre substance ligneuse.

LII

JOHN B. GOUGH.

C'était il y a longtemps. Je suivais encore l'université. Un soir, je me rendis à la *City Hall* de Glascow, pour entendre la conférence que devait y donner sur l'ivrognerie, J. B. Gough, l'orateur américain.

A le voir s'avancer timide, s'asseoir ou plutôt s'effacer dans la tribune, derrière le majestueux *Chairman*, on ne se serait guère attendu à des foudres d'éloquence. L'air embarrassé, les mains nerveusement agitées, Gough écoutait, ou subissait, le discours préparatoire du *Chairman*. Mais quand vint son tour, quand il se leva, quand il ouvrit les lèvres, sa voix musicale et virile fit courir dans l'assemblée un frisson que je sens encore à l'heure qu'il est. Embrasé de l'ardeur du combat, enlevé par la puissance de ses convictions, il parla durant deux heures, et durant deux heures tint palpitant son auditoire enthousiasmé.

Gough, sa tournée finie, retourna aux États-Unis. L'Angleterre l'oublia. Quelques mots, traversant l'Atlantique, venaient de loin en loin, nous dire que Gough vivait encore : c'était tout.

A peine en Amérique, j'entendis son nom retentir de tous côtés. Gough, qui n'avait pas cessé d'occuper le public, en était devenu l'un des conférenciers favoris.

Je l'entendis au *Cooper Institute*. Quelle transformation ! Rien ne restait de l'orateur imberbe, à la chevelure noire. J'avais devant moi un homme d'âge mûr ; les cheveux blancs, la barbe épaisse, la moustache grise ! Sa voix seule, demeurait comme autrefois impressive et vibrante.

Dramatique, passionné, Gough, s'attaquant à l'intempérance, son sujet habituel, captivait la foule, qu'il faisait tour à tour rire aux larmes ou éclater en pleurs. Gough est — ainsi qu'on l'a dit — le Garrick de la tribune. Il forme à lui seul tout un personnel de théâtre, et dans tous les rôles, il est premier sujet.

Au bout d'une heure, Gough regarda la pendule :

— Continuez, Gough ! Encore, Gough ! — cria-t-on de toutes parts.

Quelques moments après, les regards de Gough cherchèrent encore le cadran :

— A bas la pendule ! Emportez la pendule ! — reprirent les voix ; saillie qu'accueillit un tonnerre d'applaudissements.

Gough termina par la magnifique *Apostrophe à l'eau*, empruntée de Paul Benton. Je renonce à rendre l'énergie avec laquelle il la redit.

Voici trente et un ans que l'orateur parle en public. Pendant ces trente et une années, Gough a pris six mille fois l'intempérance à partie, et s'est adressé à cinq millions d'auditeurs. Chaque hiver, Gough donne des conférences. Il en donne chaque soir.

Tout se paye aux États-Unis ; les sommes que reçoit l'orateur attestent sa popularité. Il y a vingt-cinq ans, la séance ne s'évaluait guère que de un à dix dollars. A l'heure qu'il est, Gough n'ouvre pas la bouche — ainsi disent les Américains — à moins de deux cents dollars ! — Chicago lui en offrait cinq cents naguère. Gough, jugeant le voyage trop long, les a refusés.

Le nom seul de Gough bat monnaie. Qu'une institution philanthropique ou religieuse se trouve en déficit, vite elle mande Gough, et les dollars de pleuvoir.

A tous ses talents oratoires, Gough joint celui de l'imitation ; on comprend le parti qu'il en tire et l'hilarité des auditeurs. Mais si Gough amuse, s'il captive, il réveille la conscience et remue l'âme jusqu'au fond. Chrétien sincère, les calomnies ne l'ont pas épargné. On a fait de lui, tantôt un ivrogne, tantôt un fumeur d'opium : un viveur hypocrite, pour le dire en deux mots. — L'Amérique traite comme elles le méritent, ces ignobles faussetés.

J'allai visiter Gough dans son *home*, à Hillside, près Worcester. Le village de Boylston, se groupe au pied de l'éminence couronnée par l'habitation de l'orateur. Une avenue, ombragée d'arbres que lui-même a plantés, y conduit. Tout dans sa demeure parle des joies délicieuses du chez-soi. La maison s'est agrandie à mesure que croissait la fortune. Tant d'ailes, de pavillons, de galeries, d'appendices de toute espèce sont venus s'y ajouter, qu'au milieu du dédale, les visiteurs — rien n'égale l'hospitalité de Gough — éprouvent quelque peine à s'en tirer.

M. et Mme Gough n'ont pas d'enfants. Leur manoir n'en retentit pas moins d'accents juvéniles. Ils s'entourent de nièces et de neveux, auxquels Gough ne le cède en rien pour la gaîté.

» Ce soir — j'emprunte les lignes suivantes à mon journal — Gough, pendant le souper, a provoqué une si exubérante hilarité chez ses hôtes, que tout affamés que nous étions, à peine parvenions-nous à manger. Ami des enfants, Gough en tient toujours un ou deux, perchés sur ses genoux. Il a fait établir derrière sa maison une vaste salle, paradis des petits durant les jours pluvieux. Là, sont réunis des jeux sédentaires, tandis qu'une arène en plein air, ouvre son enceinte aux exercices gymnastiques. Il faut voir Gough, entouré de son jeune peuple, tantôt assister radieux à ses ébats, tantôt lancer la boule, abattre les quilles, saisir la balle au vol, courir, sauter, plus content que pas un.

» Près du bâtiment principal, s'étale une construction, une *institution* allais-je écrire : la basse-cour. Elle abrite deux mille hôtes ailés, sans compter les pigeons.

» Gough, m'avait-on dit autrefois, se livrait à de gigantesques spéculations *sur les poules* ! Singulière entreprise pour un orateur. Or, voici le vrai. Mme Gough, qui éprouve un attrait particulier pour la gent emplumée, avait réuni des races de choix. Lorsque la mode, en un de ses caprices, imposa les collections d'espèces rares au goût du jour, Mme Gough fit couver ses pondeuses, multiplia les sujets, vendit les produits, si bien que ses poules — véritables poules aux œufs d'or — lui procurant des produits significatifs, elle construisit sa merveilleuse basse-cour, en confia le soin à un serviteur spécial, et transforma en opération financière ce qui n'avait été qu'un délassement.

» Gough m'a conduit ce matin dans le palais des pensionnaires de sa femme ; bâtiment traversé de galeries, sur lesquelles s'ouvrent les apppartements des volatiles, logés là comme des rois.

» Chaque ménage possède chambre à coucher, salon, balcon, avec son nom écrit sur la porte d'entrée ; il n'y manque qu'un timbre ou qu'un marteau, pour annoncer les visiteurs. Toutes les espèces possibles, dorkins anglais, polonais argentés et dorés, bantams africains, bruns livournais, cochinchinois hauts sur jambes, coulent dans ces lieux enchantés des jours tissés d'or et de soie, tandis que *Mad. La Flèche*, sujet hors ligne, se pavane dans son boudoir particulier, avec la dignité qui convient à une dame dont chaque œuf se vend un dollar !

» De la basse-cour, nous avons passé aux écuries, puis au jardin, puis aux vergers. Tout est dans un ordre parfait. Le clos, lorsque Gough l'acheta, ne présentait qu'aridité, broussailles et jachères. Changé en Eden aujourd'hui, il sert d'illustration au pouvoir régénérateur de Gough.— C'est ici que l'orateur vient se reposer des

fatigues de l'hiver ; ici qu'il fourbit ses armes pour les batailles prochaines. Autant que faire se peut, Gough s'arrange, au milieu même de la rude campagne d'hiver, de manière à passer chaque dimanche chez lui, refusant les propositions qui le retiendraient au loin. (1)

» Gough possède une admirable bibliothèque, qui lui a coûté des sommes considérables... et il ne s'arrête pas. Les ouvrages illustrés par de grands artistes, sont sa spécialité. Aucune bibliothèque particulière ne renferme, à ma connaissance, pareille collection. Admirateur passionné de Cruickshank, Gough, partout où il découvre quelque dessin de lui, achète le volume, en détache les planches, et les ajoute à son trésor. La richesse, l'élégance, le bon goût des reliures n'étonnent plus, quand on se rappelle que Gough a débuté par travailler en qualité d'ouvrier, dans l'atelier d'un relieur.

» L'orateur m'a montré, ce soir, un curieux *memento*. Ce sont deux albums, renfermant tous les articles de journaux publiés sur ses conférences, depuis 1842. La presse parlait alors de lui — quand elle daignait en parler — comme d'un jeune artisan, qui dans certain meeting, avait fait un assez bon discours (2).— Gough éprouve un bonheur légitime, jetant ainsi les regards en arrière, à mesurer le chemin parcouru et les progrès accomplis (3). »

Bien que né en Angleterre, Gough est profondément républicain. Il ne permet à personne de le traiter en inférieur. Lors de son voyage sur le continent, visitant son père et se promenant avec lui, tous deux rencontrent le patron du vieux M. Gough. Le vieillard s'arrête, se découvre, et murmure :

— Monsieur Denny, voici mon fils, John Gough d'Amérique.

M. Denny, daignant à peine entendre, laisse tomber sur le jeune homme un : — Ah ! bonjour Gough ! — auquel celui-ci, tête haute, répond par un : — Bonjour Denny ! — non moins dédaigneux.

1. Gough m'a fait voir la lettre que lui écrivait Moody — président de l'Union chrétienne de jeunes gens à Chicago — pour lui demander quatre-vingts conférences d'hiver, données pendant dix ans, à raison de deux cents dollars la séance. C'est comme cela qu'on procede à Chicago ! — Gough, que cet arrangement séparait trop de son *Home*, a refusé.

2. En 1843, Gough donna ses premieres conférences à raison d'un dollar par soirée. L'année suivante, trois cent quatre-vingt-trois conférences lui rapportèrent sept cent vingt dollars. En 1866, cent soixante-deux séances lui furent payées vingt-huit mille cinq cents dollars. — On lui en demande, à l'heure qu'il est, trois ou quatre fois plus qu'il n'en peut accorder: il en refusait onze cents l'année derniere.

3. La photographie du premier ivrogne que Gough arracha au vice, occupe la place d'honneur dans la bibliotheque de l'orateur chrétien. Des centaines, des milliers d'autres, pourraient se ranger à côté de celle-là.

Gough, se demande si son père lui a jamais pardonné cet acte audacieux.

Né à Sandgate, Gough y a passé son enfance. Là vivait encore, lorsqu'il y revint, une Mrs Beathie, qui, pleine autrefois de bontés pour le petit garçon, lui avait mis dans les mains, certain jour entre autres, un gros pain d'épice accompagné d'une bouteille de lait ! Le souvenir était resté vivant au cœur de Gough. Son premier soin fut donc d'aller voir Mrs Beathie. Il donnait, ce soir-là même, une conférence dans la ville voisine ; on y accourait de tous côtés. Mrs Beathie aurait bien voulu se mettre de la partie, mais ses jambes lui refusaient service, et sa bourse ne lui permettait pas d'emprunter celles d'un cheval.

Gough l'apprend, part en voiture avant l'heure, va chercher sa vieille amie, l'installe au premier rang, la ramène le soir au logis, et en la quittant, lui glisse cinq guinées dans les doigts, avec ces mots dans l'oreille : — Payement d'une ancienne dette.

— Dette ! vous ! comment ? — s'écrie la bonne femme stupéfaite.

— Vous ne vous souvenez pas ? Et le pain d'épice, et la bouteille de lait ! Il y a vingt-quatre ans. Je vous les dois toujours !

Découvrant plus tard que Mrs Beathie était momentanément au dessous de ses affaires, en ce qui concernait l'article charbon et loyer, Gough, après avoir remis à flot sa vieille amie, lui envoya chaque fois que revint Noël, dix livres sterl. en souvenir du lait et du gâteau.

Quelques mois après ma visite, M. et Mme Gough célébrèrent leurs noces d'argent. Des centaines de conviés accoururent auprès d'eux. Lettres, télégrammes, cadeaux d'argenterie pleuvaient à l'envi ; les discours succédaient aux discours. M. Gough, exprimant la reconnaissance que lui inspiraient ces nombreux témoignages d'affection, rappela comment, vingt-cinq années auparavant, il était venu chercher sa jeune fiancée dans la petite ferme, au pied de la colline ou s'élève maintenant sa villa :

— Il n'y avait ce jour-là, dit-il, ni cartes d'invitations, ni gâteau de noces, ni splendide assemblée. Je fus prendre le pasteur au beau milieu de son déjeuner, je lui demandai de bénir notre mariage ; la chose faite, nous partîmes sans perdre un instant pour Boston, où je devais donner une conférence. *Moses Grant*, diacre, m'attendait à la station. Après m'avoir félicité :

— Cela ira, Johnny ! me dit-il.

En effet, cela est allé.

LIII

L'IVROGNERIE.

L'ivrognerie, hélas ! dévore les États-Unis comme la Grande-Bretagne ; avec cette différence, que les Américains boivent plus dans les établissements publics — *bars* — et moins chez eux.

Les spiritueux ne figurent que très-rarement sur les tables de la Nouvelle-Angleterre. Je n'ai jamais vu de vin chez les pasteurs, sauf une fois, et c'était en mon honneur. Je ne touchai pas au flacon, qui demeura intact et ne reparut plus. Le thé remplace le vin ; on sert de l'eau glacée en abondance, à chaque repas. Il en va de même au Sud. Nos Highlanders américanisés, rompant — malgré leurs tendances ultra-conservatrices pour le bien comme pour le mal — avec la coutume antique, n'offrent plus de liqueurs à leurs hôtes.

La plus large hospitalité m'accueillit dans les *settlements* Highlanders du Sud et du Canada ; cependant nulle part, à deux exceptions près, on ne me présenta de liqueur. L'une de ces exceptions confirme la règle. Le dîner terminé — pendant lequel chacun s'était désaltéré grâce au jus délicieux et parfaitement inoffensif du raisin *scuppernong* — notre amphitrion apporta du wisky.

— Merci ! fis-je en écartant le flacon : Je ne prends pas de spiritueux.

— Vraiment ! s'écria-t-il étonné : Nous n'en prenons pas non plus ; mais je pensais qu'arrivant de la mère-patrie, vous ne pouviez vous en passer.

Ce n'était ni la première, ni la seule fois que je me sentais profondément humilié, en voyant les poétiques traditions de notre vieille Écosse, indissolublement liées à ce mot : Wisky.

Jadis, dans le Canada, les *abeilles*, comme on les nomme en Amérique, devenaient prétexte à festoyer et à se griser.

L'*abeille* est la réunion des voisins accourus pour aider tel d'entre eux, au moment des forts travaux de campagne qui exigent un prompt coup de main. S'agit-il de construire une maison? l'ami John arrive avec sa hache, l'ami Tom avec ses chevaux, l'ami Frank amène sa voiture, l'ami Fred apporte ses outils de menuiserie ; ainsi de suite, à charge de réciprocité. Le wisky, accompagnement obligé des *abeilles*, y coulait autrefois comme de l'eau. Grâce au relèvement du niveau moral, le thé, le café, des collations simples et saines le remplacent aujourd'hui.

Si les Américains se montrent chez eux plus tempérants que nous, ils trouvent dans les *bars*, d'amples compensations à cette sobriété momentanée. Les *bars*, autrement dit comptoirs, cafés ou cabarets, sont fréquentés, et par les classes inférieures, et par des hommes qui, en Europe, se croiraient déshonorés s'ils en franchissaient le seuil.

Commerçants, banquiers, fonctionnaires civils, colonels, généraux, sénateurs, patronnent tel ou tel *bar*, comme nous patronnerions telle exposition de fleurs. Les *clergymen*, toutefois, s'abstiennent d'y paraître. Dans certains districts même, cette règle s'étend aux membres des congrégations chrétiennes : le *bar*, aux États-Unis, constitue la distinction, le fossé si l'on veut, qui sépare le monde et l'Église.

Saloons, *bars*, débits de liqueurs sous toutes les formes et sous tous les noms, pullulent en Amérique. Chaque steamer, chaque restaurant, chaque hôtel a son comptoir, où se distribuent les spiritueux. Du matin au soir, les *garçons* en bras de chemise ont fort à faire de préparer, sous le feu des ordres qui se croisent de toutes parts, les — *coktails* — grogs ; — *morning-glories* — gloire de l'aurore ; — *tangle-legs* — croc en jambes ; — *gin* — genièvre ; — *slings* — coups ; — *eye-openers* — réveille-matin ; destinés à désaltérer les gosiers transatlantiques.

Le *bar* de Delmonico — Fifth avenue hôtel, New-York — a sa réputation faite. Les *bars* de Mobile et de la Nouvelle-Orléans, vrais palais, laissent apercevoir une interminable suite d'arcades dorées, sous lesquelles, aux jours brûlants, se pressent les habitués. A peine vêtus, ruisselants de sueur, les garçons, debout derrière le comptoir, composent les boissons glacées qu'ils passent à leurs clients, avec autant de rapidité que si une prime de cent dollars, était assurée à celui qui remplira le plus grand nombre de verres, dans le moins de temps possible. Ni fauteuils, ni chaises, ni bancs. L'Américain entre, commande un liquide quelconque, l'absorbe, paie et part. S'accorder le temps

d'avaler, tout juste, cela, oui, un Américain le fera ; se permettre de prolonger la séance, jamais. Le nombre de verres qu'il s'administre en quelques heures, ferait ouvrir de grands yeux aux plus robustes buveurs européens.

Le *cocktail*, mélange de liqueur, d'eau d'épices et de sucre, prévaut généralement. Certaines gens, qui ne touchent ni aux *slings*, ni aux *cocktails*, se rabattent sur les *amers*, et le diable n'y perd rien.

Les *amers !* Vous les voyez prônés dans toutes les feuilles périodiques, affichés sur tous les murs, célébrés en caractères gigantesques par tout ce qui peut porter un écriteau : paroi, clôture, arbre, rocher (1) !

Je les ai retrouvés, les annonces s'entend, jusque dans les marais du Sud ; jusque dans les prairies de l'Ouest, qui n'ont d'autres habitants que les chats sauvages, les bufles et les ours.

En face de cette prodigieuse consommation d'*amers*, l'étranger pourrait croire qu'une épidémie de fièvres malignes décime le peuple américain. Qu'on se rassure, les *bitters* ne sont pas si répugnants qu'on se l'imagine, et pour ma part, ceux qu'en de rares occasions j'ai portés à mes lèvres, y ont laissé plutôt l'arome du wisky, que le goût de la coloquinte ou du quina.

Quoi qu'il en soit, le nombre très-considérable des *abstainers* — hommes et femmes qui ne prennent aucune espèce de boissons alcooliques ou fermentées — s'accroît chaque jour. Le clergé est *abstainer*. Il en va de même pour la plupart des sommités politiques, militaires et littéraires. Horace Greeley, Wendell Phillips, William Lloyd, Garrison, Albert Barnes, Théodore Cuyler, Abbott, Hall, Todd, le général Howard, le sénateur Wilson de Massachussetts, bien d'autres, *abstainers* convaincus, prêchent la tempérance de parole et de fait. Presque tous les hommes d'État, à Washington, ont signé le *pledge*. Je n'en finirais pas, si je voulais citer les noms des célébrités américaines, enrôlées dans cette bonne guerre contre l'abrutissement par l'alcool.

On raconte ceci. Lorsqu'à Gettysburg, la brigade du général Gregory, un vrai chrétien, se préparait à donner, le commandant en chef fit passer l'ordre de distribuer du wisky aux soldats. Gregory s'avance :

— L'ordre est-il péremptoire ? demande-t-il.

— Oui.

1. On prétend que la réclame, pénétrant dans le cimetière de Gloucester — Massachussets — y a placardé cet avis : Si vous ne voulez pas venir ici, prenez les *amers Hostetter !*

— En ce cas, je ne suis plus général. Tout ce qu'on peut faire avec de braves soldats, je le ferai ; mais je ne me charge pas de mener au feu des hommes grisés par la liqueur.

Le commandant en chef réfléchit un instant. L'ordre fut révoqué.

La croisade contre l'alcool, vigoureusement appuyée par les Églises du Nord, s'est organisée en associations, calquées on le dirait, sur la franc-maçonnerie et ses loges. Les membres se nomment *Frères, Templiers, Fils* ou *Filles* de Tempérance ; les chefs prennent le titre de *Vénérables, Grands Scribes, Grands Patriarches*. Des congrès, auxquels les affiliés assistent seuls, réunissent de temps à autre l'ensemble des associations, qui pratiquent de plus, en fait de secours et d'assurances, le principe de la mutualité.

On ne reste pas en arrière au Sud. Le général Lee fut *abstainer* dès son enfance. — J'ai dit avec quelle ponctualité Stonewall Jackson ainsi que Stuart, le fameux commandant de cavalerie, observaient la tempérance. Depuis Madison, jusqu'à l'élection de Johnson, tous les Présidents des États-Unis furent *abstainers ;* or, presque tous venaient du Sud. — Grant, en arrivant à la présidence, a renoncé, dit-on, aux spiritueux. Toutefois, l'influence des hommes marquants n'a pas, en Amérique, le pouvoir qu'elle exerce en Europe. Chez nous, on suit les chefs ; aux États-Unis, chacun se croit chef. Si le sentiment de la responsabilité personnelle s'en accroît, l'action des caractères supérieurs en diminue d'autant.

La peste alcoolique demande un remède vigoureux. Elle sévit avec une effrayante violence. Comparés, toutes proportions gardées, à l'Angleterre, les États-Unis sont plus malades qu'elle.

Aux États-Unis, la consommation du wisky est de quatre gallons par tête. En Écosse, elle n'est que de deux et un quart. La statistique de 1867, qui comptait cent cinquante mille débits de liqueurs pour l'Angleterre, l'Irlande et l'Écosse, n'en signalait, il est vrai, que cent trente mille aux États-Unis ; mais, tandis que les sommes dépensées en spiritueux n'ont jamais, dans les trois Royaumes, excédé quatre-vingt millions de livres st., elles atteignent aux États-Unis le formidable chiffre de cent trente millions ! — Et les liqueurs importées ne figurent pas sur le tableau.

S'agit-il des ivrognes ? la balance entre l'Europe et l'Amérique est moins aisée à établir. Un examen superficiel conduirait vite à des conclusions erronées. Je n'en veux pour preuve que le fait suivant. Newman Hall, de Londres, visitant les États-Unis au moment où Clark, évêque américain, faisait sa tournée d'Angleterre, décla-

rait avoir vu *plus* d'ivrognes à Londres, dans une seule semaine, qu'il n'en avait rencontré en Amérique pendant tout son séjour. Et Clark, l'évêque, affirmait de son côté avoir rencontré *moins* d'ivrognes à Londres, durant un mois, qu'il n'en voyait à New-York en un seul soir. — Tout dépend des hasards et de l'heure.

Pour moi, qui ai parcouru dans le but exprès de les comparer aux districts analogues de Londres et de Glascow, les quartiers les plus mal famés de la Nouvelle-Orléans, de New-York et de Montréal ; nulle part, la vérité m'oblige à le dire, je n'ai rencontré l'ivrognerie sous les traits abjects, hideux, révoltants, qu'elle étale sans vergogne, chaque samedi soir, dans nos villes d'Angleterre et d'Écosse.

Répétons-le, rien de malaisé comme le dénombrement des ivrognes de profession. Chose curieuse cependant, si l'on ne peut, lorsqu'il s'agit de chiffres, arriver à un total exact, les observations plus générales des hommes compétents signalent, dans les deux pays, un nombre égal d'ivrognes et de victimes de l'alcool. En Angleterre comme aux États-Unis, on compte annuellement six cent mille ivrognes, et soixante mille morts causées par l'abus des spiritueux. La coïncidence mérite attention.

Dans un ouvrage récemment publié sur l'intempérance aux États-Unis, un éminent docteur américain pose ce fait : que sur trois cents hommes — en Amérique — *cent vingt-deux* ne boivent pas de spiritueux du tout ; *cent* en boivent modérément ; *cinquante* se grisent à l'occasion ; *vingt-cinq*, périodiquement ; et *trois* tous les jours ! — Sur sept cents femmes ; *six cents* ne touchent pas aux spiritueux ; *trente* usent de vin, *dix-sept*, de liqueurs alcooliques ; *trente-six*, de bière ; *quatorze*, se grisent péridioquement ; et *trois*, tous les jours !

Ainsi les femmes, tout en consommant moins d'alcools que les hommes, comptent plus d'ivrognes que ceux-ci : un homme sur cinquante-neuf ; une femme sur trente-trois.

LIV

LES ALCOOLS ET LA LÉGISLATION.

J'ai, soit au Canada, soit aux États-Unis, attentivement étudié la question des lois sur les spiritueux.

Mes observations peuvent se résumer ainsi : Partout où le mouvement de la Tempérance est en faveur, les lois prohibitives, d'accord avec le sentiment général, produisent d'excellents résultats. Là où les sympathies du peuple n'appuyent par les règlements prohibitifs, ceux-ci font *fiasco*.

Je regrette d'avoir à m'exprimer de la sorte ; mais la vérité avant tout. Si la vérité démontre l'inutilité des lois réduites à elles-mêmes, cette même vérité nous poussera à chercher le remède plus haut.

Un arrêté, connu sous le nom de *Dunkin's Law* (1), promulgué en 1864, fut adopté par 62 municipalités du Haut-Canada, et par vingt-huit du Bas-Canada. Dans la plupart des communes, cet arrêté reste à l'état de lettre morte. On en pourrait compter bon nombre, qui n'ont pas même tenté de le faire observer. Les citoyens tranquillisaient leur conscience par ce fait qu'ils avaient voté, d'abord pour son adoption, plus tard contre sa révocation.

Dans les localités où la Dunkin's Law avait été forcément imposée, les hôteliers, tout simplement fermaient boutique, et les voyageurs restaient sur le pavé.

Voici ce que me racontait à ce sujet M. X***, fermier, qui lui-même avait voté la loi :

— La loi passe ; bien ! Une semaine après, je me mets en route. Fatigué du long trajet, j'arrive à K..., je m'arrête devant l'hôtel ; la porte est close. Je frappe : rien ! J'appelle : pas une âme ! Je

1. Loi Dunkin, semblable à la *Permission measure* — acte de tolérance — qui a excité une si grande agitation en Angleterre.

vais aux informations : — Un malheur est-il donc survenu à l'aubergiste ?

— A lui ! pas le moindre. Seulement, il y a la loi.

— La loi ! je n'ai rien à faire avec la loi. C'est S***, l'hôtelier, qu'il me faut. Où est-il ?

— Parti.

Mon cheval mourait de soif ; moi, de faim. Je pénètre dans la cour ; point d'eau, le bras de pompe est enlevé. — Je n'avais pas encore considéré la loi *Dunkin* à ce point de vue là. Je remonte dans mon *buggy*, et dès lors, j'ai laissé la *Dunkin's Law* dormir en paix.

— Mais quelqu un, m'écriai-je, n'aurait-il pu reprendre l'auberge ? y recevoir les voyageurs, tout en respectant la loi ?

— Sans doute ; pourquoi pas ? Seulement ce *quelqu'un*, ne s'est pas présenté.

— Comment l'affaire a-t-elle fini ?

— S*** est revenu, il a rouvert son hôtel.

— Et la chambre à boire ?

— Aussi.

— Alors, la loi *Dunkin?*

— Monsieur, elle est écrite au livre des Statuts. Si elle n'a rien changé en fait... hé bien ! c'est toujours une protestation contre la vente des liqueurs, Monsieur !

On le voit, la loi proteste, les cabaretiers continuent de débiter leurs spiritueux, et les ivrognes de se griser.

Même situation en d'autres Etats, placés sous le régime de la prohibition légale.

Le Massachussets, que régit la *Maine Liquor Law*, compte un déboursé annuel de deux livres st. par tête, consacré aux boissons alcooliques.

— Ici, nous sommes tous, en principe, partisans de la loi *Maine !* me disait un citoyen : Mais nous ne la laisserons pas appliquer.

La loi, dépassant le sentiment public, les juges répugnent à prononcer un verdict de culpabilité, et les magistrats à infliger le châtiment.

— De peur des vauriens !— s'écriait M. Harris, maire de Springfield, Massachussets, qui de toute son énergie s'efforçait de faire exécuter la loi :— De peur des vauriens, les honnêtes gens me laissent agir seul. Les plus braves s'aventurent jusqu'à me dire dans le tuyau de l'oreille : « Tenez bon ! Forcez-les à obéir ! » Cela fait, ils me plantent là.

Lorsqu'on s'enquit, à Boston, des résultats de la loi prohibitive,

il se trouva que deux mille *bars* se maintenaient hardiment prospères et bien achalandés.

— La faute en est aux autorités locales ! s'écrièrent en chœur les partisans de la prohibition : Les autorités locales n'appliquent pas la loi !

L'Etat, pour la faire exécuter, envoya — 1866 — un délégué spécial à Boston. Jour après jour, on opérait des saisies. En 1867, le colonel Jones, menant grand train la besogne, le commerce des spiritueux se trouva réduit de moitié.— Mais la population ne l'entendait pas ainsi. C'est alors que se forma la société occulte *P. L. L.* dont j'ai parlé ! Elle réunit les opposants, qui, fournissant le *nerf de la guerre*, s'assurèrent une majorité dans le gouvernement. La loi prohibitive fut révoquée ; le système des patentes lui fut substitué.

Le Massachussets, qui, en dépit de la loi *Maine*, buvait plus que l'Ecosse, but plus que jamais lorsqu'il eut obtenu la *Licence Law*. — Dans la seule ville de Boston, les arrestations pour cause d'ivresse, augmentèrent de cinq mille quatre cent quarante en six mois. Le débordement devint tel, les vices de tout genre s'accrurent en si effrayante mesure, qu'après une année d'expérience, on réclama la prohibition à grands cris. Si elle ne tuait pas le monstre, tout au moins elle l'enchaînait.

La tempérance, au surplus, fait son chemin dans l'esprit public. Plus d'un Etat maintient la *Maine Liquor Law*, et la fait exécuter. Ce n'est pas à dire que là même, le commerce des poisons alcooliques ait entièrement disparu. Il se réfugie dans les ruelles tortueuses ; il se cache derrière telle devanture de boutique, qui ne présente que cigares, eau de soude, ou sucreries, au bon public non initié.

A mesure que sévit plus rigoureusement la police, les empoisonneurs recourent à de plus fines rubriques. Tantôt c'est un club, une agence, dont les arrière-salons contiennent tout ce que peut rêver le gosier embrasé d'un buveur ; tantôt c'est un pharmacien, qui, sous prétexte de remèdes, débite l'eau de feu. Dans les cas désespérés, les prêtres de l'alcool exhibent, que vous dirai-je ? quelque animal fabuleux, *un porc groenlandais* par exemple ! on paie cinquante cents d'entrée, et l'on boit gratis un verre de gin. La passion de l'histoire naturelle, s'emparant alors des esprits, pas plutôt a-t-on vu le cochon groënlandais, qu'on éprouve un irrésistible désir de lui rendre une seconde, une troisième visite, et

encore, et encore ! Ne faut-il pas examiner le phénomène de plus près ! (1)

Quoiqu'il en soit du *porc Groënlandais*, des caves secrètes, et des remèdes alcooliques, les mesures prohibitives entravent l'empoisonnement par les spiritueux. Le cabaret légal fait des ivrognes. Nombre d'individus, le rencontrant sur leur chemin, y entrent et y reviennent, qui sans cela, n'y auraient pas mis les pieds.

Les empoisonneurs, au bout du compte, ne se trouvent pas aussi bien des arrière-boutiques et des fausses enseignes que des *bars* grands ouverts au soleil. Si elle ne les gênait pas, pourquoi s'opposeraient-ils à la loi Maine ? Si la prohibition ne diminuait en rien leurs bénéfices, ils laisseraient faire la prohibition, et riraient au nez de ses partisans.

Prenons les chiffres. Comparons, pour l'année 1867, le débit de l'alcool dans les Etats où la vente est libre, au débit des alcools dans les Etats — *Prohibition States* — où elle ne l'est pas.

En Californie, où le commerce des spiritueux reste presque libre, nous trouvons une consommation de cent cinquante dollars par tête.

Dans Rhode Island, sous une loi plus restrictive, la consommation est de quarante-cinq dollars.

Dans le Massachussets, soumis à la prohibition absolue, la consommation se réduit à treize dollars.

Maintenant, si nous prenons trois *Prohibition States:* Massachussets, Maine, Vermont, et que nous les comparions à quatre Etats du libre trafic : New-Jersey, Rhode Island, Maryland et Wisconsin, nous arriverons, pour la consommation des spiritueux dans les trois premiers, à un total de *quarante-trois millions de dollars* —

1. A ce propos une anecdote :

— Je me trouvais, par une chaleur étouffante — racontait M. X** — dans la ville de Portland'Maine, avec mon ami N***. — Il s'agissait de trouver quelque chose à boire, sous peine de devenir enragé. Nous cherchons : pas le moindre *bar,* pas le plus innocent café : — Voyons un peu chez les pharmaciens ; ils auront bien quelque remède pour la soif. Bon ! en voici un. Mon ami, l'air piteux, se présente, tenant son estomac à deux mains. Le droguiste, ému de compassion, s'empresse de nous offrir.... des *pilules* désaltérantes ! Quant au wisky, pas moyen d'en obtenir, fût-ce même une seule goutte dans de l'eau ! — Sur ces entrefaites, notre étoile nous fait rencontrer un anglais miséricordieux, qui s'offre à nous piloter. Nous enfilons, sur ses pas, une ruelle de méchante apparence. Nous gravissons deux rampes d'escalier, et nous arrivons dans une espèce de bouge, où l'on nous sert un liquide quelconque, baptisé par l'hôte du nom de bière, et qui ressemblait à un vieux reste de soupe aux choux, qu'on aurait oublié de réchauffer !

Notre soif disparut, jusqu'au moment où, à leur tour, les frontières du Maine disparurent derrière nous.

fort belle somme encore — tandis que les quatre autres nous fourniront un total de *cent trente-sept millions de dollars :* trois fois plus, avec vingt-cinq mille habitants de moins !

Là, où les majorités populaires renonçant volontairement aux spiritueux, se montrent décidées à ne pas se laisser mener par une minorité d'ivrognes, la loi, une fois adoptée, est appliquée à la rigueur ; le trafic des alcools disparaît (1).

Ce qu'un peuple veut, il le peut.

Envisagée comme mesure législative, librement provoquée, librement acceptée, la *Prohibition Law* est un triomphe du bien sur le mal. Mais il ne faut pas lui demander ce qu'elle ne saurait donner. Or, partout où sans s'embarrasser du sentiment moral, qui seul fait la force, on compte sur un vote pour changer les conditions de la société ; la *Prohibition Law* fera plus qu'échouer dans la pratique, elle enrayera le progrès.

1. Dans les districts moraux où la population tient les yeux bien ouverts, le commerce illicite devient impossible ; il est contraint, nous l'avons vu, à se dissimuler si bien, qu'il faut pour le découvrir, l'odorat exercé des buveurs de profession.

LV

HARTFORD.

Hartford, ville importante du Massachussets, possède sur son territoire — honneur insigne — l'auteur de *la Case de l'oncle Tom* (1).

La maison de campagne qu'habite Mme Beecher Stowe, séparée du grand chemin par des terrains cultivés, n'est pas, surtout quand la pluie a défoncé le sol, d'un facile abord.

La route qui y conduit, ressemble plus à un champ fraîchement labouré qu'à une voie carrossable. Les piétons assez courageux pour tenter l'aventure après quelque bonne averse, doivent se résigner à sauter comme ils peuvent, de l'un à l'autre des soliveaux disposés de distance en distance pour le confort des visiteurs. — Tant bien que mal cependant, la route finit par aboutir à une sorte de square, passablement étrange, très-boueux ; et, tout à côté de cette scierie, derrière cette haie : voici la villa Stowe!

Le site me parut singulièrement choisi. Mais Mme Stowe appartient à la famille des Beecher ; or, tout ce que font les Beecher est marqué au coin de l'originalité.

Quelques beaux arbres, aujourd'hui enclos dans sa propriété, charmèrent jadis Mme Stowe. Ce sont eux qui la décidèrent à bâtir en cet endroit.

La maison, construite en pierre d'un rouge foncé, est spacieuse. Sa grande salle de réception, ses arceaux normands, ses portes en chêne sculpté lui prêtent un caractère antique. Des tableaux — quelques-uns véritables œuvres d'art — décorent les appartements. Je remarquai entre autres, une monumentale photographie du Colysée, et un portrait à l'huile de Lincoln, le meilleur que j'aie vu en Amérique.

1. En 1868 : Mme Beecher Stowe est morte en 1877.

C'est donc là que vit Mme Stowe, avec son mari et sa famille.

Le professeur, homme aux cheveux blancs, jovial, aimable, dont la franchise et la cordialité rappellent les manières d'un capitaine de navire, venait d'achever, accompagné de sa femme, un voyage au Canada. Il en était enthousiasmé.

Je vois encore Mme Stowe, assise devant le feu, entre son mari et moi ; l'air jeune encore, bien que quelque jet de lumière indiscrète me permît de retrouver parfois la trace des années sur ce visage éminemment sympathique.

Ce soir-là, Mme Stowe portait une robe de soie noire, garnie de blanc ; ses beaux cheveux châtains, rejetés en arrière, retombaient en boucles.

Quand elle parle, Mme Becher Stowe est des plus captivantes ; mais elle ne parle pas toujours, et s'abandonne volontiers à des accès de silence, qui déconcertent les interlocuteurs. Je l'ai vue, chez son père, à Brooklyn, passer une soirée entière sans desserrer les lèvres. Chez elle, à Hartford, en pleine conversation, il lui arrivait de se taire soudain, et, penchée vers le brasier, les mains croisées sur les genoux, de s'absorber dans la silencieuse contemplation des charbons ardents. Puis, tout à coup, elle sortait de sa rêverie, lançait quelque mot spirituel ; un sourire dont le charme était infini venait éclairer sa figure, une flamme jaillissait de ses grands yeux bruns, et le regard de naïve satisfaction qu'elle jetait alors autour d'elle, la rajeunissait de vingt ans.

On parla de *l'Oncle Tom* et des nègres.

— Les noirs, dit Mme Stowe, sont entrés en pleine voie de relèvement. Ils prendront place à côté des blancs, et vivront. Leurs enfants ne le cèdent en rien aux enfants blancs ; les examens des écoles en font foi. La race mêlée est plus faible.

— La race mêlée disparaîtra bientôt ! interrompit le Professeur. Et pourtant, les femmes demi-sang sont bien les plus ravissantes créatures que j'ai jamais rencontrées !

— Oui ? fit Mme Stowe avec un malin sourire : Vous n'avez pas toujours été de cet avis, ce me semble !

Les débats du parlement et le congrès antérieurs à la guerre, formèrent bientôt le sujet de notre entretien.

— Qu'attendre, s'écria Mme Stowe, d'un congrès composé de planteurs qui faisaient rouer de coups leurs nègres ? Au seul mot d'émancipation, ils bondissaient comme des tigres enragés. Charles Sumner est l'un des hommes les plus courtois que je connaisse ; eh bien ! Brooks ne se déclara-t-il pas insulté par Charles Sumner,

parce que Charles Sumner avait attaqué l'esclavage ? — Débarrassé du Sud, le congrès devint le modèle du décorum.

— Il y a autant de différence, poursuivit Mme Stowe, entre l'aristocratie du Sud et l'aristocratie anglaise, qu'entre la nuit et le jour. Les Anglais montrent autant de politesse que les suddistes en ont peu. — La première chose que je remarquai à *Stafford House* (1), c'est que jamais, ni le duc de Sutherland ni lord Palmerston ne donnaient un ordre aux serviteurs, sans ajouter : *If you please!* — s'il vous plaît — ; et qu'ils savaient dire : *Thank you!* — merci. — Un suddiste, lui, commande sec : — Hé! garçon, Faites ça! vite! — Et si le garçon ne se hâte pas d'obéir : un coup de pied!

M. et Mme Stowe avaient reçu, peu de jours auparavant, la visite de lord et lady X***.

— Lady X***, dit Mme Stowe, est un esprit radical, qui regarde l'Église d'Angleterre comme une secte plus ou moins hérétique, tandis que son mari frémit d'horreur à la pensée du blasphème! Même contraste entre leurs opinions politiques. Un matin nous lûmes l'anecdote suivante, que donnait le journal : M. N***, commis voyageur, se trouvait en wagon avec les ducs de Northumberland et d'Argyll. M. N***, qui ne connaissait ni l'un ni l'autre, se mêle sans façon à leur entretien. Le duc de Northumberland descend à Almrick, où l'attendait un magnifique landau :

— Tiens, tiens, tiens! fait le commis voyageur : Ça m'a tout l'air d'être quelque gros personnage!

— C'est le duc de Northumberland.

Le commis stupéfait ouvre de grands yeux : — Peste! s'écrie-t-il : Un duc! Qui aurait jamais cru qu'un duc adresserait la parole à deux petites gens comme nous! — Lady X*** rit aux larmes de cette histoire ; d'autant plus que son mari, qui ne riait guère, a l'air d'un fort petit bourgeois (2).

On a vu quels sont les sentiments de Mme Beecker Stowe, à l'endroit du Sud. Celui-ci les lui rend avec usure. Les suddistes traitent ses publications sur l'esclavage d'outrageux mensonges, ni plus ni moins.

— Je n'ai lu que quelques pages de l'*Oncle Tom!* disait Ch. Campbell, l'historien de la Virginie : Il ne m'en a pas fallu davantage

1. Angleterre.

2. Le professeur et Mme Stowe, faisaient un chaud éloge du duc d'Argyll dont ils venaient d'achever le : *Reign of Law :* — Quel homme hors ligne! s'écriait Mme Stowe : aussi distingué que s'il n'était pas duc du tout!

pour condamner l'œuvre. Oncle Tom est le modèle de toutes les vertus. Or, Oncle Tom étant le *nègre* du livre, si oncle Tom ne représente pas fidèlement la race, le livre est faux. Si, au contraire, Oncle Tom est le type de l'esclave nègre, quel honneur pour le Sud d'avoir arraché une telle race à la barbarie ! Quelle gloire, de l'avoir fait parvenir à un niveau moral plus élevé que n'est le nôtre ! — L'Oncle Tom et le vieux John Brown, ajoutait Campbell, ont allumé la guerre (1) !

Horace Bushnell, à qui l'on doit : *The New Life* — la vie nouvelle — et bien d'autres volumes de mérite, habite Hartford.

J'eus l'honneur de l'y voir. Il était seul dans son cabinet de travail, occupé à corriger des épreuves. Je ne saisis d'abord que l'expression mélancolique de ses yeux noirs et pensifs. Bushnell a une belle figure intelligente ; des traits fortement accusés, qu'encadrent sa barbe et ses cheveux grisonnants ; les lèvres sont minces ; la contraction nerveuse du front, donne une intensité particulière au regard. La grande taille de Bushnell fléchit déjà, ses pas ont perdu leur fermeté. On se sent en présence d'un homme qui a beaucoup souffert, profondément réfléchi, et qui cherche à découvrir en avant quelque but lointain, encore voilé.

Bien que Bushnell sourie parfois et qu'il plaisante même avec grâce, ces passagers rayons de soleil traversent le nuage, mais sans le dissiper : la tristesse demeure au fond.

Après avoir traité quelques questions théologiques, nous abordâmes le grand sujet : La prétendue dégénérescence de la race américaine !

— Oh ! fit Bushnell, je le sais ! Certains auteurs, chez nous, trouvent fashionable de gémir sur la dégénérescence de notre race ! Pour ma part, je ne crois pas un mot de ce déclin. En énergie morale, en vigueur physique, nos Américains l'emportent sur tous les peuples du monde. Ils sont plus maigres, je l'accorde, que tel ou tel Anglo-Saxon ; mais ils ont des nerfs d'acier. Ici-bas, les plus gras ne sont pas les plus forts. Et quant à nos jeunes gens — admirablement bâtis — je vous déclare qu'ils feront, dès qu'ils voudront, des athlètes sans pairs. — On prétend que notre système scolaire use les facultés intellectuelles et nuit au développement physique ! S'il en est ainsi, qu'on le modifie. En attendant, le

1. Ce qui a déchaîné la guerre, c'est l'opiniâtreté du Sud à maintenir son crime. — TRAD.

peuple entier progresse. J'aimerais voir toutes les intelligences du pays largement agrandies : je voudrais que ma cuisinière eût la tête grosse comme une chaudière ; elle n'en cuirait que mieux mon rôt, et serait capable de bien autre chose ! — L'éducation générale, affirme-t-on, produit le mécontentement d'esprit ! Oui, si l'éducation devient, entre vos mains, le conducteur d'idées fausses. Dites à un enfant, par exemple, que s'il acquiert telles ou telles connaissances, il pourra faire mieux que son père le cordonnier ! voilà un garçon mécontent de son sort ; dans ce cas, accusez votre sottise, et non l'instruction qu'a reçue l'enfant. L'instruction accroît les aptitudes de l'homme, elle le rend plus habile à son travail, elle fait du cordonnier un ouvrier meilleur et plus heureux : voilà ce que fait l'instruction. — Voyez les Irlandaises, absolument ignorantes, incapables de suivre le moindre raisonnement ! Une servante qui a passé par l'école, abattra quatre fois plus d'ouvrage que ces pauvres filles. Pourquoi ? parce qu'elle y apportera ses idées acquises, son intelligence développée, et sa compréhension. — Les privilégiés de la fortune peuvent, s'ils l'osent, s'élever contre l'instruction donnée aux masses ; mais nul n'a le droit, sous-prétexte d'équilibre social, de maintenir autrui dans l'ignorance.

Bushnell, qui parlait ainsi , s'opposait de toute son énergie au mouvement en faveur des *droits de la femme.*

— Ce mouvement aura pour résultat, disait-il, d'ôter à la femme son caractère, et d'en faire *un homme inférieur*. Certes, je crois aux droits de la femme : aux vrais. Ses droits, sa gloire, seront toujours d'être femme, et non quelque mauvaise copie du genre masculin.

Bushnell n'avait guère meilleure opinion du suffrage universel. Je cite ses paroles : — Le suffrage universel a-t-il produit plus de bien que de mal ? problème difficile à résoudre. Vous finirez peut-être par vous apercevoir, en Angleterre, que vous avez trop élargi, pour votre sûreté, le droit de vote. — Mais toutes les nations, ajouta Bushnell, tendent à ce système : Ce qu'il reste à faire, c'est de le régulariser.

Même scepticisme à l'endroit de la Tempérance et de la Prohibition.

— J'espère davantage, disait Bushnell, des vins légers et francs. Inutile de chercher des remèdes au mal, tant que, sous prétexte de boissons toniques, nous conserverons nos spiritueux frelatés. Engagez les gens à en user modérément, ils videront leur verre jusqu'à la dernière goutte pour voir si la modération, par hasard, ne se cacherait pas tout au fond ! — Quant à la législation, elle n'a jamais changé les hommes.

LVI

YANKISMES.

C'était sur la ligne Savannah-Moore. Le train s'arrêtait devant une petite station.

— Comment appelez-vous cet endroit ? demandai-je à un rôtisseur de marrons.

— Numéro dix.

— Je le vois bien ! Mais le nom du village ?

— Numéro dix.

Il se trouve en effet que sur cette ligne, la plupart des hameaux ou des bourgs sont désignés par un chiffre. Il en va de même pour les îles du Mississipi, qui, au lieu de porter de vrais noms, tels que : *Arran*, *Bute*, *Cumbrae*, s'appellent : Ile n° 1, Ile n° 2, Ile n° 3, ainsi de suite jusqu'à : Ile n° 125.

New York, d'autres villes encore, ont adopté pour leurs rues un système tout pareil.

A Philadelphie, la 1re rue à partir du fleuve, se nomme : *Première rue*; celle qui vient après : *Seconde rue*, etc. etc. — S'agit-il des maisons ? une nouvelle centaine commence à chaque coin de rue. Dès que vous traversez la *première rue*, vous arrivez aux n° 101, 102 ; au coin de la *Seconde*, vous avez les n° 201, 202 ; de sorte que, si vous cherchez la maison n° 1302, vous savez d'emblée que sa porte est la deuxième porte de la treizième rue, et que, en partant du fleuve, vous avez à franchir douze rues pour y arriver !

Cet ingénieux système fait bien sur un plan. Dans la pratique, il ne laisse pas de susciter certains embarras. — Quelques personnes en attribuent l'invention aux Quakers utilitaires ; d'autres, aux positifs Hollandais, dont le faible pour les chiffres va jusqu'à numéroter les morts dans le champ du repos. Parler du cher défunt muméro quinze, c'est, on en conviendra, pousser la prose aux derniers confins du sentiment.

En Amérique, les chiffres parviennent quelquefois à la dignité de noms de baptême.— Une famille du Michigan appela ses fils: *Un*, *Deux*, *Trois*; et ses filles : *Première*, *Seconde*, *Troisième* ; méthode moins dangereuse que l'énergique mesure adoptée par ce couple de Vermont, qui nomma sa seconde fille : FINIS ! Hélas, FINIS fut suivie d'une autre fille, puis de deux garçons. Que faire? On baptisa la nouvelle venue *Addenda* — adjonction — et les fils, l'un : *Supplément*, l'autre : *Dernier Appendice*.

Si les chiffres sont prosaïques, au moins ils n'ont rien de trivial. On n'en peut dire autant de l'audacieuse coutume qui inflige à une localité quelconque le nom du premier occupant civilisé, en y ajoutant la terminaison : *ville*. Déplorable, vulgaire au possible quand l'endroit ne portait aucun nom, cet usage devient désastreux — j'allais dire criminel — lorsque la localité se trouvait en possession d'une harmonieuse appellation indienne, que remplace le plus ignoble palimpseste Yankee.

Muggins, voilà un nom fort convenable lorsqu'il reste à sa place. M. Muggins peut être un citoyen digne de respect, un énergique pionnier, un habile agriculteur ; mais lorsque ce gentleman, après avoir établi quelque moulin sur le bord d'une rivière, substitue au nom sonore de *Wyano* qu'elle portait, celui de *Mugginville*, je me révolte..... et vous aussi, n'est-ce pas ?

Les Etats-Unis et le Canada fourmillent de *Jonesville*, *Smithville*, *Brockville*, *Barrelville*, *Pottsville*, *Scottsville* ! — Si l'on se contentait d'en posséder une de chaque espèce, passe encore. Mais non : il y a trois *Millville*, quatre *Sommerville*, sept *Greenville*, huit *Centreville*; sans compter trois *Centre*, trois *Central*, et un *Centralia* !

Cette malencontreuse reproduction du même nom, jette souvent l'étranger dans d'interminables difficultés. — Vous avez une lettre pour le docteur Brown de *Newport*. Bien, vous consultez votre itinéraire, et vous trouvez sept Newport, disséminés sur le continent américain. — Un ancien ami, que vous tenez particulièrement à revoir, habite *Florence*. Vous consultez l'itinéraire, et l'itinéraire vous apprend que l'Union s'est donné des Florence au Nord, au Sud, à l'Est, à l'Ouest, *neuf* en tout ; sur une étendue de quelque deux ou trois mille milles !

N'allez pas croire que je vous cite là des exceptions Il y a, aux États-Unis, dix *Franklin*, plus un *Franklinton*, et un *Franklinville*. Il y a huit *Middletowns*, douze *Salem*, onze *Washington*, quatorze *Summit* et deux *Summitville*. Il y a dix-neuf *Union*, plus trois *Unionville* ; quatre *Fremont*, huit *Trenton*, et, grâce à une inter-

vention spéciale de la Providence, deux *Gorham* seulement, sans aucune espèce de *Gorhamville* (1).

Par bonheur, plus d'un nom indien : Ontario, Wyonine, Ohio, Yowa, Susquehanna, Alabama, Wyaconda subsistent encore. — Que tous les noms indiens soient aussi harmonieux, je ne l'affirmerai pas. Il faut peut-être mettre sur le compte des rudesses du climat de Terre-Neuve et de la Nouvelle-Écosse, les appellations moins douces de *Cushybequak*, *Chebukto*, et *Fobby-Gozzel*.

Ces noms là semblent défier les poètes. L'un d'eux cependant, a répondu au défi. Norman Macleod, durant un voyage qu'il fit, il y a bien des années au Canada, composa un poème, espèce de chant guerrier, que me récitait naguère un de ses anciens amis. — En voici deux lignes :

« Simon Fraser de Tabusintack,
Bâtit l'église de Cuschybequak ! »

L'histoire d'Alaska ouvre une carrière plus vaste encore aux prouesses de la muse. Parmi les aborigènes de cette région glacée, se trouve la tribu des *Yatukskylitmicks*, laquelle habite les bords d'une rivière au nom mélodieux de *Atutoacodakuchargut !*

Les emprunts de noms, faits à l'Europe, jouent un rôle considérable dans la géographie américaine.

Existe-t-il, dans le vieux monde, une seule ville qui n'ait son homonyme dans le nouveau ? en vérité, je ne le crois pas. — Vous trouverez, par de là l'Océan, deux Édimbourg, sept Bristol, un Glasgow, un Liverpool, sept Berlin, sept Waterloo, neuf Manchester, dix Oxford, un Paris pour le moins, et tant d'autres !

Les Américains, qui ont l'antiquité sensible, peuvent sans traverser l'atlantique, visiter une Sparte, une Memphis, quatre Rome, cinq Athènes, cinq Troye, six Liban, et sept Palmyre.

Ce goût classique — véritable monomanie — pénètre au plus intime de la famille. J'ai rencontré, dans un intérieur de la Caroline du Nord, les noms que voici : *Lyssisanici* Vietta Mc Lean ; *Albinus Sidelphus* Mc Lean ; Leila *Anstrici* Mc Lean ; *Morettus* Sellers Mc Lean.

Nombre d'hommes publics : *Ulysse* Grant, le général *Tecumseh*,

1. On comprend à quel point il est nécessaire d'indiquer, sur toutes les adresses de lettres, le nom de l'État dans lequel se trouve la ville habitée par le destinataire.

Sherman, l'ex-ministre *Cassius Marcellus* Clay — j'en passe — font revivre, entourés d'une gloire moderne, les glorieux noms du passé.

L'Église puritaine de la Nouvelle Angleterre, donna longtemps à ses enfants des noms bibliques ou tout au moins pieux.

Les petites *Faith* — foi — ; *Godspeed* — Dieudonnée — ; *Hopessill* — espérance — ; *Delight* — délice — ; *Peace* — paix — ; jouaient à cligne-musette avec les *Daniel* et les *Michée* en miniature, sans parler des vulgaires Abraham, Isaac, Ruth, Debora, Job et Jacob.

Aujourd'hui, la mode est aux noms de fantaisie ; chaque *baby* en reçoit un interminable chapelet. Celui de la plus extraordinaire longueur que j'aie jamais entendu, appartient à une négresse, élève des classes du soir au Beech Institute, Savannah. Le voici : *Corinthia-Marigold-Wilkinson-Ball-Wemys-Alexander-Jones-Mitchell* (1).

Ne riez pas. Ce nom a une signification terrible. Au temps où florissait l'esclavage, les noirs vendus, prenaient et gardaient le nom de leurs possesseurs successifs. La négresse en question avait passé par les mains de huit maîtres ! — C'est en traînant après elle ces derniers anneaux de la chaîne, qu'elle parvint à la liberté.

1. Pour abréger, on l'appelait : Cora Mitchell.

LVII

L'HIVER CANADIEN.

Qui n'a pas traversé l'hiver canadien, ne saura jamais ce que c'est que le froid.

Les Ecossais établis à Montréal, m'invitèrent gracieusement à célébrer avec eux la Saint-André (1). J'arrivai donc au moment où sévissaient les frimas.

Un touriste voulant, en pareille occurrence, se servir de son thermomètre de voyage, trouva, dit-on, le mercure blotti au fond du réservoir, d'où il ne sortit qu'au printemps. — Si j'avais été le mercure, j'aurais fait comme lui.

Les routes étaient d'airain. Le grand Saint-Laurent, qui se prenait à vue d'œil, fumait comme un cheval de course. Le vent, qui semblait descendre en droite ligne du pôle Nord, aiguisé au passage sur toutes les banquises, vous déchirait les poumons, vous transperçait jusqu'aux os, métamorphosait votre moustache en fils de cristal que chaque respiration menaçait de briser, glissait sa main hostile sous votre chapeau, promenait ses doigts glacés à la racine même de vos cheveux, vous saisissait le nez dans ses pinces, et faisait tomber de vos yeux des larmes aussi dures que des grêlons.

Il faut voir nos *Highlanders* célébrer une fête nationale à quelque deux ou trois mille milles du pays, pour se faire une idée du patriotisme écossais.

Les membres des *Caledonian* et *Saint Andrew Societies* de Montréal, dont l'enthousiasme défiait le thermomètre, bravant la tempête avec autant d'énergie que s'il se fût agi d'enfoncer un bataillon de *Fenians*, parcourant les rues hyperboréennes en longue

1. Fête nationale d'Écosse.

procession, étendards déployés, précédés des *pipers* — joueurs de cornemuse — du brave 78ᵉ, qui, les genoux nus et le nez bleui par le froid, soufflaient vigoureusement dans leurs *pibrochs*, se rendirent à l'église *écossaise*, pour y entendre leur ministre *écossais*, débiter un discours en l'honneur de la *vieille Ecosse !*

Au *Caledonian public Meeting*, succéda le *dîner de Saint-André*. Chacun des convives portait à la boutonnière un rameau de bruyère en fleurs, cueillie sur les montagnes d'Ecosse par les amis restés au pays.

Je ne me risquerai pas à vous donner le menu du festin : abondance de mets, surabondance de boissons, cela résume tout en six mots (1).

L'événement de la soirée fut l'entrée de l'immortel *Haggis*. — Le débarquement de John Bright à New York, l'arrivée de Garibaldi à Londres, n'en donnent qu'une pâle idée. *Pipers* devant, *pipers* derrière, solennellement porté par l'hôte triomphant, *le roi des puddings* fut accueilli par les frénétiques applaudissements des convives, qui le suivaient de leurs regards émus, tandis qu'il faisait le tour des tables, pour être ensuite déposé devant le président. Pas un Écossais d'Amérique ne songerait à manger du *haggis* dans aucun autre moment de l'année ; mais le Highlander qui, le jour de la Saint-André, ne rendrait pas à ce noble symbole de la nationalité écossaise les honneurs qui lui sont dus, se verrait atteint et convaincu de haute trahison.

Après le froid sec, vint la neige. Le sol disparut bientôt, et pour de longs mois, sous l'épais linceul blanc. Omnibus, *vans*, wagons, *wagonettes*, carrosses, chariots, tout glissait au lieu de rouler. Le traîneau régnait en maître. Jusqu'aux bouchers, établissant leurs paniers sur patins, la tournée une fois faite, s'étalaient commodément — leurs jambes tenant lieu de gouvernail — dans la corbeille vide, et filaient comme l'éclair. D'élégants *sledges*, richement

1. Il n'y aurait pas de mal à faire signer le *pledge*, avant le repas, aux représentants de la presse quotidienne. Un gentleman, le soir dont il s'agit, termina son discours par ces mots : « J'espère finir mes jours au Canada, m'étendre dans le champ du repos derrière la montagne, et, la tete tournée vers le soleil levant, dormir dans mon pays d'adoption, jusqu'au glorieux relèvement des corps ! » — Le lendemain, un *reporter* lui faisait dire : « Je suis venu m'établir au Canada, la tete sur les montagnes, et les pieds sur le soleil levant ! » — Le malheureux orateur ayant répété le meme discours lors de la Saint-André suivante, fut enfin tiré, par un journaliste plus sobre, de la position essentiellement américaine, mais fort peu confortable, dans laquelle l'avait mis, et laissé, le *reporter* précédent.

tapissés de peaux de buffles, garnis de clochettes, sillonnaient les rues qu'ils remplissaient d'accords et de gaieté.

C'est le moment où, par centaines, les jeunes gens partent avec leurs *toboggans* (1), planche légère — six pieds de long sur un pied et demi de large — dont la *proue* recourbée fend la neige qu'elle chasse des deux côtés. Tantôt assis, le visage tourné vers l'avant ; tantôt couchés de leur grand long, appuyés sur le coude, de manière à dominer l'horizon ; nos jeunes Canadiens se dévallent, plus rapides que la pensée, du haut de quelque plan incliné.

— La foudre ! bagatelle en comparaison ! disent les Yankees : Il faut tenir sa chevelure à deux mains, pour ne pas arriver en bas scalpé.

Montréal possède, à l'instar de New-York, de splendides *Skating-Rings* ; étangs congelés, qui forment pour ainsi dire le parquet de bâtiments immenses, ouverts tout le jour aux amateurs, et brillamment illuminés le soir.

Les Canadiens et les Canadiennes excellent à patiner. Bien leur en prend du reste, car chez eux, la glace tient cinq mois. Les *Skating-Rings*, forment donc une institution nationale ; et l'un des plus ravissants spectacles dont on puisse jouir au États-Unis, est celui du *Skating-Ring* éclairé par des feux de Bengale, qui répandent leurs fantastiques lumières sur la foule des patineurs en costume de bal masqué.

Quiconque passe deux ou trois mois d'hiver au Canada, comprend vite comment il se fait, qu'en dépit de ses rigueurs et de sa longueur, l'hiver soit la saison favorite des Canadiens. Alors, la vie sociale reprend ses droits. Des murs de glace bloquent les ports, la neige couvre les champs, le travail est forcément suspendu, tandis que les lacs et les cours d'eau, transformés en routes royales, coupant en tous sens les forêts impraticables pendant l'été, suppriment en quelque sorte la distance. Patineurs agiles, promeneurs à demi couchés dans leurs traîneaux, franchissent cinquante ou soixante milles sans y songer, pour voisiner avec leurs amis.

Munie de doubles portes, de fenêtres doubles, de poêles, de calorifères et de bouches de chaleur, la maison canadienne, avec sa température égale et tiède — la même jusque dans les moindres recoins — est un type de confort. Malheur au nouveau venu qui,

1. Nom indien.

apportant avec lui ses vieilles habitudes et ses vieux préjugés, déclare la guerre aux poêles, et prétend n'avoir à faire qu'avec les feux de cheminée! Une semaine suffit pour le désabuser. Au surplus, dans la plupart des habitations soignées, le feu brillant du salon, joignant sa flamme et ses éclats à la chaleur des poêles, concourt au bien-être général (1).

On le conçoit, il faut, dès qu'on sort, se défendre contre l'air extérieur, dont les hostilités semblent d'autant plus âpres que l'atmosphère du dedans est plus clémente. Le hardi Canadien, cuirassé de fourrures, se rit d'un froid dont la seule pensée nous figerait le cœur.

Les dames, outre leur pelisse, portent le *Cloud* — nuage — écharpe qui enveloppe la tête et vient se nouer sous le menton. On y ajoute d'ordinaire le capuchon fourré, solidement fixé au collet du manteau.

Enseveli sous la peau de quelque fauve, les mains enfouies dans d'énormes gantelets, la tête au fond du capuchon, on prendrait le charretier qui marche à côté de son attelage pour quelque montagne ambulante, n'était le fourneau de sa pipe et le bout de son nez.... pourvu qu'il l'ait pointu.

Cet aspect bizarre, donne parfois lieu à de fâcheuses méprises.

Feu le Dr Burns, de Toronto, voyageait par un violent ouragan de neige, avec son ami M. X***. Le harnais du cheval se rompt. Une ferme se trouvait dans le voisinage; M. X*** y entre, pour demander un bout de corde. Sur ces entrefaites, le Dr Burns, affublé d'un tas de peaux de bêtes le poil en dehors, trouvant l'attente longue, descend de traîneau et va battre la semelle devant le cheval. La fermière, qui s'était avancée, aperçoit cet objet monstrueux : — Un ours, un ours ! il attaque le cheval ! — s'écrie-t-elle, éperdue de terreur. Fusil à l'épaule, le fermier s'élance, met en joue, puis tout à coup, laissant retomber son arme : — Eh ! femme! dit-il tranquillement : C'est le Dr Burns !

En janvier, des giboulées de neige à demi fondue, s'abattent fréquemment sur le Canada ; le grésil, au moment où il touche les vêtements se coagule, emprisonnant le voyageur dans un étui de glace :

— Les membres de notre consistoire — me racontait un pasteur

1. Là-bas comme chez nous, il en coûte gros pour se chauffer. Une maison de quatre à cinq pièces, consomme plus d'une *corde* de bois par semaine ; la *corde* coûte dix shellings en ville, quatre ou cinq à la campagne. — Mon ami, M. X***, dépensait en combustible cent livres sterling par an. Il est vrai qu'une serre faisait partie de son élégante habitation.

canadien — convoqués vers la fin de décembre, arrivèrent chez moi, après avoir bravé les colères de la tourmente, bardés non de fer mais de glaçons ! Il s'agissait d'un vote important. On attendait, pour délibérer, M. K***, un *ancien* qui demeurait fort loin. Enfin le voilà. Quelle apparition ! Sa barbe ne formait qu'un bloc avec son manteau. Pris tout d'une pièce dans ses vêtements, notre brave *ancien* ne pouvait tourner la tête ni à droite ni à gauche. Quand il voulut parler, sa moustache, étroitement soudée à sa barbe, ne lui permit pas, malgré tous ses efforts, d'ouvrir la bouche. On le dégela, chair et poil, vers un feu doux. Cela fait, on entama la discussion.

Ces tempêtes de grésil sont l'exception. En général le ciel, durant tout l'hiver, demeure bleu, et le froid piquant. L'atmosphère est tellement sèche, que la neige — à moins que le soleil ne l'ait amollie, puis les frimats durcie après — reste à l'état pulvérulent ; un coup de pied la fait voler en poussière : on dirait un nuage de fumée. Il m'est arrivé d'en prendre une poignée, de la frotter vivement entre mes mains très-chaudes, et de la voir retomber comme de la farine.

Lacs et rivières ont beau être gelés, la pêche n'en continue pas moins. Établis dans leurs huttes pourvues d'un poêle, sur la surface glacée des fleuves, les pêcheurs y pratiquent des trous, vers l'orifice desquels se hâte le poisson. Grâce au froid, le poisson, soit d'eau douce soit d'eau de mer, se maintient frais. Vous allez quérir de la marée chez votre fournisseur, qui, saisissant sa hache, attaque une espèce de bloc, et vous en présente un fragment : turbot, sole ou maquereau ! Vous faut-il un plus petit morceau ? le brave homme pose la hache, prend la scie, et vous sert une tranche de merluche, ou de n'importe quel hôte de l'océan.

La ménagère, quand vient l'hiver, exécute une Saint-Barthélemy de volatiles, qu'elle empile dans un tonneau. Le tonneau gèle ainsi que son contenu. L'une après l'autre, au fur et à mesure des besoins, on prend les volailles, on les fait dégeler pendant quelques heures, on les embroche, et je défie le gourmand le plus raffiné de deviner l'âge du rôti.

LVIII

LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

Parmi les milliers de petits cœurs touchés par la baguette magique de John Todd — l'incomparable auteur des *Sermons pour les enfants*, du *Student's Manual* (1) et de tant d'autres œuvres populaires — le mien n'avait pas été l'un des moins émus. Son livre: *Todd's Truth made simple*, faisait autrefois mes délices; je fondais en larmes aux histoires qu'il racontait.

Lorsqu'on me dit plus tard que Todd vivait encore, je pus à peine en croire mes oreilles. Ses écrits étaient si étroitement associés dans mon souvenir aux récits de la Bible, que l'auteur lui-même se confondait pour moi avec Abraham, Isaac, Jacob, et que je n'aurais pas été plus émerveillé, si une baleine fût venue dégorger le prophète Jonas sur les côtes d'Écosse, ou si Paul et Barnabas, en tournée apostolique, eussent débarqué dans notre bonne ville de Glascow.

Je fis la connaissance de Todd à Boston. Il y était venu de Pittsfield qu'il habite, pour prêcher le sermon d'installation de son fils, nommé pasteur. — Je le vois, mon auteur favori, monter sur la plateforme, s'asseoir un peu à l'écart, et, pendant que M. Todd fils lit un cantique, frotter ses lunettes, puis regarder le jour au travers, afin de s'assurer que les verres sont limpides. — Les cheveux de Todd, coupés courts, redressés sur le front, grisonnaient à peine ; sa figure bronzée était accoutumée, on le sentait, à batailler contre les intempéries de l'air. Lorsque se levant, il monta dans la chaire, qu'il s'y tint debout, une main appuyée sur la Bible, ferme, droit, vigoureux, on lui eût donné cinquante ans au plus.

Au repos, ses traits s'affaissaient un peu. Je ne sais quoi de sou-

1. Le *Student's Manual* en est à sa cent trente-huitième édition.

cieux, j'allais dire de bourru, en aurait altéré la douceur, sans le regard d'ineffable bonté qui, brillant au travers de ses lunettes, venait illuminer son visage.

Todd connaissait l'auditoire auquel il avait à faire ; je le compris, en lui entendant lire le septième chapitre des Actes : Paul à Athènes.

— Athènes, dit Todd, était à la Grèce ce que Boston est au Massachussets ! — Puis, partant de son texte : l'autel dédié *au Dieu inconnu*, l'orateur entama son discours, protestation courageuse et véhémente, bien que courtoise, contre l'unitarisme de Boston.

Venez donc voir le *Vieux de la Montagne* ! — me dit un jour Todd, qui aimait à prendre ce nom.

J'arrivai un samedi soir à Pittsfield (1)

Le Docteur, avec son inépuisable fond d'anecdotes, sa bonhomie, sa finesse, sa franche gaieté, était le plus aimable des hôtes.

Après le thé, que suivit immédiatement le culte domestique (2), le docteur m'introduisit dans ce qu'il nomme : son *repaire*.

— Mais Docteur ! fis-je, le cabinet de travail d'un pasteur devrait être verrouillé le samedi soir !

— Entrez sans scrupule, répliqua Todd ; dès le vendredi, mes préparations sont achevées. Il me faut un samedi dégagé de toute préoccupation ; il faut que ma pensée s'ébatte librement ; il faut, pour que mon esprit et mon corps arrivent dispos en chaire, que le plein air les ait délivrés de toute oppression. Quant à mes discours, j'y réfléchis longtemps. Mes pensées roulent dans mon cerveau, comme les cailloux dans un torrent, jusqu'à ce que le frottement les ait adoucies et polies ; alors, je m'assieds devant mon pupitre, et j'écris.

Des rayons chargés de livres tapissaient les murs. Dans le coin

1. C'est à Pittsfield que se trouve le manoir chanté par Longfellow dans sa belle poésie : *The old clock on the stairs* — La vieille horloge de l'escalier. — Ce manoir appartenait jadis à la famille Appleton ; c'est là que le poète vint chercher sa femme. Le manoir aux volets verts, aux vastes salles, au sombre toit couvert de bardeaux, séparé du chemin par une pelouse doucement inclinée, a passé en d'autres mains. Les traditions de cordiale hospitalité y sont restées. Mais notre siècle prosaïque a abattu les grands peupliers, sous prétexte que leurs feuilles vertes obscurcissaient les appartements, et que leurs feuilles sèches salissaient les gazons. Une grille moderne a remplacé l'ancien portail. — La *vieille horloge de l'escalier* a suivi les Appleton. Une copie occupe au manoir la niche de l'original.

2. Afin que les enfants, qui se couchent de bonne heure, puissent y prendre part. Cet usage règne d'un bout à l'autre de la Nouvelle-Angleterre.

s'arrondissait une petite vasque de marbre, sur les bords de laquelle se penchaient trois figurines, de marbre aussi ; une fontaine en miniature laissait tomber au milieu ses gouttelettes argentines ; le tout recouvert d'un globe de cristal. Le Docteur pressa un ressort ; le jet d'eau, s'élançant jusqu'au sommet de son dôme, remplit l'air d'harmonie et de fraîcheur :

— Ceci est pour les brûlantes journées d'été ! dit le Docteur.

Je montrai du doigt une panoplie savamment arrangée au-dessus de la porte : — Etrange décoration pour le cabinet d'un pasteur ! m'écriai-je en souriant.

— Ah ! ces armes ! Ce sont les trophées de la guerre. Ceux qui les ont prises sur les rebelles, appartenaient à mon troupeau... je ne les ai pas vu revenir !

Le Docteur s'était levé, il avait décroché une carabine Spencer à huit coups ; quelques secondes suffisaient pour tirer et recharger par la culasse :

— Une fois armés de ces pièces-là, continua le docteur, nos enfants faisaient courir les révoltés ! Aussi, les suddistes prétendaient-ils que nous chargions le dimanche, pour toute la semaine !

Le Docteur avait passé les vacances au Canada :

—J'y ai fait, s'écria-t-il,ample provision de gaîté ! Et pêcher ! Si je vous disais le poids et la taille des poissons que nous avons tirés de l'eau, vous me prendriez... pour ce que je ne suis pas.—Quel pays ! infiniment plus vaste que nos Etats-Unis. Pensez donc, un seul de ses lacs, prodigieux, compte *dix-huit mille îles*, relevées sur la carte : — Nous avons visité quelques scieries ; chacune d'entre-elles, travaillant nuit et jour, dévore un arbre toutes les cinq minutes ! J'ai vu un tas de planches qui valait plus de cent vingt mille dollars. Et dans cette localité-là, on n'avait fait qu'effleurer le bord de la forêt ; à peine semblait-il qu'un enfant y eût, en passant, coupé quelque gaule ! Le terrain coûte six pence l'acre (1). Les bûcherons arrivent les premiers, les fabricants de planches après, les fermiers ensuite. Avec les rivières et les chutes d'eau du Canada, on fournirait aux besoins de dix mille villages, bourgs et cités.

Nous parlâmes des fameuses *Blue Laws* du Connecticut (2).

— Les *Blue Laws !* s'écria le Docteur : elles n'existent que dans l'imagination des touristes, vexés de trouver encore chez nous

1. Quatorze à quinze sous.
Lois sur l'observation du sabbat.

quelque respect du dimanche ! Et quant à *l'article* qui interdirait au mari d'embrasser sa femme ce jour-là, vous me permettrez d'en rire avec vous.

— Dans mon enfance, ajouta le docteur, le sabbat durait d'un coucher de soleil à l'autre. Cela valait mieux ; avant le samedi soir, tout était terminé. Maintenant, on passe en affaires ou en plaisirs la nuit du samedi au dimanche ; le matin trouve l'âme endormie, harassée, on ne peut moins propre à sanctifier le jour du repos. « Votre sabbat sera d'un coucher de soleil, à l'autre coucher de soleil ; » tel était l'ordre donné à Moïse. Chez nous donc, la cloche qui s'ébranlait le samedi soir, faisait cesser tous les travaux. — Certains districts du Vermont et du Connecticut, que ne traversent pas les chemins de fer, ont conservé cette coutume ; les hommes y sont restés plus simples et plus honnêtes qu'ailleurs.

— Il est de mode aujourd'hui, poursuivit le Docteur, d'en prendre à son aise avec le Décalogue. Si nous repoussons l'idée de *Commandement,* il n'y aura bientôt plus de Sabbat. Voyez les Allemands, qui ont secoué le joug : de toute notre population, ce sont eux qui occupent le plus bas niveau. Gagnez-les à l'observation du dimanche, ils se relèveront. Ne nous y trompons pas, le : « *Tu feras ! Tu ne feras point !* » est une parole de Dieu.

— Présentez mes compliments au Dr Macleod ! fit Todd pour terminer : Et dites-lui que c'est fort bien de prêcher la grâce, mais que, sans *la loi,* nous ne ferons rien (1).

1. Je passai deux sabbats à Pittsfield. L'église du docteur Todd est prospère. Son école du dimanche réunit un tiers au moins de la congrégation, en y comprenant les classes bibliques d'adultes. — Todd, qui exerçait le ministère depuis cinquante ans et plus, avait posé en principe : qu'un pasteur doit prendre sa retraite, dès qu'il atteint sa soixante et dixième année. — « S'il persiste au delà de ce terme, disait le docteur, il risque de défaire ce qu'il a fait ! » — Joignant la pratique à la théorie, le docteur, en 1870 (il était né avec le siècle) donna sa démission. Elle ne fut pas acceptée. Touché des instances de son troupeau, Todd lui resta fidèle jusqu'à la mort. En 1873, elle vint, après quelques semaines de maladie, terminer ce noble apostolat. — Todd était un des représentants les plus connus et les plus appréciés de la grande race des puritains de la Nouvelle-Angleterre.

LIX

LES JOURNAUX.

L'Amérique est le paradis des journaux. Il s'en publie un nombre plus considérable dans le seul État de New-York,que dans les trois royaumes réunis d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande.

En 1861, la Caroline du Sud possédait cinquante feuilles périodiques au moins, et la Louisiane plus de cent. On évalue à cinq mille, le chiffre total des journaux édités aux États-Unis. Et, tandis que le *Boston News Letters*, seule gazette qui existât en 1704, insérait dans sa colonne des *Dernières Nouvelles*, le discours de la reine Anne, vieux de quatre mois ; les abonnés du *Herald* lisent aujourd'hui le discours de la reine Victoria, quelques heures avant ses sujets anglais. — Le télégraphe transatlantique devance de cinq heures le Soleil. J'ai parcouru, à neuf heures du matin, dans le *New-York Exchange*, les dépêches datées de *Liverpool, midi.* Si quelque grande explosion se produisait à Londres vers minuit, les Américains en trouveraient le récit dans leurs journaux à sept ou huit heures du soir : quatre ou cinq heures avant qu'elle n'éclatât !

Le journal, pour un Américain, c'est la moitié de la vie. Les prisonniers eux-mêmes reçoivent chaque matin le leur. On peut mettre un criminel au cachot, on peut le réduire au pain et à l'eau, mais lui refuser son journal ! nul n'oserait, en Amérique, exercer pareille cruauté envers le plus noir des scélérats.

Un prédicateur — c'était dans la Caroline du Nord — déroulait un jour devant son auditoire, le sinistre tableau des châtiments que la justice divine réserve aux méchants. Peine perdue ; on n'écoutait pas. Tout à coup : « — Ils iront, cria l'orateur, dans une contrée où ne parvient pas un journal ! » — La foudre éclatant au milieu de l'assemblée, eût produit moins d'effet. Tous pâlirent. Et, dit l'histoire, tous furent instantanément convertis

Chaque bourgade possède, non-seulement son journal, mais ses deux journaux, qui, se livrant une guerre à mort durant les trois cent soixante-cinq jours de l'année, tiennent les esprits en éveil et trouvent moyen de subsister, là où une seule feuille aurait péri d'inanition.

Les rédacteurs échangent entre eux des aménités auxquelles nos oreilles d'Europe sont mal accoutumées. Appeler le concurrent ou l'antagoniste, mécréant, vampire, menteur, gredin, vagabond, brigand, c'est employer le langage ordinaire à la presse.

Un éditeur de l'Alabama, m'apportant son journal un matin, me demanda ce que je pensais de l'article de fond?

— Franchement, lui répondis-je, un ton pareil suffirait chez nous pour ruiner le journal! — L'éditeur, radieux, me remercia cordialement. Je n'aurais pu lui adresser un éloge plus flatteur.

Lorsque le *Louisville Journal* accusa — pendant la guerre — le *reporter* du *New-York Herald* de lui voler ses dépêches, le *Herald* qualifia tout simplement le *Louisville Journal* : « d'impudente cariole du Kentucky, conduite par un flacon de wisky ambulant! »

Prentice, rédacteur du *Journal*, s'était fait une célébrité dans ce genre de prose : « L'éditeur du *Star*, écrivait Prentice, dit *qu'il y a une raison au fond de toutes choses!* l'éditeur oublie son propre crâne. » — Après maints duels, Prentice est mort en 1870. Brick Pomeroy, de *La Cross Democrat*, lui a succédé dans le champ-clos où s'empoignent MM. de la presse. Veut-on un spécimen de son style? Il s'agit de la photographie de Butler : « Nous avons devant nous les traits hideux du plus noir rejeton de l'enfer; le frère jumeau d'Appollyon; le grand-prêtre du Pandæmonium, le parjure sans cœur, faux et fourbe; le plus dégoûtant produit de la civilisation du Massachussets; le plus ignoble voleur, le plus sale bandit auquel Dieu ait jamais octroyé l'existence; la dépravation personnifiée, le fruit de la perdition : Butler, *la Bête!* »

N'allez pas conclure des échantillons précédents, que les journaux américains réduisent leurs abonnés à ce régime de haut goût. Chaque jour ils servent au lecteur — la moyenne du chiffre des colonnes varie de cinq à cinquante — les renseignements les plus universels et les plus variés, tirés de l'ensemble tout entier de la presse américaine et étrangère.

Dans les coins reculés de province, le directeur de journal est le plus souvent rédacteur, imprimeur.... et marchand de tabac ou d'épiceries par dessus le marché. Les ciseaux viennent donc en

aide à la plume, et l'abonné n'y perd rien, car son journal écrème les feuilles les mieux informées de l'Union.

D'un bout à l'autre de l'Amérique, les échanges de journaux s'opèrent sur une vaste échelle entre les éditeurs. Le directeur de la moindre gazette de village reçoit dix, vingt, cinquante, cent journaux en retour du sien. Le Gouvernement, qui sait combien il importe au salut de la République que le peuple souverain soit exactement renseigné ; qui sait aussi quel puissant éducateur est un journal, facilite ces échanges en leur accordant la gratuité de transport. Chaque jour, des bataillons de journaux, emportés à toute vapeur, vont porter les nouvelles jusque dans la dernière localité, et le soir, il n'est citoyen d'Amérique, qui ne soit au fait de la situation et des événements (1).

Le journalisme n'a point, en Amérique, cette puissance qu'il exerce en Europe. Le *New-York Herald*, avec une circulation double, ne possède pas la dixième partie de l'influence que s'est acquise le *Times*, chez nous autres Anglais. En Amérique, on ne lit pas les journaux pour se faire une opinion — ou pour la recevoir toute faite — on les lit pour apprendre les nouvelles. Les informations du *Herald* laissent loin derrière elles, en fait d'étendue de rapidité et d'exactitude, celles de tous les autres journaux d'Amérique, et peut-être du monde entier. Le *Herald* n'épargne rien pour satisfaire la curiosité de ses lecteurs. Il a des agents, il a des correspondants sur tous les points du globe, avec carte blanche pour les sommes à dépenser.

On connaît l'ingénieux expédient, au moyen duquel le *Herald* s'assura l'usage exclusif du télégraphe, pendant l'excursion du prince de Galles au Niagara.— Le prince était en retard. M. House,

1. Les trois premiers journaux de New-York sont : La *Tribune* — radical — ; le *Herald* — à tout vent tournant son aile — ; le *World* — démocrate — ; autrement nommés : Le *Monde,* le *Diable* et la *Chair*. La *Tribune* dut son sobriquet : la *Chair,* à ses fameux plaidoyers en faveur de l'amour libre. Horace Greeley, rédacteur de la *Tribune,* un des journalistes les mieux doués et les plus excentriques des États-Unis, appuya toutes les réformes, encouragea toutes les expériences écloses sur le sol américain. Ses *Recollections of a busy Life* vaudraient, à ce titre seul, la peine d'etre lues. — Champion zélé du suffrage féminin, Horace Greeley l'abandonna : « parce que, dit-il, les femmes, au fond, ne s'en soucient pas ! »

La *Tribune* se répand — ou se répandait avant la mort d'Horace Greeley — en de plus larges proportions, le *Herald* excepté, qu'aucun autre journal d'Amérique. J'ai trouvé la *Tribune* partout, et jusque dans le Sud, où ses principes étaient détestés.

En 1862, le *Herald,* pour ne parler que de lui, tirait chaque jour cent vingt-trois mille exemplaires, chiffre qu'il dépassait fréquemment.

reporter du *Herald*, télégraphie à l'éditeur : — « Comment occuper les fils électriques ? » — Les fils, dès l'instant où le reporter cessait de les faire parler, n'appartenant plus au *Herald*, rentraient dans le domaine public.

— Télégraphiez le livre de la Genèse ! — répond M. Bennett. Le reporter verse sept cents dollars au bureau télégraphique. Le livre de la Genèse est télégraphié, mais le prince n'arrive pas.

— Après ? — retélégraphie M. House.

— Les Révélations ! — On entame l'Apocalypse, le prince paraît, le *Herald* a triomphé (1) !

1. Le *Herald* s'est acquis la reconnaissance de quiconque a une âme et un cœur, en lançant Stanley, ce découvreur, ce héros, ce croyant, à la recherche de Livingstone, abandonné de l'Europe. — Le *Herald* est actuellement dirigé par M. Bennett fils, successeur de M. Bennett père, mort en 1872. — Trad.

LX

ÉGLISES.

Rien de plus tranché, aux États-Unis, que l'Église et le monde. Devenir membre d'une Église chrétienne, c'est déclarer qu'on devient chrétien; c'est prendre l'engagement de vivre en chrétien. La profession de foi est personnelle ; l'acte est sérieux.

Dans certaines églises, le candidat à l'admission se voit poser des questions qui lui font mesurer toute la gravité de son acte.

— Quelles sont vos aptitudes ? — lui demande-t-on. Pouvez-vous visiter les malades ? Pouvez-vous diriger une réunion de prières ? Pouvez-vous enseigner dans l'école du dimanche ? — Chaque membre du troupeau reçoit une tâche proportionnée à ses forces, en harmonie avec ses facultés ; et c'est là ce qui donne aux États-Unis leur prodigieux développement d'activité chrétienne, à l'Église son incomparable puissance pour le bien.

En religion comme en politique, les Américains, gens d'initiative, marchent au pas de charge, préférant les hasards de quelque fâcheuse aventure aux sécurités fallacieuses d'une morbide torpeur.

Point d'Église, ou sanctionnée, ou favorisée par l'État; ni *Churchmen* ni *Dissenters*. L'État n'assure à aucun pasteur américain la riche indépendance dont jouit en Angleterre un ministre de l'Église établie. Le pasteur américain, qu'il soit baptiste, épiscopal, presbytérien, méthodiste, rationaliste ou ritualiste, ne compte que sur lui-même et sur son troupeau. Qu'il se montre incapable, qu'il s'écarte de la doctrine acceptée et professée par son Église, il se verra *remercié*, avec aussi peu de cérémonie qu'un notaire inhabile ou qu'un avocat négligent.

On prétend que ce système compromet la dignité du pastorat ! qu'il faut un grand courage, pour dire la vérité aux ouailles qui payent !

Les faits répondent. Le pasteur indépendant de l'État, dénonce

les abus, attaque les vices, avec une hardiesse que pourrait lui envier plus d'un collègue européen, salarié par son gouvernement.

Quant à la question pécuniaire, les faits la résolvent aussi. Tout pasteur américain, pour peu qu'il soit doué de zèle, de talent, et de convictions, a son avenir assuré. S'il perd une congrégation, il en retrouve une autre ; s'il ne peut plus prêcher, d'autres vocations, également utiles, s'ouvrent devant lui (1).

L'explication des Écritures verset après verset, n'occupe pas dans la prédication américaine la place qu'elle tient chez nous, réformés européens. Les idées personnelles de l'orateur s'y déploient avec plus de liberté. Si les sermons américains y perdent en profondeur, ils restent néanmoins sérieux, instructifs, ne sont jamais vulgaires.... et rarement ennuyeux.

Comme facilité d'élocution, orateurs et prédicateurs l'emportent sur les nôtres (2)—Dès son jeune âge, tout américain, prenant la parole devant ses aînés, exprime et défend ses opinions. Le collège et l'école exigent de leurs élèves, qu'au lieu de réponses monosyllabiques, chacun d'eux fournisse une explication raisonnée. De là, cette étonnante facilité d'exprimer sa pensée, commune au peuple entier, et qui laisse l'étranger abasourdi. — Le verbiage, les grandes phrases, les mots prétentieux ne se mettent-ils jamais de la partie ? je n'en répondrais pas.

En fait d'orateurs ecclésiastiques, comme en fait de rédacteurs de journaux, New-York tient le haut bout. Il suffit pour s'en convaincre, de nommer Beecher, Hall, Cuyler, Taylor, Storrs, Frottingham l'unitaire, et Chapin l'universaliste.

Cheever, dont le nom reste étroitement uni à l'abolition de l'esclavage, est rentré dans l'ombre. — Ses sermons politiques, annoncés par tous les journaux et prononcés le dimanche soir, attiraient la foule. C'était au temps où l'esclavage triomphait. Saisi d'horreur, en présence des faits épouvantables qu'il allait dénoncer, Cheever s'exaspérait ; sa figure prenait en quelque sorte le tranchant d'un fer de lance ; on ne pouvait le regarder sans pâlir, l'écouter sans frissonner ; à grands coups de textes bibliques, il terrassait le Sud. Lui aussi, levait ses régiments ; il les levait bien avant la guerre ; parmi les volontaires qui suivirent M' Clellan

1. Le pasteur américain n'est pas un *clerc;* c'est un homme vivant de la vie normale, pret à tout bon labeur. — TRAD.

2. Ecossais et Anglais. — TRAD.

dans les marais de Chikahominy, bon nombre avaient été enrôlés le dimanche soir, par la parole embrasée de Cheever. — L'œuvre est achevée, l'esclavage a disparu, et l'orateur, dans sa retraite, ressemble à quelque canon Armstrong mis au repos, après la proclamation de la paix.

« Un chien vivant vaux mieux qu'un lion mort ! » Les Américains sont trop les hommes de l'heure présente,pour s'attarder longtemps aux souvenirs. J'eus donc quelque peine à découvrir, vers l'extrémité des faubourgs, la demeure de Cheever, qui s'y laisse oublier, entouré d'une poignée d'anciens disciples fidèles à l'amitié. Sa vaste chapelle, champ glorieux des batailles passées et gagnées, maintenant déserte, portait affiché sur ses murs un avis qui en annonçait la prochaine démolition.

Le chant des cantiques s'est fait une large place dans le culte américain.

Lorsque le temple possède un orgue, la congrégation unit sa voix aux accords de l'instrument. Lorsqu'un chœur vient s'y ajouter, lorsque des chanteurs de profession sont appelés, comme il arrive parfois, à l'appuyer de leur talent, la musique supplante la prédication. On va entendre, non l'explication de la parole de Dieu, mais telle œuvre des maîtres, interprétée par tel artiste.

M. X***, unitaire de Boston, s'était vu forcé, me disait-il, d'abandonner le banc qu'il occupait vers la porte, dans l'enceinte du temple, afin d'éviter le courant humain qui se précipitait dehors, sitôt le chant fini. M. Z* *, pasteur, remettait son sermon au dimanche suivant, l'heure consacrée à la prédication ayant été absorbée par l'exécution de divers morceaux.

Ces chœurs coûtent fort cher. M. B***, directeur de l'un d'entre eux, affilié à l'une des églises presbytériennes de New-York, recevait annuellement quinze cents dollars pour chanter aux deux services. Une autre congrégation presbytérienne, payait son chœur trois mille deux cents dollars (1).

Le sens pratique américain préside à l'aménagement intérieur des temples. On ignore, aux Etats-Unis, cette sorte de supplice qui consiste à écouter, assis sur le rebord tranchant d'un banc étroit, quelque interminable homélie ; ou bien à rester debout, serré entre

1. Qu'est devenu « le culte en esprit et en vérité ? » — Trad.

le dossier du banc voisin qui vous entre dans l'estomac, et votre propre banc qui vous casse les jambes, durant une non moins interminable oraison.

Les *pews* — bancs fermés — sont spacieux ; les sièges rembourrés, les parquets recouverts de tapis, les moindres recoins pénétrés de chaleur. — A chaque nef, s'annexent une ou plusieurs salles confortablement organisées, qu'occupent tantôt l'école du dimanche, tantôt les réunions de prières.

On se plaint, en Europe, du peu d'écho que rencontrent les convocations aux assemblées religieuses, et l'on en conclut *l'indifférence en matière de foi.* Mais on oublie que l'homme se compose d'un corps aussi bien que d'une âme, et qu'il faut avoir dans cette dernière une certaine dose de l'esprit qui faisait les martyrs, pour retourner — après s'y être laissé prendre une fois — dans quelque chapelle sombre et glacée, où vous attend un courant d'air sur le crâne, un autre sur le cou, le troisième dans les jambes ! Les Américains, mieux avisés que nous, veillent à ce que la maison de Dieu soit aussi bien chauffée, aussi bien éclairée, aussi convenablement meublée que les édifices consacrés aux affaires ou aux plaisirs.

Si le temple n'évoque aucun souvenir de torture physique, les réunions religieuses n'éveillent aucune idée d'ennui. On y introduit la variété. Ni le pasteur, ni le président, ni les frères, ne mettent au défi la patience de l'auditoire. Pleine liberté : l'un prie, l'autre lit un texte, celui-ci raconte quelque expérience personnelle, celui-là communique d'intéressants détails sur une œuvre missionnaire ; nul ne parle plus de cinq minutes, et le tout, entremêlé d'hymnes, forme une séance à laquelle on se rend avec plaisir, d'où l'on revient meilleur.

Le même bon sens préside à l'organisation des écoles du dimanche auxquelles sont consacrés, en maints États, des bâtiments spéciaux.

L'édifice qui abrite celle de *Lee avenue* — Brooklyn, New-York — se divise, au moyen de parois et de vitrages mobiles, en quatre compartiments séparés. Les divers groupes, grâce à ce système, poursuivent leurs exercices sans se troubler réciproquement. La prière et le chant terminés, le directeur touche un timbre : les parois glissent ; chaque âge, chaque enseignement entre en possession de son domaine privé. Au bout d'une demi-heure, le directeur presse de nouveau son timbre : les cloisons disparaissent ; toutes les classes se trouvent réunies comme par enchantement. Le directeur donne quelques explications générales, adresse quelques

questions : un chant, une prière, et le bataillon enfantin sort en bon ordre au pas militaire (1).

Le succès, immense, des écoles du dimanche américaines, tient en grande partie à ce que les membres les mieux qualifiés des Églises, à ce que les notabilités sociales les plus marquantes y prennent en qualité, soit de directeurs, soit de moniteurs, un intérêt direct et personnel. Princes de la finance, officiers supérieurs, juges à la Cour suprême, littérateurs, hommes politiques, revendiquent l'honneur d'enseigner un groupe, apportant à l'accomplissement de ce devoir le même zèle et le même sérieux, qu'à l'exercice de leur vocation commerciale, civile, ou militaire (2).

S'étonnera-t-on dès lors, de la supériorité des écoles du dimanche américaines et de leurs prodigieux résultats !

Si l'on ajoute que l'éducation, dans les écoles et collèges enseignants, est entièrement séculière ; que l'instruction religieuse de l'enfance et de la jeunesse, incombe par conséquent à la famille et à l'Église ; on concevra l'importance nationale de l'école du dimanche, cette institution qui prépare à la fois le chrétien et le citoyen.

Sauf quelques modifications; imposées par la nature même du pays, le dimanche américain ressemble au dimanche anglais. Les

1. J'ai visité, à Philadelphie, une école du dimanche qui, dirigée par les adeptes de Jacob Bohemen et de Swedenborg, prenait le nom de *Lycée progressif*. Le classement s'y opérait par âge. Au bout de chaque rang, un petit écriteau doré portait le titre distinctif du groupe : *Fontaine, Rivière, Guirlande, Vesper*, (quatre ans, cinq ans, six ans), ainsi de suite, jusqu'aux bancs reculés où s'asseyaient de jeunes *misses*, dont l'extrait de bapteme ne s'affichait plus. — L'école débuta par des mouvements gymnastiques — d'après la méthode de Dio Lewis — puis, au son d'une marche exécutée sur le piano, les classes défilèrent devant l'estrade du directeur ; chaque enfant reçut un drapeau, et les trois à quatre cents élèves, étendards déployés, emplirent la salle de leurs évolutions ; ceci, afin de développer les muscles. Après, vinrent : chants, récitations, questions et réponses. Ces exercices une fois achevés, les parents, succédant aux enfants sur les bancs de l'école, écoutèrent dévotement le sermon que leur prêchait une *oratrice* inspirée.

2. J'ai connu des négociants qui, certains jours, consacraient une heure à leur préparation pour l'École du Dimanche. Chaque comté a ses réunions périodiques de moniteurs. Là s'élaborent les plans d'études bibliques, là se racontent es expériences, là s'examinent les questions, là se nomment les délégués à l'assemblée plus générale de l'Etat, qui, à son tour, enverra ses députés au Congrès national des écoles du Dimanche américaines, convoqué à Philadelphie ou à Washington. Cinq millions d'enfants suivent les écoles du Dimanche. L'Eglise méthodiste en réunit à elle seule plus d'un million et demi.

steamers naviguent ce jour-là sur les fleuves et les grands lacs, comme nos navires sur l'Océan ; les trains des *railways* ne sont supprimés qu'en partie, et les *street-cars*—tramways—continuent leur service accoutumé. La vaste étendue des distances à franchir, interdit l'arrêt absolu des moyens de transport.

Dans les localités où domine l'élément teuton, les restaurants, les jardins publics, s'ouvrent aux familles qui viennent y absorber forces chopes de bière, y écouter la musique, et s'entretenir des nouvelles du jour. Toutefois le dimanche, d'un bout à l'autre des États-Unis — sans en excepter les grands centres commerciaux : New-York, Philadelphie, Chicago — le dimanche interrompt toutes les affaires, ferme tous les magasins, et cela, par le bon plaisir du peuple souverain, qui promulgue lui-même ses lois.

Sous plus d'un rapport, l'Amérique semble donner beau jeu aux adversaires de la liberté.

Régénérer l'humanité au moyen du confort matériel, des écoles indépendantes, de l'Église séparée de l'État et du suffrage universel! On hausse les épaules.

N'en déplaise aux pessimistes, nulle part dans le monde le christianisme n'a fait de si rapides proprès qu'aux États-Unis.

En 1800, sur une population de cinq millions d'âmes, l'Église chrétienne comptait trois cent cinquante mille membres. En 1860, sur une population de trente millions d'âmes, elle comptait cinq millions de professants. — De un sur quinze, la proportion des chrétiens s'était élevée à un sur six (1).

1. Les principales Églises évangéliques des États-Unis sont les Églises *Méthodistes, Baptistes* et *Congrégationalistes*. — La liste suivante, établie d'après le recensement de 1860, montre leur force et leur position relatives.

Églises protestantes épiscopales	2,110	membres	135,700
« Congrégationalistes	2,500	«	257,600
« Presbytériennes	6,000	«	550,000
« Baptistes	17,000	«	1,490,000
« Méthodistes	14,000	«	2,000,000

La communion romaine compte quatre millions d'âmes environ. Rappelons-nous qu'il s'agit, pour cette dernière, non de membres acquis par une adhésion personnelle et réfléchie, mais de la population de telle ville et de tel État. L'Église romaine se recrute par la naissance. Quatre mille églises ou chapelles suffisent au culte romain, tandis que l'Église presbytérienne, à elle seule, en occupe six mille pour son demi-million d'adhérents. Les membres inscrits de l'Église presbytérienne, ne représentent qu'une fraction minime des auditeurs qui en suivent les prédications. L'Église méthodiste, avec deux millions de membres,

Quarante-cinq mille lieux de culte — représentant vingt millions d'auditeurs et quarante millions de livres st. — ont été construits, au moyen de dons volontaires, sur l'étendue qui sépare l'Atlantique du Pacifique, le Maine de la Californie.

Les Européens qui frissonnent à l'idée de voir l'Église, une fois séparée de l'État, réduite au budget des dons libres et spontanés, n'ont pour se rassurer, qu'à regarder du côté des États-Unis.

Les fonds que le gouvernement anglais fournit à l'Église établie, n'atteignent pas cinq millions de livres st., tandis qu'aux États-Unis, les offrandes volontaires en faveur des Églises indépendantes, dépassent le chiffre de sept millions et un quart.

Et les Églises américaines ne se contentent pas de pourvoir à leurs propres besoins ! Elles envoient, elles entretiennent des missionnaires sur tous les points du globe. En une seule année, les méthodistes-épiscopaux ont consacré deux cent mille livres st. à la mission intérieure et à la mission étrangère, sans compter le million de livres st. offert — en commémoration d'un centenaire — à diverses œuvres d'éducation et de charité.

En 1870, lors de la fusion de l'ancienne et de la nouvelle école presbytérienne, l'assemblée générale vota cinq millions de dollars sous ce titre : Don d'actions de grâces ! Une année après — 1871 — l'assemblée se réunissait à Chicago. On examina les comptes. Il se trouva qu'au lieu de cinq millions, les membres, répondant à l'appel de l'assemblée, avaient versé sept millions de dollars !

En présence de faits pareils, il est permis de se demander si, dans l'ancien monde, l'Église des chrétiens n'essayera point, elle aussi, de vivre sans le secours de l'État ?

accuse huit millions d'auditeurs. Les *Spiritistes,* très-nombreux aux États-Unis, prétendent avoir soixante mille *mediums*, cinq cents orateurs tant féminins que masculins, deux mille lieux de conférences publiques, deux millions de *croyants décidés*, et cinq millions de *croyants nominaux !* Ces chiffres, établis par les Spiritistes, sont fort exagérés.

Mentionnons pour mémoire quelques-unes des innombrables sectes que voit naître et mourir le libre sol américain ; les *Perfectionnistes*, les *Tunkards*, les *Cosmopolites*, les *Gospélites*, les *Shakers*, les *Socialistes d'Ebeneser,* les *Sand-Hillers*, les *Soul-Keepers,* les *Come-Outers*, les *Mormons*, etc., etc., sans compter les *athées,* en décadence à l'heure qu'il est. Une *Convention nationale d'athées, d'infidèles* et de *sécularistes,* convoquée à Philadelphie en novembre 1870, y réunit seize hommes et une femme. Le comité présenta ses comptes, bouclant par un déficit de dix livres sterling. La vente des livres incrédules, pendant l'année, avait rapporté dix-huit shellings, six deniers !

LXI

ÉCOLES.

Qu'on se représente un vaste filet, étendu sur une prairie. La prairie, ce sont les Etats-Unis ; les petits espaces enclavés par les mailles du réseau, ce sont les sections scolaires. Chaque section possède une ou plusieurs écoles qui fournissent aux élèves, tant riches que pauvres, une solide et gratuite instruction. Ajoutez à ce fond une forte proportion d'écoles supérieures, multipliez celles-ci dans les grands centres, joignez-y d'innombrables académies, et vous aurez quelque idée de ce que fait l'Amérique, pour le développement intellectuel de ses enfants.

Un impôt spécial — *School tax*—voté par le peuple, subvient aux frais. En maintes localités cet impôt, grâce à la valeur croissante des terrains et des immeubles alloués aux écoles, grâce encore aux dons particuliers, n'est qu'une insignifiante bagatelle.

M. Zincke, dans son livre remarquable, publié en 1869, prouve par chiffres avérés, que l'éducation d'un garçon revient en Amérique à dix-sept schellings par année : le prix d'un chapeau !

New-York, qui paye les plus fortes contributions scolaires, dépense annuellement en moyenne, trente schellings par écolier (1) : cinq ou six fois moins que nous Anglais.

M. Zincke affirme en outre, qu'Eton et Harrow, les deux célèbres collèges anglais, coûtent plus aux parents, que ne coûtent à l'Illinois tout entier ses dix mille écoles, ses vingt mille instituteurs et ses six cent mille élèves. (1)

Chaque district s'impose selon que le requièrent ses besoins ; un comité local règle les affaires scolaires du district. — Tels États, telles villes, offrant de plus forts émoluments à leurs instituteurs que telles autres, possèdent par cela même de meilleures écoles.

L'instruction est absolument gratuite. Le plus pauvre enfant peut

1. Les citoyens du Massachussets, État où l'instruction est poussée plus loin qu'ailleurs, ne payent que 25 shellings de *school tax*.

franchir tous les degrés, passer tous les examens, acquérir tous les grades, arriver au sommet de l'échelle, sans que ses parents aient à débourser un cent. Du premier jour au dernier, l'Amérique paye pour eux. (1)

Dans le Haut-Canada, l'éducation publique est placée sous la direction d'un comité central qui siège à Toronto. Les instituteurs doivent prendre leurs degrés à l'École normale. Les mêmes livres — les meilleurs — sont employés partout.

Fait important : les écoles publiques, aux Etats-Unis, ont presque toutes des femmes pour directeurs ; or, nulle part ailleurs, l'instruction ne marche aussi bien. Il y a là un enseignement à recueillir, peut-être un exemple à suivre. Ouvrons à notre jeunesse féminine des écoles normales, semblables à celles des États-Unis et du Canada : un vaste champ de travail s'étendra devant elle ; l'influence éducative de nos femmes, de nos filles, s'exercera plus largement, et l'avenir bénéficiera de cette innovation.

Souffrez qu'une dernière fois, je m'attarde avec vous dans les salles d'une école : *la Ward School*, New-York.

Les élèves, jeunes filles appartenant pour la plupart aux classes inférieures de la société, étaient vêtues, quelques-unes avec élégance, toutes avec la plus exquise propreté. L'Amérique se montre scrupuleuse sur ce point. L'élève qui se permettrait d'arriver les habits en désordre, les mains ou le visage malpropres, les cheveux ébouriffés, serait immédiatement congédiée.

Lorsque nous entrâmes, l'école exécutait un chant qu'accompagnait le piano. Bientôt Mme X***, directrice, monta sur l'estrade. Le timbre sonna, les jeunes filles dressèrent l'oreille.

— Quand vous apercevez quelque objet nouveau, que devez-vous faire ? demanda Mme X***.

— Examiner sa couleur, sa forme, ses diverses parties, ses qualités.

Mme X***, ouvrant son pupitre, en tira une pipe de terre qu'elle tint à bras tendu. Les yeux brillèrent, un chuchotement parcourut la classe. S'il n'était pas nouveau, l'objet du moins était inattendu.

Après une interrogation générale sur la couleur, la forme, les diverses parties du spécimen, Mme X***, se tournant vers une gentille fillette :

1. A côté des écoles publiques prospèrent les écoles particulières, soutenues par les familles aristocratiques, lesquelles, tout en acquittant volontiers la *school tax*, ne se soucient pas d'associer leurs enfants aux enfants de tout le monde. Ceci toutefois est l'exception.

— A quoi servent les pipes ?

— A faire des bulles de savon.

— Plût à Dieu qu'elles ne servissent qu'à cela ! s'écria Mme X*** avec un sourire.

Chaque enfant, interrogée à son tour, débita son petit bagage scientifique. L'une nous apprit où se cultive le tabac, l'autre où on le prépare ; celle-ci, quels peuples en consomment le plus ; celle-là, que New-York brûle journellement pour douze mille dollars de cigares ; la dernière nous en exposa les funestes effets, après quoi la pipe rentra dans l'ombre.

Coup de timbre. Marche au piano. — Avec la précision d'un régiment, les six cents jeunes filles se dirigèrent vers leurs classes respectives.

— Comment obtenez-vous cette ponctualité ? demandai-je à Mme X***.

— En faisant appel au *self respect* — respect de soi. — Là est tout notre secret. Les aînées donnent l'exemple aux cadettes. Une infraction à la discipline, une impertinence, un acte de révolte, seraient considérés comme la pire humiliation que l'école eût à subir.

— Mais les cerveaux brûlés ! mais les méchants esprits ! mais les caractères indomptables ! Car enfin, vous devez en avoir. Comment les réprimer, ceux-là ? Employez-vous les châtiments corporels ?

— Jamais. Quatre-vingt dix fois sur cent, les mauvaises notes suffisent. Si l'enfant ne s'amende pas, on avertit les parents ; si cette mesure reste inefficace, on renvoie l'élève. Cela, c'est le châtiment suprême. La crainte de l'encourir dompte les plus rebelles.

J'examinai les registres, où se trouvait indiquée la vocation des parents. Commissionnaires en marchandises, plombiers, couturières, entrepreneurs, maçons, négociants, serviteurs, bouchers, serruriers, charpentiers, professeurs, commis, charretiers, imprimeurs, relieurs, fermiers, manœuvres, notaires, cochers de fiacre, garçons de café, architectes, horlogers, papetiers, chirurgiens et médecins; toutes les vocations, tous les métiers — y compris le métier des gens qui n'en ont point — y avaient leurs représentants.

L'école, de plus, possédait un registre des *visiteurs*. Ces visites, outre qu'elles témoignent de l'intérêt très-particulier qu'inspire l'enseignement aux citoyens des Etats-Unis, excitent l'émulation des écoliers et le zèle des instituteurs. Un Américain a-t-il des hôtes ? il les mène voir l'école. Un homme d'affaires a-t-il une demi-heure devant lui ? il entre dans l'école voisine, assiste à la leçon, adresse quelques paroles cordiales à la classe, et laisse enfants et maîtres encouragés au devoir.

Ici, dans les salles bien éclairées et bien aérées de Mme X***, les élèves étaient assises deux à deux, en longues rangées, devant l'estrade. Chaque élève possède fauteuil et pupitre ; chaque pupitre est pourvu d'un cadre où s'enchâsse l'ardoise, d'une rainure qui retient le crayon, et d'une coupe où se place l'éponge à effacer. L'ordre, la propreté, le confort prennent rang, ne l'oublions pas, parmi les éléments essentiels à l'éducation américaine.

L'activité qui régnait dans la classe d'arithmétique, me rappelait nos collèges en un jour d'examen. L'institutrice posait un problème, les jeunes filles le transcrivaient, et calculaient avec une incroyable célérité. Celle qui la première avait trouvé la solution, se levant criait : Première ! — Puis on entendait : Seconde ! Troisième ! Quatrième ! En un clin d'œil la classe était debout. On lisait les solutions ; les élèves reprenaient leurs places. Un autre problème, d'autres réponses, le tout sans perdre un instant.

La classe voisine s'occupait d'orthographe et de lecture à haute voix. Si les Américains prononcent nettement, c'est que l'enseignement scolaire y prend peine. Chaque élève, lisant à son tour, articulait distinctement les syllabes, faisant rouler ler *r*, aspirant les *h*, non sans quelque exagération.

Une petite fille aux yeux noirs, à la figure intelligente, portait fixée sur son épaule une décoration d'argent : la médaille d'honneur ! Elle s'était maintenue *première*, durant tout le mois précédent. Esprit éveillé, aucune erreur ne lui échappait. Après avoir épelé sans faute le mot que lui avait donné la maîtresse :

— Pardon, Mademoiselle ! fit-elle : La seconde élève, à qui vous avez donné *mourning* — lamentation — a prononcé *morning* ; la cinquième, à qui vous avez donné *urgent* — pressant — a dit NEW*rgent !*

Entre chacune des leçons — celles-ci ne durent que vingt minutes — des exercices gymnastiques viennent reposer l'esprit, qui, n'étant pas surmené, garde toute sa vigueur.

Même discipline dans les écoles de garçons, et dans les écoles qui réunissent les deux sexes.

Dans une de ces écoles mélangées (1), cent élèves environ, jeunes filles et jeunes gens, étaient demeurés seuls en classe, absorbés par leur travail (2). Au bruit de nos pas, quelques paires d'yeux jetèrent sur nous un rapide regard ; ce ne fut qu'un éclair. L'heure de congé expirait :

1. Chaque district résout librement pour ses écoles, la question du mélange ou de la séparation des sexes.
2. L'école reçoit huit cents élèves.

— A-t-on *communiqué* — chuchoté — ? demanda la directrice : A-t-on échangé des signes ?

Cinq élèves se déclarèrent coupables, tout en donnant les motifs de cette infraction au règlement. Deux d'entre elles reçurent un mauvais point ; l'explication des trois autres parut suffisante à Mme Y***. Ainsi marchait l'école, exclusivement menée par des femmes.

Les enfants des Etats-Unis, sortent des écoles américaines non-seulement instruits, mais élevés, mais ayant acquis le *self respect,* qui enseigne le respect des autres : petits citoyens d'une république où chaque garçon est un *gentleman*, chaque fillette une *lady.*

Le collège Oberlin — Ohio — a le premier posé et pratiqué le principe de *la famille.* Jeunes gens et jeunes filles y sont élevés ensemble, comme sous le toit paternel.

J'ai vu, dans les salles d'Oberlin, des centaines de jeunes hommes et de jeunes femmes (1), suivre le même cours, passer les mêmes examens. — Les étudiants entrent par une porte, les jeunes filles par l'autre ; chaque sexe occupe une place distincte en face du professeur ; chacun habite un corps de logis spécial (2). — A part les heures d'études, jeunes gens et jeunes filles ne se rencontrent qu'aux repas : trois ou quatre cents élèves des deux sexes viennent s'y asseoir.

— Votre organisation doit vous donner du fil à retordre ! dis-je au directeur.

— Vous croyez ? fit-il : Hé bien, Monsieur, il y a moins de *flirtation* (3) ici, avec notre système, qu'entre un nombre égal de jeunes gens et de jeunes filles, tenus sous le régime de la séparation.

— Mais ils se font la cour !

— C'est clair, qu'ils se la font ! Où est le mal ? Les uns et les autres apprennent à se connaître. Si les relations nouées à l'Université deviennent de l'amour, pour tout de bon; si elles aboutissent au mariage — comme cela arrive souvent — faut-il en gémir ? L'union n'en sera que plus intime, plus vraie, plus heureuse, pour s'être formée dans la saine atmosphère de la vie studieuse, sous l'action d'une longue expérience des caractères, des sentiments, de la foi, des habitudes, au lieu de s'improviser dans une salle de bal !

— Nos étudiants, poursuivit le directeur, doivent plus d'un

1. Celles-ci ne recevaient d'enseignement distinct que pour certaines branches de médecine.

2. La maison des jeunes filles est placée sous la direction d'une matrone.

3. Coquetterie, petites intrigues amoureuses.

progrès à cette co-éducation. La présence et les succès du sexe *faible*, sont un énergique stimulant pour le sexe *fort*. Les paresseux invétérés, eux-mêmes, attaquent résolument la besogne, afin de ne pas se laisser distancer par leurs compagnes. Les mœurs s'adoucissent, la politesse est dans l'air qu'on respire....

— Et, interrompis-je, Oberlin est la seule académie, où je n'aie aperçu ni crachoirs, ni fumeurs (1).

— Soit ! s'écriera quelque individu morose : Les jeunes gens peuvent gagner à votre *co-éducation* ! Ce qu'il y a de certain, c'est que les jeunes filles doivent y perdre la douceur, la modestie, la naïveté, *le charme*, pour tout dire d'un mot.

Je laisse à mon ami M. K***, le soin de répondre. Il le fera d'autant mieux, qu'élève d'Oberlin, il est devenu naguère le mari de Mlle X***, sa condisciple.

— Tout d'abord ! — c'est lui qui parle — : l'idée de serrer dans mes bras une jeune fille qui savait l'astronomie aussi bien que moi, et qui, probablement, se tirait mieux des équations, cette idée m'effrayait quelque peu. Mais, expérience faite, son premier baiser, me parut le plus doux que j'eusse goûté de ma vie !

L'exemple de l'académie Oberlin, suivi déjà par les universités de Iowa et du Michigan, le sera bientôt d'une manière générale. A l'heure où j'écris, les écoles primaires et supérieures réunissent presque partout les deux sexes (2).

L'Amérique, avec son libéralisme pratique, avec son respect des droits de l'individu, a très-sagement résolu le problème de l'instruction religieuse, confiée ou retirée aux écoles et aux collèges nationaux.

Partant de ce principe : qu'on ne peut user des deniers publics affectés à l'instruction publique, en faveur de tel ou tel enseignement religieux ; que si la moitié des citoyens est catholique, l'autre moitié protestante, il y aurait autant d'injustice à prendre l'argent catholique pour bâtir des écoles réformées, qu'à consacrer l'argent protestant à l'érection d'écoles catholiques ; mais que, les sciences élémentaires rentrant dans le domaine *commun*, rien

1. Oberlin, de plus, se distingue — je veux dire les élèves — par son intégrité en matière de transactions commerciales. Les faits abondent ; je ne citerai que celui-ci. *Mme O****, brave femme du voisinage, avait, la cueillette de son verger achevée, déposé une corbeille de pommes devant la porte d'Oberlin, avec cet avis : *Un cent la pièce ! Mme O****, lorsqu'elle revint deux heures plus tard, ne trouva plus de pommes dans sa corbeille, mais en revanche des *cents*, en nombre scrupuleusement exact.

2. Plus particulièrement dans les petites villes et les districts ruraux.

n'est plus juste que d'appliquer à leur acquisition une part du capital *commun* ; l'Amérique a séparé l'enseignement intellectuel de l'enseignement religieux, remettant le premier aux établissements nationaux, et réservant le second à la famille. — En faisant cela, les États-Unis ont établi la vérité.

Si la religion n'est point enseignée dans les écoles publiques, cela ne signifie point que l'Amérique fasse bon marché de la religion. Cela signifie tout simplement que l'État reconnaît à chaque père, à chaque mère, le droit — et le devoir — d'élever dans sa foi les enfants que Dieu lui a donnés.

Lorsque les chefs de famille s'accordent sur les points fondamentaux du christianisme — ce qui arrive en plus d'une localité — l'école ouvre son enseignement journalier par la lecture de quelques versets sans commentaire, suivie des dix Commandements et de l'Oraison dominicale. Les parents, toutefois, restent libres — en informant auparavant le directeur — de retenir chez eux leurs enfants, jusqu'au moment où cette lecture est terminée (1).

Maints collèges possèdent une salle particulière, où les ministres de toute dénomination peuvent, les leçons achevées, rassembler les élèves qui appartiennent à la même communion qu'eux, afin de leur donner un enseignement religieux spécial. Mais les parents américains négligent en général cette facilité, comptant mieux, pour l'instruction spirituelle de leurs enfants, sur l'école du Dimanche, sur la prédication dans l'église, sur la vivante action de la famille.

Ces mots : *éducation séculière*, s'appliquent à toute éducation qui ne repose pas sur une base religieuse. Les employer dans un sens injurieux, en faire le synonyme de ceux-ci : *éducation athée*, c'est commettre une grave erreur.

Personne ne parle d'arithmétique séculière, de gymnastique séculière. Nul ne qualifie de mesures séculières — athées, veux-je dire — les règlements vicinaux ou municipaux, qui pourvoient à l'entretien des routes et à la propreté des rues, sans exiger des cantonniers ou des balayeurs un acte de foi !

Séparation de l'Église et de l'État, séparation de l'enseignement intellectuel et de l'enseignement religieux ; ces deux séparations, signes évidents du respect pour l'âme, pour l'Église et pour l'individu, ne feront baisser la foi, soyez-en certain, ni dans l'âme du peuple américain, ni dans le cœur de ses enfants.

1. Fort peu de familles, paraît-il, usent de ce droit.

TABLE DES MATIÈRES.

Note du traducteur		....	I
Introduction		....	II
Chap.	I. —	Canada	17
»	II. —	Sœur Gaudry	22
»	III. —	Premières impressions	27
»	IV. —	Femmes	32
»	V. —	L'Amérique en herbe	36
»	VI. —	Serviteurs	42
»	VII. —	Henry Ward Beecher	50
»	VIII. —	New-York	61
»	IX. —	La Christian commission et son chef	65
»	X. —	Philadelphie.—Washington	74
»	XI. —	Grant	91
»	XII. —	La guerre	98
»	XIII. —	Richmond	105
»	XIV. —	Hier. — Aujourd'hui	111
»	XV. —	Butler	120
»	XVI. —	Petersburg et ses souvenirs	126
»	XVII. —	Petersburg	138
»	XVIII. —	Stonewall Jackson	144
»	XIX. —	Jackson	148
»	XX. —	Lexington	156
»	XXI. —	OEuvre missionnaire parmi les noirs affranchis	162
»	XXII. —	Plan de l'American missionary Association	171
»	XXIII. —	La Caroline du Nord et ses fils	174
»	XXIV. —	Marine et cavalerie confédérées	181
»	XXV. —	Les highlanders dans la Caroine du Nord	186
»	XXVI. —	Visite au settlement Highlander	190
»	XXVII. —	Columbia. — Charleston	201
»	XXVIII. —	La société suddiste	204
	XXIX. —	La charrue	209
»	XXX. —	L'émancipation des blancs	213

» XXXI. — Les nègres au pouvoir 21
» XXXII. — Opinions suddistes sur le nègre 22
» XXXIII. — Influence de l'esclavage sur les nègres 22
» XXXIV. — Les noirs émancipés 23
» XXXV. — Individualité du nègre 25
» XXXVI. — La chrétienté noire 26
» XXXVII. — L'amiral Semmes 27
» XXXVIII. — La Nouvelle-Orléans 28
» XXXIX. — Bizarreries nationales 29
» XL. — Sur le Mississipi 29
» XLI. — L'Ouest 30
» XLII. — La ville Éclair 32
» XLIII. — Anna Dickinson 33
» XLIV. — Railways 33
» XLV. — Boston 34
» XLVI. — Haward et ses deux humoristes 34
» XLVII. — Wendell Phillips 35
» XLVIII. — Quelques remarques à propos de Boston 35
» XLIX. — Une soirée avec Emerson 36
» L. — La Nouvelle-Angleterre 37
» LI. — Naissances, mariages, morts 37
» LII. — John B. Gough 38
» LIII. — L'ivrognerie 38
» LIV. — Les alcools et la législation 39
» LV. — Hartford 39
» LVI. — Yankismes 40
» LVII. — L'hiver canadien 40
» LVIII. — Le vieux de la montagne 40
» LIX. — Les journaux 41
» LX. — Eglises 41
» LXI. — Ecoles 42

1229 — ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. GUSTAVE RETAUX.




